



LELAND-STANFORD-JUNIOR-UNIVERSITY

215C
no. 5
v. 1

COLLECTION
DE
DOCUMENTS INÉDITS

SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

PUBLIÉS

PAR ORDRE DU ROI

ET PAR LES SOINS

DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

PREMIÈRE SÉRIE

HISTOIRE POLITIQUE

CHRONIQUE
DE
BERTRAND DU GUESCLIN

PAR CUVELIER

TROUVÈRE DU XIV^{ME} SIÈCLE

PUBLIÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR E. CHARRIÈRE

TOME PREMIER



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB N° 56

1859

41

YBAGU
BOPUL. BOPHATZ BPA. B
YTBZBVHU

125881

INTRODUCTION.

I.

LA vie du connétable Bertrand du Guesclin est devenue le sujet d'une série de chroniques qui, malgré la différence de forme, ont pour origine commune le roman ou récit en vers publié ici pour la première fois. Les manuscrits connus de cet ouvrage ne sont point rares¹, et prouvent par leur nombre la faveur dont il a joui auprès des contemporains. Il est mentionné trois fois dans les *Librairies des fils du roi Jean*², où Martin Sleenberch, à l'article du *Bruxelles Inventaire*, en décrit curieusement un exemplaire parmi les livres du premier duc de Bourgogne, compagnon

¹ Le Catalogue du père Lelong en compte sept en vers et neuf en prose.

² Prototypographie ou *Librairies des fils du roi Jean*, par J. Barrois. 1830, in-4°, p. 267, art. 1864.

d'armes de du Guesclin et l'un des héros de cette chronique. Peut-être est-il permis de conclure de l'état où il trouve le volume, « couvert de cuir rouge à deux cloans et quatre boutons de laiton » sur un costé, et deux de l'autre, tout dessiné, » une preuve de l'usage fréquent qui faisait alors de ce poème la lecture assidue des princes et de la noblesse. Traduit en prose à l'époque où le goût des chroniques rimées commençait à passer de mode, sa vogue se soutint sous cette nouvelle forme qui fit oublier la première, et elle donna naissance à une foule d'ouvrages, histoires, romans, mémoires empruntés aux particularités du récit contemporain. On pourra s'étonner que des diverses compositions puisées à la même source, les honneurs de l'impression aient été réservés jusqu'à ce jour pour celles qui n'étaient, la plupart du temps, qu'une faible copie d'un excellent original.

Cette singularité ne s'est pas arrêtée là. Il semble qu'il y ait eu parti pris chez les éditeurs de ces productions d'en décrier la source. C'est comme une conspiration de dédain qu'on déverse sur cette œuvre, un écho de reproches qui prennent, chez les historiens, un caractère de gravité qui n'est pas plus juste pour être plus solennel. Il faut entendre quelques-unes de ces opinions. L'un des anciens historiens de Bretagne, d'Argentré, écrit au seizième siècle, en parlant de du Guesclin : « Pour ce que cest » homme, combien que célébré et rechanté par les histoires et « les romans en tout l'Occident, n'a encore rencontré homme qui » au vray en ait escrit, ce qu'il en estoit se trouvant seulement » rapporté en quelques particuliers escrits en mauvais vers et mal » dictéz et tels qu'il n'y a pas d'apparence que jamais cela se mette » en lumière, combien qu'ils soient de soy très-vérifiables, etc. » L'historien comptait sans doute que ces mauvais vers ne seraient jamais publiés, car après les avoir si expressément condamnés, il les a copiés presque mot pour mot dans le récit des faits qu'il leur emprunte.

Maintenant écoutons le sieur Claude Ménard, éditeur, au com-

mencement du dix-septième siècle, de la traduction en prose dont nous avons parlé, et qui fut exécutée en 1387, par ordre de Jehanet d'Estouteville, capitaine de Vernon. « Le manuscrit, « dit-il, n'a pour argument de sa recommandation que le « simple narré des actions qu'il entreprend; car par ailleurs sa « rudesse est telle qu'une oreille médiocre ne la sauroit porter « sans nausée: c'est pourquoy, » ajoute-t-il en s'adressant au lecteur, avec ce tutoiement cavalier alors à la mode, « si tu y « prétends quelque fruit, ferme-les hardiement pour n'estre écor- « chées par l'aspreté des mots qui le hérissent partout. » Quoique cette singulière recommandation ne s'applique qu'à la traduction du capitaine de Vernon, comme celle-ci n'est au fond que la reproduction textuelle de la chronique moins la forme, *disjecti membra poetæ*, nous la ferons remonter jusqu'à la chronique elle-même.

Les deux bénédictins auteurs de l'Histoire de la province de Bretagne en portent un jugement moins exclusif. D. Alexis Lobineau, dans sa lettre aux états de Bretagne, au sujet des preuves qu'il se proposait de joindre à l'histoire de cette province, parle de la naïveté de l'ouvrage qui lui donna un moment l'idée de le publier; mais il abandonna ce projet lorsqu'un examen plus sérieux lui eut démontré « qu'on supporterait difficilement la lecture d'un poëme diffus et dont les vers barbares, « comme ne peuvent manquer de l'être ceux du quatorzième siècle, « sont la plupart du temps inintelligibles. » Les savants religieux sont bien excusables d'avoir méconnu le mérite de style qui distingue cet ouvrage, à une époque où la critique littéraire était étrangère à l'étude des monuments de notre histoire. Ils avaient presque à se justifier de l'importance qu'ils attachaient à ces recherches, et il est probable que de notre temps ils ne s'aviseraient pas de demander à un siècle des vers composés dans un ordre d'idées ou un système de langage différent de celui qu'il pouvait offrir naturellement à l'imagination des écrivains.

a.

Ce n'est pas que de nos jours la critique ait été plus juste pour notre auteur : le dernier biographe de du Guesclin, M. Mazas, en parle évidemment sans l'avoir lu. M. Michelet, qui a tracé de cette époque un tableau si plein de vie et de vérité, ayant occasion de citer cet ouvrage, ne le traite guère avec plus de faveur. Dans le troisième volume de son histoire de France, il dit, à propos de du Guesclin : « La vie de ce fameux chef de compagnie a été chantée, c'est-à-dire, gâtée et obscurcie dans une sorte d'épopée chevaleresque que l'on composa probablement pour ranimer l'esprit militaire de la noblesse. »

Le jugement qu'il en a porté dans plusieurs de ses cours peut se résumer dans ces termes : « Du Guesclin, comme Roland, inspira un grand nombre de poèmes qui n'ont pas grande valeur historique; ces poèmes, en général mal écrits, peu soignés, furent composés principalement pour amuser la royale folie de Charles VI¹. » La sagacité habituelle de l'éloquent professeur nous semble avoir cédé, dans cette circonstance, à l'entraînement de jugements déjà portés sur le fond de l'ouvrage, et que n'aura pas détruits une lecture superficielle du manuscrit. Nous savons combien il est facile de se méprendre sur le caractère d'une œuvre qui se présente à la lecture sous la forme embarrassée des abréviations et des incorrections causées par l'ignorance des copistes. Les ruines des monuments littéraires d'une époque sont comme celles de l'art architectural; elles ont besoin d'être retirées des décombres où elles gisent toutes frustes, pour être senties ou même devinées dans les lois de perspective morale qu'elles avaient à l'origine. Comme le savant historien n'a pas donné à son opinion de plus amples développements, nous ne la prendrons pas pour un jugement définitif dans une cause que son autorité nous rendra plus difficile.

¹ Nous empruntons ces expressions à la *Notice de l'Annuaire de Dinan* 1835. (Voir au tome II de cette chronique la note 19.) M. Michelet ayant cité cette notice sans observation dans le tome III de son *Hist. de France*, nous supposons qu'elles rendent exactement sa pensée.

Nous avons tenu à citer ces décisions de la critique de tous les temps, convaincu qu'elles ne sauraient lui nuire maintenant que l'œuvre peut se défendre par elle-même. D'ailleurs ces opinions constituent presque seules, par leur succession et leur date, les éléments biographiques de cet ouvrage. Quoique l'histoire contemporaine garde le silence sur la plupart des écrivains, on peut en quelque sorte reconstruire leur vie privée avec les passages de leurs livres. Il n'en est pas de même de notre auteur, que la nature de son sujet retient dans les généralités de son époque, et si sa chronique peut encore nous fournir des indications sur ses opinions et les habitudes de sa pensée, elle ne renferme rien sur les incidents de sa vie et les particularités de sa personne.

Une phrase¹ de Philippe de Maizières, perdue dans le volumineux recueil qui a pour titre le *Songe du viel Pélerin*, est le seul témoignage de l'existence d'un trouvère que sa pauvreté avait déjà condamné, de son vivant, à l'obscurité. On ne sait rien du reste sur la patrie ni même sur le nom d'un auteur qui partage avec son héros l'honneur de s'écrire de dix manières différentes, sans que la véritable puisse être décidée. Quelques biographes le font naître en Picardie, et cette opinion, à défaut de preuves positives, se justifie surtout par son style dont la pureté dénote généralement l'emploi du langage alors usité dans la capitale, comme le choix de son sujet, pour ainsi dire, officiel, est une probabilité qu'il devait y vivre habituellement. De leur côté, les historiens de Bretagne, parlant de la chronique de du Guesclin, en nomment l'auteur Trueller, que D. Morice qualifie même du titre de gentilhomme, sans dire sur quel indice il fonde cette assertion. Cette différence de nom et les variantes nombreuses signalées dans les manuscrits font naître une difficulté qui n'est

¹ « Beau filz, tu peulz avoir des faiseurs honnestes et prudhomes qui font les beau dictiés de Dieu et de la Vierge Marie et des hystoires honnestes, morales et dévottes, comme estoit le pouvre homme appelé Cimelier. » (Philippe de Maizières, *le Songe du Viel Pélerin*, 3^e part., chap. 57.)

pas suffisamment résolue dans les notices qu'on a données de cet ouvrage. On serait porté à supposer, d'après elles, l'existence d'une double chronique sur le même sujet, l'une écrite à Paris, par le picard Cuvelier, l'autre répandue en Bretagne sous le nom du breton Trueller. Mais cette opinion tombe devant les preuves qui la contredisent; D. Lobineau et D. Morice, qui avaient en main le manuscrit de Trueller, citent constamment, comme son équivalent, la traduction publiée par Ménard, et nous avons dit qu'elle est la reproduction textuelle, quoique tronquée, de la chronique mise sous le nom de Cuvelier. Un manuscrit qui existe dans la ville du Mans, inscrit au catalogue de la bibliothèque Saint-Vincent, sous le n° 1719, nous fournit sur ce point un témoignage à peu près décisif que nous avons pu vérifier par nous-même. Formé des débris d'un texte de l'écriture du seizième siècle, dont les lacunes ont été remplies par une main moderne, il a pour titre: *Le roumant de messire Bertran du Glayequin, jadis chevalier et connestable de France*. C'est exactement le titre du poème dont Lobineau avait promis l'impression. Quelque peu d'autorité qu'on accorde à cette copie, elle n'en suffit pas moins pour montrer qu'elle a été prise sur l'un de ces manuscrits où l'auteur était nommé Trueller, et pour nous assurer par leur comparaison qu'ils ne différaient en rien des deux textes que nous avons réunis dans notre publication.

Cette identité reconnue nous permettra de considérer cette publication comme renfermant tout ce qui a été écrit sur du Guesclin sous la forme de chronique en vers, et d'en conclure définitivement, non plus l'existence de plusieurs poèmes distincts, mais celle d'un seul et unique augmenté ou restreint dans les divers manuscrits. En nous fixant sur le caractère de la composition primitive, on sent l'intérêt qui en rejaillit sur une œuvre que nous pouvons accepter comme l'expression authentique de l'opinion contemporaine.

C'est déjà quelque chose d'assez extraordinaire qu'une épopée

de trente mille vers inspirée par l'une des plus grandes renommées de notre histoire et de notre pays. Mais ce serait n'avoir encore qu'une idée incomplète de cet ouvrage que d'y voir une biographie et d'en circonscrire l'importance à la vie d'un homme. Au moyen âge il n'existait point de classification entre les genres de composition. La vie individuelle et la vie générale se trouvent confondues dans les faits aussi bien que dans les écrits, et une légende locale, la vie d'un saint et d'un guerrier, les mémoires personnels d'un Joinville ou d'un Villehardouin, représentent l'histoire entière d'une époque; tous les écrits, même ceux de Froissart, sont dictés d'un point de vue individuel et ramenés à l'unité du héros ou du conteur qui se met en scène, quand il ne parle pas par la bouche du principal personnage. Ainsi la chronique de Cuvelier n'est pas seulement la vie de du Guesclin, mais la première histoire écrite sur les particularités de la guerre de la succession de Bretagne, sur l'expédition d'Espagne et sur la guerre d'expulsion des Anglais, histoire, sinon la plus fidèle, au moins la plus voisine par sa date des événements qu'elle retrace, sur lesquels on a pu la contredire depuis, sans qu'elle ait perdu le mérite de la priorité. Nous exprimons cette priorité même à l'égard de Froissart, car si quelques parties de ses chroniques furent connues plus tôt et à mesure qu'elles étaient composées, l'ensemble de son vaste sujet ne put être réuni en corps que postérieurement et publié dans les dernières années du siècle.

C'est en ce sens que la valeur de ce monument a été justement appréciée par D. Morice, quand il a dit : « Trueller a les mêmes « défauts que Froissart; il marque rarement la date des faits qu'il « rapporte, et il n'observe pas toujours dans sa narration l'ordre « des temps où les choses sont arrivées. Son ouvrage demande « de grands éclaircissements et des notes qu'il est difficile de « faire, tandis que nous n'aurons pas de bonnes histoires des provinces de Normandie, de Picardie, de Poitou, de Guyenne et « d'Auvergne. »

On voit par ce jugement à combien de questions historiques ce document se rattachait dans l'esprit du savant bénédictin; et l'assimilation qu'il fait ici de notre auteur avec Froissart nous paraît très-judicieuse. En effet, qualités et défauts, tout leur est commun, et ne procède pas seulement du même système de composition, mais encore de l'ordre d'idées auquel ils appartiennent. Écrivains de la même famille, malgré la forme qui les distingue, une parenté plus étroite existe entre eux par la manière de penser et de recevoir les impressions de leur temps. A cette analogie qu'elle garde avec le plus grand monument de notre histoire, la chronique de Cuvelier en joint une autre non moins importante avec cette longue chaîne d'épopées romanesques dont elle forme le dernier anneau et qui sont comme les annales poétiques et populaires de la période féodale. Il nous paraît impossible d'expliquer chez elle l'action particulière du changement social dont elle porte doublement le témoignage, sans avoir déterminé d'abord le sens général de cette révolution, d'après les notions qu'elle nous présente.

II.

La grande cause qui se juge au quatorzième siècle, c'est la fin de cette dualité qui avait été l'état normal de la Gaule pendant cinq siècles : nous disons la fin, car, quoiqu'elle se prolonge encore pendant une partie du quinzième, la révolution, qui n'était pas achevée dans les faits, était déjà complètement opérée dans les mœurs. Pendant cinq siècles, la Gaule, divisée en un grand nombre d'États souverains, se partageait en une double ligue qui reconnaissait pour chef, l'une la royauté française, l'autre la royauté anglo-normande, rivalisant toutes deux pour la domination, ou, ce qui revient au même, pour la civilisation de la Gaule. Cette double impulsion, qui partait également du Nord, se ba-

lançait, supérieure l'une en force matérielle, l'autre en force morale : elles devaient toutes deux cette supériorité à des accidents étrangers qui s'étaient produits en dehors d'elles-mêmes. Cette situation prolongée pendant plusieurs siècles change, au quatorzième, après une suite d'alternatives qui laissèrent longtemps la question indécise, et dont les contemporains durent nécessairement recevoir toutes les impressions diverses, telles qu'elles se reflètent pour nous dans leurs ouvrages.

L'histoire de Froissart est le tableau vivant et animé de cette lutte qui allait produire la séparation de deux nations jusque-là confondues et qui se dégagent violemment par l'effort même qu'elles font pour s'absorber. Fidèle interprète des émotions du temps, l'impartialité dont l'historien a fait preuve a été taxée de prédilection anglaise. Eh bien, le poème de du Guesclin, plus rapproché de l'inspiration populaire, et qui devait être le chant de triomphe des vainqueurs, est empreint du même esprit qui a disparu dans toutes les histoires postérieures où ces faits ont été dénaturés par des préjugés nouveaux. Conçue sous l'empire de nouvelles relations sociales et sous l'influence d'une aversion qui n'existait pas et ne pouvait exister pour les contemporains, l'histoire de ce temps devient chez les modernes un drame lugubre et sanglant, tout chargé de fausses couleurs et agité de fausses passions. Ils méconnaissent pour la plupart l'esprit de fraternité primitive qui animait encore à cette époque les deux grandes fractions de la Gaule, celles qui en représentaient la civilisation telle que l'avait faite le mélange de ses populations avec les éléments étrangers apportés par le flot des invasions ; car il faut bien se dire qu'à travers les variations qu'il avait subies, le fait existait dans toute sa puissance au milieu d'une société qu'il avait contribué à former, et aux racines de laquelle il tenait profondément par l'enchaînement du passé. La France et l'Angleterre étaient sorties du même berceau comme deux sœurs venues au monde à la même heure ; et cette connexion séculaire, cimentée par l'alliance des

mœurs et des intérêts, a prouvé sa force par sa durée et surtout par l'espèce de violence antinaturelle qu'elle a dû faire à la société pour rompre cette union. Nous retrouvons dans les circonstances qui l'avaient fondée, une démonstration nouvelle du sentiment que nous avons exprimé ailleurs¹, sur les causes agissantes de l'histoire, les unes extérieures et susceptibles de varier comme les accidents qui les produisent, les autres éternelles et physiques, dont l'empreinte est marquée sur le sol et dans le caractère des peuples qui l'habitent. Il est impossible de ne pas les reconnaître dans cette relation intime et mystérieuse qui joint l'une à l'autre, dès l'origine, les trois grandes provinces septentrionales de la Gaule, et fait graviter autour d'elles toute l'histoire de l'Occident.

La cause intérieure tenait à la différence radicale qui unissait par les liens sympathiques d'une même race tous les peuples habitants de cette longue bande maritime qui coupe en deux l'Espagne et la Gaule pour aboutir au Danemark et à la Norvège, en rattachant au même système toutes les îles qui font face à leurs rivages. Quoique la cause extérieure appartînt au même mouvement qui avait fait entrer l'Occident dans le cercle de l'invasion germanique, l'élément étranger, en touchant le sol, en contractait les diversités, et donnait, pour ainsi dire, une nouvelle force à l'hostilité du territoire : car il apportait avec lui un principe d'inimitié qui plus tard réagit violemment contre l'empire carlovingien, et transporta sur l'Atlantique ce foyer de résistance dont les commotions allaient se faire sentir jusqu'au cœur de l'Allemagne. Dès l'origine même des établissements germaniques dans les Gaules, on les avait vus, en régularisant la société fondée sur les débris de l'empire romain, occupés d'arrêter pour l'avenir le mouvement d'invasion dont ils étaient sortis. Les Saxons, ces *tard-venus* de l'invasion, rencontrant devant eux des obstacles

¹ *Considérations sur l'avent de l'Europe.* Paulin, 1836.

insurmontables dans les États récemment formés, en deçà et au delà du Rhin, tournèrent le nouvel empire qu'ils ne pouvaient entamer; ils descendaient la vallée de l'Elbe, et par cette voie ouverte sur la mer ils venaient se répandre dans la Bretagne. Quoiqu'ils n'eussent encore signalé leur présence dans la Gaule que par des ravages, ils avaient tenté déjà ce qui était toujours le prélude d'un établissement succédant à des apparitions violentes : c'était de se mêler aux rivalités indigènes, en s'offrant comme auxiliaires, et on sent la prévision de ce danger dans les efforts de Charlemagne pendant tout son règne, pour la consolidation de son empire. Pris à revers par l'Occident, il était à peine rassuré de ce côté, qu'il venait retomber de tout son poids sur le centre de l'Allemagne, où sa ferveur sanguinaire avait bien moins pour but le zèle des conversions que le désir de fixer au sol les peuples dont l'instinct avait découvert le point vulnérable de sa puissance.

Leur position centrale avait forcé les Saxons de s'associer, pour opérer ces migrations, tous ces petits peuples des bords de la Baltique et de la mer du Nord, pirates par instinct et par nécessité, qui leur prêtèrent d'abord leurs vaisseaux, puis, comme toujours, travaillèrent pour leur compte, après s'être voués au service d'autrui. Ils appartenaient plus directement par leur origine cimbrique aux races occidentales, et leur apparition ne tarda pas à donner un caractère plus tranché à cette opposition, en tête de laquelle se dessinait la Bretagne appuyée d'une part à l'Aquitaine et de l'autre à la Neustrie, dont les résistances avaient provoqué une nouvelle irruption germanique sur l'Occident. Sortie de cette épreuve avec une royauté indigène, la Bretagne semblait appelée à doter le reste de la Gaule de l'indépendance, si cette communauté d'origine et de race par laquelle elle y rattachait la Bretagne insulaire ne lui avait donné inévitablement les mêmes ennemis. Attirés par ce vague instinct qui ne se reconnaissait qu'après des collisions violentes, les Normands apprirent

bientôt leur analogie avec la race cambrienne en Angleterre et la race bretonne dans la Gaule, et cette découverte les rendit plus propres à humilier le principe germanique qu'ils attaquaient dans les Francs et dans les Saxons. Aussi cette aptitude morale suppléant à leur petit nombre, ajoutait une cause permanente de désorganisation à celles que l'empire carlovingien portait en lui-même, lorsque quelques barques chargées de pirates intrépides appelant sur un point les forces de l'empire, laissaient les autres à découvert, et, par cette diversion, venaient en aide aux ambitions intéressées à sa ruine.

Ainsi, pendant deux siècles, les côtes maritimes de la Gaule, désolées par ces agressions, virent enfin les Normands, sous Charles le Simple, s'établir dans la Neustrie, et cette concession paraît avoir été provoquée par la médiation des comtes de Paris, dont cet établissement prépara la grandeur. Autant qu'il est possible de pénétrer dans la politique de ces temps reculés, il est certain que la famille des Capets dut à la présence des Normands la supériorité qu'elle acquit et qui la rendit héritière de la suzeraineté impériale. La mort glorieuse de Robert le Fort, tué en combattant les Normands, lui avait donné dans l'esprit des peuples une couronne qu'on voit déjà apparaître sur le front d'Eudes, salué dans les vers du moine Abbon, du titre de *rex futurus*, et bientôt fixée définitivement sur la tête d'Hugues Capet. C'est dans les relations des grands vassaux à cette époque et dans la transition de la dynastie carlovingienne à celle qui la remplace, qu'on aperçoit clairement l'intérêt qui unit la France à la Normandie, la première s'appuyant de l'autre contre les restes de l'influence germanique, et ses chefs attentifs à remplir envers leurs protégés les devoirs de parents et d'alliés; ailleurs ils semblaient, comme guerriers, couvrir le reste de la Gaule, où l'intrusion de ces étrangers était un avertissement pour tous les princes d'origine franque, de la nécessité d'accepter et de soutenir la royauté nouvelle, leur seul boulevard contre la double invasion

qui les menaçait par le Rhin et par l'Océan. Ils étaient de plus secondés par la terreur des peuples, accoutumés à voir toujours dans les Normands des brigands et des païens, malgré leur prompt conversion au christianisme et à la vie sociale.

L'esprit troublé par le spectacle des violences de cette époque, on a peine à se rendre compte de la transformation qui s'opérait inévitablement chez les barbares et les changeait presque tous de destructeurs impitoyables en législateurs habiles et en possesseurs avisés et prudents. De ces contrées, dont quelques années avant le pillage et la dévastation avait fait des déserts, on voit sortir comme par enchantement des pays riches, peuplés, animés d'une activité nouvelle, couverts de villes et de monuments qui étonnent encore notre civilisation impuissante à les égaler. Ce n'étaient plus ces provinces si languissantes sous l'administration romaine, mais des États florissants développés par la puissance d'un principe nouveau, celui de la liberté individuelle fondée sur la propriété. En effet, après l'instabilité universelle sur le droit de possession, produite par la chute de l'empire romain, ce fut une révolution singulière que cette espèce de culte et d'idolâtrie de la propriété qui s'empara partout d'une société jusque-là mobile dans ses éléments et qui la rétablit sur des bases nouvelles et uniformes. Dans le monde antique l'homme ne tenait point à la terre, il dépendait de la cité où ses droits individuels lui étaient comptés, et celle-ci était cultivée par l'esclave qui n'était lui-même qu'une chose sans nom et sans valeur réelle : au moyen âge elle reçut partout une signification qui produisit une révolution immense dans les mœurs. Car la puissance venant alors de la terre, et l'homme lui devant toute sa valeur et jusqu'à son nom et son titre, il prit dans cette relation l'amour de la famille, le culte des traditions locales et domestiques, sous l'empire de la loi religieuse qui associait partout l'Église et le château : de là le changement introduit dans les habitudes, la puissance d'intérieur de la femme, l'extinction de

la polygamie encore en vigueur sous les rois de la première race, le respect dans les autres des droits qu'on voulait faire observer pour soi-même, et cette soumission si étonnante du pouvoir de fait au pouvoir d'opinion qui maintenait le vassal tout-puissant sous la domination du suzerain faible et désarmé. Aussi dans la chute de l'empire carlovingien la ruine n'est-elle qu'apparente : l'organisation resta la même, le pouvoir seul se déplaça en passant du côté où se trouvait la force. Devenu direct et définitif dans les mains où il était à l'origine temporaire et délégué, il se transforma au sommet et en une autorité indirecte et conventionnelle dont le siège était variable, fixé pour les uns en Allemagne, pour les autres en France. La société civile, comme la société religieuse, étant accoutumées à reconnaître une autorité en dehors d'elles, devaient favoriser le maintien du droit de suzeraineté qui était la garantie de tous les autres. Quelque incohérent que fût cet assemblage, il répondait aux besoins de la situation, et les agitations qu'il aurait fait naître, eurent pour exutoire le grand mouvement des croisades où acheva de s'épuiser ce reste de turbulence des anciennes habitudes. On peut considérer ce moment de notre histoire comme l'apogée du système féodal, celui où il porte tous ses fruits et satisfait les instincts sociaux. Ce qui le prouve est le calme profond qui succéda au bouleversement de l'héritage carlovingien. Il donna le temps au pouvoir de garantie de se raffermir et de changer des droits vagues et mal définis en une possession régulière et consentie par l'usage, que l'habile administration des premiers Capétiens consolida de plus en plus.

Le nouvel état de la France revêtu de la suzeraineté, les Normands ne devaient pas se résigner longtemps à la seule jouissance d'un État florissant, qui sous la forte impulsion de ses nouveaux maîtres arrivés barbares, avait atteint un haut degré de civilisation relative. Quoique la révolution qui avait rompu le dernier lien qui rattachait la France à l'empire germanique de Charlemagne, offrit une occasion favorable aux ducs de Normandie de

disputer aux comtes de Paris l'héritage vacant de la suzeraineté, on ne voit pas qu'ils aient cherché à en profiter, ni même à contester leurs devoirs de vassaux envers la nouvelle royauté. Sans doute leurs titres de nouveaux venus et d'aventuriers, à peine établis, les empêchèrent de tourner leurs vues de ce côté. Les chefs habiles et puissants de cette race qui allait au loin conquérir des royaumes, quand toutes les autres avaient renoncé aux expéditions lointaines, se sentant privés du pouvoir d'opinion qui avait mis les Capétiens à la tête de la ligue féodale française, se bornèrent alors à réclamer, comme arrière-fief, la Bretagne qui les touchait de près, et dont l'investiture était un essai de cette suzeraineté qu'ils disputèrent plus tard. Mais dans ce fait tout simple en apparence, il y avait une de ces évolutions instinctives des sociétés qui les entraînent avec une logique admirable vers une situation qui ne se révèle à elles que successivement et lorsqu'elle est dégagée des intérêts souvent grossiers qui la dominent. En abandonnant l'Angleterre aux Saxons, les Normands transplantés sur le sol de la Gaule avaient gagné à ce détour de se rapprocher des traditions originaires qui vivaient sur celui de la Bretagne opprimée, et de se rattacher en même temps au foyer de la civilisation occidentale. Aussi leur influence agissait-elle en Angleterre avant d'y avoir paru : tout était normand à la cour des rois saxons, et cette pensée mûrissait encore dans l'esprit de Guillaume le Conquérant, que l'invasion des armes était déjà comme toujours préparée par celle des mœurs : et quand il y vint, il dut apparaître justement comme le représentant de la tradition et du progrès, car, pour attester l'une, il pouvait montrer à sa suite l'élite de la Bretagne entraînée sur le champ de bataille d'Hastings, où Guillaume, vengeur des griefs de la race bretonne, partageait avec elle les dépouilles de la conquête ; il prouvait l'autre également en prenant le titre de Français qui n'appartenait encore qu'à une faible portion de la Gaule, mais qui déjà désignait tout ce qui parlait la même langue.

Ainsi, la conquête normande, loin de rester un fait particulier à l'Angleterre, obéit à la double loi de son mouvement. La même force qui l'avait poussée sur la Tamise la porta du même coup au pied des Pyrénées, et l'ascendant qu'elle prit des deux côtés de l'Océan y détermina un énergique et brillant développement de la nationalité française, telle qu'elle avait paru réalisée pour la première fois dans la composition de l'armée conquérante. L'esprit français, dans son expression la plus forte et la plus complète, devint le lien intellectuel de la domination qu'elle appliquait au nord et au midi, et sous ce rapport les rois d'Angleterre ont plus contribué que les rois de France à cette rapide pénétration du sol par la même civilisation. En créant au nord une nouvelle influence d'un principe qui ne cessait pas d'être semblable tout en ralliant à lui des forces diverses, elle décida de son ascendant sur le midi, dont les provinces ne pouvaient échapper à l'une sans tomber aussitôt sous la domination de l'autre, et l'unité de la France sortit naturellement de ce qui devait amener sa division. Réduits au seul avantage de la suzeraineté, les rois de France lui demandèrent toute la puissance nécessaire pour résister à leurs heureux compétiteurs, et le ^{xii}^e, ainsi que le ^{xiii}^e siècle, remplis des débats de cette rivalité, tantôt sourde, tantôt ouverte, suspendue par les croisades et reprise de règne en règne avec une nouvelle ardeur, la développent de plus en plus dans les mœurs et la poésie des deux nations. Depuis Chretien de Troyes et Wace, le chantre de la conquête qui élève une province de la Gaule à la hauteur d'un royaume, en arrivant jusqu'à notre chronique par le double cycle épique qui se déroule pendant deux siècles, on la sent respirer comme l'âme de cette période éclatante. Elle ne cessa jamais d'être généreuse : c'était entre les deux peuples quelque chose de cette fraternité d'armes, de cette émulation d'héroïsme qui régnait entre Richard et Philippe-Auguste, en qui elle se personnifie avec le plus d'éclat : l'un la représentant avec la fougue sensuelle et l'imprudence de

la force qui ne se sent pas obligée de dissimuler; l'autre avec l'habileté contenue et la froide supériorité que donnent l'exercice et l'habitude d'un pouvoir d'opinion. Les faits avaient répondu à cette différence, et toute la force matérielle des rois de l'Angleterre n'avait pu tenir avec le temps contre l'action continue de la puissance d'opinion qu'exerçaient les rois de France. Obligés de maintenir la loi féodale en vigueur, puisqu'elle formait le seul titre de l'obéissance des provinces françaises, ce qui était leur instrument formait aussi un obstacle à leurs projets, et ils se débattaient, sans pouvoir le rompre, contre ce lien de vasselage qui les tenait dans une infériorité humiliante. De toute cette puissance des premiers Plantagenet, maîtres de la Gaule occidentale, il ne restait plus rien au commencement du ^{xiv}^e siècle. La Bretagne, dans l'association originaire de ce triple faisceau de provinces, avait subi l'inconvénient de sa position, quand l'équilibre fut rompu par l'extension de ses deux voisines transformées en puissants royaumes, et elle n'avait conservé qu'un ascendant moral qui lui donnait le rôle de médiateur entre elles. Entrée dans la famille féodale avec les princes de la maison de Dreux, elle avait repris son indépendance et favorisé l'abaissement de l'Angleterre, en contribuant à la séparation de la Normandie, qui, enlevée la première à son autorité, oublia bientôt jusqu'au souvenir de leur commune origine et de la grandeur dont elle avait été le berceau. Enfin, elle en était réduite à la possession précaire et lointaine de la Guienne, qui, séparée des provinces par lesquelles elle se rattachait de proche en proche aux côtes de la Grande-Bretagne, ne pouvait plus lui assurer cette domination continentale qu'elle aspirait à exercer et qui a été de tout temps la condition vitale de son existence.

Il serait difficile aujourd'hui d'affirmer si Édouard III était de bonne foi dans ses prétentions à la couronne de France, ou s'il n'y vit en effet qu'un prétexte pour fonder la supériorité nationale de l'Angleterre. On était déjà trop loin des démêlés de Richard

et de Philippe-Auguste, pour autoriser ce que Henri II dans toute sa puissance n'avait osé réclamer des Capétiens, maîtres d'un pouvoir si restreint. En effet, il y avait plus que de la hardiesse à prétendre, au lieu d'un titre honoraire, une puissance effective, en s'étayant d'un droit qui aurait paru une énormité à l'époque même où la féodalité, dans toute sa vigueur, pouvait justifier cette prétention. Néanmoins ce qui paraît si clair vu à distance et par le résultat, ne l'était pas pour les contemporains. Cette uniformité de coutumes et de mœurs qui avait fait si longtemps l'unité de la féodalité occidentale, subsistait partout, au moins dans les traditions, et l'occasion qu'offrait à Édouard l'extinction de la branche directe à laquelle il appartenait par le sang, paraissait toute naturelle à une société régie encore par les lois originaires de la famille. C'était en vertu de la loi d'hérédité des fiefs que le royaume avait plusieurs fois changé de face, successivement agrandi ou restreint par les alliances qui les apportaient dans la maison royale, mais aussi les en faisaient sortir. Ainsi sous Louis VII le royaume atteignait aux Pyrénées, avantage qu'il n'avait déjà plus sous Philippe-Auguste et Louis VIII, dont le règne répara cette perte par l'acquisition de la Normandie et du Languedoc. Les rois d'Angleterre profitaient du bénéfice de cette loi qui ne s'étendait pas à leurs possessions d'outre-mer, et les provinces étaient accoutumées à passer de l'un à l'autre; d'ailleurs ne perdant rien à cette transmission fréquente et conservant la jouissance de leurs privilèges, ce changement ne rencontrait point de répulsion dans le sentiment national qui n'existait pas, et il était souvent favorisé par les intérêts particuliers de l'aristocratie. Aussi, quoique le préjugé féodal qui avait identifié l'homme avec la terre se fût bien affaibli, que le progrès de la puissance communale eût introduit partout un tiers état résidant au sein des villes et constitué en rivalité avec l'aristocratie terrienne, Édouard pouvait encore, sans paraître alléguer une loi surannée, proposer à la féodalité expirante de

lui rendre sa force en déplaçant la suzeraineté. Il pouvait surtout profiter de la jalousie et des ressentiments qu'avaient dû lui laisser les atteintes multipliées portées à ses privilèges par Philippe le Bel et ses successeurs dans l'établissement de l'ordre légal. Si la société n'avait déjà plus pour elle qu'une obéissance d'habitude fondée sur l'opinion de sa supériorité militaire, cette dernière illusion n'avait pas encore été dissipée par les victoires mêmes d'Édouard, d'autant plus désastreuses pour lui, qu'elles le privèrent des seuls instruments capables de servir ses projets.

Les entreprises d'Édouard III sur la France embrassent trois règnes consécutifs, depuis 1335 jusqu'en 1369. Dans sa première agression contre Philippe de Valois, Édouard, attaquant la France par la Flandre, était parvenu à reformer la ligue si heureusement détruite par Philippe-Auguste. C'était encore la même union d'intérêts qui avait fait marcher ensemble la démagogie commerciale des Flandres et la vaine prétention d'autocratie de l'empire germanique, unis et stimulés par l'intérêt anglais, et qui étaient venus expirer dans les plaines de Bovines. C'est dans les mêmes lieux et avec les mêmes éléments que les deux peuples rivaux se mesurent. Il n'y eut point de combat, mais une lutte de prétentions et d'intrigues, une fastueuse représentation de l'aristocratie féodale, dont les principes invoqués par les deux partis exigeaient cette convocation de tous ses membres plutôt pour la tenue d'un parlement guerrier que pour la décision d'une bataille. Le roi de France se borna à faire lever par sa présence le siège de Tournai entrepris par son rival, et Édouard, cachant son mauvais succès sous un prétexte, accepta une trêve qui lui permettait de réserver pour d'autres temps des droits qu'il ne vit soutenus par personne. Dans ce moment l'avantage était pour la France, et on n'aurait pu soupçonner par quels moyens Édouard pouvait recommencer un procès qui paraissait jugé sans retour.

La querelle de l'héritage de Bretagne vint lui offrir cette entrée et ce point d'appui sur la France, qu'il avait vainement cherchés

c.

dans la Flandre. On a vu que la Guienne, trop éloignée de l'Angleterre, ne lui présentait pas cet avantage, et loin d'avoir été un instrument à ses attaques, sa domination sur cette province eut l'effet heureux pour la France, de lui rattacher plus intimement le Languedoc nouvellement acquis par suite de la croisade des Albigeois. Cette province, théâtre des agressions anglaises, se réfugiait nécessairement sous la tutelle de la France, et ne lui manqua pas pendant toute la durée de ses malheurs. Il faut entendre dans Froissart le cri de joie qu'Édouard laisse échapper quand Montfort vient lui offrir l'hommage de la Bretagne. Par elle en effet il rétablissait cette chaîne formidable d'États qui, sous les Plantagenet, liait les possessions anglaises depuis la Flandre jusqu'aux Pyrénées, et refoulait la France loin de l'Océan. Il ne restait plus qu'à y faire entrer la Normandie, et elle allait être livrée à l'invasion terrible que suivit la catastrophe de Crécy; mais le changement des intérêts politiques devint sensible par la manière dont il profita de sa victoire. Édouard borna toute son ambition à prendre Calais, pour avoir sous sa main cette porte ouverte sur la France, qu'il lui fallait moins pour assurer ses droits, dont il ne pouvait plus se dissimuler l'inefficacité, que pour maintenir cette loi nouvelle qui poussait l'Angleterre à ruiner la France.

Un nouveau règne amène pour elle de nouvelles catastrophes au lieu de réparer les précédentes. Jean, l'un des rois les plus malencontreux de l'histoire, trouve à Poitiers un autre Crécy avec les mêmes circonstances d'imprudence d'une part et de bonheur inattendu de l'autre. Au moment où il croit faire prisonnier le prince Noir, il offre lui-même le spectacle d'un roi captif dont les Anglais vont exploiter le malheur. On imaginerait difficilement une période d'infortunes et une accumulation de catastrophes plus effrayantes que celles dont la France fut le théâtre de 1345 à 1366 : intrigues et dévastations du roi de Navarre; pillage en grand de la France par les compagnies; soulèvement et excès de la Jacquerie; révolte de Paris sous Étienne Marcel, et annu-

lation de l'autorité royale; enfin la nature ajoutant ses fléaux à la rage des hommes, la famine et la peste, ces témoins surnaturels qui ne manquent jamais aux grandes crises de l'humanité comme pour y représenter visiblement l'action de la Providence.

Ce n'est pas que nous croyons ces temps plus malheureux que d'autres : l'histoire, en donnant la statistique et la somme des calamités d'un siècle, ne tient pas toujours compte de certaines circonstances qui en neutralisent l'effet pour les générations qu'elles frappent; ou bien elle leur suppose gratuitement une sensibilité dont elles n'étaient pas douées. On pourrait faire une histoire effroyable des époques les plus calmes et les plus heureuses en apparence, en récapitulant la masse des accidents journaliers et en additionnant toutes les pertes d'hommes consommés par les guerres ou les révolutions; tout au contraire des temps les plus agités ou signalés par de vastes bouleversements, qui, en faisant la part de la manière dont ils affectaient les contemporains, ne présenteraient plus qu'un résultat insignifiant. La société anarchique de ce temps devait à son anarchie même un principe de vitalité dont nous n'avons pas d'idée, et elle pouvait souffrir sans de grands inconvénients une permanence de troubles qui serait rapidement mortelle pour les sociétés ordonnées comme les nôtres. Sans doute il y a eu des maux sans nombre, puisqu'en définitive ce régime a péri: mais nous croyons qu'on n'en a qu'une idée imparfaite si on s'arrête à la contemplation des plaies saignantes d'une époque, douleurs si vite oubliées et pour lesquelles la nature a ménagé dans l'homme des ressources morales, comme la foi dans les persécutions religieuses, l'honneur, les préjugés de classe et d'éducation dans les luttes politiques. Aussi sont-elles souvent moins terribles pour les générations qui les ressentent que pour celles qui leur succèdent, et les indignations philosophiques sont presque toujours un anachronisme dans l'histoire. Quand on lit les écrivains du temps, on sent respirer une plénitude de vie, un entraînement, un charme d'existence qui

venaient des jouissances de l'action. D'ailleurs la communauté de sentiments n'existait pas encore; ce qui ruinait les uns enrichissait les autres. Pour l'habitant de l'Aquitaine ou de la Bretagne, la guerre avec la France, c'était courir après les chances de la fortune; pour le Picard et le Français, piller le midi c'était chasser sur l'ennemi. Devenu le beau-frère du roi de France, et l'un des plus grands seigneurs du royaume, le sire d'Albret laisse échapper, dans Froissart, une exclamation de regret sur le temps où il courait en vassal révolté et indépendant sur les terres du prince dont il était alors le courtisan et le sujet. Du reste ces désordres n'entraînaient pas les conséquences que nous leur supposons, en raisonnant d'après une expérience différente; l'industrie n'avait rien à perdre, puisqu'elle n'existait pas, et ses produits, presque tous étrangers, n'en subsistaient pas moins pour avoir changé de mains. Les villes, défendues par la forte organisation de la bourgeoisie, étaient rarement attaquées; le peuple des campagnes habitait de misérables chaumières et ne possédait tout au plus que quelque bétail qu'il chassait dans les bois à l'approche de l'ennemi. La grande richesse réelle de la France, la fertilité de son territoire, ne pouvait s'enlever aussi facilement, et elle réparait aussitôt des dégâts passagers. Aussi, malgré les charges énormes que lui imposa le traité de Brétigny, il suffit de quelques années de répit pour la mettre en état de ravir en quelques campagnes à l'Angleterre tout le fruit des efforts qu'elle avait faits pendant un demi-siècle.

Il fallut donc que le mal devînt général pour être sensible, et que la communauté de sentiments naquit de la communauté d'intérêts froissés dans cette mêlée. C'est pour nous aujourd'hui un tableau mouvant et terrible que celui d'un temps où la France, dépourvue de frontières et ouverte à toutes les agressions, était livrée à un pillage organisé sur tous les points à la fois; où à peine la société se rétablissait d'une part, de l'autre une catastrophe imprévue anéantissait l'autorité sous les coups de l'ennemi du dehors; où les

champs abandonnés sans culture, les habitants se creusant des tanières pour refuge comme les bêtes sauvages, ou s'abritant derrière les murs des villes; des armées parcouraient sans résistance un territoire livré à leurs ravages. Mais le mal était moins dans les choses que dans les hommes, dont l'éducation était au prix de cette expérience; et quand elle fut faite, le résultat ne se fit pas attendre. Il est aussi complet que frappant, car c'est la ruine de cette féodalité désormais impuissante pour protéger l'État qu'elle morcelait, c'est l'expulsion du principe étranger qui aspirait à dominer le royaume qu'elle partageait, c'est l'établissement de la société civile prévalant sur l'organisation militaire, c'est la première apparition dans l'histoire du Paris révolutionnaire et démocratique jetant son intérêt de domination au milieu de ces querelles, entre une royauté trop féodale encore dans ses mœurs et ses traditions, et les vassaux qui lui reprochaient au contraire de manquer aux lois de son origine.

Le peuple fut trop souvent la victime de ces débats entre les classes nobles : mais, quoique ses souffrances aient été réelles, on a pris plaisir encore à les exagérer. Il ne fallut pas moins que cette secousse pour briser les liens du servage vainement attaqué sous les règnes précédents; et quand l'ordre revint, l'impossibilité de les rétablir fut évidente pour tout le monde. Aussi les destructions matérielles, les exactions publiques ou privées dont on fait retomber tout le poids sur le peuple, atteignaient bien plus directement les classes maîtresses de la propriété. S'il fallait absolument le chercher quelque part, on le trouverait plutôt dans les rangs des spoliateurs, soit qu'il recrutât les bandes isolées, soit qu'il concourût pour son compte aux dévastations générales. Dans ce relâchement de l'autorité, lui aussi venait prendre sa part d'indépendance et s'initier par elle à la connaissance de ses droits. On peut dire que jusqu'alors il n'avait point paru dans l'histoire : sa première manifestation a lieu dans ces débats, et il s'y présente avec une puissance et un accord tel, qu'il parut quelquefois de

force à décider de la direction future de la société. La Jacquerie n'avait été qu'un court moment d'ivresse brutale où son instinct de sauvage s'était plongé; mais le sentiment démocratique fut loin d'être étouffé avec elle. Deux sources contribuaient à l'entretenir : l'aspiration aux jouissances des hautes classes, d'autant plus vive qu'on en est plus déshérité, et l'exaltation religieuse qui ramenait sans cesse à l'idée de l'égalité chrétienne. Aussi on le trouve à chaque événement distinct des principes rivaux qui l'oppriment, ici servant la bourgeoisie dans ses projets, là faisant reculer l'aristocratie féodale jusqu'au moment où on le vit, vers la fin du siècle, surgir tout à coup avec une si étrange concordance, à Londres dans la révolte de Wat Tyler, en Flandre par celle des Gantois, à Paris par l'insurrection des Maillotins. Mais les idées générales manquaient à cette force brute en présence de l'aristocratie, dont l'organisation séculaire employait son reste d'unité à se défendre. L'immensité du danger fit cesser toutes les dissensions entre les grands et la royauté, qui se trouva armée de cette unanimité contre l'explosion de la démocratie encore ignorante de son pouvoir. Après avoir oscillé entre ces deux forces opposées, la féodalité et le peuple, la société se fixa définitivement dans la monarchie, qui devait la préserver des excès de l'une et de l'autre. Du reste, cette force nouvelle devait sa naissance au concours des deux partis : des deux côtés il y eut nécessité et émulation pour employer le ressort populaire. Édouard s'était servi des gens des communes contre la chevalerie française, et en l'immolant par leurs mains elle se priva de ses seuls et véritables auxiliaires. Les rois de France à leur tour favorisèrent partout l'extension des droits des communes pour détacher les populations du gouvernement des Anglais. On verra dans cette chronique que l'élévation de du Guesclin à la charge de connétable fut inspirée par la même politique qui, dans le siècle suivant, fit marcher toute la noblesse française sous la conduite d'une fille du peuple.

Certes l'orgueil anglais a été largement servi par le hasard dans toutes les circonstances où il a eu à lutter avec la France : triomphe du petit nombre sur le plus grand , supériorité individuelle déclarée , tout contribue à l'exaltation d'un sentiment qui a fait depuis le ressort de sa grandeur nationale , mais qui devait alors tourner contre sa tentative. Aussi ses victoires sur la France lui ont toujours porté malheur , et sont devenues des sujets de repentir après avoir été des occasions de jouissances enivrantes. Cependant il ne fallut pas moins qu'un changement dans les mœurs pour que la querelle dégénérât en une irritation de nature à décider leur divorce. L'intimité des deux peuples reparaissait toujours dans cet échange de courtoisie commandée par l'émulation même de leurs sentiments , et cette réciprocité de devoirs établis par la hiérarchie féodale , dont les plus grandes victoires ne pouvaient dispenser le vainqueur. L'Angleterre , unie au continent par ses intérêts et ses affections , n'avait point la roideur insulaire qu'elle a dû plus tard à son isolement ; elle était alors toute française par son éducation , et ne rapportait de son contact avec la sauvage Bretagne , qu'une nuance de caractère plus forte. Puissance brillante et chevaleresque , elle rivalisait avec la France par sa politesse , l'éclat de sa cour et son opulence alimentée déjà par l'étendue de son commerce. Jalouse de maintenir une égalité que sa condition de vassale rendait douteuse , elle se faisait créer par ses trouvères une généalogie romanesque , et les poèmes des héros de la Table ronde balançaient dans l'imagination des peuples les romans du cycle carlovingien , qui environnait toujours la suzeraineté française sur l'Occident de l'auréole impériale. Mais telle est l'influence des mœurs , que ce lien de vassalité qui l'indignait , elle ne pouvait s'y soustraire qu'en l'échangeant pour un vasselage moins noble , et on avait vu le fier Édouard mendier le titre de vicaire de l'Empire au prix de sa dégradation.

Peut-être si elle eût réussi dans son projet d'usurpation de

la suzeraineté française, eût-elle, dès le principe, opéré cette fusion des deux peuples et cette communauté d'intérêts entrevue de nos jours comme le terme et l'espoir de la civilisation. Elle était supérieurement en mesure de le faire, si elle avait pu dominer les éléments qu'elle employait ; car dans ses querelles avec l'ordre féodal elle agissait précisément avec tous les moyens d'une puissance établie sur les bases de l'autorité dans les États modernes. Féodale sur le continent français, elle était absolue en Angleterre, où aucune des révolutions intérieures de la France n'avait lieu. Possédant l'Angleterre à titre de conquête et n'ayant dans les barons anglais aucun compétiteur possible, puisque leur pouvoir n'était qu'une délégation de la royauté, tandis qu'en France les droits des vassaux avaient été égaux à ceux de la royauté, cette différence lui donnait une supériorité marquée, qui amena les désastres de la France toute ouverte à ses agressions : de plus, en venant s'immiscer dans ses divisions avec une force extérieure unie et concentrée, elle offrait à toutes les rivalités un intérêt commun capable de les rallier à sa cause. Mais elle détruisit elle-même son ouvrage par la manière dont elle l'exécuta. Obligée pour réussir de se servir de toutes les mauvaises passions, de la cupidité, de la trahison des seigneurs français, d'appeler à son aide tous les gens sans aveu, tout ce qu'il y avait en Europe d'aventuriers et de pillards, elle fit trop sentir au peuple l'inconvénient d'une rivalité qui se passait sur le sol de la France. En effet, elle put se croire un moment destinée à éprouver une invasion semblable à celle que Guillaume le Conquérant avait fait subir à l'Angleterre saxonne, et le cortège avec lequel elle se présentait souleva et réunit contre elle toutes les provinces.

Ce n'est pas qu'il faille mettre sur le compte de l'Angleterre toutes les horreurs commises dans cette lutte, il y aurait eu une inconséquence trop grande entre le but et les moyens pour l'atteindre. Les souverains à cette époque ne pouvaient maîtriser les instruments dont ils se servaient, et plus d'une fois les généraux

désobéissaient aux ordres du prince dans un intérêt personnel, et continuaient la guerre ou des sièges commencés en dépit des trêves publiées et des ordres de rappel. La paix était plus difficile à établir que la guerre, car elle rendait à l'indépendance une foule de gens laissés libres d'agir à leur gré au milieu de la confusion générale. D'ailleurs cet état n'était point particulier à la France : tous les peuples à cette époque présentaient le même spectacle, celui d'aventuriers dégagés de tous liens sociaux, vendant leurs services au plus offrant, et pillant tout le monde quand on cessait de les employer. L'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, les appelaient et les rejetaient tour à tour. Leur présence et leurs ravages n'avaient pas empêché l'Italie de développer au ^{xiii}^e siècle sa magnifique civilisation. Le monde, depuis les invasions des barbares, était accoutumé à cet état violent qui n'étonnait personne et n'empêchait pas les progrès du commerce et de la science. On pourrait dire qu'il y a contribué, car, à côté de cette société toute de privilèges et d'exclusions, c'était le seul asile ouvert à la liberté individuelle et une protestation armée qui l'empêchait de s'immobiliser. Il s'était formé d'ailleurs une organisation, un code de règles observées par eux, enfin une loyauté et un honneur à leur usage, qui servaient de garantie. Ces transactions qui nous paraissent scandaleuses, ce trafic de rançons qui faisait de la guerre une comédie, lui ôtaient tout caractère d'acharnement et la rendaient bien moins sanglante que de nos jours.

La plupart des chefs de ces fameuses compagnies étaient les enfants du sol qu'ils ravageaient : en France c'étaient des Bretons, des Navarrois, des Gascons ; fort peu d'Anglais se trouvaient du nombre, et n'y figuraient que pour avoir formé des établissements dans cette patrie d'adoption. Mais la politique des rois de France avait été de confondre tous les auteurs de ces maux dans un même nom, et de les attribuer aux Anglais, pour leur aliéner les populations ; et la durée de cette lutte devait finir par leur

être fatale, malgré l'état florissant des provinces qu'ils gouvernaient.

L'administration des Anglais était douce et paternelle : on en lira la preuve dans la dernière partie de cette chronique, où l'auteur, avec cette impartialité qui le distingue, exprime les sentiments de toutes ces villes livrées malgré elles aux Anglais par le traité de Brétigny, et qui, sur le point de revenir à la France, éprouvaient une répugnance fondée à sortir de cette domination. Elles stipulent toutes des garanties contre les vexations arbitraires qu'elles prévoient, et qui étaient la condition obligée des provinces restées à la France. Une remarque à faire, et qui prouve combien l'esprit du temps résistait à une solution qui nous paraît si naturelle, c'est le soin même que prit Charles V de justifier la guerre qu'il entreprenait. Notre chronique, où l'on voit du Guesclin argumenter si souvent au nom du roi pour démontrer la justice de sa cause, n'est pas le seul témoignage de l'espèce de reproche que les mœurs du temps suscitaient à sa conscience. Visité à cette époque par l'empereur Charles IV, il fit composer un mémoire pour montrer que le droit et la raison étaient de son côté. Ce mémoire fut lu dans une conférence solennelle tenue en présence de toute la cour : là, chaque point de droit fut débattu en quelque sorte au tribunal d'un souverain, qui, représentant de la suzeraineté dans son expression historique la plus haute, relevait encore ce caractère par celui de législateur de l'empire germanique qu'il venait de reconstituer en promulguant la Bulle d'or.

Quoi qu'il en soit, le règne d'Édouard III, qui devait réunir les deux peuples, est au contraire celui qui les sépare définitivement et les rend de plus en plus étrangers l'un à l'autre. Leur langue, commune jusque-là, suit la même loi, et c'est Édouard qui prescrit l'abandon du français en Angleterre, l'élément essentiel de la fusion qu'il projetait. Aussi, quand les Anglais reparurent au commencement du siècle suivant, sous une nouvelle dynastie

héritière des mêmes prétentions, on peut voir que toutes les conditions naturelles de rapprochement étaient changées et avaient fait place à cette rivalité d'intérêts qui devait jusqu'à nos jours les armer l'un contre l'autre. Aujourd'hui que ce principe national s'affaiblit partout pour faire place aux sympathies premières que la nature avait mises entre les peuples, on jouit d'en retrouver la trace dans les monuments contemporains des époques où l'on est habitué à marquer le principe de leurs divisions. Convaincu que les peuples ont parcouru à peu près tout le cercle d'oppositions possibles entre eux, et que, particulièrement pour la France et l'Angleterre, notre siècle a commencé une situation politique qui les ramène dans les voies où le moyen âge les entraînait avec une si profonde connaissance de leur véritable destination, nous avons insisté sur cet enseignement indirect qui ressort de notre chronique. Ou il faut rejeter tout l'ensemble des témoignages qui nous viennent des traditions, des mœurs et des écrits inspirés par elles, ou bien il faut admettre cette attraction intime et continue qui lie ces deux grands corps politiques au mouvement l'un de l'autre. C'est à réparer une grande erreur historique que la science doit tendre de nos jours, et chercher la condition d'un rapprochement dans la résurrection de ces sentiments primitifs qu'on a pu croire éteints, mais qui reparaissent d'eux-mêmes dès qu'ils ne sont plus contrariés par les intérêts.

III.

Il se fait au xiv^e siècle une représentation anticipée, un essai confus et instinctif des idées et des systèmes qui se développeront dans les âges suivants : au moment de rompre avec le passé, son organisation en décadence recouvre une sorte de jeunesse, comme toutes les institutions prêtes à disparaître, et à côté d'elles se produisent les nouveaux principes dans leurs

conséquences les plus extrêmes; ils sont à peine formés, qu'ils ont une précision et une énergie native qui nous étonne; et ils agissent avec la même logique et presque le même langage qu'aux époques les plus novatrices. Aussi les écrits de ce temps ont-ils pour le nôtre un intérêt particulier; car leurs auteurs surprennent dans ce passage d'une société à une autre, des traits qu'eux seuls ont pu saisir, et ils donnent des indications curieuses sur le caractère d'une transformation dont le sens leur échappe, mais qu'ils font deviner facilement par la variété des impressions qu'ils en reçoivent. Cette époque revit surtout avec sa réalité diversement sentie dans trois œuvres capitales : les chroniques en prose de Froissart, la chronique latine du second continuateur de Nangis, et la chronique métrique de Cuvelier : toutes les trois retraçant les mêmes événements, mais, par le choix de l'écrivain, s'attachant de préférence à la portion des faits qui répond le mieux à la direction de ses idées, et développant cette face du sujet, restée incomplète dans les deux autres.

Tout a été dit sur le mérite littéraire de Froissart, qui, en créant la prose française, lui donna un mouvement dramatique et un coloris qu'elle n'a pas toujours retrouvés sous une diction plus savante; son œuvre est d'ailleurs en elle-même l'expression du changement qui se faisait dans la société : la chronique y est encore vivante, elle a quitté son enveloppe métrique, mais elle a gardé le tour et l'esprit particulier à ce genre; elle puise aux mêmes sources, elle continue les mêmes traditions, elle procède par les mêmes mouvements, comme l'énumération des personnages au début de chaque expédition, l'intervention du narrateur dans le récit, les formes du style, enfin le goût du merveilleux et du romanesque qui jette parfois un reflet de futilité sur un sujet grave et sérieux par lui-même. Mais ce caractère qui a porté quelques critiques à lui contester plusieurs des qualités de l'historien, est au contraire ce qui lui donne une analogie complète avec son époque. Froissart retranché, l'histoire du

moyen âge serait inexplicable, moins par l'absence de faits que d'autres pourraient suppléer, que par la connaissance des rapports qu'ils ont avec les mœurs. Au contraire, dans le tableau qu'il en trace, elle se développe avec une vérité et une entente merveilleuse des passions. Si chez lui la réflexion n'est pas directe, il la fait naître par la vive ressemblance des traits : on sent qu'il doit à la fréquentation des grands cette habitude de prendre les choses de haut, l'aisance, la liberté d'esprit et la sûreté de coup d'œil naturelles aux classes élevées. A cette éducation qui développa son goût pour la poésie, les aventures éclatantes et les fastueuses représentations, se joignit comme un correctif heureux le contraste de la médiocrité de sa condition et la retenue commandée à son caractère ecclésiastique ; et c'est à cette combinaison qu'il faut rapporter la rectitude de jugement qu'il conserve dans son enthousiasme, et cette impartialité piquante dont le mérite consiste surtout à apprécier les choses dans leur proportion exacte sans nuire à l'imagination qui les colore. Aussi, quelque doute qu'on ait jeté sur ses jugements, et malgré l'altération intéressée qu'on l'accuse d'avoir fait subir aux faits, il n'en reste pas moins le peintre par excellence de cette époque, dont il rend à merveille le mouvement extérieur, les rivalités individuelles, l'éclat, la poésie, comme, par l'étendue du sujet qu'il embrasse et la variété des scènes qu'il décrit, il en reproduit en quelque sorte l'universalité. En effet, n'étant gêné ni par les préjugés de classe, ni par les sympathies nationales, quelque point du vaste horizon féodal qu'il parcourt, il trouve dans les mœurs étrangères le côté par où elles avaient alors une affinité générale.

La chronique du second continuateur de Nangis, beaucoup plus restreinte dans les choses et dans les idées, est un document historique d'un caractère tout différent. L'auteur, religieux de profession, appartient à cette portion du clergé recrutée dans la bourgeoisie et qui répondait au tiers état dans la hiérarchie

ecclésiastique. Son ouvrage est du plus haut intérêt pour cette partie si curieuse et si singulière des événements qui plaçaient la capitale dans une position exceptionnelle entre la royauté prisonnière de la féodalité et les provinces victimes ou complices de l'Angleterre. Il exprime surtout les sentiments de cette classe qui manifestait alors son initiative sociale, et qui devait rester maîtresse du terrain pour faire enfin la royauté et le royaume à son image. L'Église, par sa vaste organisation, formant un État dans l'État, avait à Paris plusieurs établissements dont l'institution toute démocratique et en rivalité constante avec les hauts pouvoirs de l'Église de Rome, se ressentait de la communauté d'intérêts qu'ils avaient avec la bourgeoisie parisienne. On sait comme ils aidèrent Philippe le Bel dans sa lutte avec la papauté, et comme ils restèrent unis avec la commune de Paris dans la plupart des circonstances politiques. L'éducation ecclésiastique, la seule en vigueur, avait formé, discipliné cet esprit bourgeois, mélange de traditions romaines, de souvenirs de liberté municipale qui subsistaient dans les cités du moyen âge : aussi s'associa-t-elle politiquement aux entreprises de la royauté contre l'ordre féodal, quoiqu'elle parût la première atteinte dans cette réforme. Mais elle avait un motif trop puissant de se rallier à la suprématie de Paris, et à l'établissement de l'ordre l'égal, dans cet esprit d'acharnement de toutes les classes qui faisaient retomber sur elles les conséquences des désordres matériels de la société. En effet, peuple et féodalité, tout se ruait alors sur l'Église et la rançonnait à l'envi. Aussi le moine de Nangis, historien vrai et profond de cette situation, ressent-il vivement des désordres qui sont des sujets d'ironie chez Froissart et de railleries mordantes chez Cuvelier. Vivant au milieu des anxiétés éprouvées par la population de Paris, connaissant les desseins politiques des chefs de la bourgeoisie, il a l'accent grave et réfléchi des historiens modernes. Trop pieux pour approuver des excès qui blessent sa conscience, il a cependant

le sentiment des nécessités politiques ; et en les blâmant , il laisse paraître ses sympathies pour ceux qu'il désapprouve. Là seulement , Charles le Mauvais , malgré ses crimes , apparaît avec ses formes séduisantes et son éloquence naturelle ; le séditieux Étienne Marcel , avec son énergie et sa prévoyance d'homme d'État , et la bourgeoisie parisienne , avec son esprit entreprenant et son organisation qualifiée souvent par l'historien d'une manière si étrange dans ce siècle ¹. Pour la première fois , l'histoire tient compte des mesures administratives et de leur effet sur le commerce et les classes industrielles ; elle s'inquiète en présence de la disette et des désastres de la guerre , des moyens de faire vivre les populations. Quoiqu'il ait perdu de la naïveté d'instinct et de la sympathie universelle des historiens féodaux , l'auteur de la chronique est encore trop près d'eux pour ne pas leur ressembler souvent , soit par sa crédulité , soit par l'expression même de ses idées. Aussi sous sa forme latine , plus d'une page porte l'empreinte du goût et du talent particulier aux chroniqueurs français , comme les peintures fines et piquantes du luxe des grands , de la bizarrerie de leurs modes et de leurs profusions effrénées , si choquantes en présence des calamités générales. Cet écrivain et le grand historien du xiv^e siècle , le moine anonyme de Saint-Denis , qui reprend avec plus de force et un talent plus exercé la suite de l'histoire de ce siècle , commencent la série des historiens pour ainsi dire monarchiques , venus et nés avec cette nouvelle forme sociale , chez qui l'histoire se fait grave et exacte , prend les allures de la science et semble un composé des formules du légiste et des expériences du philosophe. Mais à mesure qu'elle est plus habile à reproduire l'unité du pouvoir et sa régularité , elle se dépouille de plus en plus de la vie et du caractère de la société individuelle du moyen âge , et devient par là moins propre à la comprendre.

¹ *Tres status Rempubicam gubernantes. — Prepositus Mercatorum de Republica sollicitus.* — D'Achery, III, p. 115 et 116.

La chronique de Cuvelier, considérée dans sa tendance historique, présente un caractère tout différent. Il a quelque chose de la religion de Froissart pour l'ordre matériel de son temps sans en avoir la superstition, et il s'éloigne du continuateur de Nangis par une hardiesse d'opinion sans but déterminé et la licence des idées qu'il émet contre tout ce que celui-ci respecte. Il représente donc un intérêt à part et un esprit distinct des autres qui avaient alors dans les faits sa réalité et sa puissance. L'instinct démocratique qui s'éveillait était beaucoup moins antipathique à la féodalité qu'à la bourgeoisie. Le peuple, dont l'éducation était toute féodale, devait même dans sa révolte contre cette forme la reproduire en quelque sorte contre elle. Aussi partout où le peuple dans ce siècle agit et gouverne, c'est avec l'esprit, le langage et les idées de l'aristocratie. Le rêve de la Jacquerie était la possession des riches domaines et des nobles dames, les deux marques distinctives de la supériorité sociale. Philippe Arteveld, à la tête des Gantois, prend aussitôt l'écusson seigneurial et tous les attributs du pouvoir contre lequel il est armé. Cette inconséquence est de tous les temps; et entre l'idée qui entraîne confusément les masses vers une transformation, il y a des habitudes prises et des usages reçus qui continuent à servir de vêtement officiel à la force qui doit les changer. Nous reviendrons plus particulièrement sur le caractère de l'auteur de cette chronique, qui en fait un écrivain à part entre les deux historiens que nous avons cités, quand nous aurons distingué dans son œuvre ce qu'elle ajoute à la connaissance du temps. Les contradictions de détail qu'il offre avec les autres récits font l'objet des notes qui suivent cette chronique; ce qui doit nous occuper ici, c'est la différence de point de vue appliquée aux mêmes faits et la manière dont l'historien envisage son sujet dans les trois grandes divisions qu'il présente.

Les nécessités de son récit amènent le narrateur à débiter par la peinture de l'état de la Bretagne au xiv^e siècle. Il ne faut pas

s'attendre à trouver dans la chronique la sauvage Bretagne qui s'est perpétuée jusqu'à nous, toujours semblable à elle-même, malgré le progrès de la civilisation, et que l'imagination peut recomposer encore avec ses mœurs originales. A défaut de cette Bretagne réelle, le moyen âge en avait composé une de fantaisie et transformé à son usage la mystérieuse obscurité de ses traditions poétiques, et la forte empreinte de druidisme et d'idolâtrie païenne dont le christianisme s'y était revêtu. Ces fables, qui sont le fond de tous les romans de la Table ronde, figuraient assez bien la position naturelle de la Bretagne entre les deux nations rivales, et l'influence morale qu'elle devait exercer par sa double analogie avec elles. Isolée des intérêts du continent où elle ne touchait que par ses landes et ses bruyères, elle se présentait comme arbitre avec l'autorité des âges et des traditions, et semblait tenir comme en dépôt dans un sanctuaire les titres de leur commune origine. Les connaissances locales de notre auteur ne vont pas au delà des notions qu'il emprunte aux prophéties de Merlin et au roman de Brut, qu'il cite sans beaucoup d'à propos et dans le dessein que l'on fera ressortir bientôt de rattacher son héros aux preux de Charlemagne et d'Artus.

Mais à côté de la Bretagne-Bretonnante, fidèle aux anciennes mœurs et à l'indépendance, il y avait la Bretagne-Galot, ouverte aux influences qui venaient de la France, qui se déploie dans les tournois, les prises d'armes de cette chronique dont le héros appartient à l'une par son éducation et à l'autre par son origine, résumant ainsi en sa personne le double principe qui la partage. La puissance secrète qui, pendant tout le ^{xiv}^e siècle, entraîne l'Occident dans le mouvement de la Bretagne, avait fait de son peuple déjà guerrier par sa nature et son éducation, la nation militaire par excellence; et les Bretons se trouvent mêlés à tous les intérêts de cette époque. On les voit apparaître en Allemagne, en Italie, dans l'Espagne, au service de toutes les causes, partout à la poursuite de cette vie d'aventure à laquelle les appelait

leur inquiétude et la pauvreté de leur pays; courant le monde pendant que l'étranger envahissait leurs foyers et que cet échange de position et cette mêlée de peuples les faisaient tous participer à la même civilisation.

La plupart des grands événements de cette guerre s'étaient passés quand le héros de la chronique entre en scène; et ils sont ici comme le prologue du drame qui va se jouer. Mais on n'aperçoit que d'une manière confuse la fameuse querelle à laquelle la destinée de Bertrand du Guesclin se trouve liée dès son premier exploit d'enfance. La chronique ne nous dit rien des sentiments des populations dont l'existence devait être mise en question. La noblesse, les villes, le peuple, qui allait prendre parti dans le débat et payer de la vie de deux cent mille hommes les prétentions de deux princes, ne viennent pas grandir le sujet de toute l'importance de leurs intérêts engagés dans la lutte. Monfort n'y figure guère que par son nom, et on ne voit point se dessiner cette destinée pleine de souffrances, qui commence pour lui dès le berceau avec les persécutions de Jean III contre sa mère et qui lui fit trouver, dans la sympathie qu'elles inspiraient aux Bretons, les moyens de résister à l'aversion de son frère et à la puissance de la France. On y chercherait en vain l'héroïque comtesse qui fournit de si beaux chapitres à Froissart. Charles de Blois y paraît un peu plus, quoiqu'il n'agisse pas davantage, et on ne trouve rien des alternatives de fortunes inespérées et de revers inattendus qui répandent un intérêt si dramatique sur cette histoire. Tout se borne à quelques scènes individuelles entre Bertrand et le duc de Lancastre, et l'action du héros breton se fait à peine sentir par quelques places prises de vive force, dont la description, toujours semblable, ne le montre aux prises qu'avec quelques obscurs châtelains.

C'est ici qu'on regrette que l'auteur ne soit pas né ou du moins qu'il n'ait pas vécu dans le pays de son héros, car on ne trouve point chez lui les particularités curieuses, les observations

irréfléchies et involontaires qui révèlent pour nous le costume, le langage et les mœurs. Il s'en tient à ces traits généraux, à ces indications vagues, également applicables partout. Raconte-t-il les combats qui ensanglantent la Bretagne, c'est avec l'indifférence d'un étranger. Nulle émotion ne se mêle à son récit et aucun souvenir national ne vient jeter la passion populaire entre ces ambitions de princes. Quoique visiblement attaché au parti français, le montre-t-il succombant en la personne de Charles de Blois, sa mort ne lui inspirera guère que cette banalité de regrets qui s'accommodent du malheur des individus quand il devient plus tard utile à des intérêts d'un autre ordre.

Les lacunes nombreuses que présente le récit de la guerre de Bretagne, aussi bien dans les événements généraux que dans les faits particuliers à du Guesclin, laissent peu de doute sur l'espèce d'incompatibilité de l'écrivain avec son sujet. Forcé en quelque sorte de s'en occuper, puisqu'il doit aller prendre son héros au milieu de ces débats, il se hâte d'en sortir : dans son empressement d'arriver à faire de du Guesclin un Français, il dépêche tout ce qui est relatif à la Bretagne; et sa précipitation va si loin, qu'il mêle les événements, sans égard pour l'ordre des temps où ils se sont produits. C'est ainsi qu'il fait venir à Paris du Guesclin, pour assister au siège de Melun, qui eut lieu en 1361, et en même temps pour soutenir son procès avec Felleton, jugé en 1363. Une fois adopté par la France à l'issue de ce siège, il aurait fallu, pour rester fidèle à l'exactitude historique, le ramener sur le théâtre de la Bretagne, tandis qu'il est impatient de le faire agir sur un autre, et dans les intérêts nouveaux auxquels il vient de le rattacher.

En effet, on sent dans toute la partie de son histoire, relative à la campagne de Normandie, et signalée par la victoire de Coche-rel, que l'auteur est sur son terrain; et qu'il est aussi mieux placé à la source des faits. Ici ils abondent, plus précis, plus nets, plus concluants. Parmi tous les auteurs contemporains, il est le seul

qui donne des détails circonstanciés sur la campagne de Normandie qui décida en quelque sorte du règne de Charles V. Cette étrenne donnée à la nouvelle royauté, selon le mot que la chronique met dans la bouche de du Guesclin, et pendant qu'elle était sacrée à Reims, suspendit tous les complots, arrêta toutes les résolutions, fixa enfin tout ce qui paraissait ébranlé et sur le point d'être remis en question. Il faut se reporter aux circonstances qui rendaient cette transition si critique; l'Angleterre assouvie par le traité de Bretigny, mais non satisfaite, et continuant la guerre sinon par elle-même et ostensiblement, mais, ce qui n'était pas moins dangereux, par Monfort et le roi de Navarre; ce dernier, habitué, dans sa complicité avec Étienne Marcel, à mépriser son adversaire, dont le premier acte devait ou confirmer ou détruire une opinion qui n'était pas seulement celle de Charles le Mauvais. Toutes ces réflexions sont nécessaires pour comprendre l'importance du service rendu par le sujet au prince, et comment il établira désormais entre le grand roi et le grand capitaine une solidarité qui, à toutes les époques de ce règne, appellera l'un à être l'instrument des desseins de l'autre, quelquefois près de lui, souvent au loin, et dans une association forcée ou volontaire qui ne sera pas même rompue dans la tombe.

Nous avons vu dans le récit de la guerre de Bretagne, l'infériorité de Cuvelier comparé avec Froissart, mieux instruit et nécessairement plus complet dans l'exposition des événements, mais surtout dans l'intelligence des caractères et la science des mœurs, si utile à la pénétration des intérêts; il ne reprend guère l'avantage que dans le développement de quelques épisodes secondaires; ici le parallèle revient également, mais malgré l'opinion des critiques, l'avantage nous paraît du côté de notre auteur, plus étendu, et, nous le croyons, plus conforme à la vérité historique. Malgré la vivacité et l'éclat du récit de la bataille de Cocherel dans Froissart, on peut dire que la poésie est de son côté par l'invraisemblance et le romanesque de plusieurs détails, tandis

que la forme poétique n'a rien ôté, chez notre auteur, à la vérité toute prosaïque des actions et des paroles. Quoi qu'il en soit, les deux narrations se soutiennent et se complètent l'une par l'autre. Plusieurs circonstances ne deviennent même intelligibles dans Froissart que par la lecture du récit de Cuvelier. Froissart, comme à son ordinaire, fait mieux sentir les dispositions du parti opposé; il est dans le camp du Captal de Buch, et il ne sait rien de ses ennemis qu'un complot fabuleux qui n'a dans l'histoire d'autre témoignage que le sien; un enlèvement prémédité du général, qui lui servira plus tard à excuser complaisamment sa défaite. Dans notre chronique, au contraire, les incidents variés qui précèdent cette action mémorable, les difficultés d'une position critique, rendue plus dangereuse par l'infériorité des forces, les dispositions douteuses de quelques chefs, enfin les marches et les contre-marches qui semblent révéler une science nouvelle de la guerre, tout contribue à faire ressortir dans le général français ce mélange de ruse et de hardiesse, de fermeté et de présence d'esprit, qui lui donna l'ascendant nécessaire pour vaincre. Quant aux conséquences de la victoire, complètement effacées et inaperçues dans les autres historiens contemporains, elles ne se retrouvent en détail que dans notre chronique.

L'auteur et son sujet ramènent le héros en Bretagne, non plus comme un aventurier dont la fortune est à faire, mais comme un général victorieux, allié du prince qu'il vient défendre. Nulle part l'indifférence qu'il porte à la cause bretonne n'éclate mieux que dans cette circonstance, où il avait à lui demander compte de la mésaventure de son héros. L'indécision de Charles de Blois, le peu de foi qu'il a dans la justice de sa cause, l'altière domination qu'exerce sa femme sur lui, et l'ambition opiniâtre qui lui fait perdre son parti et sa famille plutôt que d'abandonner la moindre partie de ses droits, tous ces traits naïvement reproduits, laissent percer la désapprobation du chroniqueur, mise sous l'autorité de Caton. Comme à Cocherel, Froissart se

trouve à la bataille d'Aurai, de préférence à côté de Chandos et de Monfort, et nulle part son récit n'est plus vivant, plus animé que dans cette occasion qui doit leur donner une victoire. Il explique admirablement les causes qui vont la produire, et cette revanche de Cocherel si bien prise par Chandos, où tous les rôles paraissent intervertis, où la supériorité du nombre, l'avantage du lieu, mais aussi l'imprudence, se montrent du côté des Français; de l'autre, les mêmes nécessités et les mêmes inspirations d'un grand général. Notre chronique moins savante, tout en reproduisant ces détails, n'en comprend pas le sens et la portée. Pour elle, la belle tactique de Chandos dans l'emploi de la réserve pour laquelle il a eu tant de peine à trouver un chef, n'est plus que la ruse vulgaire qu'on rencontre inévitablement dans toutes les descriptions de batailles. Mais quoique trop occupé à la suite des individus pour saisir l'ensemble des choses, l'auteur n'en est pas moins curieux à comparer dans l'expression des mêmes sentiments et la communauté de sympathies par laquelle tous deux se trouvent d'accord en partant de principes opposés. Du reste, plus complet dans ses renseignements, il est aussi plus exact dans leur énonciation, et il ne paraît ici en contradiction avec aucun des autres témoignages de l'époque.

C'est quelque chose de singulièrement remarquable dans la vie des hommes extraordinaires, que l'espèce de complicité du sort qui prépare ailleurs et sans leur participation, les événements qui doivent servir à leur gloire. Le naufrage de la renommée de du Guesclin est à peine accompli, qu'ils se disposent ailleurs pour transporter la querelle sur un théâtre plus vaste, qui offre ce lointain favorable à l'imagination et grandit les personnages. L'Espagne va reproduire comme la Bretagne la rivalité de la France et de l'Angleterre, mais dans des proportions plus étendues tout en se continuant sous des noms étrangers. Il y avait à cette époque une singulière analogie entre les éléments constitutifs de l'Espagne et ceux de la France.

C'était au milieu, un peu vers le nord, la Castille aspirant comme la France à dominer et à soumettre à la loi de la même unité nationale toutes les souverainetés qui avaient poussé sur le même sol. Au nord, la Navarre offrait, comme la Flandre, des affinités d'intérêts et de positions avec des puissances étrangères et cette faculté de les introduire à son gré au cœur de l'Espagne. A l'est, l'Aragon, l'une des grandes puissances du moyen âge, par sa force d'emprunt et l'extension de ses possessions en Provence et en Italie, représentait le rôle brillant que prit la Bourgogne au commencement du siècle suivant. Enfin, dans le Portugal, elle avait à l'ouest sa Bretagne, également sauvage de mœurs et ouverte à l'intrusion des intérêts de l'Angleterre, et dans la royauté mauresque de Grenade, son Languedoc mêlé comme l'autre d'éléments sarrasins, et où la frêle et brillante civilisation de l'Orient jetait son dernier éclat et allait s'éteindre sous la rude étreinte des dominateurs du nord de l'Espagne.

On s'attend bien que la chronique traitera l'histoire de l'Espagne comme elle a traité la nôtre; et la partie qui concerne l'expédition des grandes compagnies présente en effet le même mélange d'erreurs et de vérités, la même confusion des temps et des faits que nous avons remarqués ailleurs. Cependant l'importance de cette expédition, dans la vie de son héros, est rendue sensible par l'étendue qu'elle occupe dans son histoire et qui est égale à plus de la moitié de la chronique. Mais, malgré cette extension, il n'est guère plus explicite sur les causes de cette guerre que dans le récit de celle de Bretagne; inférieure comme composition au reste de l'ouvrage, on sent que l'indécision de l'écrivain a nui à la vivacité de son expression. Il conserve bien encore une vérité relative assez remarquable, qui soutient l'intérêt malgré les divagations où il tombe plus fréquemment; mais, quoique son talent se retrouve dans les situations où il excelle d'ordinaire, et où il pose si naturellement ses personnages, on sent que ses figures ont moins de vie et quelque chose d'enfantin et de puéril, qui

devient uniforme parce que l'auteur n'a plus à sa disposition des traits distinctifs assez forts pour les montrer dans leurs passions et leur individualité. Du reste, on éprouve la même impression à la lecture des chroniqueurs espagnols, soit que les intérêts en lutte n'ayant rien de national tout se borne à une intrigue de cour, soit que le peuple, resté indifférent à cette double invasion de l'étranger, n'ait pris parti en réalité pour aucun des contestants. Ayala, homme d'État et acteur dans cette terrible réaction, qui élève et renverse si facilement le trône des deux frères, s'il rectifie les faits erronés de notre chronique, s'il répète, sous l'impression directe des mœurs et des événements, les assertions d'instinct qu'elle renferme, confirme presque partout le sentiment produit par sa lecture dans la partie réellement historique de son sujet, que nous distinguons de sa partie fabuleuse. Nous sommes frappés de cet accord d'un auteur français avec les historiens espagnols, car c'est plutôt le contraire qu'il aurait été naturel d'attendre. Froissart est très-bref sur toute cette guerre et presque insignifiant; notre chronique seule présente un ensemble de témoignages fort discutables sans doute, mais qui, au moment où l'on est le plus disposé à les rejeter comme fabuleux, présentent toujours un côté où la vérité se démêle facilement et prouve sinon l'exactitude constante, au moins la parfaite bonne foi de notre auteur dans tout ce qu'il avance.

Dès son début, on le voit traduire en une scène privée et une dispute de mots et de voies de fait le fameux soulèvement des princes en 1355, et donner pour cause, à cette époque, à la révolte du comte de Transtamare la mort de la reine Blanche, qui eut lieu six ans plus tard. Ses plus grandes erreurs tombent toujours sur les explications générales. Mais une fois entré dans son sujet, les particularités abondent et deviennent plus précises. Comme il ne juge pas son sujet, il se laisse conduire par lui plutôt qu'il ne le dirige, et en reçoit toutes les impressions

flottantes qui venaient du fonds même. Ainsi cette incertitude sur le but de l'expédition, ce départ des compagnies sans objet arrêté, sur un prétexte plutôt que sur une cause réelle, ce faux air de croisade, qui laissait aux chefs la faculté de changer en route de parti et de bannière selon l'inspiration de leur intérêt, tout cet extérieur des choses, qui les rend présentes à l'imagination, et donne la possibilité de les juger de nouveau à la distance des siècles, est fidèlement reproduit dans notre chronique, et laisse deviner ce qu'elle n'explique pas.

Elle ne paraît pas trop étonnée de la singulière disposition de l'Espagne avec ses trois nations différentes d'origine, de culte et de lois, cantonnées dans chaque ville et ennemies par principe, vivant néanmoins en paix autant par habitude que par nécessité. L'esprit du moyen âge, amoureux des contrastes et de la variété des mœurs, devait à cette disposition naturelle une large tolérance. En effet, le système des persécutions religieuses, inspiré plus tard par une fausse interprétation de la science, est né en même temps que le principe d'exception des États modernes, qui, pour se fonder, ont eu besoin de consacrer l'unité de pouvoir par l'unité de religion. Aussi la foi de notre auteur dans l'accomplissement de leur œuvre pieuse ne s'alarme pas trop du contact de ses héros avec les infidèles. Les préventions populaires amassées contre don Pèdre, et les légendes fabuleuses qu'il rapporte, ne l'empêchent pas de rendre un hommage indirect à ses qualités. Le caractère de Pierre le Cruel reste inexplicable, si on le sépare de l'Espagne par un assemblage monstrueux de folies et de crimes, et devient naturel quand on le rapproche d'elle. Et en effet, l'impitoyable niveau sous lequel il fait passer sa noblesse et sa propre famille, la préférence qu'il donne dans son gouvernement aux Juifs et aux Sarrasins, plus éclairés que les Espagnols, l'attachement que lui conserve le peuple dans ces trahisons perpétuelles des grands et de ses parents, sa valeur personnelle, les ressources étonnantes

qu'il trouve dans sa mauvaise fortune pour rétablir ses affaires, tous ces indices d'une supériorité manifestée par tant d'épreuves, font comprendre l'intérêt qui a engagé quelques historiens à réhabiliter sa mémoire. Car la naïve et brutale cruauté du prince, cette férocité pour ainsi dire consciencieuse qui ne voyait dans ses meurtres multipliés que l'exercice légitime du pouvoir, s'accordait avec la barbarie du temps, et elle était loin de soulever contre lui l'horreur publique dans un peuple où nous voyons de nos jours le même instinct sanguinaire et des faits aussi atroces ne révolter personne.

Une singularité de cette partie du récit, c'est que du Guesclin, qui devait en recevoir une si grande importance, disparaît presque partout, et ne joue plus qu'un rôle très-inférieur; il est là dans la chronique comme dans l'histoire à un rang secondaire. Malgré la valeur personnelle de l'homme, elle s'efface devant la grandeur des intérêts et se perd au milieu de détails que leur explication nécessite. Ce n'est plus ici que le chef d'un corps d'auxiliaires étrangers à la solde d'un prince qui, obligé de ménager l'orgueil national, dissimule les services qu'il en reçoit; et son action est de moins en moins apparente, à mesure que les événements approchent de leur dénouement. L'importance et l'intérêt de sa position ne renaissent que par la présence du prince de Galles et de son armée, attirés par une boutade chevaleresque et une sorte de jalousie généreuse contre l'aventurier français. La chronique, en insistant sur cette explication qui relève la gloire de son héros, ne manque pas d'attribuer aux inspirations d'un orgueil bientôt puni la démarche du prince qui venait exposer sa renommée aux hasards de cette expédition. C'est dans Froissart qu'il faut lire les préparatifs de la campagne des Anglais pour apprécier le dissentiment qu'elle fera éclater plus tard entre eux et les Gascons. L'historien qui se trouvait alors à la cour de Bordeaux a tout vu et tout jugé avec sa supériorité ordinaire; et nulle part il n'est plus grand peintre que

dans ces querelles domestiques du prince avec ses vassaux, comme aussi dans cette marche si hardiment tracée de l'armée anglaise à travers les gorges des Pyrénées. L'auteur de notre chronique amène les deux armées rivales en présence l'une de l'autre, sans se préoccuper de la manière dont elles y sont venues. Mais une fois engagées, on se sent transporté par la vivacité de son récit au milieu de l'ébranlement général : la bataille de Navarette est rendue avec vigueur, et l'effet de cette catastrophe marqué heureusement dans les circonstances qui la précèdent et dans celles qui la suivent.

Cet événement, qui transformait la querelle particulière à l'Espagne et la faisait entrer dans le grand débat qui divisait l'Occident, conserve dans la chronique le caractère superficiel qu'elle donne à tous les faits généraux. Les conséquences de cette réaction politique y sont peu développées par rapport à l'Espagne, et ne se devinent guère que par les rivalités qu'elle exprime dans les hommes avec un sentiment assez juste, quoique sans profondeur. Le romanesque y devient puéril, il manque surtout d'originalité ; il nuit presque partout à l'intelligence des choses, et ne supplée pas à l'effet de la vérité par des fictions propres à donner une idée exacte des passions et des intérêts qu'elles remplacent. Néanmoins, malgré l'indécision des traits, on sent qu'ils se sont agrandis ; les rapides alternatives de fortune attachent davantage à la destinée des personnages, et on voit se dessiner, quoique confusément, les passions nationales arrachées à leur apathie et mêlées avec plus d'énergie à une lutte où jusque-là elles avaient paru étrangères. La longueur du siège de Tolède, la résistance soutenue avec acharnement et l'intervention du triple élément espagnol représenté dans don Pèdre jusqu'à la catastrophe de sa mort, impriment au récit un caractère et un mouvement qui s'effacent souvent dans le vague et la prolixité de certains détails, mais qui reparaissent avec des traits de force dans plusieurs scènes.

Les conséquences de cet événement ne sont pas mieux déduites par rapport à la France. L'espèce de fatalité providentielle qui fait trouver aux Anglais un principe de ruine dans leur victoire sur elle ; cette moralité des événements si bien sentie par Froissart, qui démêle avec tant d'art et de finesse les germes du mécontentement futur dans l'exaltation des ambitions, dans les frais de la victoire payés par les vainqueurs, sont faiblement indiquées dans la chronique. Après tant d'événements qui ont préparé le caractère et la fortune de son héros pour la grande régénération nationale dont il fut l'auteur, il semble qu'arrivé à cette partie du sujet, il va être fécond en révélations neuves sur les hommes et sur les choses. Mais nous avons déjà vu qu'il ne pouvait en être ainsi, et qu'il est aussi remarquable par l'absence des idées et des sentiments qu'on y cherche vainement que par les notions imprévues qu'on y découvre. L'histoire contemporaine, en retraçant la révolution qui aboutit à l'expulsion des Anglais de la France, est d'accord pour en faire honneur à la sagacité, à l'esprit de ruse et d'intrigue de Charles V, ainsi qu'à l'habileté militaire de du Guesclin ; mais nulle part elle n'indique un mouvement général prononcé, un enthousiasme tel qu'on le vit éclater dans le siècle suivant pour la même cause. Dans notre chronique, les rivalités ne sont pas de peuple à peuple, mais d'homme à homme, et ne vont pas au delà d'une émulation de bravoure ou d'une antipathie individuelle. Les indications abondent au contraire pour montrer l'espèce de répulsion que rencontrait dans les masses une entreprise provoquée par une politique supérieure, mais qui choquait les mœurs et dont la justice n'était pas clairement démontrée. Dans la narration des faits, elle est aussi peu fidèle et beaucoup plus incomplète encore que dans les autres parties ; elle ne donne pas une idée distincte des campagnes successives de du Guesclin, et ne décrit guère avec quelques détails que la campagne du Maine et celle du Poitou terminées à la bataille de Chisey. Sa brièveté et sa con-

fusion sur plusieurs points ne sont pas rachetées par sa diffusion sur d'autres; et les surprises, les attaques de forts, les courses sur le territoire ennemi, qui faisaient alors tout l'art de la guerre, nuisent à l'intérêt en le disséminant. Deux lacunes importantes se font surtout remarquer dans cette partie de la chronique; elles sont d'autant plus regrettables qu'elles appartiennent à une époque curieuse de sa vie et de sa carrière comme connétable, nous voulons dire l'invasion de la France par le duc de Lancastre et les différentes expéditions motivées par les démêlés de la France avec la Bretagne. Nous dirons bientôt comment nous avons suppléé dans cette partie au silence de la chronique, qui se termine brusquement par la campagne de Guienne. Il y aurait plus d'une conjecture à faire sur cette absence de détails, qui devient plus grande à mesure que les faits sont plus voisins de l'écrivain, tandis qu'il est beaucoup plus explicite sur des faits éloignés par leur date et les lieux où ils se sont accomplis. On s'explique cette contradiction sur l'état des rapports qui ne laissaient arriver l'ensemble des événements à la connaissance du public qu'après un assez long intervalle. Ainsi il est probable que les affaires de Bretagne, fort obscures et fort embrouillées pour les contemporains, ne lui étant pas suffisamment connues, il s'est contenté, faute de renseignements, de les indiquer en quelques vers qu'il fait suivre immédiatement des derniers actes de la vie de son héros, dont l'impression devait être toute récente.

En résumé, on a pu voir par notre examen, que cet ouvrage n'était ni une biographie, ni une histoire générale, quoiqu'il participe de ces deux genres et que l'exécution se ressente de cette indécision. Comme histoire générale, les faits se pressent sans liaison entre eux; ils sont tronqués et rapportés, non dans l'ordre de leur succession logique et nécessaire, mais seulement pour le besoin du narrateur, comme transition d'un sujet à un autre, sans choix, sans système arrêté. Comme histoire particulière, elle est également incomplète, car, sans parler des omissions

qu'elle présente dans la vie de son héros, elle ne s'occupe ni du sens de ses actes ni de leur relation naturelle, qui auraient expliqué l'homme et son influence sur les choses. Elle les accepte seulement, les développant ou les resserrant, moins selon leur valeur que d'après ce qu'ils fournissent de détails amusants, selon le goût des contemporains. Il en résulte comme défaut habituel un manque de proportion entre les diverses parties du récit, une importance exagérée donnée à des détails secondaires et épisodiques sur les traits principaux. Cuvelier n'a pas l'habileté de Froissart, qui, dans l'abondance de son récit, dans les mille incidents qu'il décrit, sait toujours le ramener avec un art supérieur à l'effet général de son tableau. Comme lui il se laisse aller au courant des faits; mais ne les envisageant que d'un point de vue spécial, ils deviennent une surcharge et ne mènent pas à un ensemble que l'esprit puisse saisir en mesurant l'espace qu'il a parcouru. C'est un fonds confus et vague sur lequel se détachent quelques scènes dont le développement est isolé et sans connexion. Tel qu'il est, son ouvrage tient un peu à tout, à l'histoire générale par les données sur lesquelles il est fondé, à la biographie par les détails, enfin à l'épopée par le mouvement extérieur : en un mot, c'est la chronique forme moderne de l'épopée antique, qui contient en germe l'histoire, et la remplace tant que celle-ci n'existe pas.

IV.

La chronique, on le sait, n'a pu avoir l'autorité de l'épopée comme expression de la pensée religieuse des peuples, et elle a été promptement annulée par l'histoire du moment où elle s'est faite avec des documents positifs, des chartes, des pièces authentiques. Mais une fois la vérité dégagée du conflit des assertions et des preuves, l'histoire construite avec ces pièces mortes s'est trouvée dénuée du mouvement et de la vie qu'elle

avait, lorsque, moins curieuse du sens que de l'extérieur des choses, elle s'amusait plus à peindre qu'à raisonner. On s'est aperçu de l'espèce d'infidélité qui résultait d'une exactitude trop abstraite, et qu'en cherchant dans des événements si éloignés une vérité qu'on ne trouvera jamais, et qui d'ailleurs perd tout son intérêt à être démontrée, on avait peut-être exagéré le devoir de l'historien, qui doit moins s'occuper du fait en lui-même que de la manière dont il a saisi et affecté les contemporains. L'histoire ne se faisant pas isolément, mais avec les passions et les idées de tout le monde, il importait peu de trouver après coup que l'homme qui a produit une grande révolution ait eu un mérite au-dessous de sa renommée, qu'il n'ait pas connu ou compris lui-même la portée de son œuvre, si ses contemporains s'y sont associés, si à tort ou à raison l'impulsion d'un seul a été suivie de tous. La passion, le préjugé, ces grands mobiles de l'esprit humain entrent dans la composition des événements historiques comme dans ceux de la vie privée; et la portion d'erreur qu'on s'efforce de détacher des vérités avec lesquelles elle fait corps était au contraire essentielle à leur existence, puisque c'est elle qui leur donne une date et une probabilité à nos yeux, comme elle leur a donné pour les contemporains une puissance et une réalité qu'ils n'auraient pas eues sans cela. Alors il a fallu revenir à ces récits primitifs, pour retrouver dans leur fraîcheur le sentiment et le coloris qui les anime, et en les infusant dans les œuvres froides et inexpressives de la science, arriver par elles à une reproduction plus complète de la vérité dans l'histoire.

Nous n'entrerons pas à ce sujet dans l'analyse des formes particulières à ce genre et dans les questions qu'elles suscitent, telles que l'emploi du couplet monorime, la récapitulation qui donne à une narration écrite les allures d'un récit oral adressé à un auditoire, l'application des formes oratoires ou dramatiques aux incidents du récit, et toutes les autres formules affectées à l'épopée

romanesque populaire. Ce travail a été fait par M. Fauriel, au sujet de la chronique des Albigeois, avec une autorité qui ne permet pas de revenir sur le fond de cette discussion, et d'ailleurs les chroniques prêtant toutes aux mêmes observations, nous ne pourrions que répéter en les affaiblissant les inductions qu'elles fournissent au savant historien. En y renvoyant le lecteur, nous lui donnerons l'occasion de remarquer la communauté parfaite de ces épopées primitives dans la langue romane du nord et du midi de la Gaule, et l'analogie complète entre les mœurs et les idées que suppose cette similitude, entre elles d'abord, et par suite dans tout le rayonnement de cette jeune civilisation occidentale.

Le savant critique insiste également sur les causes qui ont empêché que de tant de créations épiques il ne soit pas resté un de ces monuments qui figure à l'origine des peuples comme la première et souvent la plus haute expression de leur caractère social. Il semble qu'on aurait pu l'attendre plus particulièrement de la vie de du Guesclin, dont tous les incidents étaient ordonnés pour l'intérêt d'une composition de ce genre. Le héros naissait en Bretagne, le foyer ardent de cette rivalité, et il se préparait dans les débats d'une lutte secondaire, image et reflet de la grande, au rôle éclatant qu'il devait y jouer plus tard. Bientôt la force des choses l'amène au premier rang, et les accidents de sa vie le conduisent partout, sur tous les points où la lutte se poursuit en changeant de forme; enfin il occupait les trois théâtres principaux de cette guerre et finissait par résumer en lui toute la pensée sociale qu'elle devait accomplir. Variété, intérêt, grandeur, tout se trouvait réuni pour la création de l'une de ces œuvres à laquelle toutes les imaginations concourent, et dont le poète n'est que l'exécuteur.

Mais quoique l'auteur et son sujet se soient trouvés dans les conditions normales de l'épopée, il la fait plutôt pressentir qu'il ne la réalise en effet. Si l'on y réfléchit, on verra par ce

que nous avons exposé précédemment, que la révolution accomplie par du Guesclin était faite contre les éléments naturels de la société, dont elle tendait à détruire la forme et les traditions au profit d'un ordre nouveau mal compris et presque toujours antipathique à ceux mêmes qui le servaient. De là l'absence de cet enthousiasme dont le souffle anime toutes les grandes compositions antiques, et qui manque ici moins par le défaut de talent du poète que par celui d'une pensée commune vibrant dans toutes les âmes. Voué au triomphe d'une œuvre abstraite comme celle de l'établissement de l'ordre légal dans la société du *xiv^e* siècle, il n'a point cette religion du passé, cette foi ardente dans la justice de sa cause, qui seule aurait produit la passion nécessaire pour s'élever à l'intelligence complète de son sujet; la pensée épique se serait plutôt rencontrée d'un point de vue contraire si la foi avait pu s'y trouver aussi pour des formes sociales déjà frappées de mort dans la conviction de ceux mêmes qui les soutenaient encore : l'Église et la féodalité, ces deux arcs-boutants de l'édifice du moyen âge, sapées toutes deux dans leurs bases, allaient perdre le caractère d'universalité qui avait fait la grandeur de cette institution, pour accepter sous une forme amoindrie et désormais secondaire, la place que la royauté voulait bien leur laisser dans la nouvelle société, et elles avaient perdu tout prestige dans l'opinion des peuples. D'un autre côté, cette royauté peu sûre d'elle-même, dominée encore par les préjugés contre lesquels elle s'armait, obéissant à leur influence lors même qu'elle cherchait à la contrarier, ne pouvait remplacer les croyances détruites par un sentiment large et profond du bienfait de son institution, à laquelle manquait encore l'expérience; aussi l'ironie de notre auteur n'épargne pas plus la puissance qui s'élève que celle qui tombe; il a des sarcasmes aussi bien pour les vainqueurs que pour les vaincus, comme s'il était indifférent à leurs succès ou à leurs revers.

Ce qu'il représente donc au milieu du conflit de la société

nouvelle contre l'ancienne, c'est l'esprit démocratique dont nous avons vu les intérêts occultes faire irruption au milieu des pouvoirs constitués sur le privilège, et manifester sa présence à la faveur de leur querelle; il en a l'esprit railleur et critique, habile à saisir le côté faible qu'ils prêtent à l'opinion. De là un sentiment de la réalité, prosaïque mais vrai, qui donne à ses figures une proportion exacte, une vie singulière, mais presque toujours au détriment des passions généreuses ou de la dignité morale. Interprète de cet esprit de liberté favorisé dans ses développements par l'état de trouble de la société, il semble néanmoins qu'il est là comme un accident étranger qui disparaîtra le jour où l'ordre sera rétabli; il se hâte de jouir de cette espèce de débauche pour dire à chacun la vérité, et dans cette indépendance philosophique, cette impartialité désintéressée, particulière aux classes qui n'ont point de représentation, il a pris en quelque sorte la force dont on abusait alors pour servir de passe-port à ses censures. Grâce à ce déguisement, il fera passer les hardiesses de sa critique en les mettant sur le compte de la vérité historique : il pourra suivre ses héros dans leurs actes de licence et d'audace, et insulter par eux les puissances de son temps.

Le tour satirique particulier à toute notre ancienne poésie lui a imprimé un cachet de prosaïsme qui, dans une langue, est l'indice infailible de l'esprit de sociabilité naturel chez la nation qui la parle. Toute disposition critique dans l'homme est une manifestation extérieure de l'action, et les peuples ne doivent le sentiment lyrique qu'à l'isolement qui fait naître en eux le penchant à la rêverie. Au contraire, le mouvement de l'homme sur lui-même, le choc des idées et leur communication, développent cette habitude d'appréciation précise et nette qui a toujours quelque chose d'agressif, et en même temps le besoin de représenter ses réflexions sous une forme qui les personnifie. De là, dans la langue romane du Nord, cette faculté conteuse qui

s'est produite par une foule d'épopées atteintes plus ou moins du vice originel, et dont aucune, dans son ensemble, n'a pu s'élever à une conception pleine d'une grandeur poétique et passionnée. Quelle que soit l'émotion de l'écrivain, il est rare que le sentiment soit assez fort pour l'empêcher d'apercevoir dans son sujet le côté par où il peut satisfaire sa verve railleuse; et comme elle se joint en lui à une grande bonhomie, qu'elle vient de son tempérament plutôt que d'un parti pris de sa raison, rien n'égale le naturel de ces peintures nécessairement vulgaires d'effet, puisque le bon sens y domine aux dépens de l'idéal, mais qui par cela même font pénétrer bien plus vivement dans la connaissance intime des mœurs. C'est la chronique qui a commencé la série des mémoires où l'esprit français excelle par tant de qualités, et déchu de sa forme poétique originale, elle s'est perpétuée dans les littératures modernes, sous la forme moins ambitieuse du roman et de l'histoire familière.

On trouvera ce caractère d'indication précieuse sur les mœurs et l'esprit du temps, de renseignement curieux et instructif sur les hommes et les sentiments dans les scènes pour ainsi dire d'intérieur qui abondent dans la chronique de du Guesclin. Les détails qu'elle donne sur l'éducation de son héros, et qui auraient été perdus pour l'histoire si elle ne les avait recueillis; les débats où l'entraîne avec sa famille son humeur indisciplinable; les personnages dont elle l'entoure et qui font ressortir avec tant de vérité les brusqueries du caractère ou l'excellence du naturel sont une nouvelle démonstration de ce que l'histoire peut emprunter à ce genre sous le rapport de l'intérêt et comme explication de l'influence que les hommes exercent sur leur temps. Ainsi, quoiqu'on doive regretter que l'auteur ne soit pas né en Bretagne, son sujet ni son héros ne perdront rien à cette impartialité qui lui donnera en revanche une intelligence assez juste de son action dans les événements où il va figurer. Dans l'éducation inculte et triviale qui le rapproche du

sentiment populaire, on sent qu'arraché de bonne heure aux intérêts aristocratiques de province, Bertrand du Guesclin y puisera l'énergie d'action, la connaissance intime du cœur humain qui lui donneront plus tard son empire sur la multitude, l'art d'entraîner les esprits par la persuasion et cette éloquence naturelle et figurée dont le chroniqueur nous fournira plus d'un exemple remarquable. Rejeté par sa laideur loin de la classe dédaigneuse à laquelle il appartient par sa naissance, alors éprise des idées chevaleresques qui regardaient la beauté comme un attribut de la noblesse, il allait faire admirer à ses rudes compagnons des avantages qu'ils savaient apprécier, *ce corps ossu, ces poings carrés* dont il sera souvent question, cette pétulance bretonne, cette fougue ardente et têtue que signaleront bientôt ses succès et ses revers. En même temps l'effet produit par son extérieur, retracé d'une manière piquante et heureuse dans plusieurs parties de la chronique, fait comprendre combien l'habitude prise de triompher des préventions qu'il inspirait a dû préserver l'intégrité de son caractère, et le conserver toujours accessible aux mouvements généreux. Il y a de la délicatesse dans la manière dont le chroniqueur démêle le sentiment humain sous cette rude écorce, et en place la source dans les inspirations de la famille, si puissantes sur les hommes d'action, dont la violence semble ne reconnaître que cette seule barrière morale. Cette influence qui se rencontre inévitablement dans la biographie des conquérants et hommes de guerre, commence pour du Guesclin avec sa mère et sa tante, femmes de hautes vertus, dont il lasse la patience mais non l'affection, et trouve réunies dans sa première femme, Tiphaine Ragueneel, la puissance de la beauté à la supériorité des lumières. On regrette qu'il ait laissé dans l'ombre ce caractère qu'il n'indique qu'en passant; dans le portrait qu'il en trace, le chroniqueur nous la représente comme versée dans l'astronomie et la divination, sciences qui se confondaient alors et qui constituaient au moyen âge le plus haut

degré des connaissances humaines. Sa réputation de savoir était trop étendue pour s'être bornée au soin qu'elle prend ici de composer pour son mari un calendrier sur les bons et les mauvais jours, puisque son nom figure parmi les astrologues célèbres de la cour de Charles V, sur la liste qui en fut dressée dans le siècle suivant par Simon de Pharès, astrologue de Charles VIII.

De cet ensemble d'incidents, de la réunion des personnages qu'il groupe autour de son héros, et qui tous concourent, hommes et choses, à décider son caractère, l'écrivain de la chronique a fait sortir une des peintures morales les plus singulières et les plus curieuses que présente aucune littérature, et qui suffirait à recommander son œuvre entre toutes celles du même genre, nous voulons parler de la peinture de son principal caractère, qui a été l'idée mère de l'ouvrage, et où se trouvent concentrés la morale et le sens philosophique que l'auteur veut lui donner. C'est là ce qui fait réellement l'unité de son récit et en soutient l'intérêt à travers cette suite d'événements qui se croisent, s'embrouillent, changent de scène et de théâtre. Au moment où l'intérêt languit, il se réveille par la présence du héros breton avec ses formes vulgaires et cependant si fortement accusées. Il y a un art singulier, un instinct merveilleux dans le talent dramatique de l'auteur sous ce rapport; et, depuis le premier vers où il le fait agir et parler, actes et paroles, on citerait peu d'exemples d'un caractère soutenu avec autant de naturel et de force. Sans doute le caractère était donné, l'impression des événements qui avaient contribué à le développer était toute récente, l'auteur n'avait rien à demander à son imagination; le simple récit des faits suffisait pour mettre en relief ce que le personnage et sa destinée avaient d'extraordinaire pour les contemporains. Eh bien! ce récit existe ailleurs, dans la chronique en prose de du Guesclin, qui reproduit tous les incidents de la nôtre avec un naturel qui ne laisse pas soupçonner l'imitation, dans la traduction publiée par Ménard, et dans les mé-

moires et les histoires particulières dont elle a défrayé la composition. On le trouve aussi dans Froissart et dans les autres chroniqueurs souvent plus complet dans la connaissance des détails, et cependant on peut dire qu'il n'existe nulle part tel qu'il se présente ici. Leur récit fait mieux comprendre l'intimité de la pensée et de l'expression, et comment le même fait perd toute sa portée séparé de l'empreinte qu'il avait reçue de l'imagination. L'auteur ne doit donc pas seulement à son sujet cet effet que lui seul excelle à produire; une part principale en revient à son talent, et nous chercherons ce qu'ils se doivent mutuellement dans l'analyse de quelques-unes des scènes capitales de cette chronique.

L'un des artifices les plus habituels à l'auteur consiste, comme nous l'avons dit, à mettre en opposition les qualités morales de son héros avec sa laideur physique. Ce contraste répété plusieurs fois, l'est toujours à propos et produit sans cesse un effet neuf et inattendu. Ce n'est pas seulement un contraste extérieur bien saisi, c'est encore historiquement une explication exacte de l'homme et de son influence sur une société à laquelle il s'imposait de force, et dont sa naissance et son éducation devaient l'exclure. Par la même raison, l'œuvre du narrateur participe instinctivement de la nature de son sujet, et plus le trait est vulgaire, plus la forme est rude et négligée, plus elle se prête à l'expression d'une nature brute mais héroïque. A le voir ainsi effacer tout ce qui porte un titre autour de lui, prendre le pas sur les plus vieilles réputations, et traiter d'égal avec les princes, il ne fallait pas moins, pour rendre cet ascendant vraisemblable, que cette abondance de saillies, ce bonheur d'expressions familières, qui, loin d'affaiblir la dignité, lui ôte sa roideur, et semble lui donner la vie et l'accent de l'humanité en la revêtant de traits communs à tout le monde. L'une des circonstances de l'histoire de du Guesclin qui avait dû rendre son nom populaire, fut la négociation par laquelle il décida les compagnies à sortir du royaume

qu'elles dévastaient, et à le suivre en Espagne en passant par Avignon. Le succès qui avait couronné une négociation vainement tentée par d'autres, et l'éclat des événements qui en furent la conséquence, font rechercher avec plus de curiosité les moyens employés à sa réussite. Comme toujours, ils sont simples et naturels, mais ne paraissent tels que par le récit de notre auteur. Il faut entendre les paroles qu'il met dans la bouche de du Guesclin, pour comprendre comment il se rend maître des éléments qu'il doit réunir et discipliner, et surtout pour saisir dans l'homme supérieur à son temps les traits de ressemblance qu'il conserve avec lui. Qu'on lise le discours de du Guesclin aux capitaines des grandes compagnies, la figure vive et frappante par laquelle il aborde sa proposition, les précautions oratoires dont il l'entoure, si bien prises dans la connaissance de l'homme : pour mieux sentir encore le mérite de la vérité dans l'histoire, qu'on le compare avec le discours que lui fait tenir Mariana après le passage de l'Èbre, et on verra toute la distance qui sépare l'imitateur de Tite-Live d'avec l'auteur qui ne copie que la nature.

Sans doute, il est facile d'attaquer, comme l'a fait Villaret dans son histoire, les détails du passage des compagnies sur les terres du pape; mais comme aucune critique essentielle ne les contredit au fond, nous ne voyons pas pourquoi on mettrait sur le compte de l'imagination du romancier des détails charmants, et qui conservent dans leur forme piquante une vraisemblance de mœurs et de langage si naturelle et si rigoureusement exacte, que l'esprit a de la peine à se figurer que les choses aient pu se passer autrement. Nulle part ce mérite n'éclate mieux que dans cette excellente scène d'Avignon, où perce la malice si fine et si naïve à la fois de la vieille opposition populaire contre les abus de l'Église, et où il met aux prises avec tant de bonheur l'avidité des gens de guerre et l'astuce des gens d'église; le respect moqueur dont les premiers entourent leurs exactions sacrilèges, et la satisfaction comique qu'affectent pour ces dehors

A

ceux qui en sont les victimes. Puis sous cet échange de bons procédés entre deux puissances rivales qui se détestent en se flattant, on aperçoit le peuple prêt à payer cette politesse, si l'esprit de justice de du Guesclin ne prenait à propos son parti.

Un autre exemple puisé dans les sentiments d'un autre ordre, est celui que nous présente la scène de la rançon de du Guesclin. Ce sujet a tenté plusieurs auteurs contemporains de différentes nations, qui l'ont abordé avec le tour d'esprit naturel à leurs idées. Froissart, qui a très-peu de sympathie pour du Guesclin, ne voit dans ce fait qu'une boutade assez brutale de son héros le prince de Galles. Ayala sort de la sécheresse ordinaire de sa chronique, pour raconter cet incident, sur lequel il s'étend complaisamment; mais il transforme la lutte de deux grands caractères en une sorte d'escrime, où l'orgueil et la générosité se renvoient mutuellement des provocations en paroles entortillées et font assaut de dignité avec une subtilité fanfaronne. Tous les historiens se sont accordés à répéter le récit de notre auteur, qui, lorsqu'on les a lus, reste encore dans toute la grandeur et la nouveauté de sa conception. C'est pour la première fois, dans les œuvres littéraires de ce temps, et nous le croyons dans toute la série des chansons de gestes qui avaient précédé, qu'on rencontre l'expression d'une pensée élevée, soutenue à la même hauteur dans tout son développement; car cette scène peut être citée comme un modèle par l'art avec lequel elle est dessinée, la gradation de l'intérêt habilement ménagé, et la nuance de caractère et de sentiment observée avec finesse et profondeur. L'écrivain recourt à son moyen habituel de contraste, et ici, il est d'autant plus juste, qu'il est le fond même de la situation. Les détails ajoutent à l'illusion du récit, et le lecteur est transporté d'abord dans cette chambre *de retrait*, où il entend la conversation familière du prince de Galles avec ses barons, et assiste à l'incident qui amène du Guesclin devant son vainqueur. L'insouciance enjouée et les saillies du guerrier dans sa prison, la risée qu'il pro-

voque par sa présence, les railleries qui l'accueillent, et auxquelles il se prête d'abord, puis, cette revanche sitôt prise, qui, par la seule force du caractère et le sentiment de la justice, transforme la risée en admiration et semble intervertir les rôles entre le prisonnier et son vainqueur; enfin, l'éloquence simple et mâle, par laquelle le héros, sans que ni lui ni le narrateur paraissent s'en douter, s'élève jusqu'au sublime dans ce dernier trait tant de fois cité; l'effet produit sur les assistants, auquel viennent se mêler les impressions de la foule, qui ramènent sans le rabaisser, au ton enjoué du récit, tout cet ensemble compose une des scènes les plus neuves et les plus originales où éclatent, sous la rudesse de l'expression, la poésie et la grandeur des sentiments chevaleresques. La Curie de Sainte-Palaye, dans ses Mémoires sur l'ancienne chevalerie, en relève plusieurs détails dont il signale la conformité avec les lois de cette institution à la fois sociale et religieuse; ce qu'il y a de singulier, dans les remarques d'un savant si versé dans la connaissance des monuments de notre langue, c'est qu'il les rapporte d'après la traduction en prose, et ne paraît pas connaître l'existence du manuscrit de Cuvelier, oubli qui n'est peut-être pas un des traits les moins bizarres de la destinée de cet ouvrage.

A ces deux tableaux d'un effet si différent, et dans lesquels l'imagination de l'auteur, loin de briller aux dépens de la vraisemblance historique, lui donne un nouveau degré de puissance et d'intérêt, nous ajouterons le récit de la mort de Pierre le Cruel. L'événement a rencontré des contradicteurs, qui ont élevé des doutes sur la vérité de plusieurs incidents, surtout sur la participation de du Guesclin à ce meurtre. Le récit d'Ayala est formel, et plusieurs autres écrivains espagnols ont encore renchéri sur l'odieux du rôle qu'ils lui prêtent. Quoiqu'on ait cité des témoignages qui prouvent son absence du théâtre du meurtre, il nous semble difficile de révoquer en doute le récit du contemporain qui ne manque pas d'en faire honneur à son héros. Il

paraît ici d'autant plus près de la vérité, qu'il est plus fidèle aux mœurs de son temps, et qu'il ne s'écarte pas de son impartialité habituelle. En effet, c'est bien malgré lui peut-être qu'il ne lui fait pas prendre une part plus directe à cet acte, dans lequel il n'intervient qu'en chargeant un subalterne de secourir Henri, terrassé par son frère, et la convenance ou la supériorité morale est encore sauvée par la réflexion qui l'accompagne. Il eût été trop étrange et c'eût été demander trop à la délicatesse des sentiments de cette époque, d'exiger que du Guesclin restât immobile en présence du danger de son allié. Quoi qu'il en soit, en considérant ce récit comme expression du fait dans sa réalité morale et contemporaine, l'arrestation de don Pèdre, l'émotion qu'elle cause, les cupidités qu'elle éveille dans les chefs qui se disputent cette proie, la haine des deux frères mis en présence, la fureur de Henri qui ne s'arrête que devant un intérêt d'argent, et qui achète sa victime pour avoir le droit de l'égorger; ce prix débattu en sa présence, ces maximes de loyauté invoquées dans cette convention sanguinaire, la haine des frères qui contraste avec le sang-froid des assistants, et jusqu'à l'accent de ce dernier mot espagnol, que le narrateur met dans la bouche de Henri, comme s'il n'en trouvait pas dans sa langue pour exprimer le fratricide; les insultes adressées au cadavre, toute cette gradation savante parce qu'elle ne cesse pas d'être naturelle, jette un sentiment de terreur porté au plus haut degré, qui n'est produit par aucun des récits du même événement.

A côté de ces grandes péripéties données par le sujet, nous n'avons plus à signaler que quelques scènes secondaires, qui jettent de l'agrément et de la variété dans le récit; de ce nombre on peut citer les incidents du séjour et du couronnement de Henri à Burgos. La mésaventure du Gascon Mahieu de Gournay, à la cour de Portugal, est un piquant épisode qui, pour n'avoir d'autre fondement que la fantaisie de l'auteur, n'en forme pas moins une peinture divertissante. On ne peut en dire autant

des aventures de Henri déguisé en pèlerin après sa fuite de Navarrette, et qui, outre l'absence de probabilité historique, ont l'inconvénient d'être communes et sans originalité. En général, ce romanesque sans nouveauté domine plus particulièrement toute la partie du récit de l'expédition d'Espagne. Le merveilleux, qu'il avait abordé timidement au sujet de la Bretagne, où l'origine de son héros et sa destinée n'avaient donné lieu qu'à quelques allusions indirectes aux traditions romanesques de cette province, devait abonder dans un sujet où il se présente naturellement. Aussi l'auteur n'y a-t-il pas manqué : mais l'histoire, sous ce rapport, est restée bien autrement poétique que les mesquines inventions de la chronique. Lorsque Ayala suspend le récit des meurtres de don Pèdre pour rapporter les deux lettres du Maure Benahatin consulté par lui dans un moment de remords, on est ému des accents de cette sagesse orientale sortis tout à coup du milieu de la barbarie, et qui déguisent la tolérance du philosophe sous l'intervention mystique de l'astrologue. Et que d'autres traits singuliers devait offrir la diversité des croyances dans les populations de l'Espagne, ce mélange de Sarrasins et de Juifs en présence d'un christianisme tout aussi superstitieux, enfin le personnage de don Pèdre revêtu par le préjugé populaire d'un caractère surnaturel. Mais si le merveilleux peut être admis quand il est mêlé naturellement aux choses et qu'il en complète l'expression, il nuit à leur effet quand il n'est pas tiré du fond même du sujet, et que, presque partout d'emprunt, il le défigure d'une manière fausse et puérile. L'Espagne de notre auteur procède évidemment des romans carlovingiens, et c'est chez eux qu'il va prendre plusieurs de ses inventions merveilleuses. Cette imitation, sans importance quand elle s'arrête aux détails secondaires, finit par altérer le caractère historique de son récit, comme dans les relations de don Pèdre avec le roi de Bellemarine, ses voyages fabuleux en Afrique, et ses expéditions pendant le siège de Tolède, qui ne sont qu'une réminiscence perpétuelle du poème de Roncevaux.

C'est dans la négociation qui enlève du Guesclin à l'Espagne pour le rendre à la France et l'appeler au secours du royaume envahi par les Anglais, que se trouvent les indications les plus significatives sur les sentiments de l'auteur. Si elles ne sont pas d'une exactitude historique parfaite, elles ont au moins toute la vraisemblance qui ressort d'un caractère et d'une position également déterminés. La chronique est seule à parler de l'envoi répété de ces cinq messagers dont elle donne même les noms, et à nous initier aux motifs secrets de la temporisation politique opposée par du Guesclin aux propositions de Charles V. Il devait exister en effet une répulsion instinctive entre le chef des compagnies qu'on a vu en toute occasion faire bon marché de la fortune des autres et de la sienne, et le roi astucieux qui entassait ses trésors dans les caveaux de Vincennes, comme il y avait lutte entre les gens de guerre et les conseillers civils, dont l'influence prévalait auprès du souverain. Les précautions prises par Charles V lors de l'expédition des compagnies, le soin qu'il avait eu d'assurer les sommes qu'il avançait sur la restitution des domaines possédés par du Guesclin, justifient sa défiance et son hésitation au moment où il s'agissait de l'enlever à son espèce de royauté conquise en Espagne. Il dit brutalement que le roi aurait voulu le voir pendre avec ses compagnons, et cette interprétation est peut-être plus près de la vérité que celle qui est généralement adoptée sur ce fait. Il rejette sur cette royauté parcimonieuse dont les embarras le touchent peu, la responsabilité des désastres qui pesaient sur la France, comme plus tard il lui reprochera directement de ne pas s'adresser à ces *chaperons fourrés* dont il voudrait visiter les coffres. Il y a dans la hardiesse et l'irrévérence du langage une réminiscence de l'esprit parisien du *xiv^e* siècle, dévoué à l'institution et cependant ne la ménageant pas dans les hommes qui la représentent. Paris avait vu de près la royauté dans sa faiblesse personnelle; son prévôt avait marché de pair avec elle tenant la balance entre le régent et le roi de

Navarre ; on avait vu un roi venir haranguer dans les halles de Paris pour gagner la faveur populaire ; enfin le chef de la bourgeoisie avait osé massacrer, à côté même du régent, les conseillers qui gênaient son action. Ce vieux levain était entretenu par l'opinion de l'influence continue de l'aristocratie, et par le sentiment d'égalité qui commençait à naître dans les autres classes : on le voit ressortir des circonstances qui accompagnent l'élévation de du Guesclin à la dignité de connétable. La chronique nous représente, comme imposé par l'opinion hautement exprimée du peuple, ce choix d'un guerrier sorti de ses rangs, et qui sans cesse rappelle son origine et sa pauvreté. Dans le conseil qu'il fait tenir par le roi et dans le langage qu'il lui prête, il y a un mélange habilement exprimé et un sentiment fort juste des difficultés que peut rencontrer cette proposition. Le roi craint la résistance de la noblesse, et pour forcer son consentement, il veut que ce choix vienne d'elle et soit le produit de son élection, tout en faisant ses réserves sur les droits du souverain, compromis par cette apparente concession ; mais l'objet de ce sacrifice est d'en provoquer une semblable de sa part sous la menace de l'irritation populaire qui le demande impérieusement. Du Guesclin lui-même résiste de son côté et semble prévoir tous les dégoûts que cette dignité va lui susciter, et il fait ses conditions avant de l'accepter. Ces détails peignent mieux que toutes les réflexions la politique constante de la royauté, qui cherchera de plus en plus à s'appuyer sur des renommées qui tiraient toute leur puissance de leur mérite personnel, et dont l'intérêt ne pouvait être distinct de la monarchie au service de laquelle elles mettaient leurs talents ; cette politique, qui fut celle de Charles V, et qui deviendra plus prononcée encore sous Charles VII et Louis XI, pour se transmettre à Richelieu et à Louis XIV et même jusqu'à nos jours, où, en changeant de nom, elle n'a pas changé de but. Du reste, en lui donnant le pressentiment de tout ce que ses nouveaux devoirs allaient lui attirer d'amertume, la

chronique n'insiste pas sur cette partie intime et curieuse de la nouvelle situation qu'elle a faite à son héros. Distracte ou emportée par les détails guerriers de son sujet, elle la perd complètement de vue, et passe sous silence les circonstances remarquables où ces conséquences ont éclaté. On n'en trouve pas même la trace dans le récit de sa mort, qui manque de la grandeur poétique que cette scène aurait pu prendre avec plus de développement et d'intérêt. C'était cependant l'opinion des contemporains, qui attribuent à cette cause sa mort prématurée. Eustache Deschamps, dans le *Lay du très-bon connétable Bertrand du Guesclin*, accuse l'envie d'avoir privé la France de son grand capitaine, et célèbre sa mort dans des vers qui ne manquent ni de vérité ni de sentiment.

V.

Nous aurions voulu rechercher à quelle source ont été puisées les particularités de cette chronique, si l'impossibilité de rien conclure à cet égard avait pu donner lieu à autre chose qu'à des conjectures plus ou moins spécieuses, tirées de la nature même de l'ouvrage. Quoique sa forme puisse faire croire à une succession de chants traditionnels, inspirés à différentes époques de la vie de du Guesclin et réunis en corps, de manière à composer une histoire suivie, trop de difficultés empêchent d'admettre cette opinion. On a vu que la renommée du héros fut longtemps à devenir populaire, et le sentiment des services qu'il avait rendus était si peu compris de tout le monde, qu'il est confondu par le moine de Nangis, même après la victoire de Cocherel, avec tous les chefs qui dévastaient la France et qu'il poursuit de ses malédictions. Par la même raison, son historien ne devait pas sortir de la Bretagne, car elle le regardait presque comme un ennemi, et sa renommée n'y était pas accompagnée de ces lé-

gendes qui reproduisent les affections de la foule. C'est à Paris, au centre du gouvernement royal dont il assurait la prépondérance au dedans et le triomphe au dehors, qu'il pouvait être célébré, parce que là seulement on pouvait connaître tout le prix de ses services. Aussi la chronique, dans son style et dans sa pensée, porte-t-elle l'empreinte d'une composition uniforme qu'il n'est possible d'attribuer qu'à un seul écrivain.

Cependant, il a pu exister des ouvrages antérieurs sur le même sujet, et l'auteur lui-même ne nous laisse là-dessus aucun doute. Il fait, dans plusieurs passages, une allusion directe à un livre, où il aurait pris la matière qu'il développe. Dès le premier couplet, il a soin de s'autoriser de l'existence de chroniques déjà connues, et le manuscrit de l'Arsenal complète cette assertion en désignant ces chroniques comme celles de Saint-Denis. Que cette indication vienne de l'auteur, ou qu'elle ait été ajoutée par un copiste, nous ne lui donnerons pas plus d'importance qu'elle n'en a réellement. La part que les chroniques de Saint-Denis pourraient réclamer dans son histoire pour les rares mentions qu'elles lui auraient fournies, serait trop sommaire, et d'ailleurs nous avons dit que l'auteur, dominé par l'idée d'un rapprochement de son héros avec ceux dont les exploits fabuleux remplissaient les romans carlovingiens, avait adapté à son récit toutes les formules reçues de ces compositions. Or, rien de plus commun chez elles que cette allusion aux chroniques de Saint-Denis, qui donnait à un sujet fabuleux toutes les apparences d'une histoire sérieuse. Cuvelier fait ici le contraire, et compromet le caractère d'authenticité de son sujet en lui prêtant les allures d'un récit d'invention.

L'auteur des *Mémoires sur Charles le Mauvais*, le savant Secousse, avait promis à l'Académie des inscriptions, à laquelle il appartenait, d'entreprendre un travail et des recherches sur cet ouvrage, et personne plus que nous ne regrette que cette promesse n'ait pas été remplie par l'illustre académicien. Nous ne

savons si c'est par suite de ces recherches commencées et interrompues sans doute par d'autres travaux, qu'il a imprimé, à la suite des Mémoires sur Charles de Navarre, des fragments d'une petite chronique en prose, qui offre quelque analogie de détails avec plusieurs passages du récit de notre auteur. D'un autre côté, la chronique qui a pour titre *Les faiz du connestable du Guesclin* reproduit avec très-peu de différence la même succession d'événements; et quoique cette version très-abrégée enlève au récit une partie de ses qualités, telles que l'ampleur, l'énergie du trait et l'abondance des détails, elle présente moins de confusion et garde dans le style un caractère de naïveté qui peut faire présumer qu'elle a été composée vers le même temps et avec les mêmes matériaux, sans que l'un de ces ouvrages soit nécessairement la copie de l'autre. Du reste, cette coexistence d'une imitation en prose est particulière à tous les grands sujets poétiques du moyen âge, et la question de priorité est implicitement résolue par la date du poème de Cuvelier, qu'il est possible de fixer d'après les derniers vers de sa chronique; en effet, il y parle de l'élévation d'Olivier de Clisson au rang de connestable, comme d'un acte tout récent et qui permet d'assigner à l'année même qui suivit la mort de du Guesclin, la composition de son histoire, écrite, selon toute apparence, sous l'impression de sa perte et d'une popularité qui alla toujours croissant dans toutes les classes de la société pendant la minorité du fils de Charles V. On conçoit que cette popularité dût tenter l'écrivain pauvre et inconnu, que désigne la phrase de Philippe de Mai-zières, comme faisant profession d'écrire la vie des saints et des guerriers. Si quelques passages d'une hardiesse irréligieuse pouvaient faire douter de cette identité, il en est d'autres qui viendraient la confirmer, comme le sermon mystique qui suit le récit de la prétendue captivité de Pierre le Cruel.

Quelques critiques ont inféré de ces circonstances, que l'ouvrage fut composé pour l'éducation du jeune roi, qui s'était pris

d'une passion très-vive pour le héros et ses aventures. D'autres, au contraire, l'ont fait servir plus tard d'amusement à sa folie dans les moments lucides qu'elle lui laissait. Ces deux assertions nous paraissent également inadmissibles. Il serait difficile d'affecter à l'éducation d'un prince l'emploi d'un ouvrage qui porte dans plusieurs passages les traces d'une assez grande liberté de pensée, et il est peu presumable que le fils eût goûté les attaques dirigées contre l'avarice de son père, quoiqu'elles pussent être encouragées par l'esprit de profusion et de prodigalité du nouveau règne. La seconde assertion est encore moins vraisemblable, car tout démontre que la chronique fut composée à la date que nous lui avons assignée, comme on le voit par les affaires de Bretagne qui n'y sont qu'indiquées, parce qu'elles n'étaient pas terminées à cette époque. D'une autre part, la réputation de cet ouvrage n'eut pas une longue existence; et s'il a occupé la vieillesse de Charles VI, ce n'est pas sous sa forme poétique, qui avait fait place à la traduction barbare de d'Estouteville, entreprise cinq ou six ans après son apparition, et deux ans avant le service funèbre célébré à Saint-Denis par Charles VI, encore adolescent. Ainsi la popularité du héros était dans toute sa force, tandis que celle de son historien ne l'était déjà plus. Cet oubli si prompt, qui s'est prolongé jusqu'à nos jours, n'est pas seulement particulier à notre chronique; il tient à la révolution qui s'est manifestée dans l'histoire littéraire et qui a emporté toutes les œuvres du même genre. Venu le dernier dans l'ordre chronologique des chansons de gestes, l'ouvrage de Cuvelier, malgré la réalité toute vivante de son héros, a partagé leurs destinées, et a été entraîné dans la chute générale.

En effet, cette époque allait clore à la fois, l'âge héroïque et poétique de notre pays. La royauté, sortie triomphante de ses épreuves, allait étendre partout l'unité sociale et la régularité administrative au lieu de la confusion puissante de l'ordre féodal. Les oppositions de classes, de mœurs et de caractères, qui avaient

fait la vie de l'ancienne poésie, venant à cesser, le mouvement littéraire changea brusquement de direction. L'œuvre de Cuvelier était déjà un anachronisme pour le temps où elle parut, et où Froissart mieux avisé, en conservant le fond et les idées de la chronique, en rajeunissait la forme par sa prose. Selon la loi de réaction de l'esprit humain, on passa d'un extrême à l'autre, et de ces longs et interminables récits dont on avait abusé peut-être, à un abus plus fâcheux encore dans ses conséquences. A l'abandon des formes larges de l'épopée, succéda la recherche des petits effets renfermés dans des pièces de peu d'étendue, où l'esprit multipliait ses entraves et se mettait volontairement à la gêne, comme pour empêcher l'essor de l'imagination et la réduire à des tours de force et à des contorsions bizarres. Cette contrainte mortelle à la grande poésie et qui alla toujours en raffinant et en faussant de plus en plus la pensée, amena, pendant les deux siècles suivants, l'abaissement général d'un art qui ne se releva et ne retrouva l'expression des grandes choses qu'au xvii^e siècle; mais alors il ne put la retrouver qu'en rompant avec les éléments poétiques de notre langue et de notre histoire.

On peut différer d'opinion sur le sens et la valeur des productions de cette période si féconde, mais il est impossible de ne pas admirer le mouvement des esprits dans une société accidentée, où la poésie affluait de toutes parts, animée, jeune, expressive, souvent rude et peu difficile sur les mots, mais toujours vraie, parce qu'elle était la compagne de l'action, et que, jaillissant avec elle sans être méditée, elle devenait le langage de la passion, partout libre de se déployer. Cette poésie si générale, si universelle, qui se mêlait à tout, aux usages les plus relevés comme aux plus humbles, qui parlait par la voix des trouvères de haut lignage comme par celle de l'aveugle mendiant, et servait à la peinture des magnificences royales ou des sentiments les plus raffinés, en même temps qu'aux dictons populaires et aux cris d'annonces des baigneurs et des marchands, tout inculte et né-

gligée qu'elle paraisse, garde dans son développement épique ce qui distingue les œuvres spontanées de la pensée humaine, de la poésie d'étude et de convention. Nous aurions à faire ressortir ces qualités dans celle de Cuvelier, car, quoiqu'une chronique emprunte avant tout son intérêt de sa date, nous ne pourrions justifier les détails où nous sommes entré sur les passages remarquables de son poème, s'ils étaient séparés de l'expression, cette partie de l'art qui n'est pas la moins essentielle. Dans les cycles divers des compositions épiques, il y a une promiscuité de tournures poétiques, qui passent de poète en poète et dont la transmission rendait l'emploi de ce genre si facile. Aussi Cuvelier, venu le dernier et imitateur par la pensée de son œuvre, l'est encore plus par son style, qui présente comme une mosaïque ou une marqueterie composée de l'assemblage de ces mêmes termes, qu'on retrouve dans Wace, dans Bodel, dans Adenès. Néanmoins, il porte dans cette imitation des qualités originales. Son style, vif dans la repartie, abonde en saillies et en tours ingénieux, et il se soutient généralement dans les morceaux de quelque étendue. Ce qu'il fait sentir surtout, c'est la maturité de la langue, qui était sur le point de se fixer pour la poésie, comme Froissart le faisait sentir alors pour la prose : car les archaïsmes assez fréquents dont il sème son style tiennent à l'imitation systématique de ses modèles, et ne déguisent pas les formes toutes modernes de son langage. Dépouillée des aspérités qu'elle gardait dans les œuvres du siècle précédent, elle s'est assouplie; l'harmonie est devenue plus sensible, le rythme plus nombreux et plus périodique; la rime accentuée et nette a remplacé l'assonance confuse et indécise; enfin, le couplet monorime, invention qui nous paraît plus heureuse que le distique appliqué aux grands poèmes, plus favorable aux formes descriptives et narratives, et même moins monotone, puisqu'il parvient à soutenir l'attention et à faire lire d'énormes poèmes sans ennui, se perfectionne, et, changeant de ton comme un instrument qui chan-

gerait de corde, produit le charme de la variété. C'est à l'abandon de cette forme ingénieuse, née avec le vers et la langue à laquelle elle était si bien appropriée, qu'il faut attribuer le peu de succès de notre poésie dans un genre, où aucune nation n'avait à mettre en œuvre des éléments plus riches et plus abondants; et il est permis de regretter la perte d'un système poétique qui offrait tant de ressources à l'imagination. En général, l'instinct qui préside à la formation des langues leur fait trouver du même coup les procédés les mieux adaptés à leur génie, et c'est une erreur de les croire sous ce rapport soumises à une loi progressive de perfectionnement. Après l'étonnement que cause une première lecture à l'esprit prévenu par l'habitude des conventions littéraires, l'oreille s'accoutume facilement à tout ce qu'elles ont proscrit dans le code minutieux des règles modernes, à ces unions de mots si naturelles, à ces syncopes hardies et savantes, à ces ellipses d'un effet souvent si pittoresque, à ces hiatus même, licences conservées par toutes les langues d'origine romane, et que le pédantisme des prosodies arbitraires a bannies de la nôtre sans grand avantage pour l'élégance et l'harmonie. C'était sans doute un art dans l'enfance, mais dont l'imperfection tenait plus à la pensée qu'à la forme, et qu'il eût été facile d'améliorer sans briser le moule où s'était façonnée la langue poétique. Mais il manquera toujours à l'appréciation des œuvres de cette époque, la sanction qu'on serait peut-être en droit de réclamer pour elles, celle de l'unanimité publique qui accueille ce qu'elle comprend. La conviction qui ne s'adresse qu'à quelques érudits est de peu d'intérêt, et ne peut se comparer aux effets de cette conscience générale qu'il serait facile de demander à la direction nouvelle des idées.

En publiant pour la première fois dans toute son étendue l'une de ces anciennes chansons de gestes que son caractère historique pouvait faire admettre dans cette collection, moins remarquable par sa valeur littéraire que parce qu'elle ferme le

cycle poétique de ces grandes compositions, nous croirions avoir manqué à notre tâche, si nous n'exprimions pas notre pensée sur l'emploi dont elles nous paraissent susceptibles dans le mouvement des idées de notre époque. De tous les systèmes littéraires qui se succèdent, tour à tour vainqueurs ou vaincus, selon la mobilité et l'engouement des esprits, il doit se former un ensemble de doctrines qui garde de chaque chose ce qui mérite d'en être conservé, et prévienne surtout contre les écarts d'une imitation qui se dégoûte aussi vite qu'elle se passionne. Après une évolution de plusieurs siècles, accomplie en sens inverse du moyen âge, la force des choses nous a replacés naturellement en face des œuvres qu'il inspira, avec une intelligence nouvelle de leur sens littéraire, et de leur formule sociale. Cependant, il faut le dire, jusqu'ici le mouvement a été purement scientifique et s'est borné à des publications qui ne s'adressent qu'à un petit nombre de lecteurs érudits, et supposent une initiation préalable qui manque à la plupart des autres, tandis qu'on devrait aspirer à leur faire prendre la place qui leur est due dans l'esprit et le sentiment des générations nouvelles. A une époque où les préjugés nationaux ont fléchi devant le besoin des communications morales avec les littératures étrangères, on s'explique difficilement cette répulsion qui tient encore notre vieille langue éloignée des intelligences. La réprobation qui a pesé pendant plusieurs siècles sur une étude et sur des œuvres que le sentiment national aurait dû seul préserver, tenait au dédain des institutions mal jugées, et s'est propagée de siècle en siècle par l'éducation, livrée tout entière aux influences qui les proscrivaient. Aujourd'hui que cette action de la société contre elle-même est épuisée, et que la raison publique cherche dans les ruines du passé ce qui peut le mieux s'adapter à son état présent, nous ne savons rien de plus propre à lui donner une saine direction, que le serait, selon nous, l'introduction de cette connaissance dans les études de la jeunesse. Loin de déposséder pour elle l'éducation classique, ni

rompre ce faisceau d'applications morales attaquées quelquefois par l'esprit industriel et matérialiste de notre temps, l'adjonction que nous demandons viendrait le fortifier et compléter un système qui maintient la tradition, résume les travaux intellectuels de tous les âges, et rattache le présent au passé, ne laissant ainsi en dehors de lui aucune des connaissances qui intéressent l'esprit humain.

L'histoire de notre langue présente trois époques distinctes, et comme trois langues successives qui répondent à un ordre d'idées et de faits différents. Les variations qu'elle a subies dans ces trois époques sont plus nombreuses en apparence qu'en réalité, et on découvre bientôt l'unité de son esprit et de ses éléments à travers la mobilité de quelques formes. Une singularité frappante, c'est que plus on s'élève vers le passé, plus elle a d'analogie avec le langage actuel; et il se trouve que la langue du *xiv^e* siècle est beaucoup moins éloignée de la nôtre que celle des deux siècles suivants. Cette ressemblance est naturelle, puisque, née de l'idiome latin, elle portait encore dans ses tournures les traces de son origine. Son étude est donc l'explication sensible et vivante de la transition des langues anciennes aux langues modernes, et des affinités qu'elles ont entre elles quand on les ramène à cette source commune. Ainsi, enseignée dans nos écoles, elle compléterait, sans les surcharger ni les troubler, leurs idées acquises, et elle serait sans contredit le meilleur commentaire qu'on pût donner aux leçons de l'histoire par les notions précises qu'elle fournit sur les hommes et sur les choses. On sait l'impression que produit à cette époque la connaissance des grands modèles et dont la vivacité ne se retrouve plus; il n'est pas indifférent que cette connaissance se mêle au souvenir de la jeunesse et entre comme aliment de l'esprit à l'âge où il se forme. Par l'éducation actuelle, la génération lettrée demeure en grande partie étrangère à la plus riche portion de notre littérature, puisqu'elle embrasse cinq siècles de durée, et s'élève tout au plus à la lecture

de Montaigne ou d'Amyot, que bientôt elle abandonne, rebutée par des termes que l'usage ne lui a pas rendus familiers. C'est donc en effet doubler l'étendue de nos richesses nationales que d'en faire sentir la valeur aux générations qui s'instruisent; mais ce n'est pas quand on est distrait par les préoccupations de la vie ou les devoirs d'un état, qu'on peut aborder cette étude, de laquelle on est détourné d'ailleurs par l'idée exagérée qu'on se forme de sa difficulté. Au lieu que pour l'élève de nos écoles, préparé déjà par ses exercices sur les langues de l'antiquité, c'est moins une étude qu'une nouvelle et facile application de leurs principes, qui les rectifie et les féconde, et dont le moindre avantage ne serait pas sans doute celui de replacer la vieille France au rang qu'elle doit tenir dans l'estime de ses enfants. Car, pour ne parler que de convenance, n'y a-t-il pas plus qu'un ridicule à voir le jeune Français, au sortir de l'examen où il a prouvé ses connaissances et son droit d'aspirer par elles aux professions qu'elles lui ouvrent, incapable d'expliquer peut-être en vertu de quelle loi primitive du langage il porte le nouveau titre qu'il vient d'acquérir, et qui semble lui reprocher l'oubli de la seule étude qu'il ait négligée.

Nous cédon's d'autant plus facilement au désir d'exprimer ces idées, que nous les croyons dignes, par leur utilité, d'occuper l'attention de l'homme d'État illustre qui a éclairé d'une si vive lumière la critique contemporaine, qui, doué au plus haut degré du sentiment de l'antique, a montré combien il prépare au sentiment moderne dans l'appréciation délicate des œuvres qu'il a inspirées. C'est à l'auteur des *Leçons sur la Littérature du moyen âge*, où l'imagination et l'éloquence transforment si heureusement les problèmes les plus abstraits de l'érudition, qu'il appartient aujourd'hui de doter la France d'un nouvel instrument de progrès, en rendant classiques quelques-unes des premières productions de notre langue; comme les deux belles épopées de Wace, si curieuses, pour la connaissance des relations des grands vassaux avec la couronne, ou celle des antiquités bretonnes et normandes;

comme plusieurs poèmes carlovingiens publiés ou encore inédits, et la chronique de du Guesclin, qui ferme la série des chansons de gestes, et devrait l'ouvrir dans l'étude des textes par la facilité du langage plus rapproché du nôtre; ouvrages qui deviendraient une occasion de jouissances et de remarques instructives, employés dans les classes d'histoire et de rhétorique. Les productions de cette époque, par leur nature, sont faites essentiellement pour la jeunesse; elles ont ce charme et cette pureté d'idées des premiers âges, leur goût est parfait, et ce qu'elles ont de défectueux dans la forme est une source d'instruction et de comparaisons utiles avec des œuvres plus achevées. Plus tard, dans la seconde époque par exemple, l'esprit s'est corrompu, et les ouvrages qu'il inspire, fruit des influences diverses qui se combattent, ne peuvent plus servir de modèle; et d'ailleurs, la connaissance des œuvres de ce temps est d'autant plus accessible qu'on possède mieux celle de l'époque antérieure, la seule qui, par ses difficultés matérielles, puisse faire l'objet d'une étude spéciale.

On a proclamé mal à propos l'immobilité de la langue française; ce serait un mal, et heureusement il est imaginaire. L'action continue et persévérante des études classiques pendant plusieurs siècles, en rapprochant notre langue du type antique, a ouvert la porte à un débordement de néologismes que les nécessités de la science n'ont fait qu'accroître de plus en plus, et qui, devenus usuels, alourdissent la langue d'une foule d'expressions abstraites et sans vie réelle, parce qu'elles n'ont pas de racines dans le sentiment général, et ne s'expliquent que par une opération laborieuse de l'esprit. La continuité de cette direction dépouillerait successivement la langue de ce qui fait son originalité, et finirait par rendre inintelligible la portion la plus vivante et la plus caractérisée de notre littérature nationale, celle qui, avec tant d'abondance et de naturel, s'est consacrée de siècle en siècle à la reproduction des mœurs familières. Le seul contre-poids efficace aux effets de cette tendance et qui en

neutraliserait les inconvénients, c'est l'étude simultanée des œuvres primitives de la langue rapprochée de celles de l'antiquité. Isolées, elles s'excluent; mises en regard, au contraire, les affinités que la nature a ménagées entre elles se reconnaissent et se fécondent par une alliance réciproque. Aujourd'hui, un écrivain risque plus facilement un hellénisme ou un tour emprunté du latin, qu'il n'ose aventurer une expression puisée aux sources mêmes de notre langue; c'est qu'il est aidé en quelque sorte par les souvenirs de ceux mêmes qui n'ont conservé de leur séjour dans les collèges qu'une vague réminiscence de leurs rapports. Sans croire à la résurrection absolue de ce que le temps a effacé, nous pensons que la plupart des termes plutôt oubliés qu'abolis n'ont pas cessé d'être français, et qu'ils ne demandent pour le redevenir qu'un hasard de l'imagination secondé par l'intelligence publique, lorsqu'elle sera rendue à ses inspirations naturelles. En effet, la langue du ^{xii}^e et du ^{xiv}^e siècle est encore intacte dans tous les lieux qui furent son berceau: l'ancienne Picardie la conserve presque sans altération; plusieurs parties de la Champagne, la Normandie et les provinces du centre en ont gardé des empreintes et des traditions qui se réveilleraient avec le charme de la nouveauté à la lecture de ces textes devenus familiers dès l'enfance. Et qu'on ne dise pas qu'en leur donnant le droit de s'immiscer dans la langue avec leur physionomie propre, ce serait y introduire la confusion et en rompre l'unité. Dans cette évocation du passé dominé par les principes du présent, nous ne voyons aucun péril, réglée qu'elle serait d'ailleurs dans son emploi par le goût et la censure de l'éducation officielle. Toutes les langues littéraires ont un passé national lié à une langue primitive où elles vont se retremper et se rajeunir en se vieillissant. Or, ce qui frappe à la lecture de nos anciennes productions, c'est la logique parfaite, l'admirable unité qu'elles portent en elles sous l'apparence du désordre et de l'irrégularité; on est étonné de toutes les variétés, de toutes les inflexions que le même mot peut prendre successivement sans

perdre sa physionomie et cesser d'être reconnaissable. Cette souplesse où se manifestait le génie particulier des provinces, et qui donnait à notre langue la variété des dialectes helléniques, imprimait à la fantaisie une liberté inconnue à nos écrivains, et elle ouvrait à chaque instant à l'imagination des perspectives nouvelles dans la nuance d'un mot qui donnait un accent imprévu au sentiment. L'orthographe même, qu'on accuse d'être barbare à cause de son instabilité, de ses caprices apparents, est, au contraire, pour qui l'étudie de près, une source d'effets poétiques et une preuve continue de finesse et de sagacité. Dans cette manie de régularisation symétrique qui prit mal à propos au ^{xvii}^e siècle et à ceux qui l'ont suivi, le sentiment de la langue, qui s'était corrompu dans les âges précédents, n'a pu présider à ce travail que nous croyons susceptible d'une révision lente et successive, opérée sous l'influence d'une meilleure appréciation et d'un sentiment plus intelligent. Telle expression, consacrée arbitrairement par l'usage ou une décision académique, en dépit des lois historiques du langage, serait naturellement réformée par la seule connaissance de son étymologie. En effet, dans ces ouvrages, les éléments de la langue se retrouvent en quelque sorte à l'état de fusion; plusieurs se sont faussés en adoptant depuis des formes étrangères ou antipathiques. Une partie des incohérences et des bizarreries de notre langue actuelle sont restées inexplicables pour les grammairiens, et ils ont renoncé, faute de le comprendre, à soumettre au joug de leurs règles un idiome rebelle dont les écarts deviennent des preuves de justesse et de raison lorsqu'on les rapproche des causes qui les motivent.

Il a manqué à la langue et à la poésie de ces deux siècles un génie comme le Dante, assez puissant pour s'emparer de toutes ces formes de langage encore indécises dans leur syntaxe et les vivifier par une pensée plus haute ou par une passion plus profonde. Quelle action n'aurait pas exercée sur les destinées de la France cette langue si belle de la Divine Comédie, sculptée avec tant de

force et de hardiesse, comme les monuments de l'art chrétien au moyen âge, et dont la poésie italienne n'a plus retrouvé la merveilleuse intonation. Elles étaient évidemment de la même famille, avec cette différence que notre langue avait obéi jusque-là à des talents plutôt gracieux que forts, et surtout en écartant ce que le caractère particulier du Dante ajoute à la sienne, caractère qui n'a point d'analogue, même parmi les auteurs italiens, et le place au nombre de ces génies qui n'appartiennent en propre à aucun pays, mais qui, par la hauteur de leurs conceptions, dominent l'humanité tout entière. Dès ce moment, elle était fixée dans toute sa pureté originelle, sans cet alliage que l'érudition chercha plus tard à y mêler, et avec elle entraient dans le domaine de la vérité poétique toutes ces traditions de l'esprit national, ces peintures du costume moderne qui ont été successivement exclues du langage à mesure que la pensée s'est détachée de tout ce qui l'entourait, pour s'élancer à la poursuite de l'idéal antique : mœurs, souvenirs historiques et religieux, admirable mélange du merveilleux et du réel; enfin toute cette féerie qui servit à défrayer l'épopée italienne, rayon affaibli et détourné du foyer de l'épopée française; car si une nation montre instinctivement dans ses premières œuvres le goût et l'aptitude de son esprit, ces qualités éclatent au plus haut degré dans les premiers accents de la muse française, que par une fatalité bizarre la France répudiait, au moment où la poésie de tous les peuples modernes venait puiser à cette source. Aussi trop occupée dans les deux siècles suivants pour prêter une grande attention aux œuvres de la pensée, elle laissera tomber le sceptre de la création que lui ravit l'Italie, et quand elle viendra le ramasser sur les champs de bataille de cette contrée, elle sera obligée d'apprendre en écolière une science qu'elle avait enseignée aux autres peuples, et de se recomposer à elle-même son génie défiguré dans les traits d'un langage étranger.

Ne nous plaignons pas trop cependant de cette éclipse de l'es-

prit français qui, resté libre et hardi dans la prose pendant les deux siècles suivants, ira se perfectionnant sous cette forme, tandis qu'il sera à peu près nul dans la poésie, car c'est grâce à elle que la France a pu présider à la civilisation moderne. Elle a laissé pendant cet intervalle s'épuiser la veine de ces peuples qui ont pu se croire un moment appelés à lui donner sa forme définitive, ces littératures italienne et espagnole qui ont joui un moment de l'universalité pour la perdre ensuite sans retour. Le règne de l'érudition qui nous asservit à l'imitation antique leur a été plus fatal encore; car cette imitation originale et féconde dans notre langue a éteint leur sève naturelle, étouffé le développement précoce qu'elles avaient atteint. Lorsque la France parut sur le théâtre qu'elles abandonnaient, elle s'y montra avec une jeunesse nouvelle, et cette imitation, qui portait chez les autres toutes les marques de la caducité et de l'impuissance, gardait chez elle une convenance si habile qu'elle ressemblait à la vérité; illusion qu'elle leur imposa bientôt et qui dut leur faire croire à la découverte d'un art inconnu. Aujourd'hui où l'originalité n'est possible qu'au prix d'une science plus complète, et dont l'expression réfléchisse à la fois toutes les faces diverses du génie national, elle doit chercher par un autre genre d'érudition à recomposer son passé poétique et à renouer le fil des traditions qu'elle avait rompu. Aucune étude n'est plus propre à développer cette faculté que l'intelligence des créations épiques de cette période, rendues familières par un usage dans lequel elles perdent peu à peu leur prosaïsme apparent, se raniment comme les touches effacées d'un vieux tableau, et arrivent enfin à cet intérêt que Quintilien jugeait nécessaire à la lecture de Cicéron, que Boileau réclamait aussi pour celle d'Homère, lorsqu'il répétait après lui cet axiome :

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

VI.

Nous devons dire en terminant quel système nous avons suivi dans la publication de cet important document historique. Il existe à Paris deux manuscrits de la chronique de Cuvelier, dont l'un, celui de la Bibliothèque du Roi, portant le n^o 7224, et qui provient de l'ancien fonds du Roi, a été minutieusement décrit dans la plupart des notices. Une nouvelle description devenant superflue, nous insisterons plutôt sur les motifs qui nous l'ont fait choisir pour texte principal. Le manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal, écrit à longues lignes, sur parchemin comme l'autre, d'une écriture du commencement du xv^e siècle et ornée de miniatures, présente un texte d'un tiers plus étendu. Divisé en chapitres^{*}, précédés d'un titre en prose, il offrait une distribution plus facile et des différences de fond assez remarquables, sans son incorrection constante qui nous a forcé de lui préférer le manuscrit de la Bibliothèque du Roi, dont la pureté bien supérieure et la priorité évidente sous le rapport du langage résultaient de leur comparaison. A cet avantage s'en joignait un autre, celui d'être plus court; et en supposant cette version comme la plus voisine de la composition primitive, elle avait dans sa forme, et peut-être dans la pensée de l'écrivain, le caractère sérieux d'une véritable épopée, donné par le sujet, au lieu d'une chronique familière qu'il semble présenter dans l'autre.

Les variantes du manuscrit de l'Arsenal, assez nombreuses

* Les titres de chapitres du manuscrit de l'Arsenal ne correspondant pas au texte principal, nous n'avons pu les lui adapter. Nous leur avons substitué un sommaire détaillé qui facilitera au lecteur la recherche des différentes divisions de cette chronique. C'est dans la même vue que nous avons mis à portée et réuni dans un glossaire les mots dont l'interprétation était la plus essentielle, et ajouté à la fin un Index développé des noms propres pour remplacer en quelque sorte les explications de détail que nous n'avons pu faire entrer dans les notes.

pour avoir fait croire à l'existence de plusieurs poèmes différents sur le même sujet, sont tantôt des épisodes entiers, tantôt des développements plus étendus donnés à la même idée; tantôt des passages remaniés, et qui, les mêmes pour le fond, diffèrent seulement par la forme; tantôt enfin, de simples expressions de détail substituées à d'autres. Quoique quelques-unes de ces dernières corrections puissent être mises sur le compte des copistes, nous ne croyons pas qu'on doive les leur attribuer toutes, et le style des grands morceaux accuse généralement une égalité de composition qui a dû se produire à la même source, et, pour ainsi dire, à la même heure. Malgré cette conformité, nous n'avons pas cru devoir refondre les deux textes en complétant l'un par l'autre, la concordance n'existant pas toujours entre eux. D'ailleurs, ce travail, qu'il sera facile d'entreprendre après leur publication séparée, n'aurait pu s'exécuter d'abord avec une autorité suffisante. Si cette réserve paraît trop scrupuleuse aux yeux de quelques critiques, elle sera appréciée de tous ceux qui savent combien dans ces matières l'arbitraire est voisin de l'erreur. Nous avons tenu au contraire à reproduire le manuscrit principal dans toute son intégrité, en laissant subsister des fautes qui n'offrent d'ailleurs aucun embarras pour le sens, et que, sauf quelques rares exceptions, nous pouvions rectifier par la leçon de l'autre manuscrit¹. Il nous a paru que ces erreurs portaient leur instruction avec elles, et qu'indépendamment de l'avantage de faire connaître l'état matériel du manuscrit, la différence d'interprétation d'une même idée formait presque partout une continuité d'observations piquantes, d'aperçus neufs et ingénieux qui se présentent d'eux-mêmes à la réflexion sur les transformations du langage. Cette néces-

¹ Nous demandons grâce pour quelques inadvertances dont l'attention la plus soutenue ne pouvait nous préserver dans un travail de si longue haleine. Nous les relevons à la fin du dernier volume avec d'autant plus de soin qu'il est important de ne pas confondre les fautes qui nous sont propres avec celles du manuscrit.

sité de la mise en regard des deux textes, dans les points où ils diffèrent, nous a fait rejeter à la fin tous rapprochements étrangers ou explications sur le fond, qui en auraient rompu le parallélisme et l'ordonnance. Nous avons même indiqué les accidents du texte par des signes conventionnels, dont nous donnons ici l'explication. Ainsi, les mots enfermés entre crochets ont été suppléés par nous quand ils étaient indispensables au sens de la phrase. Les mots imprimés en italique indiquent les expressions introduites par une main étrangère dans le texte primitif. L'astérisque désigne les vers qui manquent dans un manuscrit et se retrouvent dans l'autre. Enfin, le chiffre, quand il est seul, annonce que la variante répond à un seul vers, et quand il est double, qu'elle remplace toute la série comprise entre les deux chiffres.

Les pièces inédites, relatives à du Guesclin et copiées par nous avec la plus grande attention sur les originaux conservés aux Archives du royaume, complètent la série des documents publiés déjà dans les autres collections, et ont l'avantage de répondre à plusieurs parties du texte et de l'appuyer de preuves et d'éclaircissements. Parmi ces pièces toutes remarquables par les personnages dont elles émanent, ainsi que par leur forme et les circonstances qui les ont produites, nous signalerons la lettre autographe de Charles V, l'un des monuments historiques les plus curieux et les plus dignes d'intérêt qui nous restent. On sait qu'à l'exception de quelques signatures, il n'existe plus en France d'autographe des rois au delà du *xv^e* siècle. Nous aurions voulu transporter dans ces pages l'émotion qu'on éprouve à l'aspect de ce précieux débris, tout entier de la main de Charles V, et conservé sous verre aux Archives; témoignage de l'affection du prince pour le sujet, qui honore également celui qui le donne et celui qui le reçoit.

Dans l'examen que nous avons fait de la chronique, nous avons signalé une lacune considérable qui porte sur l'époque

la plus curieuse de la vie de du Guesclin. Cette portion des événements a été traitée dans une chronique bretonne, déjà publiée partiellement dans le Recueil des actes de Bretagne et qui semble l'appendice indispensable de la nôtre. En effet, Lobineau, éditeur de la chronique de Guillaume de Saint-André, exprimait à cette occasion, le regret de ne pouvoir l'accompagner de la chronique de du Guesclin. L'idée de la connexion de ces deux ouvrages se présente en effet naturellement à leur lecture, car l'un est le commentaire de l'autre : écrits d'un point de vue contraire, ils éclairent successivement les parties oubliées ou négligées à dessein du même sujet, et achèvent une histoire appuyée sur le double témoignage des opinions opposées. Cependant, cette reproduction aurait besoin d'être justifiée autrement que par le désir de la mettre à sa place et d'en rendre la lecture plus accessible et moins rebutante, si l'édition de cette chronique dans les recueils de Lobineau et de D. Morice, composée de fragments tronqués, n'avait été faite sous l'empire des préventions, qui regardaient ces ouvrages comme propres tout au plus à constater certains actes, leur refusant d'ailleurs le droit reconnu aujourd'hui de faire parler les passions de leur temps avec une vérité et un naturel qu'il n'est pas donné à l'art d'exprimer au même degré. De là, presque toujours dédain pour le texte original, sacrifié aux convenances de la publication, abrégé arbitrairement dans les détails dont le retranchement porte surtout sur les sentiments et les opinions qui pour nous ajoutent à la valeur des faits. Le travail était donc à recommencer, et, quoique préparé par celui de nos devanciers, nous l'avons soumis à une révision sévère et à une refonte générale d'après les manuscrits dont nous avons pu faire usage.

Des deux manuscrits que la Bibliothèque du Roi possède de cette intéressante chronique, l'un, écrit avec soin sur parchemin, est du milieu du ^{xv}^e siècle, et la date ainsi que le nom du copiste sont donnés dans l'*Explicit* : copié à Vannes pour faire

partie de la bibliothèque particulière d'un seigneur breton, il ne porte pas d'autre titre qu'une suscription en écriture courante, du xv^{th} siècle. Le soin qui a présidé à son exécution, et son origine bretonne constatée, ont dû nous le faire suivre pour le texte, que nous avons d'ailleurs établi avec la version de Lobineau et celle du second manuscrit. Celui-ci, écrit sur papier, se trouve dans un recueil qui renferme, entre autres choses, une chronique en prose sur Arthur de Richemont, plusieurs traités de morale et une traduction des *Femmes illustres* de Boccace. Il contient près de douze cents vers de plus que l'autre; mais malgré l'avantage que nous donnait l'adjonction d'une partie si considérable entièrement inédite, nous n'avons pas cru devoir en profiter, et le motif de cette détermination rentre dans l'appréciation de l'ouvrage que nous allons essayer en peu de mots.

L'ouvrage de Guillaume de Saint-André est un traité de morale composé pour l'instruction de son fils, et dans lequel il propose, comme exemple des retours de la fortune, les événements de la vie de Jean IV, si féconde en vicissitudes singulières. Écrivant sur la fin de sa vie, après avoir traversé l'époque pénible et orageuse qu'il retrace et pris part aux événements qui la signalent, le vieillard, soit souvenir des souffrances qu'il a éprouvées, soit regrets de l'homme d'État qui ne peut se résigner à n'être plus rien, se laisse aller aux récriminations d'une philosophie assez morose. Cette teinte mélancolique répandue sur tout ce récit, y jette comme un reflet des douleurs qui avaient si longtemps tourmenté la Bretagne, et ajoutent à l'effet produit par la naïveté du langage, dont les tournures provinciales et les locutions bretonnes font mieux sentir tout ce que la chronique précédente laissait à désirer dans l'expression des mêmes sentiments. Après avoir répété, sous une impression différente, une partie des faits mentionnés par elle depuis l'enfance exilée de Jean de Montfort jusqu'à sa réintégration dans son duché, il reprend le récit où Cuvelier l'a laissé, pour suivre le

k.

duc dans son nouvel exil et dans sa vie errante et chevaleresque, jusqu'au moment où, banni par ses sujets, il est rappelé par eux, et le continue jusqu'au traité qui termine ses démêlés avec la couronne de France. Mais cette démonstration ne suffit pas à la leçon qu'il veut donner, et il en commence une nouvelle en entamant une longue et interminable définition du jeu d'échecs. Cette allégorie, prolongée au delà de toute mesure, forme comme une double partie étrangère à la précédente, et qui a peut-être été liée avec elle par le caprice d'un copiste, car on remarquera qu'elle paraît ne pas avoir été connue de l'écrivain du premier manuscrit, dont le récit s'arrête où s'arrêtent les événements. Quoi qu'il en soit, elle n'est pas essentielle à l'ouvrage principal, qui mérite à juste titre d'être considéré comme un monument doublement précieux, et par les faits qu'il rapporte et par le caractère personnel de l'écrivain qui les retrace.

Quoique la biographie soit aussi peu circonstanciée sur sa vie que sur celle de Cuvelier, cependant nous trouvons ici quelques indications qui manquent dans l'autre. Ce nom paraît dans l'histoire de Bretagne accompagné de titres nombreux, et quoique l'action de l'homme dans les événements ne soit pas restée très-sensible, il nous fait du moins conjecturer la valeur que son témoignage emprunte à sa position. Ainsi, Guillaume de Saint-André figure en 1381, comme écuyer dans l'ambassade envoyée en Angleterre par le duc de Bretagne, avec l'autorisation du roi de France. Il fait partie également de l'ambassade députée vers Charles VI en 1384, pour soutenir les droits du duc de Bretagne; et c'est sans doute lui qui rédigea la pièce qu'on trouve dans un ancien manuscrit intitulé, *Double des parlements de Bretagne*, et où il prend le titre de licencié en décret et secrétaire de Monsieur. Il défend dans cette pièce l'indépendance souveraine du duché de Bretagne, et les arguments qu'il emploie sont exactement reproduits dans sa chronique. Trois ans plus tard, il paraphe comme notaire la protestation donnée au nom

du duc en réponse à l'ambassade du roi de France, intervenant dans l'affaire d'Olivier de Clisson. Cet acte prouve qu'il ne se renfermait pas seulement dans les affaires ecclésiastiques, comme semblerait l'indiquer son titre de notaire apostolique. Dans l'épilogue emprunté au second manuscrit, il donne quelques détails sur sa famille; il recommande à son fils de prendre soin de sa mère, en se reprochant à lui-même de n'avoir pu être utile à ses parents dans sa jeunesse. Ici se présente une difficulté, car on trouve dans l'histoire de Bretagne, qu'en 1389 Guillaume de Saint-André baptise dans la chapelle de Succéniau l'une des filles de Jeanne de Navarre, duchesse de Bretagne, et il est désigné par son titre de scolastique de Dol. Doit-on supposer que ce caractère ecclésiastique s'applique à un autre personnage du même nom, ou bien que l'auteur de la chronique serait entré dans les ordres postérieurement à la mort de sa femme? Quoi qu'il en soit, il figure encore en 1398 parmi les membres des États de Rennes, et on doit regretter qu'il n'ait pas rempli lui-même la tâche qu'il transmet à son fils de continuer l'histoire de son souverain, et surtout qu'il n'ait pas raconté les détails de la querelle du duc avec Clisson, à laquelle il paraît avoir été mêlé activement. Ces titres officiels donnent une grande importance à sa chronique, qui, sauf quelques traits de force et de naturel, se ressent un peu trop des habitudes prosaïques et des formules procédurières du jurisconsulte. Mais c'est un trait de vérité de plus par l'idée qu'elle laisse de l'état intellectuel de la Bretagne, et il est remarquable que, dans toute la durée de sa longue existence politique, et à une époque où elle avait produit tous les hommes d'action de ce siècle, elle prouvait par la stérilité ou l'insignifiance de ses productions littéraires, combien elle était en arrière de la civilisation des autres parties de la France. Ce caractère, du reste, a toujours été celui de la Bretagne; et il faut venir jusqu'à nos jours, jusqu'au moment où elle semble enfin renoncer pour jamais à lutter contre l'esprit gé-

néral de la France, pour la voir, convaincue de l'inutilité de sa résistance, appliquer ses fortes facultés à une nouvelle direction et sortir avec éclat de ce long sommeil littéraire par les ouvrages de quelques-uns de nos plus illustres contemporains.

Nous ne terminerons pas cette exposition des différentes parties de notre travail, sans rendre aux personnes qui nous ont aidé à l'accomplir, la part qui leur revient dans son exécution, et surtout celle qu'elles ont prise dans notre reconnaissance. Nous devons nos remerciements au ministre qui a autorisé notre publication, et une gratitude toute particulière à M. Champollion-Figeac, qui a bien voulu répondre, pour ce travail, d'une aptitude dont nous n'avions pas encore donné des preuves publiques. Cette confiance si honorable pour nous avait d'autant plus de prix qu'elle nous permettait de recourir dans l'occasion aux conseils d'une direction bienveillante, et nous serions heureux si nous avons pu justifier par l'expérience l'opinion qui l'a devancée. Nous avons aussi trouvé un auxiliaire de tous les moments dans M. Chabaille, à la science duquel la plupart des publications distinguées de notre vieille langue doivent leur valeur philologique; et dont le concours éclairé, acquis aux éditeurs de cette collection, lui assure une unité d'ensemble et une correction de détails, dignes de sa magnifique exécution.

SOMMAIRE.

ENFANCE ET ÉDUCATION DE DU GUESCLIN.

(I, v. 1—310.)

1324
1340.

I. — L'auteur s'adresse aux diverses classes de la société. — Il va leur chanter l'histoire de Bertrand du Guesclin. — Il en existe des chroniques.

II. — L'auteur de cette chronique se nomme Cuvelier. — Il l'a composée pour l'amour du roi Charles V.

III. — Du Guesclin n'est d'abord connu que sous le nom de Bertrand. — Plus tard, après l'âge de cinquante ans, il devient duc et comte. — Terreur que son nom inspirait. — On en faisait un épouvantail pour les enfants.

IV. — Sa naissance au château de la Motte de Bron. — Son père Regnault du Guesclin. — Sentiments de ses parents pour lui. — Sa laideur. — Ses mauvaises dispositions. — Suite bien différente de ce commencement. — Regrets tous récents de sa mort.

V. — État où il est tenu jusqu'à l'âge de cinq ans. — Arrivée d'une religieuse converse dans la maison pendant qu'ils sont à table.

vi. — Examen qu'elle fait du jeune Bertrand. — Questions qu'elle adresse à la mère. — Plaintes de celle-ci. — Réponse de Bertrand.

vii. — Entretien de la converse et de la mère. — Ce qui en résulta pour Bertrand. — Sa conduite à l'âge de neuf ans. — Ses jeux avec les enfants du voisinage qu'il fait battre entre eux. — Ils annoncent déjà ses dispositions guerrières.

viii. — Plaintes de la mère sur sa turbulence. — Celui-ci n'en tient compte.

ix. — Le père impose une amende de cent sous à ceux dont les enfants se battraient avec son fils. — Moyen par lequel celui-ci rend vaine cette précaution. — Il est mis en prison. — Manière dont il s'évade en volant une jument.

x. — Il se réfugie chez son oncle à Rennes. — Reproches que lui adresse sa tante. — L'oncle prend parti pour son neveu. — Il reste un an chez lui jusqu'à ce qu'il ait fait sa paix avec son père.

xi. — Bertrand recherche partout les joutes et les tournois. — Moyen qu'il prend pour se faire inviter aux réunions de la noblesse. — Les récits qu'il en faisait à son père à son retour. — Sa libéralité envers les pauvres pour lesquels il se dépouille lui-même.

PREMIER EXPLOIT DE DU GUESCLIN.

(I, v. 311—544.)

xii. — Il revient à Rennes chez sa tante. — Préparatifs qui s'y faisaient pour une grande fête. — Impatience et douleur du jeune Bertrand à ce spectacle.

xiii. — Son extérieur. — Propos que l'on tient pour le ravalier. — Réfutés par d'autres qui vantent sa hardiesse et sa libéralité.

xiv. — On se porte à la joute en grande pompe. — Exclamation de Bertrand sur l'injustice de son père qui le tient dans un état indigne de son nom.

xv. — Son chagrin redouble en voyant passer les chevaliers. — Ses réflexions en se comparant à eux.

xvi. — La joute est ouverte sur le marché de Rennes. — Au nombre des combattants est le père de du Guesclin. — Pendant qu'elle a lieu, un écuyer, cousin de Bertrand, le rencontre comme il en revient. — Prières que lui adresse Bertrand pour qu'il lui prête ses armes. — Celui-ci y consent.

xvii. — Joie de Bertrand qui s'arme et vient se mettre sur les rangs. — Sa rencontre avec un chevalier qu'il renverse à terre.

xviii. — Le chevalier désire savoir le nom de celui qui l'a abattu; on lui rapporte qu'on ne le saura que si l'on parvient à lui ôter son casque.

xix. — Bertrand court contre son père qui veut venger la chute du chevalier. — Il le reconnaît à ses armes; il jette sa lance à ses pieds, et court contre un autre chevalier.

xx. — A la quinzième rencontre, son casque lui est ôté de la tête et il est reconnu. — Compliment que lui adresse publiquement son père.

xxi. — Reconnaissance de Bertrand pour son cousin. — Il fréquente les tournois et s'y distingue. — Sa réputation parvient jusqu'au duc de Bretagne. — Ce duc était partisan de la France et secondait Philippe de Valois contre les prétentions d'Édouard.

DÉBATS POUR L'HÉRITAGE DU DUCHÉ DE BRETAGNE.

(I, v. 545 — 1052.)

ANW. 1341—
1354.

xxii. — Édouard assiège Tournai. — Le duc de Bretagne suit le roi de France à Bouvines. — Efforts de la comtesse de Hainault pour rétablir la paix entre ses deux parents. — Le duc de Bretagne, après la trêve, retourne dans son duché et meurt l'année suivante sans laisser d'héritiers directs.

xxiii. — La succession est disputée par Charles de Blois et le comte de Montfort. — Ils plaident tous deux au parlement de Paris. — Le comte de Montfort, craignant de perdre son procès, s'échappe de Paris à l'insu du roi et entre en armes en Bretagne. — Il est accueilli par les uns et repoussé par les autres.

xxiv. — Le comte de Montfort passe en Angleterre. — Il fait alliance avec les Anglais pour réduire les villes de Vannes et de Rennes qui refusaient de

le reconnaître. — Le roi d'Angleterre envoie le duc de Lancastre avec une armée. — Joie de Bertrand à la nouvelle de leur arrivée.

xxv. — Charles de Blois vient en armes revendiquer la Bretagne du chef de sa femme. — Bertrand prend parti pour lui. — Il forme une compagnie de soixante hommes, et bat nuit et jour la campagne avec elle. — Sa générosité envers ses camarades. — Un jour que l'argent lui manque, il dérobe l'écrin de sa mère.

xxvi. — Il distribue les bijoux à ses compagnons en jurant de les rendre au centuple. — Il rencontre un chevalier anglais richement équipé et qui se rendait à Fougerai. — Il l'interpelle et l'attaque. — Il le renverse d'un coup et descend de cheval pour l'achever.

xxvii. — L'écuyer qui accompagnait le chevalier est tué à son tour. — Pendant que son valet est aux prises avec celui de l'Anglais, Bertrand vient à son secours et le débarrasse de son adversaire.

xxviii. — Après cette victoire, il revient au château de Guesclin et il est accueilli gracieusement par sa mère.

xxix. — Il passe deux jours avec elle en bonne intelligence et va rejoindre ses compagnons dans les bois; il entend parler du château de Fougerai défendu par Robert Bramboroug pour le comte de Montfort.

xxx. — Bertrand veut attaquer le château de Fougerai.

xxxi. — Bertrand harangue ses compagnons.

xxxii. — Il leur propose de s'introduire déguisés en bûcherons.

xxxiii. — Ils se partagent en quatre parts. — Ils sont aperçus par la sentinelle qui les signale.

xxxiv. — On leur ouvre la porte. — Bertrand jette sa charge à l'entrée et donne aux siens le temps d'accourir.

xxxv. — Ils entrent dans Fougerai. — Secours qui leur arrive pendant le combat.

xxxvi. — Exploits et blessures de Bertrand qui reste maître du château. — Tentative de Robert Bramboroug pour le reprendre. — Nouvelles de l'arrivée du duc de Lancastre.

EXPLOITS DE DU GUESCLIN AU SIÈGE DE RENNES.

(I, v. 1053—2029.)

ANN. 1356.

XXXVII. — Charles de Blois envoie le Tors-Boiteux à Rennes. — Arrivée du duc de Lancastre et de ses chevaliers.

XXXVIII. — Attaques fréquentes de Bertrand resté hors la ville, contre le camp des assiégeants.

XXXIX. — Bertrand en embuscade surprend un cavalier anglais.

XL. — Il apprend de lui que l'on mine la ville. — Il essaye de mettre le feu au camp anglais.

XLI. — Il renvoie un chevalier anglais au duc de Lancastre pour obtenir qu'il le laisse entrer dans Rennes.

XLII. — Ruse par laquelle le Tors-Boiteux découvre la mine.

XLIII. — Les Anglais font paître des porcs en vue de la ville affamée.

XLIV. — Moyens qu'emploie le Tors-Boiteux pour s'emparer de ces porcs.

XLV. — Conseil tenu sur l'état de la ville.

XLVI. — Résolution d'un bourgeois de la ville.

XLVII. — Faux avis que le bourgeois donne au duc de Lancastre.

XLVIII. — Le duc va au-devant du corps qui doit lui faire lever le siège.

XLIX. — Le bourgeois échappé du camp tombe dans l'embuscade de Bertrand.

L. — Il lui donne avis du départ des Anglais.

LI. — Le duc s'aperçoit qu'on l'a trompé. — On vient lui dire que son camp est attaqué par Bertrand.

LII. — Bertrand s'empare d'un convoi de vivres.

LIII. — Il fait entrer le convoi dans la ville de Rennes.

LIV. — Bertrand renvoie au duc les charretiers après les avoir payés.

LV. — Les charretiers exécutent leur commission.

LVI. — Le duc de Lancastre envoie un sauf-conduit à Rennes.

LVII. — Le héraut rend compte au Tors-Boiteux de sa commission.

LVIII. — Bertrand accueille le messager et se fait lire le sauf-conduit.

I.

LIX. — Réception que lui fait le duc de Lancastre. — Propos hardis que Bertrand tient devant lui.

LX. — Il lui propose d'entrer à son service. — Refus de Bertrand.

LXI. — Défi qu'il reçoit de Guillaume Bramboroug.

LXII. — Le duc leur accorde le champ et fait un présent à Bertrand.

LXIII. — Craintes du Tors-Boiteux au sujet de ce combat. — Bertrand fait ses dispositions.

LXIV. — Sa tante veut le retenir. — Réponse qu'il lui fait.

LXV. — Le peuple court aux créneaux. — Bertrand raille son adversaire.

LXVI. — Combat entre les deux rivaux.

LXVII. — Bertrand blesse son adversaire. — Le duc envoie un héraut les séparer.

LXVIII. — Les Anglais construisent un beffroi. — Sortie de la garnison, pendant laquelle Bertrand vient y mettre le feu.

LXIX. — État critique des assiégeants et des assiégés.

LXX. — Moyens que Bertrand propose au duc pour tenir son serment.

LXXI. — Ordonnance promulguée dans la ville.

LXXII. — Le duc de Lancastre entre dans la ville.

LXXIII. — Surprise du duc à la vue des approvisionnements de Rennes.

LXXIV. — Le duc plante son pennon sur les murs.

LXXV. — Le duc lève le siège. — Charles de Blois vient à Rennes. — Il donne à Bertrand le château de la Roche-Derrien.

ÉVÉNEMENTS ET SIÈGE DE DINAN.

(I, v. 2030 — 2616.)

LXXVI. — État critique de la Bretagne. — Événements qui se passent au dehors. — Captivité du roi Jean et bouleversement de la France. — Pressentiment du rôle que Bertrand y jouera bientôt.

LXXVII. — Les habitants de Dinan réclament du secours de Charles de Blois. — Il leur envoie un renfort de troupes, au nombre desquelles se trouvent Bertrand et son frère Olivier.

LXXXVIII. — Le duc de Lancastre et le comte de Montfort assiègent Dinan. — La ville pressée par la famine conclut une trêve.

LXXXIX. — Olivier, sorti de Dinan à cheval, est arrêté par Thomas de Cantorbéry qui le retient prisonnier.

LXXX. — Un chevalier breton vient en apporter la nouvelle à Bertrand.

LXXXI. — Bertrand accourt au camp des Anglais. — Il trouve le duc de Lancastre occupé à jouer aux échecs.

LXXXII. — Il accuse Thomas de Cantorbéry, et somme le duc de lui rendre son frère.

LXXXIII. — Thomas de Cantorbéry répond avec orgueil et jette son gage.

LXXXIV. — Bertrand ramasse le gage et fait un vœu.

LXXXV. — La nouvelle du combat jette le trouble dans la ville. — Thiphaine Raguene! la rassure par ses pronostics.

LXXXVI. — Elle prédit la victoire à Bertrand. — Un chevalier vient le trouver.

LXXXVII. — Il raconte la prédiction de Thiphaine. — Brusque réponse de Bertrand.

LXXXVIII. — Bertrand revêt ses armes. — La lice est préparée dans le marché de Dinan où le duc et les Anglais se rendent.

LXXXIX. — Le chevalier anglais, pour éviter le combat, propose de mettre à rançon le jeune Olivier.

XC. — Refus de Bertrand.

XCI. — Résolution que prend son adversaire. — Avis secret qu'il donne aux siens.

XCII. — Première rencontre des deux adversaires.

XCIII. — Intérêts des spectateurs. — L'Anglais laisse tomber son épée.

XCIV. — Bertrand s'en empare.

XCV. — Acharnement des deux combattants. — On veut les séparer.

XCVI. — Le duc de Lancastre fait justice du vaincu. — Il fait mettre Olivier en liberté.

XCVII. — On célèbre une fête publique en l'honneur de Bertrand.

TRAITÉ DE LA LANDE D'ÉVRAN.

(I, v. 2617—2943.)

ANN. 1360
1364.

xcviii. — Mention des événements extérieurs. — Captivité du roi Jean, prisonnier à Londres. — Nouvelles tentatives d'Édouard pour s'emparer de la France. — Il rappelle tous les Anglais qui étaient en Bretagne.

xcix. — Traité entre Montfort et Charles de Blois. — Le duc de Lancastre va rejoindre Édouard qui passe en France et vient jusqu'à Reims. — Famine et mortalité.

c. — Tempête terrible qui détermine les Anglais à traiter. — Maladie du duc de Lancastre. — Hostilité de Charles de Blois et de Montfort.

ci. — Siège de Bécherel.

cii. — Le commandant de Bécherel envoie demander du secours à Charles de Blois.

ciii. — Pourparlers entre les deux armées. — Ils se terminent par un traité. — Bertrand est au nombre des otages.

civ. — Le traité ne s'exécute pas. — Bertrand est retenu par Montfort.

cv. — Bertrand s'en plaint à Guillaume Felleton, son hôte, qui en réfère à Montfort.

cvi. — Felleton élude la réclamation de Bertrand.

cvi. — Bertrand forme le projet de s'évader. — Il emmène à la promenade le fils de Felleton.

cvi. — Il part avec son écuyer, et laisse l'enfant.

SIÈGE DE PESTIVIEN ET DE TROGOFF.

(I, v. 2944 — 3430.)

ANN. 1364.

cix. — Bertrand arrive à Guingamp. — Accueil qu'on lui fait.

cx. — Bertrand veut partir, on ferme les portes de la ville.

- CXI.** — Bertrand se rend à leur prière, et revient sur ses pas.
- CXII.** — Atrocités commises par la garnison de Pestivien.
- CXIII.** — Préparatifs pour l'attaque du château. — Un espion vient avertir le commandant.
- CXIV.** — Sommation de Bertrand et réponse du commandant.
- CXV.** — On se prépare des deux côtés à l'attaque et à la défense.
- CXVI.** — Commencement de l'assaut.
- CXVII.** — Courage des habitants de Guingamp dirigés par Bertrand.
- CXVIII.** — Un écuyer normand plante son enseigne sur la forteresse.
- CXIX.** — Exploits du châtelain.
- CXX.** — Il se rend à Bertrand. — Celui-ci le sauve malgré les réclamations des bourgeois.
- CXXI.** — Craintes de Tommelin, commandant de Trogoff, à la nouvelle de la prise de Pestivien.
- CXXII.** — Prédications de Merlin qui semblent concerner Bertrand. — Elles sont confirmées par la nature de ses armes.
- CXXIII.** — Il met son château en état de résister.
- CXXIV.** — Il envoie un messenger à Roger David, qui s'en plaint à Montfort. — Colère de celui-ci contre Felleton, accusé par Gautier Huet d'avoir favorisé l'évasion de son prisonnier. — Bertrand envoie le commandant de Pestivien porter un défi à Gautier Huet.
- CXXV.** — Celui-ci vient trouver Montfort à Brest. — Felleton accuse Bertrand et dit qu'il fera juger l'affaire à Paris.
- CXXVI.** — Bertrand réduit le château de Trogoff.

SIÈGE DE MELUN.

(I, v. 3431—3664.)

xxx. 1359.

- CXXVII.** — Bertrand retourne vers Charles de Blois qui le marie à une dame de Dinan versée dans l'astrologie. — Une trêve subsistant en Bretagne, il se rend dans la Normandie, dévastée alors par les Navarrais.
- CXXVIII.** — Le roi de Navarre faisait guerre au roi de France, soutenu en secret par l'Anglais. — Bertrand vient à Paris se défendre devant le par-

lement contre l'accusation de Felleton. — Charles, régent pendant la captivité de son père, assiège Melun où se trouve la reine Blanche, sœur du roi de Navarre. — Bertrand vient à ce siège en volontaire.

cxxxix. — L'attaque du régent est dirigée contre le quartier de Saint-Maclo. — Le Bascon de Mareuil soutient vigoureusement l'assaut.

cxxx. — Il encourage les siens de son exemple et de sa parole. — Le régent, appuyé sur une fenêtre, contemple l'assaut et fait de tristes réflexions sur l'état du royaume.

cxxxI. — Bertrand est piqué de la résistance du Bascon. — Il veut aller aux créneaux lui parler tête-à-tête.

cxxxII. — Il prend une échelle et monte. — Le régent, étonné de son audace, demande quel est cet homme.

cxxxIII. — Le Bascon fait rouler une pierre sur Bertrand qui tombe dans le fossé.

cxxxIV. — Mis dans un fumier, il revient à lui.

cxxxv. — Melun rendu, le régent retourne à Paris. — Il envoie Bertrand en Normandie avec le titre de capitaine de Pontorson. — Il arme de tout côté pour réduire les forteresses navarraises.

PRISE DE MANTES ET DE MEULANT.

(I, v. 3665 — 4057.)

ANN. 1364. cxxxvi. — Les gens de Rouen viennent devant Rolleboise où Bertrand les rejoint. — Guillaume de Launoy imagine un moyen de surprendre Mantes.

cxxxvII. — Il propose de déguiser ses soldats en vigneron.

cxxxvIII. — L'expédient est adopté. — Un brouillard favorise l'entreprise.

cxxxix. — La porte de la ville est à demi ouverte pour faire paître les troupeaux des habitants.

cxl. — On voit venir les vigneron sans défiance. — Ils s'emparent de la porte et donnent le temps à la troupe de Guillaume de Launoy d'accourir.

cxli. — La ville s'émeut et cherche à se défendre. — Bertrand arrive et la réduit.

SOMMAIRE.

xcvii

CXLII. — Bertrand propose aux bourgeois de quitter la ville ou de reconnaître le régent. — Ils prennent ce dernier parti.

CXLIII. — De Mantes Bertrand retourne à Rolleboise qui persiste à se défendre.

CXLIV. — Un nouvel assaut détermine le capitaine à rendre son château — Il est abattu.

CXLV. — Bertrand court à Meulant. — La ville se met en défense à la nouvelle de son arrivée.

CXLVI. — Les assiégeants descendent la Seine et attaquent la ville. — Les assiégés se réfugient dans une tour.

CXLVII. — Bertrand attaque la tour et le pont fortifié.

CXLVIII. — Il la fait miner et soutenir par des étançons.

CXLIX. — On y met le feu, et la tour s'écroule. — Cet accident force la ville à se rendre. — Bertrand retourne à Pontorson.

CAMPAGNE DE NORMANDIE.

(I, v. 4058 — 4517.)

CL. — Retour du roi Jean en France. — Les Navarrais continuent leurs ravages.

CLI. — En 1363, Jean retourne à Londres et meurt. — Les Navarrais veulent attaquer le nouveau roi qui avait nommé Bertrand maréchal en Normandie.

CLII. — Il rassemble ses forces à Rouen pour aller au-devant du capital de Buch dont l'armée est à Évreux.

CLIII. — Noms des chevaliers qui accompagnent Bertrand.

CLIV. — Godefroy d'Hannequin propose d'envoyer à la découverte.

CLV. — On se met en marche pour prévenir les Anglais qui veulent empêcher le couronnement du nouveau roi.

CLVI. — Le capital de Buch s'avance de son côté. — Les deux armées se rencontrent à Cocherel.

CLVII. — Malgré le rapport des coureurs, Bertrand reste dans sa position.

- CLVIII. — Il fait la revue de ses troupes qui se montent à onze cents combattants. — L'archiprêtre propose de faire une diversion.
- CLIX. — L'armée du capital paraît sur la hauteur.
- CLX. — Bertrand prend la résolution de les attendre dans la vallée.
- CLXI. — Les Anglais au contraire restent dans leur position sur le mont de Cocherel.
- CLXII. — Le capital demande l'opinion de ses capitaines.
- CLXIII. — Bertrand tient un conseil de guerre. — Il propose d'envoyer un héraut offrir aux Anglais une place pour le combat.
- CLXIV. — Le héraut fait la proposition au capital.
- CLXV. — Celui-ci refuse de quitter sa position. — Bertrand attend pendant deux jours et deux nuits.
- CLXVI. — Bertrand propose aux siens de simuler une retraite.
- CLXVII. — Ce mouvement étonne les ennemis. — Le capital veut descendre pour attaquer Bertrand.
- CLXVIII. — Inquiétude de quelques-uns, présomption des autres.
- CLXIX. — L'Anglais Jean Jouel décide le mouvement.
- CLXX. — Joie de Bertrand qui les voit descendre. — Il donne aux siens le signal de retourner.
- CLXXI. — Surprise des ennemis en voyant cette manœuvre.
- CLXXII. — Le capital rassure ses troupes et leur fait prendre leur repas. — On s'étonne du côté des Français de l'absence de l'archiprêtre.

BATAILLE DE COCHEREL.

(I, v. 4517 — 4905.)

- ANN. 1364. CLXXIII. — Le capital voit son armée intimidée. — Il envoie un héraut à Bertrand.
- CLXXIV. — Le héraut vient offrir à Bertrand la liberté de se retirer sans être inquiété.
- CLXXV. — Sur le refus de Bertrand, les ennemis se disposent au combat. — Une escarmouche a lieu entre les valets des deux armées.
- CLXXVI. — Roland du Bois blesse l'Anglais qui est venu les défier. — La mêlée commence.

SOMMAIRE.

XCIX

CLXXVII. — Exploits des combattants dans les deux partis.

CLXXVIII. — Du côté des Français plusieurs chevaliers restent sur la place.

CLXXIX. — Le Bascon de Mareuil s'attaque à du Guesclin. — Il périt dans la mêlée.

CLXXX. — La valeur du captal soutient les siens et ébranle les Français.

CLXXXI. — L'avis de l'arrivée d'un renfort les raffermi. — C'était au contraire un secours qui venait aux Anglais.

CLXXXII. — Eustache de la Houssaie fait un mouvement qui va décider de la bataille.

CLXXXIII. — Il tourne l'armée navarraise et l'attaque par derrière.

CLXXXIV. — Ils ne peuvent se retourner, car Bertrand les tient de front. — Thibault-Dupont saisit ce moment pour prendre au corps le captal qui se rend prisonnier. — Les Français croyaient en avoir fini, lorsqu'on annonce l'arrivée du renfort qui venait à l'ennemi.

CLXXXV. — Cette troupe tombe au milieu des Français. — Ils la taillent en pièces.

CLXXXVI. — Un seul écuyer s'échappe. — Il vient en porter la nouvelle au capitaine de Nonencourt.

CLXXXVII. — Bertrand accueille le captal son prisonnier.

CLXXXVIII. — L'armée retourne à Pont-de-l'Arche, et de là à Rouen.

BERTRAND ACHÈVE LA SOUMISSION DE LA NORMANDIE.

(I, v. 4906 — 5374.)

ANR. 1366.

CLXXXIX. — Une lettre écrite à Reims va porter au roi la nouvelle de la victoire.

CXC. — Sentiment de Charles V à cette nouvelle.

CXCI. — Le roi est sacré à Reims, puis vient à Paris. — De là il se rend à Rouen.

CXCII. — Avant de partir, il donne à Bertrand le comté de Longueville. — Il le nomme maréchal de Normandie.

m.

cxci. — Bertrand va réduire le Cotentin et les villes occupées encore par les Navarrais.

cxci. — Valogue se met en défense. — Bertrand se prépare à l'attaquer.

cxci. — Il essaye d'intimider l'Anglais qui la commande.

cxci. — Bertrand fait dresser six machines de guerre. — Les assiégeants se raillent de l'inutilité de ses attaques.

cxci. — La nouvelle vient à Bertrand que Charles de Blois réclame son secours. — Bertrand tient conseil sur ce qu'il doit faire.

cxci. — L'Anglais offre de se rendre moyennant une somme d'argent.

cxci. — Réponse de Bertrand, que l'Anglais rapporte aux siens.

cc. — La garnison rend le château vie et bague sauves.

cc. — Comme elle sort du château, les Français les huent au passage. — Huit d'entre eux rentrent au château pour le défendre à outrance.

cc. — Les Français l'emportent d'assaut et font décapiter les huit Anglais.

cc. — Carantan est prise par Olivier de Mauny. — Bertrand assiège le Pont-Doné.

cc. — Il fait faire une mine. — Un incident en amène la découverte.

cc. — Les assiégés font une contre-mine. — Bertrand en profite pour s'introduire dans la ville.

cc. — Les Français résolvent d'aller à Saint-Sauveur. — Une lettre de Charles de Blois appelle Bertrand en Bretagne.

BERTRAND VA AU SECOURS DE CHARLES DE BLOIS.

(I, v. 5375 — 5847.)

ccvii. — Pendant qu'il se rend à Aurai près de Charles de Blois, Chandos vient au secours de Montfort.

ccviii. — Les Anglais, maîtres de la ville, serrent de près le château dépourvu de vivres.

ccix. — A l'armée que rassemble Charles de Blois viennent se joindre Bertrand et les chevaliers qui l'accompagnent. — Prière que leur adresse Charles de Blois.

SOMMAIRE.

CI

ccx. — Il conduit son armée au château de Josselin. — On en porte la nouvelle à Montfort qui envoie un héraut proposer un accord à son rival.

ccxi. — Les partisans de Charles de Blois lui conseillent de rejeter ces propositions.

ccxii. — Il renvoie le héraut de Montfort. — La comtesse de Blois gourmande l'indécision de son mari.

ccxiii. — Il s'excuse sur un songe qu'on explique en sa faveur.

ccxiv. — Chandos engage Montfort à remettre à son épée la décision de son droit.

ccxv. — La garnison d'Aurai assiégée fait des signes de détresse.

ccxvi. — On les rapporte à Charles de Blois qui en témoigne son inquiétude. — Un arbalétrier imagine un moyen de communiquer avec le château.

ccxvii. — Il lance la lettre de Charles de Blois attachée à un trait.

ccxviii. — La garnison offre de capituler dans un délai pendant lequel ils seront approvisionnés.

ccxix. — Charles de Blois arrive avec son armée à l'abbaye de Louvaux.

ccxx. — L'armée de Montfort quitte le siège. — Montfort veut attaquer son rival dans le parc où il est posté.

ccxxi. — Olivier de Clisson s'oppose à cette résolution. — Une alarme trouble pendant la nuit le camp des Français.

ccxxii. — Une escarmouche a lieu près d'un ruisseau. — Chandos défend aux siens de s'y engager.

BATAILLE D'AURAI.

(I, v. 5848 — 6348.)

ccxxiii. — L'armée de Montfort se dispose au combat ainsi que celle de son rival.

ccxxiv. — Les Français passent le gué. — Ils excitent l'armée de Montfort à s'ébranler.

ccxxv. — Hue de Cavrelay propose à Chandos une manœuvre qu'il adopte.

ccxxvi. — La mêlée s'engage et Bertrand excite les combattants.

- ccxxvii. — Olivier de Clisson se signale parmi les autres.
- ccxxviii. — Le comte d'Auxerre a l'œil crevé et se rend prisonnier. — Un parent de Montfort, qui porte les armes de Bretagne, est pris pour le comte lui-même.
- ccxxix. — Charles de Blois l'attaque avec fureur et le tue.
- ccxxx. — Montfort accourt sur le lieu. — A sa vue Charles croit qu'il est ressuscité.
- ccxxxi. — Le combat redouble. — Tout à coup l'attaque de Cavrelay met le désordre dans les rangs, malgré les exploits de Bertrand.
- ccxxxii. — Exploits d'Olivier de Clisson. — Fureur de part et d'autre.
- ccxxxiii. — Chandos cherche Bertrand qui redouble d'efforts.
- ccxxxiv. — Tous les coups se dirigent sur lui, et la mêlée devient plus sanglante.
- ccxxxv. — Beaumanoir est forcé de se rendre. — Montfort suit tous les mouvements de Charles de Blois.
- ccxxxvi. — Bertrand se rappelle la prédiction de sa femme dans ce moment. — Charles de Blois est atteint mortellement.
- ccxxxvii. — A cette nouvelle, Bertrand se jette dans la mêlée. — Il est forcé de se rendre, accablé sous le nombre.
- ccxxxviii. — On dépouille les morts. — Montfort témoigne des regrets de la mort de son rival.
- ccxxxix. — Il fait chercher son corps sur le champ de bataille. — Lui seul le trouve et le reconnaît. — Il le fait porter au château d'Aurai.

CONCLUSION DES AFFAIRES DE BRETAGNE.

(I, v. 6349 — 6676.)

- ccxl. — Chandos emmène Bertrand à Niort. — La nouvelle de la défaite arrive au roi de France.
- ccxli. — Sentiments de Charles V. — Il envoie l'archevêque de Reims pour arranger les affaires de Bretagne.
- ccxlii. — Les démêlés qu'il continue d'avoir avec le roi de Navarre le décident à cette résolution.

cxxx. 1365.

CCXLIII. — L'archevêque de Reims fait des propositions d'arrangements avec la veuve de Charles de Blois, dont le mari faisait des miracles depuis sa mort.

CCXLIV. — L'arrangement est conclu. — Montfort est reconnu duc de Bretagne, à la condition d'aller faire hommage au roi à Paris.

CCXLV. — Bertrand mis à rançon vient à Paris. — Il y trouve le capital également délivré de prison.

CCXLVI. — Domination du prince de Galles en Guienne. — Réunion assignée à Vernon pour rétablir la paix entre Charles V et le roi de Navarre.

CCXLVII. — Bertrand présent à cet accord forme le projet d'aller au secours du roi de Chypre qui venait de prendre Alexandrette sur les Sarrasins.

CCXLVIII. — Bertrand veut aller combattre les infidèles et conquérir un trône. — Une circonstance le détournera de son but, c'est le châtiment des crimes de don Pèdre.

ÉTAT DE L'ESPAGNE SOUS PIERRE LE CRUEL.

(I, v. 6677 — 7130.)

1355-
1361.

CCXLIX. — Ce tyran avait pour femme Blanche de Bourbon, princesse vertueuse. — Une rivale avait enchanté don Pèdre. — Sa confiance dans les juifs l'avait entraîné dans une voie de crimes et de perdition.

CCL. — Mauvaise fin suit la mauvaise œuvre, et Dieu envoya Bertrand pour le châtier.

CCLI. — Jeanne de Castro avait troublé l'esprit du roi par un breuvage enchanté. — Sa conduite envers la reine avait indigné la noblesse et son frère le comte Henri.

CCLII. — Cet Henri passait pour bâtard, mais on sut plus tard que c'était à tort. — Vaillant et fidèle catholique, la voix du peuple l'appelait au trône à la place d'un frère insensé.

CCLIII. — Les barons d'Espagne et la reine elle-même le prient de faire des représentations à don Pèdre sur sa folle conduite. — Henri se résout à une nouvelle tentative auprès du roi.

CCLIV. — Il se rend au palais, et le trouve entouré de ses conseillers juifs.

— Il lui reproche de suivre si mal les exemples de son père vainqueur des ennemis de la foi.

CCLV. — Une prophétie menace l'Espagne de l'arrivée d'un aigle né en petite Bretagne et suivi d'une compagnie d'étourneaux.

CCLVI. — Cet aigle est né, et le roi mécréant qu'il doit détruire règne aussi en Espagne. — A cette interprétation, grand courroux de don Pèdre qui bannit son frère du royaume. — Celui-ci tue un des juifs qui osait le réprimander.

CCLVII. — Henri se sauve d'Espagne, et don Pèdre, plus libre de mal faire, cherche à se défaire de sa femme. — Deux juifs viennent la trouver, et la reine à leur vue se doute de l'objet de leur visite.

CCLVIII. — Les deux juifs congédient tous les assistants. — Le lendemain on trouve la reine morte, un psautier dans les mains.

CCLIX. — L'indignation est générale. — Henri dans son exil se prépare à la venger. — Un juif, converti par cette mort, vient trouver don Henri et reçoit le baptême.

CCLX. — Il prouve par sa déclaration comment don Henri est le fils légitime d'Alphonse XI, dont la première épouse, désireuse de donner un fils au roi, avait échangé sa fille contre l'enfant d'une juive rendue mère par le roi.

CCLXI. — Henri, reconnu pour le véritable héritier, cherche à faire prévaloir son droit. — La puissance de don Pèdre dissipe son parti et l'oblige à se réfugier en Aragon.

CCLXII. — La haine de don Pèdre l'y poursuit. — Une lettre vient signifier au roi d'Aragon d'avoir à chasser de sa cour don Henri.

CCLXIII. — Don Henri se retire en France, où la nouvelle de la mort de la reine venait de se répandre. — L'état du royaume, livré au ravage des grandes compagnies, empêche de songer à punir don Pèdre.

NÉGOCIATION AVEC LES GRANDES COMPAGNIES.

(I, v. 7131 — 7473.)

CCLXIV. — Le roi, affligé de ces désordres, demande avis à son conseil. — Bertrand qui l'entend, occupé de son projet de croisade, propose au roi de les emmener avec lui.

SOMMAIRE.

cv

CCLXV. — Bertrand envoie son héraut à Châlons-sur-Saône vers les chefs des compagnies. — Celui-ci les trouve attablés.

CCLXVI. — Il demande pour son maître un sauf-conduit qu'ils s'empres-
sent de lui accorder.

CCLXVII. — Bertrand vient les trouver. — Il est reçu par eux à bras
ouverts.

CCLXVIII. — Discours de Bertrand. — Il leur fait sa proposition qui doit
les enrichir dans ce monde et les sauver dans l'autre.

CCLXIX. — Elle est accueillie par tous les chefs qui conviennent de le
suivre dans cette expédition.

CCLXX. — Ce n'est pas que plusieurs n'eussent regret de quitter la France.
— Mais les paroles de Bertrand et l'argent promis par le roi les décident.

CCLXXI. — Il vient lui rendre compte du succès de sa négociation. — Le
roi reçoit à Paris les chefs des compagnies qu'il fait loger au Temple.

CCLXXII. — Tous les chefs se disposent au départ pour marcher contre
don Pèdre. — Bertrand projette de les mener plus loin.

CCLXXIII. — Il voulait aller en Chypre, dont le roi venait d'être trahireu-
sement mis à mort par son frère. — Cependant les compagnies rassemblées
à Châlons-sur-Saône avaient pris le chemin d'Avignon.

PASSAGE DE L'ARMÉE PAR AVIGNON.

(I, v. 7474 — 7759.)

xxx. 136.

CCLXXIV. — On vient dire au saint-père l'arrivée des grandes compa-
gnies. — Il dépêche un cardinal au-devant d'elles.

CCLXXV. — Le cardinal y va, non sans crainte. — Les chefs l'accueillent
avec honneur.

CCLXXVI. — Il leur demande ce qui les amène. — Le maréchal d'Aude-
neham se charge de répondre pour tous.

CCLXXVII. — Ils vont contre les Infidèles, et ils demandent en passant
l'absolution du pape pour leurs péchés, et une somme pour faire le voyage.

CCLXXVIII. — Bertrand parle à son tour. — Le cardinal revient à Avignon
rendre compte de sa mission.

n

CCLXXIX. — Le pape tombe d'accord sur l'absolution, mais il est révolté de ce qu'on lui demande de l'argent.

CCLXXX. — Le pape prend le parti de faire contribuer les bourgeois d'Avignon. — Pendant qu'il hésite, il voit tous les environs mis au pillage.

CCLXXXI. — On vient dire à Bertrand comment cette somme est levée sur le peuple. — Son indignation éclate à cette nouvelle.

CCLXXXII. — Il demande au prévôt d'Avignon, qui lui apporte la somme, comment elle a été levée, et il la fait rendre à ceux qui l'ont payée.

CCLXXXIII. — Le pape est forcé de le satisfaire de son argent. — Les compagnies vont à Toulouse où Bertrand trouve le duc d'Anjou.

CCLXXXIV. — Il lui conseille d'aller en Aragon, alors attaqué par don Pèdre. — Bertrand adopte ce parti.

PREMIÈRES OPÉRATIONS EN ESPAGNE.

(I, v. 7760—8511.)

ANN. 1367.

CCLXXXV. — Pendant que don Pèdre marchait sur Perpignan, Henri, retiré à Montblanch, essaye d'attirer dans son parti les chefs des aventuriers.

CCLXXXVI. — Bertrand a une entrevue avec lui et convient de le seconder.

CCLXXXVII. — Le roi d'Aragon convie les aventuriers à un grand repas. — Il les engage à marcher contre don Pèdre.

CCLXXXVIII. — Il rappelle tous les crimes de ce prince et offre de les aider de son argent et de ses secours.

CCLXXXIX. — Un espion vient tout rapporter à don Pèdre. — En apprenant le nom du chef des étrangers, il se rappelle la prédiction qui le menace.

CCXC. — Il donne l'ordre à ses troupes de se replier sur Burgos, et ne laisse que quelques garnisons à l'entrée de la Castille.

CCXCI. — Il pourvoit Borja et Mangulon. — Il va ensuite à Saint-Donin et de là à Briviesca.

CCXCII. — Il met également Burgos en état de défense.

CCXCIII. — Bertrand part d'Aragon, et, sur l'avis de Henri, vient attaquer Mangulon.

CCXCIV. — Henri veut engager le gouverneur à se rendre. — Il essuie un refus.

CCXCV. — Bertrand dispose tout pour l'assaut. — Les Espagnols se préparent à se défendre.

CCXCVI. — La ville est emportée et ils vont attaquer Borja. — La même proposition de Henri est rejetée par le nouveau gouverneur.

CCXCVII. — Bertrand prend les mêmes dispositions pour s'emparer de la ville. — L'assaut commence avec vigueur. — Le banneret de Bertrand s'y distingue.

CCXCVIII. — Les Espagnols effrayés se rendent. — Juifs et Sarrasins sont mis à mort.

CCXCIX. — Ils vont de là à Briviesca, qui refuse également de se soumettre à Henri.

CCC. — Bertrand partage ses troupes en divers corps pour l'assaut.

CCCI. — Cavrelai attaque le quartier défendu par les juifs.

CCCII. — Tous les chefs se signalent. — Quelques-uns y sont blessés.

CCCIII. — Le quartier des juifs est emporté. — On somme les Espagnols de se rendre et de livrer les juifs.

CCCIV. — Ils se retranchent dans leurs quartiers, pendant que les Espagnols traitent avec Bertrand. — Restés seuls à se défendre, ils sont mis à mort.

CCCV. — Deux bourgeois vont à Burgos rapporter à don Pèdre la prise de Briviesca.

CCCVI. — Il tombe dans un accès de fureur et les fait pendre comme des traîtres.

CCCVII. — De nouveaux rapports viennent confirmer la nouvelle et ajouter à sa confusion.

CCCVIII. — Fernand de Castro cherche à relever son courage. — Un juif lui conseille de se retirer à Tolède.

CCCIX. — Il part malgré les habitants de Burgos qui essayent de le retenir.

COURONNEMENT DE HENRI A BURGOS.

(I, v. 8512—8930.)

- cccx. — Un espion vient prévenir Henri de la retraite de son rival.
- cccxi. — Bertrand et son armée se mettent en marche pour Burgos.
- cccxii. — A leur approche, l'évêque convoque le conseil composé de gens des trois lois.
- cccxiii. — On propose aux gens des trois lois de donner leur avis séparément.
- cccxiv. — L'évêque prend leur serment. — Il démontre la légitimité de Henri.
- cccxv. — Les Sarrasins, sommés de répondre à leur tour, se trouvent d'accord avec les Espagnols.
- cccxvi. — Les juifs, mandés à leur tour, rendent compte de leur délibération.
- cccxvii. — Les avis étant unanimes, on envoie deux cordeliers à Henri.
- cccxviii. — Ils apportent la soumission de la ville et Henri les accueille avec joie.
- cccxix. — Le clergé et la population viennent au-devant du nouveau roi qui s'avance avec Bertrand.
- cccxx. — Sentiments de reconnaissance qu'il exprime à Bertrand. — Il fait son entrée dans Burgos.
- cccxxi. — Henri mande à sa femme de venir le rejoindre avec ses deux sœurs. — Bertrand prévenu de son arrivée va secrètement au-devant d'elle. — La reine, à la vue de Bertrand et des chevaliers, descend de sa mule pour leur rendre grâce.
- cccxxii. — Propos des sœurs de Henri au sujet de Bertrand et de son extérieur.
- cccxxiii. — La reine fait son entrée dans Burgos où elle est couronnée avec le roi. — Un service funèbre est célébré pour la reine Blanche.

PRISE DE CORDOUE ET DE SÉVILLE.

(I, v. 8931 — 9730.)

CCCXXIV. — Don Pèdre apprend la soumission de Burgos et se lamente. — Un astrologue juif lui prédit qu'il recouvrera son trône après l'avoir perdu.

CCCXXV. — Bertrand veut poursuivre son projet de croisade. — Un conseil est tenu à Burgos, où la reine supplie les chefs des compagnies de ne pas les abandonner.

CCCXXVI. — Ils tombent d'accord d'achever la ruine de don Pèdre avant toute autre entreprise.

CCCXXVII. — Ils se mettent en marche vers Tolède. — Don Pèdre effrayé part pour Séville avec ses trésors.

CCCXXVIII. — Description pompeuse de la table magique qu'il emporte avec lui.

CCCXXIX. — Pendant qu'il se retire à Cordoue, Henri et ses alliés arrivent à Tolède.

CCCXXX. — L'évêque engage la ville à se soumettre. — Henri est reçu comme souverain.

CCCXXXI. — Il veut poursuivre son rival à Cordoue. — La forêt périlleuse est traversée par son armée.

CCCXXXII. — Fureur de don Pèdre contre Bertrand qui le traque de si près.

CCCXXXIII. — Fernand de Castro l'engage à proposer un accord à son rival pour obtenir le départ de Bertrand.

CCCXXXIV. — Deux bourgeois apportent à Henri les propositions de son rival. — Elles sont accueillies par les chefs des aventuriers.

CCCXXXV. — Henri demande des otages pour garantir l'exécution du traité.

CCCXXXVI. — Cette réponse est rapportée à don Pèdre. — Fernand de Castro craignant d'être livré, s'enfuit en Galice.

CCCXXXVII. — Don Pèdre veut se retirer à Séville. — Il envoie en avant Eliot et Turquant.

CCCXXXVIII. — Après le départ de don Pèdre, Henri vient à Cordoue qui se soumet à lui. — De là il se met en marche sur Séville.

CCCXXXIX. — Don Pèdre chasse de sa cour ses deux conseillers juifs.

CCCXL. — Ils rencontrent en chemin Mahieu de Gournai.

CCCXLI. — Turquant offre d'aller à Séville pour engager les juifs à livrer cette ville à Henri. — Il laisse son compagnon en otage.

CCCXLII. — Conseil tenu par les juifs sur la proposition de Turquant.

CCCXLIII. — Une juive livre à don Pèdre le secret de cette délibération.

CCCXLIV. — Don Pèdre part de Séville et se fait accompagner de vingt des principaux bourgeois.

CCCXLV. — Il fait pendre en chemin les bourgeois de Séville. — Il est surpris par un épais brouillard.

CCCXLVI. — Dans cette obscurité, il est guidé par l'éclat de sa table magique. — Pendant ce temps l'armée de Henri approche de Séville.

CCCXLVII. — Bertrand vient au quartier des juifs, dont la porte lui est ouverte.

CCCXLVIII. — Les habitants se portent de ce côté, et, après une attaque vigoureuse, conviennent de se rendre.

ÉVÉNEMENTS A LA COUR DE PORTUGAL.

(I, v. 9731—10270.)

CCCXLIX. — Don Pèdre arrive à Lisbonne. — Il somme le roi de Portugal de l'aider.

CCCL. — Le roi s'y refuse et lui reproche sa folle conduite.

CCCLI. — Il conseille à don Pèdre d'aller à Bordeaux réclamer le secours du prince de Galles.

CCCLII. — Don Pèdre goûte ce conseil et s'apprête à le suivre.

CCCLIII. — Il fait embarquer ses trésors et part pour la Guienne.

CCCLIV. — Henri tient conseil avec les chevaliers. — Bertrand est d'avis d'envoyer en Portugal pour savoir les intentions du roi.

CCCLV. — Mahieu de Gournai se charge de cette mission. — Il vient à Lisbonne et interroge son hôte sur ce qu'est devenu don Pèdre.

SOMMAIRE.

CXI

CCCLVI. — Il se présente à la cour du roi de Portugal occupé de fêtes.

CCCLVII. — Le roi se justifie au sujet de don Pèdre. — Il invite Mahieu de Gournai à sa table.

CCCLVIII. — Il lui demande son avis sur le talent de deux ménestrels. — Mahieu de Gournai raille l'admiration du roi pour eux.

CCCLIX. — Le roi, piqué, l'invite pour le lendemain à une joute.

CCCLX. — Mahieu de Gournai s'offre d'y soutenir le défi qu'on lui porte.

CCCLXI. — La joute a lieu avec une grande pompe.

CCCLXII. — Mahieu de Gournai se signale. — Le roi presse en secret un chevalier breton d'entrer en lice.

CCCLXIII. — Ce nouveau combattant renverse l'Anglais à la grande satisfaction du roi et de sa cour.

CCCLXIV. — Mahieu de Gournai apprend en partant la ruse dont il a été victime. — Il vient rendre compte de sa mission à Henri.

CCCLXV. — Les chevaliers anglais l'avertissent qu'ils se retireront de son service à l'arrivée du prince de Galles.

DON PÈDRE A LA COUR DU PRINCE DE GALLES.

(I, v. 10271 — 10975.)

1367. CCCLXVI. — Henri profite de leur présence pour achever la conquête de son royaume.

CCCLXVII. — Daniot et Turquant sont accusés du meurtre de la reine Blanche.

CCCLXVIII. — Les deux complices s'accusent mutuellement. — Bertrand propose un duel judiciaire.

CCCLXIX. — Le champ est ordonné et les deux combattants mis en présence.

CCCLXX. — Ils s'attaquent avec acharnement à la grande joie des spectateurs.

CCCLXXI. — Au milieu de cette lutte, les deux juifs sont tués par la foudre.

CCCLXXXII. — Ce miracle produit un grand nombre de conversions. — Cependant don Pèdre arrive à Bordeaux.

CCCLXXXIII. — Le prince de Galles apprend à Angoulême l'arrivée de don Pèdre en Guienne.

CCCLXXXIV. — Il y envoie Chandos qui cherche à lui rendre courage.

CCCLXXXV. — Chandos l'amène à la cour du prince de Galles.

CCCLXXXVI. — Don Pèdre expose l'événement qui l'a chassé de son trône. — Le prince de Galles s'engage à l'y rétablir.

CCCLXXXVII. — Don Pèdre promet à son tour de lui faire hommage de sa couronne.

CCCLXXXVIII. — On apporte la table magique que don Pèdre offre au prince de Galles.

CCCLXXXIX. — La princesse de Galles s'afflige du projet de son mari et reçoit froidement le présent de don Pèdre.

CCCLXXX. — Le prince de Galles l'apprend et s'en rit.

CCCLXXXI. — Les préparatifs pour l'expédition se font à Bordeaux.

CCCLXXXII. — Il envoie aux Anglais l'ordre par écrit de quitter le service de don Henri.

CCCLXXXIII. — Cavrelai prend congé de Bertrand.

CCCLXXXIV. — Il donne un conseil à Henri en le quittant.

CCCLXXXV. — Les Français restent fidèles à sa fortune et Bertrand le console.

ENTRÉE DE L'ARMÉE ANGLAISE EN ESPAGNE.

(I, v. 10976 — 11414.)

136? CCCLXXXVI. — Henri rassemble son armée pour préserver son royaume de l'invasion.

CCCLXXXVII. — Le prince de Galles est en marche avec une armée moins nombreuse mais composée de troupes d'élite.

CCCLXXXVIII. — Le roi de Navarre lui accorde le passage par son royaume.

CCCLXXXIX. — L'armée avance dans sa route. — Elle est tourmentée par la disette.

SOMMAIRE.

CXIII

cccxc. — Guillaume Felleton conduit une troupe de fourrageurs. — Bertrand en est averti.

cccxcI. — Il forme le projet de le surprendre.

cccxcII. — Il rencontre les Anglais près de Reze. — Il met ses gens en embuscade.

cccxcIII. — On avertit Felleton de la présence des ennemis.

cccxcIV. — Il envoie demander si Bertrand est du nombre.

cccxcv. — Felleton, les prenant pour des Espagnols, les attaque.

cccxcvi. — Le combat engagé, Bertrand arrive avec les siens. — Il défait les Anglais, et tue leur chef.

cccxcvII. — Cette défaite et la famine rendent plus critique la position de l'armée anglaise.

cccxcvIII. — Henri tient conseil sur la résolution qu'il doit prendre.

cccxcix. — Bertrand est d'avis de ne pas livrer bataille. — Les Espagnols sont d'avis contraire.

BATAILLE DE NAVARETTE.

(I, v. 11415—12192.)

cd. — Des deux côtés on se prépare pour la bataille. — Le prince de Galles dispose son armée.

cdI. — Le duc de Lancastre commande le premier corps. — Un second est mis sous le commandement du capitaine de Buch.

cdII. — Chandos commande le troisième, et fait déployer sa bannière.

cdIII. — Le prince de Galles prend le commandement du quatrième. — Il harangue son armée.

cdIV. — Chandos envoie son héraut à Bertrand pour lui demander la bataille.

cdv. — Bertrand accueille le héraut. — Il plaisante sur la disette qu'éprouvent les Anglais.

cdvi. — Il fait ses dispositions pour le combat. — Les Français conviennent entre eux de ne pas se séparer.

cdvII. — La mêlée commence. — Les Anglais portent tous leurs efforts contre les Espagnols.

- CDVIII. — Henri soutient leur attaque avec le courage du désespoir.
 CDIX. — Bertrand vient le soutenir avec sa compagnie.
 CDX. — Henri tient tête à Chandos qu'il fait reculer.
 CDXI. — Le prince de Galles fond à son tour sur les Espagnols.
 CDXII. — Don Pèdre réclame pour lui cette nouvelle attaque et l'exécute.
 CDXIII. — Sa présence et ses injures troublent les Espagnols. — Ils sont défaits et jetés dans l'Èbre.
 CDXIV. — Bertrand, informé de cette défaite, songe au péril de Henri.
 CDXV. — Il le tire de la mêlée et l'engage à fuir.
 CDXVI. — Henri s'y refuse et retourne au combat. — Après un nouvel exploit, il prend ce parti.
 CDXVII. — Il fuit avec quatre chevaliers. — Il en dépêche un à sa femme pour qu'elle vienne le rejoindre.
 CDXVIII. — La fuite des Espagnols fait retomber sur les Français tout le poids du combat.
 CDXIX. — Ils se défendent vaillamment. — Le prince de Galles les somme de se rendre.
 CDXX. — Don Pèdre attaque Bertrand qui le repousse. — Il se rend au prince de Galles.
 CDXXI. — Don Pèdre réclame les prisonniers français. — Le prince de Galles refuse de les lui livrer.
 CDXXII. — Don Pèdre fait poursuivre son rival. — Les Anglais entrent dans Navarette.

RÉTABLISSEMENT DE DON PÈDRE ET RETRAITE DES ANGLAIS.

(1, v. 12193 — 12691.)

1367.

- CDXXIII. — Don Pèdre propose de marcher sur Burgos.
 CDXXIV. — Alarmes et plaintes de la population à la nouvelle de leur approche.
 CDXXV. — On amène prisonniers devant le prince de Galles le Bègue de Villaines et l'amiral d'Espagne. — Ce dernier, comme Espagnol, est livré à don Pèdre.

SOMMAIRE.

CXXV

CDXXVI. — Cependant Henri arrive à Transtamare où il retrouve sa femme.

CDXXVII. — La reine s'efforce de relever son courage, secondée par l'évêque de Tolède.

CDXXVIII. — L'évêque de Burgos vient trouver le prince de Galles pour obtenir d'être garanti de la fureur de don Pèdre.

CDXXIX. — Le prince de Galles gourmande don Pèdre. — Il l'oblige à faire grâce à ses sujets.

CDXXX. — Ils entrent dans Burgos et y séjournent.

CDXXXI. — Don Pèdre propose à ses alliés de s'arrêter pendant qu'il ira recueillir l'argent qui devait acquitter ses promesses.

CDXXXII. — Le prince de Galles propose à son conseil de se retirer en Navarre.

CDXXXIII. — La retraite est résolue. — Cavrelai tente en vain d'obtenir du prince de Galles la délivrance de Bertrand.

CDXXXIV. — Don Pèdre manque de parole aux Anglais qui demandent à retourner en Guienne.

CDXXXV. — Ils retournent à Bordeaux dans un état misérable pendant que le reste de l'Espagne se soumet à don Pèdre.

CDXXXVI. — Tolède se rend à lui, et l'accueille par des fêtes.

AVENTURES DE HENRI DE TRANSTAMARE.

I, v. 12692 — 13155.

CDXXXVII. — Henri forme le projet d'aller chercher du secours auprès du pape et du roi de France.

CDXXXVIII. — Il s'habille en pèlerin, et vient à Perpignan.

CDXXXIX. — Un Aragonais le questionne sur l'état de l'Espagne. — Il l'emmène dîner au palais du roi d'Aragon.

CDXL. — Henri se découvre au roi d'Aragon, qui promet de le seconder.

CDXLI. — De Perpignan il se rend à Bordeaux, malgré les remontrances de ses gens.

CDXLII. — Il rencontre un écuyer. — Il lui demande des nouvelles de Bertrand.

CDXLIII. — Il se découvre à lui. — L'écuyer cherche les moyens de lui ménager une entrevue avec le prisonnier.

CDXLIV. — Il séduit le geôlier, qui l'introduit auprès de Bertrand.

CDXLV. — L'écuyer informe Bertrand de la présence de Henri à Bordeaux.

CDXLVI. — Moyen qu'emploie Bertrand pour obtenir l'introduction du pèlerin.

CDXLVII. — Bertrand et Henri se retrouvent ensemble. — Ils confèrent sur leurs intérêts.

CDXLVIII. — Le geôlier a des soupçons sur l'étranger. — Sa femme en avertit Bertrand qui le maltraite.

CDXLIX. — Pendant qu'il le châtie, Henri en profite pour s'évader et rejoindre les siens.

CDL. — Il vient à Béziers, d'où il se rend à Avignon. — Il rencontre le duc d'Anjou à Villeneuve.

CDLI. — Il s'entretient avec lui des moyens de recouvrer son royaume.

CDLII. — Tous deux vont rendre visite au pape, qui accueille Henri à sa cour.

RENTÉE DE HENRI EN ESPAGNE.

(I, v. 13156—13366.)

CDLIII. — Le prince de Galles met à rançon le Bègue de Villaines.

CDLIV. — Il vient rejoindre Henri et rentre avec lui en Espagne.

CDLV. — Henri envoie une lettre à sa femme pour la prévenir de sa rentrée en Espagne.

CDLVI. — Elle rassemble ses partisans pour venir le rejoindre au siège de Tolède.

CDLVII. — Résolution désespérée, prise par le gouverneur de Tolède et les partisans de don Pèdre.

CDLVIII. — Henri met le siège devant Tolède.

SOMMAIRE.

CXXII

CDLIX. — Dou Pèdre engage ses partisans à se défendre pendant qu'il ira leur chercher des secours chez les Sarrasins.

BERTRAND EST MIS A RANÇON PAR LE PRINCE DE GALLES.

(II, v. 13367 — 13725.)

CDLX. — Le prince de Galles convie un jour chez lui ses barons et la conversation est amenée sur Bertrand.

CDLXI. — Il l'envoie chercher dans sa prison. — Les chevaliers le trouvent jouant avec insouciance aux échecs.

CDLXII. — Il les accueille avec gaieté, et se rend à l'invitation du prince de Galles.

CDLXIII. — Effet de son apparition. — Sa présence met le prince de Galles en bonne humeur.

CDLXIV. — Il lui propose de le délivrer à condition de ne plus s'armer contre lui. — Refus de Bertrand.

CDLXV. — Il explique avec fierté les motifs de son expédition en Espagne.

CDLXVI. — Surprise du prince de Galles. — Il lui explique pourquoi il le met à rançon.

CDLXVII. — Ils débattent le chiffre de cette rançon. — Belles paroles de Bertrand.

CDLXVIII. — Sentiments des assistants. — Le bruit de cette délivrance se répand au dehors.

CDLXIX. — Le peuple veut voir Bertrand. — Propos divers qu'il tient sur son compte.

CDLXX. — La princesse de Galles lui fait fête et veut payer une part de sa rançon. — Mot galant de Bertrand.

SIEGE DE TARASCON.

(II, v. 13726 — 14076.)

CDLXXI. — Bertrand part pour chercher l'argent. — Cavrelai l'accompagne à quelque distance.

CDLXXII. — Bertrand rencontre un écuyer. — Il lui fait quelques questions et lui donne de quoi se racheter.

CDLXXIII. — Il se rend à Tarascon pour rejoindre le duc d'Anjou occupé au siège de cette ville.

CDLXXIV. — Accueil que lui fait ce prince. — Sa présence donne de l'activité aux opérations du siège.

CDLXXV. — Il est rejoint par plusieurs de ses compagnons d'armes. — Il les prévient de se tenir prêts à retourner en Espagne.

CDLXXVI. — Le siège se poursuit avec vigueur mais sans succès.

CDLXXVII. — Bertrand prend le parti d'aller en personne faire une sommation aux assiégés.

CDLXXVIII. — Il les harangue et les somme de se rendre aux conditions qu'il leur propose.

CDLXXIX. — Ces paroles répandent un grand trouble dans la population de Tarascon.

CDLXXX. — Ils conviennent de se rendre. — On envoie une députation au duc d'Anjou.

CDLXXXI. — Le prince l'accueille dans sa tente. — Il leur fait grâce à la prière de Bertrand.

CDLXXXII. — De Tarascon on se rend à Arles. — Bertrand témoigne son impatience d'être libre.

LIBÉRATION DE BERTRAND.

(II, v. 14077 — 14373.)

ANR. 1368. CDLXXXIII. — Il donne ses instructions à ses parents. — Il retourne à Bordeaux avec une partie de la somme.

CDLXXXIV. — Il passe par une auberge où se trouvent plusieurs de ses compagnons d'armes prisonniers.

CDLXXXV. — Bertrand les reconnaît, et s'attable avec eux.

CDLXXXVI. — Il s'enquiert de leurs besoins et leur donne de quoi se racheter.

CDLXXXVII. — Il prend congé d'eux pour aller en Bretagne.

SOMMAIRE.

CXIX

CDLXXXVIII. — Les prisonniers, de retour à Bordeaux, sont accusés d'avoir volé l'argent qu'ils apportent.

CDLXXXIX. — Ils expliquent le fait. — La générosité de Bertrand fait grand bruit.

CDXC. — Bertrand est accueilli par ses compatriotes. — On se cotise pour payer sa rançon.

CDXCI. — Il revient à Bordeaux après avoir donné tout son argent. — Le prince de Galles l'accueille par des railleries.

CDXCII. — Sa rançon est enfin payée et il est rendu à la liberté.

ÉVÈNEMENTS DU SIÈGE DE TOLEDE.

(II, v. 14374—14600.)

CDXCIII. — Il rentre en Espagne et se rend dans son duché de Molines.

CDXCIV. — Pendant ce temps Henri pressait ailleurs le siège de Tolède.

CDXCV. — Les habitants sont résolus à une défense désespérée.

CDXCVI. — Don Pèdre qui a fait alliance avec les Sarrasins vient au secours de Tolède. — Une sortie que font les habitants est repoussée par le Bègue de Villaines.

CDXCVII. — Un assaut est donné à la ville.

CDXCVIII. — On dresse des potences pour pendre les prisonniers de la ville rebelle.

CDXCIX. — Un des condamnés demande à donner un avis à Henri.

D. — Il obtient sa grâce en lui révélant le secret de l'arrivée de don Pèdre.

DI. — Bertrand reçoit une lettre de Henri et part pour le rejoindre à Tolède.

TENTATIVES DE DON PÈDRE.

(II, v. 14601—15247.)

DII. — Don Pèdre approche avec ses alliés, et croit surprendre son rival.

DIII. — Il est au contraire attaqué à l'improviste. — Il se rencontre avec son frère.

- DIV. — Description de son cheval Passefer.
- DV. — Le combat s'engage entre les deux partis.
- DVI. — Bertrand arrive à propos pour soutenir les troupes de Henri.
- DVII. — Exploit de Keranlouet contre un favori de don Pèdre.
- DVIII. — Les Sarrasins sont défaits et don Pèdre prend la fuite.
- DIX. — Il se réfugie à Montesclaire et en repart aussitôt.
- DX. — Henri poursuit son rival dans cette ville qui se rend à lui.
- DXI. — Ils y séjournent et se remettent à la poursuite de don Pèdre.
- DXII. — Celui-ci arrive à Monjardin qui lui ferme ses portes.
- DXIII. — Il rencontre un parti des siens conduit par Fernand de Castro.
- DXIV. — Il retourne avec ce secours contre ceux qui le poursuivent.
- DXV. — Ils se mettent en embuscade pour surprendre l'avant-garde.
- DXVI. — Elle est mise en déroute par don Pèdre.
- DXVII. — Ils se replient sur Bertrand qui les rallie et les ramène.
- DXVIII. — Sa présence rétablit le combat et force don Pèdre à fuir.
- DXIX. — Fernand de Castro l'abandonne en route. — Fureur de don Pèdre.
- DXX. — Il arrive au bord de la mer, et veut entrer dans un vaisseau prêt à faire voile.
- DXXI. — Un juif le fait reconnaître. — Les mariniers veulent le jeter à la mer.
- DXXII. — Humiliation exemplaire de don Pèdre. — Il est acheté par le juif et vendu aux païens.
- DXXIII. — Henri et Bertrand retournent au siège de Tolède.

NOUVEAUX PREPARATIFS DE DON PEDRE.

(II, v. 15248 — 15658.)

- DXXIV. — Don Pèdre paye sa rançon et se rend dans le royaume de Bellemarine.
- DXXV. — Il est accueilli par le roi qui lui offre une de ses filles.
- DXXVI. — Il prépare pour le secourir une flotte et un corps d'armée commandé par son fils.

SOMMAIRE.

CXXI

DXXVII. — Deux pèlerins passent par ce pays et sont témoins de ces préparatifs.

DXXVIII. — Ils se mettent en mer. — Arrivés en Espagne, ils sont accueillis par une châtelaine.

DXXIX. — Elle les questionne sur leur voyage, et apprend d'eux que don Pèdre est vivant.

DXXX. — Elle se met avec eux en route pour porter cette nouvelle à Henri.

DXXXI. — Elle va trouver la reine qui la conduit à son mari.

DXXXII. — Effroi de Henri à cette nouvelle. — Bertrand s'en réjouit au contraire.

DXXXIII. — Les Sarrasins débarquent à quelque distance de Tolède. — On se met en marche contre eux.

DXXXIV. — Ce premier corps est défait par Bertrand et forcé de se rembarquer. — Don Pèdre arrive avec le gros de l'armée à Séville, où il rassemble tous ses partisans.

BATAILLE DE MONTIEL.

(II, v. 15659—16259.)

ANN. 1369.

DXXXV. — Il part avec toutes ses forces pour Tolède. — Henri apprend sa marche.

DXXXVI. — Bertrand engage Henri à le prévenir.

DXXXVII. — Il propose un plan de campagne qui est adopté.

DXXXVIII. — L'armée de Henri arrive à Montiel. — Des coureurs sont envoyés à la découverte.

DXXXIX. — Une attaque de l'un de ces coureurs annonce sa présence à don Pèdre.

DXL. — Il met son armée en défense.

DXLI. — Des deux côtés on se prépare à un combat décisif.

DXLII. — Dispositions de l'armée de don Pèdre. — Présomption du chef sarrasin.

DXLIII. — Les deux armées s'approchent. — On s'exhorte mutuellement à bien faire.

DXLIV. — La mêlée commence. — Bertrand et le Bègue de Villaines se signalent.

DXLV. — Don Pèdre rencontre Henri et l'apostrophe.

DXLVI. — Après un combat d'injures, ils en viennent aux mains. — Don Pèdre est renversé du choc de Henri.

DXLVII. — Relevé par les siens, il renverse Henri à son tour.

DXLVIII. — Exploit des chevaliers qui décident la déroute des Sarrasins.

ÉVASION ET PRISE DE DON PÈDRE.

(II, v. 16260—16639.)

ANN. 1369.

DXLIX. — Don Pèdre, forcé de fuir, se réfugie au château de Montiel.

DL. — Henri, averti du lieu de sa retraite, vient l'y assiéger.

DLI. — Il fait toutes les démonstrations d'un long siège.

DLII. — Don Pèdre s'inquiète de ces dispositions.

DLIII. — Il forme le projet de s'échapper.

DLIV. — Il tente plusieurs sorties qui sont toujours repoussées.

DLV. — Un héraut est envoyé au château pour sommer le commandant de livrer don Pèdre. — Sur le faux bruit de son départ on est sur le point de lever le siège.

DLVI. — Cette ruse n'ayant pas réussi, il cherche à s'évader pendant une nuit.

DLVII. — Un poste l'entend, et en donne avis au Bègue de Villaines.

DLVIII. — Il arrête don Pèdre, qui cherche à le séduire.

MORT DE DON PÈDRE.

(II, v. 16640—16863.)

ANN. 1369.

DLIX. — Comme il le conduit dans sa tente, le vicomte de Roquebertin veut lui soustraire son prisonnier.

DLX. — Alain de la Houssaie le félicite de sa capture.

DLXI. — Le Bègue de Villaines envoie son banneret prévenir Henri. — Celui-ci accourt et veut tuer son frère.

DLXII. — Le Bègue de Villaines défend son prisonnier.

DLXIII. — Henri le lui achète. — Les deux frères s'injurient et luttent corps à corps.

DLXIV. — Bertrand survient et voit Henri sous son frère. — Il engage un assistant à le tirer par-dessus.

DLXV. — Henri ayant blessé à mort son frère ordonne qu'on lui tranche la tête.

DLXVI. — Un écuyer exécute l'ordre. — Cette tête portée à Séville amène sa soumission.

REDDITION DE TOLEDE ET DÉPART DE BERTRAND.

(II, v. 16864—17266.)

xxx. 1370.

DLXVII. — Le siège de Tolède est repris. — Un écuyer vient trouver Bertrand de la part du roi de France, pour l'inviter à se rendre auprès de lui.

DLXVIII. — Henri s'inquiète de ce départ tant qu'il n'a pas pris Tolède. — Bertrand lui suggère une ruse de guerre.

DLXIX. — On fait savoir aux assiégés la mort de don Pèdre. — Ils refusent d'y croire et souffrent d'une famine horrible.

DLXX. — Nouveau moyen proposé par Bertrand pour amener la soumission de Tolède.

DLXXI. — Il réussit, et Bertrand prend congé de Henri.

DLXXII. — Un nouveau message du roi presse Bertrand de venir au secours de la France ravagée par les Anglais.

DLXXIII. — Bertrand va d'abord assiéger Soria qui faisait partie de son domaine.

DLXXIV. — Le maréchal d'Audeneham vient l'y rejoindre pour hâter son départ.

DLXXV. — Bertrand se décide et donne des avis sur la conduite à suivre.

EXPLOITS DE BERTRAND A SA RENTRÉE EN FRANCE.

(II, v. 17267—17541.)

ANN. 1370. DLXXVI. — Il passe par le comté de Foix. — Il est accueilli par le comte qui se plaint à lui du secours donné au comte d'Armagnac par Olivier du Guesclin.

DLXXVII. — Bertrand s'emploie à les mettre en paix. — Il se rend de là dans le Languedoc, où il réduit plusieurs villes.

DLXXVIII. — Il rejoint le duc d'Anjou qui lui rend compte de l'état de la France.

DLXXIX. — Il se rend dans le Périgord. — Il y est accueilli par le frère du comte.

DLXXX. — Bertrand pour le remercier veut prendre une abbaye occupée par des Anglais sur ses terres.

DLXXXI. — Il somme le capitaine de se rendre et sur son refus livre un assaut.

DLXXXII. — L'abbaye est prise. — Il se met en route pour Paris, où il envoie en avant le maréchal d'Audeneham.

DLXXXIII. — Le maréchal informe le roi de l'arrivée prochaine de Bertrand.

SITUATION DE PARIS PENDANT L'INVASION DES ANGLAIS.

(II, v. 17542—17753.)

ANN. 1370. DLXXXIV. — État critique de Paris menacé par l'armée anglaise. — Ravages qu'elle commet dans ses environs.

DLXXXV. — Les Anglais viennent insulter Paris défendu par une noblesse nombreuse, mais à qui le roi défend de sortir et de combattre en plaine.

DLXXXVI. — Un chevalier anglais vient soutenir un défi à la porte Saint-Marcel, où il est tué.

DLXXXVII. — Les Anglais veulent le venger, mais n'osent attaquer Paris.

DLXXXVIII. — Ils se délogent des environs et ravagent tout sur leur passage. — Les Français les harcèlent dans leur marche.

DLXXXIX. — Les Anglais s'entretiennent de Bertrand. — Thomas de Granson est jaloux de se trouver aux prises avec lui.

DXC. — Ils continuent leur retraite sur la Loire pendant que Bertrand arrive à Paris.



BERTRAND EST NOMMÉ CONNÉTABLE.

(II, v. 17754 — 18128.)

ANW. 1370.

DXCI. — Il est conduit à l'hôtel de Saint-Paul, où le roi l'accueille et le retient.

DXCII. — Il lui fait part de son projet de le nommer connétable. — Bertrand veut qu'il en fasse la proposition à son conseil.

DXCIII. — Discours du roi pour appuyer sa proposition. — Elle est accueillie avec enthousiasme.

DXCIV. — Il offre à Bertrand l'épée de connétable qui ne l'accepte que sous condition.

DXCV. — Le roi l'accorde, et refuse à son connétable les moyens de faire la guerre.

DXCVI. — Il lui indique les moyens d'avoir de l'argent pour subvenir aux frais de la guerre.

DXCVII. — Il se rend à Caen, où il envoie dire à sa femme de se rendre avec toute sa vaisselle.

DXCVIII. — Bertrand donne un grand dîner aux chefs de l'armée. — On admire sa vaisselle; il annonce qu'il la destine à payer les soldats.

DXCIX. — Il donne à ses troupes l'ordre de se réunir à Château-de-Ville (Vire).

DC. — Il prend congé de sa femme qu'il renvoie en Bretagne. -- On accourt de toutes parts sous ses bannières.

COMBAT DE PONTVALAIN.

(II, v. 18129—18506.)

ANN. 1370.

DCI. — Un héraut vient le trouver de la part de Thomas de Granson qui l'a chargé d'une lettre pour le nouveau connétable.

DCII. — L'Anglais demande jour pour une bataille. — On prend connaissance du message.

DCIII. — Bertrand donne sa réponse au héraut.

DCIV. — Il lui fait compter une somme et ordonne qu'on lui fasse fête. — Le héraut s'oublie et s'enivre.

DCV. — Bertrand en profite pour aller surprendre les Anglais dans leurs cantonnements.

DCVI. — Il se met en route par une nuit obscure et pluvieuse. — Il défend aux troupes de sonner de leurs instruments.

DCVII. — Le maréchal d'Audeneham, et plusieurs autres chefs entraînés par son exemple, suivent le mouvement de Bertrand.

DCVIII. — Difficulté de cette marche. — Confiance des soldats dans leur chef.

DCIX. — Quelques murmures se font entendre. — Bertrand ranime les courages par sa gaieté.

DCX. — On arrive à Pontvalain. — Le soleil se montre et les réchauffe.

DCXI. — Bertrand harangue sa troupe. — Il lui ordonne de se préparer à combattre.

DCXII. — Les Français prennent leurs dispositions. — Confiance des Anglais qui ne se doutent pas que leurs ennemis soient si près d'eux.

DCXIII. — L'attaque commence. — Les Anglais sont surpris et leur chef se croit trahi par son héraut.

DCXIV. — Ils se défendent avec fureur et avantage. — Leur défaite est achevée par l'arrivée des nouveaux corps français.

SUITE DE LA CAMPAGNE DU MAINE.

(II, v. 18507—18724)

Ann. 1370.

DCXV. — Après ce combat, on marche à l'attaque de la ville de Vaux.

DCXVI. — Les Anglais cherchaient à s'y rallier. — Bertrand arrive et somme la garnison de se rendre.

DCXVII. — Sur leur refus, il commence l'attaque et emporte la ville.

DCXVIII. — Les Anglais se replient de toutes les villes environnantes, sur Saint-Maur et Saumur.

DCXIX. — Bertrand, informé que Cressonnelle y commande, s'efforce de l'amener à lui rendre la ville.

DCXX. — Cressonnelle met le feu à Saumur en se retirant. — Les Français marchent sur Bressuire.

DCXXI. — La ville est prise. — Une querelle s'élève au sujet des prisonniers. — Bertrand et Clisson ordonnent qu'on les mette à mort.

DCXXII. — Les Anglais enfermés dans le fort refusent de se rendre en voyant le sort de leurs compagnons. — Après une attaque, Bertrand revient à Saumur, où le maréchal d'Audeneham tombe malade et meurt.

DCXXIII. — Olivier de Clisson surprend un corps anglais au moment où il se rembarquait pour l'Angleterre.

TENTATIVE SUR LA ROCHELLE.

(II, v. 18725—18897.)

Ann. 1372.

DCXXIV. — Changement survenu dans le gouvernement de la Guienne. — Victoire navale remportée par Ivain de Galles et la flotte espagnole sur le comte de Pembroke.

DCXXV. — Bertrand est envoyé vers la Rochelle pour tenter d'amener sa soumission.

DCXXVI. — Accord secret de Bertrand avec les bourgeois de la Rochelle.

DCXXVII. — Il attend en vain le capital de Buch pour combattre. — Il fait

sa jonction avec le corps amené par le duc de Bourbon. — Après quelques conquêtes, il est rappelé par le roi.

MORT DE CHANDOS.

(II, v. 18898—19388.)

1169. DCXXVIII. — Conduite de Chandos dans le Poitou. — Kéranlouet fait une tentative aux environs de Poitiers.
- DCXXIX. — Chandos se met en marche pour aller réprimer cette attaque.
- DCXXX. — Il apprend qu'il est au pont de Lussac avec le butin qu'il a enlevé.
- DCXXXI. — Chandos veut s'emparer de ce pont pour couper le passage de la Vienne.
- DCXXXII. — Kéranlouet est averti de la marche de Chandos.
- DCXXXIII. — Il prend ses dispositions pour s'emparer le premier du passage. — Il envoie en avant son butin sous la conduite des valets.
- DCXXXIV. — Arrivé le premier au pont de Lussac, il s'y poste. — Chandos hésite à l'attaquer.
- DCXXXV. — Il lui fait proposer de se rendre. — Sur son refus, il confie l'attaque à son frère.
- DCXXXVI. — Pendant le combat, les valets, prévenus de l'attaque, reviennent sur leurs pas. — Ils lancent des pierres sur les Anglais.
- DCXXXVII. — Chandos s'étonne de ce secours d'un nouveau genre. — Il reçoit une première blessure.
- DCXXXVIII. — Il ne cesse pas pour cela de combattre. — Ivon de Launoi est fait prisonnier.
- DCXXXIX. — Danger que court Kéranlouet. — Il est sauvé par la générosité d'un Anglais autrefois rançonné par lui.
- DCXL. — Chandos est blessé à mort. — Les Anglais veulent massacrer leurs prisonniers. — Chandos ordonne qu'on respecte leur vie.
- DCXLI. — Conduit à Chauvigny, il meurt regretté par les deux partis.

OPÉRATIONS EN POITOU ET EN AUVERGNE.

(II, v. 19389—19593.)

AN. 1369—
1371.

DCXLII. — Kéranlouet est racheté par les habitants de Tours. — Revenu à la Roche de Posay, il reçoit un message de Bertrand.

DCXLIII. — Il forme le projet d'enlever Chatelleraut par surprise.

DCXLIV. — Il fait couper pendant la nuit à rase terre la palissade qui faisait sa défense.

DCXLV. — Ils entrent dans la ville par la chute de la palissade qu'ils avaient sciée à sa base.

DCXLVI. — La ville prise est mise au pillage. — On fait le siège de la forteresse.

DCXLVII. — On mine une tour qu'on fait écrouler. — Malgré cet avantage, on ne peut s'emparer du fort.

DCXLVIII. — Bertrand fait une campagne en Auvergne. — Il échoue devant Hussel par l'effet de la mauvaise saison.

SIÈGE DE MONCONTOUR ET DE SAINTE-SÈVÈRE.

(II, v. 19594—20140.)

AN. 1371.

DCXLIX. — Préparatifs pour une nouvelle campagne dans le Poitou. — Une nombreuse armée se forme sous les ordres de Bertrand.

DCL. — Bertrand envoie Clisson faire le siège de Moncontour. — Un Anglais fait une insulte publique aux armes du connétable.

DCLI. — Il apprend cette injure et se rend au siège pour la venger.

DCLII. — Il livre un assaut contre la ville qui cède à son attaque. — La garnison livre le coupable pour se sauver.

DCLIII. — Bertrand fait de grands préparatifs pour faire le siège de Sainte-Sévère.

DCLIV. — Bertrand somme vainement la ville de se rendre. — Les Français se logent alentour.

DCLV. — Geoffroi Payen laisse tomber par distraction sa hache dans le fossé de la place.

DCLVI. — Il se lamente de cette perte et veut essayer de la reprendre.

DCLVII. — Il descend dans le fossé en faisant la chaîne avec plusieurs de ses compagnons.

DCLVIII. — Ils tombent au fond du fossé, et leur position les enhardit à attaquer le mur de la place.

DCLIX. — Bertrand les fait soutenir, et l'assaut devient général.

DCLX. — Exploits de l'abbé de Malepaye.

DCLXI. — Les Anglais se défendent avec confiance dans l'attente d'un secours qui doit leur venir.

DCLXII. — Incident de cet assaut. — Bertrand fait défoncer des tonneaux de vin pour animer ses soldats.

DCLXIII. — Artifice des assiégés pour éviter l'effet des traits et des machines.

DCLXIV. — Divers moyens de résistance qu'ils emploient successivement.

DCLXV. — On continue de miner. — L'abbé de Malepaye est le plus ardent à l'ouvrage. — Il fait un trou à la muraille et veut passer par cette ouverture. — Il est sur le point d'être pris par les Anglais.

DCLXVI. — La résistance commence à se ralentir. — Le capitaine veut entrer en pourparlers.

DCLXVII. — Bertrand ne leur laisse pas d'autre parti que de se rendre sans condition.

DCLXVIII. — L'attaque recommence avec une nouvelle fureur. — Une nouvelle mine est ouverte.

DCLXIX. — L'abbé de Malepaye essaye de brûler les assiégés.

DCLXX. — L'incendie se propage, et force les Anglais à se rendre.

DCLXXI. — L'armée s'établit dans Sainte-Sévère. — Bertrand veut punir les Français pris avec la garnison anglaise.

DCLXXII. — Il les livre aux valets de l'armée pour être mis à mort.

OPÉRATIONS MILITAIRES DANS LE POITOU.

(II, v. 20441 — 20842.)

1372.

DCLXXIII. — Les Anglais chassés de Sainte-Sévère rencontrent en chemin le captal de Buch qui venait faire lever le siège.

DCLXXIV. — Il questionne les vaincus. — Ses sentiments en apprenant d'eux quel est leur vainqueur, et la prise de la ville.

DCLXXV. — Il se replie sur la Souterraine près de laquelle étaient déjà les Français.

DCLXXVI. — On vient dire à Bertrand la présence du captal et les préparatifs de guerre des Anglais.

DCLXXVII. — Bertrand propose différentes dispositions aux chefs qui l'accompagnent. — Ils refusent de le quitter.

DCLXXVIII. — Il forme le projet de marcher rapidement sur Poitiers sans s'occuper du captal.

DCLXXIX. — Ils quittent l'abbaye où ils étaient et arrivent au fort d'Anglé.

DCLXXX. — Le capitaine offre de se rendre après la soumission de Poitiers.

DCLXXXI. — Les Français vont de là à Chauvigny.

DCLXXXII. — Convention relative à cette ville et aux forts qui l'entourent.

DCLXXXIII. — Bertrand veut que leur soumission précède celle de Poitiers.

DCLXXXIV. — Il somme l'évêque de Poitiers de rendre ses forteresses au roi de France. — Opinion qu'il exprime sur l'abus des richesses de l'Église.

DCLXXXV. — L'évêque se soumet, et Bertrand rassemble de nouveau les chefs.

PRISE DE POITIERS.

(II, v. 20843 — 21242.)

1373.

DCLXXXVI. — Il propose de se diriger sur Poitiers et de profiter des dispositions des habitants.

DCLXXXVII. — Ils arrivent près de Poitiers, et s'arrêtent à quelque distance pour entrer en pourparler avec les habitants.

DCLXXXVIII. — Bertrand est d'avis d'entrer immédiatement dans la ville. — On se remet en marche.

DCLXXXIX. — L'alarme se répand dans la ville à leur approche. — Le conseil des bourgeois se rassemble. — Plusieurs avis sont émis.

DCXC. — Le conseil décide de se rendre à la porte de la ville et d'y attendre l'événement.

DCXCI. — Les Anglais veulent avoir la garde de la ville. — Ils en demandent les clefs qui leur sont refusées.

DCXCII. — Ils se retirent dans le fort. — Bertrand se présente aux portes avec des signes de paix.

DCXCIII. — Il harangue les habitants et les engage à se soumettre.

DCXCIV. — Réponse que font les bourgeois et conditions qu'ils mettent à leur soumission.

DCXCV. — L'armée française entre dans la ville, où elle est reçue avec enthousiasme.

DCXCVI. — Le château de Poitiers, où la garnison s'est retirée, se rend après un assaut.

SOUSSION DE LA ROCHELLE.

(II, v. 21243—21591.)

ANR. 1372. DCXCVII. — Le capitaine de Saint-Maixent s'engage à se rendre, s'il n'est pas secouru par le capital dans l'espace de trois jours.

DCXCVIII. — Après la réduction de cette ville, a lieu celle de Fontenay et de Borru.

DCXCIX. — Dispositions des habitants de la Rochelle et leurs intelligences avec l'armée française.

DCC. — Ils abattent le château qui domine leur ville, avant d'entrer en relation avec ses chefs.

DCCI. — Ils envoient des députés à Borru porter leurs propositions.

DCCII. — Ils offrent de construire un palais à la place du fort qu'ils ont abattu.

DCCIII. — On leur accorde leur demande. — L'armée s'approche de la ville pour en prendre possession.

DCCIV. — Elle fait son entrée au milieu de la joie et des acclamations du peuple.

DCCV. — Représentation publique d'un symbole pour figurer le retour de la Rochelle à la France.

DCCVI. — Sentiments du peuple qui fête ses libérateurs.

CONQUÊTE DU ROCHELOIS ET DE LA SAINTONGE.

(II, v. 2152 — 2195.)

1379. DCCVII. — Les bourgeois sollicitent l'attaque du fort de Bonnon occupé par les Anglais et qui leur cause des dommages.

DCCVIII. — Le capitaine de Bonnon renvoie à la Rochelle des habitants de cette ville qu'il a fait mutiler à dessein.

DCCIX. — Les Français viennent venger cette injure. — Ils s'établissent autour du fort. — La garnison fait une sortie pendant la nuit.

DCCX. — Cette attaque est repoussée. — Geoffroy Payen est blessé et prisonnier. — Les Anglais apprennent son nom et le massacrent.

DCCXI. — Clisson trouve son corps, et fait serment de le venger.

DCCXII. — On attaque le fort. — Une partie des ouvrages avancés est emportée.

DCCXIII. — Les Anglais retranchés dans une tour sont forcés de se rendre sans condition.

DCCXIV. — Clisson demande qu'on les lui livre, et les assomme à coups de hache à mesure qu'ils sortent du fort.

DCCXV. — La tour de Bron est rendue avec la mère du duc de Bourbon. — Saintes et Saint-Jean d'Angely suivent cet exemple.

NOUVELLES OPÉRATIONS DANS LE POITOU.

(II, v. 21906 — 22194.)

LXX 1372.

DCCXVI. — Bertrand va à Montreuil et à Chizey dont il fait le siège.

DCCXVII. — Clisson lui envoie un héraut pour l'avertir des préparatifs que les Anglais faisaient à Niort.

DCCXVIII. — Sièges de la Roche-sur-Yon et de Lusignan, qui avaient lieu en même temps que celui de Chizey.

DCCXIX. — Bertrand somme inutilement la garnison anglaise de rendre Chizey.

DCCXX. — Conseil tenu à Niort par les capitaines anglais.

DCCXXI. — Ils sont d'avis d'aller attaquer Bertrand et de faire lever le siège de Chizey de préférence aux deux autres.

DCCXXII. — Dispositions présomptueuses des Anglais. — Ils rencontrent deux charrettes chargées de vin, avec lequel ils s'enivrent.

DCCXXIII. — Bertrand est prévenu de leur approche. — Il se tient sur ses gardes.

DCCXXIV. — Les Anglais envoient défier les Français pour les faire sortir de leurs retranchements.

BATAILLE DE CHIZEY.

(II, 22195 — 22515.)

LXX 1372.

DCCXXV. — Les Français sont intimidés par la contenance des Anglais.

DCCXXVI. — Bertrand relève leur courage. — Il partage sa troupe en deux corps.

DCCXXVII. — La garnison du fort de Chizey fait une sortie pour aller se joindre à leur armée.

DCCXXVIII. — Le corps laissé devant la place par Bertrand, détruit la garnison à sa sortie.

DCCXXIX. — Ce succès enhardit son armée. — Ils marchent contre les Anglais qui affectaient de les attendre assis par terre.

DCCXXX. — Manœuvre employée par les Anglais qui repoussent d'abord l'attaque des Français.

DCCXXXI. — Bertrand la devine et la déconcerte. — Les Anglais ne peuvent reprendre leurs lances qu'ils ont quittées.

DCCXXXII. — Ils sont repoussés de front, et attaqués en même temps sur les deux ailes.

DCCXXXIII. — Le désordre se met dans leurs rangs, et bientôt la déroute est complète.

DCCXXXIV. — Les prisonniers sont mis à mort par l'ordre de Bertrand. — Chizey se rend à lui, et il marche sur Niort.

DCCXXXV. — Ils prennent les insignes des Anglais et s'introduisent dans la ville par surprise. — Bertrand va de là à Civrai et à Gensai, et soumet tout le Poitou.

DERNIERS EXPLOITS ET MORT DE BERTRAND.

(II, 22516 — 22790.)

ANN. 1379.
— 1379.
— 1380.

DCCXXXVI. — L'armée française entre en Bretagne et force le duc à se réfugier en Flandre. — Bertrand retourne à Paris, d'où il part avec le duc d'Anjou pour la Guienne.

DCCXXXVII. — Prise de la Bernardière et de Condac. — L'armée marche sur Bergerac. — La ville se rend après quelque résistance. — Plusieurs autres imitent cet exemple.

DCCXXXVIII. — Après cette campagne, Bertrand revient à Paris, d'où il retourne en Guienne.

DCCXXXIX. — Après plusieurs conquêtes, il met le siège devant Château-Neuf de Randon.

DCCXL. — Un assaut a lieu sans résultat. — Bertrand tombe malade.

DCCXLI. — La maladie devient mortelle. — Il prend congé de ses compagnons d'armes, et envoie faire une sommation au château.

DCCXLII. — Les Anglais veulent se rendre à Bertrand en personne. — On les introduit dans sa tente où ils font leur soumission. — Il charge le maréchal de Sancerre de rendre son épée au roi de France.

DCCXLIII. — Regrets que cause sa mort. — Le roi commande qu'il soit enterré à Saint-Denis, où il va bientôt le rejoindre. — Clisson est nommé connétable sous son successeur.

LA VIE

VAILLANT

BERTRAN DU GUESCLIN.

LA VIE

VAILLANT

BERTRAN DU GUESCLIN.



SEIGNEURS, or escoutez pour Dieu le roi divin.
Que nostre sire Dieux, qui de l'eue fist vin
Le jour qu'à noces fust de S. Archedeclin,
Vous veille tous garder et douner bonne fin.
5 Or me veilliez oïr, chevalier et meschin,
Bourjoises et bourgeois, prestres, clers, jacobin,
Et je vous chanterai commencement et fin
De la vie vaillant Bertran du Guesclin ¹,
Connestable de France, le vaillant palazin,
10 Qui tant fust redoubtez jusqu'à l'eue du Rin,
En France, en Auvergne et dedens Limosin ².
Oncques de puis le tamps le roi Alixandrin,
Ne puis le roi Artus ne le bon roi Pepin,
Ne du tamps Gaudefroy ne de Salehadin,
15 Ne régna oncques telz pour maintenir hutin,
Que croniques en sont, ne doubtez qu'adevin ³.

VAR. :

¹ de Claquin.

² Que tant le redoubtoient Juifs et Sarrazin.

³ A Saint-Denis en France escriptes en latin.

I.

Seigneur, or faites pais et à moi entendez.
 Vous qui volez raison et qui honneur gardez,
 Or vous traiez vers moi; je croi que vous orrez
 20 D'un livre souffisant, qui nouvel est rimez.
 Cilz qui le mist en rime fust Cuveliers n[ommez];
 Et pour l'amour du prince, qui de Dieu soit sa[uvez].
 Afin c'on n'eüst pas les bons fais oubliez
 Du vaillant connestable, qui tant fu redoubtez,
 25 En a fait les beaux vers noblement ordenez.

Seigneur, cilz connestables fust Bertran appelez :
 Tant qu'il fu jeunes homs, c'est bien la véritez,
 Poures chevaliers fust et pouvrement rentez;
 Mais ainsois qu'il eüst tous ses lieu passez ¹,
 30 Fust sire possessans de .ii. nobles contez,
 Et en Espaigne fust ducs et contes nommez ²;
 De Moulines fust ducs, une noble duche:z
 Roys Henriz li donna, ce dist l'auctoritez.
 Et li rois des François li donna terre assez,
 35 Donna-lui Longueville, Laguiffart, se créez.
 Et tant fust ce Bertran par fortune montez,
 Que connestables fust, du roy fust bien amez
 Plus c'on ne vous diroit, et tant fust redoubtez
 Que chascun se tenoit desconfis et matez
 40 Aussi tost qu'en assaut estoit ses cris getez.
 Les anemis du roy a moult vitupérez;
 Juifs et Sarrazins et puis Chrestiennez
 Redoubtoient Bertran en toutes héritez.
 En maint lieu disoit-on que enfans noviaux-nez ³

¹ 29 :
 Mais ainçois qu'il eüst ses .ii. aus passez.

² 31-37 :
 L'une fu en Espaigne, là fu duc appelez,
 Et l'autre fu en France; et tant fu fortunéz

Que connestable fu dedans France nommez
 Et du noble roy Charles tellement amez.

³ 44-46 :
 En maint lieu disoit-on aux enfans nouveaux nez :
 - Taisiez-vous, taisiez-vous, ou jà le comperrez :
 Bertran de Claquin est de çà arrivez. -

45 Disoient : « Taisiez-vous, ou jà le comparez :
Bertran du Guesclin est de ça arrivez. »

Tout au commencement de nostre bon rommant
Vous dirai la venue du nobile Bertrant :
De Bretagne fust nez, ce scevent li auquant,
50 A .vi. lieues de Resnes, une cité vaillant,
De la Mote de Bron, où il a chastel grant.
Regnault du Guesclin fu le père à l'enfant
D'une moult gentilz dame et de moult bel samblant :
Mais l'enfant dont je di et dont je vois parlant,
55 Je croi qu'il n'ot si lait de Resnes à Dissant.
Camus estoit et noirs, malostru et massant¹ ;
Li pères et la mère si le héoient tant,
Que souvent en leurs cuers aloient desirant
Que fust mors ou noiez en une eaue corant ;
60 Garçon, nisce et coquant l'aloient appelant.
Tant estoit déboutez à loy de meschéant,
Que conte n'en tenoient escuier ne sergent.
Mais on a bien véu en ce siècle apparant
Que li plus débouté estoient li plus grant.
65 Aussi en advint-il, de ce n'alez doubtant ;
Car puis ot plus d'onneur, de ce soiez créant²,
C'onques n'ot chevalier puis le tamps de Rolant ;
Car li rois qui régnoit pour le tamps que je chant
Le baisa mainte foiz con son loial amant,
70 Pour tant que pour s'amour s'aloit aventurant,
Sans redoubter la mort aloit tousjours devant.
De la mort du vassal gentil et conquérant
Seront et ont esté maint cuer triste et dolant³.

¹ nuisant.

² 66-67 :

Car puis ot tant d'onneur, si com j'ay dit devant,
Qu'il fu contes et due du tout à son commant ;
Et recupt plus d'onneur, si com j'ay dit devant,
C'onques n'ot chevalier depuis le temps Rolant.

³ Bon ami y perdirent maint soudoier poissant,
Et menestrel aussi et maint héraut sachant ;

Car Bertran leur aloit largement départant
Joyaux et nobles draps, or et argent luisant.
Large, courtois et preux fu Bertran dont je chant,
Ainsi que vous orrez en nobile rommant.

Ainsi que dit vous ai devant en la chançon,
 Fust li enfès gentilz, qui tant ot de renon,
 Appelez bien souvent et tenu à garçon,
 Jusques à tant qu'ilz ot .v. ¹ ans ou environ.
 Avint à .i. haut jour comme l'Ascension,
 Que la mère Bertran, dont j'ai fait mencion,
 Estoit en une chambre qui fust en sa maison;
 Là estoient ses filz delez lui environ;
 Non pour quant cilz Betran séoit sur un lizon ²,
 Et estoit à par lui, n'avoit nul compaignon:
 Li autre dui estoient en haut establison;
 Non pour quant fust amez ³ Bertran, si le dit-on;
 Mais compte n'en tint-on nès plus que d'un mouton ⁴.
 Ainsi que là disnoient en ceste mansion,
 Une converse y vint, que sage tenoit-on.
 La dame l'ot mandée pour avoir garison
 D'aucune maladie ou d'aucune frisson:
 Juise avoit esté en sa renacion.
 A la dame s'en vint à sa commandison;
 La dame la receipt et l'appela par non:
 « Bien viengniez-vous, dist-elle, à Dieu bénéïçon!
 La converse li fist moult belle affliction,

¹ vi. — ² lesou. — ³ ainsnez.

⁴ 86 - 88:

Mais on ne tenoit compte de lui ne de son nom;
 Car il sembloit tout fol en sa condicion,
 Et estoit rude et ors et de niche façon,
 Et estoit ennuiex, pour voir le vous dison,
 Et si tenoit toujours en sa main un beston.
 Orz dont s'apenssa Bertran le dansillon;
 Là où il vit ses frères qu'il amoit de cuer bon,
 Qui séoient à table en mengant d'un chappon,
 A eulx en vint Bertran et leur dit à hault ton:
 « Devez-vous là mengier? de par la poission!
 Vous mengiez des premiers en vo maléison,
 Et il me fault attendre tout aussi q'un garçon.
 Aveq vous yray seoir, vueillez ou non,
 Et se vous en parlez, foy que doy saint Symon!

Pain et vin et vitaille abatron. »

— « Frère, dist Olivier, il me vient moult a bon.
 Or, vous devez seoir, s'avez dévotion. »

Adonc s'assist Bertran à sa devision;
 Où qu'il voit à mengier, il y prent à plain poing;
 En lui n'avoit manière em plus qu'en un mouton.
 Quant la dame perçut sa rude oppinion,
 Hautement li cria: « Bertran, par saint Symon!
 Se de là ne partez, batre vous feron. »
 Et quant Bertran l'entent ne li viut mie à bon;
 De table se dreça par tel devision
 Qu'il a tout abatu et versé en un mon;
 Queques n'y demoura pain, ne vin, ne chappon.
 « Hé Diez! es dit la dame, com rude charreton!
 Pleust à Dieu qu'il fust mort! car de certain savou.
 Jà n'aura en lui sens, manière ne raison;
 Jà bonnour ne fera à son estracion. »

Puis prist à regarder entour lui ¹ environ,
 Et a véu Bertran le jeune valetou ².
 Lors s'adreça vers lui et li dit à haut ton :
 « Enfès, cilz te béneie, qui souffri passion ! »
 Et quant Bertran la vit, si dreça le menton;
 Une chièrre li fist à guise de lion,
 Fièremment respondi d'une haute raison ³.

Quant la converse vit Bertran qui haut parla,
 Et en lui respondant les ieux li esroilla,
 Celle percut sa chièrre et ses mains regarda ⁴,

Ensi que là disoient en celle mancion
 Une converse vint qu'à moult sage tenoit-on.

Ainsi que là disoient baron et chevalier,
 Et que Bertran avoit espandu le mengier,
 Et qu'en eust fait la table gentement redrecer,
 Et les enfans rassiz et serviz de rechief,
 Ou demoisel Bertran n'bt que courroucier ;
 Car on le fist asséoir tout bas sur le planchier.
 A tant es une dame qui moult fist à priser,
 Qui léans est encore tout à son desirer.
 Au devant de la dame est venu li huisier :
 « Que demandez-vous, dame ? alez-vous en arrier ! »
 — « Amis, ce dit la dame, ne vous vueillez courroucier.
 A ma dame alez dire, je vous pri et requier,
 Que je sui la converse dont elle a desirer,
 Qu'elle a voulu mander par un sien mesngier. »
 Lors s'en vint à la dame l'uissier, sans dérier,
 Dist lui de la converse qui la vult destrainer :
 « Faites-la-moy venir, » dist la dame au corps chier.
 La converse y entra, petit se fist prier ;
 Car elle se mesloit des mains regaitier,
 Les signes de la main savoit-elle jugier.
 Sur Bertran sort'ra tel chose, ains l'anuitier,
 Dont elle fist la mère forment esmerveiller,
 Car mal fu apparant que Bertran le légier
 Deust tel honneur en son vivant encercier,
 Car chascun le tenoit à nice et à bergier ;
 Mais le vouloir de Dieu ne sot nulz espriser.

La converse gentil que sage tenoit-on
 Vers la dame s'en va à la clère façon.

et.

² 97 :

Et puis a veu Bertran le noble valetou,
 Qui tout simples seoit delez un leson ;
 Car on li avoit dit mainte laide raison :
 L'un l'appelloit bergier et l'autre charretou.
 La converse le voit, regarde sa façon.

³ 102 :

Bien euida que la dame li dist dérision
 Et qu'elle le vonsist nommer nice, briçon :
 « Laissez-m'ester, qu'enfouir vous puist-on !
 Se vous me dictes riens qui ne me viegne à bon
 De cest baston-ci arés un horion. »

⁴ 105 :

Moult doucement li dist : « Ne vous courrouciez ja ;
 Chose ne vous diray qui vous desplaie ja.
 Ainçois vous diray chose qui plaire vous pourra.
 Or me monstrez voz mains, et mon corps vous dira
 L'onour et le grant bien qu'enfin vous vendra. »
 — « Par ma foy ! dit Bertran, qui moult se courrouça,
 Bien croy que jamais mon corps n'aprochera
 Ne joie, ne honnour ; car cil qui m'engendra
 Et ma mère ensement qui .xx. mois me porta
 Me déboutent forment, ne say que ce sera,
 Et si ne say pourquoy. » Adont soupira,
 Et la noble converse son chief aplania,
 Et entre ses .xx. yex maint bel signe avisa.
 Adont la converse doucement le baisa
 Et lui a dit : « Amis, tay-toy ; Diex t'aydera.
 Enfin auras d'onour, par Dieu qui tout créa.
 Plus que homme qui l'atiegne de quanqu'il lui en a. »
 Dit le mestre d'ostel, qui ce mot escouta :
 « Bien estes acquittée, belle bourde cy a. »
 Atant s'en passa oultre ; la dame demoura.

La manière de lui et très bien l'avisa,
 Et sa phizonomie moult bien considéra.
 Je ne sai qu'elle y vit, ne qu'elle en devisa;
 Mais tout ce qu'elle en dit et qu'elle en proposa
 110 Advint depuis ce di et depuis ce fait là.
 S'en vint devers la mère, qui à table disna,
 A ses .ii. autres frères .i. poi se délita.
 « Dame, dit la converse, or ne me celez jà:
 N'est mie vostre filz, cilz enfès par de là. »
 115 — « Si est, se dist la dame; le mien corps le porta;
 Mais oncques vraiment mon seigneur ne l'ama;
 Car jà plus ennuieux de lui ne naistera;
 Rudes, malgracieux jamais plus ne sera¹.
 Il bat, il fiert, il rue les enfans de deçà;
 120 Nul ne veult déporter; jà si grant ne sera,
 Que quant on li dit riens, en l'eure le ferra;
 Et est nices et lours, sens ne manière n'a.
 Pleut à Dieu qu'il fust mors! désiré l'ai pieçà. »
 Et Bertran, qui l'oi, sur ses piez se leva:
 125 « Dame, vous avez tort, Bertran respondu a,
 Qui souhaidiez ma mort: encor m'en souvendra;
 La volenté de Dieu accomplie en sera.
 Mais quant je serai grant et li tamps enterra,
 Je arai tel cheval qui chier vous coustera:
 130 Se je treuve du vostre, bien paiez en sera;
 Encores grant honneur de par moi vous vendra,
 Et à tous mes amis, tous quans qu'il en y a². »
 Et la dame respont: « Je croi qu'il s'esmuet jà. »

La converse s'en vint à la dame briefment:

135 « Dame, dist-elle à lui, oez mon jugement;

118 - 122:

« Il n'est mauvestie nulle dont ne s'avisera:
 L'un fiert, l'autre boute et le tiers chassera;

Il fait à l'un la moc, l'autre conpissera,
 Et si est nice et ors, ne say que on en fera. »

« Ce dit ceste converse qui mes mains regarda. »

Je vous jure sur Dieu et sur mon sacrement
 Que cest enfant ici, que là voi à présent,
 Que vous tenez ainsi maléurement,
 Si sera tant eueux et de tel hardement
 140 C'onques si grant honneur n'orent tuit si parent,
 Car je voi desur lui .i. tel avènement,
 Que j'oblige mon corps, se je vis longuement,
 Car on me face ardoir en .i. feu justement,
 Se cilz enfès ne vient à honneur grandement.
 145 Il n'ara son parail en tout le firmament,
 Et li plus honnerez et prisiez grandement
 De tous ceulx du roiaulme de France vraiment ¹. »
 — « A quoi le savez-vous? » dist la dame erramment.
 Et celle li a dist : « Je le sai vraiment;
 150 Et si n'avient ainsi, je m'offre plainement
 Que me faciez ardoir en feu vilainement. »
 Lors s'apaisa la dame à cestui parlement,
 Et depuis tint l'enfant plus honnorablement ².

¹ Des fleurs de lis sera honnored tellement ;
 Car on en orra parler jusque en Jhérusalem.

• 153-174 :

« Car Diez est tout puissant pour avancer sa gent;
 Mais de ce que me dites ne vous croy nient,
 Car en Bertran a trop petit commencement.
 Non pourquant je le donne à Dieu omnipotent,
 En sa garde le met, s'en face son talent. »

A la sage converse fist la dame donner
 A boire et à mengier; moult la volt honnorer
 Et richement servir de clare et de vin cler.
 Or oez de Bertran dont s'ala aviser :
 .i. paon c'on devoit la converse donner
 A un maistre d'ostel ala des poings oster.
 La converse en servi Bertran le bacheler :
 « Converse, dit Bertran, je vous vueil amender
 Ce que villainement vous voil oez parler.
 Mais point ne congnoissoie vo fait ne vo parler. »
 Lors lui ala du vin si largement verser
 Que la coupe couvint par dessus suronder.
 « Amis, dit la converse, or say-je sans fausser

C'onques mauvaise char ne te volt engendrer. »
 Quant la mère Bertran va l'enfant aviser,
 A la converse dit : « Par le corps S^t. Omer!
 Oncques mais ne li vis autant de bien penser
 Que de ce qu'il vous a servie à disner. »
 — « Mère, ce dit Bertran, ne vueillez effraier ;
 Car le fruit ne vault riens qui ne se puet mourer. »

Ainsi disoit Bertran, qui bon Galoys estoit ;
 A chose c'on deïst moult petit y acontoit.
 La converse servi et moult bien labouroit.
 La dame après disner la converse mesoit,
 En sa chambre à privé son affaire monstroït ;
 Ne say que lui donna, à tant m'en tairay coït.
 De Bertran vous diray le maintien et l'exploit :
 Quant vint qu'il ot .ix. ans sa mère changoit ;
 Plus honorablement se maintenoit,
 Et sa mère méeisme noblement le vestoit
 Et lui monstra en chierté le tenoit ;
 C'on ne lui mesfeïst à sa gent commandoit ;
 Et Bertran le gentilz amendoit et croissoit. X
 Or oez de Bertran quel coustume il prenoit :
 A plains champs et aux prez souvent jouer aloit.

Mais quant il ot .viii. ans ou .ix. entièrement,
 155 Une coustume prist, je vous diray comment :
 Il s'en aloit jouer aux champs dru et souvent,
 Et assembloit d'enfans .xl. ou demi-cent,
 Et les faisoit partir com en tournoient;
 Combatre les faisoit, voire si fermement
 160 Que l'un l'autre chéoir faisoient laidement;
 Et quant Bertran véoit devant lui à présent
 Verser ses compagnons bien dolereusement,
 Il les aloit aidier à lever erramment,
 Et puis si leur disoit : « Alez légierement;
 165 De cil-là vous vengiez bien et hardiement. »
 Là renforçoit l'estour et le tournoient,
 Et Bertran se boutoit en eulx appertement;
 Tout ausi con li chiens assaut le lou au dent,
 Faisoit les grans verser et blécier bien forment,
 170 Et on le rasailloit par itel couvenent
 Qu'il avoit tous ses draps désirez, et sanglant
 Avoit le corps de lui; et vous ai en couvent,
 Quant sans de li issoit, n'i acomptoit néent;
 Ains crioit : Guesclin! à sa voix hautement,
 175 Et faisoit la bataille durer si longuement
 C'on ne savoit liquelz avoit amendement.
 Et quant chascun avoit très bien son paiement,
 La bataille faisoit par son commandement
 Cesser, puis leur disoit à sa voix doucement :
 180 « Avant, mi compaignon; alons privéement

.xl. ou demi-cent des enfans assembloit,
 Si qu'en tournoient départir les faisoit,
 Et les faisoit combattre tellement et si roit
 Que l'un l'autre abatoient et puis les relevoit;
 Et en ce relever Bertan les reboutoit,
 Tellement l'un et l'autre à son sens les hurtoit,
 Ce sembloient moutons qui hurtoient là endroit.
 Tel y ot des enfans qui haultement crioit,
 Et si ot tel ausi que haultement ploroit.
 Bertran entroit en eulx qui bien les esmouvoit,
 Dit qu'au mieix combatant un noble pris donroit :

Et puis après, de foiz à autre, ses compaignons boutoit;
 A destre et à senestre moult grans coups leur donnoit.
 Et ausi à la foiz si bien batus estoit
 Que par bouche et par nez le cler sanc lui filloit,
 Et les draps ensemment tous on lui desiroit.
 Bertran n'y comptoit riens, Claquin! escrioit.
 Et quant les compaignons se laissoient tout coy
 Pour le jeu eschauffer emmi eulx se boutoit.

Ainsi se maintenoit le ber Bertran souvent;
 Les enfans fait combattre, il meismes si prent.

- Boire trestous ensamble bien et paisiblement; ✓
 Je paierai pour vous tant con j'aray argent.
 Cilz qui n'ara de quoi faire son paiement,
 Je demorrai pour lui bien et courtoisement.
 185 S'à aucun je le preste et ilz ne le me rent ¹,
 Jamais ne l'amerai en trestout mon jouvent.
 Se li hostes me croist, paieiz sera briefment,
 S'à l'hostel je devoie prendre .i. hennap d'argent,
 Ou aler vendre à Resnes une bonne jument;
 190 Encor en fineroit monseigneur plus de cent. »
 — « Dieux ! dient li enfant de lor droit sentement,
 Comment Bertran sera de grant entendement !
 Dieux li doint bonne fin, à qui li mons apent,
 De venir à honneur a bon commencement ! »
- 195 Seigneur, on dit souvent, raison le certefie,
 C'on voit moult volentiers, quant poindre doit l'ortie,
 Que nouvelement point, on le voit à l'oye ².
 Quant Bertran revenoit de celle compaignie
 Navrez et dessirez, en faisant chièrre lie,
 200 Sa mère lui disoit dolante et corroucie :
 « Certes, chétis garçons, vous menez laide vie;
 Mal samble que venez de ci noble lignée ³,
 Vous vous faites gaber, s'en avons vilonnie;
 Regardez com il a sa vesteüre soullie,
 205 Le visage senglant a en mainte partie;
 S'en ce point revenez encor une autre fie,
 Vous en repentirez tous les jours de vo vie;
 Ne vous sovient-il pas dont de la convertie
 Qui vous dist haut honneur ? mais je ne le croi mie ⁴ :

¹ 185 :

Affin ce que lui preste, aucun se ne le rent.

² 197 :

Que nouvellement vient, elle poingt à la fie.

³ lignie.⁴ 209 :

Qui dist qu'à haulte honneur et à grant seignorie
 Vendroit au corps de vous, ainz vo vie faillie,
 Et metres à honneur toute vostre lignie :
 Maint bien sorti sur vous ; mès je ne le croy mie.

210 Bertran, or vous gardez, ou, par sainte Marie!
 Je vous couroucerai, je vous jur et afie. »
 Mais Bertran landemain faisoit pis la moitie.

Si faitement Bertran sa vie maintenoit;
 Quittaines fist drécier et joustes y faisoit,
 215 Et donnoit .i. bel pris celui qui mieulx joustoit,
 Et puis ses compaignons en tournoi ordenoit
 (Pour ytant qu'à ce tamps adont on tournoioit¹)
 Encontre les plus grans, et si leur commandoit
 C'on ne le déportast, quant on assambleroit,
 220 Néent plus que le plus mendre qui ou champ soit.
 Tant maintint ceste feste qu'à sa mère anuoit,
 Dessirez et navrez à l'ostel revenoit;
 Quant son père Regnault la vérité savoit,
 Dont il estoit venus et qui ce li faisoit,
 225 Adonc fist commander bien fort et bien destroit
 C'on ne laissast enfant ou pais là endroit,
 Qui suist le sien filz, et cilz qui le suieroit,
 Li pères une amende de .c. solz paieroit.
 Lors furent li enfant si dolant et si quoi,
 230 Qu'ils fuioient Bertran, quant il les aprochoit.
 Et quant Bertran scéut que chascun le fuioit,
 Il venoit aux enfans et si les assailloit;
 A la luite souvent tout malgré eulx luitoit.
 Quant li pères oy chascun qui s'en plaignoit,
 235 Celle qui le porta souvent en maudioit;
 Et la mère souvent tendrement en ploroit,
 Et dist à son seigneur que jà n'en joyroit,
 Se le sien filz Bertran en prison ne metoit.
 On le mist en prison, là où on li donnoit
 240 A boire et à mengier et ce que li faloit.
 Bien .iiii. fois y fu; mais bien peu s'esmaioit²,

¹ Bertran, dont je vous diz, adonques s'asembloit.

² 241 :

Bien .iiii. mois y fu : mais trop peu s'esmaioit.

Et une chamberrière à disner li portoit;
 La prison li ouvri là où Bertran estoit,
 La chamberrière prist et les clefs li ostoit,
 145 Et l'enferma dedens et puis se départoit.
 Mais Bertran s'enfui, tellement se mussoit
 C'on ne le pot trouver : partout on le queroit.
 = A un matin s'en vint, que point ne s'arrestoit,
 Et vint en mi .i. champ que très bien congnoissoit,
 150 Trouva .i. ahennier qui la terre ahennoit.
 Deux jumens de son père li ahenniers menoit;
 Bertran monta sur l'une et puis s'en départoit;
 Cilz se prist à crier entr'eux qu'il s'en aloit :
 « A il! Bertran, dist-il, vous faites mal exploït;
 155 Or n'oseroie aler où vos pères seroit.
 Rendez-moi la jument, ou non de S. Benoît. »
 Et Bertran prist à rire, qui peu y acomptoit.

Bertran du Guesclin s'en va de randonnée
 Par dessus la jument, qui estoit défermée ¹.
 160 Quant son père le sceut, s'en ot la teste yrée;
 Bien vousist que noiez fust en la mer salée.
 = Et Bertran chevaucha, qui n'acompte riens née,
 Et à son oncle vint à Resnes l'onnourée.
 Icïlz oncles avoit la soie ante espousée,
 165 Une moult riche dame et d'avoir bien penscée ².
 Quant son ante le vit, si fu moult tormentée,
 Et li a dit : « Bertran, vous avez renommée
 Telle que vostre mère est au cuer tormentée,
 Et vos pères aussi, qui ait bonne durée!
 170 C'est grant folie à vous, par la Vierge honnorée!
 Une vie menez si que toute devée;
 Mal resamblez la gent dont vostre geste est née. »

¹ N'ot bride ne poitrail, point ne fu ensellée,
 N'avoit e'un licol, c'estoit toute pelée,
 S'aloit un trop mal sault pour rompre l'eschinée.

² meublée.

— « Dame, dist ses mariz, vous estes rassotée;
 Il couvient, et c'est drois, jeunescē soit passée¹;
 245 Car il fault qu'elle soit, comment que soit, getée.
 Il est jeunes assez, par la Vierge honnerée!
 Pour avoir assez sens et honnour à durée.
 Il ne fait nēs un mal, ne chose desrieulée.
 Nous avons de bons vins et de la char salée,
 250 Dont il ara assez tant qu'il ara durée. »
 — « Oncle, se dit Bertran, à bonne destinée²! »

244-245 :

Il convient, et c'est drois, jeunesse soit getée.

251-260 :

« Oncle, ce dist Bertran, vostre raison m'agréa.

Vostre vouloir feray et à main et à vesprée. »

— « Voire, ce dit son ante, belle l'avez trouvée!

Par Dieu ! mon cuer me dist très bien et ma pensée

Que vous nous troublerēs ains la demie année. »

Bertran avec son oncle en paix demoura ;

Au miex qu'il pot se tint d'aler ne çà ne là.

Souvent avec son oncle un cheval chevaucha,

Et à la fois ausi avec son ante ala.

Là fu près de trois mois c'onques ne se joua ;

S'avint qu'au miex luitant un bon pris l'en donna :

Et quant Bertran oy que une luite y aura....

A un dimenche droit le jour on assigna,

Ainsi qu'après dîner la place on ordonna.

La bell'ante Bertran son nepveu appella ;

D'aler avecques lui doucement lui pria,

Pour le sermon oyr, dévociō en a :

Bertran, vousist ou nom, avec son ante ala ;

Mais il s'embla de s'ante quant sermon commença.

En la place est venus où on luitoit pièça.

Des compaignons y ot qui l'ont recongneu là :

« Or çà, Bertran, font-il, vostre corps luitera ;

Or est venus celui qui tout abatera. »

— « Seigneurs, ce dit Bertran, je ne luitrai jà,

S'en convenant m'avez tout quan qu'il en y a,

Qu'à mon ante nēs un de vous ne le dira :

Car, pour voir, s'elle le seet, elle me batra. »

Là font les compaignons serement à Bertran

Qu'ils ne l'encuseront ainsi ne autrement.

Là commença la luite qui dura longuement.

Bertran estoit moult jenne, d'age n'est grantment ;

N'eüst que .xvii. ans, se l'istoire ne ment ;

Mais groz fu et ossez et fourmez grossement.

Un Breton regarda qui luitoit moult fièrement ;

Des compaignons avoit abatus largement,

.xii. en ot abatus sanz chéoir nullement :

Et Bertran vint à lui, moult villement le prent,

Point ne fu emprès lui en estant longuement ;

Car Bertran li joua d'un jeu moult sutillement,

A force et contre terre l'estent par engin grant.

Bertran chay avec ; car cil le tire et prent ;

Le Breton fu desoubz qui le cuer ot dolent ;

Et Bertran fu dessus à son commandement.

Mais à Bertran ala au chéoir malement,

Car un caillou trouva trenchant moult rudement ;

Son genoul entama si que sanc en descent.

En estant se leva Bertran ynellement ;

Lors ne se soustint pour son pesant d'argent :

« Ay my ! dit Bertran, or me va malement !

Ma bell'ante saura trestout mon couvenement.

Il me venist miex encor estre au preschement. »

« Biaux seigneurs, dit Bertran, pour Dieu de majetez !

Faictes que chiez mon ante je soie portez ;

Mais y fault que je soie tout avant remuez. »

Adont fu Bertran chiez un mire portez,

Et lui fu sur son chief le noble pris posez ;

C'estoit un beau chappel d'or et d'argent ouvrez.

« Hé Diex ! ce dit Bertran, pour Dieu de majetez !

Ostez-moy ce chappel, point ne suy endanssez. »

Ainsi disoit Bertran. Quant il fu bien bandez,

Dedens l'ostel son ante fu maintenant menez.

Et à celle heure droit fu le sermon finés ;

L'ante Bertran quéroit son nepveu à tous lez.

« E Diex ! ce dit la dame, et où est-il alez ? »

— « Dame, dit .i. Breton qui ot nom Ysorez,

Est-ce vostre nepveu Bertran que demandez ? »

— « Oyl, ce dit la dame, dites se le savez. »

Là demoura Bertran ou pais une année,
Tant que la paix son père si li fust acordée.
Adonc chanja Bertran en une autre pensée.

285 Tout partout où Bertran en Bretagne savoit
Ne joustes ne tournoiz, et d'on s'i assambloit,
Sur la meilleur jument de son père montoit,
Et prenoit des joiaux là où il en trouvoit;
Quant il venoit au lieu liement les menoit.
290 Si savoit .i. disner, ainsi c'on le faisoit,
Bertrons prenoit du vin et puis leur envoioit
En l'ostel proprement où escuiers savoit.
Par Bertran du Guesclin le vin on présentoit;
Chascun li faisoit joie, chascun le festioit.
295 Il n'avoit que .xiii. ans quant ainsi se menoit¹.

— « Dame, de par Dieu! dit-il, il s'est moult bien portez;
Car vraiment le pris lui a esté donnez,
Pour tout le mielz luitant des luitteurs assemblez.
Mais il est d'une pierre trop malement menez;
Car le genoil lui est jusques à moitié coupez.
Allez-ent à l'ostel, ou lit le trouverez. »
Quant la dame l'entent, le cuer ot moult yriez;
Vers son hostel ala la dame déboutez.
Or diray de Bertran, qu'à l'ostel fu portez
Et couchiez en un lit convert et bien parez.
Là lui dist .i. Breton: « Sire, de vous pensez;
Vous serez tost garis; ne vous desconfortez.
Point ne dirons vostre ante que de luite venez;
Car vers vous ne voulons estre parjurez.
Et se la vérité dire vous lui voulez,
Celle vous croira bien se vo genoil monstrez. »

Or est Bertran ou lit, n'y ot que courroucier,
Atant es vous son ante qui le prist à tencier:
« Certes, Bertran, dit-elle, vous ne valez denier;
Point ne vous maintenez com filz de chevalier,
Qu'avec ces chetis aiez ainsi luitier;
Encor vauzist-il mielz de vous esluanoier
A sieur les behours et vous assoullacier,
Puis que ensement voulez vostre force essayer. »
— « Dame, ce dit Bertran, ne veuillez courroucier,
Et je vous jure Dieu le père droicturier,
Si tost com je pourray bonnement chevauchier,

Joustes, tournois sieuray, car plus ne veul luitier.
Vous me verrez guéris dedens .viii. jours entier. »
De ce dit voir Bertran le gentil escuier;
Ains le .ix^e jour fu-il sain et entier.
Depuis fist-on son père à Bertran apaisier
Et à sa mère ausi, que Bertran ot moult chier.
Bertran les ala veoir en leur hostel plénier,
Et se volt de sa mère moult de près aprochier;
Car il tent à avoir joiaux, argent, ormier,
Pour avoir armenrez et un noble destrier.
Et bien dist, se sa mère nez un y met denier,
Son coffre brizera, si prendra son forger.

Ainsi disoit Bertran, qui si bien exploitoit,
Que sa mère et son ante et amis qu'il avoit
Lui donnoient armecres et men et espoit,
Et un roncain trotant qui pas trop bon n'estoit.
Ne joute ne tournoiz, ne c'on s'i assembloit,
Tout partout où Bertran en Bretagne savoit,
Sur la meilleur jument que son père eust montoit;
Car son petit roncain moult petit li duroit.
Si tost que argent li faloit sa monture vendoit,
Et depuis chiez son père aux jamons revenoit;
Et prenoit des joiaux là où il les savoit;
Quant il venoit au liex liement les vendoit.
S'il savoit un disner de gent de noble arroit...

295 :
xvii. ans avoit quant si se maintenoit.

Car j'ai oy tel chose de lui et retraitier
 355 De toute courtoisie et d'onneur essaucier,
 Que se li ducs breton qui nous doit justicier
 Congnoissoit cest enfant dont je vous oi parler,
 De Bretaigne sa terre le feroit pennetier;
 Car on ne troveroit nul meilleur aumosnier;
 360 Il scet moult bien le sien donner ou employer;
 Et si sera hardi et très bon guerrier.
 Quant il ara de coi, sans avoir, à dangier,
 Delez lui ne lairoit nul homme pourier¹,
 Pour ytant que bien voi qu'il ne scet espargnier;
 365 Car il n'a riens au sien, trop donne de légier. »

Ensement disoit-on de Bertran le vassal,
Li un en disoit bien et li autre grant mal,
 Sur le marchié de Resnes voit dames à estal
 Bien vestues de soie, de targes², de cendal;
 370 Et voit ces chevaliers bien armez de camail.
 « Hé Dieux! ce dist Bertran, que n'ai-ge bon cheval!
 Et que ne sui-je armé à guise d'amiral!
 Par la foi que je doi à Dieu l'esperital!
 J'en feroie ains la nuit verser encontre val,
 375 Ou blécier me feroie en la place roial;
 A tous les mieulx montez iroie faire assal.
 Mes pères à grant tort de moi se porte mal;
 Il ne me maintient pas comme son fils loial;
 Mais se vivre puis tant que le voie mortal,
 380 Je li despendra³ trestout son hérital
 Ou j'acquerrai honnour ou grâce général
 Plus que Roolant qui fust finez en Rouceval⁴,
 Ne que ne fist Gauvain, Artus ne Perceval.
 Il me couvient souffrir pourement ci aval,
 385 Car à poure mercier couvient petit estal. »

¹ Son père ne lui volt donner .i. seul denier.

² tarte. — ³ despendray. — ⁴ Ranceval.

Bertran fu moult dolans et moult fust irascus,
 Quant voit les chevaliers armez et fervestuz,
 Pour la joute montez sur les chevaulx grenuz ¹,
 Et ces bons escuiers de joute pourvéus;
 390 Et il voit qu'il estoit mal montez et tous nus.
 « Hé Dieux ! se dist Bertran, vrai Pères de lassus,
 Li avoir enfouiz est laidement perdus,
 Et ausi est li sens, voire, qui est repus ².
 Mes pères est si riches et je sui de refus
 395 Que je ne puis avoir de lui .iii. festus.
 Pour coi met-il sur moi ensemment ses argus,
 Et si dist à chascun que je sui .i. bobuz ?
 Et je sens le mien cuer d'onnour si esméuz ³,
 Que se j'avoie autant com ot li rois Artus,
 400 Oncques si beau disner, je croi, ne fust véus
 Que je feroie ennuit des grans et des menus.
 Icilz qui de Bretaigne est seigneur, prince et duc
 Ne fist oncques si bel, par les sains de lassus !
 Or n'ai-je point d'argent, j'en serai de refus,
 405 Dont je sui en mon cuer forment tristes et mus. »
 Ensemment dit Bertran, li preux et li membrus,
 Oit ses trompes sonner les festes et les jux,
 Voit ces lances porter et ces dorez escus :
 Dolans est qu'il se voit si pources et si nus ⁴.

Ou plain marchié de Resnes fu grande l'asemblée;
 De trompes et de cors fu la noise montée.
 Joustent cil chevalier de grande randonnée,
 Et cil bon escuier de Bretaigne la lée.
 De Bretons bretonnans fu grande la levée.

¹ charnus. — ² repouus.

³ 398 :

Et je sens le mien cuer d'onneur si pourvéus
 Et en fait d'armes ausi si forment esméus.

⁴ Il jure Dame Dieu qui ou ciel fait vertus,
 Que s'il devoit aler avec Belzébus,
 Si sera-il ancuy d'armez bien pourvéus
 Et si yra jouter à trestous les plus drus.
 Ensemment dit Bertran, qui estoit moult confus.

415 Li sires du Guesclin tint la lance avalée¹;
 De ceulx de dedens fu, c'est bien chose avérée.
 De joustes se prouva moult bien à la journée;
 Mainte lance y fu le jour de l'ui brisée;
 Maint cheval abatu encontre la terrée,
 420 Et mainte teste ausi y ot deshyaumée.
 Bertran vint à l'ostel, qui oy la huée;
 Là ot .i. escuier qui fist la retournée,
 Jousté avoit le jour de manière souée².
 Quant Bertran le choisi, si li fist enclinée:
 425 « Ay! dist-il, cousin, pour la vertu louée,
 Je vous pri ens ou non de la Vierge honorée,
 Prestez-moi vo harnoiz, s'il vous plaît et agréé,
 Pour .iii. lances courir, car g'i ai ma penscée;
 Et j'ai Dieu en couvent et ma foi oréantée
 430 Que la chose vous ert encor guerredonnée,
 Mès ne l'oublierai tant con j'arai durée. »
 Et dist li escuiers à la chièrre membrée:
 « Certes, Bertran cousins, ne vous ert devée,
 Et si vous armerai sans plus de l'arrestée. »
 435 Et quant Bertran l'oy, bien li plaît et agréé;
 Ains ne fu si liez en jour de sa durée.

Bertran fu moult liez quant celui escouta.
 Adonc se fist armer, car cilz bien lui aida;
 Et quant il fust armez, sur le cheval monta,
 440 Et quant il fust montez, son hyaume pris a
 Et le mist en son chief; la lance demanda³,
 Il la mist à son col; à Dieu se commanda.
 Il est venus aux rens et les bailles passa.
 Quant il fust sur les rens, d'autre part regarda;

¹ 415:

Le bon père Bertran, qui tant ot renommée,
 A ceste feste fu, sa jouvente adoubée,
 S'avoit l'escu au col et la lance avalée.

² senée.

³ .i. escu demanda,
 Puis est de là partis:

- 445 Il vit .i. chevalier qui jousté li signa ¹.
 Bertran print à brocher et le cheval hurta,
 Contre le chevalier moult fièrement ala.
 Quant vint à l'aprochier, tost sa lance avala
 Contre le chevalier; tellement l'avisa
 450 Que droit en la visièr le fer li atacha;
 Le hyaume tout jus de son chief li osta,
 Cheval et chevalier contre terre versu,
 Par itelle manière que li chevaux creva,
 Et li bons chevaliers tellement se pasma
 455 C'on disoit: « Il est mors! » et chascun le cuida.
 Bertran maintint son corps et puis si retorna,
 Aval encontre terre la lance jus geta.
 Héraulx crient à lui: « Bon escuier cy a! »
 Mais ne savoient pas comment on l'appela.

 460 Li chevaliers qui fu à la terre versez
 Fust moult hastivement des autres relevez;
 Li chevaulx qui fust mors si fu aux champs portez.
 Li chevaliers fu moult prisiez et honnerez;
 Du cop qu'il ot receu, dont bien c'est déportez,
 465 « Dieux! dist li chevaliers, à qui sui-je assenez?
 Onques ne fu si bien d'une lance adesez!
 Alez à l'escuier et si li demandez
 Comment il a à non et le lieu où fu nez. »
 Un escuier revint qui y estoit alez,
 470 Et dist li escuiers: « Sire, jà ne sarez
 Qui est li escuiers, s'il n'est deshyaumez
 Ou de vous ou d'autrui; et adonc le verrez ². »
 Et dist li chevaliers: « Bien tost me remontez

¹ 445 :

Il vit .i. chevalier, la jousté demanda.
 Quant Bertran si le vit, de la main lui signa.

² 472 - 473 :

- Ou de vous ou d'autrui; adonc vous le saurez.
 Je lo qu'encontre luy vo corps aventurez. »
 Et dist le chevalier: « Bon conseil me donnez;
 Avant, délivrez-vous, bien tost me montez. »

Jamais ne serai aise, c'est fine véritez,
 475 Se sarai-je par qui ensement sui tournez.
 Je ne sai qui il est ne de quel parentez;
 Mais il est gentilz homs de bon sanc engenrez. »

Moult fu fière la jousté et y ot moult de gent.
 Tuit li bon chevalier tiennent leur parlement
 480 De celui qui jousté avoit si vaillamment;
 Ne scevent qui il est ne son non nullement.
 Bertran à son droit tour se remist vistement.
 Son père fust de là, qui la feste deffent;
 Car il fust défendant avec hardie gent.
 485 De Bertran, qui avoit abatu laidement ¹
 Le chevalier qui fu de son estorement,
 Avoit moult grant désir de faire assablement;
 Sa lance demanda, .i. escuier li tent.
 Il broche le cheval, qui n'aloit mie lent,
 490 Et se mist sur les rens; et Bertran ensement
 Contre son père vint moult estonnéement ².
 Mais quant il avisa les armes clèrement,
 Sa lance geta jus tost et appertement,
 Et revint à son tour moult gracieusement ³.
 495 Cuida qui le féist par espoantement ⁴;
 Un autre chevalier s'avança plainement,
 Et Bertran contre lui se mist hardiement,
 Et de corps et de pis, de bon cuer, liement,
 S'en vint au chevalier et sa lance li tent.
 500 Le heaume li mist l'acié ⁵ par tel couvent
 Que du chief li osta, voire si vaillamment,

¹ 485 - 486 :

Et moult s'esmerveilloit, ce sachiez vraiment,
 De Bertran qui avoit abatu laidement
 Le chevalier qui fu de son estorement,
 Et yce chevalier dont je dis à présent.

² 491 - 492 :

Mais le père Bertran s'avança tellement

Qu'il cuida à Bertran joster premièrement.
 Quant Bertran avisa les armes plainement....

³ Quant le père le vist retourner vistement.

⁴ Car poissans homs estoit et plain de hardement.

⁵ Ou heaume li mist l'acier....

Qu'en sus de lui li mist .xii. piez largement,
Et crioient héraux à lor voix clèrement :

« A cel aventureux venu nouvellement ! »

505 Se Bertran fu liez, ne demandez comment;
N'en vosist pas tenir tout son pesant d'argent.

Seigneurs, à ce jour fu la feste moult prisée¹

Pour l'amour de Bertran, qui ainsi s'esbanie,

Trestuit li chevalier, par leur droite estude,

510 Laissèrent le joster pour véoir sa maistrie,

Tant que Bertran eüst parfaite par atie².

.xv. lances josta, dont mainte en fu brisie.

Puis vint .i. chevalier qui fu de Normendie,

Qui josta à Bertran ausi que par envie,

515 Et le déshéauma voiant la baronnie;

Et là fust recongnus de ceulx de sa lignie,

Et des autres ausi, dont chascun le festie.

Quant son père le sot, s'en ot la chièrre lie;

Venus est à Bertran, hautement li escrie :

520 « Certes, beaux filz, dist-il, je vous acertefie,

Jamais ne vous ferai si grande vilonnie³

Con j'ai fait envers vous tous les jours de ma vie.

Je vous donrai chevaulx du tout à vo baillie,

De l'or et de l'argent, ne vous en faudrai mie,

525 Pour aler tout par tout acquerre vaillandie,

Se ma terre en devoit lonc tamps estre engaigie,

Puis qu'au jour d'ui m'avez fait telle courtoisie. »

Lié sont pour Bertran si proisme et si ami;

La feste forjosta, l'onnour en vint à lui.

530 Si faitement adonc ceste feste failli;

¹ prisie.

² 511 :

Tant que Bertran eüst parfaite sa atie.

.xv. lances josta, dont maintefois prisie

Fu sa jouvente et sa chevalerie.

³ 521 :

Jamès ne vous sauray, pour voir le vous aler.

Ne plus ne vous feray si grande vilenie.

O son père en ala Bertran quant se parti;
 Son parent l'escuier l'ama et conjoy,
 Et si li rendi bien la grâce puis ce di.

Ainsi régna Bertran con vous avez oy;
 535 Les joustes, les tournois volentiers poursui,
 Héraux et menestrez ama et enrichi.
 Dont li ducs de Bretaigne la nouvelle en oy;
 Car .i. duc y avoit au tamps que je vous di,
 Qui estoit bon François et fu tant qu'il vesqui,
 540 Et le bon roi de France avoit tous jours servi
 Philippe de Valois, le noble roy hardi,
 Qui adonc guerrioit contre son anemi
 Edouart d'Engleterre et les Engloiz ausi,
 Et avoit pluseurs foiz le royaulme assailli.

545 Seigneurs, cils Edouars, qui France guerroia,
 Fist moult de maulx en France pour le tamps qu'il régna;
 Contre le roy Philippe l'onnour en chalenja;
 La cité de Tournai environ asserra
 Avec maint haut baron à qui il s'alia,
 550 Et les Flamens ausi qu'avec lui mena.
 Hanuiers, Braibençons, chascun si l'onnora,
 Alemans et Guerloiz ¹ de coi li rois s'aida,
 Et li rois contre lui à Bonnives ² ala,
 A .iiii. cens mil hommes que li rois assambla.
 555 Li bons ducs de Bretaigne avec lui ala;
 Ducs, contes, chevaliers, sachiez lui envoia ³.
 Une vaillant contesse qui en Haynaut régna,
 Abesse est devenue et le monde laissa,
 A Fontenelles fu l'abaye qui est là,
 560 Suer fu au roy Philippe; Charles les engendra,
 Qui fust dit de Valois, à ce c'om me compta.

¹ Anglois.
² Bourvines.

³ Ducs, contes, chevaliers, communes qu'il ama.

Et pour tant ceste dame la paix moult désira
 De son frère le roy qui France gouverna,
 Et Edouart ausi; car cilz rois espousa
 565 La fille de la dame: en ses flans la porta
 Une moult vaillant dame et qui moult désira
 La paix de son seigneur et du roy de deçà:
 Li uns fust son seigneur et l'autre oncle apela.
 La dame de Haynaut tellement se pena
 570 Que trièves furent prises que chascun acorda.
 Li roys revint en France, ses gens guerredonna,
 Et le duc de Bretagne forment remercia
 Du secours qui li fist; car quant il le manda,
 Prochains estoit du roy, prez de lui se loga.
 575 Adonc li gentilz ducs en son país r'ala,
 En Bretagne revint, où chascun l'onnora.
 Mais en l'autre an aprez itel mal l'apressa,
 De coi li gentilz ducs du siècle trespassa;
 Dont tel meschief n'avint bien plus de .c. ans a ¹.

 580 Seigneur, après la mort de ce bon duc poissant,
 Chaillengèrent la terre de Bretagne la grant
 Deux hoirs, qui se disoient estre li mieulx parent.
 Une dame y avoit qui l'aloit chalengent,
 Fame Charles de Bloiz c'on va S. appelant;
 585 Le conte de Monfort voloit aler devant:
 Ou palaiz à Paris plaidoient jusqu'à tant
 Que li quens de Monfort s'aloit forment doubtant
 Qu'il n'éust ² contre lui au procès définant.
 De Paris se parti à une aube apparant,
 590 Sans le congié du roy, qui le cuer ot dolant;
 En Bretagne s'en vint fièrement chevauchant,
 Li uns le recevoit et li autre noient;

579:

Dont tel meschief avint, plus de v. ans a

N'avint si grant meschief que de celle mort-la;
 Car une guerre en viut dont maint homme fina.

² Qui venist.

Li uns le recevoit en grant honnor faisant ,
 Et li autres li vont les grans portes cloant.
 595 Ceste matière-ci vous vois ramentevant,
 Pour revenir au fait du nobile Bertran
 Et dire les proescs¹, de coi li bers fist tant :
 Oncques autant n'en firent Olivier ne Rolant.

Il est bien véritez que li contes gentilz
 600 S'en ala² et fist tant pour avoir le païs
 De Bretaigne, où il fu, où vost estre servis³
 Du duc de Normendie, qui y estoit commis
 De par le roy son père, qui tant parfu hardiz.
 Depuis qu'il fu arrières ramenez au païs⁴,
 605 Retourna en Bretaigne, tant fu de grant empris,
 Et garni des chastiaux ne sai ou .ix. ou .x.,
 Et passa oultre mer, se nous dit li ęscrips;
 Aux Englois s'alia et fust à eulx amis
 Pour la cité de Vannes, où il estoit haïs,
 610 Et pour Resnes aussi, où il fust escondis.
 Adonc li rois anglois, qui tant fu seignouris,
 Dist au duc de Lancloistre, qui tant fu postéiz,
 Qu'en Bretaigne venist avec ses amis,
 Le conte confortast et en fais et en dis
 615 Encontre les Bretons, dont il estoit haïz,
 Contre le pooir de France ayde li féist;
 Et li ducs si li jure les sains de paradis,
 Qui le⁵ conforteroit à son povoir tous diz.
 Et sur cest point se sont d'Engleterre partis;
 620 Gens d'armes et archiers, du tout à son devis,
 En Bretaigne amena comme prince de pris.
 Ci commença la guerre et li pesans ęscris

¹ Et dire les péchiez.

² Soutilla.

³ 601 :

De Bretaigne, dont il fu, dont volt estre servis,

Qu'après ce qu'il avoit à Nantes esté pris.

⁴ à Paris.

⁵ Qu'il le.

Dont maint chevalier fu afolez et occis.
 Seigneur, à icel tamps dont ici vous devis
 625 Fu li nobles Bertrans régnant en ce païs,
 Qui estoit en son cuer joians et esbaudis
 De ce que les Anglois venoient ou pourpris
 Pour guerre demener qu'il désiroit tous dis.

Seigneur, en ycel tamps qu'Edouars assambla
 630 Les os et les gens d'armes pour venir par deçà,
 Li contes de Monfort parmi Bretagne ala :
 Les villes, les citez, con drois hoirs demanda ;
 Li bons Charles de Bloiz d'autre lès chevaucha :
 L'une ville se rent, li autres le laissa.
 635 Ainsi si dui seigneur furent en ce tamps-là
 Demandans le païs, chascun le convoita.
 Charles de par sa fame la terre chalenga ;
 Li contes de Monfort se vantoit qui l'ara.
 Mais li jeunes Bertrans oy et escouta
 640 Que ducs Charles de Blois plus grant droit y monstra
 Ou païs de Bretagne, et pour ce commença
 A quérir compaignie, à qui il s'alia
 Pour nuire les Englois là où ilz les sara ;
 .lx. compaignons avec lui amena :
 645 Par bois et par forès nuit et jour les guia,
 Et jura Jhésu-Crist, en cui il se fia,
 Que duc Charles de Blois de bon cuer servira
 Et celui de Monfort à son pooir nuira :
 Ainsis de la partie des François s'adreça.
 650 Adonc prist à courir et adonc commença
 A emprendre proesce, qui tous jours li dura.
 De jours fu ès forès et par nuit chevaucha ;
 Et de nuit et de jours planté d'Englois greva.
 Et à ses compaignons, que avec lui mena,
 655 A le sien départi et planté leur donna :
 A l'un donna armeures et l'autre bien monta.

Quant argent li faloit, et petit d'argent a,
 En la chambre sa mère privéement entra,
 Une huche rompi, où .i. escrin trouva
 660 Où les joiaux sa mère, sachiez, estoient là,
 Et argent et or fin que la dame garda.
 Bertran mist tout à fin, à ses gens en donna;
 Et quant la dame sceut comment Bertran ouvra
 A démenter se prist, son argent regreta.
 665 « Hé Dieux! se dit la [dame], mauvais enfant ci a!
 La converse me dist ens ou tamps qui passa,
 Que par Bertran mon filz grant honnour me vendra;
 Mais vraiment petit commencement cy a.
 Je ne sai quelle fin Jésu y mettera. »
 670 Dit une damoiselle : « Ne vous couroucez jà;
 Bertran à .i. bon change vostre argent mettera,
 Avant le bout de l'an à moitié doublera. »

L'istore tesmongne que Bertran au corps gent
 Prist les joiaux sa mère et or fin et argent;
 675 A ses gens en donna assez et largement,
 Et bien jure et affie que bien prochainement
 Pour .i. tout seul denier li en rendra .c.
 De ce ne menti mie; or escoutez comment
 Jhésu-Crist li tramist .i. nobile présent.
 680 Il avint que Bertran à l'aduré talent
 Chevauchoit lui .ii^e.; sans plus mener de gent,
 Menoit .i. compaignon grant et fort ensement;
 Bien estoient armé à leur commandement,
 Et s'en aloit Bertran ès forès droitement
 685 Pour sa gent visiter qu'il amoit loialement.
 Bertran c'estoit montez dessus une jument
 Qui estoit grant et fort et couroit roidement;
 Une hache à son col portoit le bon Bertran,
 S'espée avoit au lez qui trenchoit roidement,
 690 Et une grant taloche qui au costé li pent.

Apres Bertran couroit son vallet vraiment :
« Sire, dist li vallés, sachiez certainement,
Je n'irai mie à pié se je puis longuement ;
Se je n'ai .i. cheval ou mulet ou jument ,
695 De vous me partirai assez légèrement. »
— « Tais-toi, ce dit Bertran , je te jur loialement ,
Je te monterai bien , si je ne muir briefment. »
Bertran se retourna à destre vistement
Et voit .i. chevalier armé moult noblement ,
700 Monté sur .i. destrier qui valoit grant argent ;
S'avoit lance et escu dont l'ouvrage resplent ,
Le bacinet ou chief, où le camail se prent ,
De toutes pièces fu armez à son talent ;
O lui .i. escuier de noble estorement ,
705 Bien armé et monté à son commandement ,
Et un vallet de male bien troussé à talent .
Ainsis furent cilz .iii. en leur assablement ,
Et voloient aler, ou l'istore ment ,
Tout droit à Forgerai, le chastel qui resplent ,
710 Là où d'Englois avoit .iii. et un cent .
Et quant li bers Bertran aperceut clèrement
L'estat du chevalier et le contement ,
Bien voit qu'il est Engloiz à son aornement .
Adont li dist Bertran moult estonnéement :
715 « Sire, qui estes-vous ? ne me celez noient ;
Vous me samblez Engloiz à vostre ordonnement ;
Estes-vous dont venus en cestui tenement
Charles de Bloiz grever, monseigneur révérent ? »
— « Oïl, dist li Englois , par le mien serment ,
720 Et pour ce que seigneur l'as nommé tellement ,
A mort te mettrai assez prochainement . »
Lors avala la lance , qui trancha souefment ;
Envers Bertran s'en vint courant moult rudement .
Bertran leva la bache à cel aprochement ,
725 Sur la lance féri au gré de sapient :

En .ii. tronçons la mist, ne li meffit néent;
Puis rehaussa la hache qui trenchoit souefment,
Et fiert le chevalier si efforcement
Dessus le bacinet qui reluist et resplent,
730 Et de corps et de bras le féri tellement,
Et tant fu grans li cops et pesant durement
Qu'à terre l'abati sur l'erbe verdoiant:
Là ne se relevast pour or ne pour argent.
Et quant Bertran le voit, de sa jument descent;
735 Envers le chevalier sa droite voie prent.

Bertran est descendus, ne volt pas détrier,
Pour ocir et tuer cel Engloiz chevalier.
Au devant de Bertran s'en vint son escuier:
« Ay, vilain! dist-il, vous le comparrez chier;
740 Encontre vous voldrai monseignor revengier. »
Adonc sacha l'espoi qui fu de fin acier;
Bien en cuida Bertran tout le corps trespacier.
Mais Bertran si ala sa hache desglicier,
Tellement qui li va le destre bras trenchier,
745 Et li fist son espoir chéoir dessus l'erbier.
A l'autre cop féri la teste du destrier;
A la terre abati le maistre et le corcier.
Là vult à l'escuier la teste jus trenchier,
Et puis s'en vint au maistre qui gisoit sur l'erbier;
750 Tant estoit estourdiz, ne se pot redrecier.
Bertran li sousleva les riches pans d'acier,
Dedens le corps li mist son espoir de légier:
Ainsi mist-il à mort le maistre et l'escuier.
Son vallet se combat de bon cuer et entier
755 Au vallet qui avoit acondui le sommier.
Quant son maistre vit mort, le sommier va brochier,
Par dedens la forest, là se va enbuchier.
Et quant Bertran le vit de ce champ eslongier,
Sur le destrier monta qui fu au chevalier,

760 Aprez le sommier queurt aussi tost que lévrier ;
Là r'ataint le vallet delez .i. olivier.
Bertran de sa grant hache li va tel cop paier,
Le chief li pourfendi et tout le hanepier ;
A terre l'abati, ce fu sans redrécier.
765 Envers le camp revint où fu le chevalier ;
Son vallet retrouva Bertran o le corps chier,
Qui se pénoit moult fort de .ii. corps despoillier
Et de trouver aussi l'argent fort et l'ormier.
Et quant Bertran le vit, si li prist à crier :
770 « Homme d'armes serez, amis, par S. Richier !
Je vous retiens des miens, vous serez chevalier. »

Or fust li chevaliers ainsi à la mort mis,
Escuier et vallet, et le sommier conquis,
Qui tant portoit d'argent et de fin or massis
775 Que ne le vous diroit nul homme qui soit vifs ;
Car toute la finance du chevalier de pris
Menoit avec lui, si com dist li escrips ;
A garant le voloit mener, ce m'est adviz,
Par dedens Forgerai, .i. chastel bien assis.
780 Mais Bertran de Guesclin si en est revestis,
Les mors ont dénué et les armeures pris :
A loi de chevalier s'adouba li marchiz ;
Chauça les esperons qui sont d'or fin macis,
Et toutes les armeures du chevalier faitiz
785 Vesti li bers Bertran, que délay n'i fust mis ;
La crois vermeille osta comme François gentilz,
Et s'i mist la blanche ou non de fleur de liz,
Et son vallet aussi s'arma à son deviz.
Envers Guesclin s'en-vont, au chemin se sont mis ;
790 S'emmainent la jument, et nous dist li escrips
Que Bertran le remist ou lieu où il la prist ;
Et tant ala Bertran et son vallet Orriz
Que sa mère trouva par dedens son pourpris,

Du cheval descendi et à genoulz se mist,
 Et dist : « Cilz Dame Dieux qui maint en paradis
 Veille garder ma dame de mal et de périls,
 Et il lui doint voloir, conscience et adviz
 De moi ce pardonner qu'envers lui ai mespris.
 J'emportai l'autre jour vos bons joiaux de pris,
 Or les vous rendrai, se Dieu plait et je vifs. »
 — « Bertran, ce dit la dame, vous estes moult joliz;
 Estes-vous chevaliers devenus puis mardi? »
 — « Nennil, ce dist Bertran, mais ains l'an acompli
 Chevalier devendrai, g'i ai m'entente mis;
 Car qui hante les bons à honnor vient tous dis,
 Et qui les chétis suit, tout adez est chétis. »

Ne say que vous diroie : la chose tant ala
 Que Bertrans li gentilz à sa mère donna
 Pour .i. denier .xx. solz de ce qu'il emprunta;
 Toute son adventure li dit et recorda,
 Et li prie, pour Dieu, ne le maudie jà;
 Ainçois prie pour lui, de là se partira,
 Et par devers sa gent ens ès forès ira,
 Et leur donra le sien et les enrichira.
 « Hé Dieux ! se dist la dame, con fait Bertran ci a;
 Bien me dist la converse qu'à très grant bien vendra;
 Que benoite soit l'eure que mes corps le porta ! »
 Deux jours avec sa mère Bertran se reposa,
 Et au tiers se parti, à Dieu la commanda;
 Les esperons dorez à garder li bailla
 Et maint autre joiaux, de coi on se taira.
 Quant vint au départir sa mère le baisa;
 A tant se départi et Bertran s'en ala,
 Ens ou bois est entrez là où sa gent laissa;
 Il scet bien le logis où il les trouvera.
 Quant il les ot trouvez chascun le festia,
 Et Bertrans li gentils beaux dons si lor donna,

Et de ses aventures assez leur recorda;
 Du noble chevalier leur dist et devisa.
 830 Ainsi fu longuement Bertran o ses gens là,
 Et tant que dire oy et c'on li recorda
 Qu'il avoit .i. chastel, moult fu fort prez de là,
 En' Bretaigne Galot, roy Artus le fonda,
 Forgerai ot à non, ainsis on l'appela.
 835 Li contes de Monfort y mist et ordena
 .i. chevalier engloiz qui grant renon ot jà;
 Cappitaine le fist de ce chastel ylà,
 Robert Bramborc ot non, qui forment desira
 A essaucier le conte, car durement l'ama;
 840 Et si li fist serment et bien li fiança
 Que, s'il puet exploitier, Charles li rendra ¹.

Car dedens Forgerai avoit Englois plenté
 Et de la gent au conte de Monfort le conté;
 Robert Bramborc en² fu cappitain redoubté.
 845 Et Bertran de Guesclin avoit grant volenté
 D'essaucier nuit et jour, et main et à vespré,
 Le non Charles de Bloiz, où moult ot d'onnesté.
 Lors en jura Bertran la sainte Trinité
 Que du chastel avoir il se voldra péné
 850 (Li chastiaux que je di ot le bois d'un costé³),
 Pour haper les Engloiz, quant de là sont sevré,
 Tant c'uns vallés li dist dedens le bois ramé:
 « Sire, volez oïr la pure vérité
 De ceulx de Forgerai, qui se sont tous armé:
 855 Vers l'ost Charles de Bloiz se sont acheminé;
 Robert Bramborc y vi richement adoubé,
 Armé de toutes armes et richement monté;

¹ 841 :

Car, s'il puet exploier, Charles li rendra ;
 Mès je croy que Bertran ce fait-cy déboute.

² 850 :

Le chastel que je dis ot le bois d'un costé,
 Ainsi qu'à demie-lieue plus n'y a-on conté;
 Et Bertran que je dis, qui tant ot de fierté,
 Le faisoit espier adont à maint costé.

- Le chastel ont laissié, je l'ai bien avisé;
 Bien sai qu'ens ou chastel n'i a point demouré
 860 Plenté gent pour garder si noble fermeté. »
 Et quant Bertran l'oy, s'a hautement parlé,
 Dist à ses compaignons qui là sont aüné¹ :
 « A Dieu le veu ! dist-il, ne soions effraé;
 Li chastiaux ert à nous et à nos volentez.
- 865 « Seigneur, ce dit Bertran, entendez ma raison;
 Nous sommes cy endroit .lx. compaignon,
 Fors et très bien armez : soions fier con lyon,
 Et soions tous à paix², sans nulle traïson;
 Et n'i ara celui de ceulx de no parçon
 870 Qui ne puist bien chaucier le doré esperon.
 Se croire me volez, n'en aiez souspeçon,
 Tous riches vous ferai à bien courte saison;
 Tuit serons chevaliers de la main de Charlon,
 Qui riches nous fera et nous donra beau don.
 875 Mais je veil au jour d'ui conquerre une maison :
 Ennuït voldrai soupper en ce maistre donjon,
 Et si vous y donrai à soupper gras mouton. »
 Et cilz ont respondu : « Et comment l'aroit-on ? »
 — « Comment ! ce dit Bertran, pour coi le demand'-on ?
 880 Je n'en prenderoie pas mains .i. tout³ seul bouton.
- « Seigneur, ce dist Bertran, j'ai visé maintenant
 Comment nous enterrons en ce chastel vaillant :
 Prenons de celle busche dont en ce bois a tant⁴,

¹ 862-864 :

Dist à ses compaignons : « Ne soions effré.
 Le chasteau yert à moy ains demain la vespre,
 Et à vous tous aussi, se vous faictes mon gré;
 Car se je acquier hounour, avoir, ne noblece,
 Vous y devez partir; car, par S. Honnore!
 On dit que compaignie ne vault un ayl pelle
 S'amour et courtoisie n'y est et loyauté. »

² appert. — ³ trestout.⁴ 883-887 :

Nous prendrons habit comme gent labourant
 En bois ou en forestz qui le bois vont couppant;
 Ainsi que boscherons nous yrons adoubant;
 De bûche porterons mainte espaulée grant,
 Bourrées et fagoz et l'eau bien ardant.
 Mez nous serons armez couvertement devant;
 Vers le chastel yrons, en faisant le semblant...

Et mettons sur nos col; et si covrons devant
885 Nos armeures toutes, c'on ne voit percevant
Que nous aions sur nous espée ne taillant.
La busche porterous, en faisant le samblant
Que pour ceulx du chastel nous aillons travaillant;
Et quant cil du chastel nous iront percevant,
890 De la busche ont mestier, si venront costoiant;
Encontre nous iront le pont jus avalant:
A la porte irons, là vendrons descharjant,
Et criez: Guesclin! car je le vous commant.
Chascun l'espée traite à loi d'omme vaillant,
895 Et nous lançons en eulx grant noise démenant.
J'otroie c'on me voist à chevaux détirant
Se le chastel n'avons ains le soleil couchant:
Je l'ai ainsi songié ennuit en mon dormant. »
Et quant cilz l'ont oy, si en vont souriant.

900 Tout ausi com Bertran ot dite sa penscée,
Se sont cilz acordé sans point de l'arestée.
Lors a chacun mucié armeure et espée,
A loi de bosquillon ont chargié lor ramée.
Bien .xxx. se sont mis tout à une asssemblée,
905 Et li plusour se sont boutez en la valée;
En .iiii. pars ont fait et lor chose acordée.
Bertran devant portoit une grant espaulée;
Bien sambla bosquillon, qui le vit la journée;
Pour venir au chastel faisoit grant engenbée.
910 Cilz du chastel lassus ont geté leur visée,
La guette qui là fu a sa trompe sonnée.
Li compaignon Bertran ont oy la levée;
Tel y ot qui vousist estre à la mer salée.
Mais il voient Bertran qui sa voie a hastée:
915 Il sambloit c'on alast de fi sans demorée¹.

¹ Il sembloit c'on alast demandant sa denrée.

Jà li estoit adviz en sa droite penscée
 Qui ¹ fust ens ou chastel de la chambre parée
 Et qui ² faisoit la char rostir à cheminée.

Li compaignon Bertran, cil devant, cil derrier,
 920 Qui sur eulx vont portant la busche et le ramier,
 Pour l'amour de Bertran, qu'il voient aprochier,
 N'osoient retourner, ne de li eslongier.
 « Seigneur, ce dist Bertran, veilliez vous travailler :
 Je vous donrai ennuit au chastel à mengier,
 925 Et vous donrai du vin du milleur du ceillier. »
 Tel y ot qui disoit : « Dieux, veilliez nous aidier !
 Je croi c'on nous voudra ce vin vendre bien chier. »
 La guette qui cornoit les faisoit esmaier.
 Bertran prist à chanter et à lui rehaitier.
 930 Cil du chastel se vont ensamble conseillier :
 « Il nous couvient, font-il, celle busche ens laisser,
 Et ouvrir le chastel : nous en avons mestier.
 Ce sont li boquillon qui nous viennent aidier
 Et leur fames ausi qui viennent du moustier ;
 935 Blanches vesteures ont. Alons desveroillier,
 Se ne sont mie gent qui sachent guerroier ;
 Grant folie seroit de nous en esmaier. »
 Adonc ont vistement commandé au portier ³ ;
 La porte voit ouvrir et le pont abaissier :
 940 Lui .iiii.^e y ala sans point de l'atargier ;
 La porte déferma, les chaines vont bessier.
 A tant es vous Bertran qui entra le premier,
 A la porte s'en vint la busche deschargier,
 Droit encontre les gens fist la busche aprochier
 945 Si c'on ne puist au mains l'entrée empeschier.

¹ Qu'il.

² Et qu'il.

³ 938-939 :

« Alons ouvrir la porte et le pont abaissier. »
 Le portier y ala sans lui faire prier.

- Puis dist : « Filz à putain ! vous l'achatzerez chier.
 Le bain vous chauferai ; ce sera pour baignier ;
 Mais ce sera de sanc que vous ferai saignier ¹. »
 Lors a traite l'espée, dont bon fu li acier,
 950 Et féri le portier, ne se volt espargnier ;
 A moitié li fendi cervèle et hanepier,
 Puis si cria : Guesclin ! à la loi de Beruier ² ;
 « Or avant, mi ami ! laissez le charrier,
 Getez tout sur les champs, si me venez aidier.
 955 Il a céens bon vin, il ne fault que sachier. »
 Dient li compaignon : « C'est un droit waroquier ! »
 Lors passèrent le pont comme bon chevalier,
 La porte ont conquestée et painent d'enchacier.
 Engloiz viennent aval, n'i ot que couroucier ;
 960 Bien estoient .ii. cent, que queulz, que boutillier ³.
 Qui véist sur Bertran venir et costier
 Et geter grans chaillos pour lui à empirier ;
 Bien se sont défendu de traire et de lancier,
 Dont Bertran et li sien furent en grant dangier.
- 965 Par dedens Forgerai fu grande l'envaie ;
 Cil vont Guesclin criant trestous à une fie.
 Là véissiez Engloiz plains de grant félonnie,
 A défense sont mis faisant chièrre enragie,
 Et crioient moult fort : « Duc de Bretaigne aïe ! »
 970 Un escuier engloiz tenoit une cugnie,
 Un compaignon Bertran en féri sur l'oïe,
 Tellement l'endormi sur la grande chaussie
 Qu'ains puis ne s'en leva pour chose c'on li die.
 Lors vint Bertran à lui, qui ne se faindi mie ⁴ ;
 975 Un estoc li lança d'une espée fourbie,

¹ « Vous serez bien froté ; il n'en fault point plaidier. »

² Puis escrie : Claquin ! à loy de Beruier.

³ 960 :

Ben estoient .ii. que queux, que bouteiller,

Que garçon, que varlet et que bon soudoier.

⁴ 974 :

Et quant Bertran le vit, il ne li plaisy mie ;
 A l'Engloiz est venu, qui fu de Cantorbir.

Si qui li entama le poumon et le fie :
 Mort l'abati. Bertran sa cugnie a saizie,
 Il ne la rendist pas pour tout l'or de Pavie.
 Il escrie : « Guesclin ! vo journée est gaignie ! »
 980 Les Engloiz enchaça en une bergerie;
 Là fust Bertran enclos à chascune partie
 De queux, de boutillier et de penneterie,
 De vallés, de chevaux et de l'autre mainnie.
 Li uns tient .x. tinel, l'autre perche aguisie;
 985 De hastiers, de pétaus ot mainte entortillie;
 Mais tuit si compaignon li firent bonne aïe.
 Là fussent mal venu et de corps et de vie,
 Quant devant le chastel vint une chevauchie
 Qui vindrent au chastel pour la grant crierie ;

989 - 1002 :

Qui vinrent au chastel, pour voir le vous affie,
 Pour le chastel saillir tout à leur commandie :
 Et estoient Bretons, François, de bonne vie,
 Car il leur fu comié et par certaine epis
 Qu'Englois furent ysaus hors de la manandie ;
 Et yceste gent-cy dont je vous signifie,
 Furent au duc Charlon de Blois, qui perdi vie
 Droit par devant la porte en bataille fournie
 Ainsi que vous orrez, comment c'un poy détrie.

Seigneurs, ceste gent-ci dont je vois devisant,
 A Charles de Blois furent, si com j'ay dit devant ;
 Par une episie seurent le certain convenant,
 Comment Englois alèrent de Forgeray yssant
 Pour grever la partie Charles de Blois le franc.
 Quant ceste gent oyrent la noyse qui fu grant,
 Ilz ont dit l'un à l'autre : « Or alons escoutant,
 Grant noise et grant débat a ou chastel puissant :
 Je croy que ces Anglois se vont entretuant. »
 — « C'est voir, dit un Breton c'on nomma Galevant.
 A Dieu le veu ! dit-il, je yroie conseillant
 Qu'à la porte alissions tous ensemble courant,
 Et nous boutons léans ; s'alons noz criz criant,
 Et metons tout à mort, quoi qu'il nous vient devant. »
 — « Par foy ! je m'y accort, » va chascun respondant.
 Adont vers le chastel s'en vont esperonnant,
 Et quant ils furent près de la porte passant,
 Là où monter estoient des compaignons Bertran

Haultement ont crié : « N'alez céans entrant
 Se vous n'estez à Charles de Blois vray confortant ;
 Se vous estes Englois, alez-vous-ent fuyant,
 Car vous seriez morts, s'estiez encor autant ;
 Car le ber de Claquin c'on appelle Bertran,
 O lui .vc. François, vont Anglois confessant. »
 — « Hé Diex ! dirent François, nous l'alions quérant. »
 Lors se vont ou chastel ynellement bostant,
 En escriant : « Claquin ! ou damoiseil sachant,
 Tous y mourront Anglois, le petit et le grant ! »
 Et quant Bertran les ot, si se va retournant,
 Que penser ne savoit qui les va amenant,
 Et dit à lui-mesmes : Je croy, men esciant,
 Que mon sieur de père va ses gens conduisant,
 Car père ne doit point faillir à son enfant.

Ainsi disoit Bertran com je vous segnefie,
 Que moult avoit à faire en ycelle partie ;
 En tel point fu trouvez de la chevalerie
 Que il n'avoit armeure qui ne fust despecie,
 Et li couroit le sanc qui la terre rougie.
 Les Anglois ot sur lui qui li font hachie,
 Lancelot, ruent et flèrent pour li toir la vie,
 Et cil crioit : Claquin ! qui mestier ot d'aye.
 Cil le congnoient bien pour la haulte lignie.
 Li uns à l'autre dit : « Véez là esragerie !
 Oncques tel escuier ne fu ou monde en vie ;
 Alons Bertran aidier, pour Dieu ! c'on ne l'ocie ;
 S'un tel vassal mouroit, ce seroit doubletie. »

- 999 Et cilz de la grant porte qui l'avoient gaitie
Sont venus devers eulx, chascun haut brait et crie :
« Se vous estes François, si ne nous failliez mie ! »
Et cil ont dit : « Oil, par la Vierge Marie ! »
Lors entrèrent dedens, que nulz ne se détrie ;
995 Et quant Bertran l'oy, s'en ot la chièrre lie.
En tel point fu trouvez contre averse partie
Qu'il n'avoit armeure qui ne soit dépecie ;
Par la bouche li saut le sanc qui l'avoglie ;
Et cil crioit : « Guesclin ! Mère Dieu nostre ale ! »
1000 Cil le congurent bien pour sa haute lignie ;
Li uns à l'autre dist : « Véez ça esragerie,
Oncques tel escuier ne fu ou monde en vie. »

- Quant cil virent Bertran qu'ainsi se défendoit,
Li uns à l'autre dist : « Alons à lui tout droit ;
1005 Faulte seroit à nous se .i. tel vassal moroit. »
Bertran fust en tel point que nulz ne le diroit ;
Sa cugnie ot perdue, de ses .ii. mains s'aidoit.
.i. chevalier li vint, qui bien le congnoissoit,
La presse dérompi et l'espée tenoit ;
1010 .i. parc fist entour lui et .i. si grant exploit
Qu'à Bertran venus est, et haut lui escrioit :
« Escuier, venez ça, et me suiez tout droit. »
Bertran ot tant de sanc que goutte ne véoit¹ ;
Menez fust à un lez chascun le remuoit :
1015 Il ne voloit souffrir le bien c'on li faisoit.
Mais quant li secours vint, qui là venus estoit,
Trestuit cil du chastel y furent mort tout droit ;

Encor pourra France par lui bien estre esjouie ;
Car miels vault .i. bon homme en bataille efforcie
Que feroient mille emplit de couardie ;
Car li homme couart, si com l'ystoire crie,
Ont tout communément conscience empirie,
Et li hardy prodoms de bonne anchiserie,
En leur droit défendant, aventurent leur vie. -

¹ 1013 - 1015 :

Bertran fu en tel point que goutte ne véoit ;
Car le sanc qu'il geta la vèue lui troubloit.
Menez fu à .i. lez, chascun le remuoit ;
Li uns le volt bender, li autre l'essuoit ;
Mès il fu si dolent de ce c'on le tenoit
Qu'il ne voloit souffrir le bien c'on lui faisoit.

Li chastiaux fu conquis, et quan qu'il y avoit;
 A Bertran fu rendus, car chascun si disoit
 1020 Que c'estoit li plus preux qui en ce monde soit,
 Et que li biens de lui ramentéus seroit.
 Les portes ont fermées et le pont là endroit.
 Il ont mandé le vin, et entr'eux con buvoit¹,
 On a dit à Bramborc comment la chose aloit.
 1025 Icilz Robert Bramborc au chastel repairoit,
 Bien y cuida entrer: cappitain en estoit.
 On vint dire à Bertran que Bramborc retournoit,
 Qui dedens le chastel moult bien entrer cuidoit.
 Adonc jura Bertran que contre lui iroit;
 1030 Il monta à cheval, assez en y avoit.
 Lors issirent no gent à moult noble conroy
 Contre Robert Bramborc, qu'au chastel acouroit;
 Mais la gent du duc Charles derrières le suioit.
 Là morurent Engloiz, que pié n'en eschapoit;
 1035 Robert y fust ociz et lanciez d'un espoit.
 La nuit à Forgerai nostre gent se logeoit;
 Là demoura Bertran et ceulx qui là menoit².
 Au conte de Monfort forment en desplaisoit,
 De Bertran du Guesclin durement se plaingnoit.
 1040 Là ot un tel renon que chascun en parloit;
 Jusqu'à Charles de Bloiz la nouvelle en aloit,
 Et disoit à sa gent volentiers le verroit:
 Si le povoit tenir, grant bien il lui feroit.
 Mais nouvelles lui vint qui moult li desplaisoit;
 1045 C'est du duc de Lencloistre qu'à rive se metoit,
 Avec ceulx d'Engleterre que li rois li livroit;
 Trives avoit en France jurées et de fait³;

1023 - 1026 :

Bertran ont meschinet, ses plaies on lui bendoit.
 Au secours demanda qui là les amenoit;
 Et il fu moult très bien qui le bien en comptoit.

Pour boire et pour mengier chascun s'aprestoit.
 Bertran but de bon vin et bon cuer reprenoit;
 De bons vins ot assez et en tant c'on buvoit.

¹ o ceulx qu'il y menoit. — ³ de foyt.

Mais pour tant qu'Edouars d'Engleterre pensoit
 A guerrier le roi quant le terme seroit,
 1050 Fist guerrier Bretagne, pour itant qui cuidoit
 Le conte de Monfort aidier, fust tort ou droit,
 Pour tant que le secours des Bretons desiroit ¹.

Quant Charles de Bloiz sceut que li ducs de renou
 Fu venus de çà mer à force et à bandon,
 1055 Aux villes qu'il avoit fist mettre garnison;
 Le Tort-Boiteux tramist à Resnes, ce dit-on,
 De Pennehort ² ausi porta cilz le seurnon;
 De soldoiers o lui avoit grande foison;
 De la ville garder li donna le bandon.
 1060 Pour abrégier le fait de la nostre chançon,
 Vous dirai, et briefment sans variacion,
 Que li ducs de Lenclouistre, dont j'ai fait mencion,
 A Resnes se loga et mist son pavillon;
 Avec lui ot Engloiz et si ot maint Breton ³,
 1065 Qui tenoient le conte en sa possession.
 Canoles y estoit, que Robert appel'on,
 Celui de Pennebrot, un conte de grant non,
 Et Jehan de Chando, qui sceut d'onnour foison,
 Et James Dandelée, c'on appeloit Oron,
 1070 Et maint bon chevalier que nommer ne savon.
 Et là jura li ducs clèrement à haut son
 Que jamais la cité ne monsterroit talon,
 Jusqu'à tant qu'il aroit mis dedens son penon.

Seigneur, pardevant Resnes, qui est bonne citez,
 1075 Fu li ducs de Lenclouistre qui moult fu redoubtez;
 D'Engloiz et de Bretons ot avec lui assez.

¹ C'est un secours qui bien estre desirez doit;
 Car les Bretons sont preux et de noble conroit,
 Et en estour poissant, et fort et roit,
 Si ne scevent pillier; folz est qui ne me croit.

² Panchot.

³ 1064 - 1067 :

Avec le duc aloient maint chevalier baron;
 Robert Canolle y fu, il ot moult de renom;
 Celui de Pennebrot, un conte moult félon.

La ville fu enclose environ de tous lez.
 Mais Bertran de Guesclin se fu ès boiz boutez,
 A tamps n'i pot venir qui n'i pot estre entrez;
 1080 Dont Bertran fu dolans, c'est pure véritez,
 Car il avoit léens de ses amis privez.
 Non pour quant se tenoit dedens les bois ramez,
 Et venoit bien souvent aux loges et aux trez,
 Et autour de cel ost espioit de tous lez ¹.
 1085 Dont li ducs demanda qui estoit cils malfez
 Qui les avoit ainsi bien souvent triboulez.
 .i. chevalier breton qui le congnut assez
 Li dist : « Mon cher seigneur, par Dieu de majesté!
 C'est .i. jeunes vassaux qui Bertran est nommez;
 1090 C'est de ceulx de Guesclin, .i. moult grant parentez;
 N'a pas .xviii. ans que li siens corps fu nez,
 Mais en plus de besongnes c'est jà aventurez
 Que tous li chevalier qui sont en cest régné.
 Il a pris Forgerai, qui estoit fort assez :
 1095 Il estoit en .i. bois, gens avoit assamblez,
 Tous pources escuiers et si les a montez.
 Par .i. matin s'en vint, ainsi con vous orrez,
 De busche à son col bien faisoit le chargié ²;
 Ainsi que boquillon les avoit atournez.
 1100 Cil ouvrirent la porte pour estre bien chaufez;
 Mais Bertran dont je di les a si enchantez
 Qu'il se durent tenir trestous pour eschaudez;
 Onques n'en demoura pié qui ne fust tuez.
 Li chasteaux est à lui, sire en est appelez. »
 1105 Dist li ducs de Lencloistre : « S'il en porte les clez,
 Il a bien déservi qui lui soit siens quitez;
 Car ains plus hardiz fais ne me fu recorder.

¹ Et forent li Anglois par lui souvent grevez,
 Ne les lessoit dormir, ne mengier à leur sez.

² 1098 - 1099 :

« De bûche bien chargié, moult faisoit le lavez.

O lui si compaignon de grans fagoz troussiez;
 Ainsi que boquillon les avoit atournez,
 A Forgeray s'en vindrent de fagoz bien troussiez. »

Je voudroie qu'il fust bien ailleurs amassez
Tant que seroit de moi conquise la citez ¹. »

- 1110 Quant li ducs a oy de Bertran la manière,
Grandement le pris et de moult belle chière,
Assez le desira demourer en banière.
Donc commanda li ducs à faire une minière ²;
Car il avoit juré sur le corps de S. Père,
1115 Jhésu-Crist et sa mère, la Vierge trésorière,
Qu'il ne s'en partiroit ne ne traitoit arrière
S'aroit mis son panon sur le créneaux de pierre.
La mine commença, qui fu grant et plainière,
Tant que trestous les jours y estoit la lumière;
1120 Et Bertran du Guesclin estoit sus la costière
Pour oïr et véoir à la fin qu'il s'i fière
En tel lieu où il puist bien monstrar sa manière ³.
Ainsi qu'aprez miedi, à l'eure de prangière,
Perçut .i. chevauteur dessus une gaschière;
1125 Bertran bien le choisi en mi une tourbière ⁴:
La voie li copa, tenant sa lance fière,
Et puis cria : Guesclin ! d'une voix moult légère.
Cilz fu ausi souspris que une brebis portière
Quant elle voit le lou qui li tient la gorgière.
- 1130 Bertran si vint à lui et avala sa lance,
Jà li éust lancé ou corps parmi la pance,
Quant cilz li dist : « Merci ! ne me faites nuisance. »
Adonc li dist Bertran sans nulle demorance :
« Amis, que fait li ost, ne en quel demorance ⁵ ? »

¹ « Car il ne nous lera, je croy, dormir assez. »

² Pour la ville miner, qui lui fist grant haquière.

³ banière.

⁴ 1125 - 1127 :

Bertran le choisy qui fu en la gaschière,

A lui est venus et lui dist : « Par saint Pierre !

Se vous ne vous rendez, de ceste lance fière
Vous perceray le corps, sans aler plus arrière. »

1134 :

« Amis, que fait li ostz, ne en quelle ordonnance ? »
Le chevalier respont : « Par tous les sains de France. »

1135 — « Sire, dit li vallés, j'en dirai la tenance :
 A la minière sont qui durement s'avance
 Pour faire à la cité prochainement grevance;
 La cité vraiment est de perdre en balance. »
 Et quant Bertran l'oy, lors n'i fist arrestance;
 1140 A .i. arbre s'en vint où il ot mainte branche,
 Le vallet y lia par itel acointance
 Qu'il ne s'en fust partiz pour tout l'avoir de France:
 Puis chevaucha en l'ost o sa maisnie franche¹,
 Boute le feu en l'ost et mist en tel doubtance
 1145 Que chascun cuida bien morir à grant vitance.
 Bertran crioit moult fort, du cheminer s'avance;
 Bien cuidaient Engloiz qu'il fust de lor aidance;
 Quatre chevaliers prist à celle décevrance,
 Et en prist au dehors l'ost et foi et fiance;
 1150 Et cilz de l'ost c'estoient rengié en ordenance :
 Il cuidaient avoir entour eux l'ost de France.

Bertran et tuit li sien recondent sauvement,
 Dedens une forest se bouta fermement;
 Bien savoit les destrois environnéement,
 1155 Maint jour avoit esté en ce destornement;
 Par dedens .i. cavain² se mist privéement.
 Et li ducs de Lencloistre et trestoute sa gent
 Estaient devant Resnes rengiez hardiement.
 Là vint le gait du jour en disant hautement :
 1160 « R'alez-ent en vos trez et en vo logement,
 Car riens n'i avons veu avironnéement. »
 Dist li ducs de Lencloistre : « Je croi, mon escient,
 C'est Bertran du Guesclin qui vient si faitement;
 Li déables le font tenir à ce parant;
 1165 C'est ainsi que li leux qui hors du bois descent :
 Il nous tient à brebis, il nous monstre la dent.

¹ Sans ce que li Anglois en eussent congnoissance.

² cavel.

Je cuidai, par ma foi ! que ce fust proprement
 Li ducs Charles de Blois qui amenast sa gent. »
 Et vous .i. chevalier, sans nul arrestement,
 1170 Que Bertran renvoia bien et hastivement;
 Il est venus au duc et li dist clèrement :
 « Noble ducs, je vous di tout véritablement
 Que Bertran du Guesclin vous a fait ce présent
 Et vous renvoiera, ce dist, l'équipolent ¹,
 1175 Se vous ne li donnez respit tant seulement
 Qu'il puist entrer en Resnes bien et paisiblement;
 Ou vous gardez de lui et toute vostre gent ². »
 Dist li ducs de Lencloistre : « Par le mien serment,
 Jà trièves ne donray à itel garniment. »

1180 Ensement fu li ducs plains de grant marriçon;
 Miner fist la cité à force et à bandon :
 Là furent li mineur et Engloiz et Breton.
 Tuit cil de la cité avoient souspeçon,
 Ne sceurent auquel lez la mine faisoit-on.
 1185 Là fist li Tors-Boistieux commander à haut ton
 Que chascun pendist .i. bacin en sa maison,
 Cilz qui prez des créneaux avoient mansion;
 Et par yceulz bacin entendirent le son
 Là où la mine estoit, et par ce le sceut-on ³.
 1190 Adonc firent miner tout droit à se coron
 La mine contre mine à force de bandon,
 Et furent si d'acort en celle establiçon
 Que cil de la cité, par chemin de raison,
 Trouvèrent les mineurs, si con dit la chançon.
 1195 Là ot dedens la mine si grant occision

¹ Et vous gardez de li et trestoute vo gent.

² 1177 :

Car il vult aler léans où sont si parent.

³ Car, ainsi qu'il mynoient pour aler en parfont,

Fout la terre trembler en la cité de non,
 Et li bacin pendant dont j'ay fait mencion,
 Ainsi qu'en frémissant rendoient petit son;
 Par ce soutil malice celle mine sceust-on.

Que tuit y furent mort à grant destruction;
Et si fonda la mine, ne valu .i. bouton.

Moult fu dolans li ducs, en li n'ot qu'à irer,
Quant il sot c'on ot fait tous ses mineurs tuer.
1200 Plus que devant, aprez le grant siège a juré.
Il i fist assaillir et ses engins geter
Et fist vilainement ceulx dedens afamer;
Dont ilz se commencèrent moult à espoanter.
Car li ducs les faisoit espier et garder
1205 Si que nulz n'en issoit ne ne pooit entrer.
Et pour tant que li ducs oy bien recorder
Qu'il avoient bien poi de char à lor disner,
Fist bien .iij. mil pors venir et assambler;
Es prez près des ¹ fossez le fist trestous aler,
1210 Pour itant qu'il cuida ceulx dedens atraper
Et pour faire issir hors et à la mort livrer.
Dont cilz de la cité s'alèrent adviser
Qu'il isteroient hors pour pourceaux conquerer ².
Mais li bons cappitains lor dit: « Laissiez ester;
1215 J'arai de lor pourceaux sans nous de riens grever. »

« Ha! dit li Tors-Boiteux, li cappitains vaillant,
Signeur, tenez-vous coi, li petit et li grant;
J'arai de leur pourceaux tost et incontinent;
Tant que il en aront bien poi de remanant ³. »

¹ vers les.

² Car volentiers preniaient mieulx qu'ilz n'ont au disner.

³ 1220 - 1226 :

« Et vous diray, s'on me va un pou entendant.
Angloiz, par leur malice, nous vont ces pors monstrant,
Afin que nous aillons hors de ceans yssant,
Pour nous prendre et choisir, à guise de mescheant.
Nous ferons autrement, à vous tous je commandant

C'une truie me soit livrée maintenant;
D'une corde l'yrons par les .iij. piez loiant,
Et puis la pendrons à la porte devant.
Adont yra la truie moult laidement braiant;
Li pourcel qui yront celle truie escoutant,
Je vous jure sur Dieu, droit vendront ça courant.
Et quant près de la porte il yront aprochant,
Ou despendra la truie, si l'ya-on traynant;
Par dedans la cité, l'yront li pors suiant.
Ainsi, sans coup ferir, ne sans perdre .i. seul gant,
Arons-nous des pourceaux assez de remanant. »

- 1220 Une truie manda c'on li voist amenant,
 Et on li amena à la porte devant:
 Les piez li fist lier à une corde errant,
 La porte fist ouvrir du tout à son commant
 Et le pont avaler qu'à une chaîne pent.
- 1225 La truie fist crier sur le pont en tirant;
 Lors commença à braire et ruire en complaignant,
 Et quant tuit li poucel alèrent escoutant
 La truie, qui aloit honteusement braiant,
 Onques n'i ot porcel ne s'en venist corant
- 1230 A la porte tout droit, telle vie menant
 C'on n'i oïst tonner le Père tout-poissant.
 Et quant li Engloiz ont vëu le convenant,
 A la porte acorurent à force chevauchant;
 Et cilz quant ilz choisirent qui furent aprochant,
- 1235 La porte ont fermée et le pont vont tirant;
 Puis viennent aux créniaux si hautement huant
 Que tuit les ont oy chevalier et sergent:
 Or ne demandez pas si furent bien dolant.

Ainsi furent li porc par une truie pris;

- 1240 Li fors ducs de Lencloistre en fu au cuer marriz.

A ce tous cil se vont bonnement accordant.

Le gentil Tort-Boeteux, qui avoit fier viaire,
 A mandé une truie, qui n'estoit mie vaire.
 Lier li fist les piez derrière, sans retraire,
 D'une corde moult fort qu'à la truie fist haire.
 Puis fist prendre la truie, qui prist moult fort à braire,
 Et li pourceux dehors se vont celle part traire.
 Ouverte fu la porte et le pont sans meffaire;
 Briefment aront léans des pourceux mainte paire;
 Ilz aront bien de quoy la charbonnée faire.

La truie qui pendoit, si com j'ay dit devant,
 Commença fort à braire et ruire en complaignant.

1232 - 1238:

Et quant li pourcel furent à la porte devant,
 On va la truie vitement despendant

Et dedans la cité laidement traynant;

Et la truie bréoit trop plus fort que devant,
 Et li pourcel après moult laidement ruinant.
 Et quant les Angloiz ont vëu le convenant,
 Et la porte aprochier à leurs chevaux courans,
 Et crioient en hault: « Faulz Bretons bretonnans:
 S'autrement nous alez la nostre proie amblant.
 Mès vous l'achateriez de sueur et de sanc. »
 Quant li Breton choisirent qu'il furent aprochant,
 Et que l'ost aus Anglois se va tout esmouvant,
 La porte ont refermée et le pont vont levant.
 Puis viennent aux créneaux, Anglois vont dégabant,
 Et disoient en hault: « Ne vous alez doubant;
 Car point ne sont perdus vos pourceux maintenant;
 Bien nous devez paier, nous sommes vo sergent;
 Nous sommes devenus vo porchier maintenant,
 Nous sommes devenus vo porchier susissant. »

Or ont eu de la char les grans et les petis ¹;
 Mais vivres lor estoit vilainement faliz.
 Lors dist li Tors-Boiteux à .i. homme de priz :
 « Seigneur, prenons conseil et .i. certain advis,
 1245 Qui seroit en présent si bon et si hardiz ²
 Que nous puissions grever nos mortelz anemis.
 Li ducs et li Engloiz nous ont lonc tamps assiz,
 S'ont le siège juré et ensamble promis
 Qui ne se partiront tant qui nous aront priz;
 1250 Nous n'avons nul secours pour estre regréis.
 A Nantes est Charlon li nobles pastéiz;
 Bien savons qu'il a droit de garder ce pais,
 Mais drois a bien mestier qui soit aidiez tous diz;
 Ainçois que nous rendons Resnes ne le pais,
 1255 A lui nous fault mander comment nous sommes pris;
 Or ne sai-je comment arons message quis. »
 Dont parla .i. bourgeois corageux et hardiz,
 Qui en la ville avoit .iii. filles et .iii.³ filz;
 N'avoient que mengier, li pains lor est faliz;
 1260 Le conseil appela si qu'il fust bien oys.

« Seigneur, dit li bourgeois, droit en l'ost m'en irai;
 Au fort duc de Lenclouistre de vous me plainderai,
 Et que bani m'avez et tolu ce que j'ai,
 Et leur dirai comment ça virer les porai ⁴.
 1265 Car du roi des François je lor recorderai,

1241 - 1243 :

Et orent de la char et li grans et li petis.
 Bien en orent mestier, pour voir le vous plevin;
 Car adonc de tous vivres estoient si près pris
 Qu'il n'y avoit si cointe qui n'en fust esbahis.
 Ainsi furent lonc temps en la cité de pris,
 Sans yvir de léans ne sans estre assaillis.
 Ainsi leur provendes apetoit toudis.
 S'avint une journée qu'il estoit merquedis,
 Que li bons Tors-Boiteux, qui estoit de grant pris,

Assembla le conseil de la cité gentils.

Quant assemblé les ont, à conseil les a mis.

² 1246 :

Qui alast au secours à Charles le gentils,
 Par quoy nous péussions grever noz ennemis.

³ .v.

⁴ 1264 :

« Et leur diray comment sauver je les pourray

Qu'il nous vient secourir, dont il aront esmai,
 Et que secours vous vient; bien dire lor sarai
 Le chemin et le lieu: trestout lor monstrerai.
 Si je puis eschaper, à Nantes m'en iray
 1170 Et à Charles de Bloiz vo message ferai.
 Pensez de mes enfans, et je m'aventuray.
 Dieux volt morir pour moi ¹ et je pour lui ² morrai,
 Ou g'irai au secours au mieulx que je porai. »
 Dont orent grant pitié et li clerc et li lai;
 1175 Le cappitaine dist: « Et la porte ouverray,
 Sur les Angloiz irons pour faire aucun abai,
 Et vous vous partirez et je retourneray.
 Si prie celui Dieu qui fist la rose ³ en may,
 Qu'il vous lait retourner, et en couvant vous ai
 1180 Que vostre enfant aront de telz biens com j'arai. »

Ainsi fu li consaulz con je vous vois comptant.
 Li Tors-Boiteux s'arma et o lui si sergent;
 Quant ilz furent armez, la porte vont ouvrant:
 Et puis en sont issus envers l'ost chevauchant.
 1185 Quant furent issus hors, ainsi con je vous chant,
 Li bourgeois s'en tourna, à pié s'en va courant,
 Et li Engloiz s'en vont fièrement esmaiant.
 Là y ot .i. estour sur le pré verdoiant;
 Mais cil de la cité s'alèrent reculant,
 1190 En la cité entrèrent, les portes vont fermant.
 Mais pris fust li bourgeois et le vont arrestant,
 Et cilz lor dist: « Seigneur, ne m'alez attouchant ⁴;
 Ains me faites parler au bon duc maintenant;
 Nouvelles lui dirai dont vous ferai joiant. »
 1195 Et cil ont respondu: « Vous alez bien parlant. »

¹ vous. — ² vous. — ³ rosee.

⁴ 1192:
Des Anglois qui le vont villainement happant;
Mès il leur dit: « Seigneurs, ne m'alez arrestant. »

- Les Anglois l'ont mené vers le duc à garant;
 Dedens son pavillon le trouvèrent errant,
 Et li bourgeois se va tantost agenoillant;
 Onques je croi nulz homs ne fist si le dolant.
- 1300 « A, Sire! entendez-moi, pour Dieu, le roi amant:
 A paines que vois mon corps désespérant;
 Cil de Resnes m'ont fait .i. meschief trop dolant:
 Par eulx sont essillié tuit li petit enfant,
 A la fin c'on ne voist leur estat percevant.
- 1305 .vii. enfans m'ont ocis li glouton mescréant,
 Qui sont tuit mors de fain en prison languissant ¹.
 Or m'en fui ci à vous ma douleur complaignant;
 Se vengier m'en volez, je vous dirai bien quant.
 Demain doivent venir .iiii. mil Alemant
- 1310 De vitailles chargiez; onques homs ne vit tant.
 Je le vous di pour bien, mettez-vous au devant;
 Vous les enconterrez, je le vous acréant;
 Et viennent en .ii. lieux, en vostre ost espiant. »
 — « Amis, ce dit li ducs, je vous tien à vaillant. »
- 1315 Adont li fist donner de cuer baut et joiant
 A boire et à mengier du tout à son commant.
- Sages fu li bourgeois et moult bien emparlez;
 Quant il ot bien béu, bourdes disoit assez.
 Li ducs a ses conroiz rengiez et ordenez,
- 1320 Et dist à ses barons: « Envers moi entendez:
 Sur vespres en irons, que li chaus est passez ². »
 Adonc furent tous prez, ainsi qu'oy avez.

¹ 1306-1308 :

« Vieilles femmes, vielz hommes vont à mort mettant,
 Pour doubte de famine qui les va apressant;
 Mesmes les pources gens qui vont leur pain querrant
 Ont mis à mort trestous li glouton soudoiant.
 Mielx ayment à destruire li glouton soudoiant
 Que d'eulx à bouter hors ceulx qui sont mendiant,

Afin qu'à vous ne voit personne racontant
 La famine et le meschief qu'il vont là endurant.
 Or m'en suis afuis vers vous maintenant.
 Je vous diray se vengier m'en volez quant. »

² 1321 :

« Sur le vespre en yrons, quant le vespre est passez. »

Et quant li bourgeois vit que l'ost fu assotez ¹,
 Hors de l'ost s'en issi, qu'il ne fust avisez;
 1325 A la voie se mist, à Dieu c'est commandez;
 Bien savoit les chemins, car du pais fust nez.
 Et li ducs a ses gens semons et assamblez,
 Et leur a dit : « Seigneur, je sui asséurez
 Que vous arez l'assaut, se vous ne vous gardez;
 1330 Car Charles de Bloiz vient à .v. mil. adoubez
 De hardiz Alemans et fièrement armez,
 Que li rois des François, qui Jehan est nommez,
 Li envoie de France dont il est couronnez.
 Ennuït chevaucherons belement et souef,
 1335 Et li coureur devant pour savoir leur secrez. »
 Puis ont dit li coureur : « Sire, bien dit avez. »
 Tout ainsi qu'il fu dis, fust li fais acordez.

A bataille rengie souef et coïement
 Issirent li Angloiz hors de l'ost liement;
 1340 Pour les loges garder y remest poi de gent.
 Tout avoient chargé pain, vin, char et forment,
 Et toutes garnisons dont ilz ont grandement,
 A la fin, se li fais fust alez maisement,
 Qu'ilz se fussent partis bien et hastivement;
 1345 Car il cuidoient bien et tout certainement
 Que li secours venist à grant esforcement;
 Car cilz de la cité font grant esbatement
 Et faisoient sonner là maint instrument,
 Et s'avoient grant fain trestous entièrement:
 1350 N'avoient que mengier n'avaine ne froment;
 Car li riches bourgeois, dont il li ot forment,
 Avoient tous leurs biens repus couvertement.
 Cilz qui à vivre avoit, le gardoit fermement,
 Si c'on ne le savoit en la vile néent.

¹ qu'il les ot assotez.

- 1355 Or dirai du bourgeois, qui s'en va liement;
A un hostel s'en vint droit sur l'avesprement,
Où il ne trouva homme ne fame nullement.
Illec se reposa jusqu'à l'adjournement;
Mais quant partir se deust, je vous ai en couvent
1360 Que Bertran du Guesclin trouva là en présent
Armez et adoubez entre lui et sa gent,
Qui venoit espier l'ost del Engleche gent.
Quant il vit le bourgeois, si li dit haustement :
« Fausse espie, dit-il, li corps Dieu vous cravent !
1365 La teste perderez assez prochainement,
Ou vous me direz voir, par le mien serement ! »
Et li bourgeois li dist : « Beau sire, je me rent. »
- Quant li bourgeois oy Bertran ainsi parler,
Lors li cria merci; paour ot de finer.
1370 Adonc li dist Bertran : « Qui vous fait ci hanter ?
C'est pour moi espier et aux Engloiz livrer ? »
— « Sire, dit li bourgeois, ne me veilliez celer
Comment est vostre [nom] ? veillez-le-moi conter. »
Adonc li dit Bertran : « Tost le m'orras conter;
1375 Bertran du Guesclin me fait-on appeler. »
— « Sire, dit li bourgeois, Dieux vous veille sauver !
C'est à vous vraiment qui me convient parler;
Nouvelles vous dirai, sans point de l'arrester,
Dont vous porrez honnour et avoir conquerer. »
1380 Adont ala Bertran tout dire et recorder,
Comment il a fait tout l'ost partir et scevrer,
Et s'en vont sur les champs pour les François trouver;
Si con la chose aloit li a dit sans fausser.
« A, Diex ! se dit Bertran, puisse-tu vrai compter ! »
1385 — « Oil, se dit celui, se Dieu me puist sauver,
Pour vostre amour voldrai avec vous retourner;
Et se je vous en mens, faites-moi détirer. »
Et Bertran li a dit : « El ne veil demander. »

Il a dit à ses gens : « Veilliez vous aprestez,
 1390 Et veilliez vos chevaux fermement resengler,
 Mettre vos bacinés et vos pennons lever,
 Les lances en vos poins et vous bien aourner;
 Je vous ferai trestous grans honnours conquerer.
 Jà bien tost me verrez dedens Resnes entrer,
 1395 Et toute la vitalle que je porrai trouver¹
 Menrons avec nous pour nos gens conforter. »
 Et cil ont respondu : « Il est tamps de l'aler. »

Bertran ot bonne gent corageuse et hardie;
 Ce que Bertran voloit ne le refusent mie².
 1400 Ils brochent les chevaulx trestous par compaignie.
 Droit à soleil levant, aprez l'aube esclarcie,
 Que la gent de l'ost fut ainsi comme endormie
 Et li gais, repairoit chascun à chièrre lie,
 Et li ducs, qui avoit chevauchié la nuitie,
 1405 Et tenoit en .i. champ sa bataille rengie,
 En attendant François, qui se ne scevent mie;
 Devant avoient mis coreux et mainte espie,
 Qui ne trouvoient riens toute nuit anuitie,
 Si n'osoient parler, ne faire crierie.
 1410 De coi li ducs disoit : « Est-ce ci moquerie?
 Or avons-nous nostre host toute la nuit laissie;

¹ 1395-1396 :

« Et trestous ceulx que j'ay o moy à gouverner,
 Menray avecques moy pour honneur conquerer. »

² 1400 :

Mais le servent et ayment par bonne druerie
 Et dient l'un à l'autre : « Par Dieu le filz Marie!
 A grant honneur vendra Bertran chièrre hardie;
 Car il est bons et preux, loyaux sans villenie,
 Courtois, chevalereux et plain de baronnie,
 Hardis, entreprenans, prodoms et sans envie.
 Encor sera-il duxs ou roys, je vous afe. »
 — Voire, ce dit li uns qui avoit nom Elye,
 S'il puet vivre lonc temps sans perdre la vie :

Gens si aventureux vielx ne deviennent mie,
 Ains muerent jeunes cuidans par leur seurcuiderie.
 — « Tay-toy, dit un Breton de Dynant la garnie.
 On a dessus Bertran à la chièrre hardie
 Sorti haute prouesse et moult grant seignorie;
 Ce qu'il doit avenir avient, quoy qu'il détrie.
 Princes sera de terre, ains qu'il perde la vie.
 Se Bertran n'est extrait de haulte ancesserie,
 Pour ce, s'il doit avoir aucune seignorie,
 Honneur, grace et eur, ne le perdra mie;
 Car Diex est souverains qui ses amis n'oublie. »
 Ainsi vont chevauchant entr'eulx par compaignie,
 Et brochent les chevaux, si que par eure die.

1415

Où .

Et mai.

Et cil qui

1420

Li .i. s'en va .

« Tray, tray! seig

Là cuidoient pour .

Que se fussent François.

1425

Or fu Bertran en l'ost entre .

Quan qu'il vout encontrant tres.

En une rue sont venus moult fières

De charrettes y ot chargées plus de .

De bonne char salée, de vin et de from

Et à chascune avoit et cheval et jument,

1430

Et c'estoient tourné pour fuir plainement.

Et Bertran du Guesclin leur fist .i. tel torment

De batre et de navrer et de férir vilment,

Et leur fist mal grez eulz, tost et isnelement,

Mener tout le charroy, et quan qu'il y apent,

1435

A Resnes la cité, le chemin droitement;

En alant les frapoit et blessoit tellement

Que contre lui n'osoient reveler nullement;

Ains tous li plus hardis li disoit : « Je me rens. »

1440

Ensement fist Bertran .i. jour par .i. matin,

Par devers la cité fist aler le charrin,

Où il avoit assez pain et char, blef et vin;

1420-1421 :

Ly uns s'en fuit et li autres braie et l'autre crie.

De Bertran du Guesclin fu la vie contée,
 comment il se maintint à celle matinée,
 mena garnisons à la cité loée,
 et la gent estoit bien mate et affamée.

Arrettes en a mené mainte chartée,
 bevaux chargiez et mainte brouétée;

et charretons venir parmi la prée,
 devant le duc et devant l'assemblée.

demanda, sans plus de l'arrestée :
 « lit li ducs, ne me faites celée;
 rent en la cité loée? »

à moult haute alénée :

« qui sa char ot penée!

et la cité confortée;

et, qui tant a renommée,
 lui li agréée.

« manière souée

et chançon chantée. »

« tout parla :

et sera;

et venismes là,

et ombra

et li laissa;

et npta,

et.

et;

Se Bertran du Guesclin à la chière hardie
 Les venoit assaillir avec sa compaignie,
 On nous aroit joué d'une grant tromperie. »
 1415 Je croi que sa parole en sera acomplie;
 Car Bertran fust en l'ost avecque sa maisnie,
 Où abatu avoit mainte tente drécie,
 Et mainte loge ausi avoit arse et bruie;
 Et cil qui en l'ost furent, firent chière marrie.
 1420 Li .i. s'en va criant, et li autres s'escrie¹:
 « Tray, tray! seigneur, vostre gent est périe! »
 Là cuidoient pour vrai, ne l' tenez à folie,
 Que se fussent François .xx. mil à une fie.

Or fu Bertran en l'ost entre lui et sa gent:
 1425 Quan qu'il vont encontrant tresbuchent laidement;
 En une rue sont venus moult fièrement,
 De charrettes y ot chargées plus de cent
 De bonne char salée, de vin et de froment.
 Et à chascune avoit et cheval et jument,
 1430 Et c'estoient tourné pour fuir plainement.
 Et Bertran du Guesclin leur fist .i. tel torment
 De batre et de navrer et de féir vilment,
 Et leur fist mal grez eulz, tost et isnelement,
 Mener tout le charroy, et quan qu'il y apent,
 1435 A Resnes la cité, le chemin droitement;
 En alant les frapoit et blessoit tellement
 Que contre lui n'osoient reveler nullement;
 Ains tous li plus hardis li disoit: « Je me rens. »

Ensement fist Bertran .i. jour par .i. matin,
 1440 Par devers la cité fist aler le charrin,
 Où il avoit assez pain et char, blef et vin;

¹ 1420-1421:

Ly uns s'en fuit et li autres brait et l'autre crie.

Les charretons batoit en menant le chemin,
 Tout ausi que si fussent esclave sarrasin¹,
 Et leur disoit : « Vilain, hastez vostre train²,
 1445 Ou pendre vous ferai à guise de matin. »
 Onques n'i ot en l'ost Breton, ne Limousin,
 Ne Engloiz, ne archier, ne homme de leur lin³,
 Qui saillissent avant pour aidier au commin;
 Ains aloient fuiant tout ausi que poucin.
 1450 Bertran s'en est venus aux bailles de sapin,
 A crier commença là hautement : « Guesclin!
 Ouvrez, dist-il, ouvrez, voici vostre cousin. »
 Cilz l'ont recongneu qui furent si voisin.
 Li Tors-Boiteux y vint montez sur son roncín,
 1455 La porte li ouvri de loial cuer et fin
 Et acola Bertran le vaillant palazin.

A Resnes est Bertran qui le corps ot vaillant;
 Contre lui sont venus li bourgeois soffisant,
 Les bourjoises ausi et li petit enfant;
 1460 Et Bertran du Guesclin aloient enclinant,
 Ainsi con éust fait Jhésu le roi amant.
 A son hostel le vont liement conduisant,
 A l'ostel de son ante, une dame vaillant.
 Bertran fist le charroi trestout venir avant
 1465 Et devant son hostel arrenghier maintenant.
 Puis dist aux charretons : « Alez-moi escoutant,
 Vous n'i arez ja mal, ne vous alez doubtant;
 Se li bien sont à vous, ne le m'alez celant. »
 — « Oil, ce dient, sire, par Dieu le roi amant,
 1470 Sachiez de vérité que nous sommes marchant,
 Qui pour l'ost gouverner qui est par ci devant

¹ esclaves et Lyonnais.² hastez vostre chemin.³ 1447-1448 :
 Qui saillissent avant pour aidier le carin.
 Tous aloient fuiant tout ausi que coucin.

Avons tous ses biens-ci amenez maintenant. »

— « Seigneur, ce dit Bertran, or oez mon samblant :

Du vo n'i perderez .i. denier valissant,

1475 Ne cheval ne jument, n'i perderez nient;

Délivrer vous ferai l'avoir qui vault comptant,

Et en irez en l'ost; car je le vous commant;

Et au duc de Lencloistre m'irez recommandant,

Et dictes que céens me sui mis à garant,

1480 Et que céens des vivres avons jusques à tant

Que secours nous vendra au Jésus-Crist commant;

Et vous desfens ausi à trestous, en oiant,

Qu'à l'ost ne revenez jamais en vo vivant.

Se je vous y retruis, foi que doi S. Amant!

1485 Vous me renderez ce qu'irez emportant,

Ou la vie y lairez à loi de recreant. »

Et cil ont respondu : « Ne vous alez doubtant,

Jamais n'i revendrons en tout nostre vivant.

Pleut Dieu que vous eussiez trestout le demorant! »

1490 Ensement fist Bertran à icelle journée.

Or vous dirai de l'ost qui si estoit troublée;

Au duc de Lencloistre est la nouvelle contée;

Et quant au duc en fu la nouvelle notée,

Vous poez bien savoir que la chièrre ot irée.

1495 « Par mon chief! fist li ducs, voi ci chose faée;

Li vilains nous en a une belle donnée¹,

Qui nous a fait venir et regarder la bée.

Pléust à Jésus-Crist, qui fist ciel et rousée,

Que je le tenisse ore en ma tente levée!

1500 Jamais ne m'ameroit² en jour de sa durée. »

Devant Resnes revint, s'a oy la huée

De sa gent qui estoit malement tormentée.

1496 :

Or avons-nous gaitié toute ceste vesprée

Pour attendre François et tout o leur armée;

Li bons vaillans nons a une belle donnée.

² mengeroit.

De Bertran du Guesclin fu la vie contée,
 Comment il se maintint à celle matinée,
 1505 Et mena garnisons à la cité loée,
 Là où la gent estoit bien mate et affamée.
 De charrettes en a mené mainte chartée,
 Et des chevaulx chargiez et mainte brouétée;
 Et vous les charretons venir parmi la prée,
 1510 Vindrent devant le duc et devant l'assemblée.
 Li ducs leur demanda, sans plus de l'arrestée :
 « Seigneur, ce dit li ducs, ne me faites celée;
 Que font icelle gent en la cité loée? »
 Et dit .i. charreton à moult haute alénée :
 1515 « Sire, par celui Dieu qui sa char ot penée!
 Malgré nous leur avons la cité confortée;
 Car Bertran du Guesclin, qui tant a renommée,
 Nous y a fait aler ainsi qui li agrée.
 Mais tant l'avons trouvé de manière souée
 1520 Que tous jours en sera bonne chançon chantée. »

Dient li charreton, li .i.² qui haut parla :
 « Onques itel Guesclin ne fu ne ne sera;
 Car sachiez pour certain, quant nous venismes là,
 Boire nous fist assez et puis aprez nombra
 1525 Tout ce que nous avons, que riens il n'i laissa;
 Et le nous fist paier et l'argent nous compta,
 Et chevaulz et harnoiz trestout nous délivra.
 A vous se recommande et à ceulx par dessà²;
 Et dit c'est vo voisins qui véoir vous venra,
 1530 Car vivres ont assez, et, quant il vous plaira,
 Des vins de la cité apporter vous fera
 Et du boschet ausi; car assez en y a :
 Pour radoucir vo cuer vous en tramettera. »

¹ li ducs.

1528 :

« Et dist, par celui Dieu qui le fist et forma,
 Qu'il vous venra véoir au plus tost qu'il pourra. »

Et quant li ducs l'oy, forment se merveilla.
 1535 « Par ma foi ! dit li ducs, à haute honneur venra ;
 Il est gentilz de cuer, si li profitera,
 Car onques larges cuers maisement ne fina.
 Si dure longement, faisant ce que fait a,
 Trestous les chevaliers du monde passera ;
 1540 Mais onques ne le vi, par Dieu qui me créa ¹ ! »
 Li quens de Pennebroc isnellement parla :
 « Sire ducs de Lencloistre, qui croire me voldra,
 Bertran ferons venir, sire, quant vous plaira ;
 Et par .i. sauf-conduit que vo corps lui donra,
 1545 Je sui certains et fiz, et si n'en doubtez jà,
 Que se vous le mandés que jà n'en faudra. »
 — « Par mon chief ! dist li ducs, ét on vous en croira. »
 Adonc isnellement .i. héraut appela,
 Et puis .i. sauf-conduit tantost li céla,
 1550 Pour baillier à Bertran ; et moult li soupplia
 Qu'à lui veille venir, et bon gré l'en sara ;
 Et viengne lui .iii.^e, telle gent qui voldra.
 Li héraux se parti et le cheval brocha ;
 Les armes du seigneur droit à son col porta ;
 1555 A bailles est venus : quant on le regarda,
 Nulz homs vivans à lui ne trait ne ne lansa.
 Adonc li Tors-Boiteux, qui la ville garda,
 S'en vint sur les créneaux, le héraut avisa :
 Si li a demandé pour coi il venoit là ;
 1560 Et li héraux lui dit une lettre aporta
 De par le noble duc, qui là si l'envoia.
 Et dit li cappitains : « Héraux, vous vendrez sà ;
 De nos vins buverez, desquelz qu'il vous plaira. »
 A icelle parole à ses gens commanda
 1565 La porte fust ouverte : li héraux y entra ²,

¹ « Dont je suy courrouciez, ne vous mentiray jà. »

² 1565 :

C'on voit la porte ouvrir et le pont par-delà ;
 Et il fu ainsi com il le devisa.

Chascun va contre lui, forment on l'onnoura.

Li héraux est entrez en la cité antie;
 Le cappitaine vit avec sa compaignie:
 Li héraux regarda à chascune partie,
 1570 Puis a dit hautement : « Seigneurs, je ne voi mie
 Celui pour cui je vins en la cité garnie. »
 Et dist li cappitains : « Or ne me celez mie,
 Et que demandez-vous, pour Dieu le filz Marie? »
 — « Je demande, dist-il, Bertran chièr hardie;
 1575 C'est celui du Guesclin, qui nostre gent cuvrie ',
 Et la nostre vitaille a menée et chargie,
 Et nous a au matin nostre gent esvoillie. »
 Et dit li cappitains : « Héraux, je vous affie,
 Véez-le sà venir parmi celle chaussie,
 1580 A celle jaque noire comme une crameillie,)
 Avec .vi. escuiers qui sont de sa maisnie,
 Et qui porte à son col celle grande cugnie. »
 — « Par foi! dit li héraux, qui vit la compaignie,
 Bien resamble brigans qui les marchans espie. »
 1585 Et dit li cappitains : « Héraux, je vous em prie,
 Or ne li dittes pas fors que grant courtoisie;
 Car se vous li aviez dit une vilonnie,
 Tost vous aroit assiz la hache sur l'oïe. »
 — « Sire, dit li héraulz, qui la chose ot oïe,
 1590 Dieu m'en veille garder et la Vierge Marie! »

Li cappitaine vit Bertran le bacheler;
 Tost et isnellement le fist lors appeler;
 Et Bertran est venus sans point de l'arrester.
 Adont li dist li Tors, qui ne li volt celer :
 1595 « Bertran, venez avant à ce héraut parler. »
 — « Or avant, dit Bertran, que veult-il sermonner? »

' umbrie.

Lors s'ala li héraux devant lui encliner;
 Mais Bertran l'en a fait en l'eure relever,
 Et dit : « Gentilx hérauz, Dieux vous veille garder!
 1600 Quelz nouvelles vous plait à moi à recorder? »
 — « Sire, dit li héraux, je ne le doi celer,
 Li bons ducs de Lencloistre, qui moult fait à dobter,
 Vous fait par sauf-conduit de par moi deviser
 Que vous venez à lui sans point de l'arrester:
 1605 Sauf alant et venant il a fait séeler.
 Volentiers vous verroit, et il et tuit si per,
 Pour tant que maintes fois l'avez fait tormenter
 Et venu en son host faire sa gent armer.
 Or y veilliez venir, ne devez refuser. »
 1610 Et Bertran lui a dit : « Tout sui prest de l'aler. »
 Le sauf-conduit a pris, si le fait recorder;
 Car lire ne savoit, n'escripre ne compter.
 Ains maistre ne trouva, ce sachiez sans doubter,
 De qui li bers Bertran se laissat doctriner;
 1615 Ainçois voloit son maistre et féir et fraper¹.

Bertran est descendus aux tentes et aux très;
 Engloiz viennent entour .iiii. mil et passez
 Pour véoir le vassal qui tant fu renommez.

1615 - 1617 :

Ainçois vouloit son mestre et féir et frapper.

Quant Bertran entendit que li dux le manda,
 Il a dit au héraut qu'avecques ly ira.
 Tantost avecques lui à l'ostel le mena;
 Un bon gippon de soie en l'eure lui donna :
 Oncques ne l'ot vestu, ne par dedens n'entra.
 A son forgier s'en vint; cent florins en osta,
 Et après au héraut en l'eure les donna.
 Quant le héraut vit ce, grandement l'en pris,
 Et dit trestout en hault que chacun l'escouta :
 « S'il estoit dux ou conte, biau don donné lui a.
 Encores à grant honneur le corps de lui vendra.
 Dieu! com le capitaine grandement l'en pris.
 Bertran ynellement son cheval demanda;

Et quant Bertran le tint ynellement monta,
 A dame Dieu de gloire le sien corps commanda,
 A la porte est venus et oultre le port passa;
 Le héraut avecques, qui moult l'onnoira;
 Vers l'ost au noble duc fièrement chevaucha.
 Et quant il fu en l'ost, chascun si le regarda,
 Et dirent l'un à l'autre : « Mal ait qui le porta!
 Des maux nous fait assez, encores nous en fera.
 Com il est groz et noirs; regardez com il va. »
 Celui de Penebroc y fu, n'en doubtez ja,
 Et Jeban de Chandoz qui noblement reagna,
 Et maint bon chevalier, de quoy on se taira,
 Qui attendent Bertran, qui vient par-dolà.

Bertran est descendus as tentes et as très.
 Et Anglois viennent là .iiii. mil et passez.

Li uns à l'autre dit : « Il est bien aprestez
 1620 Pour murrir marchans, maint en a desrobez.
 Regardez qu'il est fors, con les poins a quarrez;
 Il est fort et poissant et moult noir et hallez. »
 Et Bertran du Guesclin en est oultre passez;
 Il est venus au duc, à genoulz c'est getez.
 1625 « Or sus, ce dit li ducs; Bertran, or vous levez. »
 Il le prist par la main, con bien endoctrinez,
 Et li a dit : « Bertran, vous soiez bien trouvez;
 Je vous sai moult bon gré, jà ne vous en doubtez,
 Qu'à moi estes venus, quant vous estes mandez. »
 1630 — « Sire, s'a dit Bertran, je suis tous aprestez
 De faire trestout ce que me commandez,
 Fors de faire la paix, tant que vous la ferez
 Encontre le seigneur qui est mes avoez. »
 — « Et qui est vo seigneur? » dit li ducs honnerez.
 1635 — « Sire, ce dit Bertran, vous le savez assez;
 C'est duc Charles de Bloiz, qui des roiaux est nez,
 Et madame sa fame plaine de graps bontez,
 Qui de Bretagne doit tenir les héritez. »
 Et li ducs respondi : « Bertran, vous ne savez :
 1640 Ainçois en y ara .c. mil hommes tuez. »
 — « Je veil, ce dit Bertran, c'on en ocie assez;
 Au mains aront l'avoir cil qui seront sauvez. »
 — « Par ma foi! dist li ducs, Bertran, c'est véritez. »
 A rire commença, s'a les sourcilz levez;
 1645 Bertran le regarda comme lyon crétez.

Quant li ducs vit Bertran qui point ne s'esbahi,
 A rire commença, puis li dit sans détri :
 « Bertran, se demourer volez avec mi,
 Bien vous porriez vanter, pour certain le vous di,
 1650 Qu'en moi ariez trouvé .i. bon loial ami;
 Chevalier vous ferai et vous donrai ausi
 Terres et grant avoir du tout à vöstre otri. »

— « Sire, ce dist Bertran, foi que doi S. Remi,
 Se tout premièrement vous avoie servi,
 1655 Si m'aïst Dieu de gloire qui tout a establi,
 Tenir me deveriez vo mortel anemi
 De un autre seigneur prendre ne le servir;
 Je vous aroie, voir, villainement tray.
 Jà il ne plaise à Dieu que je le face ainsi;
 1660 Mais s'entre vous, seigneur, qui estes anemi
 De guerroier l'un l'autre, ainsi que j'ai oy,
 Se bonne paix estoit, je vous acertefi,
 Je feroie vo gré volentiers sans détri,
 Mais qu'à mon dit seigneur fussiez de paix ami. »
 1665 — « Par ma foi! dit li ducs, il ne puet estre ainsi. »

Quant li ducs ot parler Bertran si sagement,
 En son cuer le pris a li ducs moult grandement;
 Le vin a fait mander et espèces¹ gramment,
 Et puis si en ont beu environnéement.
 1670 Là ot .i. chevalier plain de grant hardement:
 Guillaume de Brambore² l'appeloient sa gent;
 A Robert de Brambore estoit prochain parent,
 Qui jà tint Forgerai, .i. chastel bel et gent
 Que Bertran avoit pris à son commencement.
 1675 Cilz a dit à Bertran devant le duc présent³:
 « Bertran, dit-il à lui, or oiez mon talent:
 Je vous requier, dit-il, par le mien serement,
 Que de .iii. cops de glaives armez souffisanment
 Vous ne me failliez pas, si vous vient à talent;
 1680 Et li ducs de Lencloistre vous ara en couvent
 Que se vous m'eschapez à ce tournoiement,
 Qu'aler vous en laira à Resnes sauvement. »

¹ espices.² Blambourc.³ 1675 :Cil a dit à Bertran devant toute la gent,
 Et devant le bon duc au fier contencement.

Et quant Bertran l'oi, sans nul détriement
 S'en vint au chevalier et par la main le prent,
 1685 Et puis li dit Bertran à sa voix clèrement :
 « Biaux sire, grans mercis; car, par mon sacrement!
 Je ne vous en faudrai, sachiez-le vraiment :
 Vous en demandez .iii., et j'ai Dieu en couvent
 Que vous en arez .vi. se besoin vous sousprent. »
 1695 Et quant li ducs l'oi parler si faitement,
 Aux chevaliers a dit tost et isnelement :
 « Voici un fier vassal et parlant asprement;
 Il a dedens son ventre .i. droit cuer de serpent. »

Li ducs ot grant merveille de Bertran le guerrier,
 1695 Comment il respondi ainsi au chevalier.
 Il a dit à Bertran, qui tant ot le cuer fier :
 « Puisqu'à vous .ii. plaît bien de ce fait otroier,
 Je vous en donne jour de venir champier
 A demain au matin sans point de l'artagier. »
 1700 Et li héraux s'en vint tantost agenouillier,
 Devant le noble duc s'en vint regracier
 De Bertran le courtois, qui li fist envoyer¹,
 L'argent et maint bel don, dont moult le vot prisier.
 Li ducs, quant il oï cestui fait desrainier,
 1705 A Bertran fist li ducs présenter .i. courcier
 Bel, riche et poissant, qui valoit maint denier;
 Et quant Bertran choisi c'on li venoit baillier :
 « Sire, dist-il au duc, Dieux vous gart d'encombrier!
 Onques mais ne trouvai duc, conte ne princier
 1710 Qui me donnast du sien la monte d'un denier
 Se ne le conquestai à l'espée d'acier;
 Se je pooie faire chose à vo désirier,
 Ne service nès .i. dont vous eussiez mestier²,

¹ 1702-1704 :

De Bertran de Claquin, qui li ala bailler

.i. bon gippon de soye et cent florins d'ormier.

Et quant Bertran l'entent ce li fait desrainier.

² 1713 :

- Ne service nèsun dont eussiez mestier. -

Voire, sauve m'onnour, sans mon pris abaissier,
 1715 Je le vous renderoie, voire sans varier;
 Car li chevaux est beaux, qui saroit chevauchier;
 Je ne sai s'il est bons à l'esperon brochier,
 Mais demain le voudrai devant vous essayer¹. »

Lors se parti Bertran, congié prist liement :
 1720 A Resnes repaire. Si vous ai en couvent
 Que le riche cheval, qui moult valoit d'argent,
 Li mena li héraux bien et souffisanment.
 En la cité entra tost et isnellement²;
 Li cappitains li vint devant lui en présent,
 1725 L'estat li demanda et Bertran li reprent;
 Et li a recordé trestout le parlement,
 Et comment au matin aprez l'adjournement
 Il doit aler joster .iii. lances seulement.
 Lors dit li Tors-Boiteux : « J'en ai mon cuer dolant,
 1730 Car li Englois envis tiennent lor serement³. »
 Et Bertran respondi : « Ne vous doubtez noient,
 Li ducs ne me fauldroit jamais de couvenant⁴. »

¹ « Car le matin vóudray mon couvent acquiter. »

² 1723 :

En Resnes est entrez tost et appertement,
 Et le héraut retourne tost et incontient.

³ 1730 :

« Car li Anglez envis tiennent leur couvent,
 En ce qu'il commencent a tous dis .i. sourdent :
 On dit que le pennier scent toujours le harené.
 Ceste chose lessiez, ou nom du firmament. »

⁴ 1732-1749 :

« Li dux ne mentiroit jamais son serement;
 Et s'il s'en parjuroit par aucun couvenant,
 Et que son couvenant faussast aucunement,
 Si n'ay-je pas paour que Diex du firmament,
 Qui congnoist mon vouloir et tout mon pensement,
 Ne me getast du jour à honnour tellement
 Qu'à la véue du monde et de l'assemblément
 N'eschappasse tous sains de corps et de jouvent;

Car l'Escripture dit, qui ne fault nullement,
 Diex veille pour celui qui à droiciture tent. »

Le noble Tors-Boiteux, quant Bertran escouta,
 Ses dis et ses maintiens grandement proisa;
 Mais ausex li desplaist et forment le blasma
 De la joute qu'ainsy à l'Engloiz asya;
 Qu'il n'y ait traison malement s'en doubta.
 Au nobile Bertran maint noble tour monstra,
 Afin que ceste joute nul jour ne feist ja.
 Mès Bertran le gentils ses dis ne proisa,
 Et jura bien cent foiz que la joute fera,
 Ne, pour homme qui vive, ce dit, ne le laira.
 A tant celle parolle en ce point demoura;
 Au soupper sont alé c'on leur appareilla;
 Si furent bien servi, ne le demandez jà;
 Maint noble mez y ot, de quoy on se laira.
 Après soupper chacun reposer s'en ala.
 Quant vint à lendemain que Bertran se leva,
 .i. bon gippon ouvré vesti et boutonna.

Lors sont alez soupper ensamble liement
 Jusques au landemain que Bertran et sa gent
 1235 Furent trestous levez après l'adjournement.
 Bertran a fait chanter sa messe haultement;
 Et quant il ot oy messe et le sacrement,

.i. aubregon dessus vesti et endossé,
 Dessus ce aubregon .i. grant jacque posa;
 Le noble capitains de cuer li presenta
 Et poitrine d'acier, mès il le refusa;
 Mès .i. escu nervé, ce dit, avoir vouldra,
 Et lance de moison: ne plus ne demanda.
 En ce point que je di au moustier s'en ala,
 Avec très noble compaignie au moustier ala;
 L'âme et le corps de lui à Dieu recommanda
 Et dist: « Se Jéshu-Crist, qui sa mort pardonna
 Et qui droit au tiers jour de mort ressuscita,
 Vuelt mon corps geter, au grant pover qu'il a,
 A honneur de la jousté que mon corps empris a;
 Je croy, se bien m'en vient, bien grant honneur
 m'avendra;
 Et c'est ce où je tens et je y ay tendu pieçà:
 Mieux vault honneur qu'avoir, on l'a dit et le dira. »
 Ensi disoit Bertran, qui à honneur pensa.

Ensement dit Bertran au courage membré;
 A son commandement fu noblement armé,
 Ainsi comme il devisa: là n'y ot homme né
 Pour qui il feïst riens fors que sa volenté.
 Quant il fu adoubé, armé et conraïez,
 Pour la messe escouter est au moustier alez.
 Quant à l'offrande vint, Bertran dont j'ay parlé
 A Dieu de paradis, qui maint en maysté,
 Offri cuer et armeures de cuer et volenté,
 Et promist à Jéshu, en droite léauté,
 Que se Jéshu de gloire l'a à honneur getté
 De la jousté qu'il a emprise de son gré,
 Son chevalier sera toujours mais son aé
 Et se metra en paine de cuer et volenté
 D'essaucier nuit et jour sainte crestienté;
 Aventurer s'yrà sur païens oultre mer
 Pour acroistre la loy où nous sommes fondé.
 Ainsi disoit Bertran au courage membré;
 Puis ce di mist-il paine par sa grande bonté
 D'aler au noble roy de Chippre couronné
 Pour grever Sarrazins et païens à tout lé,
 Et en Grenade ausi cuida estre arrivé;
 Mès il ot en Espaigne .i. roy Pietre nommé,
 Qui fist mourir sa femme, qui moult ot de bonté,

Par conseil de Juifs qu'il avoit trop hanté.
 Et yeste royne dont je vous ay parlé
 Fu aueur de la royne de France le reagné,
 Du bon sanc de Bourbon qui tant est aloé;
 Car du sanc Saint-Louis descent celui costé.
 De la mort de la dame dont je vous ay parlé
 Fu roy Pietre d'Espaigne trop ualement blâmé;
 Memes le bon roy de France couronné
 Et maint autre baron de France le reagné
 Pristrent si grant hayne sur Pietre le dervé
 Que toutes les gens d'armes de France l'érîté,
 François et Navarrois et Anglois adoubé,
 Grans compaignes, pillars et maint larron prouvé
 Furent o Bertran baillez et délivré,
 Que droit dedens Prouvence les ot tous assemblé.
 Et puis dedens Espaigne les mena par fierté.
 S'en fu Pietre d'Espaigne pris et à mort livré;
 Ce fait-cy destourba Bertran dont j'ay parlé
 A conquerre Grenade, la noble royauté;
 Car Bertran en cuida bien estre couronné.
 Mès du roy des François fu puis ce di mandé,
 Qui le fist connestable de France l'érîté
 Par sa grande proesce et par sa léauté.
 Se Bertran en ce monde n'a esté couronné,
 Je croy qu'il a ou monde si noblement reagné
 Qu'il a acquis l'amour de Dieu de maysté;
 Dont di-je, se Bertran a de Dieu l'amistié,
 Que miels vault sa couronne et sa grant royauté
 Que royaume qui soit en ce monde fondé
 Et aussitost failli com .i. voirre qu'est cassé.

Or est temps que je vous die du noble Bertran:
 Quant il ot oy messe du tout à son commant,
 Prist une souppe en vin qu'estoit moult poignant;
 Et si but une foiz, puis va oultre passant.
 Sur son cheval monta c'on li va amenant,
 Mist l'escu au col, le beaume va lançant,
 Et saisi une lance qui le fer ot trenchant.
 Atant ex sa bell' ante qui li vint au-devant:
 « Aby, Bertran! biau nieps, vous m'alez courrouçant;
 En péril vous metez de mourir maintenant
 Quant vous alez joster, pour vray le vous créant,
 A un des preux qui soit en l'ost là devant.

Tout droit au cappitaine ala apertement,
Et là se fist armer bien et souffisamment.

1740 Chevalier et baron ce sont tuit apresté
Pour l'amour de Bertran, et si l'ont bien armé,
Tellement qu'il affiert à vassal redoubté;
Et li ont son cheval en la place amené:
De ce qui lui failli l'ont très bien adoubé;
1745 Et quant il fust armez bien à sa volenté,
Il monta à cheval de lie volenté,
A Dieu se commanda le roi de majesté.
Bertran avoit .i. ante qui moult en a ploré.
Li bers dit à son ante: «Pensez à vo santé;
1750 Je revendrai bien tost, si vient à Dieu en gré
(Faites que vous aiez le disner apresté¹),
Ainçois qu'aiez le feu espris ni alumé,
Mais que j'aie tout prest mon champion trouvé;
Car j'ai ennuit songié qu'il s'en estoit alé.»

1755 Li nobiles Bertran est de Resnes issus,
Et li chevalier sont par la ville esméuz:
Montent sur les créneaux, les grans et les menuz,
Et regardent Bertran, qui c'estoit esméuz,
Qui s'en va vers les trez parmi les prez herbus,

Biau nieps, li Angloiz tiennent trop pou leur con-
venant;

Biau nieps, n'y alez pas; car je vous créant,
Se mourir vous convient, je m'yray occiant.
Biau nieps, ou nom de Dieu qui forma Moysant!
Fay oster ton heaume et je t'yray baisant.
Quant Bertran l'entendi, si lui va hault criant:
«De ce, dit Bertran, vous aiez mesprenant;
Pourquoy vont à l'escole li jeune clere lisant,
Fors pour venir prestre et monter empétrant?
Je m'envois à l'escole, pour aprendre en joustant
Comment je devendray chevalier vaillant.
Alez-ent à l'ostel vostre mary baisant,
Et ne me suiez plus: à Jéshus vous commant.»

Quant la dame entendi Bertran au corps membré,
Doucement li a dit la dame de bonté:

«Ha, biau nieps! je voy bien et say de vérité
Cuidiers et grant jeunesse vous ont amonnesté
De penser à tel chose, se Diex n'en a pitié,
De quoy le vostre père ara le cuer yrié,
Et vostre mère ausi qui vo corps a porté,
Et tous ceulz qui vous sont de sanc et d'amitié.
— «Bel' ante, dit Bertran, n'aiez vo cuer yrié.»

1751:

«Car j'aray ainçois fait, ainçois l'ay apensé,
Que vous aiez le feu espris et alumé.»

- 1760 Oû li chevaliers fu moult vistement venus.
 Mais .i. commandement fist lors faire li ducs,
 Qui ne soit homs vivans, ou soit armez ou nus¹,
 Qui aprochent les .ii. de .xx. glaives² ou plus;
 Et se le chevalier est ou champ abatus,
 1765 Ne qu'il i soit navrez ne mors ne confundus,
 Que pour lui aidier homs jà n'en soit méuz;
 Et qui passe, commant il veult qui soit pendus :
 Lors n'i ot si hardi ne soit tristes et mus.
 Li chevaliers s'estoit du cheval descendus,
 1770 Tint le glaive en la main, dont li fers fu agus,
 A l'arçon de sa selle li pendoit li escus.
 Et Bertran du Guesclin s'en est à lui venus;
 Au chevalier ne fit mie courtois salus,
 Ains li dist fièrement con vassal esléuz :
 1775 « Estes-vous ci ? dist-il ; moult tempore estes venus !
 Ce n'est mie bons signes d'estre ainsis acourus ;
 Mieulx vausist que fussiez en vo lit couchiez jus.
 Se croire me voliez nous n'en ferions hui plus³ ;
 Il est tamps de monter, or tost levez-vous sus.
 1780 Par ma foi ! se je puis, tost serez abatus. »

- Quant le chevalier ot Bertran qu'ainsi parla,
 Il ne dist o ne non, ne parler ne daigna.
 Il vint à son cheval et dessus tost monta,
 Le glaive prist au mains et l'escu acola ;
 1785 Et Bertran d'autre part ès estriers s'aficha :
 Mis se sont en conroi, chascun bien s'ordena ;
 Et li ducs de Lencloistre sur les piez demoura,
 Celui de Pennebroc et autres y mena,
 Et véoient Bertran comment il se porta.
 1790 Li uns à l'autre dit : « Quel diable est-ce là ?
 Il ne redoubte riens ; vééz comment il va ! »

¹ Qui soit armez venus.— ² lances.³ Non pourquant je ne vueil pas jouer de refus. »

- Et Bertran atendoit et à son fait pensa ¹.
 Le chevalier li vint, que petit le prisà;
 A l'aprochier qu'ilz font li uns l'autre assena.
 1795 Bertran le chevalier féri et assena ²
 Sur l'escu de son col, oultre le tresperça,
 Et le haubert ausi et l'auqueton creva;
 Mais adont nullement point la char n'entama.
 Li chevaliers féri Bertran que poi ama;
 1800 Dessus le bacinet le glaive s'atacha,
 Et petit s'en failli que tout oultre n'ala.
 Mais onques du cheval Bertran ne remua:
 Tout ausi c'une tour ès estriers s'aficha;
 Revint au tour françoiz ³, son glaive raporta;
 1805 Si grant dueil ot au cuer c'un seul mot ne sonna.
 Puis revindrent ensamble; chascun bien se porta:
 Trois glaives ont couru, que nulz ne se blessa.
 Adont li bers Bertran hautement dit li a:
 « En volez-vous encores? or ne me celez jà;
 1810 Je vous ai en couvent, sur Dieu qui me créa,
 Je vous ai déporté pour le duc qui est là,
 Et por tant que je sui venus au lez de ça;
 Mais se plus m'atendez, li déables y sera. »
- Quant le chevalier ot de Bertran la raison ⁴,
 1815 Il ne le prisà pas vaillissant .i. bouton;
 Ains a dit à Bertran: « Nous recommenceron. »
 — « Je le veil, dit Bertran; j'en ferai vostre bon. »
 Or oiez de Bertran, qui cuer ot de lyon,
 Comment Dieux li aida à icelle saison:
 1820 A la .iiii.^e lance, dont je fais mencion,
 A rassené son glaive tout droit sous le blazon
 Où il avoit féru le premier horion.

¹ 1792 :

Et Bertran entendoit à son fait et pensa.

² adésa.³ Réint en tour françois.⁴ la tençon.

- Par fortune et eur, dont il avoit le don,
 Li mist le fer de glaive parmi le haubergeon,
 1825 Et assena ausi au cop de l'auqueton,
 Et tout parmi le corps le féri à bandon :
 Prez qu'il ne li perça le foie et le pomon ;
 Du cheval tout navré l'abati ou sablon,
 Puis saisi le cheval, qui estoit bel et bon,
 1830 Et dist au chevalier clèrement à haut ton :
 « Vous en avez assez pour vostre livroison.
 Se ne fust pour le duc qui tant a de renon,
 Je vous donnasse jà une autre livroison¹. »
 Par le frain a saisi le bon destrier gascon
 1835 Et puis a dit au duc, à moult haute raison :
 « Sire, à Dieu vous commans et à vostre bon non ;
 A .ii. chevaulx m'envois léens en ma maison. »
 Et li héraux li dist clèrement à haut ton :
 « Sire, li ducs vous mande que n'aiez souspeçon :
 1840 Bien en poez aler à vo division,
 Bien acompli avez la vostre entencion. »
 — « Amis, ce dist Bertran, Dieux li face pardon ;
 Ce cheval ay conquis contre mon compaignon,
 Mais pour l'amour de toi je le te donne en don. »
 1845 Seigneur, de ce ci fist Bertran moult à loer,
 Que le cheval conquis volt au héraut donner.
 A Resnes repaira, si prist Dieu à loer ;
 Trestous li chevalier le vindrent honnerer,
 Et Bertran du Guesclin vont ou chastel mener ;
 1850 Puis li ont fait ensamble .i. moult riche dîner.
 Et li Engloiz dehors s'alèrent ordener
 Et firent assaillir ci que sus l'avesprer.
 Un grant belfroi de bois orent fait charpenter,
 Et le firent adont à Resnes amener ;

¹ 1833 :

« Je vous donnasse encor un autre horion... »

1855 Jusques près des fossez le firent traîner¹.
 Li belfroiz fust moult hanz quant le firent lever,
 Grande plenté de gent y pooit bien entrer.
 Mais Bertran du Guesclin, qui tant fait à loer,
 A l'eure c'on véoit partout l'aube crever,
 1860 Issi avec sa gent et les fist adouber.
 A toutes les gens d'armes s'alèrent ordener,
 Et si vont feu grégois avec eulx apporter;
 .v.^e arbalestriers y fist-on aprester.
 On ot fait le belfroi toute la nuit garder,
 1865 Pour tant qu'à lendemain y voloient ouvrer,
 Et faire .i. grant assaut pour la ville grever.
 Mais Bertran et li sien et maint bon bachelier,
 Avec le cappitaine, c'on ne doit oublier,
 Alèrent aux Engloiz tellement assamblar
 1870 Qui les firent trestous dedens l'ost reculer.
 Adont ont commencé à braire et à crier,
 Et Engloiz et Bretons s'alèrent tous armer,
 Et li ducs de Lenclouistre n'i volt mie arrester;
 Mais ainçois qu'il poist venir pour conforter,
 1875 Ala ens ou belfroi Bertran le feu bouter
 Tellement c'on le vit de trestout l'ost flamber.

Ainsi fu li belfroiz tous ars et dépéciez.
 A tant et les Engloiz ordenez et rengiez
 François ont assailli et les ont enchassiez;
 1880 Reculer les couvint, tout de vray le sachiez,
 Ou on les eust batus, occis et mehaigniez.
 Li cappitaines est à Resnes repairez,
 Et Bertran du Guesclin qui tant fait à prisier,
 Et remena ses gens baus, joieux et liez.
 1885 Ensement fust adonques à Resnes li meschiez;
 Poi y avoit vitaille, de certain le sachiez,

¹ Sur rocs moult poisans le faisoit-on aler.

Et li ducs de Lencloistre estoit moult traveilliez,
 Et li Engloiz ausi avoient moult de griez;
 S'estoit le tamps d'iver qui estoit trop moilliez ¹.
 1890 Bien volentiers ce fust partis et eslongiez
 Et le siège laissié, car trop fu desvoiez;
 Mais il avoit juré, dont il fu courouciez,
 Qu'il ne se partiroit, pour estre mehaigniez,
 Tant que ses pennons fust sur les créneaux haussiez.

1895 Or avint en ce tamps dont je vous vois parlant,
 Que Bertran et Engloiz firent parlement tant ²
 Et tant furent d'acort li chevalier vaillant,
 Que cil de la cité alèrent devisant
 Que pour le serement que li ducs ot fait grant,
 1900 Qu'il ne s'en partiroit jamais en son vivant,
 S'aroit mis son pennon sur les créneaux vaillant.
 Pour tant furent d'acort, si con treuve lisant,
 Que li ducs enterroit du tout à son commant,
 Lui .x.^e sans plus, sans vestir jazerant;
 1905 Et iront son pennon sur la porte posant
 A la fin que de là s'alassent eslongnant.
 Quant tout fust acordé, si comme je vous chant,
 Les gens d'armes s'alèrent ensamble conseillant
 Et à lor bon conseil appelèrent Bertran.
 1910 Puis orent à conseil li chevalier vaillant
 Qui feroient crier par la cité errant
 Que tuit cil de la ville, tous bourgeois et manant ³,
 Fussent au landemain, aprez l'aube crevant,
 Tout ainsi ordené et si apparissant
 1915 Que s'on déüst issir de la cité vaillant,
 Sur à perdre le corps et quanqu'il ont vaillant;
 Et avecques tout ce on ala ordenant

¹ 1889 :

C'estoit ou temps d'yver qui moult estoit meslez.

² 1896 :

Que Bretons et Angloiz firent un parlement.

³ Et tuit cil qui estoient en la ville habitant.

C'on meist à estal et alast-on monstrant
 Aux fenestres, aux huis ou sur estal séant,
 1920 Tout char, pain et poisson et ce c'on va mengent.
 Et se personne y a qui le voist forcelant,
 Et qu'il ne monstre tout, sans aler riens mussant,
 Qui vaille .vi. derniers derrières ne devant,
 Il ara tout perdu; et seront li sergent
 1925 Commis à regarder, commission portant
 De prendre et d'arrester le corps et le vaillant.
 Lié furent aucun, et li autre dolant,
 Car des vivres avoient plus c'on n'aloit pensant.

Ainsi fu l'ordenance par la ville ordenée¹,
 1930 Que droit à lendemain fust ainsi démontrée;
 Et li ducs de Lencloistre avoit pris la journée
 D'entrer en la cité à heure devisée,
 Que son serement et sa foi créantée
 Il ne s'en partiroit tant qu'il eüst durée,
 1935 Se l'enseigne du roi d'Engleterre la lée
 N'estoit sur les créneaux tout contremont montée.
 Mais .i. conseil li vint en la propre vesprée,
 Qui n'i enterroit jà tant qu'il eüst durée
 Tant que du tout aroit la ville conquêtée;
 1940 Car chascun lui disoit qu'elle estoit affamée,
 Et se tindrent tuit coi en celant lor pensée;
 Comme chascun retient souvent en sa visée²
 Deux cordes en son arc, ainsi qui li agréée.
 Fu dedens la cité la vitaille monstrée,
 1945 Tant pain comme de vin, de blef, de char salée
 A chascune maison estoit mise et posée;
 Je vous ai en couvent que droit à la journée

¹ 1929-1931 :

Ainsi fu celle chose par la ville criée
 Que droit à lendemain, sans nulle demourée,
 Soient mis à fenestres sur estaulx tout ordonné,
 Que li dux de Lencastre avoit pris sa journée.

² 1942 :

Ainsi com chien souvent a mal euvre brassée
 Et se vult repentir, pour ce qu'il lui agréée
 Deux cordes en son arc pour traire à la volée.
 Mès je vous ay couvent que la droite journée...

Assez en y avoit pour vivre une année;
 De vins et de boches¹ y avoit grant meslée²,
 1950 Dont la commune fu forment reconfortée;
 Telz en vendoit .ii. s. qui en faisoit denrée³.

Cilz de Resnes avoient acordez lor respis
 Encontre les Engloiz .iii. jours tous acomplis.
 Mais li ducs, qui voloit user à son advis,
 1955 Volt de Resnes véoir trestous les édefis,
 Et y vint chevauchant o lui chevaliers .x.;
 Non pas sur⁴ le droit fait qui là estoit compris,
 Mais pour savoir comment il estoient prez pris.
 Tuit cil de la cité les chevaliers gentilz
 1960 Vindrent contre le duc, qui tant fu postéiz :
 Moult haute fust l'onnour et les fais et les dis;
 Menez fu par la ville avecques ses soubgiz,
 Le cappitaine o lui qui moult estoit [hardiz];
 Et Bertran du Guesclin n'i estoit pas failliz.
 1965 Et quant li ducs percut les hostez bien garniz
 Et dessus les tresteaux les vivres bien assis,
 A soi-méesmes dit, qu'il ne fust pas ois :
 « Je tenray le marchié que j'avoie promis. »

Quant li ducs a véu la grande garnison
 1970 Et en la boucherie a véu à foison
 Char de buef, bons aigneaux, avec gras mouton,
 Et dessus maint estal voit le salé mouton,
 Et le pain, et le blef, et maint riche bacon,
 Aux chevaliers a dit à moult haute raison,
 1975 Et dit : « J'enverrai querre le mien pennon. »
 Lors respondi Bertran, qui cuer ot de lyon :

¹ bestes.² marée.³ 1951 :

Tel en vendoit .ii. s. qui en faisoit .vi. denrées.

⁴ pour.

« Sire, se vous estiez là hors sur le sablon,
 Jamais ne r'enterriez en ceste mansion
 Tant qu'il aroit céens à mengier .i. ongnon;
 1980 Car Charles de Bloiz est arrivez à Jugnon ¹.
 Je croi que vous veniez savoir no porcion;
 Vous pensez à tenir le serement Mahon. »

Quant li ducs a véu comment la ville va,
 Il dit entièrement son couvenent tendra;
 1985 .i. héraut a tramis, qui va au lez de là;
 Le pennon d'Engleterre avec lui aporta.
 Quant en la cité vint, au duc le présenta,
 Et quant li ducs le tint sur la porte monta;
 Aux créneaux par devant la banière posa,
 1990 Et au descendre aval le cappitaine ala,
 Et plusieurs chevaliers avec lui amena,
 Et Bertran du Guesclin le vin li présenta.
 Li ducs en a béu et congié demanda.
 « Sire, ce dit Bertran, or ne me celez jà;
 1995 Dites-moi, si vous plaist, où la guerre sera;
 Car j'ai bien en pensée que mes corps vous suira:
 Partout voldrai aler où la guerre sera. »
 Et quant li ducs l'oy, tost respondu lui a ²,
 Et a dit à Bertran que tantost le sara.

2000 Aussi tost que li ducs se fu de là scevrez,
 Et qu'auz bailles s'en vint qu'il fu de là passez,
 Et les .x. chevaliers qu'il avoit amenez,
 Li pennons qui estoit sur la porte posez
 Li fu encontre terre droit à ses piez getez
 2005 En huant tellement qui fu tous ahontez.
 Il a dit à sa gent: « Je sui bien attrapez.
 Que malditte soit l'eure que me sui acordez!

¹ Jugon.² à rire commença.

- Non pour quant il me fault tenir mes loiautez.[»]
 Aprez fist deslogier ses tentes et ses trez,
 2010 Et fust aussi li feuz par les loges boutez;
 Et s'en vint à Arroy¹, qui estoit bien fermez,
 .i. chastel grant et fort noblement ordenez;
 Et par le tamps d'iver c'est illuec arrivez.
 Et Charles de Blois vint, quant cilz tamps fu passez,
 2015 A Resnes la cité, et chevaliers assez:
 Là oy de Bertran toutes les véritez,
 Et comment il c'estoit si vaillamment portez.
 La Roche-Doriant², .i. chastel bien fermez,
 Li a donné li ducs et de l'avoir assez,
 2020 Et le retint o lui et fu moult ses privez.
 Or advint ad ce tamps, ce dict l'auctoritez,
 Planté de grandes guerres et de mortalitez:
 En Bretagne il advint assez d'aversitez
 Du conte de Monfort dont vous oy avez,
 2025 Et de Charles de Bloiz qui tant fu honnerez.
 Cil dui seigneur avoient villes, chastiaux, citez,
 Et s'appeloient ducs de ses grans héritez:
 Chascun en voloit estre duc et sire clamez,
 Dont le pais en fu laidement démenez.
- 2030 En Bretagne fu moult la guerre longuement;
 Car li rois d'Engleterre envia moult de gent
 Pour celui de Monfort conforter fièrement
 Contre Charles de Bloiz au fier contenement,
 Qui de par sa moillier chalengoit proprement
 2035 La duché de Bretagne environnéement;
 Et tant la chalenga et mena telement
 Que depuis en moru à dueil et à torment
 Devant chastel d'Elroy qu'en Bretagne s'estent,
 Ainsi con vous orrez assez prochainement.

¹ Arroy.² La Roche-Dorien.

Et en ses guerres-ci, durant si faitement,
Advint par dedens France .i. grant encombrement;
Car li bons roys Jehan qui régna loialement,
Qui les Engloiz avoit guerrié longuement,
Si fu pris à Poitiers, ou l'istore ment,
Et menez à Bordeaux, où Gironde s'estent,
Par le prince de Gales qui régna poissamment,
Que depuis le mena à Londre proprement.
Dont li siens filz Charlon fu de Franco régent,
Qui duc de Normendie estoit entièrement.
Onques n'ot roy en France, où toute honneur apent,
Qui tant eüst à faire à son commencement
Comme il ot contre Engloiz trestout premièrement;
Et eust à faire aussi par .i. grant maltalent
Que li rois de Navarre ot à lui longuement.
Dont dommages fu grant quant si prochain parent
Avoient tel descort ensamble mortelment;
Car France en ot à faire tant et si grandement,
Que li ducs des Normans, Charles au fier jouvent,
Ne savoit auquel lez aler paisiblement;
Car li plus beaux jardins qui fu ou firmament
Et que Dieux ama plus et aime fermement
Estoit si encombrez environnéement
De ronces et d'espines, d'orties ensemment,
Conques mais ne fust, si ce scet-on vraiment.
Mais Bertran li gentilz, qui tant ot bardement,
Les aida à coper et r'oster laidement,
Ainsi con vous orrez, si vous vient à talent.
Or commence chançon de noble sentement
De Bertran le vaillant : vous dirai bien comment
Il vint à Cocherel combatre noblement,
Prendre le castal des autres grandement,
Et comment il mena une mauvaise gent
Hors du noble roiaume très bien et sagement;
Comment du roy Henry fist le couronnement;

2075 Comment à Nadres fu pris efforcément,
 Et menez à Bordeaux, où il fu longuement,
 Et fu puis délivrez par or et par argent¹,
 Et remena Henry bien et déuement :
 Espaigne li rendi par son efforcement;
 2080 Dont roy Pietres moru, qui régna solement;
 Car mauvaise fin vient de mal commencement.
 Tant régna cilz Bertran et si hardiement,
 Qu'en .L. batailles² fu arrestéement
 Et prist mile chasteaux à son commandement;
 2085 Connestable de France régna soufflisamment.
 D'un si fait chevalier qui régna tellement
 Doit-on bien escouter les fais songneusement.

Seigneur, or faites pais, pour Dieu de paradis;
 Si orez du meilleur qui fust à mon devis.
 2090 De la mort du vassal en valu France pis;
 Car il ne scet qui pert, qui pert ses bons amis.
 En Bretagne régna Bertran li postéiz
 Tant, pour Charles de Bloiz à qui il fu subgiz,
 Qui le fist chevalier, ce nous dit li escrips.
 2095 Mais ceste guerre ala contre Charlon au pis;
 Car ainsi le voloit li Rois de paradis.
 Charles de Bloiz si fu prodons et bien apris;
 Mais il fu en ses fais infortunez tous dis,
 Et je croi que se fist deables ou anemis
 2100 Qui voloit que li homs fu hors de son bien mis³;
 Car il estoit tous jours de la haire vestis,
 Comme vrai crestien et de bien faire apris.
 Et il y paru bien, selon le mien advis;
 Car on dit et croit-on qu'il est pour vrai saintiz.

¹ 2077 :

Et puis délivrés par or et par argent
 Fu le noble Bertran qui tant ot hardement.

² Qu'en la vitaille.³ 2100 :

Qui voloit que li bons fu hors de ce bien mis
 Et qu'à bien faire fu dessevré et partis.

2105 Or advint en ces guerres dont yci vous devis,
 Que les gens de Dinant, une ville de pris,
 Mandèrent à Charlon, qui bien fu lor amis,
 Que lor ville si fust de soldoiers garnis.
 Et Charles y tramist des chevaliers de pris
 2110 Pour tant c'on cuidoit bien estre à Dinant assiz.
 A Dinant fu Bertran envoie et tramis
 Et d'autres soldoiers ne sai .v.^e ou .vi.
 Et avecques Bertran, qui tant estoit hardiz,
 Fu Olivier ses frères, qui de nouvel s'iert mis
 2115 Aux armes poursuivre : bien s'en faisoit joliz;
 Puis fust à Chierebourg devant le chastel pris
 Et avec les Engloiz de là la mer tramis ¹.

Si con li soldoier alèrent à Dinant,
 Advint en la saison, ne sai à dire quant,
 2120 Que li ducs de Lenclouestre au corage puissant
 Vint asségier la ville à maint bon combatant,
 Li contes de Monfort et si homme vaillant,
 Celui de Pennebrot et maint archier traiant.
 Là estoient Engloiz et Bretons bretonnant;
 2125 Et mirent là .i. siège du tout à son commant.
 Charles de Bloiz aloit autrement combatant :
 A Brest et à Henbon ² aloit le pas gardant.
 Et Bertran du Guesclin estoit droit à Dinant.
 Li Tors-Boiteux y fu, .i. chevalier vaillant,
 2130 Et autres chevaliers hardis et combatanz
 Qui contre les Engloiz aloient paletant.
 Et se Bertran avoit esté doubtez ³ devant,
 Encores l'aloit-on assez plus redoubtant.
 Et tant furent Engloiz celui siège tenant,
 2135 Que vitaille aloit forment amenrissant;

¹ 2117 :

Et fu en Angleterre à Edouart tramis.

² Hubon. — ³ douter.

Et li engien aussi y estoient si grant
 Que ne le vous diroit homme ne son vivant.
 Et tant que li François Charle de Bloiz servant
 Si orent à consail et furent consentent
 2140 Qu'à Lencloistre le duc iroient envoiant,
 A la fin si voloit acorder à itant
 .xv. jours de respit, sauf alant et venant
 De l'un lez et de l'autre; par serement jurant¹
 Qu'au chief des .xv. jours iroient délivrant
 2145 La ville de Dinant qu'il aloient gardant;
 Voire, s'en celui jour qu'ilz aloient nommant
 N'avoient le secours du tout à lor commant
 De Charles lor seigneur; s'il ne venoit avant,
 La ville renderont tost et incontinent
 2150 Au conte de Monfort qui l'aloit chalengent.
 A ce respit yci si furent acordant
 Et les fist-on crier par droit acort faisant.

Ainsi furent les trêves que vous oy avez.
 Et pooient Engloiz et Bretons antretez
 2155 Aler de l'un à l'autre faire leur volentez,
 Et venir en la ville et puis à l'autre lez.
 Or advint en ce tamps que respit fu criez
 Que li frères Bertran, Olivier appelez,
 Issi hors de Dinant moult richement montez;
 2160 Esbanoier s'aloit seulement sur les prez,
 Ainsi c'uns jeunes homs qui fait ses volentez
 Et com cilz qui cuidoit bien estre asséurez.
 Mais Olivier si fu sur les champs encontrez
 D'un chevalier engloiz qui Thoma fu nommez;
 2165 De Cantorbie fu, ce-dist l'auctoritez².

¹ 2143-2150 :

Par telle condicion que je yray devisant.

Se dedens .xv. jours ilz n'ont secours poissant

Du ber Charles de Bloiz, qui à doubter fait tant,

Que la cité yront au noble duc livrant

Et au conte que on va de Monfort appellant.

² Et frère à l'arcevesque qui estoit sefer.

Moult orgueilleux estoit et moult desmesurez.
 Cilz trouva Olivier qui estoit esseulez;
 Il est venus à lui fièrement emparlez,
 Par le geron le prist li chevaliers doubtez.
 2170 « Qui estes-vous, dist-il, qui ensement alez? »
 Et Olivier lui dist : « Quant savoir le volez,
 On m'appelle Olivier, du Guesclin sui nommez
 Et sui frères Bertran; je sui de lui mainez. »
 — « Par S. Thomas! dit-il ¹, vous ne m'eschapperez!
 2175 Vous estes mes prisons : avec moi venrez ²;
 La teste vous tauray se tost ne vous rendez.
 Ou despit de Bertran tout maintenant morrez,
 Que jà pour le sien non déportez ne serez,
 Pour tant qu'il a tous jours nos bons amis grevez.
 2180 Li deables ont bien fait qu'il est si haut montez;
 On plaide plus de lui et de ses cruaultez
 C'on ne fait de tous ceulz de ses grans héritez. »
 — « Sire, dit Olivier, moult grant tort en avez;
 Poures chevaliers est et pourement rentez.
 2185 Se pour richesse avoir et pour estre honnoureux
 S'est .i. poi avanciez, blasmer ne le devez. »
 Et dit li chevaliers : « Jà déport n'en arez ³;
 A mort vous mettrai se tost ne vous rendez. »
 Il a traite l'espée et à lui est alez.
 2190 Quant Olivier le voit, li sans li est muez;
 Merveilles ne fust pas : il estoit désarmez;
 Et si estoit tout seul, et Thomas li osez
 Avoit .iiii. escuiers, dont il fu confortez.
 Lors lui dit : « Je me rens, puisque vous le volez;
 2195 Mais je croi vraiment que vous me renderez,
 Que jà n'arez du mien .ii. deniers monnoiez. »
 Et dit li chevaliers : « Ainsois me renderez

¹ dit cil.² avec moy en vendrez.

2187 :

- Hé! dit li chevaliers, jà déport n'y arez. -

Mille florins comptans, ou jà n'en partirez;
Ce n'est gaires d'argent, Bertran en a assez. »

- 2200 Ainsi fust Olivier li bers mis à reçon ¹.
Li chevaliers engloiz le mit en sa prison :
En son tref le mena, où sont si compaignon.
Là fu apercéu d'un chevalier breton,
Qui moult bien recongnut Olivier, se dit-on.
2205 Cilz s'en vint à Dinant au lez de Pontorson :
Jusques qui vit Bertran ne fist arrestizon.
Ou marchié le trouva, si com dit la chançon,
Et regardoit le gieu de la paume à bandon.
Li escuiers lui dit bellement à bas son :
2210 « A, monseigneur! dist-il, ne ferai celoison :
Je revien devers l'ost; mais, par S. Syméon,
J'ai véu vostre frère, Olivier le baron,
C'uns chevaliers angloiz menoit en sa prison. »
Et quant Bertran l'oy, si rougist com charbon.
- 2215 Quant Bertran a oï l'escuier qui parla,
Tous en fust esbahi, assez lui demanda
Se bien le congnoissoit et se bien l'avisa ²,
Le non du chevalier aussi lui demanda.
Li escuiers li dit et bien le doctrina.
2220 « Par S. Yves! dit-il, il le me rendra;
Jamais si mal prison nul jour ne prendra. »
Tost et isnelement son cheval demanda;
Et il y est montez quant on lui amena;
A la porte est venuz et oultre la passa.

¹ raençon.

² 2217 - 2220 :

Se bien le recongnut et se bien l'avisa.
« Oïl, dist l'escuier, par Dieu qui tout forma!
Vostre frère Olivier congnois très pieçà :
Congnoistre le doy bien, qui le voir en dira ;
Car je fus à vo père, armures lui donna
Et comment par deçà après vous l'envoia. »

— « Amis, ce dit Bertran, or ne me celer jà.
Savez-vous point comment par nom on l'appella
Celui qui le mien frère ainsi attrappa? »
— « Oyl, dit l'escuier; j'ay oy que on le nomma
Thomas : en lui moult bel homme a;
Frere est à l'arcevesque, ainsi c'on me comta,
Qui tient de Cantorbie les honnours par-delà. »
Dit Bertran : « Par S. Yves! il le me rendra. »

- 2225 A quoite ¹ d'esperon vers les tentes ala :
 Il est entrez en l'ost, que point ne s'aresta.
 Chascun qui le congност moult bien le festia;
 L'ost au duc volt savoir ², et on lui enseigna.
 Li ducs fu en son tref, qui aux eschès joua
 2230 A Jehan de Chando, qui noblement régna;
 Le conte de Monfort qui le gieu regarda;
 Si fu Robert Canole, ad ce c'om me compta,
 Et cilz de Pennebrot qui les François greva,
 Et d'autres chevaliers assez s'i assambla.
 2235 A tant et vous Bertran, à qui moult anoia;
 Du cheval descendi, ou pavillon entra,
 Devant les barons vint et puis les salua;
 Devant le noble duc humblement s'enclina,
 Et trestous les seigneurs moult forment honoura.
 2240 Quant li ducs vit Bertran tantost le ravisa :
 « Bien viengniez-vous, Bertran, » Lencloistre dit li a.
 Il a laissé le gieu, la main lui demanda
 Et le fist relever quant il s'agenoilla.
 Et Jehan de Chando doucement dit li a :
 2245 « Bers Bertran du Guesclin, bien soiez venus çà;
 De mon vin buverez ains que r'alez [de là]. »
 — « Sire, ce dit Bertran, je n'en buverai jà
 De ci jusques à tant que droit fait me sera. »

 Dit Jehan de Chando, .i. chevalier vaillant :
 2250 « Biaux sire, s'en nostre ost a chevalier si grant
 Qui vous face nul tort qui nous soit apparant,
 Amendé vous sera tost et incontinent. »
 — « Oïl, à Dieu le veu! sire, ce dit Bertran;
 .i. chevalier avez que je n'aime noient :
 2255 Thomas de Cantorbie le va-on appelant,
 Qui m'a fait sans raison couroucié et dolant.

¹ pointe.² La tente au duc demande.

Beaux signeur, vous savez que, par vostre commant,
Avons trèves éues par droit jour acordant. »

— « C'est voir, dient trestuit li chevalier vaillant;

2160 Et si les vous tenrons, jà n'en alez doubtant. »

— « Sire, ce dit Bertran, vous alez bien parlant;

Et ycilz chevaliers que j'ai nommé devant

A trouvé .i. mien frère, qui n'est encor qu'enfant;

Au matin s'en issi au dehors de Dinant,

2165 Sur son cheval estoit venus tout esbatant;

Cilz chevaliers l'a pris sur ces prez là devant,

Et le tient en prison en guise de meschant.

Si vous pri, monseigneur, par loiaulté faisant,

Que mon frère Olivier on me voit délivrant. »

2170 — « Je feroie, seigneur, pour vous bien plus que tant,

Dist Jehan de Chando : n'en parlez plus avant.

Délivrez vous sera tost et incontinent,

Et vous iert amendé tout à vostre commant. »

— « Beaux seigneur, grant mercis, se lor a dit Bertran;

2175 Or nous faites venir ce chevalier avant;

Si sarons qu'il aloit mon frère demandant. »

Dont mandèrent le vin li baron et li per;

Quant ilz orent béu, s'en font Bertran livrer.

Li chevalier ont fait isnellement mander

2180 Celui qui em prison tenoit le bacheler;

Et il y est venus tantost sans contrestier.

Et li ducs de Lencloistre le fist à lui aler,

Et li dist par son non, si c'on le deust nommer :

« Voici, ce dit, Bertran, qui vous vient accuser

2185 Que sur no bon respit qu'avons fait acorder

Vous avez hui volu vostre force monstrier

Sur son frère germain et fait emprisonner,

Et comme vo prison le volez rençonner :

Se n'est mie bien fait, qui le porroit prouver¹. »

¹ « Amender le faudroit et aveq délivrer

A Bertran le sien frere, le jeune bacheler. »

2290 Li chevaliers si fu orgueilleux, plain d'aver ¹,
 Et dist au noble duc quant il oy parler :
 « Sire, voici Bertran que je voi ci ester;
 Mais si voloit sur moi en riens adeviner
 Que j'aie chose faite dont je face à blasmer,
 2295 Ne que bon chevalier ne péüst exercer,
 Voici mon gage prest que pour lui approuver
 En .i. champ de bataille corps à corps, per à per. »
 Aussi tost que Bertran oy ce mot sonner,
 Sans dire .i. tout seul mot, le gage va haper.

2300 Quant Bertran a oy le mot que dit vous ay,
 Il le prist par la main, en disant sans délay :
 « Faulx chevalier, dist-il, vo gage prendrai,
 Et devant les barons je vous combaterai,
 Et ainçois qu'il soit nuit je vous aprocherai.
 2305 Faulx chevaliers, traïstres, jéhîr le vous ferai
 Devant tous les seigneurs, ou à honte morrai. »
 Et dist li chevaliers : « Jà ne vous en faudrai,
 Ne jamais en nul jour en lit ne dormiray
 De ci jusques à tant que combatus serai. »
 2310 Dist Bertran li gentîlz : « Jamais ne mengerai
 Que .iii. souppes en vin, ou non de Dieu le vray
 Et du Saint-Esperit en qui ma fiance ay,
 Du Filz en unité, où je croy et croiray,
 Mais que je soie armez : ceste raison tenray. »
 2315 Dist Jehan de Chando : « Bien armer vous ferai
 Et .i. riche destrier tout le meilleur que j'ai,
 Car je veil de vous .ii. tantost véoir l'essay ². »

Lors fu ceste nouvelle oye et escoutée;
 Dedens la fermeté est la nouvelle alée
 2320 Que Bertran doit avoir à .i. Angloiz merlée.
 Adont s'en est la ville moult durement troublée,
 Et prient pour Bertran à la chièrè membrée

¹ amer.² le glay.

- Qu'à joie le ramaint et à bonne durée :
 Bourjoises et bourgeois en font grant asssemblée.
 2325 Là y ot une dame, de chevaliers fu née;
 Thiéphaine fu la dame par son non appelée,
 Et fu de hautes gens estraitte et engendrée.
 .xxiiii. ans avoit, ne fu point mariée;
 Mais c'estoit la plus sage et la mieulx doctrinée
 2330 Qui fust ens ou pais n'en toute la contrée.
 Du sens d'astronomie estoit bien escolée
 Et de philozophie estoit sage esprovée;
 Encores disoit-on que c'estoit destinée¹,
 Et li bon sens de coi elle estoit si fondée
 2335 Li venoit proprement de parole de fée.
 Mais, à dire raison, elle estoit inspirée
 De la grâce de Dieu, parfaitement fondée.
 Puis ot-elle Bertran, et fu son espousée,
 Malgré maint chevalier dont elle fu amée².
 2340 Seigneur, icelle dame fu née à Dinant,
 Estraitte de haux hommes et de lignage grant.
 Quant elle oy parler l'aventure Bertran
 Et les gens qui de lui s'aloient esmaiant
 Pour ce qu'à .i. Angloiz devoit faire le champ,
 2345 Et prioient pour lui li petit et li grant;
 Mais la dame lor dit doucement en oyant,
 Et disoit tout en hault : « Ne vous alez doubtant,
 Et si soiez trestous asseurez de Bertran;
 Car vous le reverrez avant la nuit faillant
 2350 Sain et sauf et en vie revendra à garant,
 Et si desconfira son anemi en champ.
 Se vous ne le véez, si com je voiz comptant,
 Je veil perdre à tous jours tout ce que j'ai vaillant. »
 De ce se vont la gent forment esjoissant;

¹ une fée.² reniée.

- 2355 Parmi la ville va la nouvelle comptant ¹.
 Li plusour si s'en vont moult bien asséurant;
 Mais li plusour s'en vont tout ensamble acordant
 Que la bataille soit faite dedens Dinant.
 Et là porront venir li Angloiz souffisant,
 2360 Contes, princes, et ducs, et chevaliers vaillant;
 Jusques à cent, sans plus, en y ara entrant.
 Tout aussi fust-il fait con je vous vois comptant.
 En Dinant sont entré li chevalier vaillant;
 Li commun et li gros en furent moult joiant
 2365 Et aussi fu li ducs et tout le remanant.
 Le fiens ont respandu, le champ vont ordenant.
 A Bertran est venus .i. chevalier vaillant,
 Et quant il l'a véu, si le va saluant,
 Et li dist : « Monseigneur, pour Dieu le roi amant!
 2370 Que je puisse parler à vous incontinent. »
 — « Que veulx-tu? beaux amis, ne me vien destornant!
 Je desire que j'aie abatu le bobant
 De ce faulx chevalier qui me va appellant. »
- Tout droit dedens Dinant, celle ville de pris,
 2375 Font le champ ordener li bourgeois seignoris,
 Qui furent moult lié et au cuer resjoïs
 Que le champ se fera en la ville gentilz.
 Diray de l'escuier qui ot non Amauriz :
 « Sire Bertran, dist-il, or oiez mon adviz :
 2380 Il y a une dame, qui moult est de haut pris,
 Celle de Ranguenel, une dame au cler vis.

¹ 2355-2381 :

Parmi la ville va la nouvelle courant.
 Un escuier Bertran le va bien escoutant;
 Il est venus en l'ost, Bertran va demandant,
 Et on le va mener où l'en le va armant;
 Et quant il l'a véu, il le va enclinant
 Et lui dit : « Monseigneur, pour Dieu le roy amant!
 Que je puisse parler à vous incontinent. »

— « Que veulz-tu? biaux amis, ne me va détriant!
 Je desire que j'aie abatu le bobant
 De ce faulx chevalier qui me va appellant. »

— « Ça, dit li escuiers qui fu preux et hardis,
 Biau sire, je vieng cy; or oyez mon avis.
 Il y a une dame qui moult est de hault pris,
 Celle de Renel, c'est Thipbaine au cler vis. »

Mais elle dit pour vrai aux grans et aux petis
 Que par vous sera hui li Angloiz desconfis
 Et que vous reviaindrez tout sain et sauf et vifs;
 2385 Et celle le tesmongne et afferme ses dis,
 Et pour tant le vous di, ne soiez esbahis. »
 — « Va, fol, ce dit Bertran; or es-tu bien chaitis!
 Qui en fame se fie, il n'est mie soultiz;
 En fame n'a de sens nès plus qu'en la brebis. »

2390 Quant Bertran a oy cel escuier parler,
 De ce que il a dit ne se fait que ruser¹;

2391 :
 Atant es vous venu un noble bachelier
 De par le Tort-Boeteux qui se fist renommer
 Et de par les bourgeois qui firent à amer;
 A Bertran est venus, si lui dist hault et cler:
 « Bertran, le capitaine vous fait par moy mander
 Et tous les seigneurs qu'il a à gouverner,
 Et les bourgeois aussi c'on doit recommander,
 Et vostre ante enement qui ne fait que plorer,
 Se bataille voulez contre l'Anglès oultrier,
 Qu'ens ou marchié venez combatre et behourder,
 Par dedens la cité c'on doit Dinant nommer.
 Se li dux de Lencastre vult l'estour regarder,
 Bien y pourra venir et o lui amener
 Vint ou trente des siens; nous li voudrons livrer
 Ostages suffisans, sans malice penser,
 De revenir de ça sans eulx empirier.
 A tous ceulz de Dinant, je ne vous quier celer,
 Desplaist que vous voulez es Anglès tant fier
 Que de vous tellement entre eulx aventurer;
 Car on ne congnoist pas de chascun le penser. »
 — « Par ma foy! dit Bertran, pas ne me doy doubter;
 Car li dux de Lencastre est tant gentils et ber
 Que faire traison ne daigneroit peuser;
 Non pour quant tout ce fait lui voudray recorder. »
 Lors appella le duc, que vers lui vit ester:
 « Sire dux, bien oyez cest escuier conter
 Mès que ceulz de Dinant me font yci mander:
 Mes bons amis y sont, je ne vueil yci troubler,
 Et s'ay moult grant desir de ce champ aoustre;
 Or regardez comment en voulez ordonner. »
 Dist li dux de Lencastre: « Pour Dieu qui fist la mer!
 Ou marchié de Dinant le vous feray mener.

Là sera fait le champ, je m'y vueil accorder;
 Car s'aucun de mes hommes vous vouloit ja grever,
 Aucuns pourroient [dire] pour moy deshonneur
 Que consentans seroie à traison brasser;
 C'est une renommée que preudons doit doubter:
 De mal faire et mal dire se doit chascun garder. »

A ceste chose-cy s'alèrent accordant
 Tous les barons anglès, voire, les suffisans;
 Et ont mandé tantost as seigneurs de Dinant
 C'on leur envoie ostages si qu'il est afferant;
 Et il yront le champ pour aoustre le champ.
 Adont ceulz de Dinant vont ostages livrant;
 Et li dux de Lencastre va en la ville entrant,
 Lui .xx.^m sans plus, et s'ala conduisant
 Bertran de Claquin que moult aloit priant,
 Et l'Englès chevalier qui s'ira défendant.
 En Dinant sont entrez: on les va festiant,
 Moult honorablement on les va recevant;
 Ou marchié de Dinant on les va arrestant,
 Et s'alèrent les gens moult gentement rengant.
 .i. parlement y ot pour démensier le champ
 Et pour sere la paix. Mès, je vous acréant,
 Bertran en jura Dieu le père roy amant,
 Jamais n'en fera paix en jour de son vivant,
 S'en pourra-on véoir l'un des deux recréant.
 Dit li dux de Lencastre: « On n'en voit plus parlant!
 Alex-ent de par Dieu combatre maintenant.
 Prions tous pour le droit que Diex le mette avant. »

Or est Bertran ou champ c'on ot fait ordonner;
 Moult noblement se fist le ber Bertran armer.

Très bien ce fist Bertran richement adouber
 A loi de chevalier qui doit en champ entrer :
 De plates et de grèves se fist bien atourner,
 2395 Espée et coustel et glaive pour jouter,
 Et riche bacinet li fist-on apporter,
 Gans à broches de fer qui font à redoubter.
 Son cheval li fist-on en la place amener;
 Quant il vit son cheval, lors y ala monter :
 2400 Es estriers s'aficha, bien se fist regarder;
 Prist le glaive en sa main et ce se fist mener ¹
 Ou marchié où le champ on ot fait ordener;
 Là ont fait li Engloiz le chevalier entrer.
 Vous poez bien savoir, c'est légier à prouver,
 2405 Bien fust appareilliez pour son champ achever.
 Conte, duc et baron se vorent aprester
 Et pour véoir le champ desconfire et mater.
 Le noble cappitain qui Dinant deust garder ²,
 Pour bien garder le champ a fait gens ordener,
 2410 Et tantost par la frète a fait bien tost crier
 Qu'il ne soit homs vivans qui tant face à loer,
 Qui se merle du champ l'un ne l'autre grever ³,
 Sur à perdre s'onnour et la teste copper;
 Et li ducs de Lencloistre volt cecy acorder ⁴.
 2415 Et quant chascun oy ainsi se cri crier,
 Il n'i a si hardi qui s'en osast merler.
 Le chevalier engloiz qui tant fist à doubter
 Se commença en lui forment espoanter;
 Car au besoing cuidoit de ses amis trouver.
 2420 Or se voit en Dinant enclorre et enfermer,

¹ 2401-2403 :

Prist le glaive en sa main, si le va retourner,
 Et vit son aversaire que on fist ou champ entrer.

² 2408 :

Et le Tort-Boeteux moult bien le champ garder
 Et fist sur le marchié ynellement crier.

³ Qui mefface à l'Englois pour son pris avaler.

⁴ 2414-2421 :

Et quant il ot oy si faicement crier,
 Il n'y ot si hardi qui s'en osast meller.
 Li chevalier englois se va lors bien adouber,
 Et en son cuer se va moult fort espouenter,
 Et au besoing cuidoit de ses amis trouver.
 Bien vousist qu'à Bertran se vousist accorder.

Bien vosist qu'à Bertran se poïst acorder
Et son frère Olivier li déüst délivrer.

Li chevaliers engloiz, qui Thomas avoit non,
Vosist bien faire paix à Bertran le baron.
2425 Parlementer en fist sans venir de son [non]¹.
Robert c'on dit Canole et chevaliers foison
S'en vindrent à Bertran, qui cuer ot de lyon.
Et dist Robert Canole par moult douce raison :

« Sire Bertran, dist-il, oiez m'entencion :
2430 Resgardé ont au fait chevalier et baron,
Et ne voldroient pas par nulle entencion
Que mal vous avenist pour iceste achoison².
Car combien que soiez en vostre houreçon
Et avec vos amis de vostre estracion,
2435 S'avez-vous pris estour contre .i. fier champion.
Mieux vauldroit bonne paix que mauvaise tençon.
Se croire nous volez et acorder no bon,
Nous metterons à paix ceste discencion,
Et ferons vostre frère quitter sa raençon. »
2440 — « Comment! ce dit Bertran; il ne doit .i. bouton;
Et il est, ce m'est viz³, coustume et bien raison
Que s'uns homs est à tort mis en une prison,
Il en doit purement avoir délivroison.

« Seigneur, ce dit Bertran, volez que je vous die :
2445 Ou bon duc de Lencloistre a tant de seignorie,
En Jehan de Chando plain de grant vaillandie⁴,

¹ 2425 - 2426 :

Parlementer en fist sans qu'il veinst de son nom;
Robert c'on dit Canole et Thomas de Grançon.

² 2432 - 2435 :

« Que maulz vous avenist en vostre establison.
Combien que nous soions en vo possession
Et entre vos amis et en vo accion,

Si pourroit-on dire en estrange royon,
Se vous estiez vaincus de nostre champion,
Que le champ ne seroit pas fait par juste parçon;
Car vous estes trop jennes pour faire chapplison. »

³ avis.

⁴ 2446 :

« En Jehan de Chandoz honneur et courtoisie. »

Ou quens de Pennebrot qui tant a seignorie,
 Et si tien tant de bien de l'autre baronnie ¹
 Et du bon cappitain de Dinant la garnie,
 2450 Et en ses hommes tous et en la bourgeoisie,
 Qu'il ne me feront jà de mon droit vilenie.
 Et j'ai Dieu en couvent et la Vierge Marie
 Que li faulx chevaliers qui m'a fait tricherie
 N'eschappera jamais, je vous acertefie,
 2455 Se li arai monsté ma force et ma maistrie.
 Ou je le destruiray, ou g'i lairai la vie,
 Se rendre ne me veult, devant la compaignie,
 Son espée en ma main par la pointe aguisie,
 En disant : Je me rens à vostre commandie. »
 2460 Et dist Robert Canole : « Il ne le fera mie. »
 — « Certes, se dist Bertran, si fera grant folie,
 Car on doit plus doubter la mort que villenie. »

Quant li Engloiz oïrent ce que dit ot Bertrans,
 Chascun se merveilla comment il fu pensans.
 2465 Li uns à l'autre dist : « Or est cilz homs bien grans. »
 — « Par foi ! ce dist li autres, c'est aussi c'un Rolans. »
 A l'autre champion, qui moult se fu doubtans,
 Sont venus chevaliers et Engloiz ne sai quans;
 Et puis si li ont dit : « Sire, soiez pensans
 2470 De vo vie sauver, je croi qu'il en soit tamps.
 Nul acort ne respit ne parole plaisant
 Nous ne poons trouver, que ne soit faiz li champs ²,
 S'à deshonnour n'estiez à Bertran acordans. »
 Et li Angloiz respont : « Or me soit Dieux aidans,
 2475 Onques mais ne vi homme qui fu si desirans

¹ 2448-2453 :

« Et si tiens tant de l'autre baronnie,
 Tant de voz condés, que par nulle maistrie
 Moy ne mon adversaire n'y arons villenie;
 Et qui nous lera faire au gré sainte Marie

Le champ qu'avons empris, je vous jure et asie
 Sur Dieu le tout-puissant qui maint en terre oye,
 Que li faulx chevaliers qui m'a fait villenie.... »

² 2472-2473 :

« Ne trouvons que parvais ne soit li champs. »

De faire la bataille, tous jours en est engrans.
 Il m'i couvient aler, or me soit Dieux aidans;
 Mais se puis exploitier, il en sera dolans.
 Or vous pri, beaux seigneurs, que soiez regardans
 2480 Que s'au-desseure viens ne soiez défendans,
 Par coi tuer le puisse, car j'en sui desirans;
 Mais se je sui au pis, soiez-moi secourans,
 Pour savoir s'a la paix voldroit estre acordans. »
 Et cilz ont respondu : « Jà n'en soiez doubtons ¹. »

2485 Aprez ce parlement chascun se départi,
 Et li dui champion se sont bien agrami :
 Li uns regarde l'autre, si com son anemi;
 Les glaives en lor main, se sont fort aati.
 Sans dire nès .i. mot que nulz ne les oy,
 2490 Brochèrent les chevaux comme preux et hardi;
 Ensamble sont venu acourant par estri;
 Les glaives ont baissiés, dont l'acier fu forbi :
 Si sont entr'aprochiez li vassal agenti.
 Par dessus les escus furent li fer poli,
 2495 Les glaives sont froissées et li feux est sailli;
 Mais li uns ne li autre ne clina ne chéi.
 Oultre s'en sont passé, point ne sont endormi.
 Chascun à son retour a trait l'espoi fourbi,
 Puis se sont assamblé de cuer fel et hardi ².

2500 Or sont li champion armé dedens Dinant.
 Bourjoises et bourgeois, chevalier et sergent ³
 Estoient aux créneaux et aux bailles devant;
 Entour les champions il avoit des gens tant

¹ « Mès ce cest champ fust fait là dehors sur ses champs,
 Nous vous peussions trop mieix aidier s'il en fust
 temps. »

² Et de taille et d'estoq féroient par tel ai

Que ceulx qui regardoient la bataille et l'estri
 Les tenoient pour mors tous deux et afeni.

³ 2501 - 2502 :

En la place ou marchié là se vont combatant.

Que tuit estoient enclos et derrier et devant.
 2505 Mais assez orent place li champion vaillant,
 Car il avoit esté ordené par avant.
 Bertran tenoit l'espoï qui l'acier ot trenchant,
 Et s'en vint à l'Engloiz fermement estoquant¹;
 Ou haubert li bouta sièrement en poussant,
 2510 Et furent longuement ensamble pestilant.
 Mais Bertran du Guesclin li va si encauchant,
 Que par le bacinet le va forment traiant,
 Et aussi fist l'Engloiz, qui le corps ot poissant²,
 Et par les hastereaux se vont fort pestilant³.
 2515 Bien estoient armé de fer de jazerant.
 On fust trop bien alé une lieue courant
 Ainçois que de leurs corps issist goutte de sanc.
 Puis s'en vont aux espoix l'un l'autre entr'acontuant,
 A force et à vertu s'en vont esperonnant.
 2520 Li Engloiz fu moult fort, bien se tint à Bertran,
 Et tant que li Engloiz, qui le corps ot poissant,
 Lessa chéoir l'espoï sur le pré verdoiant;
 Et quant Bertran le vit s'en ot le cuer joiant.

Quant Bertran vit l'espoï qui li estoit chéuz,
 2525 Il brocha le cheval des esperons aguz,
 Et sambloit qu'il fuist et se rendist vaincus;
 Mais quant fu de l'Engloiz .x. poi detrés en sus,
 Le pié a mis à terre et si descendi jus.
 Tost et isnellement est à l'espoï venus;
 2530 Illuec prist à sa main l'espoï qui estoit nus;
 Tout en air le geta, qu'il ne s'en aida plus,
 Et entre les gens est li bons espois chéuz⁴.

¹ 2508-2511 :

Et s'en vint à l'Englois sièrement estoquant;
 Ou haubert li bouta fermement en boutant.
 Et Bertran de Claquin le va si fort hastant.

² A leurs crochès de fer se vont entre-scolant.

³ pétillant.

⁴ 2532-2534 :

Sur la tourbe des gens est li espoys chéuz.
 Or est li chevaliers dolens et yrascus
 De son espoy de guerre qu'il a ainsi perdu.

Or est li chevaliers dolans et irascus.

A son coutel de plates est en l'eure venus;

2535 Et Bertran li a dit : « A, dolans malostrus !

Se vous ne descendez, vos chevaux est vendus. »

Bertran tenoit l'espoi, qui bien fu afilez,

Il a dit à l'Engloiz : « Traître, descendez,

Ou vo cheval sera tout en l'eure tuez ¹. »

2540 Mais li Engloiz li fuit, qui n'est point arrestez;

Sans aprochier Bertran, estoit entour alez.

Bertran ne pot courir, les genoilz ot armez :

A terre c'est assis, et si c'est deslancez;

Ses chausses avala, ses genoulz a monstrez :

2545 Adont fu plus légiers, en estant c'est levez;

Car cilz li revenoit de combatre aprestez :

Si péust, son cheval fust dessus lui passez;

Mais Bertran li bouta l'espoi par les costez.

Quant le cheval senti qu'il estoit formenez,

2550 Dessouz le chevalier a si fort regibé

Que li chevaliers est à la terre versez.

Et Bertran saut à lui, comme lyon crétez;

Dessus le chevalier c'est fièrement getez :

Le bacinet saisi, qui estoit fort assez,

2555 Et puis de son espoi le féri sur le nez,

Tellement que li sans li est fors découlez.

De sa broche de fer li a .iii. cops donnez;

Parmi le hasterel li est li sans filez.

Du sanc qui li couloit fu si fort avuglez

2560 Qui ne sceut où il fu, en estant c'est levez;

Il ne vit point Bertran; mais il le sent assez.

Et vous .x. chevaliers tous d'Engleterre nez,

Et .x. autres qui sont en Dinant amassez,

¹ De son coutel de plates s'est forment défendus,

Et plaint son espoi qui li est ainsi tolus,

Et par son grant orgueil est à terre chéus.

² « Et puis vous occiray; telz est mes volentez. »

Et de Dinant y fu li cappitains loez.

2565 Il ont dit en ce point : « Bertran, ne vous mouvez;
Vous en avez l'onneur : fait en avez assez¹. »

Venu sont à Bertran li noble chevalier;
Entre .ii. se sont mis pour le champ délaissier.

Mais lor a dit [Bertran]², sans point de l'atargier :
2570 « Beaux seigneur, laissez-moi ma bataille apointier;
Car par la foi que doi à Dieu le droiturier,
Ou il se rendra comme mon prisonnier,
Ensement qu'il a fait mon frère Olivier,
Ou il sera tous mors enmi ce sablonnier. »

2575 Et dit Robert Canole : « Bertran, je vous requier
Que vous veilliez au duc vo champion baillier³;
Bon gré vous en sara, faites-le sans targier.
Ceste chose sarons moult très bien apointier.
Fait en avez assez, il est en vo dangier. »

2580 — « Je l'otroi, dit Bertran, tout à vo desirier. »

¹ 2566 - 2568 :

Et Bertran leur respont : « Mal estes arrives;
Car pour vous n'en feroie le montant de deux dex.
Se nostre capitaine, Tort-Boeteux appelez,
Ne me commande ou prie que je soie cessez,
Cest Angloiz occirray, soit bon ou mau grez. »
Et vous le Tort-Boeteux qui ou champ est entrez :
« Amis Bertran, dit-il, fait en avez assez;
Jamès à vostre tort n'en serés accordez :
S'aucune paix s'en fait, l'onneur en arrez. »
Dit li dux de Lencastre : « Par Dieu de majetez !
Ce sera grant domage se Bertran est finez
Qu'il ne soit ainçois roys d'aucune royantez;
Car onques Alixandre, qui tant fu renommez,
Ne fu aussi hardis, ne ausi bien enparlez. »
— « Ha, seigneurs ! ce dit Bertran, point ne me ra-
valez.

Lessiez-moy par tuer cest traistre prouvez :
Se vous m'en destournez ce sera grant pitiez. »

Or sont entré ou champ li Angles chevalier
Avec ceulx de Dinant qui moult firent à proisier.

² Mès Bertran leur a dit.

³ 2576 - 2609 :

« Fait en avez assez, il est en vo dangier.
Vecy le Tort-Boeteux, le capitaine fier,
A qui toute Dinant doit par droit obligier,
Qui de vous deporter vous vient yci prier. »
— « Par foy ! ce dit Bertran, quant je l'orray pledier,
Je lui respondray ou du faire ou du lessier. »
— « Bertran, ce dit li Tors, je vous pri et requier
Que en gré Robert Canolle vous vueillez apaisier ;
Et nous vous garderons vo droit sans varier. »
— « Je l'otroy, dit Bertran, tout à vo desirier. »
Adont ont fait l'Engles très bien appareiller.
En Dinant s'esjoyrent chevalier, escuier,
Bourgoises et bourgeois, tavernier et boulengier ;
Dieu ont pris à louer et Dieu à regradier :
Faire font le souper pour Bertran festier.
L'ante Bertran vint là pour Bertran en bracier :
« Ha ! biau niez, or voy bien que Jhésu-Cris t'a chier.
Je te pri que ta bouche je puisse un poy besier. »
— « Dame, ce dit Bertran, alez ailleurs brillier ;

L'Engloiz font méciner et bien appareillier.
 Bertran devant le duc s'ala agenoillier,
 Et li dit : « Noble ducs, je vous pri et requier,
 Sire, ne me veilliez hair ne blasengier
 1545 Se je me sui pené d'ocir cest murtrier :
 Ne fust pour vostre amour, occiz fu à l'acier. »
 — « Il ne vault gaires mieulx, dit li ducs au corps fier;
 De tant qu'en avez fait, on vous doit bien prisier.
 Hors de prison arez vostre frère Olivier,
 1590 Et s'ara mille livres pour lui aharnachier;
 Et vous arez les armes du félon chevalier,
 Et son cheval ausi qui vault mieulx que destrier.
 Ne jamais à ma court ne porra repairier;
 Cure n'ai de traitres ne de nul murtrier,
 1595 Ne qui à traison se sachent appliquer :
 Point ne l'avons apris dedens nostre héritier. »

Ainsi juga li ducs bien et souffisamment.
 Bertran et Olivier furent em parlement,
 Au duc ont pris congié moult gracieusement;
 1600 Et lor donna à boire adont moult liement.
 Vers les trez s'en revont moult honnourablement,

Alez vostre mary besier et dervoier;
 Car de dames besier, par Dieu le droiturier!
 Il ne m'abellist point sans fere autre mestier. »

En Dinant ot grant joie pour Bertran le baron.
 Devant le duc le mainne el palais de renom,
 Présent le Tort-Boeteux qui moult estoit prodome,
 Chevaliers, escuiers et bourgeois de façon.
 Quant Bertran de Claquin dont nous vous recordon
 Vit le duc de Lencastre, soy mist à genoillon
 Et li dist : « Noble duc, or n'aiez marrison
 Se j'ay fait mon devoir, à loy danselon,
 Contre vo chevalier : fait m'avoit desraison.
 Se ne fust pour l'onnoir de vostre hault renom,
 Ne me fust eschapper à sa sauvacion
 Que je ne l'eusse occis à ma départison. »
 — « Bertran, ce dit li duc, à ce que veir puet-on,

Il ne vault mie miels le montant d'un bouton.
 Vous en avez bien fait selon droit et raison;
 Et il avoit ausi fait grande mesprison.
 Vostre frère Olivier aurés hors de prison :
 Mille florins vouloit avoir de raeçon;
 Mès pour tant qu'en respit a fait ceste façon
 Encontre vostre frère à tort et sans raison,
 Mille livres ara vostre frère en droit don;
 Pour tant qu'il lui a fait ennuy par traison,
 Vous arés son cheval, je le vous donne en dou
 Et toutes ses armeures de si qu'à l'esperon;
 Ne jamais en ma court ne verra sa façon,
 Car n'ay cure de gent qui facent traison :
 Point ne l'avons apris en nostre région;
 Mès li jardins est beaux et de noble façon
 Où l'ortie ne puet venir en sa saison. »

Et Bertran demoura en Dinant proprement,
 Où il fu festiez, honnerez grandement,
 Car tuit cil de la ville s'esjoissent forment
 2605 Pour l'amour de Bertran, où toute honnour comprent.
 De Thiéphaine ont tenu grant compte pluseur gent,
 Pour tant qu'elle ot sorti tout véritablement
 Et que Bertran aroit victoire plainement.
 Le cappitaine fist .i. soupper noblement,
 2610 Et toutes les bourjoises vindrent généralment,
 Et li bourgeois aussi y furent à présent;
 Carolent main à main et chantent hautement:
 Grans y fu li esbas, si dura longuement.
 Pour tant c'on ne scet pas le tamps certainement
 2615 Que ceste chose fu, je vous dirai comment
 Vous le porrez savoir assez légièrement.

Seigneur, en icel tamps et en celle saison
 Que en Bretaigne estoit celle perdicion
 Et guerres merveilleuses et grant destruction
 2620 Du conte de Monfort à l'encontre Charlon,
 Celui c'on dit de Bloiz de haulte estracion,
 Estoit li rois Jehan qui fu filz Philippon
 C'on nomma de Valoiz, qui tant ot de renon.
 Li nobles rois Jehan, dont je fais mention ¹,
 2625 Estoit en Engleterre Edouart em prison,
 Et furent les .ii. rois tous d'une estraction.
 Ne porent avoir paix par nulle occasion;
 Car déables régna en sa possession,

Ainsi juga li dux bien et suffissamment,
 Et puis après manda tost et appertement
 Olivier, qui là fu amenez noblement.
 On lui fist amender le tort fait plainement,
 Ainsi comme li dux l'ot jugié plainement.
 En son tref s'en r'ala li dux avec sa gent,
 A Dinant renvoia bien et suffissamment
 Les ostages trestous qui tindrent convenant:

Chascun tint convenant sans fausser serement.
 En Dinant Bertran fu festiez grandement
 Et tous ceulx de la ville s'esjoyrent forment.
 Le capitaine fist un soupper noblement
 Où toutes les bourjoises vindrent généraument.

¹ 2624 :

Li roys Jehan son filz, qui cuer ot de lyon.

- En conseillant le mal et destourner le bon.
 2630 Car li rois d'Engleterre, qui Edouars ot non,
 Voloit trop estriver encontre l'aguillon;
 Car il se disoit rois de France le roion. *raison*
 Et riens plus c'on porroit monter sans eschelon
 Lassus em paradis à sa division,
 2635 Il ne pooit venir à son entencion.
 Et si avoit monsté force et possession,
 Et éu le secours de maint noble baron.
 Flamen et Hannoier et tuit li Brebençon,
 Et tuit li Alemant et trestuit li Frison
 2640 Ne li porent aidier à son très grant besoing,
 Fors que de perdre gens, mettre à exécucion.
 Non pour quant soustenoit tous dis s'opinion:
 Là où li rois Jehan, que Dieux face pardon,
 Estoit en Engleterre, la terre de renon,
 2645 Se cuida Edouart acomplir tout son bon,
 Dont une armée fist, ains telle ne vit-on,
 Et s'en vint devant Rains en la morte saison.
 Et pour itant manda, si com dit la chançon,
 Tous ceulz qui en Bretagne estoient pour son non:
 2650 Et furent li seigneur dont j'ai fait mention,
 Qui par devant Dinant orent leur pavillon;
 Et fust li nobles ducs, que Lencloistre appel'on,
 Cellui de Pennebrot et Jehan le baron
 C'on appeloit Chando, .i. homs de grant renon;
 2655 Si fust Robert Canole et d'autres à foison.
 Pour venir en l'armée d'Edouart le baron
 Repassèrent la mer à Brest delez Herbon¹.

- Pour yceulz aventures que vous oy avez
 Fu par devant Dinant li grans sièges levez,
 2660 Et fait .i. parlement d'évesques et d'abbez

¹ Hubon.

- C'uns tratiez si seroit et fais et ordenez
 Et par les chevaliers de Bretaigne acordez,
 C'un respit seroit fais et très bien séelez
 Du conte de Monfort qui tant fu redoubtez.
 2665 Car de Charlon de Bloiz, qui tant fu renommez,
 Que volentiers se fût en tous biens ordenez;
 Car bien vosist avoir mains que raison assez
 Et se fust à sa paix sans estre plus armez.
 Ainsis fu li accors et fais et confermez.
 2670 Les Angloiz se partirent : on les avoit mandez;
 En Engleterre vindrent; là estoit aprestez
 La manière du roi qu'Edouars fu nommez ¹.
 Je ne scai par quel tour tellement fut amez;
 Car de France cuida bien estre couronnez,
 2675 Et fust jusques à Rains, où bonne est la citez;
 Et fust en .i. yver que failli li estez ².
 En ce pais souffri assez de pouretez;
 De fain et de mésaise il en moru assez,
 Car le grain, qui estoit en la terre getez,
 2680 Desfoioient de terre : c'est fine vérité ³.
 Li ducs fut à Paris, où des gens ot assez.
 Adonc confundi Dieux ses anemis mortelz,
 Et tout sans cop férir orent des malx assez.
- Seigneur, à icel tamps que je vous vois comptant,
 2685 Que li rois d'Engleterre aloit France serchant,
 Une tampeste vint sur lor host descendant
 De pierres, qui aloient en lor host reversant,
 Si grandes, si horribles, si rudes, si pesant
 Que par ses pierres-ci dont je vous vois comptant

¹ 2672 - 2673 :

Le navire du roy que Edouart ot mandez.

Je ne say dont li rois fu tellement amez.

² 2676 :

Et fu en yver que faillis yert estez.

³ 2680 :

Tant orent de famine, mal furent atournez ;

Le duc fu à Paris, où de gens ot assez.

- 2690 Estoient li pluseurs navrez et tuit senglant,
 Et s'aloient partout mussant et quatissant.
 Telle miracle fist Jhésu le roi amant
 Que trestuit li Engloiz s'aloient esmaiant,
 Et disoient en l'ost chevalier et sergent
 2695 Que Jhésus lor faisoit aucun signe apparant.
 Et en celle saison dont je vous voiz parlant
 Fust traitie la paix par itel couvenant
 Que li rois d'Engleterre, Edouars dit devant,
 S'en devoit repairier oultre la mer bruiant,
 2700 Où li bons roiz Jehan avoit séjournement,
 Pour le plus loial roy et le plus souffisant
 De coi on puist parler en livre n'en rommant.
 Lors alèrent Engloiz arrières repairant.
 De cest estat ici me tairai maintenant
 2705 Jusques une autre foiz que g'irai retornant;
 Car ainçois que la paix fust faite tant ne quant,
 Ot moult li ducs à faire, ce trouvons-nous lisant,
 Et maint contraire aussi qui li furent nuisant.
 Mais délivrés en fu par le noble Bertran
 2710 Avec maint chevalier qui li furent aidant.
 Vous avez bien oy comment fu à Dinant,
 Et comment li Engloiz s'alèrent départant
 Au mandement du roi, qui les aloit mandant
 Pour faire le voiage, où ne conquist néent.
 2715 Et avecques tout ce estoit tout apparant
 Que li ducs de Lencloistre au hardi couvenant¹
 Ot une maladie moult vilaine et puant;
 Car le visage avoit d'un moult hideux samblant,
 Tout mesel et défait, dont le cuer ot dolant;
 2720 Et pour ce et pour el s'en ala retournant.
 Li contes de Monfort et si appartenant
 Contre Charles de Bloiz fu la guerre menant,

¹ Par le vouloir de Dieu qui ses gens va batant.

Et contre lui aloit fort Charles guerroiant.
 Mais adont n'avoit pas la poissance si grant
 2725 Que li autres avoit, ce se ne fust Bertrant,
 Qui en Bretaigne prist maint chastel fort et grant,
 Ainsi con vous orrez recorder si avant.
 Bertran fu en Bretaigne la guerre gouvernant,
 Et li quens de Monfort l'aloit fort chalengent.
 2730 Un chastel y avoit assez prez de Dinant,
 Bescherel ¹ ot à non; là l'estoient gardant
 Pour celui de Monfort maint Breton bretonnant
 Et maint Engloiz aussi, qui moult furent nuisant
 Au duc Charles de Bloiz et au noble Bertrant.
 2735 Et de là Bescherel ² avoit maint chastel grant :
 Pestiens ³ y estoit, .i. chastel haut estant;
 Puis y estoit Turgot, qui près fu de Dinant ⁴,
 Pluseurs en y avoit environ apparant
 De par Rogier David ⁵, .i. chevalier vaillant,
 2740 Qui espousé avoit ens ou tamps par avant
 Une dame qui fu de lignage vaillant;
 Mère fu au vicomte de Rohen possessant,
 Contre Charles de Bloiz estoit fort guerroiant.

 Grande fu ceste guerre et moult empoestie ⁶,
 2745 Car de .ii. seigneurs fu la terre chalengie.
 Bescherel en Bretaigne fu adont asségie,
 Un chastel fort et grant, de grant ancesserie;
 Li contes de Monfort y ot grant compaignie,
 Le chastel chalengeoit et la grant tour antie.
 2750 Un chastelain y ot, qui la chièrre ot hardie;
 De par Charles de Bloiz la gardoit par mestrie.
 Et li quens de Monfort y vint à grant maisnie,

¹ Bequerel. — ² Becherel.

³ Postien.

⁴ 2737 :

Puis y estoit Turquot qui fu près de Jugant;
 Pluseurs chasteaux avoit environ apparant.

⁵ Davy. — ⁶ empeschie.

A maint bon chevalier et de haute lignie ;
 D'Engleterre y avoit mainte chevalerie ¹,
 2755 Plenté d'archiers y ot d'Engleterre l'antie.
 Et Jehan de Chando, où tant ot baronnie,
 Bon chevalier estoit et plain de courtoisie,
 De par le roy engloiz fu en celle partie.
 Le lieutenant du roy faisoit la chevauchie,
 2760 Robert c'on dit Canole, qui-fist mainte envaie,
 Qui moult greva François tous les jours de sa vie.
 Et Harpedenne y fu, où moult ot félonnie;
 Si fu Gautier Huet à la chiere estourdie ².

Au siège à Bescherel monde si grant avoit
 2765 Pour celui de Monfort qui Bretagne grevoit.
 Jehan de Beaumanoir, qui point ne li faloit,
 Au gentil chastelain qui le chastel gardoit
 Ont tenu parlement ès bailles trestout droit.
 Li contes de Monfort durement lui prioit
 2770 De rendre le chastel; et s'ainsi le faisoit
 De faire courtoisie forment li prometoit.
 Et dist li chastelains ³ : « Vous savez que j'ai droit,
 Car la terre est à moi et bien estre le doit. »
 Li chastelains lui dit de ce riens ne savoit.
 2775 Mais tant dist en la fin, pour ce qui les doubtoit,
 Qu'au Charlon de Bloiz la chose manderoit,
 Et se Charlon ses sires bon secours n'amenoit,
 Le chastel fort et grant il lui déliverroit.
 Ainsi furent d'acort, chascun s'en départoit,
 2780 Par devant le chastel ycest host demoroit.
 Et li bons chastelains .i. message prenoit,
 A Charlon l'envoia qui à Dinant estoit.
 Tant s'exploita qu'il vjnt au duc Charlon tout droit,

¹ 2754 :
 Latimier d'Engleterre y fu, je vous afe.

² Et maint gentil vassal et de bonne lignie.

³ 2772 :
 Et li dist : - Chastelains, vous savez que j'ai droit. -

De Dieu le salua, qui tout scet et tout voit;
 2785 La lettre li bailla et Charlon la lisoit :
 Quant il oy comment son chastelain mandoit,
 Il en fu moult dolant; car il vit, si perdoit
 La tour de Bescherel, que trop perdre pooit.
 Il jura fermement Jhésu-Crist qu'il créoit,
 2790 Que s'il devoit morir que secourir l'iroit.

Li ducs Charlon de Bloiz ne se volt arrester;
 Il a fait chevaliers et soudaiers mander.
 Olivier de Cliçon¹ ne volt mie oublier;
 Li vicoms de Rohen y vint sans arrester;
 2795 Li sires de Laval volt avec lui aler;
 Et Bertran du Guesclin ne doit-on oublier :
 Plenté de chevaliers, que je ne sai nommer.
 A Bescherel les volt Charlon de Bloiz mener;
 Et tant mena ses gens et les fist assamblar
 2800 Qu'il n'avoit seulement c'une eaue à trespasser
 C'on ne péust moult bien la bataille livrer.
 Sur la rivière vont li pluseurs palestrer²;
 Et là vint .i. évesque pour la pais accorder :
 De l'un à l'autre aloit souvent parlementer,
 2805 Et tant fist les barons de l'un à l'autre aler
 Qu'il furent à accort sans bataille ordener,
 Que de ses .ii. seigneurs, qui veulent demander
 A tenir la duché et non de duc porter,
 C'on feroit le pays par acort desceurer,
 2810 Et à chascun des .ii. tant de villes donner
 Que chascun s'en porroit au départir loer,
 Et que chascuns aussi se porroit duc nommer.
 Ainsi fu li accors, si con j'oy compter,
 Et de ce devoit-on bons hostages livrer.
 2815 Ce fu li bers Bertran, qui tant fait à loer,

¹ Mauny.² parler.

Qui fu plèges du duc, et li fist-on aler
 Et .iii. chevaliers qu'avec lui volt mener.
 Et li Engloiz de là, pour la chose ordener,
 Il livrèrent des leurs pour le fait abriéver.
 2820 Ainsi se départirent sans bataille donner,
 Et y ot certain jour qu'ilz furent deviser
 Pour la paix accorder et les villes nommer.

Et aprez que trestuit se furent départi,
 Et chascun en son lieu arrières reverti,
 2825 Toute ceste ordenance, telle con je vous di,
 Ne fu tenue en riens, la journée failli.
 Mais Bertran du Guesclin ot moult le cuer *marry*
 De ce qu'il ne s'armoit, c'on le tenoit ainsi.
 Li contes de Monfort l'avoit moult enhay,
 2830 Pour tant que maintes *foiz* il lui avoit nuisi.
 .i. chevalier angloiz, qu'il tenoit à ami,
 Avoit baillié Bertran et le tenoit o lui;
 Guillaume avoit non, de Felicon nourri ¹.
 Cilz Guillaume tenoit Bertran, dont je vous di,
 2835 Non pas en sa prison, n'en ferméure aussi;
 Ains aloit à l'esbat du tout à son plaisir.
 Ensement fu lonc tamps que haubert ne vesti,
 Dont moult se dolousoit et estoit moult marri.
 Le jour qu'à ce fait-ci li siens corps s'asenti ².

2840 Moult fu dolant Bertran et moult li ennoya;
 Guillaume le sien maistre .i. jour en appela:
 « Sire, ce dit Bertran, oiez c'on vous dira:
 A coi tient que je suis si longuement de ça?
 Or est passez li jours que chascun accorda
 2845 De la paix ordener, que chascun afia.

¹ 2833 :

De Folleton estoit, et là fu-il nourri,
 Et ot nom Guillaume : assez fu hardi.

² 2839 :

Le jour qu'à ce fait-cy de riens s'asenti.

Je croi c'est une paix qui point ne se tendra.
 Je vous prie pour Dieu, qui le monde créa,
 Qu'au conte de Monfort, qui à vous me livra,
 Vous li veilliez mander s'on me deliverra,
 2850 Ou prendre à rençon, ou qu'il en avenra.
 Plus ne veil demourer, trop fort ennuié m'a.
 S'il veult de mon argent, volentiers en ara;
 Mais je ne doi monnoie, qui raison me fera;
 S'il en prent raençon, par Dieu qui me fourma!
 2855 Ou li uns ou li autres bien le me rendera,
 Ou j'aray tel chastel qui assez me vauldra. »
 — « Bertran, ce dit Guillaume, or ne menaciez jà;
 Vous porrez bien tant dire que vo chose empirra. »
 — « Sire, ce dist Bertran, se Dieux plaît, non fera.
 2860 Le conte de Monfort, qui à vous me bailla,
 Est, je croi, si loiaux que mon droit me tenra. »
 Et Guillaumes lui dist qui lui en parlera
 Et pour l'amour Bertran bien fort se pénera,
 Tant qu'il se partira au plus tost qu'il porra.
 2865 Puis demoura .i. mois que riens n'en ordena.
 Et aprez celui tamps Guillaume s'en ala
 Au conte de Monfort, et devers lui traita
 Pour délivrer Bertran, et la cause monstra.
 Li contes de Monfort, qui Bertran moult doubta,
 2870 Guillaume Felicon en secret appela
 Et li dist que Bertran jamais n'en partira;
 Ainçois en Engleterre il l'en envoiera,
 Où il ara couvent et jurer li fera
 Que jamais contre lui nul jour ne s'armera.
 2875 Adonc revint Guillaume, à Bertran le compta;
 Et quant Bertran l'oy forment li ennoya.

Moult fu Bertran dolant quant la nouvelle entent.
 Guillaume en appela, et li dit sagement :
 « Sire, vous savez bien et tout certainement

2880 C'on me fait vilain tort, vous savez bien comment.
 Je ne sui prisonnier, ne je ne doi argent :
 Je sui plèges livrez par droit accordement
 Pour la paix bien tenir, voire, par .i. couvent
 C'on devoit avoir fait tout le demainement ¹.
 2885 Or est li jours passés, et si n'ont fait néent;
 Et c'est trestout failli sans nul alongement,
 Ce n'est mie par moi, on le scet vraiment.
 Et vos plèges de là qui furent de vo gent
 En sont tretuit ² alez à vo commandement.
 2890 Je vous monstre mon droit bien véritablement. »
 — « C'est voirs, ce dit Guillaume, mais par mon serement
 Ne le puis amender ainsi ne autrement;
 Se poise moi pour vous, ce sachiez vraiment,
 Mais vous attenderez, s'il vous vient à talent,
 2895 Et je croi que bien tost arons accordement.
 Bonne nouvelle arez assez prochainement. »
 — « Voire, ce dit Bertran, se Jhésu s'i assent,
 Je le voldroie bien qu'il venist temprement ³. »

En ce tamps que Bertran tenoit ainsi prison
 2900 Avec celui Guillaume c'on nommoit Felleton,
 Il n'en pooit issir ne venir à coron
 Pour bellement parler, pour mettre à rençon.
 Lors s'avisa Bertran, qui cuer ot de lyon,
 Qu'il s'en départiroit, voire, volsist ou non.
 2905 Un escuier avoit, qui l'amoit de cuer bon;
 Mener fist .ii. chevaux en celle région
 Tous les mieulx encellez que trouver pooit-on,
 Et puis les fist mener à sa division,
 Si c'on ne le savoit par nulle avision.
 2910 Lors se leva Bertran et appela par non

¹ Dedens un certain jour qui fut dit plainement.

² trestous.

³ 2898 :

- Mais à la fois ennuie celui qui attend. -

Un jeune enfant, qui fu dedens la mansion,
 Et liquelz estoit filz Guillaume Felleton.
 Et celui dit Bertran coïement à bas son :
 « Alons, dist-il, esbatre aux champs sur le sablon;
 2915 J'en dinerai trop mieulx, quant il sera saison. »
 Et li enfès li dit : « A Dieu bénéïçon ! »

Ainsi ici ² Bertran hors du chastel plainier
 Avec le jeune enfant et le sien escuier;
 Et n'estoient que .iii., si con j'oy noncier.
 2920 Delez .i. vert bosquet s'alient esbanier,
 Et fu ou mois d'avril c'on a passé l'iver,
 Que li doulz oiseillons font lor chans renforcer.
 Bertran se déduisoit, qui le cuer ot légier;
 Jusques à ses chevaux ne se volt détrier :
 2925 Cilz qui les ot menez li sout bien enseigner.
 Bertran monte ou cheval qu'il ama et tint chier,
 Et puis dit à l'enfant : « Pensez du repairier;
 Saluez-moi Guillaume, vo père le guerrier,
 Dittes-lui que je voiz en France guerrier;
 2930 Le duc de Normendie m'en veil aler aidier.
 J'ai esté sans raison .i. an et .i. yver
 Sans arméure nulle vestir ne enchargier;
 Je porroie moult bien oublier le mestier. »
 Quant li enfès l'oy, si prist à larmoier :
 2935 « Ay, sire! dist-il, vous me ferez tencier. »
 — « Beaux filz, ce dit Bertran, ne vous chaut d'esmaier
 Se vos pères vous fait anoy ne destourbier,
 Si revenez vers moy et pensez d'aprochier;
 Je vous donray assez à boire et à mengier,
 2940 Je ne vous faudrai jà, tant con j'aray denier,
 Et armes et chevaux pour vous bien festier. »
 Dit à son escuier : « Or pensons de brochier,

Alons-ent à Guingamp : là me veil habergier. »

- Or chevauche Bertran li preux et li hardiz.
 2945 Si faitement s'en fu de prison départiz,
 Dont Guillaume fu moult courouciez et mariz,
 Et li quens de Monfort n'en fu pas resjoïs.
 Tant chevaucha Bertran, dont yci vous devis,
 Qu'à Guinguamp est venus, en la ville c'est mis;
 2950 Et là fu des bourjois moult forment conjoys.
 « Ay! sire Bertran, vous soiez bénéis!
 Nous avons bien mestier de vous, ce m'est adviz ¹;
 Car il y a chastiaux des Engloiz bien remplis,
 Qui tous les soirs s'en viennent jusques à nos courtilz;
 2955 A paines osons-nous issir de se pourpris.
 Il nous vont ravissant vaches, moutons, brebis;
 Chastel de Pestien ², c'est cilz qui nous fait pis. »
 Dolans en fu Bertran, quant il les a oys,
 Mais il avoit talent de partir du pais;
 2960 Dévociion avoit d'aler droit à Paris :
 Pour ytant que li ducs du roy de France filz ³
 Estoit des Navarrois et des Engloiz haïs,
 Guerre fort et pesant à tous lés antepriis,
 Pour tant voloit Bertran, qui tant fu poestis,
 2965 Venir par dedens France pour véoir les escrips ⁴.

- Ensement que Bertran à Guingamp séjourna,
 Harnoiz fist acheter et moult bien se monta.
 Il manda son avoir en Dinant par-dessà :
 Pour aler en la guerre souffisamment s'arma.
 2970 Mais je vous di pour vrai, ne le mescréiez jà,
 Aussitost que Bertran sur son cheval monta

¹ en cest pais.

² Postien.

³ 2962 - 2964 :

Avoit, es Navarrois et es Anglois haïs,
 Guerre fort et pesant à tous lés entrepris.

⁴ estris.

- Et ses gens avec lui, que mener en cuida,
 On li ferma les portes et les pons on leva.
 Et quant Bertran le sceut, tous li sans li mua.
- 2975 « Bonnes gens, dit Bertran, pour Dieu, comment vous va?
 Que vous ai-je meffait? Liquelz se plaindera?
 Se je dois nulle riens ce c'on demandera,
 Pour .i. tout seul denier .ii. on en baillera.
 Maudit soit-il de Dieu, qui le monde estora,
- 2980 Se je doi qui tantost ne le demandera! »
 Et cilz ont respondu: « Ad ce point ne tenra:
 Si vous fault de l'argent, on vous en baillera;
 .lx. mille livres tantost on vous querra.
- « Sire, font li bourgeois, ne vous esmaiez mie;
 2985 Nous avons de l'argent à vostre commandie.
 Mais pour Dieu vous prions et la Vierge Marie
 Que faire nous veilliez encontre Engloiz aye.
 Alons à Pestien, pour Dieu, on vous em prie,
 Assaillir le chastel qui ainsi nous cunrie.
- 2990 Ay, homme de Dieu! or ne nous failliez mie.
 Chascun de nous du cuer bonnement vous supplie.
 Tant se fient en vous et en vo seignourie
 Et en l'éur de vous et de vostre maistrie,
 Que se vous y venez en nostre compaignie
- 2995 Que li Angloiz seront mis à grant aatie ¹. »
 Quant Bertran les oy, le cuers li atenrrie,
 Homme de Dieu fu là nommez plus d'une fie;
 Et tant le va priant toute la compaignie
 Que Bertran s'en revint à sa habergerie.
- 3000 De gent fu toute plaine la rue et la chaucie;
 Li uns à l'autre dit: « Doulce Vierge Marie!
 Bertran est demourez, Dieux li doint bonne vie ²! »

¹ delachie.

² 3002 - 3434 :

« Bertran est demouré, Dieux li doint bonne vie! »

Ainsi dient la gent à Guingant la jolle.

Seigneurs, ceste matière ne vous ert pas alongie.

Bertran demoura là une année acomplie,

- Ensement est Bertran à Guingamp demourez,
 Et a dit aux bourjoiz : « Soiez asséurez
 3005 Qu'avec vous demourray, puisque vous le volez.
 Faites appareillier vos tentes et vos trez
 Et vos arbalestriers, ce que vous en avez,
 Et vitailles, chars, pain et bon bacons salez,
 Et cervoises et vins, et vous en délivrez.
 3010 A qui est li chasteaux que vous me demandez?
 Qui est li chastelains qui tant est desirez? »
 — « Sire, font li bourjois, c'est .i. lerres privez;
 De par Rogier David y est cilz demourez,
 Un des faulx chevaliers de .xii. roiaultez.
 3015 A une dame c'est par force mariez,
 La vicontesse voir de Rohen la fretez.
 Mais li sires est mors; c'est .i. filz demourez :
 Viconte de Rohen est de chascun nommez.
 Or a ci .iii. chasteaux cilz chevaliers doubtez;
 3020 Contre Charlon de Bloiz les tient clos et fermez :
 Bestien le premier, qui moult nous a grevez;
 Et puis y est Turgot, .i. chasteaux haut levez;
 Là est .i. chastelains qui d'Engleterre est nez,
 Li plus faulx crestiens c'onques fu chrestiennez,
 3025 Car il ne croit en Dieu, n'en toutes ses bontez,
 Non plus c'un Sarrazin ou un Juif dervez.
 Hommes, fames, enfans, quant il les a trouvez,
 Puis qu'il sont à Charlon, qui est nos avoez,
 Il lor trenche les poins et les piez et le nez. »
 3030 — « A, Dieux! ce dit Bertran, qu'est-ce que dit avez?
 Par la foy que je doi à Dieu qui fu penez,
 Il sera, se je puis, penduz et traînez. »

Quatre chasteaux conquist o lui sa gent proisie;
 Mais ains que des chasteaux eüst la maistrie,
 Y ot mainte escarmuche et trop grande envaie.
 La grâce que Bertran y acquist ceste fie
 Recorder ne pourroit la centisme partie :

Amez fu et proisiez de toute la baronnie.
 Et puis s'en départi Bertran chière hardie,
 Et s'en vint devers Charles que Jhésus bèneie,
 Celui c'on dit de Blois, dont li âme est saintie.

Quant Bertran a oy les bourgeois de Guingamp,
 Il lor a dit : « Seigneur, alez vous aprestant;
 3035 Faites chargier pour guerre ce qu'est appartenant :
 Je vous déliverrai de celle gent tirant. »
 Lors se vont li bourgeois du tout appareillant;
 Quant furent apresté du tout à leur commant,
 De Guingamp sont yssus à la trompe sonnant,
 3040 Et furent bien .vi. mil bonne gent combatant,
 A cheval et à pié, arbalestriers devant.
 Là mainent le charroy, bien le vont convoiant;
 Là péust-on véoir maint fort escu luisant,
 Et mainte forte lance, dont li fer sont trenchant;
 3045 Sonnoient haultement trompes et olifant.
 Vers Pestien s'en vont de prendre desirant.
 Quant cil de Pestien ont scéu l'apparant,
 Aux armes sont couru li petit et li grant.
 Li chastelains va bien sa besongne ordenant;
 3050 Il ne redoubte assaut .i. denier valissant.
 Une espie s'en vint droit au chastel courant,
 Au chastelain s'en vint et li dit en oiant :
 « Sire, dist li espie, voici ceulx de Guingamp;
 Il mainent avec eulx ce déable Bertrant,
 3055 C'est celui du Guesclin, qui du pooir a tant. »
 Oy li chastelains, s'en ot le cuer dolant;
 Il a dit à l'espie : « Me vas-tu vray comptant ? »
 — « Oyl, dit li varlés, par Dieu le tout-poissant. »
 Et li chastelains dit : « Or est-il apparant
 3060 Que nous arons assaut horrible, fort et grant;
 Onques en nostre vie n'en tout nostre vivant
 N'éusmes ausi fier ne ausi ressongnant. »

 Li chastelains fu moult dolans et courouciez
 Quant il sceut que Bertran, qui tant fu ressongniez,
 3065 Avoit ceulx de Guingamp et qu'il en estoit chiez.
 .i. merquedi matin, tout de vrai le sachiez,

Fu li chasteaux assis et de prez approchiez.

Bertran s'en vint aux bailles; là y c'est adreciez,

Haultement s'escria li chevaliers prisiez :

3070 « Où est voz chastelains? c'est-il point descouchiez? »

Et dit li chastelains, qui là fu apoiez :

« Sire Bertran, dit-il, par ma foi, bien vegniez :

Sire, si vous plaisoit ou chastel enterriez;

Si buveriez des vins, des nouviaux et des viez. »

3075 — « Chastelain, dit Bertran, certes bien le voldriez;

Je croi, se j'en buvoie et se vous me teniez,

Que mes escos seroit souffisamment paieiz. »

Et dit li chastelains : « J'en seroie liez. »

— « Or tost, ce dit Bertran, ceste maison voidiez,

3080 Mettez en la main Charles, tenir en doit les fiez.

Je le vous di pour vrai, tout asseur en soiez :

Vous en serez dolans se vous n'obéissiez.

Se par force vous pren et g'i soie logiez,

Vous en serez pendus : fais en est li marchiez. »

3085 Et dit li chastelains : « Je croi ne daigneriez.

Ay, sire Bertran! je sui tous esmaiez.

Vous samble-il que cilz lieux, qui est ci enforciez,

Soit de rendre et livrer si tost appareilliez?

Jamès je ne seroie ne amez ne prisiez.

3090 Quant esté y arez trestout .i. an logiez,

Si ne seroit-il pas de vous rendre apointiez :

Pensceiz de l'assaillir, sur vos gardes soiez,

Ou traire vous ferai, se ne vous retraiez.

Onques en mon vivant ne fu ci avilliez;

3095 Et alez à Guingamp, si vous y remuciez.

Ne créeiz ses vilains qui vous ont congiez. »

— « Chastelain, dit Bertran, vous sereiz deslogiez

Ains qui passe .iii. jours, tout mal gré qu'en aiez. »

Lors Bertran du Guesclin est arrier retorneiz.

3100 La nuit se mit devant li vassaux reposeiz,

- Et fu au landemain li grans assaux criez.
Quant ce vint au matin, que solail fu levez,
Les trompettes sonnèrent, dont il y ot assez;
Aux armes vont courant et laissèrent les trez,
3105 Et li arbalestrier sont moult bien ordenez :
D'escus et de pavaiz sont moult bien aournez.
Un boquet y ot là qui fu grant et ramez;
Plus de mile varlés et cent chars attelez
Y amena Bertran, qui preux fu et senez.
3110 Grans fu li charpentis c'on faisoit à tous lez;
Charrettes, charios, maint en y ot troussez.
Et li arbalestriers furent prez des fossez,
Dont commença li trais qui fu bien *adressesz*.
Eschielles de Guingamp amenèrent assez;
3115 De tout ce dont chasteaulx pooit estre grevez
Fist amener Bertran qui tant fu honnoureux,
Que riens n'i oubliâ : il en savoit assez.
Et li chastelains fu sur les créneaux montez;
Or vous dirai comment il estoit ordenez.
- 3120 Cil du chastel avoient mis dessus les créneaux,
En .xx. lieux environ mis queues et tonneaux :
L'une plaine de terre et l'autre de chaloux;
Et avoient ausi dessus mis des rateaux,
Et en petis possons estoit la vive chaux.
- 3125 Droit à l'eure de prime commença li assaux;
De traire et de geter fu moult âpres et chaus.
Et dehors et dedens orent moult de travaux.
Li archier qui traioient par-dessus les muraux
Firent aux gens Bertran, à ce jour, moult de maulx.
- 3130 Bertran fu bien armez, ausi fu ses chevaux,
Et va de renc en renc regarder les vassaux;
Va haultement criant aux assaillans loiaux :
« Or avant ! bonne gent, soiez fier et esmaux;
Assaillez fièrement, ce sera nos hostaux;

- 3135 Anuit y logerai, ains que couche solaux. »
 Jusques au bailles vint Bertran li naturels;
 D'une cugnie fiert sur les bailles royaulx,
 Et le fist détrenchier et apporter marteaux.
 Onques je croi ne fu véu si grans assaulx.
- 3140 Tout droit à Pestien fu li assaux mortelz;
 Bien y fu maintenus, car moult furent osez
 Celle gent de Guingamp et moult desmesurez;
 Moult mettoient grant paine de remplir les fossez;
 Et ceulx qui sont lassus défendent à tous lez :
- 3145 Testes y ot navrées, jembes et bras quassez;
 Car bien se défendirent li Engloiz dont oez.
 Li assaillant crioient : « Guesclin ! » à trestous lez;
 Et les autres : « Monfort ! » de défendre aprestez.
 Des arbres et de boiz et de buissons ramez
- 3150 Ont les fiers assaillans rempliz les grans fossez;
 En .ii. lieux ou en plus est de merrien rasez.
 A la porte est venus Bertran li alosez,
 Et crioit hault : « Guesclin ! or tost lassus montez !
 Il convient que je soie là-dedens ostelez. »
- 3155 Eschielles ont drécies comme fiers et osez;
 Là véissez monter celle gent bacelez
 Et porter sur leur chief grans huis, qui sont bendez,
 Fenestres et escus qui estoient nervez,
 Pour la doubte des pierres qui giètent à tous lez. .
- 3160 Cilz qui furent dedens furent espoantez :
 Aux créneaux ne s'osoient amontrer, ce créez,
 Pour le trait qui venoit, qui doit estre doubtez.
 Li chastelains estoit en on donjon montez,
 Et regarde assaillir ces bourgeois alosez,
- 3165 Qui d'assaillir estoient tellement eschaufez
 Qu'il ne doubtent la mort la monte de .ii. dez.
 « Dieux ! dit li chastelains, voi nous ci attrapez !
 Puis que Bertran est ci, je suis deshonnerez.

Il a donné tel cuer à ces vilains malfez
 3170 Qu'il enterront céens, et s'en aie mal grez!
 Certes, se je suis pris de ses vilains lardez,
 Pour or ne pour argent ne seré respitez
 Que je ne soie tost aux fourches encroez.
 Bien doi haïr Bertran du Guesclin nommez,
 3175 Quant il a ces vilains par-deçà amenez. »

Li assaux fu moult grans et forte l'envaye :
 Maint abatu y ot, mainte teste froissie.
 La porte par-devant fust arse et dépécie;
 La barbaquenne estoit tout aval abaissie.
 3180 Ceulx du chastel bien voient aler sur la chaucie;
 Bertran y fist venir, qui ne se tarda mie,
 Bien .xx. arbalestriers trestous à une fie.
 Si que cilz de dedens, qui la chièrre ont marrie,
 N'osoient aprochier à no chevalerie.
 3185 Et là fu mainte eschielle encontremont drécie;
 Bien .x. vallés montèrent par maistrise.
 Là ot .i. escuier qui fu de Normendie;
 A Bertran le vassal moult haultement escrie :
 « Sire, vostre pennon, pour Dieu je vous en prie!
 3190 Je le mettrai jà en si bonne estable
 C'on le porra veoir, se Dieux me donne vie. »
 Je vous ai en couvent que cilz n'en failli mie;
 Car Bertran li bailla et li tint compaignie.
 Malgré ceulz de dedens et toute leur aye,
 3195 Fu dessus les créneaux son ensaigne drécie.
 Là montèrent no gent, et font telle estourmie,
 Que tous vont escrant : « Forteresse gaignie! »
 La barbaquenne fu encontremont sachie.

Quant cil du chastel virent que la porte devant
 3200 Estoient nostre gent fièrement assaillant,
 Et que la barbaquenne, qui fu de fer pesant,

Estoit levée amont, lors viennent acourant.
Li chastelains y vint une lance tenant,
Vint à .i. escuier qui estoit à Bertrant;
3205 Et là le vint férir tellement en boutant
Qu'à la terre chéi lez la porte gisant;
Et Bertran li escrie haultement en oiant :
« Chastelain, vostre fin va de prez aprochant. »
Mais li chastelains ot le cuer si desirant
3210 De garder le chastel en son corps défendant,
Que d'une lance va nostre gent assaillant :
Un en a abatu tellement en pressant,
Que sa lance brisa, dont le cuer ot dolant;
Trest .i. espoir de guerre agu, fort et trenchant,
3215 Et vint à .i. bourgeois qui estoit de Guingamp.
Tellement li bouta par le ventre en pressant
Que tout oultre le corps li va li fers passant;
Puis se retrait dedens, et se va avisant
C'une charete avoit entré .i. po avant :
3220 Il la print à .ii. mains, ainsi qu'en chariant,
Et le mist au travers de l'entrée estendant,
Que cilz de par-deçà ne fussent trespasant.
Un soldoier li dit haultement en oiant :
« Chastelain, venez çà, et parlez à Bertrant;
3225 Il vous mande qu'à lui parlez incontinent. »
Et dit li chastelains : « Je le vois desirant. »

Li chastelains s'en vint, qui point ne se détrie,
Et Bertran commanda c'on cesse l'escremie
Tant qu'ait au chastelain sa volenté géhie;
3230 Et on li accorda, que nulz ne li détrie.
« Chastelain, dit Bertran, beaux sires, je vous prie
Que le chastel rendez ains que je vous ocie;
Car j'ai Dieu en couvent et à sainte Marie,
Se par force vous pren et toute vo maisnie
3235 Qu'il n'i ara celui n'aist la teste tranchie :

- Tuit y morrez tantost, je le vous signifie,
 Fors fames et enfans, prestres et la clergie :
 Eschaper n'en poez, vostre mort est jugie. »
 Et dit li chastelains : « Sire, je m'i otrie,
 1240 Par itel couvenant ce soit sauve ma vie. »
 Tantost fussent d'acort, si con l'istoire crie;
 Mais li gentilz bourgeois, tout d'une compaignie,
 Sont venu à Bertrant, qui la chièrre ot hardie :
 « Sire, font li bourgeois, toute Guingam vous prie
 1245 Que cilz faulz chastelains, où tant a tricherie,
 Soit mort de male mort à grande vilenie;
 Car tant nous a grevé, n'est nulz qui le vous die :
 Tante maison nous a li cuvers essillie,
 Raviz buefs et moutons, mainte brebis mengie;
 1250 A l'un coppé le pié ou la teste ot trenchie.
 On ne leur porroit pas faire de la moitie
 Ce qu'il ont déservi en ycelle partie. »
 — « Seigneur, ce dist Bertran, ma volenté s'otrie
 Qu'il n'ait garde de mort; telle est nostre estudie :
 1255 Car c'est .i. homme d'armes plain de grant courtoisie.
 Pitié seroit, par Dieu! d'une char si hardie,
 Fu morte si vilment et à dueil essillie. »
 Et quant li chastelains a la parole oïe,
 Volentiers lor éust leur parole mérie.
 1260 Et Bertran li a dit par bonne compaignie :
 « Chastelain, tenez-vous terre ne seignorie
 Du conte de Monfort ne de sa baronnie? »
 — « Nennil, sire, dit-il; je n'en tien une aillie. »
 — « Vassaux, ce dit Bertran, et je vous certefie
 1265 Que vous tenrrez de moi, et mon corps vous en prie,
 Et que plus ne soiez de la vostre partie.
 De terre vous donray assez, je vous afie. »
 Et dit li chastelains : « Par la Vierge saintie,
 Jamais encontre vous n'ert m'espée sachie,
 1270 Ainçois vous servirai à l'espée fourbie;

Tant que vous viverez et que j'aie la vie. »
 Lors li rendi les clefs et mist en sa baillie,
 Et Bertran entra ens, o lui sa baronnie.

- Or est pris li chasteaux qui si très fort estoit :
- 3275 Bertran y vint logier, et ceulx qui li voloit;
 La nuit y séjourna, bonne vie menoit.
 .i. espie s'en va à Turgot trestout droit;
 Un chastelain y ot, qui d'Engleterre estoit;
 Bien sceut de Pestien comment on l'assaloit.
- 3280 Et l'espie li dit aussi tost con le voit,
 De l'assaut qui fu fait trestout li recordoit,
 Du chastel qui fu pris trestout li devisoit.
 Quant Tommelin l'oy, à poi qu'il n'enragoit;
 Or sceut de vérité son chastel perderoit :
- 3285 .xv. ans l'avoit gardé, que nul ne le grévoit.
 Mais ou livre de Brut, là où souvent lisoit,
 Qui fu des fais Merlin des sors qui sortissoit,
 Avoit trouvé pièça et forment s'i fioit,
 Mès trouvé ot les sors c'un chevalier venroit,
- 3290 Qui dedens son escu .i. aigle porteroit,
 Et qui de la petite Bretaigne naisteroit.
 De là doit venir cilz qui redoubtez seroit,
 En toutes fortes places là où se metteroit.
 Encore dit Merlin, ou tamps qu'il sortissoit,
- 3295 Que ce chevalier si fièrement régneroit
 En toutes les parties où il habiteroit,
 Et que de la nature d'un oisel porteroit
 C'on appelle estournel, c'on prent à une roiz.
- « Seigneur, dit Tommelins li chastelains poissans,
 3300 Nez est li estorneaux ou vature portans,
 Ce me donne à entendre que c'est li bers Bertrans;
 Car quant li estorneaux, qui est oiseaux volans,
 Est avec les oiseaux dont joliz est li champs,

- Sur arbres et buissons telz qui sont sur les champs,
 3305 Aussi tost qu'il s'esmuet et qui c'est esbatans,
 Tretuit li autre oisel, jannes, rouges et blans,
 Si s'en vont après lui, nul n'i est demorans,
 Chascun le suit au vol, nul n'i est arrestans.
 Ainsi est de Bertran, qui tant est souffisans :
 3310 Ausi tost qu'il assaut, chascun est assaillans;
 Ausi tost qu'il chemine, chascun est cheminans;
 Ausi tost qu'il acorde chascun est acordans.
 Encor est estournel autrement vaturans :
 Quant en .i. coulumbier veult estre repairans,
 3315 Ausi tost qu'il y entre nulz n'i est demorans,
 N'i demeure coulou qui ne s'en voit volant :
 Li coulumbiers li est trestout seul demorant.
 Ausi est de Guesclin le chevalier vaillant;
 Ausi tost qu'il assaut .i. chastel souffisant,
 3320 Tantost li est livre,z, ains qu'il soit départaus.
 Ains n'assailli chastel il a passé .vii. ans
 Qui n'i fust par dedens à son voloir logens.
 Or vient li estorneaux, dont je sui recordans,
 Quérir vient mon chastel, que j'ai gardé lonc tamps.
- 3325 « Ha! dit li chastelains, or vient li estorneaux,
 Qui doit estre des preux conté frans et loiaux;
 Où il se mettera sera tous jours igneaux,
 Et portera la fleur sur tous autres oiseaux;
 Et encor est sorti sur lui maint fait roiaux.
- 3330 Or faites que garni soit li nostre chastiaux,
 Et portez grosses pierres et emplez tonneaux,
 Parfondir les fossez et apporter chailliaux,
 Arbalestres refaire et enferrer carreaux.
 Ci ne demorons pas jusques au karesmeaux. »
- 3335 Adonc fist esbahir viellars et jouvenceaux,
 Et de ceste raison fu parlement entr'aux.

- Ains ne demora gaires, se sachiez sans cuidier,
Que Bertran et sa gent se vinrent tuit logier
Par-devant le chastel et lor tente drécier.
3340 Tommelin fu lassus et o lui maint archier :
Regarde l'ost Bertran et maint arbalestrier,
Son chastel regreta qui lui faura laissier;
Un message envoia à son signeur Rogier.
Rogier d'Avoit ou[t] nom et avoit à moillier
3345 La mère du viconte qui Rohen doit jugier.
Cilz manda Thommelin son chastel guerroier,
Qui tenist le chastel à loi de chevalier,
Et qu'il yroit au conte de Monfort exploitier
Et dire que Bertran li fait tel destourbier.
3350 Encores le cuidoit li contes prisonnier
Avec Felleton, où il ot fait baillier;
Mais quant il sceut qui fu yssus de son dangier,
Il en fu moult dolant; n'i ot que couroucier.
A Felleton en dit .i. vilain reprovier,
3355 Et dit qu'il en avoit recéu maint denier.
Et .i. cousin Canole, c'on appeloit Gautier
Le surnon de Huet, l'ai oy tesmongnier;
Icilz Gautier Huet, .i. très bon chevalier,
Haoit Guillaume fort, moult le volt desprisier
3360 Et l'acusa au conte à qui fu soldoier
Et qu'il avoit Bertran fait de lui deslogier.
Dont Guillaume fu pris con traître lanier,
Et li voloit li ducs faire le chief tranchier.
On le dit à Bertran, le nobile guerrier;
3365 Mais Bertran envoia au duc .i. messagier;
Et fu le chastelain, qui tant ot le cuer fier,
Qui rendi Pestien le fort chastel plainier;
Et a dit qu'il yra le message noncier
Pour celui délivrer qui en avoit mestier.
3370 Et dit au chastelain : « Il vous fault chevauchier;
Au conte me direz sans plus de détrier,

S'un sauf-conduit me veult donner et otroier,
 Que g'iray droit à Brest son grant chastel plenier
 Contre le fel Huet c'on appeloit Gautier;
 3375 Mon gaige li voldrai par-devant lui baillier,
 Et si li prouverai à l'espée d'acier
 Que je m'en sui partis con loial chevalier,
 Et sans aide d'omme et sans moy convoier
 Con celui c'on tenoit à grant tort à dangier. »
 3380 Et dit li chastelains : « Or n'en veilliez songier,
 Car je li sarai bien vo message noncier. »

Seigneur, cilz chastelains droit à Brest s'en ala;
 Li contes de Monfort qu'adonc duc s'appela
 Et autres chevaliers à plenté y trouva.
 3385 Guillaume Felleton estoit délivrez jà,
 Car bien avoit prouvé con Bertran s'en ala.
 Adonc li chastelains les barons appela,
 Le mandement Bertran lor dit et devisa.
 Li contes de Monfort adonc en appela;
 3390 « Amis, vous me direz à Bertran par-delà
 Qu'il est mon prisonnier partout où il sera. »
 Guillaume Felleton en estant se leva,
 Et dit au chevalier si tost qu'il escouta :
 « Vous direz à Bertran que vers moi mespris a;
 3395 Car il m'avoit promis, et si le m'afia,
 Qu'il ne partiroit jà de nous au lez de ça,
 Fors que par mon congié, ainsi le me jura.
 Mais jà encontre moi ne s'en combatera,
 Ou palais à Paris droiture m'en fera,
 3400 Et là l'appellerai quant li poins en sera. »
 Et *dist* li chevaliers : « On s'en défendra. »
 Adonc s'en départi, à Bertran retourna,
 Au siège du chastel, où il appareilla
 Pour faire .i. grant assaut, car moult le desira,
 3405 Pour aler à Paris, où il ne fu piécà.

Guillaume Felleton dit qu'il appellera,
Car il fu moult dolans de ce qui l'approcha;
Pour le sien serement ainsi li reprocha.
A ceulx de Guingamp dit : « Beaux seigneurs, venez ça ;
3410 Voici .i. fort chastel et fort lieu autour a :
Il nous convient viser comment on l'avera.

« Seigneur, ce dit Bertran le gentil et le be[r],
Voici .i. fort chastel ; il nous convient viser
Comment nous le puissons avoir et conquister.
3415 Je voi que ceulx dedens le voldront bien garder. »
Et cilz ont respondu : « Il vous en fault pener. »
Dont firent tout partout venir et assamblar
Engiens, arbalestriers, ce c'on en pot trouver.
Et furent bien .xx. mile, qui dont les sceut *nombrer*.
3420 Et tant y fu Bertran, ce sachiez sans doubter,
Que par force le prist et volt dedens entrer.
Et quant li chastelains vit qu'il ne pot tensesr,
Le rendi à Bertran et li dit haut et cler :
« Sire Bertran, dit-il, veilliez moi escouter,
3425 Bien et hardiement poez partout aler ;
Car je sai bien comment vostre corps doit regner,
Et le sai par Merlin, qui de vous sceut parler.
Car nul plus eueux ne porroit-on trouver. »
— « Amis, ce dit Bertran, nul ne s'i doit fier ;
3430 Car tout est au dessus qui tout puet amender. »

Après ce que Bertran à la chière hardie
Ot conquis le chastel, dont je vous signifie,
S'en vint par devers Charles, que Jhésus bénécie,
Celui c'on dit de Bloiz, dont li âme est saintie,
3435 Qui li fist grant honnour et grande courtoisie ;
A Dinant li donna une dame jolie,
La plus sage qui fust en France la garnie.

Et fu dame gentil et de noble lignie.
Et celle print Bertran pour la grant segnourie
3440 Qu'avenir li devoit tous les tamps de sa vie;
Et elle avoit trouvé par droite astronomie
Que Bertran passeroit fleur de chevalerie.
Et ne fu pas .viii. jours dedens sa compaignie,
Quant elle li compta sa force et sa maistrie,
3445 Et li dist : « Monseigneur, savez que je vous prie
Que mon conseil créez, ou vous ferez folie. »
Là li aprist comment en bataille adrecie
Il se combateroit à l'espée fourbie,
Et les jours eureuz li dit et certefie,
3450 Et dit : « Tant que ferez ce que je signifie,
Vous ne serez vaincuz, ne vo gent desconfie. »
Mais Bertran le tenoit trestout à truférie,
Et depuis en trouva la besongne averie,
Quant par devant Alroy fu sa gent desconfie;
3455 Car adonc y fu pris, com l'istoire crie,
Parce qu'il ne fist pas le sens de sa partie.
Seigneur, or escoutez, que Dieux vous bénée.
En ce tamps ot respit de chascune partie
En Bretagne la grant, une terre jolie;
3460 Mais une guerre avoit en France commencie
Par l'anemi d'enfer, qui se merle à la fie
Entre les haus barons qui sont d'une lignie.
A icel tamps avoit par devers Normendie
Une guerre mortele, plaine de grant envie,
3465 Qui greva France moult et fust adommagie;
Car li rois navarrois, con l'istoire crie,
Avoit moult de chastiaulz en la sienne baillie :
En Normendie droit, je vous acertefie,
Il y avoit Evreux, une cité garnie,
3470 Et fort chastel qui fu de vielle ancesserie,
Et Chierebourc aussi, qui sur mer est bastie,

Et Bretueil ensement, qui li faisoit aye;
Si fu Ponteau-de-mer, qui ne li failli mie ¹.

En Normendie avoit maint chastel souffisant
3475 Icilz rois de Navarre dont je vous vois comptant;
De guerre fu au roy ou tamps que je vous chant
Et si grande hayne et meschief apparant ²
Que maint riche chastel bien fort et bien séant
Et ³ furent abatu à la terre gisant;
3480 Car si chastel estoient en France marcissant ⁴;
Et adonc guerroyoit le père son enfant,
Aussi faisoient frères ⁵ et li appartenant.
Environ de Roen aloit-on fort pillant
D'une partie et d'autre; y avoit d'Engloiz tant
3485 Avec les Navarroiz, dont j'ai parlé devant,
C'on n'osoit pas issir qui n'avoit sauf alant ⁶.
A Mante et à Meulent estoient repairant
Engloiz et Navarroiz au tamps que je vous chant;
Et Bertran si aloit de Paris aprochant
3490 Là où en parlement ala entreprenant
Un plait contre Guillaume de Felleton le grant.
Car Guillaumes aloit à Bertran sus metant

¹ Et maint autre chastel que ne nommeray mie.

² 3477 :
Hayne y ot forte et guerre si très grant.

³ En. — ⁴ marchissant.

⁵ Et frère contre frère.

⁶ 3486-3562 :
Un chevalier avoit en ce pais régant
Qui grevoit le pais de France moult avant :
C'est le captal de Buech, si l'ala-on clamant,
Le bascon de Marueil un hardi combatant,
Pierre de Saqueinville les aloit confortant;
Si y fu Jehan Juhel, où moult ot de bobant;
Es parties d'Evreux la cité avenant
Et du Chastiau-de-mer où chastel ot poissant,
Et devers Chierebourg qui sur mer est séant,

Et devers Saint-Sauveur qui sur mer va balant,
En plus de .xxx. lieux aloient habitant,
Et par deçà Rouen en Paris aprochant
A Mante droitement et ausi à Meulent,
La tour de Rouleboise dessus Saine séant.
Là ot chastelain bien félon et moult saussant,
Qui sur l'eue de Saine aloit fort guerriant.
Entre Paris la ville qui renom a si grant
Et Rouen la cité, n'ot François ne Normant
Qui püssent aler sainement à garant :
S'en furent courrouciez bourgeois et marchéant;
Car cil de Rouleboise les aloient forment grevant.
Si n'avoit point de roy en France possessant,
En Angleterre estoit par fortune pesant :
Li dux de Normendie estoit roys attendant.
Avoit en icel temps tribulacion tant
Que ne le vous diroit nulz homs qui soit vivant.
Jusques en Picardie furent Anglois régant,

Qu'à tort et fausement ala prison brisant.
 Bertran disoit que non, bien s'en va excusant;
 3195 Excuser se voloit sur la fourme d'un champ,
 Et disoit qu'à Guillaume ira en champ provant
 C'onques chose ne fist dont s'alast parjurant,
 Ne de quoi envers lui il alast mesprenant.
 Mès Guillaumes aloit trop Bertran redoubtant,
 3500 Ne s'i combatesist pour d'or fin son pesant;
 Ainçoiz en parlement va .i. procès levant.
 Et en ce tamps, seigneur, dont je vous voiz con
 Charles li filz du roy, duc du païs normant,
 Oy unes nouvelles, qui poi li vont plaisant.
 3505 Et se fu de Melun, qui sur Saine est séant,
 Là où Navarroiz ot et Engloiz ensuiant,
 Qui gastent le païs et arrier et avant,
 Et tous les pas de Saine aloient si gardant
 Qu'il aloient Paris malement cunriant.

3510 Li ducs de Normendie manda de ses amis
 Pour aler à Melun, où il estoit hays.
 A grant foison de gent issi hors de Paris :

Et par tout Biauvoisin aloient habitant.
 Au molin de Lemaus ot maint Anglès poissant,
 A la Harelle ausi un chastel avenant,
 S'en fu plain Creville et un chastel vaillant.

Seigneurs, c'est vérité qu'en icelle saison
 Avoit eu ou royaume tel discencion,
 De guerres despites, de grant perdicion,
 Et de ceulx qui déussent par droit et par raison
 Vivre en très grant amour frere, ami et compaignon :
 Ce fist li ennemis par sa temptation
 Qui est tant desirans et ne vuelt se mal non.
 Li dux de Normendie qui Charles ot à nom
 Manda par les cités de France le royon
 C'on li vousist aidier, qu'il en est besoing.
 A Tournay, à Arras, à Amiens et à Noyon,
 Par devers Mauconseil, un chastel bel et bon,
 Alèrent cil Picart à force et à bandon
 Et si Normant ausi à un autre coron.

Ainsi li noble dux assembla
 De secours ot mestier le n
 Car il ot tant à fere en ice
 Car il ne savoit duquel lez
 Mener ses soudoiers, dont
 Qui faisoient au duc paine
 Une gent y avoit à Meleu
 Car léans estoit de Marue
 Anglois et Navarrois asse
 Qui tindrent compaignie
 Royne Blanche fu, ainsi
 Grant gent ot avec lui à
 A ceulx de Paris firent e
 Li noble dux parti de Par
 O lui arbalestriers et arc
 Chevaliers, escuiers et g
 A Meleun est venus le d
 Deux villes y avoit et un
 En la premiere ville le d

- Arbalestriers y ot ne sai .v.^e ou .vi.^e,
 Et d'autres chevaliers et escuiers gentilz.
 3515 Mais Bertran du Guesclin n'i est mie failliz,
 Et tant ala li ducs avec ses subgiz
 Qu'il vint droit à Melun avec ses amis:
 En la première ville c'est li nobles ducs mis;
 Mais l'autre fermeté, où il avoit murs vis,
 3520 Fust moult contraire au duc, dont il valioient pis.
 Le baron de Mareul, qui tant estoit hardis,
 Ot moult de soudoiers en compaignie mis;
 Et la royne Blanche, une dame gentilz,
 Si créoit son conseil et ses fais et ses dis,
 3525 Et fist mander au duc qui de là fu partis,
 Car elle garderoit le bon chastel de pris,
 Car à sien le tenoit et ot tenu tous dis.
 Mais le conseil au duc orent adont advis
 Qui ne s'en partiroid tant qu'il y seroit mis.
 3530 Et si li fist mander li fors ducs poestis
 Que landemain matin les aroit assaillis.
 Le baron de Mareul n'en donnast .ii. espis,
 Car li lieux estoit fors et c'estoit bien garnis,

Mès l'autre fermée qui au bout du pont
 Fu moult contraire au duc; si firent mesprison.
 Avec les gens du duc de quoy nous vous compton
 Etoit venu Bertran de Claquin au cuer bon,
 Et s'avoit avec lui amené maint Breton.
 Bertran ne connoissoit François ne Bourguignon;
 Car point n'avoit esté avec eulx en tençon;
 Mès briefment se fera connoistre com prodom,
 Ainsi com vous orrez en prochaine saison.

Bertran et ses Bretons, qui firent à amer,
 O la route du duc vont en Meleun entrer.
 Au mareschal des ostz du riche duc et ber
 Ala Bertran à gaiges lui et ses gens passer.
 De Bertran ne faisoient compte ne prince ne ber;
 Se ne furent aucun qui oyrent parler
 Qu'en entour se savoit moult bien aventurer.
 Ainsi vint li dux dedens Meleun entrer,
 Et ceulx de l'autre fort se penoit de grever.

Le bascon de Marueil qui se fist renommer
 Avoit avec lui pour lui aconforter
 Moult noble soudoiers, archiers c'on doit doubter:
 Anglois et Navarrois y pavoit-on trouver.
 Là estoit la royne Blanche au viaire cler
 Par dedens le chastel, où bien se fist garder;
 Et le tenoit à sien, ce vouloit-on dire au cler.
 Li dux de Normendie li fist moult bel mander
 C'on li vouzist la ville et le chastel livrer,
 Ou li fera ailleurs autant recompenser.
 Son conseil respondi: « Il n'en fault plus parler;
 Jà n'en pourra li dux joyr ne poezier
 Se par force ne le puet prendre et conquerer. »
 Et quant li dux oy ceste response au cler,
 Qu'il aroient assaut leur fist assez brief mander.
 Le bascon de Marueil n'y volt riens conter;
 Car li lieux estoit fors et garnis sans doubter,
 Et bien pourveu de gent qui scevent chappler.
 Quant Bertran oy dire pour vray et recorder:

Et s'avoit bonnes gens et d'armes bien appris.
 3535 De cest assaut, seigneur, dont à dire ai empris,
 Ce n'est tant seulement, pour vrai je le vous dis,
 Fors pour ramentevoir et dire par advis
 Les places et les lieux où Bertran li hardis
 Monstra sa grant proesce, dont il estoit empris,
 3540 Aussi com vous orrez se longuement sui vis.

Li ducs de Normendie fist lors appareillier
 Pour livrer à Melun .i. grant assaut plainier
 A ceulx de S.-Maclo pour les faire essillier,
 Où li lieux estoit fort et devant et derrier.
 3545 Landemain sont rengié en mi le sablonnier :
 Par devant furent mis li bon arbalestrier,
 Et s'avoient pavaix, dont il se vont targier.
 Et cil de par dedens s'aloient apointier.
 Là commença assaut merueilleux et plenier.
 3550 Le bascon de Mareul et tuit si souldoier
 Estoiēt sur les murs, sans point de resongnier.
 Pierres getent aval pour nos gens mehaignier,
 Et il traient quarreaux com bons arbalestrier :

C'ou feroit un assaut pour honneur conquerer,
 Lors jura Dame-Dieu qui fist et ciel et mer,
 Corps et membres vouldra ce jour aventurer.
 De ce ne menti mie Bertran le bachelier,
 Ainsi que vous orrez prochainement compter.

Celle nuit reposèrent nostre françoise gent.
 Le mareschal des osts a fait commandement
 Pour demain amallir bien et hardiement ;
 Et il le font ainsi que nulz ne se desment.
 Quant se vint lendemain droit à l'ajournement ,
 De par le noble duc on cria hautement :
 « Or, as armes, seigneurs! bachelers de jouvent!
 Si venez à l'assaut trestout communément
 Pour honneur conquerer que aujourd'hui vous attend.
 Et aiez souvenance en vous entièrement
 Que Anglès et Navarrois œuvrent villainement,
 Qui désobéir veulent au duc qui est régent
 Et qui est filz de roy, attendant plainement

Du noble royaume le bel couronnement.
 Ceulz qui désobéissent à lui certainement
 Et qui tendent à veir son deshéritement,
 D'iceulz essillier doit-on pener songneusement.~
 Qui véist chevaliers, escuiers et autres gent
 Armer et abillier et lacier fermement ;
 Prendre lances, escus et targes ensemment ;
 Archiers, arbalestriers, ordonner gentement ;
 Et les targes devant pour le trait proprement ,
 Vont envers la ville où furent ceste gent
 Qui estoient contraire au roy et au régent.
 Assaut out commencé par itel convenant
 Que c'estoit grant beauté de veir l'assemblément :
 Ceulz dedens ont monstré un fier assemblément.
 Le bascon de Marueil et si souldoier gent
 Estoiēt sur le mur qui fu fais à cymēt ;
 Pierres getoient aval moult efforcément ;
 Traioient arbalestriers carreaux moult radement :
 Plus dru voloient carreaux que pluie qui descent.

Plus dru volent quarel que la pluie en yver.
 3555 Li bascon de Mareul n'i volt riens espargnier :
 Pierres getoit aval à loi de bon ouvrier;
 N'est homme, si le voit, qui ne face esmaier.
 Et Bertran du Guesclin parceut le chevalier :
 « A Dieux ! se dit Bertran, beau père droiturier,
 3560 Onques n'eus tel talent de boire ne de mengier
 Que j'ai au cuer désir de celui approchier :
 Volentiers li feroie de ma dague essayer. »

A Melun ot assaut qui fort fu maintenus
 De traire fermement, de geter pierres jus;
 3565 Es fossez vont entrant bien .iiii. mil ou plus¹,
 Eschieles vont portant pour appoier au murs;
 Mais tel y va montant qui en fust irascus.
 Li bascons de Mareul, où grant fu la vertus,
 Disoit : « Traiez en là, ou vous estes perdus ! »
 3570 Mais li assaus fu grans et moult bien maintenus.
 Droit à une fenestre apoiez fu li ducs,
 Et là se complaignoit au vrai Dieu de lassus² :
 « Or est bien li roiaulmes de France confundus ;
 Or est li rois mes pères, li nobles, li crémus,
 3575 Par dedens Engleterre prisonnier retenus,
 Ou servage du roy qui nous est malostruz,
 Qui déust par raison bien estre à nous tenus.
 Bastre le déussiens et il nous a batus ;

Le bascon de Mareuil getoit si fièrement
 Que homme nul n'asseoit qui n'eüst paiement
 De mort ou de mehaing asses villainement.
 Pierres getoit aval par ytel convenant
 Qu'il n'y avoit si preu que ne dontast durement ;
 Perehnt Bertran de Claquin son convenant :
 « Ha, Dieu ! se dit Bertran, père du firmament !
 Onques n'oy tel talent de mengier nullement
 Que j'ay de moy combatre à celui proprement
 Que je voy défense mettre si très noblement.
 Essaiier m'y convient ; car j'ay à lui la dent :

S'il estoit desconfis, je vois tout clèrement,
 On conquerroit les autres assez légèrement. »
 Ainsi disoit Bertran à l'aduré talent,
 Qui jà sera batus si bien et tellement
 Qui ne fu ainsi bien pour cent livres d'argent.

¹ bien .iiii. et plus.

² 3572 :

Et là disoit en hault : « Ay ! père Jhésus ! »

Et avec tout ce a nos chasteaux tolus,
 3580 Et y tient ses Engloiz dont je sui bien confus,
 Et cil qui me déussent estre amis esléuz
 A l'encontre de moi sont si fort esméuz
 Que ne sai où aler Pléust au roy Jhésus !

3583 - 3593 :

« Que je ne say où aler, se ne me sui repus.
 Ah! noble royaume, quant revendras-tu sus?
 Ah! noble fleur de lys, yrés-vous toute jus?
 Ah! .xii. per de France, qu'estes-vous devenus?
 Rolant, et Olivier, et Ogier li membrus,
 Et vous, sires dux Naimés qui fustes eslés
 De savoir plus de sens c'onques ne fist Artus?
 Pourquoi n'est le royaume de France pourvéus
 D'avoir si faicement en portant leurs escus. »
 — « Sire, ce dit le Bègue de Villaines vestus,
 Se le roy Charlemaine estoit ci ravestus,
 Rolant et Olivier seroient tost venus.

« Sire, ce dit li Bègues, ne soiez pas esmaiez.
 Se vous voulez régner comme preux et gentils,
 Prenez en vous bon confort, conscience et avis.
 Vous avez ou royaume grant planté d'anemis;
 Aussi ot Charlemaine qui régna com hardis:
 Rolant régna contre Turcs et Persis,
 Rolant ot à fère contre ses hommes subgis,
 Et encontre ses hommes ot guerre et estris;
 Et tant l'ama le roy demourant en paradis
 Que au desus se trouva de tous ses ennemis.
 Mais en gardant son droit a maintenant estris.
 Il perdroit bien souvent de ses meilleurs amis.
 Mais heures et fortunes le portèrent toudis,
 Tant qu'omme ne régna de si noble pris,
 Roys en trestout le monde, tant fust poissant ne vis;
 Car pour le bien de lui Jhésus de paradis
 Faisoit pour lui miracles et de jours et de nuis.
 Or pensez de bien faire et soiez resjois,
 Et si pensez, pour Dieu, d'acquerre des amis:
 Un prince est perdu sitost qu'il est hais. »
 — « C'est voirs, dit li dux, bien m'en sui garde pris;
 Car ceulx qui honorer doivent la fleur de lis
 La vouldroient fouler as piez, ce m'est avia. »

Ainsi disoit li dux qui depuis fu roys,
 Charles filz roys Jehan du bon sanc de Valois.
 Tant avoit d'anemis Anglois et Navarrois,
 Ne sçet en qui fier se doie d'un tournois.

Mais Dieu toujours ramaine le droit avec les drois;
 Dieu li garda son droit qui est sur tous rois;
 Et s'avoit bonnes gens qu'en estour furent rois;
 Et Dieu qui à fortune ne tent nul de ses plois.
 On voit que tel se passe de pain avec pois
 Qui a à Paris trop miex aucune fois:
 Qui vult bien loing saillir, reculer doit ainçois.
 Ces paroles vous di pour le bon duc courtois
 Qui fu tant fortuné es villes et es bois
 C'on li vouloit tolir chasteaux, citez et manoirs;
 Mès Dieu le garanti par ces dignes pouvoirs
 Car par humilitez et par ses grans savoirs,
 Par le bien des prodrommes qui li furent féois,
 Par Bertran de Claquin qui doit avoir grans vois,
 Fu de ses ennemis délivrez une fois,
 Tant que Charles li dux, filz Jehan le bon rois,
 Fu couronner à Rains à joï et à dégois;
 Dont moult courrouciez furent Anglois et Navarrois:
 A Cocherel moult bien y péru une fois.
 Bien destourner cuidèrent le sacre et tous les drois;
 Mès Bertran de Claquin leur donna un sourdois
 Tel c'on en parlera jusques au derrain mois.

Li dux de Normendie, c'on doit honnourer,
 Assault fist fère pour ses ennemis grever.
 Qui véist assaillir et défendre et geter,
 De merveillex assault li péust remembrer.
 Anglois et Navarrois s'i vourent bien porter;
 Moult bien se défendirent pour leur vie garder.
 Fust à tort, fust à droit, je vous di sans fausser,
 Il se penoient moult de nos François grever,
 Et noz François aussi les vouldrent apresser
 En servant le bon duc c'on fist puis couronner,
 Qui à une fenestre voit l'assault regarder.
 Là tint son conseil sans lui aventurer,
 De quoy il n'ot en lui ce jour que troubler,
 Et leur disoit: « Seigneurs, vous me ferez blâmer!
 Le premier déusse estre as horions donner,
 Et vous me faictes-cy ma perte regarder. »
 — « Sire, dist le conseil, laissez vos gens ouvrir;
 Traison aujourd'ui fait à redoubter,
 Et tant fist le royaume amener et fuster

Que j'en fusse vengiez et venus au dessus,
 3585 Et mes pères li rois fust de ça revenus
 Et je fusse au gré Dieu hors de ce monde issus. »

Ensement dist li ducs, où il n'ot qu'à irer :
 Assaillier voit ses gens, méhaignier et tuer,
 Et François tout autour lancier, traire et bercer.
 3590 Moult volentiers alassent prez des murs massonner;
 Mais les pierres d'en haut les firent reculer,
 Et Bertran du Guesclin les prist à regarder :
 Au mur ala férir, bien le cuide empirer;
 Mais ce fu pour noient : on n'i porroit miner.
 3595 Le bascon de Mareul a pris à regarder,
 Qui faisoit nostre gent forment espoanter :
 « A Dieux ! se dist Bertran, te porrai-je trouver !
 Par la foi que je doi à Jhésu-Crist porter,
 Ou je ferai mon corps tellement atourner
 3600 Que mires n'i porra aidier ne conforter,
 Ou g'iray au créneaux teste à teste parler. »

Lors Bertran du Guesclin .i. po se retourna :
 Une eschiele choisi, à sa main la dréça ;
 Tost et isnellement sur son col la posa ;
 3605 Et se fist tant aidier et si fort se pena
 Qu'il est venus au mur, où l'eschiele adjousta,
 Et a pris .i. escu ¹ dont il s'acouveta ².
 Et quant li ducs le vit, à sa gent demanda :
 « Qui est cilz, dit li ducs, qui ainsi monte là ? »

Que, se vous ne metez paine à vous garder,
 Au mengier vous faudra voz chandelles alumer,
 Ne ne pourrez en rivière aler voler. »
 — « Or avant, dit li dux, or faictes labourer,
 Faictes fort assaillir, queque il doie couster. »
 Lors péust-on véoir maint noble chevalier
 Assaillir poissamment et lancier et berser,
 Et pour les eschielles aler aus murs lever.
 Et ceulz dedens defendre comme sangler;

De meillens li péust remembrer.
 Noz François convenoit forment reculer
 Pour les pierres c'on fist ça desoubz rondeler.
 Bertran de Claquin les prist à regarder,
 Es fovez s'avalier pour le mur empirer.

¹ aissete.

² Pais a pris à mouler et contremont rampa.

- 3610 Un chevalier li dist : « Oy avez piécà
De Bertran du Guesclin, où tant de proesce a,
Qui ès fais de Bretaigne tant de paine endura
Pour vostre cousin Charles qui demeure de là. »
— « Est il? ce dit li ducs, pour Dieu qui tout créa! »
1615 — « Oyl, sire, par Dieu! onques tel ne régna¹. »
— « Par mon chief! dit li ducs, bon chevalier y a. »

- Lors Bertran du Guesclin ne s'i est arrestez,
Sur l'eschiele monta, n'en fu espoantez.
Li bascons de Mareul s'en est garde donnez,
3620 Il a dit à sa gent, dont il avoit assez :
« Beaux seigneurs, faites tost et ne vous arrestez :
Une pierre pesant si endroit m'aportez,
Toute la plus pesant que trouver y porrez. »
Et cilz ont respondu : « Assez briefment l'arez². »
1625 Adont li apportèrent, ainsi con vous orrez.
Le bascon de Mareul l'aerdi à .ii. lez :
Uns homs fu du porter à merveilles lassez.
A l'endroit de Bertran s'en est tantost alez,
Qui prez des créneaux fu par sa force montez;
3630 Mès dessus son escu fu li cops avalez

3615 - 3619 :

« Oyl, distrent ceulz; onques tel ne régna. »
— « Par mon chief! dit le duc, de lui mesouvendra.

« Par mon chief! dit le duc qui depuis fu sacrez,
Ce Bertran que voy là emprent trop et assez;
Il se met en péril d'estre tous afolez.
Et par Dieu, non pourquant, qui maint en Trinitez!
S'à mon conseil plaisoit dont je sui gouvernez,
Moult volentiers seroie à ces carneaux montez
Pour aler requérir mes ennemis mortelz
Par qui je sui ainsi tellement ravalez. »
Ainsi disoit le duc, Jéhus en ait pitez.
Combien que adont fust duc, il en estoit roy assez;
Tel refusa là eudroit faire ses volentez,
Qui puis s'en repenti, ainsi com vous orrez.
Or oez de Bertran de Claquin nommez

Comment à cest assault fu batus et frotez.
Bertran dessus l'eschielle fu maintenant montez,
Sur son chief un escu moult richement nervez;
Le bascon de Marueil s'en est garde donnez.

3624 - 3704 :

Et ceulz ont respondu : « Qu'est-ce que dit avez?
Vous véez devant vous tout ce que demandes
Et grans baux traverssains vers là à l'autre lez,
Queues ausi plainnes de cailloux fretez.
Vous ne povez faillir, boutez à tous costez
Sur ce villain qui est si faicement montez.
Regardez com il est gros et menus et carrez,
Et comme pour ses armez il est gros et enflex.
Ay Dieu! qui seroit bon ès fomez tumbex!
Au tumber li sera tantost li cuers crevez.
Faictes qu'il ait bon faiz; car en la véritez

- Par itel convenant que vous dire m'orrez,
 Que li escus li fu à la terre portez,
 Et sur le bacinet li est li cops alez;
 Dont il fu tellement à celle heure estonnez
 3615 Qu'il a les eschalons à chéoir forcontez.
 Onques ne s'arresta, si s'est tous jus trouvez:
 Une main ot en l'eue qui descent des fossez,
 Et la teste meismes si en estoit bien prez.
 Tout ausi comme mort il ne s'est remuez.
 3620 Li uns le tient à mort, l'autre c'est escriez:
 « Alez tost relever ce noble chevalier! »
 Lors s'en va vers Bertran .i. escuier senez;
 Hors de l'eue le trait, bien voit qu'il est pasmez
 Et qu'il n'estoit pas mors, ains estoit estonnez.
 3625 « Pour Dieu, ma bonne gent, disoit-il, sà venez,
 Et ce bon homme d'armes aujourd'ui secourez;
 Car certes, s'il est mors ce sera grant pitez. »
 Li ducs de Normendie s'en est moult démentez:
 « A Dieu! se dit li ducs, mon homme me sauvez! »
- 3630 Bertran fu à la terre, qui nul mot ne sonna;
 Il ne sceut où il fust, ne n'oy, ne parla.
 Adonc fust aportez, bien fu qui lui aida,
 Et par dedens .i. fiens illuec on le bouta;

Ce semble un porteur estre qui de Paris soit nez,
 Portant l'afentreure; il est tous boursoüflez. »

Ainsi parmontoit Bertran, petit on le prisoit:
 Tel se mocquoit qui petit le congnoissoit.
 Un escu à son col, en sa main un espoit,
 Au bascon de Marueil moult hautement crioit:
 « Ay, bascon! lense-moy aler sur les créniaux tout
 droit,
 Et je te prouveray tu régnes contre droit,
 Ou tu vieignes çà bas, par devers cest auoit;
 Là nous combatoons et de cuer et de fait;
 Car je te prouveroie, se li heure en venoit,
 Que au duc de Normendie tu fies tort or endroit. »
 Le bascon de Marueil à ses dis n'acontoit,

Un grant caque de cailloux tout plain là endroit
 Descharga sur Bertran qui en l'eschielle estoit.
 Le coup fu si pesans que l'érchielle rompoit,
 Et Bertran contrevail à la terre chéoit.
 Voire la teste en l'eue, bien boire pavoit,
 Et les deux piez dehors: en ce point demouroit.
 Bertran fu estourdis, ne savoit où estoit.
 Le duc de Normendie hautement s'acrioit:
 « Secourez-moy Bertran, à cui honneur octroit!
 Certement, pitiez seroit se tellement mourait. »
 Là vint un escuier, par les piez le tiroit,
 Tant le tira par force que de l'eue l'ostoit.
 Bertran esquet la teste qui boubeté avoit:
 Tant estoit estourdis ne savoit où estoit;
 Mieux sembla mors que vis qui le voir en diroit.

- Tout couvert de fiens et illuec demoura,
 3655 Et li assauz fu grans jusques tant qu'il fina.
 Et quant il fu finez, lors Bertran se leva,
 Et quant il fu levez entour lui regarda,
 Et aux gens d'armes dit : « Beaux seigneurs, comment va?
 Avez-vous pris le fort? l'ont rendu cil de là? »
 3660 — « Nennil, dient François, mal ait qui le porta!
 On a mandé le duc c'on li déliverra,
 Mais qu'il s'en soit alez à Paris par-delà. »
 — « Par foi! ce dist Bertran, je croi que non fera;
 Bon feroit d'assaillir, mal ait qui s'en yra! »
- 3665 Seigneur, à icel tamps dont je fais mencion,
 S'en revint à Paris li ducs celle saison;
 Et la royne Blanche, par l'accort au bascon,
 Rendi Melun au duc, si con dit la chançon,
 Et li mist en sa main; il y ot bien raison.
 3670 Li ducs fist moult grant joie à Bertran, ce dit-on;
 Cappitaine le fist adont de Pontourson,
 Pour tant qu'en Normendie y avoit à foison
 Des anemis au duc, qui Charles ot à non;
 Car le castal de Buc, .i. moult hardi baron,
 3675 Avec Jehan Joiel, Saquainville, Pieron
 Et d'autres chevaliers y ot à grant foison,

Hors de là fu portez à force et à exploit
 Et mis en un fumier qui chaux et bons estoit
 Tant qu'il revint à lui et ses membres tiroit,
 Et à ceulx qui le gardent hautement demandoit :
 « Seigneurs, quel vil déable m'a portez cy endroit?
 Est jà l'assault failli? il convient c'on y voit. »
 — « Hé! dist .i. escuier qui bien le congnoissoit,
 Vous avez bonne part, suffire vous devoit. »

Bertran ynnellement du fumier se leva
 Et d'aler à l'assault bonne volenté a.
 Li aucun des François se retréioient jà;
 On a dit à Bertran : « Sire, entendez çà :
 N'alez plus à l'assault; car bien tost finera. »
 Et Bertran respondi que as barrières s'en yra.

De ce dit voirs Bertran, voirement y ala.
 N'y avoit si hardi de ceulx qui furent là
 Qui fust osez aler où Bertran se bouteda,
 Ses ennemis es barrières par force repousse
 D'un glaive qu'il tint, et maint en aterra.
 Ceulx fermèrent leurs barrières et le pont on leva :
 Ensement cest assaut moult longuement dura.
 Quant ce vint à la nuit la retraicte on sonna
 Jusques à lendemain que le soleil leva.
 Un parlement y ot; un traittié fist-on là,
 Tant que le noble duc à Paris retourna.
 Et la royne Blanche et le conseil qu'elle a
 Rendi Meleun au duc, qui joie grant en a.
 Le noble duc gentil Bertran moult honnoura.
 Tout droit à Pontourson capitaine l'ordonna.

Qui furent à Evreux et ailleurs environ.
 Engloiz et Navarroiz assez y trovast-on,
 A Roleboise, à Mante et à Meulent en son,
 3680 Qui encontre le duc orent discencion
 Et tenoient le pas deci jusqu'à Vernon :
 Li pais y estoit en grant perdition.
 En toute Beauvoisin Engloiz y trovast-on ;
 Aussi à Creil tout droit, que sur Oise dit-on.
 3685 Li ducs de Normendie ; qui Charles ot à non,
 Mandoit par les citez de France le royon
 C'on li vosist aidier, car il en a beson.
 A Tournay, à Arras, à Amiens, à Noion,
 Pardevers Mauconseil, un chastel fort et bon,
 3690 Alèrent cil Picart à force et à bandon.
 Et li Normant ausi à un autre coron
 Vindrent à Roleboise sans point d'arrestison,
 Et vers Mante ensement et Meulent environ.
 Se dire vous voloie toute la chose en son,
 3695 Les assaulx merveilleux et la contencion,
 G'i metterioie trop ; mais nous recorderon
 Les lieux là où Bertran se prouva con preudon.

De Roen la cité issi moult bonne gent ;
 Et furent bien .x.m. selon mon essient.
 3700 Pardevant Roleboise vindrent souffisamment,

Ausi monta sa grâce et grant grâce emporta :
 Moult fu preux et hardis et poissamment règna.
 Or oez de Bertran comment il exploita.

Or fu li ber Bertran à l'aduré talent
 Avec le noble duc à Paris droitement ;
 Mais il n'y séjourna mie trop longuement ;
 Car en ce temps ot à Mante et à Meulent,
 A Roleboise ausi qui sur Saine s'estent,
 Anglois et Navarrois qui efforcément
 Grevoient le pais avironnément.
 Roleboise la tour tout espécialment
 Grevoit trop la cité de Rouen et souvent.
 A Rouen la cité dont je fais parlement

Avoit un capitain dont je
 Jaque Lelieur l'appelloient la gent ;
 Un riche bourgeois qui régna gentement.
 Le commun l'ama de cuer parfaitement,
 Et bien y apparu ; car le duc proprement...

*(Ici le manuscrit présente six lignes
 laissées en blanc.)*

Et Jaques obéy à leur commandement :
 Hors et ens les conduit bien ordennément
 Et tant que d'un vouloir, d'un cuer et d'un talent
 Ysirent bien dix mille armez suffisamment.
 Contremont Seine alerent exploitant tellement

- En basteaux desur l'eaue firent lor logement;
 Car la tour fu assise sur l'eaue droitement.
 Là ot .i. chastelain de fier contement,
 Qui les Normans aloit despitant laidement.
 3705 La ot maint paletis sur l'eaue plainement;
 Et ainsi com li sièges estoit si faitement,
 Vint Bertran du Guesclin au hardi convenant;
 Et d'autres chevaliers ot avec lui granment,
 Qui pour l'amour du duc venoient âprement
 3710 Pour le royaume aidier avironnéement.
 Par-devant Roleboise prinrent leur logement,
 Pour la tour assaillir s'esmurent grandement.
 Mais li fiers chastelains, dont j'ai fait parlement,
 Défendoit celle tour moult orgueilleusement:
 3715 Rendre ne le ¹ voloit ainsi ni autrement.
 En ce point, beaux seigneurs dont je fais parlement
 Avoit .i. chevalier en cel assablement;
 Guillaume de Lonnoy l'appeloient sa gent.
 Cilz avisa .i. jour par quel engingnement
 3720 Porroit entrer à Mante, qui prez de là s'estent.
 Ville y ot bonne et fort, fermée richement ²,
 François n'estoit pas, je vous ai en couvent;
 Ains héoient François adont couvertement
 Pour l'amour des seigneurs, où il ot mal talent.
 3725 Guillaume de Lonnoy, .i. chevaliers gentilz,

Que devant Roleboise le noble mandement
 Se logièrent, d'un lez l'asségèrent plainement.
 De Saine furent mestre comme commune gent,
 Et la tour fu assise sur l'eaue droitement;
 Assise estoit en l'iau et desur le mont qui pent,
 Et Seine couroit par-desoubz moult roidement.
 Un chastelain y ot Navarrois proprement
 Qui les Normans aloit despitant laidement.

¹ la.

² 3721-3729:

Anglois et Navarrois y avoit largement

En une église fort moult merveilleusement....

(Ici deux lignes laissées en blanc.)

Et bons fousez autour et parfors malement.
 Se Dieu sauve Bertran à l'aduré talent
 Et monsieur Guillaume de Launoy et sa gent,
 Ceulx de Mante visité seront temprement.

Guillaume de Launoy, un chevalier gentils,
 Et autres chevaliers, ne say ou .ix. ou dix
 Et Bertran de Claquin qui tant fu seignoris
 Alèrent à conseil; ensemble se sont mis
 Pour Mante conquister, une ville de pris.
 Et disoient chacun leur bon et leur avis.

- Et Bertran du Guesclin qui tant fust enhardiz,
 Et pluseurs chevaliers de hardement garnis,
 Pour Mante conquerer, une ville de pris,
 Se mirent au conseil; lors fu Bertrans oys :
- 3730 « Je ne sai, dit Bertran, ne en fais ne en dis,
 Con on le puist avoir, qui n'iroit bien garnis
 D'engiens ¹, d'arbalestriers et de vallés faitiz.
 Nous irons, s'il vous plaist, lorsque nous arons pris
 Ce chastel ci endroit et tous nos anemis.
- 3735 Ainçois que je revoie dont je me sui partis,
 N'i demoura chastel environ de Paris ²
 Qui soit nuisant au duc qui tant est seignoris,
 Qui ne soit conquestez et à la terre mis. »
 Guillaume de Lonnoy, qui estoit bien soultiz,
- 3740 Lor a dit : « Beaux seigneurs, j'ai geté mon advis
 Comment Mante averons ains .ii. ³ jours acomplis. »
 Or escoutez comment li fais en fu bastiz :
 Un jour prist de ses gens du tout à son deviz,
 Et si les a moult bien la vesprée garnis;
- 3745 A loi de vingnerons en a .xxx. vestis.
 Ainsi cō vingneron se tiennent ou pais ⁴
 Quant ilz devoient aler ès vingnes du pourpris,
 En tel point proprement les a Guillaume mis;
 Jaques et haubergeons ont desoulz lor abis,
- 3750 Et les riches cousteaux et les bons bans ⁵ forbis.
 Et leur a dit : « Seigneurs, entendez à mes dis :
 Ainçois que demain soit li drois jours esclarcis,
 Je m'irai embuschier si pourvéu d'amis
 Que je ne serai jà de nul homme souspris. »

¹ De gens.

² 3736-3738 :

« N'y demoura chastel environ de Paris
 Qui ne soit conquestez, se Dieu plaist et je puis. »

³ trois.

⁴ 3746-3747 :

Bien semblent vigneron demourans ou pais
 Qui doivent labourer ès vignes du pourpris.

⁵ bans.

- 3755 « Sà, dit li chevaliers, seigneurs, ne vous doubtez;
 A Mante de matin appareilliez serez
 A loi de vigneron, ainsi con vous véez :
 Je serai en l'agait richement ordenez.
 A la porte de Mante .ii. à .ii. vous yrez;
 3760 A l'ouvrir de la porte, si tost que vous verrez
 La proie de la ville qui s'en va sur les prez,
 Bien et hardiement la porte ¹ prendrez,
 Et encontre les gardes fort vous combaterez.
 Sonnez vostre cornet, et en l'eure m'arez;
 3765 Et s'ainsi vous le faites, con vous oy m'avez,
 Nous enterrons dedens de combatre aprestez.
 Encor ne sera pas li commons tous levez,
 La ville conquerrons : nostre est la fermetez;
 Et Bertran du Guesclin vous sera prez assez. »
 3770 Et cil ont respondu : « Si con vous commandez,
 Tout ainsi sera fait que devisé l'avez. »
 La nuit ont leurs abis bien fais et retornez.
 Aprez la mienuit c'est Guillaume levez;
 Il c'est avec ses gens isnellement armez;
 3775 Pour la noise aux chevaux n'en y ot nul menez ²;
 Ains s'en vont tout à pié, les escus acolez.
 La nuit y ot bruine, grande fu l'oscurtez;
 Encor véoient po quant solauz fu levez.

Or sont li vingneron sur la maistre chaucie;

¹ proie.

² 3775-3781 :

Non pour Mante aprochier; car quant il furent près
 Après se sont tous mis les escus acolez.
 La nuit y ot bruine, grande fu l'oscurtez;
 Encor véoit-on peu quant soleil fu levez.

Seigneurs, à ice temps dont je vous signifie,
 Par le conseil Bertran et l'autre baronnie,
 Avoit entré en Mante une chevalerie,

Trente glaives ou plus de gent bien abillie
 Qui orent fait entendre à la ville proisie
 Qu'il estoient au roy qui Navarre mestrie.
 Tous furent osteliez en une hostellerie,
 Ce qu'il prirent païrent de monnoie forgie
 Et menaçoient fort le duc de Normendie.
 Là furent attendant Bertran et sa maisnie,
 Guillaume de Launoy et sa chevalerie.
 Or est drois et raison que des vigneronz vous die :
 Mante vont aprochant venant par la chaucie,
 Leurs otieiz en leurs mains, dont la vigne est paillie.

- 3780 Bien samble à leur abit une poure maisnie,
 Leurs oustiliz en leurs mains dont la vingne est taillie.
 Droit à l'aube crevant, ains que fust esclarcie,
 Ont tuit li compaignon Mante bien approchie.
 Or avoient coustume en la ville jolie
- 3785 Qu'à droit solail levant la gaite s'esbanie,
 Et puis .iiii. bourgeois par droite compaignie
 Venoient à la porte, qui estoit verroillie.
 Et là estoit la proie trestoute appareillie,
 Vaches, brebis, pourceaux et autre besterie,
- 3790 Et les mettoit-on hors de la porte abaissie :
 Aler les faisoit on en ¹ une praerie.
 Et puis estoit la porte refermée et drécie;
 Et n'i ot c'un guichet ouvert à une fie,
 Et la baille tendue jusques à la moitie.
- 3795 Droit à soleil levant, à celle matinée,
 Sont venus li bourgeois à la porte fermée :
 Ouverte l'ont briefment et la baille tirée;
 Li uns a regardé parmi une valée,
 Et vit de celle gent venir à la volée,
- 3800 Dist à ses compaignons : « Getez vostre visée :
 Quelles gens viennent ci qui leur voie ont hastée ? »
 Et li autres a dit, qui oy sa penscée ² :
 « Se sont cil vingneron de la nostre contrée
 Qui se viennent louer pour gaignier lor journée.
- 3805 Ce ne sont mie gent de male renommée;
 A leur vesture pert qu'ilz n'on coustel n'espée. ³ »
 — « C'est voir, ce dit li autres; n'aiez chièrre effraée. »
 Lors s'en vont apaisier ⁴, s'ont laissié lor visée;
 Dedens leur garde vont, sans point de l'arrestée,

¹ enmi.² 3802 :

Et li autres a dit tout hault sans reclee.

³ 3806 :

« A leur vestement pert qu'il n'aient coustel ne espée. »

⁴ Lors se sont apaisié.

- 3810 Pour mettre l'arméure qu'ilz orent apportée;
Et les bestes s'en vont pour paistre en la prée.
Et vous .iiii. des nos qui ont fait leur entrée;
Et puis s'en revint .vi., s'ont la porte combrée.
Chascuns isnellement a traite son espée;
3815 En poi de tamps y vint toute li asssemblée ¹.
Un cornet y avoit d'une euvre manovrée,
Qui turelure a non en tant maintes contrée.
Icelle turelure fu haultement sonnée,
Et Guillaume en a bien la voix escoutée.
3820 Lors sont mis au chemin courant de randonnée,
Et li vingneron ont commencié la merlée:
Aux bourgeois ont donné mainte dure colée;
Dont ont pris à crier comme gent défaée,
Et crioient : Tray! s'ont la ville estonnée.
3825 Mais encor ne fu pas la commune levée ².
Guillaume de Lannoy et toute son armée
Entrèrent dedens Mante; s'ont la ville estonnée ³.
Là fu toute la gent tellement esgarée
Que chascun s'en fuioit comme beste dervée;
3830 Par dedens une esglise qui estoit bien murée
Aloient à garant, c'est véritez prouvée :
De Nostre-Dame fu celle esglise fondée.
Pour avoir bon garant faisoient là entrée;
Car mieulx vault reculer une grant emjambée
3835 Pour sa vie sauver, quant l'eure est ordenée,
Que quérir le débat pour morir à l'espée.

¹ 3816-3819 :

Là ot un cornet dont l'oerre est si tost hastée,
C'on dit turelurete, maintenant fu sonnée;
Que Guillaume en a bien la voix escoutée.

² Une charrete estoit sur le pont arrestée
Qui cuidoit aler hors de Mante la fermée.
Mès des bons vigneron fu tantost destellée,
Et par ce ne pot-on ceste matinée

Lever le pont qui fu d'une euvre charpentée
Ne la porte fermer. Là y ot grant meslée.

³ 3827-3852 :

s'ont la ville fustée.
Les .xxx. glaives dont devant fis devisée
Avec la gent Guillaume se mirent la journée
Et crièrent : Launoy! comme gent honnourée.
Là furent la gent tellement estriée

Car quant li homs est mors on n'i compte riens née.

Or furent en la ville entré tuit li premier.

Bertran fu en l'agait par-dessus maint noier :

3840 Un message li dit tamps est de gaaignier;

A Mante en est alez pour noz François aidier.

Adonc monta Bertran sur .i. noble destrier;

Li contes de Sanssoirre et autres chevalier

Chevauchent envers Mante en moult grant desirier.

3845 Ceulx de la ville vont entrer ou fort monstier;

Car on ot commencié l'esglise à enforcier,

Qui est e[t] grant et noble et moult fist à prisier.

Guillaume commença fort Lonnoy! à huchier;

Là huchoient Lannoy! trestuit si soldoier,

3850 Et la ville s'esmut et devant et derrier :

Vous poez bien savoir qu'en eulx n'ot qu'à irer.

Li .i. porte .i. pestel, li autres .i. mortier,

Et getoient aval pour lor honte vengier,

Et crioient : Tray! pour leur gens esvoillier.

3855 Fames veïssiez là leurs enfans embracier,

Et plorer et crier, hideusement noisier.

Et cil qui s'en pooient hors de Mante voidier,

Vont criant par les champs : « Dieu, veilliez nous adier! »

Bertran vint au secours à mainte arbalestrier;

3860 A force de chevaux aux esperons brochier

Entrèrent en la ville de François .i. millier¹

Et conquirent la ville tout à lor desirier.

Que chacun s'en fuisoit comme beste dervée;

Par devers une église Nostre-Dame nommée

Aloient à garant, c'est vérité prouvée.

Mais petit leur valu l'église bien ouvrée,

Ainsi com vous orrés à poy de demourée.

Or furent en la ville entré tout li premier.

Atant es vous Bertran monté sur un destrier,

Le conte de Sanxerre et autre chevalier,

A Mante s'en sont venus, dedens se vont ficher.

Lors le cri de Launoy commencent à crier;

Car ordonné avoit esté dès le premier.

Et quant cil de la ville perçurent tel temprier

Ly uns porte un pesteil, l'autre un mortier.

3861 :

Entrèrent en l'église François demi-millier.

Li aucun commencèrent durement à pillier ¹.
 Et Bertran assailli telement le monstier
 3865 Que cil qui léens furent montèrent ou clochier;
 Crioient tout : « Faittes l'assaut cesser,
 Nous renderons à vous l'esglise sans cesser. »
 Dont cessèrent nos gens sans personne blécer.

Ainsi fu prise Mante, con j'ai dit proprement;
 3870 Et Bertran du Guesclin, qui tant ot hardement,
 Ont mandé li bourjoiz tost et appertement,
 Et il li est venus tout assurément ².
 « Seigneur, ce dit Bertran, or me dittes briefment:
 Vous rendez-vous au duc où Normendie apent ³?
 3875 Volez faire à lui hommage et serement?
 Se vous ne le volez faire bien loialment,
 Je vous donrai congié trestout à vo talent
 De partir de la ville, s'en portez vostre argent,
 Pour aler tout partout à vo commandement,
 3880 Que vous n'i avez jà mal ne encombrement,
 Et fames et enfans avez à vo talent ⁴. »

¹ 3864 - 3867 :

Mais Bertran se pensa du monstier gaignier.
 Et quant les bourgeois ont veu tout l'encombrier,
 Hault ont prier ceulx qui sont ou monstier
 Qu'il rendroient la tour du noble monstier.

Dies li doint vray conseil de bon amedement
 Et d'amer la couronne de France entièrement !
 Se rendre vous voulez au duc entièrement
 Et faire à lui hommage et jurer serement,
 Ainsi pourrés jurer voz biens entièrement. »

² 3872 :

Et eulx y sont venus sur asséurement.

³ 3874 - 3875 :

« Vous rendrez-vous au duc où toute Normendie
 appent?
 Filz est du roy Jehan et s'est du royaume régent.
 Bien doivent obéïr à lui trestoute gent :
 Qui contre son seigneur rebelle malement,
 C'est raison qu'en la fin en ait mauvez paiement.
 Non pour quant vous n'avez mespris nézunement;
 Mais le roy a mespris à qui Navarre appent :
 Il croit mauvez conseil d'ostriver tellement
 A celui à qui il doit obéïr plainnièrement.

⁴ 3881 - 3890 :

« Et femmes et enfans aurés à vo commandement.
 Mès n'enporterés plus taillant que la dent,
 Ne vous n'enporterés ne joyaux ne argent.
 Or me donnez response tost et ynnellement;
 Car François et Bretons seront bientost d'assent
 De pillier sur voz biens : grant vouloir leur emprent. »

Quant les nobles bourgeois porent Bertran oyr,
 De leurs biens ont péour c'on ne les voist tolir.
 A jurer léalment se vont tous assentir;
 Car leurs grans héritages ne puent déguerpir,
 Ne perdre leur chevance n'en pevent eslongier;
 Mal fait à un riche homme de sa terre guerpir;

Mais li riches bourjoiz qui là furent présent,
 Que pour les héritages dont il avoient forment,
 Se sont lors acordé à jurer plainement
 3885 A la fin que François; mirent en leur couvent
 Qui n'en feroient riens, s'on n'aloit temprement
 Assaillir et conquerre bien efforcement
 La ville de Meulent et la tour ensement.

Quant Mante fu rendue au duc de Normendie,
 3890 Bertran du Guesclin et l'autre baronnie
 Revont à Roleboise qui estoit asségie.
 Li chastelains ot moult la teste couroucie
 Que Mante fu ainsi conquise et gaignie;
 Et crioit au François : « Fausse gent enragie,
 3895 Vous avez fausement Mante prise et traie. »
 Bertran du Guesclin lor fist une envaie,
 De traire et de lancer fu grande l'envaye.
 Li chastelains estoit dessus la tour antie,
 Et getoit contreval sur no chevalerie
 3900 Pierres et grans challoux, dont nostre gent cunrie.
 Et dura li assaus de ci jusqu'à compie¹.

A Roleboise y ot .i. grant assaut plainier;

Mès au poure n'en chaut où il doit venir,
 Mais qu'il ait à mengier et qu'il puist bien dormir.
 Quant vint au serement jurer et accomplir,
 As princes suffisans alèrent requérir
 C'on s'en voit à Meulent pour la tour assaillir,
 Où il ne vourent point leur serement tenir.
 - Seigneurs, ce dit Bertran, ma foy vous vueil plevir
 Que demain mouverons et sans point d'alentir,
 Et conquerrons Meüllent; la tour ferons cliër
 Et la ville en l'ommage du bon régent venir;
 Et si avendra briefment: nous n'y povons faillir,
 Dedens Meüllent voudray demain au soir dormir. -

Quant Mante fu rendue au duc de Normendie
 Et hommage livré et par foy fiancée,
 A nos barons dépria la noble bourgoisie

Que Meulent soit briefment grevée et assaillie;
 Car celle estoit contraire en ceste partie;
 Mante seroit par eulx grevée et assaillie:
 Et les nobles barons et la chevalerie
 Leur orent en couvent, sans point de tricherie,
 Que à Meulent s'en yront pour monstrier villonnie,
 Si tost que Roleboise pourra estre gaignie;
 Car siège y on mis d'une ou d'autre partie.
 Mais qui créust Bertran à la chièr hardie,
 On fust ainçois alé à Meüllent l'enforcie.
 Ainsi fu Mante prise, rendue et otroie
 En la main du régent le duc de Normendie,
 Bertran de Claquin et l'autre baronnie.

¹ Noblement s'i porta la commune jolie
 Qui de Rouen estoit sevrée et partie.

Mais il n'i ont conquis le montant d'un denier.
 Il ont mandé engiens et les font charrier;
 3905 Et quant li chastelains les vit appareillier,
 Il manda à Bertran et le fist aprochier,
 Que par .i. sauf-conduit il peust à lui parler;
 Et croi qu'à ce conseil s'alèrent apointer
 De rendre le chastel et de la tour voidier,
 3910 Voire parmi argent c'on en devoit baillier :
 Li chasteaux fu rendus sans point de l'atargier¹.
 Et ensement ont fait sergent et escuier;
 Chascun a pris le sien, dont il avoit mestier.
 Et Bertran s'en ala dedens la tour logier;
 3915 Celle nuit y donna .i. moult riche mengier²,
 Et commanda la tour abastre et despecier
 A la fin que jamès il n'i eust que guerrier.

Ainsi fu li chasteaulx abatus et versez,
 Et la tour fu minée et getée es fossez.
 3920 Bertran en appela les chevaliers senez,
 Et lor a dit : « Seigneur, se bien faire volez,
 Nous yrons à Meulenc et avec moi vendrez;
 Nous l'avons en couvent à Mante, ce *sachez*.
 Meulent est .i. fors lieux et sur Saine fondez,
 3925 Et à ceulx de Paris a fait des maulx assez;
 Il le nous faut avoir, ains c'on soit arrestez.
 Nous avons des mineurs, que nous avons mandez :
 La tour ferons miner, si que tantost arez. »
 Et cil ont respondu : « Si soit con vous voldrez. »
 3930 .v.^e arbalestriers ont avec eulx menez,
 Et li contes d'Aussoirre, y fu tous³ apprestez.

¹ Le chastelain a fait tout son argent chargier.

² 3916-3917 :

Lors orent à conseil chevalier et princier,
 Et firent devers le due de Normendie envoier
 Savoir s'il voudroit à leur gré apoier,

Ce fu de celle tour abatre et despecier
 A la fin que jamais n'y eust que guétier.
 Le due s'i accorda : on la fist despecier;
 Ceulx de Rouen s'en voulrent tous releusier.

³ tout.

- A Mante sont venus; là estoit demourez¹
 .i. gentil escuier, qui en gardoit les clefs :
 Tantost fu chevalier et chastelain nommez.
 3935 Mais pour plus enforcier fu tantost garitez,
 Et entour le monstier fist-on faire fossez,
 Tant qu'en la fin li lieux si fu forment fondez,
 Et si très poissamment garnis et ordenez,
 Que de pires chasteaux trouveroit-on assez.
 3940 A Mante font chargier les harnoiz et les trez,
 Arbalestres, harnoiz et fors escus bendez.
 Droit à Meulent s'en est .i. messages alez,
 Quant il vint en la ville, si c'est haut escriez,
 Et a dit à sa gent : « Vostre ville gardez;
 3945 Car voici les François fervez et armez,
 Pour assaillir Meulent : temprement les verrez.
 Bertran du Guesclin y est tous ordenez,
 Et li contes d'Aussoirre et d'autres gens assez². »
 Et quant cil l'ont oy, s'en ont les cuers yrez.
- 3950 A Meulent furent moult couroucié et dolant,
 Quant la nouvelle oïrent que des François vient tant;
 De Mante, qui fu prise, lor va moult ennoiant.
 Tout entour de la ville alèrent enforsant,
 Et portoient chailloux hommes, fames, enfans;
 3955 Pour défendre la ville se vont appareillant.
 Li chastelains estoit en sa tour demourant :
 Si fort estoit la tour qui n'aloit riens doubtant.
 Bien pourvéu furent ens ou tamps de devant,
 De pain, de char salée et de bon vin friant

3932 - 3945 :

là où estoit demourez
 Le gentil chastelain qui en gardoit les clefs,
 Et tenoit le moustier, qui estoit bien frezés
 Et de bonnes guérites estoit bien guérites.
 A Mante fu chargié le harnoiz et les trefz,
 Arbalestes, pavas et maint escu dorés.

Droit à Meulent en est li chevaliers alez.
 Quant il vint en la ville si s'est hautement escriez
 Et a dit hautement : « Vo ville bien gardez;
 Car véci... »

** Qui bien vous assaudront : « Or soiez aprestez
 De défendre la ville qui tant a poostez. »

- 3960 Pour vivre .xv. mois ou plus en .i. tenant.
 Avoit bien pourvée la tour à son commant,
 Et s'avoient batiaux, dont la tour vont gardant;
 Mais dedens Meulent les mist-on à garant.
 Or viennent li François et li hardi Normant,
 3965 Qui mainte nef aloient parmi l'eue amenant
 De bonnes provéances, qui lor sont profitant.
 Li arbalestriers viennent, qui bien furent traiant,
 Et puis les gens de pié, qui furent bon serjent,
 Et gens d'armes aprez, qui les vont conduisant :
 3970 Bien sont appareillié pour faire assaut pesant.
 Tant alèrent no gent et tant vont cheminant¹,
 Qu'il ont véue la tour, qui fu haute apparant.
 Au lez devers Paris vont lor gent conduisant,
 Sur Saine ce sont mis, dont l'eue va courant;
 3975 Illeuc ce sont logiés sur le pré verdoiant.
 Cil de la ville vont aux créneaux démontrant,
 Pourvéu de défendre s'on les va assaillant.
 Landemain au matin, si qu'à prime sonnand,
 Assaillirent la ville, qui Meulent vont nommant.
 3980 Li arbalestrier sont en conroy mis devant,

3971 - 4006 :

Tant alèrent nagent et tant vont cheminant,
 Tant par l'eue de Saine la rivière courant
 Comme par terre enseuant en Seine costiant,
 Qu'il ont vëu Meulent dessus Seine séant,
 Et si ont vëu la tour qui fu haulte apparant.
 Autour de Meulent vont gens d'armes entourant,
 Pour visier où le siège sera le miex séant.
 Bertran de Claquin ne s'i va oubliant;
 Il regarda la ville et la tour ensuiant
 Qui siet en la costière du mont si que pendant.
 Il regarda le pont qui fut et bel et grant
 Qu'Anglois et Navarrais furent fortifiant;
 Faubours y ot derrière et la ville devant.
 Bertran en appela le conte suffisant
 Qui de Sancerre tint la conté vaillant :
 - Conte, ce dit Bertran le noble combattant,
 Vëcy grant forteresse et noblement séant.
 Il y a et tour et ville, et le pont vault autant;

C'est grant chose du pont qui se va défendant
 Séant sur tel rivière que Seine là courant :
 Qui saura bon conseil, si ne le voit célant;
 Car qui aroit la ville et la tour ensement
 Si n'aroit-on pas pris le pont qui moult est grant. -
 - Bertran, ce dit li contes, à quoy aiez pensant?
 Il semble, qui va voz paroles entendant,
 Que la tour et la ville aiez en vo comment :
 Vous ne demandez mie comment on yra entrant,
 Ainçois vïez au pont qui n'est que remenant.
 Se la tour et la ville conquestons maintenant,
 Ou c'on le nous alast de volenté rendant,
 Nous en devrions loer Jhésus le tout puisant
 Ainsi que un tavernier, bourgeois ou marchant,
 D'une debte doit prendre ce c'on li va offrant
 Et puis après il doit plaider du remenant.

- Bertran, ce dit li contes, j'entens bien vo vouloir :
 Vous vourrés bien joyr, conquerer et avoir

Et cil qui sont à pié vont la ville aprochant.
 Là véissiez assaut aux baïlles par devant.
 Plus dru volent quarreaux que la nef n'est courant;
 A piques et à hoes, à maint martel pesant,
 3985 A haches, à espées, il assaillirent tant,
 Que les baïlles coppèrent et vont oultre passant.
 Tant furent cil dedens lassé et recreant,
 Qu'en la tour là-dedens s'en alèrent fuïant :
 En la tour ce sont mis et fames et enfans;
 3990 Il y avoient mis trestout le leur vaillant.
 Garnie fu la tour pour .i. an ensuïant.
 Si avoit .i. grant pont dessus Saine séant,
 Là où assez de gent s'alèrent retraïant;
 Car de jour et de nuit on l'aloit enforçant.

3995 En la tour de Meulent s'alèrent enfermer,
 Et sur le pont aussi c'on faisoit gariter.

Le pont, la tour, la ville sans guaires remanoir.
 De conquerer tel proie convient plus d'un autoir,
 Il nous convient viser par seus et par savoir.
 Au lez devers Paris où il a maint manoir
 Convendra nos gens d'armes à droit siège séoir
 Et donner un assaut, si qu'en faciez douloir
 Tous ceulz qui sont contraire au roy et à son hoir.
 Se par force d'assaut ne les povons avoir,
 La tour ferons miner et à terre chéoir
 Et la ville ensemment où il a bel manoir.
 Il convient que ainsi soit, ne puet remanoir;
 Et après, s'il plaist Dieu et ce soit son vouloir,
 Nous arons le pont, qui qu'en dole douloir. »
 — « Sire, ce dit Bertran, plains estes de savoir.
 Faictes sonner la trompe pour noz gens esmouvoir,
 Pour la ville assaillir que le feu puist ardoir! »
 Ainsi que Bertran recordoit son vouloir,
 Un carrel d'espringalle vint lez lui asséoir;
 Mais à lui ne mesfiat ne à son cheval noir.
 Le cheval de fraieur s'ala tost remouvoir;
 Car le carrel si bruist tel, à dire voir,
 Comme une tour seroit se on la véoit chéoir.

Au conte d'Aucerre dit Bertran au corps gent :
 « Or voy-je bien qu'il y a là-dedens une gent

Qui ne prisent ne aiment le roy ne le régent.
 Si en aront, se Dieu plaist, briefment leur paiement;
 Canon ne espringalle ne leur y vaudra néant,
 Qu'il n'aient à souffrir assez prochainement. »
 Ne say que vous yroie devisant loquement.
 Le siège fu assis et devisé gentement;
 Et furent tout d'acort li prince révérent
 Pour livrer un assaut assez hastivement
 Lendemain au matin sans autre alongement.
 S'il fut dit il fu fait bien ordonnément;
 A l'assaut sont couru moult estounément.
 A défense se sont mis ceulz dedens Meulent,
 Et noz François assaillent bien et hardement :
 Arbalestriers trénoient bien menu et souvent,
 Et cil varlet à pié les targes gentement.
 Là véist-on as harrières assaut et fier content :
 Plus dru volent carrel que plume hauce le vent.

Moult fu fier li assaut et par fière ordonnance :
 Li nobille Normant et li François de France
 Et Bertran qui [Breton] estoit de sa nésance
 Assaillirent as baïlles par telle defiance
 Que les baïlles coupperent à mainte espée blanche,
 Et estoit d'estre prise la ville en grant balance.
 Quant ceulz de Meulent ont choisy l'apparence,

Là Bertran du Guesclin c'est alez hosteler
 En la ville et sa gent s'i vont bien amasser.
 Et encontre la tour, c'on ne les puist grever,
 4000 Ont fait arbalestriers et soldoiers aler.
 Pour la tour de Meulent, c'on ne les puet grever,
 Bertran en est alez au chastelain parler,
 Et li requist la tour, qui li veille livrer,
 Et qui la rende au duc, qui tant fait à loer.
 4005 « Tout sauvement, dit-il, je vous lerai aler. »
 Et dist li chastelains : « Foi que doi S. Omer !
 Ainçois qu'en ceste tour vous puissiez hosteler,
 Vous convendra, je croi, aprendre à haut voler¹. »
 Et il jura la foy qu'à Dieu il doit porter,
 4010 Jamais ne le verra .n. lieues reculer
 Tant qu'il ara la tour : ne li puet eschaper.

Bertran du Guesclin fist fort la tour assaillir;
 Mais assaut ne les fist de riens nulle esbahir:
 Bien furent pourvéu pour longuement tenir.

La défense ont lésée et sont venuz par doubtance
 Vers la tour où il ont bouté leur chevance :
 Pour un an y avoit garnison et pourveance.
 Et puis sur le pont en vont à leur meschance;
 Car ilz n'orent garant ne à pont ne à planche.
 Bertran leur pourchaça assez de desplaisance :
 Tantost Bertran au premier front se lanche,
 La porte de Meulent d'une hache jus lance;
 Avec lui ses barons et sa maignie france,
 En Meulent est venus, en sa main une lance.
 François entrent léans menans tel contenance
 Que chascun qui les voit ot de la mort doubtance.

Or sont dedens Meulent entré li bacheler :
 Bien euidèrent la tour avoir et conqueter;
 Mais bien fu défendue : on la vult bien garder.
 Le conte d'Auceurre, quant il vit bien au eler
 C'on n'aroit pas la tour pour nul assaut livrer,
 Archiers, arbalestriers ont bien fait ordener
 Encontre la gent tant c'on ne les puist grever.
 Moult bien se vont de la tour targier sans fausser,

La ville de Meulent alèrent bien fuster
 Et pillier bien fort et maint rençonner :
 Tant firent c'on leur fist le grant pont délivrer;
 Or n'y a que la tour qui se puisse créter.
 Bertran de Claquin ala parlementer
 Au chastelain, qui vult ceste tour garder.
 Celui vint aux crénaux, quant s'oy appeller :
 « Chastelain, dit Bertran, vueillez-moy escouter :
 Signifier vous vueil et dire et recorder
 De par nostre régent de France qui n'a per
 Que la tour nous vueillez rendre et délivrer ;
 Car, par la foy que je doi à Jéshu-Crist porter !
 Jamès ne me verrés arriere reculer
 Jusques à tant que l'aray : ne me puet eschapper. »
 Et dist li chastelain : « Sire, par saint Omer ! »

¹ 4008-4013 :

« Vous convendra, je croi, s'apandre hault à voler. »

Bertran de Claquin fist la tour assaillir ;
 Mais assaut ne les fist de riens esbahir.

- 4015 Adonc fist une mine et les mineurs fouir,
 Et les faisoit garder, c'on ne les puit honnir;
 Et les mineurs pensèrent de la mine fornir ¹,
 La terre font porter ² et la mine tenir ³,
 Si que cil de la tour ne les porent véir.
 4020 Tant minèrent adonc, ce sachiez sans faillir,
 Que par-dessus ⁴ les murs pueent bien avenir.
 Dessouz le fondement font la terre ravir,
 A fors eschanteillons ⁵ la firent soustenir,
 Grans baux, fors et pesans y ont fait establir.
 4025 Dont vinrent li mineur sans point de l'alentir,
 Et dirent à Bertran : « Quant vous arez desir,
 Sire, nous vous ferons ceste tour ci chéir. »
 — « Or tost, ce dit Bertran, il me vient à plaisir;
 Car puis que cil dedens ne veulent obéir,
 4030 Il est de raison ⁶ c'on les face morir. »

- Li mineur ont bouté à force et à bandon
 Le feu dedens la mine, à lor division.
 Li bois fu très bien oint de graisse de bacon ⁷;
 En l'eure qu'il fut ars, si con dit la chançon,
 4035 Chéi la haute tour ainsi qu'à .i. coron ⁸.
 Et quant icilz dedens perceurent l'achaison,
 Aux créneaux sont venus demander raençon,
 A Bertran se rendirent et furent si prison ⁹ :
 Li chastelains fu pris et tuit si compaignon ¹⁰.
 4040 Ainsi conquist Bertran la ville et le donjon ¹¹,
 Et mist dessus la tour vistement son pennon.

¹ fournir. — ² sevrer. — ³ partir.

⁴ Que par-dessoubz.

⁵ Et à bonnes estaches.

⁶ Il est bien de raison.

⁷ 4033 :

Li mairien furent oings de craisse de bacon.

⁸ La moitié en ché au les devers le mont.

⁹ 4038 :

A Bertran sont venus rendre tuit li prison.

¹⁰ Bertran les envoya à Paris en prison.

¹¹ 4040 - 4047 :

Et fist la ville abatre et la tour de façon

Et sur le pont leuèrent moult riche garnison.

Adont s'en départirent li chevaliers de nom.

Puis fist la ville abastre la fermure environ,
 Et la tour toute jus ausi abasti-on.
 Ceulx du pont se rendirent sans nulle arrestison;
 4045 Bertran y ordena moult bonne garnison,
 Le pont fist enforcer et gariter en son.
 Adont se départirent li chevalier de non :
 Cilz de Roen s'en vont chascun en sa maison,
 Et li bon chevalier, dont il y ot foison ¹;
 4050 Et Bertran s'en ala par devers Pontourson :
 Là se tint à séjour pour la morte saison,
 Et fu o sa moillier à la clère façon.
 Depuis fu adjournez encontre Felleton ²,
 Où Bertran s'escusa par droit et par raison.
 4055 Et en ce tamps, seigneur, estoit hors de prison
 Li riches rois Jehan, qui Dieux face pardon :
 Encontre lui fist-on mainte procession.

En France retourna li riches rois Jehans;

¹ 4049 :

A Paris s'en ala Bertran le damillon,
 Au duc de Normendie qui li donna maint don.
 Depuis ala Bertran à Pontorson.

² 4053 - 4058 :

contre Foleton,
 Ou Palais à Paris, si com lisant trouvon,
 Où Bertran s'excusa par droit et par raison.

Bertran de Claquin s'ala bel excusant
 Et s'en vint à Paris en parlement séant.
 Excuser se vouloit corps à corps en champ
 Oncques envers Guillaume de Foleton le grant
 Ne mesprist nullement, car on l'aloit tenant
 A tort et sans raison par envie puant.
 Et avoit bien tenu quanqu'il ot convenant;
 Se de prison ysi et ala eschappant,
 Rien dist s'à faire estoit, il en feroit autant :
 Toudis demandoit champ Bertran le combatant.
 Guillaume Foleton l'aloit fort redoubtant;
 Car Bertran estoit preux, s'avoit renom grant.
 De ceste chose cy s'ala-on accordant.

Avec le duc régent fu le noble Bertrant.
 En Normendie avoit, au temps dont je vous chant,
 Anglois et Navarrois qui aloient grevant
 Normendie; là fu le castal avenant
 Avec Jehan Jubel le noble combatant,
 Pierre de Saqueinville qui les va confortant
 Et chevaliers plusieurs que pas n'y vois nommant,
 Et au Ponteau-de-Mer vont li aucun tournant.
 A Pacy avoit un chastel suffisant :
 Anglois et Navarrois s'i vont entremellant
 Et tenoient les pas ainsi qu'en conquérant
 Jusques à Vernon et à Rouen ensuiant :
 A grant perdicion fu le pais normant.
 Et en ce temps, seigneurs, dont je vous voys comp-
 tant,
 Le noble roy Jehan, à cui soit Diex garant,
 Estoit hors de prison d'Angleterre la grant;
 En France revint le pais déduisant.
 Mainte procession en *Te Deum* chantant
 Fist-on contre le roy : bien estoit aérant.
 En France revint li noble roys Jehans.

Parmi sa raençon, dont li avoïrs fu grans,
 4060 La duché de Guienne, villes, chastiaux poissans,
 Donna à Edouart, qui moult li fu nuisans;
 Et dura ceste paix, ce ne fu pas long tamps.
 Par devers Normendie estoit tousjours Bertrans,
 Encontre les Engloiz tenoit adès les champs.
 4065 Li Arche prestres fu o lui ses confortans¹,
 Le bon conte d'Assuerre, qui tant fu souffisans,
 Li bers Carenlouet, qui fu aventurans,
 Et autres chevaliers et escuiers, ne vous sai dire quans :
 Des guerres, des assaus firent je ne sai quans;
 4070 Car tant ot d'anemis ou royaume des Frans,
 Que ne les vous diroit homme qui soit vivans.
 Et le castal de Buef estoit moult cunriant
 Le royaume de France; et le greva long tamps;
 Pierre de Saquainville, .i. chevalier normant,
 4075 Si fu Jehan Joïel, où grant fu li bobans;
 Et Bertran du Guesclin, li nobles combatans,
 Leur osta leur orgueil et si les fist meschans²,
 Ainsi con vous orrez quant il en sera tamps.

En l'an mil et .iii. cens et puis .LXIII.
 4080 Trespassa droit à Londres de France li bons roys
 Jehan, qui estoit filz Philippe de Valois;
 En Engleterre fu repassez celle fois
 Pour vérité tenir; car en li estoit foys,
 Largesse et hardement, force, poissance et drois;
 4085 Preudons fu et loyaux, à tous hommes courtoiz.
 De sa mort furent moult couroucié li Angloiz,

¹ 4068 :
Et autres chevaliers et escuiers vaillans.

² 4078-4080 :
Tout droit à Cocherel devant la ville, as champs,
Ainsy que vous orrés quant il en sera tans.
Ly nobles roys Jehans, qui fu preux et courtois,

Se tint en Normendie et ou pais françois
Pour avoir la raençon qu'il promist une fois,
Et livra aux Anglois le pais guyennois;
Et pour tenir couvent au riche roy anglois
R'ala en Angleterre, à Londres, ce fu voirs.
Puis y mourut : ce fut donc grans ennois.
En l'an mil .ccc. et puis .LX. et trois...

S'en furent moult dolant Normans et Bordeloiz,
 Picart et Limosin et trestuit li François.
 Adonc s'esmurent fort Engloiz et Navarroiz
 4090 A l'encontre du duc qui devoit estre rois.
 En la cité d'Evreuz s'asambla leur conroiz;
 En ce país avoit chasteaulx telz .xxiii.¹
 Qui ne prisoient point le duc .i. seul tournoiz;
 Ains faisoient ensamble aliance et eplois.
 4095 Et Bertran li gentilz n'estoit pas à leur choiz,
 Ne li bons quens d'Aucerre, qui tant fu fiers et rois,
 Ne l'Arche prestre aussi, ce tesmongne la vois,
 Li viscoms de Beaumont, .i. chevalier courtois.
 Li ducs de Normendie avoit en celui mois²
 4100 A Bertran du Guesclin, c'onques ne se tint cois,
 Donné de Normendie les dons et les otrois,
 Que mareschal seroit pour li à celle fois.
 Dont il en jura Dieu, qui fu mis en la crois,
 Que les Engloiz feroit courouciez et destrois
 4105 Ou par dedens bataille seroit occiz tous frois.

A Roen fu Bertran à la chièr hardie,
 Gens d'armes fit venir de celle Normandie³.
 Si com il estoit là, vint à lui .i. espie,
 Et a dit à Bertran : « Sire, je vous afie
 4110 Que je viens droit d'Evreux, celle cité jolie;
 Là vi le castal à la chièr hardie,
 Et s'a avec lui moult belle compaignie,
 Chevaliers, escuiers, bonne chevalerie,
 Et fait venir de hors⁴ moult de male maisnie;
 4115 Et iront vers Paris, celle cité antie. »
 Et quant Bertran l'oy, s'a la chièr drécie.

¹ 4092 :

En ce país avoient chiefs chastiaux trente-trois.

³ Bourguignons, Champenois, et couiz de Picardie² 4099-4101 :

Fait Bertran mareschal pour mener ses conrois.

⁴ des fors.

Adont manda secours, à tous chevaliers prie
 Qu'à lui veillent venir banière desploie.
 Li viscoms de Beaumont y vint à chière lie,
 4120 Godefroi d'Anequin, qui fu de Picardie ¹,
 Des arbalestriers ot de haute seignorie :
 Maistres en fu nommez, car je vous certefie
 Que bons chevaliers fu et de bonne lignie.

Bertran du Guesclin fist moult belle assamblée
 4125 Pour trouver les Engloiz, qui mirent lor penscée
 Du royaulme grever, une terre honorée.
 Le bon conte d'Aucerre fu en celle assamblée,
 Et l'Archeprestre aussi, qui ot grant renommée ²;
 Le ber Carenlouet, qui bien feri d'espée;
 4130 Et li Vers chevaliers, qui moult ot grant huée;
 Loys de Hanequerque ³, de Flandres la pueplée;
 Jehan de Senarpont ⁴ n'i fist pas arrestée;
 Thierry de Bournonville, qui âme soit sauvée,
 Qui fu fait chevalier à la bonne journée
 4135 Qui fu à Cocherel : là ot vie finée;
 Et Jehan de Quaieu ⁵ à la brace quarrée;
 Et Guillaume Trenchant de Grainville nommée ⁶,
 Chevaliers, escuiers et gent bien esprouvée.
 Ne sai que la chançon vous en fust demenée;
 4140 Mais c'estoit une gent qui doit estre honorée,
 Et dont bonne chançon doit bien estre chantée.

Toute gent de grant bien, hardie et combatant,
 Avoit en sa compaignie le nobile Bertrant;
 D'aquerre grant honnor estoient desirant.
 4145 Godefroy d'Anequin les va araisonnant :

¹ 4120 - 4121 :

Le sire d'Annequin qui fu de Picardie,
 Le sire des arbalestriers, où a haute seignorie.

² 4128 :

Ly Arcsprestre y fu, qui ot grande huée.

³ Hennequerque. — ⁴ Serarpont.

⁵ Caieu.

⁶ Le bon conte gentil d'Aucerre la loée.

« Seigneur, dit Godefroi, or alez apregnant
 Auquel lez li Engloiz et nostre malveillant
 Porront estre trouvé; moult le voiz desirant.
 En guerre faut aviz et force en combatant;
 4150 Aviz est d'assambler, science y couvient grant,
 Et sens de l'assaillier viser convient et quant. »
 Li viscontes li dit doucement en riant :
 « Maistres, vous dites bien, selon mon esciant;
 Il couvient les coureux donques aler devant,
 4155 Et dirons auquel lez il nous iront trouvant. »
 — « Vous avez moult bien dit, sire, » ce dit Bertrant¹.

Or sont li chevalier tous ensamble aüné,
 Visant comment seront en ce fait ordené².
 Là furent .x. coureux par accort devisé
 4160 Pour espier Engloiz, où il seront trouvé.
 Dit celui de Beaumont : « Oez ma volenté;

« Mes qui de mon conseil vouroit aler ouvrant,
 Au Pont-de-l'Arche yrons droit chevauchant;
 Et puis les coureurs enverrons devant
 A la Croix Saint-Lieffroy; là nous iront trouvant
 Ou droit à Pacy souz Cocherel séant. »
 A son conseil s'en vont li baron accordant.

4158 - 4175 :

Et orent à conseil le prince nature.
 De Rouen se partirent la nobile cité;
 Là peüst-on veïr maint heaume gemé.
 Au Pont-de-l'Arche yront, la riche fermeté;
 De Rouen sont partis : n'y ot plus demouré.
 Là peüst-on veïr maint destrier ensellé,
 Banières et pennons et maint sommier troussé.
 Ceulz de Rouen les ont convoiez et festié,
 Et les ont commandé à Dieu de maïsté
 Qui leur doint faire chose qu'à Dieu viegne à gré.
 Car de Rouen y ot maint bon bourgeois armé
 Et maint bon arbalestrier hardy et redoubté.
 Dames et damoiselles ont au départir ploré.
 Et Bertran le gentil a ceste gent menez
 Tant que dedens le Pont-de-l'Arche sont entré.
 Là se sont reposé et moult bien courroïé;

Là furent li cheval richement referré;
 Là vindrent maint mareschal qui orent apporté
 Haches, dagues, espées dont l'acier fu trempé,
 Que noz geus achetoient volentiers et de gré.
 Et dirent l'un à l'autre : « Soions bien courroïé;
 Car nous arons bataille ains le tiers jour passé
 Puis qu'en son conduit nous a Bertran mené;
 Car qui n'a de combatre bon cuer et volenté
 Avec Bertran ne doit point estre conversé. »
 Ains se sont no gent garny et apresté,
 Et puis du Pont-de-l'Arche se sont trestoutz sevréz,
 Et par dessus les champs rengiez et ordonnez,
 Ainsî com pour combatre il estoient ordonné.
 Bertran conta sa gent et bien les a esmé;
 .xl. combatans a par conte trouvé.
 Adont les a Bertran gentement conforté :
 « Seigneurs, ce dit Bertran, or soions assuré,
 A Dieu le veu! se nous avons Englois trouvé,
 Vous les verrés destruit et tous desbareté;
 Et feussent deux contre un, je n'y aconté un dé;
 Car Dieu et le bon droit où nous sommes fondé
 Nous pourra bien aidier, ne vous n'aiez doubté. »
 Bertran et li seigneur ont tantost ordonné
 .x. coureurs qui vont régnant par le régné

Je vous dirai .i. pas où nous serons trouvé :
 Il a à Cocherel une vingne et maint pré,
 Et si est l'eaue dure, où bien serons passé,
 4165 Et si seront moult bien no chevaux abruvé,
 Et se nous avons soif, nous buons à plenté.
 Si est aussi le mont c'on monte sans degré,
 Par où nostre anemi seront bien avisé.
 Tant qu'ilz soient ou mont dont je vous ay parlé,
 4170 Il ne pueent par nous en riens estre grevé.

Véoir s'il trouveront le capital aduré;
 Et se par aventure ont les Anglois trouvé,
 Pardevant Cocherel soient tost retourné :
 Là trouveront Bertran et le riche barné.

Dehors le Pont-de-l'Arche fu Bertran et sa gent
 Rengiez et ordonnez pour attendre content;
 Belle chose à véoir estoit certainement :
 De la clarté des armes, tous li temps en repleut,
 Mainte banière ausi en baliant au vent,
 Sonner y oïssiez maint noble instrument.
 Oncques puis que Jhésus souffri en croiz tourment
 Ne vit-on tel arroy de si petit de gent;
 Car sur le tout n'estoient que environ .xii.
 Et vouloir de combatre, desir et hardement,
 Bertran leur donna cuer, et va de renc en renc
 En disant : « Mes enfans, or aiez sentement
 Et souvenance en vous d'acquerre bonnement
 La gloire des sains eieulx tout du commencement;
 Car qui pour seigneur en bataille mort prent,
 Dieu a de lui pitié, où gloire si l'atent;
 Car on se doit combatre aventureusement
 Pour sa terre défendre; Caton le nous aprent.
 S'il en y a nul de vous qui se sente noient
 Estre en péchié mortel, je vous pri bonnement,
 As cordeliers s'en voit confesser erramment.
 Car Dieu dist un parler escriptureusement
 Que pour un pécheur on mouroit plus de cent. »

Quant les gens d'armes oyrent Bertran en son parler,
 Lors dient li uns à l'autre : « Je vous pri sans fausser,
 Se Bertran de Claquin si se met au cler,
 Que les Anglois félons devons tantost rencontrer :
 Jà ne desist telz mo; alons nous confesser
 Et soions en estat de la mort endurer,

Car Bertran nous fera mourir ou sucier. »
 Adout s'en vont gens d'armes gens à foisson con-
 fesser

Aux cordeliers tout droit, on pavoit avisier
 Dehors le Pont-de-l'Arche : là se vont ordonner :
 Confex et repentans se vont de là sevrer
 Desirans de combatre et d'eulz aventurer.
 Ainsi par ordonnance voulrent tant cheminer
 Que à la Croiz Saint-Lieffroy ilz se pourent trouver;
 Par dedans l'abbaye là alèrent entrer.
 Là se vont raffréchir et moult bien ordonner,
 Et ail varlet s'en vont par le pais fourrer
 Et vont de ville en ville pour vitaille trouver.
 Et quant il peuent par ces maisons trouver
 Les haches, les coignes pour le bois couper,
 Avec eulz les emportent : noz gens le vont livrer;
 De ses haches s'alèrent pourveir et cointier,
 Et dirent l'un à l'autre : « Par les sains Saint-Omer!
 Mielx vault d'une tel hache que d'espée frapper;
 Qui en seroit actaint bien se pourroit vanter
 Diex aroit à amis s'il pavoit mais parler. »
 Là orent tant de haches que ne's scevent nombrer;
 Par ses haches couvint seigneurs et Anglois finer
 Tout droit à Cocherel, si comme orrés conter.

De la Croiz Saint-Lieffroy, l'abbaye d'onnour,
 Estoit li bers Bertran, avec lui la gent Francour.
 A Bertran s'apparu maint noble courcour
 Et lui ont dit : « Chevalier sire, par Dieu le Sauveour!
 Nous ne povous trouver ne environ ne entour
 Homme ne paisant ne nul labourour
 Qui nous sache conter ne dire le voirour
 Là où est le capital; mès sachiez sans nul tour,
 Il est issu d'Evreux où il a maint debtour,
 O lui bien .xiii.^e d'Anglois bon joustéour

- Si descendent aval, il sont mort et maté. »
 Et cil ont respondu : « Vous avez bien parlé. »
 Lors se sont esméu, quant virent avespré,
 Car li tamps estoit chaux, sachiez de vérité,
 4175 Droit à la Pentecouste c'on appelle en esté.
 Li ducs de Normendie, qui tant ot poesté,
 Devoit porter couronne droit à la Trinité,
 Et s'en aloit à Rains prendre sa royaulté;
 Là estoient baron, duc et conte à plenté.
 4180 Pour la feste du roy et la sollempnité
 Estoient maint seigneur venu et arresté.
 Et pour tant li Engloiz avoient bien visé
 D'entrer ens ou roiaulme tout à lor volenté,
 Pour faire au jeune roy vilonnie et vilté;
 4185 Car il ne savoit pas qu'il avoient pensé ¹.

Le pais vont cerchant et les voies toute jour;
 Mès ne povons savoir là où est leur retour. »
 Quant Bertran les entent, si respont sans demour :
 « Par foy ! je ne puis croire que ces gens boisour
 Ne soient près de cy muciez en un destour;
 Il nous cuident seurprendre ainsi que le pastour;
 Mès nous leur jouerons ainçois d'un autre tour.

« Or tost, dist Bertran au courage roiel,
 Entre vous, coureurs, soiez prestz et ynel.
 Alez courir les bois où il a maint aubel,
 Et prenez vostre tour par devers Cocherel
 Qui siet desoubz Evreux; c'est un petit hamel.
 Là nous pourrés trouver briefment sans nul rappel:
 Maintenant en yrons, s'il plaist à saint Marcel;
 Là nous rapporterés, s'il vous plaist, de nouvel
 Quel part est le capstal et li Anglois bedel;
 Car il nous fault encontre eulz avoir le champel;
 Jamès ne seray lyé au cuer ne au fourrel,
 Si seront Anglois mis en dolant quaresmel.
 Les gens seront tous mors, il y lairont la pel;
 Et fussent trois contre un, je n'y conte un poirel. »
 Lors s'en vont li coureours parmi un vaucel.
 Et Bertran a fait sonner tost main menestrel.
 De la Croix Saint-Lieffroy lessièrent le lieu bel,
 En moult belle ordonnance rengiez sur le praiel

Apretez de combatre de bon cuer et de bel.
 Bertran les conduisoit disant maint mot nouvel.
 « Seigneurs, ce dit Bertran, n'aiez pas cuer d'aignel.
 S'il y a nul couart qui doute ait de sa pel,
 Je li doing bon congié d'aler en son hostel;
 Car briement say de vray que nous arons champel.
 Et s'il y a celui, ne vieil ne jouvenceel,
 Qui se mette au fuir, par Dieu qui fist Abel !
 Encroer le feray parmi le hasterel. »
 Et quant François l'oyrent, si ont dit par revel :
 « Nenni, nenni, Bertran, pas n'avons cuer de vél.
 Nous mourrons ou vivrons o vous sur le préel. »
 Tant ala ceste gent de quoy je vous appel,
 Que par dessus Evreux perçurent Cocherel.

Bien près de Cocherel sont Anglois arresté.
 A ce jour faisoit chant : ce fu en esté;
 Li duc de Normendie que Diex gart de ganté.

¹ Le faulz capstal de Buech s'estoit en lui vanté
 Qu'il livreroit le roy et son riche barné
 Au riche roy Anglois; mais Bertran l'aduré
 Et ses gens briefment li voudrent changier le dé.
 S'il plaist à Dieu de gloire qui maint en Trinité
 Il aront tel encontre qu'il seront desbareté.

Seignor, à ycel tamps que vous avez oy,
 Fu le castal de Buef, qui le cuer ot hardi,
 A noble compaignie qui furent bien garni :
 Jehan Joïel estoit tousjours avec lui;
 4190 Pierre de Saquainville ¹, qui puis s'en repenti;
 Et d'autres chevaliers et escuiers aussi.
 Et c'estoient trestous ensamble départi,
 Et faisoient grant paix ², sans noise et sans cri,
 Pour l'amour de Bertran qui redoubtoient si.
 4195 Ainsi vont chevauchant que nulz ne les choisi,
 Et prenoient les boiz et le chemin joli ³.
 Et Bertran et li sien, si com avez oy,
 Venoient fièrement à loi d'omme hardi.
 N'i ot tromppe sonnée ne autre cor bondi,
 4200 Ne nulle chalemie ne bombarde aussi.
 Godefroy d'Anequin, .i. chevalier joli,
 Ses bons arbalestriers mena avec li ;
 Li bons conte d'Auçoire ses gens y conduisi;
 Li viscoms de Beaumont mie ne lor failli;
 4205 Et Bertran du Guesclin, qui Dieux face merci,
 Mena l'arrière-garde ainsi qu'avez oy.
 Tant se sont exploitié, pour vrai le vous affi,
 Qu'il virent Cocherel, dont furent resjoy.
 Par-delà l'eaue d'Eure, pour certain le vous di,
 4210 Sont venus li François armé et fervesti,
 Si sont descendu en mi le pré flori.

Ainsi que nostre gent, dont je vous seignifie,

¹ Pierre de Saqueinville.

² S'aloient tous cheminans.

³ 4197 - 4211 :

Maint coureurs avoient li Anglois dont je dy,
 Ne Bertran ne savoit des Anglois un espy;
 Or les pourra véoir briefment par devant luy.
 Tant est alé Bertran et sa gent avec luy
 Qu'il vinrent à Cocherel, un hamelet chesty.

La rivière d'Evreux queurt assez près d'enqui;
 La rivière passèrent noz François seignouri.
 Chascun est descendu enmy le pré flouri
 Pour eulz reposer et estre rafreschy.
 Là vinrent les coureurs qui ne treuvent nului;
 S'estoient li Anglois enmi le pré fueilli
 Ou mont de Cocherel, si com avez oy.

Ainsi que ceste gent dont je vous seignifie.

Furent à Cocherel, en une praerie,
 Par de deçà le mont¹ trestous par compaignie
 4215 Pour eux à rafrechie, car le chaut les agrie,
 A tant es les coureux, tous .x.² à une fie,
 Et on³ dit haultement à la chevalerie :
 « Seigneur, esté avons en plus d'une partie,
 Escouté et visé en manière d'espie ;
 4220 Mais nous n'avons véu homme qui soit en vie,
 Chevalier n'escuier pourchassier envaye. »
 — « Par ma foi ! dit Bertran, je ne sai que j'en die⁴ ;
 Mais ne me partirai s'aray nouvelle oye,
 Car vois-ci le chemin de l'averse partie. »
 4225 A ce mot s'accorda toute la baronnie.

Ainçois que nostre gent véissent apparant
 Le castal et sa gent qui le vont aprochant,
 Fist ordener sa gent le nobile Bertran.
 Li viscoms de Beaumont au corage vaillant⁵,
 4230 Et li autre baron là vont lor gent nombrant,
 Et furent .xl.⁶ toute gent combatant :
 Li mendres au besoing y vali .i. Rolant.
 Bien confessé estoient chevalier et sergent
 Tout droit au Pont-de-l'Arche, où ilz furent passant⁶.
 4235 Tuit prest furent adonc, je le vous acréant,
 Pour vivre et pour morir par le Jhésu commant :
 N'i a celui ne voit bataille desirant ;
 Et estoient trestous corouciez et dolant
 Que leurs fors anemis ne vont plus tost trouvant⁷.

¹ le pont. — ² trestous. — ³ et ont dit.

⁴ « Se je eusse couru, je ne me doute mie
 Que je n'eusse trouvé du capital la compaignie ;
 Mès je doute et croy que d'Englois la maistrie :
 Vous savez miez trouver une grant huche remplie
 Ou coffre desfermée ausi qu'en roberie,
 Pour pillier les joyaux qui vostre ne sont mie :
 Tel chose ferez miez, selon mon estudie,

Que trouver les Anglois et joster une fie ;
 Car j'oseroie bien jurer le fruit de vie
 Qu'Englois ne sont pas loing ne lieue ne demie. »

⁵ Le conte d'Aucerre c'on doit nommer devant.

⁶ si com j'ay dit devant.

⁷ 4239 :
 Que li Englois félou ne leur viennent devant.

4240 Li Arche prestres dit haultement en oiant :
 « Seigneur, se il vous plait et l'alez accordant,
 Je menrai de ma gent de là ce dérubent¹
 Pour savoir se verront les Engloiz apparant;
 Et, se besoing me croist, je l'irai bien mandant. »
 4245 Et cil ont respondu : « Vous alez bien parlant;
 Se nous avont besoing, si nous faites garant. »
 Li Arche prestres dit : « Je le vous acréant. »
 Ainsi se départi com je vous vois comptant,
 Dont il ot le sien cuer couroucié et dolant,
 4250 Car il revint à tart à l'onour² qui fu grant,
 Ainsi com vous orrez recorder ou rommant.

Seigneur, or escoutez, franche gent honnourée,
 Une bonne chançon de bien enluminée³;
 Ains de plus véritable ne fu nulle rimée.
 4255 Tuit li noble baron dont j'ai fait devisée
 Furent tuit descendu à pié celle journée,
 Et là se sont trestuit rafreschi sur la prée.
 Atant es .i. héraux criant à la volée,
 Qui descendi aval de la montaigne lée,
 4260 Et a dit à no gent à moult haute alenée :
 « Beaux seigneurs, tenez bien vostre gent ordenée,
 Car voici les Engloiz à banière levée;
 Jà bien tost les verrez, si vous plait et agrée. »
 Et quant Bertran l'oy, s'a la teste levée,
 4265 Et a dit à sa gent parole bien nottée :
 « Beaux seigneurs, ne faciez nulle chièr effrée;
 Nous arons, se Dieu plait, une noble journée;
 Huy verra-on les bons pour avoir renommée;
 Aujourd'uy verra-on qui tenra bien s'espée,
 4270 Et qui tenra l'escu et la lance avalée;

¹ desribant. — ² l'estour.

³ 4254-4257 :

Ainsi que l'Arcepreste ot fait la dessevrée.

Qui amera honnor et prouesce adurée ¹,
 A tousjours l'en sera la grâce réprouvée. »
 A ycelle raison que je vous ai comptée ²,
 Ont véu du castal la banière levée
 4275 Lassus en la montaigne bien prez de la ramée ³.

Quant Bertran la banière choisi du castal
 Lassus contre le mont haut levée en estal,
 Il en a Dieu loé, le père espérital.
 Li viscoms de Beaumont a dit en général :
 4280 « Sire Bertran, dit-il, tenons-nous en ce val,
 Et regardons Engloiz et l'estat communal :
 De monter contremont nous porroit venir mal,
 Et amenrir forment l'estat du sanc roial. »
 — « Nous n'i monterons jà, dit Bertran l'amiral;
 4285 Ains les attenderons à pié et sans cheval,
 Et seront tuit à nous nos anemis mortal.
 Je donne au jeune roy le noble castal :
 Se sera son estraine à son estat royal. »
 A tant es les Engloiz à pennons de cendal ⁴
 4290 Et regardent François, qui estoient aval :
 Ne les prisoient pas la monte d'un estal ⁵.

Ou mont de Cocherel sont venu li Engloiz,
 Les banières monstroient par dessus aux François,
 Enseignes et escus et glaives les fers drois.
 4295 Moult ordenéement se tinrent lez les bois;
 Et no gent les regardent, qui furent ès maroiz.
 Par delez une haie, où grant fu li destrois,

¹ « Qui pourra aujourd'uy bien faire sa journée. »

² « Là sus en un boquet en la montaigne lée. »

³ 4275-4276 :

Et quant Bertran la vit, grant joie en a menée :
 - A pié! à pié! dist-il, franche gent honnourée!

En conroy vous metez comme gent bien serrée :
 Tous ces gars seront noz, ains que soit la vesprée. »

Quant Bertran a véu la banière au capetal.

⁴ sandal.

⁵ la montance d'un ail.

4300 Estoient ordené et tiennent bien leur ploiz,
 Et jurent Jhésu-Crist qui fu mis en la croiz
 Qu'Engloiz attenderont armez en lor harnoiz.

 Ainsi furent François sà jus en la vallée,
 Et Engloiz sur le mont menoient grant huée,
 Et se tiennent tuit coy à banière levée.
 Le castal parla et dit sans demourée :
 4305 « Que ferons-nous? seigneurs, dittes-en vo pensée.
 Voilà nos anemis, qui font chièrè doubte;e;
 Jà bataille n'arons, c'est bien chose averée,
 S'aval ne descendons contre eulx de randonnée;
 Car pas ne venront cy, la montaigne lor vée. »
 4310 Pierre de Saquainville a la raison monstrée,
 Et dit au castal, sans point de l'arrestée :
 « Se là jus descendons, no gent sera lassée :
 Le pire .ii. contre .i. arions ceste journée;
 Mais nous attenderons, si vous plaît et agrée,
 4315 Qu'en autre place soit l'aventure trouvée¹. »
 Et dit Jehan Joïel : « Telle est bien ma pensée. »
 Ceste parole fu de chascun accordée,
 Et furent en ce point jus à la vesprée.

 Quant ce vint sur la nuit, si qu'à soleil couchant,
 4320 Bertran du Guesclin ne s'i va arrestant.
 Les chevaliers de l'ost va trestous assamblant;
 Le bon conte d'Auçoire va premier appelant,
 Le viscoms de Beaumont appela ensuiant,
 Le Besque de Villaines, le noble combatant,

¹ 4316-4320 :

Et dit Jehan Juhel : « Telle est bien ma pensée :
 Soions .ii. ou .iii. jours en ceste place lée;
 Amex avons à vivre du tout à nostre grée.
 Vous verrés ceste gent là val toute affamée,
 Et puis si s'en fuiront comme gent effraée ;

En fuiant les yrons trestous mettre à l'espée. »
 — « C'est voirs, dit le capstal, ad ce conseil m'agrée. »

Quant ce vint sur la nuit au soleil couchant,
 Bertran de Claquin ne s'i va arrestant.

- 4325 Godefroi d'Anequin, .i. chevalier vaillans ¹,
 Olivier de Mauny, .i. chevalier plaisant,
 Robert de Vilequier n'i va mie oubliant;
 Celui y va moult bien Bertran araisonnant,
 De Frontebois aussi le vassal souffisant,
 4330 Et Crésonnelle aussi, qui bien va tourniant,
 Et maint bon combatant dont je me tais à tant.
 « Seigneur, ce dit Bertran, oez mon escient :
 Cil Engloiz de lassus nous iront affemmant,
 Bien que contre nous point n'iront descendant;
 4335 Et se nous y montons, nous en serons dolant :
 Ainsi perderons-nous nostre tamps maintenant.
 Mais je lor manderai, se l'alez accordant,
 Place lor liverrons du tout à leur commant,
 Demain par droit acort, aprez soleil levant. »
 4340 Et cil ont respondu : « Vous alez bien parlant ². »
 Il ont pris .i. héraut, et li vont commandant
 Qu'il voit au castal la nouvelle comptant.
 Et cilz a respondu : « Je ferai vo commant. »
 Et puis monta tantost sur son cheval courant,
 4345 Le grant chemin ferré s'en va esperonnant.
 Li Engloiz ont véu le héraut chevauchant,

¹ 4325-4334 :

Godeffroy d'Annequin, un chevalier vaillant,
 Qui des arbalestriers fu maistre son vivant,
 Messire Enguerran d'Eudin le conquérant,
 Le seigneur de Rambures qui estoit avenant,
 Robert de Villoquier ne s'i va oubliant,
 Le sire de Sempy s'i bouta bien avant,
 Celui de Bettencourt ne s'i va arrestant,
 De Fronteboz aussi le vassal robillant,
 Et Jehan de Caieu qui tant ot fier semblant,
 Et Robert de la Treille et Guillaume Trenchant.
 « Seigneurs, ce dit Bertran, or oez mon semblant :
 Bien voy où cil Englois de là sus vont tendant;
 S'il peuent nullement, ilz nous yront afamant.
 Bien voy que point n'yront contre nous defendant
 Ne jus de la montaigne n'yront point avalant. »

² 4341-4342 :

« Place leur liverrons du tout à leur commant
 Demain au matinot, se l'alez accordant.
 Mais huymais il est tart, soleil va abessant;
 Envoyez-y devant droit à soleil levant. »
 Ceste nuit vont no gent moult bon gait ordonnant;
 A vivre orent petit, ce leur va desplaisant.
 Quant ce vint lendemain, à soleil levant,
 François dessus le mont aloient regardant
 S'enfouy s'en estoient li Englois en courant;
 Mès nennil : on voit bien leur baniere en estant.
 Englois cuidoient bien, par certain convenant,
 Que François s'enfuissent par l'estane;
 Mès ad ce ne pensoit ne le petit ne le grant;
 Ains doubtoient qu'Englois n'alassent à garant.
 Bertran prist un héraut et li va commandant
 Qu'il s'en voit au capstal la nouvelle contant,
 Pour place deviner, si com j'ay dit devant.

Des nouvelles oïr vont forment desirant.

Tant ala li héraux dont j'ai fait mencion,
 Qu'as Engloïz est venus, dont il y ot foison.
 4350 Le castal demande haultement à cler son,
 Et quant il l'a véu, si l'a mis à raison.
 « Sire, dit li héraux, oez m'entencion ¹.
 Bertran du Guesclin, qui tant a de renon,
 Le bon conte d'Auçoire et tuit li compaignon
 4355 Vous mandent de par moi, n'en ferai celison,
 Se vous volez avoir à eulx bataille ou non.
 Car se vous la volez, il lor vient bien à bon ²,
 Et demain au matin, sans point d'arrestison,
 Place vous liverront à force et à bandon,
 4360 Oultre celle rivière .iii. très d'arc d'un bougon;
 Là où il vous plaira le vous liverra-on.
 Et se vous ne volez, encores vous mand'-on ³,
 Alez encontre lui, au col vostre blaison,
 Ou Pierres dit Joïel ou Saquainville en son,
 4365 Pour courir vos .iii. cops de glaive de randon.
 Qui sera abatus devant sur le sablon,
 La place liverra à sa devisioun
 Ou il retournera lui et si compaignon
 Et la place laira, s'ira en sa maison. »

4370 Quant le castal oy le héraut qui parla ⁴,
 Le castal li dit, que point ne s'arrasta :

¹ 4353-4354 :

« Bertran de Claquin et tuit li compaignon. »

² 4358-4360 :

« Place vous liverront à force et à bandon,
 Maintenant en présent sans point d'arrestison,
 Oultre ceste rivière .iii. trais à .i. vagon
 Ou deçà s'il vous plaist, à vo commandison. »

³ 4363-4365 :

« Alez contre Bertran de Claquin le preudon

Vous et Jehan Johel et celui c'on dit Pieron,
 Celui de Saqueinvillie ou autre champion
 Et pour courir de glaive à force de randon. »

⁴ 4370-4371 :

Quant le héraut oy le capstal qui parla,
 Il se taisy tout coy, c'onques mot ne sonna;
 Et le capstal lui dist, que point ne s'arresta.

« Gentilz héraux, dit-il, ne vous celeré jà :
 Je congnois bien Bertran et le voloir qu'il a;
 Mès de tant vous en di que quant le jour venra,
 4375 Que bataille de nous et de ses gens sera;
 J'asssemblerai à lui, par Dieu qui tout créa!
 Et si descendrai aussi quant me plaira.
 Mais il n'est mie tamps; car ainsois me venra
 .i. secours que j'atens, qui point ne me faura. »
 4380 — « Adieu, dit li héraux, puis qu'ensement vous va;
 Tout ce que m'avez dit bien tost il le sara.
 Mais de tant vous en di, ne vous en vantez jà,
 Ce n'est mie par nous que bataille n'i a,
 Car monseigneur Bertran moult désirée l'a. »
 4385 Adont est descendus et le mont avala,
 Et revint aux François et puis lor raconta
 Ce que castal dit et ce qui lor manda¹.
 Ainsi toute la nuit la chose demora.
 Bertran c'est avisez comment se maintendra,
 4390 Et comment aux Engloiz la bataille aura.
 Il fist gaitier le soir tant que l'aube creva,
 .ii. jours avec .ii. nuis tout ainsi furent là.
 Or oez de Bertran de coi il s'avisa :

¹ 4387 - 4396 :

Ce que le captal dist et ce que leur manda.
 Ainsi toute la nuit leur chose demoura;
 Deux jours et .ii. nuis furent en ce point là.
 N'avoient que mengier, la faim les apressa
 Et les Angloiz ont vivrez tant com on souhaida;
 Car ilz orent bien qui leur en aporta.

Bien près de Cocherel sont François en l'erbage:
 N'avoient que mengier, de faim sentent la rage;
 Sans pain mengassent bien le lait et le fromage.
 Le pays où ilz furent fu désert et umbrage;
 Devant leurs ennemis estoit nostre barnage,
 Pour ce n'osèrent suivre li bon marchand sage
 Pour vivres apporter; trop doubient le dommage.
 Nos gens ont envoié leurs variés au fourage;
 Mais chose n'ont trouvé qui leur porte avantage,
 Fors tant que ilz trouvèrent villains en un village,
 Cuidèrent assembler près d'un bon pasturage

Des haches du pais .iii.^e (que mentirai-ge?)
 Telles comme boquillons portent en leur ouvrage:
 Bien les cuident porter li paisant au faige;
 Mais les variés de l'ost qui quieussent le fourage
 Occirent les villains, n'y prirent autre gaige;
 Les haches apportèrent en l'ost sans demourage;
 Par ces haches reçurent Anglois maint dommage,
 Ainsi que vous orrez, comment que un pou atarge.

Dolens furent François, courouciez et ensions,
 Qui n'orent que mengier chevaliers ne barons;
 Char de chevaux mengèrent par défaut de moutons.
 Quant li seigneur ont fain en tel establisons,
 Vous pavez savoir ausai ont li garçons.
 Quant ce vint au tiers jour, jà ne vous en mentirons,
 De fain en chéy planté en pasmisons.
 Oyez dont s'avisa Bertran qui fu prodoms.
 « Seigneurs, ce dit Bertran, oyez que nous disons. »

Le conseil a mandé, et chascun y ala
 4395 Pour oïr de Bertran ce que dire voudra.

« Seigneur, ce dit Bertran, oez que nous dirons :
 Je me sui avisez comment nous le ferons ;
 Nous serons tuit d'acort qu'ès chevaux monterons ,
 Et tout nostre harnoiz et ce que nous avons
 4400 Ferons passer ceste eaue , que n'i arresterons ¹,
 Et ferons tous samblant que nous nous enfuions.
 Et li Angloiz lassus qui verront nos façons
 Cuideron plainement que nous nous enfutions
 Et que de grant paour de si nous départons.
 4405 Aval descenderont , ainsi que nous cuidons ;
 Si descendent aval , si que nous le véons ,
 A force de cheval à eulx retournerons ,
 Banières desploées et les dorez pennons.
 Et soions trestous près et mie n'i faillons ,
 4410 Et c'on le die en l'eure à tous les compaignons ,
 A tous les chevaliers et à tous les garçons.
 Et j'ai Dieu en couvent , que s'ainsi le faisons ,
 Que je croy fermement nous les desconfirons ;
 A l'Arche prestre aussi ce fait-ci manderons. »
 4415 Et cil ont respondu : « Cilz consaulz si est bons ² :
 Tout ainsi sera fait et trestous l'ottrions. »
 Dont ont fait assavoir à chascun ses façons ;
 Tout ainsi c'on aprent as enfans lor leçons ,
 Ainsi fu à chascun faite division.

4420 Qui véist à celle heure les chevaliers monter
 Et prendre lor harnoiz et les varlés trousseur,

¹ - Les varlés, les sommiers tout devant mettrons,
 Et nous yrons derrières; nostre gent conduirons. »

² 4415 - 4420 :

« Ce conseil cy est bons :
 Tout ainsi sera fait et ainsi l'otroyons. »

Ainsi fu faicte à chascun devisions :
 Tous furent enjoys de ces establisons.

Quant Bertran ot ainsi dit le sien penser,
 Qui véist à colle heure li chevalier monter.

Il cuidast proprement que se fust pour aler
 Et que jamès de là n'en deust pié retourner.
 Au castal sont alé li Angloiz recorder :
 4425 « Sire, François s'en vont, n'osent plus demorer. »
 — « S'en vont? dit castal. Onques n'oy compter
 Que Bertran se daignast de place destourner. »
 — « Si fait, dit li Engloiz, con nous voit arriver,
 Bien les porrons de ci véoir et regarder. »
 4430 Dont vindrent li Engloiz sur la roche monter,
 Et véoient les François oultre l'eaue passer ¹.
 Lors dit le castal : « Il nous fault avaler,
 Et Bertran du Guesclin nous convient revider;
 Au jour d'ui le verray ² du tout deshonnerer,
 4435 Et mettre en tel parti, se je puis assener,
 Que mais ne s'ozerà devant prince monstrier. »

Le castal et sa gent furent bauz et lié
 Quant il virent Bertran passé et eslongié.
 Pierres de Saquainville fu au cuer couroucié
 4440 De ce c'on s'en aloit et c'on avoit laissé
 Le mont où il estoient scéurement logié.
 Mancion de Bramborc ³, .i. Breton affaitié,
 Dit à Jehan Joïel, qu'à .i. lez ot sachié :
 « Jamès ne me créez se Bertran l'enragié
 4445 Ne retourne tantost que serons aprochié. »
 Et dit Jehan Joïel : « Trop avez folié,
 Qui parlez ensement; ne faites l'esmaié,
 Se de lui vous doubtez, se n'i mettez le pié :
 Cilz qui n'a point d'argent n'a que faire au marchié. »
 4450 Ce dit Jehan Joïel à la chièr hardie ⁴ :
 « Convient-il pour .i. homme plain d'outrecuiderie

¹ Les malles, les variés, fist-on devant aler;
 Et François vont derrier pour les sommiers garder.

² vouray. — ³ Mancion de Brambourc.

⁴ Le plus outrecuidié qui fust ou monde en vie.

Perdre sens et honnour et sa grant seignourie?

Telz redoubtent Bertran, ne le cognoissent mie.

Et la guerre si est aventure et folie :

1453 Li uns y prent santé, li autres maladie,

Li secons y fait sens et li autres folie ¹.

Telz desconfit au soir son adverse partie

Qu'au jour d'ui perdera les membres et la vie :

Une heure est de gaignier et l'autre ne l'est mie ;

1460 Et en droite aventure, je vous acertefie,

Met-on les oeufs couver, je le di à la fie ². »

[M]ancion de Brambore à ce cop se taisoit ;

Il se taisi adont, mès assez plus pensoit,

Et non pour quant Bertran si durement haoit

1465 Que très bien le volsist avoir occi tout froit.

Car .ii. de ses cousins, à qui prez attenoit,

Li ot ³ occiz Bertran en Bretagne tout droit.

Or se sont avalé li Engloiz du destroit,

Et disoient trestuit que Bertran s'en fuioit.

1470 Mais Bertran fu liez quant avaler les voit,

Dit à Tiébaut du Pont, qui delez lui estoit,

.i. moult bon escuier et que Bertran amoit :

« Tiébaut, ce dit Bertran, nous tendons à la roiz ⁴ :

Voici les oiseaulx pris, il avolent tout droit. »

1475 Aussi tost qui fu tamps et que l'eure venoit,

La trompette Bertran si haultement sonnoit

Que tous li plus lointains bien oir le pooit :

Lors se sont retourné à force et à exploit.

La trompette Bertran fu haultement sonnée ;

1480 Lors se sont retourné trestous chière levée.

Mainte trompette y fu oie et escoutée,

Et se sont retourné en faisant grant huée.

* 4456 :

Li secont y fait sanc et l'autre ne s'esbanie.

² on l'a dit mainte fie.

³ Li uns. — ⁴ roiz.

Adont quant li Engloiz virent la retournée,
 Lors furent esbahi plus que beste esgarée.
 4485 Pierre de Saquainville a dit sans demourée :
 « Bertran nous a donné lart avec no porrée ¹. »
 Ne fu mie merveilles se Pierre s'en effrée ;
 Car à Roen en ot la teste tronsonnée.
 Dolent fu castal et cil de l'asssemblée :
 4490 Moult volentiers eüst la montaigne montée ;
 Mais n'avoient loisir, la chose est trop hastée ².

Le castal parla et a dit en oiant :
 « Beaux seigneur, ce dit-il, ne nous alons doubtant ;
 Montrons nos anemis aujourd'ui fier samblant ;
 4495 Car espoir que hui vont lor meschance cassant :
 Nous sommes plus de cent, soions bien combatant.
 Prenons la souppe en vin ; car nous ne savons quant
 Nous buverons ensamble ; mès je vous acréant
 Que je yrai, se puis, ma vie chalengent ;
 4500 Pas ne me prendront con lièvre en fuiant. »
 Et dit Jehan Joiel ³ : « Je vous en di bien tant. »
 Ainsi com li Engloiz vont lor bon vin buvant ⁴,
 Buvoient ceulx de çà l'eau d'Eure courant,
 Qui court à Cocherel, se scevent li auquant ;
 4505 Femmes qu'il y avoit, qui furent l'ost suiant,

¹ 4486 :
 « Bertran de Claquin à la chièrre membrée
 Nous a donné du lart à mettre en no porrée. »

² 4492-4496 :
 Car ausi tost com Anglois dont je fais devisée
 Au pié de la montaigne virent jus en la prée,
 Se fu no gent François devant eulz montrée,
 Pour combatre rengie, serrée et ordonnée :
 On ne vit oncques gent si bien enmanierée.

« Seigneurs, dit le castal, ne nous alons doubtant ;
 Montrons nos ennemis aujourd'uy bon semblant,
 Car espoir que aujourd'uy vont meschance quérant.
 Nous sommes plus de gent, soions bon combatant.

A vivre arons-nous assez à demourant,
 Si en sommes plus appert, plus fort et plus puissant.
 Et François ont jeuné, s'en sont plus recreant :
 Je ne prise leur force la montance d'un gant.
 Il seront tous affamez, mais leur grant bobant :
 Et pour la paour c'on ne les voit suiant
 Se sont-il retourner en montrant fier semblant. »

³ Juhel.

⁴ 4502-4504 :
 Ainsi comme les Anglois vont le bon vin bevant
 Furent tous li François passez l'eue courant,
 Et bevoient de l'eue d'Eure tout à leur comant,
 Qui queurt à Cocherel, ce dient li auquant.

Furent moult les François de boire confortant.
 « Or avant, mes fillettes ¹, ce lor disoit Bertrant;
 La plus pource de vous ara assez vaillant. »
 Godeffroi d'Anequin ² a dit tout en oiant :
 4510 « Je me merveil, dit-il, par le corps saint Amant !
 Pour coi li Arche prestres nous va si eslongent. »
 Mès li bons Godeffroi si disoit pour noient;
 Car on ot recordé l'Arche prestre devant
 Que desconfi estoient nostre gent souffisant,
 4515 Pour ce que la rivière furent passé devant,
 Et ce fu ce pour coi il s'en revint arrant;
 Mès pluseurs de ses gens alèrent retornant.

Or furent les .ii. os ³ dessus les prez herbus.
 Chascun fu du cheval à terre descendus,
 4520 Les lances en lor poins et au dos les escus,
 Et s'avoient cugnies à grans maços dessus ⁴.
 Et le castal avoit bien les Engloiz mis sus,
 Et buvoient bon vin qui venoit de lassus;
 Car bien orent par qui ilz furent pourvéus.
 4525 Mes le castal voit ses gens moult esperduz;
 Nul talent de combatre n'en avoient le plus
 Pour la hautè montaigne, car c'estoit lor argus :
 Ne porroient fuir se besoing ert venus.
 « Seigneur, dit castal, foy que je doi Jhésus !
 4530 A Bertran manderai amitié et salus,
 Et qu'arrière s'en voit sans estre combatus,
 Et que je m'en yrai là dont je sui venus. »
 Et cil ont respondu : « Cilz consaulx est créus ⁵. »
 .i. héraut, qui estoit d'un tunique vestus,

¹ baselletes. — ² Godefroy d'Annequin.

³ osts.

⁴ 4521 :

Et si avoient engins nos François esléus;
 Pou en y a qui ne soient de haches pourvéus.

⁵ 4533-4535 :

Entr'eulz ont respondu : « Ce conseil soit tenu. »
 Un tunicle avoit le héraut qui y ert venus;
 Le castal l'appella, que bien fu entendus.

4535 Appela le castal, qui bien fu entendus.

Le castal appela le bon héraut légier,
 Et puis si li ala son message chargier.
 Car le castal, qui sceut bien ses fais apointier,
 Attendoit le secours d'un gentil escuier,
 4540 Qui venoit fièrement pour le castal aidier¹,
 Et avoit avec lui maint hardi escuier,
 Qui bien furent armé, s'avoient maint archier.
 Et li héraux s'en vint son message noncier.
 Et quant li barons l'ont lors véu approchier,
 4545 Lors se sont assamblé pour oïr son traitier.
 « Seigneur, dit li héraux, je vous di sans cuidier
 Que le castal de Buef² m'a si fait envoier,
 Le bascon de Marueil, qui moult fait à prisier,
 Jehan Joiel aussi et tuit li chevalier,
 4550 Que par très bonne amour, sans nul mal pourchassier,
 Vous donront de leur vins tout à vo desirier.
 Ci n'avez pas granment à boire n'à mengier,
 Et d'autre part aussi vous n'avez nul mestier
 De bataille livrer ne de vous mehaignier.
 4555 S'il vous plaist par despit³ de retourner arrier,
 Volentiers vous lairont aler et repairier
 En .i. autre contrée, où mieulx porrez gaignier,
 Et il s'en retourneront sans vous aempirer.
 Biaux seigneurs, veilliez-vous sur ce fait conseiller,
 4560 Car yci bien poez plus perdre que gaaignier. »
 Et quant Bertran l'oy, va la teste drécier :
 « Gentilz héraux, dit-il, moult bien savez preschier;
 Pour ces nouvelles-ci vous donrai .i. courcier
 Et cent florins que j'ai, que plus n'en veil mucier.

¹ 4540-4542 :

Qui à .v. heaumes venoit pour lui aidier,
 Toute gent combatant, souldoier et archier.

² de Beuf. — ³ respit.

- 4565 Et direz par delà à vostre repairier
 Que nous irons à eulx, s'il ne viennent premier.
 Car je croy, se Dieu plaît, se je puis exploitier,
 Que du castal de Buef mengeray .i. quartier,
 Ne je ne pense anuit autre char à mengier.»
- 4570 Quant li héraux oy de Guesclin tous les dis,
 Il en fu durement à son cuer esbahis¹;
 Du don qui li donna li dit .v.^e mercis,
 Vers castal de Buef s'en est à retour mis,
 Et devers les barons et chevaliers gentilz;
 4575 De Bertran lor compta les mos qu'il a oïz.
 « Or tost, dit castal, nul ne soit esbahiz;
 Mettons-nous en conroy, car trop y avons mis. »
 Et en celle heure-là commença .i. escriz²
 De varlés et de pages qui gardent les roucins;
 4580 D'une partie et d'autre i fu li débas mis,
 Et vinrent main à main de combatre aatis.
 De dagues, de coutiaux et de bastons faitis
 Batirent tant l'un l'autre dessus les prez floriz
 Que li sans lor filoit et par bouche et par viz.
 4585 Le varlés aux Engloiz furent là desconfis³,
 Navrez et abatus et les chevaux conquis.
 Et quant Bertran le sceut, adonc en ot grans ris,
 Aux chevaliers a dit : « Seigneur, par S. Deniz!
 Voyci .i. signe bon, Dieux en soit bénéis!
 4590 La journée est à nous, li fais en est sortis! »

Si con les .ii. batailles estoient sur les champs⁴,

¹ Bien voit que c'est à dire, ce lui fu advis.
 Que tous les fraiz Bertran et ses hommes de pris
 Paieroit le capstal s'il povoit estre pris.

² 4578-4580 :
 Et en ycelle heure là commença un estris
 Des varlés des François qui furent seignoris,
 Et des varlés ausi des Anglois dont je dis,
 D'une partie et d'autre fu le débat pris.

³ 4585-4586 :
 Les varlés des François orent haches de pris,
 Pour ce furent d'Anglois le varlés desconfis,
 Navrez et abatus, et les chevaux conquis.

⁴ 4591-4607 :
 Finée est la bataille des varlés avenans :
 Les varlés des Anglois y furent moult perdaus ;

« Or avant, mi ami, à nous est la journée!
 Souviengne-vous, pour Dieu! hui en ceste journée
 Avons .i. nouvel roy en France l'onnourée;
 Faisons que sa couronne li soit bien estrinée ¹. »

4630 Lors fu toute no gent adonc revigorée:
 Par force, par vertu, par honnour esprouvée,
 Se boutèrent no gent de cuer et de penscée.
 Le jour fist castal proesce évigorée,
 Car bons chevaliers fu et maistres de l'espée.
 4635 En ceste place fu sa force redoubtée:
 Cilz qui li eschappa entra en bonne anée.

Hardiz fu le castal, homme de grant vaillance;
 Se bien eüst amé le royaulme de France,
 De la chevalerie fust la flour et la branche;
 4640 Mais pour l'amour d'Engloiz moru-il à viltance ²
 Dedens une prison, où poi ot de plaisance.
 A Cocherel porta moult vaillamment sa lance;
 Des François abati grandement la bobance.
 Li viscoms de Beaumont fu homme d'atrenpance,
 4645 Hardiz y fu le jour et de bone ordenance;
 Là où il s'embati fist Engloiz destourbance.
 Godefroy d'Anequin fu homme d'onnourance,
 Hardi chevalier fu et de bonne créance:
 Se jour y monstra bien sa force et sa poissance.
 4650 Robert de Bournonville ³, qui moult ot honnorance,
 I fu fait chevalier pour sa grande vaillance;
 Si avant s'i bouta pour monstrier sa poissance
 Qu'abatus fu ou champ ou de glaive ou de lance:
 Là endroit fu occiz à dueil et à pesance.
 4655 Dieux li face pardon, où li bon ont fiance!

Quant cilz de Bournonville fu occiz et tuez,

¹ estrinée.

² 4640 :

Mès pour l'amour d'Englois mourut à grant vantance.

³ Regnault de Bourneville.

Dont veïssiez no gent de combatre eschaufez.
 Jehan de Senarpont ¹ y fu à mort navrez,
 Et Jehan de Caïeu ² y fu mal encontrez,
 4660 Et Pierre de l'Espine, .i. escuier senez,
 Et Guillaume Trenchant, bon escuier nommez,
 Et d'autres escuiers y ot occiz assez.
 Là véist-on Engloiz fièrement démenez:
 Le bascon de Marneil, qui tant fu redoubtez,
 4665 Crioit parmi l'estour, comme tous forsenez:
 « A! Bertran du Guesclin! où estes-vous alez?
 Vous cuidiez hui matin poules avoir trovez;
 Mieulx vausist que fussiez envers moi alosez ³. »
 Et quant Bertran l'oï, si est à lui alez,
 4670 Et assambla à lui comme lyon crétez.
 Et là fu le bascon tellement atournez
 Qu'abatus fu ou champ et tellement menez ⁴,
 De glaives, de cousteaux fu férüz et navrez,
 Et demora ou champ, ains puis n'en fu levez.
 4675 Adont fu li orgueilz des Engloiz avalez.

Quant li bascon fu mors, grande fu la bondie :
 Engloiz furent dolant, et lor chevalerie

¹ Senarpont. — ² Cayeu.

³ envers nous accordez.

⁴ 4672 - 4683:

Que abatu fu ou champ et tellement navrez
 Que on cuida que jamais ne s'en fu relevez;
 Mais il fu des Anglois recouru par fiertes.
 Là commença l'estour, jamais tel ne verrés.

Grant fu la bataille merveilleuse et pesant,
 Bien s'i portèrent François li petit et li grant.
 Li bon conte d'Auceur ne s'i va pas faignant
 Ne le Vert chevalier qui le va adasant.
 Li vicons de Beaumont s'i va bien esprouvant,
 Godefroy d'Annequin et li gentils Bertrant.
 Le Bègue de Vilainnes, qui tant fu avenant,
 Noblement s'i porta à loy de combatant.
 Li sires de Rambures s'i ala bien portant,
 Et messires Enguerran d'Euclin le vaillant.

Englois se défendoient, qui moult se vent doubtant;
 Car il perdent des leurs, si s'en vont esmaiant.
 Le bascon de Marneil les aloit confortant,
 Si faisoit le capital qui le corps ot poissant.
 Souvent derrière lui va le capital visant
 Se secours lui vendroit qu'il aloient attendant:
 .vii.^{es} glaives attent qui venoient courant;
 Mès trop tart arrivèrent en la bataille grant,
 Ainsi que vous orrés ou noble rommant.

Forte fu la bataille et fiere l'envaye:
 Sur Anglois s'esprouva nostre chevalerie.
 Le bon conte d'Aucerre ot moult la char hardie
 Et li Vers chevaliers qui de près le costie;
 Li vicons de Beaumont mie ne s'i oublie,
 Cuy il attaint à coup, joye lui est faillie,
 Et fu un des meilleurs de ceste compaignie.
 Et celui d'Annequy qui arbalestriers guie.

Se boutèrent en eulz par force et par mestrie.
 Li uns crioit : Beaumont ! li autres contre crie.
 4680 Li bons contes d'Açoire, qui tant ot seignourie,
 S'i porta vaillamment, com l'istore crie.
 Li bons Carenlouet, à qui Dieux face aïe,
 Et cilz de d'Anequin, qui arbalestriers guie :
 Chascun s'i porta bien de chascune partie.
 4685 Et fu ceste bataille si forte commencie,
 C'on ne savoit liquelz y avoit couardie ;
 Car castal tenoit tellement l'envaye
 C'on ne l'ose aprochier pour paour de sa vie.
 On le fist assaillir ce jour plus d'une fie ;
 4690 Mais il se deffendoit de volenté hardie.
 Place fait devant lui, com l'istore crie,
 Comme celui qui va jouant sur la chaucie ¹.
 « Hé Dieux ! ce dit Bertran, ce castal m'agrie !
 Veilliez nous conforter, doulce Vierge Marie !
 4695 Et quant li jeunes roys, où tant a courtoisie,
 A son avènement de sa terre jolye
 Puist avoir de nous tost bonne nouvelle oye ! »

Seigneur, à Cocherel, ce nous dit li rommans ²,
 Fu grande la bataille et li meschiez pesans ;
 4700 Et ot forment à faire le nobile Bertrans
 Ainçois que sa besongne li fust bien profitans ;
 Car avant y perdi .ii. barons souffisans,
 Li viscoms de Beaumont, qui estoit si vaillans,
 Godefroy d'Anequin, .i. noble combatans ³ :
 4705 Cilz y furent occiz, or lor soit Dieux garans.

¹ 4692 - 4693 :

Ainsi com cil qui va jouant de l'escrémie
 Devant les compaignons par dessus la chaussée.
 Ha Dieu ! ce dit Bertran, que ce castal maistrie !

² 4698 - 4699 :

Seigneurs, à Cocherel fu la bataille grant
 Et le meschief ausi, ce nous dit li rommant.

³ 4705 - 4714 :

Car sur Englois se furent forment abandonnant.
 Le bascon de Marueil, ce nous dist le rommant,
 Occist le noble maistre des arbalestriers franc
 C'on nommoit Godefroy d'Anequin le sachant.
 Hé Diex ! com Bertran eu fu au cuer dolant !

Lors refu li assaus et li estours pesans.
 Jehan c'on dit Joiel si fu fort défendans,
 Es François se féri tant fiers ses bobans,
 Que de .ii. glaives fu lanciez parmi les flans;
 4710 Et là fu si navrez de bons coustiaux trenchans
 C'on cuida qui fust mors et chéi sur les champs.
 Lors enforça bataille et li estours pesans.
 A tant es vous venus les bous varlés vaillans,
 Qui disoient : « Seigneur, ne vous alez doubtant,
 4715 Car il vous vient secours et .i. arrière-bans. »
 Ceste nouvelle fist nostre gent moult joians,
 Que li cuers lor revint à merveille poissans;
 Mais c'estoit pour néent, ce n'estoit pas des Frans
 Que ceste gent venoit dont je vous voiz comptant;
 4720 Car c'estoient Engloiz c'on véoit sur les champs,
 Qui venoient aidier les Engloiz à ce tamps.

Bien cuidoient Engloiz vraiment sans mentir
 Que se fussent François qui les venissent vir¹;
 Mais c'estoient Engloiz pour castal servir.
 4725 Non pour quant li François s'alèrent esbaudir,
 Et trompettes aussi prindrent fort à bondir;
 Lors alèrent Engloiz fièrement assaillir.
 Qui là véist Bertran bouter et envair,
 Et faisoit ces Engloiz fièrement resortir;
 4730 Robert du Sart ont mort², se sachiez sans mentir,
 .i. chevalier engloiz qui moult fist à crémir;
 Glainsement³ l'Alemant y ont fait mort gésir,

Le bon conte d'Auerre n'y va pas reculant;
 Et li Vers chevaliers qui le fu coustant.
 Au bascon de Marneil livrèrent si fort temps
 Qu'il l'ont à mort féri et livré sur les champs.
 Hé Diex! com Angloiz orent les cuers pesans!
 Lors fu li assaulz et l'estour plus grans;
 Jehan c'on dit Juhel y fu bien défendans :
 Es François se féry, tant fu fiers ses bobans;

Mais il fu si navré de noz François vaillans
 C'on le laissa pour mort sur les prez verdoyans.
 Et va deux courroux qui venoient des champs,
 Qui disoient :....

¹ vèir.

² Robert du Fait fu mort.

³ Glainsement.

- Et Josequin ¹ ausi firent à dueil fenir :
 O lui furent Engloiz c'on ot fait là venir.
 4735 Si fu Pierres de Londres, ce sachiez sans mentir,
 Nepveu fu de Chando, qui se fist moult crémir.
 Et en celle bataille que si poez oïr ²,
 Se volt .i. chevalier de nostre gent partir
 A .ii.° bonnes lances qu'avec lui fist venir.
 4740 Huitaces ³ ot à non cilz dont poez oïr,
 De la Hussoie ⁴ fu, qu'il avoit à tenir.
 Celui fist la bataille par son sens desconfir,
 Ainsi con je diray, mais c'on me veille oïr.
- Cellui de la Hussoie, qui Huitace ot à non ⁵,
 4745 Se parti de l'estour par trop bonne façon;
 .ii. cens lances avoit, je croi, ou environ.
 Par derrières se mist o lui si compaignon ⁶,
 Qui moult bien s'i portèren[t], se nous dit la chançon;
 Par derrier une haie, où grant son[t] li buisson,
 4750 Approchent la montaigne par dessus le sablon.
 Et tant firent no gent, dont je fais mencion,
 Que la haie percèrent à force et à bandon.
 Derrière les Angloiz, dont il y ot foison,
 Se misdrent les François, par tel avision
 4755 Que de tous les Engloiz véoient le talon.
 Lors se mirent entr'eulx en criant à hault ton ⁷
 Et Guesclin et Auçoïrre et celui de Beaumont.
 Entr'eulx se sont féru par tel division

¹ Josequin.

² Que noz gens commençoient si bien à maintenir.

³ Huystace. — ⁴ De la Houssoie.

⁵ Par le conseil Bertran de Claquin le bon
 Et par le conseil du conte d'Aucerre le baron.

⁶ 4747-4750 :
 Par derrière se mist luy et si compaignon,

Par derrière une haie dont hault sont li buisson;
 Car icelle bataille dont je fais mencion
 Se fist en une place, si com dit la chançon,
 Là où il ot jadis des vignes à foison:
 En friche furent les vignes de quoy nous vous parlon.

⁷ 4756-4757 :

Lors se midrent entr'eulx hidenx menant son
 Et escrioient : Claquin ! Monjoie ! Le Chaillon !

- Que derrière levoient haubert et auqueton;
 4760 Et puis de leur espoiz et de glaives foison
 Lor boutoient tout ens, en guise de bacon;
 Plus dru les abatoient que li leux le mouton.
 Par ce vint aux Engloiz telle perdition
 Que tuit en furent mort à grant destruction.
- 4765 Par le conseil Huistace et de sa bonne gent,
 Qui vinrent par les haies trestout privéement ¹,
 Furent mort li Engloiz à dueil et à torment;
 Car il ont pris le mont du tout à lor commant ².
 On lor levoit derrier les armes plainement,
 4770 Car il avoient les dos devant eulx en présent;
 Et Bertran fu devant entre lui et sa gent.
 Li Engloiz par derrier avoient malement
 L'aventure pour eulx, je vous dirai comment:
 Si fort les servoit-on de pointes telement ³,
 4775 Que de ci jusqu'au cuer leur venoient souvent.
 Là crioient Engloiz couroucié et dolent,
 Et versioient à terre navrez villainement.
 Castal ⁴ fu devant, qui vit l'encombrement;
 Ne s'ose retourner, car Bertran li deffent.
 4780 Et vous Tiébaut du Pont, qui tant ot hardement ⁵,
 Perçoit le castal, c'on assaloit forment;
 A lui en est venus moult efforcement,
 A .ii. bras l'aerdi ⁶ tost et hastivement,
 Et du riche haubert li quevestre ⁷ li prent.
 4785 Et li autres François l'apressoient forment.

¹ tout premièrement.⁴ Le castal.² 4768-4770 :Et il orent le mont du tout à leur commant,
Et si avoient le dos devant eulx en présent.⁵ 4780-4781 :Un escuier o lui qui régna tellement,
Ce fu Thibaut du Pont, se l'histoire ne ment.³ 4774-4775 :On leur levoit derrières leurs armes malement
Et puis leur lançoit-on de pointes tellement
Que de cy jusques au cuer le boutoient forment.⁶ l'aerdi.⁷ la chevesche.

- Le castal d'une dague noblement se deffent,
 Et fiert tout entour lui si estonnéement
 Qui resamble .i. déable d'enfer tout proprement.
 Mais cilz Tiébaut du Pont le tenoit telement
 4790 Qu'il ne pot eschaper ainsi ne autrement.
 Là reçut tant de cops et si villainement
 Qu'il fu si bien batus qu'il ne voit ne antent.
 Lors li a dit Tiébaut à sa vois clèrement :
 « A, sire! rendez-vous; le besoing vous emprent.
 4795 Déportez-vous tantost, s'il vous vient à talent;
 Certes, vous estes mors s'arestez longuement. »
 A tant es vous Bertran, qui li dit haultement¹ :
 « Castal, rendez-vous ou mors serez briefment! »
 Lors li tendi sa main du cuer triste et dolent;
 4800 Adont le fist Tiébaut laisser isnellement.
 Pierre de Saquainville, qui le vit ensement,
 A tendue la main en disant qu'il se rent.
 Et Bertran li gentilz prist des autres granment,
 Ne sai c'on vous feroit nul lonc devisement.
 4805 Tuit furent desconfis, voire par tel couvent
 Qu'il furent mors ou pris trestous communément.
 Lors cuidoient François avoir reposement;
 Mais de Nonnencourt² vint une armé³ de gent,
 Et .i. noble escuier armé moult cointement,
 4810 Qui venoit au secours du castal fièrement.
 A tant es une espie, qui vint hastivement,
 A Bertran du Guesclin est venus doucement,
 Au bon conte d'Auçoire, qui tant ot hardement,
 Au Besgue de Villaines, qui là fu en présent,
 4815 A Guillaume Boistel et as autres briefment,

¹ 4797 - 4800 :

« Voire, ce dit Bertran, qui au tenir entent;
 Car se tost ne se rent, j'ay à Dieu en couvent,
 Ou corps li mettray mon espée qui respient. »
 Quant le castal l'oy, lors dit de cuer dolent :
 « Ha! Bertran de Claquin, or voy bien clèrement

Que de ce que fol pense demeure bien souvent.
 A vous me rens, biau sire, puisqu'il va ensement. »
 Lors l'a recen Bertran, et la foy de lui prent
 Ainsi qu'il appartient en tel demainement.

² Monencourt. — ³ armée.

Et lor a dit : « Seigneur, gardez-vous sauvement,
Car une embusche avez assez prochainement ¹. »
Adonc sont esméu trestous entièrement.

Quant la bataille fu desconfite et matée,
4820 Une gent lor revint bien nouvelle ordenée;
Et estoient .ii. à banière levée,
De Nonnencourt venoient delez Passi fondée.
Cil cuidoient trouver castal et l'armée;
Mais il furent trouvé par male destinée;
4825 Car Bertran et li sien, dont j'ai fait devisée,
Les enclorent trestous, menant grande criée;
Et là fu ceste gent desconfite et matée.
Et Bertran du Guesclin lor dit à la volée :
« Alez-vous-en, dist-il, fole gent esgarée!
4830 Déables vous ont mis en iceste contrée.
Maudit soit qui en a faite telle asssemblée!
Bien est France par vous d'anemis encombrée;
Onques n'ot roy en France, puis que fu crestiennée,
Qui trovast son roiaulme ne sa terre pueplée
4835 De si mauvaise gent qu'il a en ceste année.
Mais se je vif lonc tamps, elle en iert délivrée. »

¹ 4818-4824 :

« Deçà .vi. glaives qui viennent coramment. »
— « Ha! ce dit Bertran, je cuidya vraiment
Que ce fust l'Arceprestre qui venist tellement :
Le dox nous a tourné au besoing laidement. »
Et dist un escuier c'on appelloit Climent,
Qui fu à l'Arceprestre et estoit de sa gent :
« Sire, fist-il, par Dieu qui fist le firmament !
On dist à l'Arceprestre, où je estoie présent,
Que desconfit estiez vous et vostre gent. »
— « Non sui, ce dit Bertran, à Dieu grâces en rent.
Or avant! ce dit Bertran, mes amis vraiment,
Ces Anglois nous convient combattre hastement,
Et soient si encloz avironnement
Qu'il n'en puist retourner un seul à sauvement. »
Adonc sont esméu tout entièrement.

Quant la bataille fu desconfite et gastée,
Et ilz ont la nouvelle oye et escoutée
Que une gent revint pour commencer meslée,
A tous les prisonniers qu'il orent la journée
Ont osté les hacines; à teste désarmée
Demourèrent trestous, n'ont constel ne espée
A la fin que contre eulz ne changent leur pensée.
Puis se remist ensemble nostre gent honnourée
Et se sont ordonnez comme gent adurée.
Contre les Anglois vont pour commencer meslée;
Et quant Anglois perçurent nostre gent ordonnée,
Bien virent que leur gent orent perdu la journée.
Lors cuidèrent fuir par ample la contrée;
Mais ilz furent encloz par telle destinée
Qu'il les covint tous mourir ce jour à l'espée.

- Li escuiers qu'adonc ce secours amena,
 Il fu si desconfit que pié n'en demoura ¹;
 A force de cheval cellui jour eschappa :
 4840 Il li vint noblement, mais poures s'en ala;
 Tout paleté d'argent y vint, n'en doubtez jà.
 A .i. village vint, ses pailles jus geta;
 Tant fist qu'il ot .i. sac, à son col le geta.
 Quant vint à Nonnencourt son chastelain trouva;
 4845 Et quant il l'a véu sa gent li demanda.
 « Sire, dit l'escuier, trop malement nous va;
 Car le castal est prins à Cocherel de là;
 Jehan Joiel ² navré prochainement morra;
 Li bascons de Marueil jamais ne vivra;
 4850 Pierres de Saquainville ³ le sien corps délivra :
 Tuit sont occis ou pris, tout quanqu'il en y a. »
 Oit ce li chastelains, tous li sans li mua,
 Croire ne le pooit de ce qui li compta.
 Jà l'eüst fait morir, quant .i. autre vint là,
 4855 Qui le fait de celui li acertifa.

Ainsi fu la bataille à Cocherel finée ⁴.

La bataille ont serchié tout contreval la pré.

Joiel gisoit navré, à qui de riens n'agréa ⁵;

¹ 4838 - 4845 :

que pié n'en retourna;
 A force de cheval celui jour eschappa.
 Il y vint noblement, mais poures s'en ala.
 Quant du chastel parli tout d'argent se sema,
 De grans perles d'argent son tuniche aema;
 Més quant il s'en ala son tuniche jus geta
 Et s'afola d'un sac qu'en un moulin trouva.
 Quant au chastel revint, le chastelain trouva;
 Et quant il l'a véu sans gent, il lui demanda.

² Juhel. — ³ Saquainville.

⁴ Et ainsi que François alongirent la pré
 Pour eschacier Anglois dont j'ay fait devise,

Les vilains du pais et de celle contrée
 Despoilloient les mors : là estoit leur pensée.
 Et puis quant nos gens d'armes ont fait la retournée,
 Pour doubte de mourir ont fait une brouée;
 Ceus qu'il poroient prendre orent male acordée.
 Or diray des François où bonté fu enorée.

⁵ 4858 :

Jehan Juhel trouvèrent qui gisoit sur la pré;
 On l'avoit ja tenu à mort celle journée;
 Guerres n'en valoit miculs, c'est chose avérée.
 Deus une cherreite fu mis gulle baie
 Li vicon de Besumont qui tant et renommée;
 A lui ensevelir ot malice lerne plorée.
 Godefroy d'Annequin plorèrent la journée

On l'avoit jà tenu à mort celle journée;
 4860 Gaires ne s'en faloit qu'il n'a la vie finée,
 Mais l'alaine li fu .i. petit relevée.
 Il ne déist .i. mot pour l'or d'une contrée;
 Dessus une charrette fu mis sans arrestée,
 Et li a-on la bouche .i. petit aroucée.
 4865 Tous les bons chevaliers mors à celle *journée*
 Chargèrent li baron de France l'onnourée.
 Le castal ont monté, qui la chièrre ot irée,
 Et Bertran du Guesclin, qui tant ot renommée,
 Li a dit : « Monseigneur, n'aiez chièrre effraée;
 4870 Celui n'est mie mors qui tient prison fermée ¹. »

Or ² furent li prison tuit ensamble aüné.
 Guillaume de Grainville n'i ont mie oublié:
 Guillaume le Baveuz l'ot pris et attrapé;
 A rençon le mist-on, ce dit l'auctorité:
 4875 A .x. mile florins il l'avoit rençonné.
 De coi li rois de France ot moult le cuer iré;
 Car ³ li rois l'eüst en prison enfermé,
 Avec Saquainville l'eüst tost délivré:
 Je croi pour nul avoir ne l'eüst déporté,
 4880 Car au roy des François ot fait mainte griété.
 Si fist Jehan David, à ce c'on m'a compté,
 Qui sans raison avoit le royaulme grevé.
 Tous autres prisonniers, dont il y ot plenté,
 Ont li noble François bien pris et ordené,
 4885 Aussi le castal, qui tant ot de fierté.
 Mais à celui ont fait honneur et amité;
 Car chevalier estoit de haulte auctorité.
 Puis li fist nostre roy mainte grande bonté,

Tous les bons chevaliers de proesce adurée
 Et escuiers de pris qui amèrent l'espée,
 Qu'il moururent ce jour en la grande meslée,
 Chacèrent li baron de France l'onnourée.

¹ « Mais celui est mort qui male femme a espousée. »

² Lors.

³ Se.

Sa raençon qu'il ot li cuita ¹ tout de gré,
 4890 Et puis servi le roy tout à sa volenté.
 Mais enfin se parti par grant horribleté,
 Et fu contre le roy par maintes fois armé
 Pour le prince de Gales, qu'il avoit enamé.
 Puis ce di fu reprins et en France amené;
 4895 Par Pierre d'Auviller fu en champ attrapé.
 De coi pour ce fait fu du noble roy amé,
 Et le castal de Buef fu en prison mené,
 Et moru en prison à dueil et à vilté.
 Or s'en vont nos barons, qui tant ont conquesté ²,
 4900 Noblement sont parti, moult furent afamé;
 Au Pont-de-l'Arche sont venu et hostelé.
 Ainsi que là devoient nostre gent estre entré,
 Moru Jehan Joiel, c'on avoit amené;
 Là ont le corps de lui en la terre bouté,
 4905 Et puis s'en sont alé à Roen la cité.

Aprez ceste bataille, dont je vous vois comptant,
 Alèrent unes letres nostre gent devisant,
 Et mandèrent au roy tost et incontinent
 La besongne ensement qu'avez oy devant.
 4910 Li roys estoit à Rains, la cité souffisant;
 Pour son couronnement y ot barnage grant
 De contes et de ducs, qui sont noble et vaillant,
 De barons, chevaliers, dont je ne sai noient,
 Il y ot grant plenté qui le roi vont suiant.
 4915 Droit à la Trinité, une feste joiant,
 Devoit-on couronner le roy, dont je vous chant ³.

¹ quitta.

² 4900 - 4903 :

Toute nuit chevauchièrent no baron nature.
 Amex avoient fain tout li plus hault barré;
 A Vernon sont venus : là se sont hostellé.
 Et en tant qu'en la ville furent no gent entré
 Monseigneur Jehan Juhel, que on avoit amené.

³ En l'an .LXXXIII. mil .ccc. devant

Avint à Cocherel la bataille pesant,
 Tout à un jeudi, si com je truis lisant;
 Et on sacra le roy le dimanche ensuivant
 Que de la Trinité fist-on feste joyant.

Et là li vint-on dire nouvelles de Bertran
Et des bons chevaliers, qui furent souffisant,
Qui pris ont le castal, où d'orgueil avoit tant.
4920 Pierre de Saquainville n'i vont mie oubliant,
Et de ceulz qui sont mors à Cocherel devant.
Et quant li roys l'oy, si va Dieu graciant,
Et dit : « Beaux sire Dieux, je vous vois merciant,
Que ceste courtoisie m'avez faite si grant.
4925 A mon couronnement, qui me vient maintenant,
M'avez fait grant honnour, bien m'en vois percevant.
Dieux me veille sauver barnage si vaillant,
Qui noblement se vont pour moy aventurant!

« Dieux! dit Charles li rois, vous en soiez loez;
4930 Quant au commencement que je sui rois sacrez,
M'avez fait tel honnour, vous en soiez loez;
Quant je sui au jour d'ui telement estrinez.
Hal Bertran de Guesclin, tout ce brassé m'avez.
Tant vivre me laist Dieux, qui en crois fu penez,
4935 Que li fais vous en soit encor guerredonnez.
Ay! castal de Buef, tant sui par vous grevez,
Engloiz et Navarroiz avez vers moi portez;
Mais jamais contre moi vous ne lor aiderez.
Je vous tenrai prison tant que vivre porrez;
4940 Tant que tous les chasteaux qu'en contre moi tenez
Vous m'arez tous rendus et trestous délivrez.
Pierres de Saquainville, pour certain vous morrez;
Et vous, Jehan David, jamais n'eschapperez :
Chascun de vous .ii. est de no royaulme nez,
4945 Et s'avez contre moi tous jours esté armez. »
Unes letres fist faire li noble rois senez,
Et manda vistement aux chevaliers loez
C'on tiengne fermement ses anemis mortelz :
Ou chastel de Roen furent emprisonnez.

- 4950 Au sacrement du roy ot noble baronnie.
 En l'incarnacion du digne fruit de vie
 Mil .iii.^e .lx. et .iiii. à une fie,
 Fu à Rains li bons roys de France la jolie.
 Le juesdi devant, ne tenez à folie,
 4955 Fu devant Cocherel la bataille fournie.
 A Rains la cité fu la noble baronnie;
 L'Arcevesque y estoit, qui fu de grant lignie,
 Et fu de ceulx de Craon de gent bien resongnée ¹.
 Le duc de Breban fu à la feste agenceie ²,
 4960 Oncles estoit au roy qui les François mestrie;
 Si fu li ducs Aubers de Hainaut la garnie,
 Et li ducs de Bourbon, celui n'i failli mie;
 Li rois avoit sa suer à fame et à amie ³.
 Pour la bonne nouvelle qui estoit adrecie,
 4965 Fu trop plus que devant la feste renforcie;
 Et dirent que li rois tenroit sa seignourie
 A joie et à honnour, chascun li signifie.
 Et aprez celle feste qu'elle fu départie,
 Vint li roys à Paris, celle cité antie.
 4970 Là li fist-on honneur plus que je ne vous die,
 Que chascun desiroit de faire courtoisie.
 Gaires ne demoura li rois à celle fie,
 Qu'à Roen s'en ala qui est en Normendie;
 Et là trouva li rois noble chevalerie.
 4975 Là li faisoit chascun plus de honnour que ne die ⁴;
 Il se prenoient tuit de faire courtoisie.
 Et commanda li roys, ainçois sa départie,

¹ ressoignie. — ² guisie.

³ * Et la suer la royne dont je vous signifie
 Fu femme au roy d'Espagne que Diex mandie !
 Que Pietre fist mourir la dame seignorie,
 Par le conseil qu'il ot de sarrazinerie,
 Mais Bertran de Claquin, de qui l'âme soit saintie,
 Venga depuis la dame qui ainsi fu fenie :

Roy Pietre fist mourir à l'espée fourbie,
 Et couronna Henry qui mena bonne vie
 Ainsi que vous orrez en l'istoire jolie.
 De la feste du sacre est drois que je vous die.

⁴ 4975-4976 :

Et fu tel honnour fait et tel establie
 Qu'à chascun desiroit à fère courtoisie.

C'on éust vistement la teste détranchie
 Pierre de Saquainville, pour ce qu'il n'avoit mie
 4980 Obéy au bon roy, de coi il fist folie;
 Car bon fait s'obéist ¹ là où raison s'otrie.
 Qui laisse son seigneur et à autre s'otrie ²,
 C'est raison qu'en la fin reçoive vilennie :
 Car Dieux het traïson, droiture si ottrie;
 4985 Car par traïson fu la char de lui traïe.

Ains que li rois se fust de Roen départis,
 Festia les barons, bien les a conjoys,
 Qui devant Cocherel c'estoient pour lui mis.
 Le service fist faire des chevaliers occis.
 4990 A Bertran du Guesclin, qui tant estoit hardis,
 Donna une conté, qui fu en ce pais;
 Longueville a non, ce nous dist li escrips.
 Mais li chasteaux ³ estoit de Navarroiz emplis
 Dont quant Bertran y vint il y fust escondiz;
 4995 Mais puis li fu rendus du tout à son devis.
 Là fu fait marescheaux Bertran li poestis ⁴;
 Là le lascia li roys quant r'ala à Paris.
 Bien y avoit mestier Bertran li agentis,
 Et ou pais avoit grant planté d'anemis :
 5000 En Costentin ⁵ avoit des chasteaulx bien assis;
 Il y estoit Valongnes ⁶, qui grevoit le pais ⁷ :
 Nulz ne pooit aler qu'il ne fût mors ou pris.
 Et quant Bertran oy les plaintes et les cris,
 Jhésu-Crist en jura, le roy de paradis,
 5005 Qu'en Costentin yroit, et n'en seroit partis
 Jusqu'à tant qu'il aroit les Engloiz desconfis.
 Lors assambla Bertran bons chevaliers eslis

¹ obéir. — ² autrui s'alie. — ³ pais. De toute Normendie, de par le roy gentils.

⁴ 4996 :

Or est conte Bertran mareschal seignoris

⁵ Costantin. — ⁶ voulentiers.

⁷ Le chastei et la tour estoient de grant pris.

Et vaillans soudoiers et escuiers gentilz.

Bertran du Guesclin avec plenté de gent ¹
 5010 Se parti de Roen bien et hardiement.
 Tuit cil qu'à Cocherel furent ou chapplement
 Mena avec lui bien et hastivement.
 Guillaume Boistel fu trestout premièrement,
 L'avant-garde mena bien et souffissamment.
 5013 Ainsi qu'il approcha Valongnes proprement,
 Trouva les anemis en .i. embûchement,
 Et là fu assaillis Guillaume fièrement.
 Mais si bien s'i porta et li sien ensement,
 Que les Engloiz adont desconfit laidement ².
 5020 Li remanans s'en fuit tost et hastivement,
 Bien .vi.^m en occist à son commencement.
 Ceulx qui sont eschappé si s'en vont moult dolent;
 Quant vinrent à Valongnes dont je fais parlement,
 Hauttement vont criant et moult hydeusement,
 5025 Et disoient : « Fermez les portes vistement ³,
 Car voici ce déable, qui cuer a de serpent!
 C'est Bertran du Guesclin, qui raençon ne prent. »
 Et quant cil de la ville l'oïrent clèrement,
 Pluseur s'en sont fuy ès boiz à sauvement,
 5030 Et li autre ou chastel entrèrent erramment.
 Aux créneaux vont courant trestous entièrement,

¹ 5009 - 5015 :

Bertran de Claquin à l'aduré talent
 Assembla à Rouen planté de bonne gent.
 Le bon conte d'Aucerre y fu premièrement,
 Et le Vert chevalier qui ama le content,
 Le Begue de Villaines au fier contement,
 Et Alain de Beaumont, qui avoit grant talent
 De vengier le viconte de Beaumont proprement
 Qui ot esté son frère et l'ama loyaument.
 Olivier de Mauny fu à l'assembledement
 Et son bon frère Alain qui estoit de jouvent,
 Et Huystace ausi de la Houssoie y pent
 Et maint autre de quoy je me tais à présent.

De Rouen se parti Bertran à belle gent;
 Guillaume Boistel va devant premièrement;
 L'avant-garde mena bien et suffissamment.

² 5019 - 5022 :

Bien .vii.^m en moru à ce commencement,
 Le demourant s'enfuit tost et hastivement;
 A Valoignes s'en vont courroucié et dolent.
 Quant vindrent en la ville ou chastel ensement.

³ 5025 :

Et disoient : « Alez à garant vistement. »

Tant doubtoient Bertran que le cuer lor dément.

- En Valongne ont paour cil de la fermeté¹.
 Pas n'estoit fort la ville, ce dit l'auctorité,
 5035 Mais bon chastel i ot et noblement fondé.
 Une tour ancienne y eüst-on trouvé,
 Qui fu faite du tamps Clovis le couronné.
 Aux créneaux vont montant armé et non armé,
 Et à Saint-Sauveour ont tout ce fait mandé,
 5040 Et droit à Charenton sont li message alé.
 Et Bertran chevaucha par vive poesté,
 Et cil qui avec li estoient assamblé :
 En Valognes s'en sont à lor voloir entré,
 Et prinrent les hostelz tout à lor volenté.
 5045 Et Bertran du Guesclin, qui tant fu alosé,
 Resgarde le chastel, qui bien fu garité,
 Sauf-alant demanda, c'on n'a trait ne geté
 S'ara au chastelain ditte sa volenté.
 Li chastelains li a tout son bon acordé,
 5050 Adont parla Bertran à guise d'amiré.

« Chastelains, dit Bertran, oïez m'entencion :
 Rendez-moi le chastel et le riche donjon,
 Et si mettez vo corps briefment à garison.

¹ 5033-5061 :

La ville n'yert pas fort ne onques ne ot esté,
 Mès il y ot chastel moult très bien garité,
 Et y ot bonne tour de vieille antiquité
 Et basse court où ot de la gent à planté.
 Aus créneaux vont montant et si ont tout fermé;
 A Saint-Sauveour ont tout ce fait mandé,
 Et droit à Carenten sont li messagier alé;
 Car le pais estoit trestout d'Anglois peuplé.
 Et Bertran chevaucha par vive poesté,
 Et cil qui avec lui estoient assemblé;
 Pour la ville asségier se sont bien ordonné.
 Bertran de Claquin s'en vint sur le fossé
 Et dit hautement à ceulx de la forté :

« Seigneurs, envoyez-moy, si vous en saray gré,
 Le chastelain gentil tant que j'aie parlé. »
 Et cil ont respondu : « Tout à vostre volenté.
 Mès dictes vostre nom et ne l'aiez celé,
 Par quoy au capstal nous l'aions recordé. »
 — « Seigneurs, ce dit Bertran, j'a ne vous yert osé :
 N'oa m'appelle Bertran, de Claquin sui nommé. »
 Et dient Anglois quant il l'ont escouté :
 « Bertran, tous li déables vous ont cy aporté. »

Dolans furent Anglois quant oyrent le nom
 De Bertran de Claquin qui tant ot de renom ;
 Au chastelain ont dit de Bertran le baron.
 Et quant li chastelain en oy mencion

Car se par force prens la forte mancion,
 5055 Je vous ferai morir à guise de larron. »
 Et dit li chastelains : « Ne vous pris .i. bouton,
 Car jà n'i metterez le pié, ne le talon,
 N[e] de vous ne donroie la monte d'un ognon.
 Le chastel garderai, comme bon champion;
 5060 Jà jour vous n'en arez la dominacion,
 Se par force n'avez conquis la mancion. »
 — « Chastelains, dit Bertran ¹, j'oy bien vostre raison,
 Mais j'aray le chastel, ou vous vieilliez ou non.
 Et quant conquis l'aray à ma division,
 5065 La teste vous torray ² par dessouz le menton,
 Et seront décolé tuit vostre compaignon ³,
 Si que n'arez mestier de mettre chapperon. »

Or est dedens Valongnes Bertran et son armée.
 Resgarde le chastel; là giete sa visée
 5070 Comment le puist avoir et par quelle destinée.
 Car la tour estoit fort et moult bien garitée;
 Cent soudoiers y ot, chascun la teste armée.
 Li chastelains estoit ⁴ d'Engleterre la lée:
 Fel fu et oultrageux, de maise renommée ⁵,
 5075 Moult hay les François en fait et en penscée.

A la porte est venus, si est montez en çon.
 Il a vëu Bertran, si li a dit à hault son :
 « Sire, que voulez-vous en ceste région ? »
 — « Frère, ce dit Bertran, je ne vueil se bien non.
 Rendez-moy le chastel sans point d'arrestison;
 Que se par force prens ceste forte maison,
 Je vous feray mourir à guise de larron. »
 Et dist le chastelain : « Ne vous prise un bouton;
 Car jà vous n'y mettrés le pié ne le talon.
 Ne de vous ne du roy ne donroie un bouton.
 Le chastel garderay où il a bon donjon;
 Jà nul jour n'en arés la dominacion,
 Se par force n'avez conquise la mancion. »

¹ « Compains, » ce dit Bertran...

² toukdray.

³ 5066-5071 :

« Et seront décoléz trestous vo compaignon,
 Si que jamais n'arez mestier de chapperon. »

La ville de Valoignes si n'estoit pas fremée;
 Mès li chastiaux estoit ausi qu'à une entrée
 Et la tour au milieu qui bien fu garitée.

⁴ Li chevaliers estoient.

⁵ 5074-5088 :

Fel fu, outrageux et de male renommée,
 Et ot hay les François en fait et en pensée.
 Encontre Bertran a la défense moustrée
 Et a très bien sa chose faicte et ordonnée.
 N'y avoit sàlle amont qui ne fust bien semée

Encontre Bertran a la deffense levée :

N'i avoit sale amont qui ne fust bien semée;

De fiens y ot-on mis mainte grande chartée,

Par coi pierres d'engien, qui laiens soit getée,

5080 Ne mefface léens une pomme pelée.

Car Bertran ot mandé par toute la contrée

Pluseurs engiens, qu'il fist venir en celle anée,

De Saint-Lo en y vint, celle ville alozée; *louee*

Bertran les fist lever sans point de l'arrestée.

5085 Par devant le chastel dont je fais devisée

Ont dréciez .vi. engiens getans de randonnée.

Mais en son de la tour, qui fu haulte levée,

Il avoit une garde toute jour ajournée,

Qui sonnoit .i. bacin, quant la pierre ert levée;

5090 Et quant la pierre estoit au chastel assenée,

D'une blanche touaille, qui li fu présentée,

Aloit frotant les murs, faisant grande risée;

De ce avoit Bertran forment la chièrè irée.

Bertran fait fort¹ geter au chastel fort et grant

5095 D'engiens qui hault dréciez estoient en estant².

De coustes, de fiens et de cloies bien fermée,
Pour la double du trait que en icelle journée
Leur livrèrent assaut nostre gent honorée;
Mais ce ne leur valu une pomme pelée.
Moult en avoit Bertran la chièrè tourmentée.
En la ville se sont logié celle vesprée :
Bon guet ont ordonné en ycelle nuitée.
Lendemain à matin, si que a prime sonnée,
Araissonna Bertran la compaignie amée :
« Seigneurs, ce dit Bertran, pour la Vierge honorée!
Quel conseil me donrés huy en iceste journée,
Par quoy on puist avoir ceste tour garitée?
Que plus avant n'yray, par la vertu louée!
Si me sera la tour à mon gré délivrée!
Trop nous pourroit grever se elle estoit demourée.
Qui saura bon conseil, si ne me face celée. »
Dist li conte d'Aucerre à la chièrè membrée :
« Puis que assaut n'y vaudroit pomme pelée,

Il couvient des engins et que la tour soit cassée,
Et mineurs qui aront icelle tour minée.
Autre conseil n'y say; j'en ay dit ma pensée. »
La baronnie s'est à ce fait accordée;
A Saint-Lo mandèrent sans nulle demourée
Six engins bien getans la pierre à la volée;
Et on leur envoya, que nul ne leur devée.
Des .vi. engins fist-on mainte grande carrée.
Bertran fist les engins geter de randonnée;
Mès en çon de la tour qui fu haulte eslevée
Y avoit une guete...

¹ Bertran faisoit.

² 5095 - 5098 :

D'engins qui li estoient dréciez tout en estant.
Et la guette qui aloit sur la tour devant
Aloit d'une toaille tousjours frotant.

- Et la guette qui fu en la tour au devant
 Aloit d'une touaille tous jours les murs frotant.
 Dont vindrent li mineur une mine ordenant ;
 Pour miner le chastel s'alèrent aprestant,
 5100 Mais on n'i pot miner derrière ne devant,
 Car li chastiaux estoit dessus roche séant.
 Lors Bertran du Guesclin assambla à itant
 Les chevaliers de l'ost, qui lui furent aidant :
 Le bon conte d'Auçoire, .i. chevalier vaillant ;
 5105 Olivier de Mauny à l'aduré samblant ¹ ;
 Et Guillaume Boistel n'i va mie oubliant ;
 Li viscoms de Roen, qui moult fu souffisant ;
 Celui de Beaumanoir, où s'aloit moult fiant ;
 Et les autres ausi, et lor dit en oiant :
 5110 « Seigneur, que ferons-nous de ce chastel poissant ?
 Il est à prendre fort, on le voit apparant.
 Et j'ay oy nouvelles, dont j'ai le cuër dolant,
 Du conte de Monfort, qui a fait maintenant
 Asségier le chastel d'Alroy fort et poissant.
 5115 S'i est Jehan Chando ², qui à doubter fait tant,
 Robert Canole ausi, qui ne m'aime noient.
 Et se Charles de Bloiz va ce chastel perdant,
 Perdu ara .i. fort qui li est bien séant. »
 Et cil ont respondu tost et incontinent :
 5120 « Quant ducs Charles de Bloiz nous ira commandant
 Que nous à lui aillons, nous ferons son commant.
 Nous sommes si ami de par le duc normant,
 Et voici .i. chastel qui li nuit maintenant ³ ;
 Si pensons qu'il soit pris et puis yrons avant. »
 5125 Aprez cestui conseil firent lor gent armer,

Et quant li bers Bertran l'a vœu apparant,
 Qu'engins n'y mesferoient la montance d'un gant,
 Les mineurs fist mander qui tost vinrent avant ;
 Là vont cil mineur une mine ordonnant.

¹ le sien appartenant. — ² Et si y est Chando.

³ 5123 :

Et vœy un chastel qui moult li va nuisant.

Et devant le chastel rengier et ordener,
 Et firent .i. assaut ¹ pour les Engloiz grever.
 Et tant furent illuec qu'il oïre ² compter
 Que tuit li chevalier avoient fait jurer
 5130 Le siège de Valongnes, et de tant demourer
 Qu'il aront le chastel, ainsois le descevrer,
 Et qu'à ceulx de dedens feront les chiez coper,
 Ou pendre par les cos aprez le traîner.
 Tout s'alèrent dedens conseilrier et parler,
 5135 Tant qu'il furent d'accort du fort chastel livrer ³.
 Aux créneaux est venus pour no gent appeler ⁴
 Li chastelains, qui haut commença à crier,
 Tant que Bertran ala sur le cheval monter,
 Et vint vers les fossez, à celui qui vit cler ⁵,
 5140 Puis li dit : « Que vous plait ? prez sui de l'escouter. »
 Et dit li chastelains : « Volez-vous marchander ?
 Se vous volez à moi le chastel acheter,
 Je le vous venderay, et à demain livrer :
 .xxx. mile florins vous en faudra donner. »
 5145 Et Bertran li a dit, quant il oy parler :
 « Par ma foi ! chastelain, on ne doit pas ruser ;
 Se je devoie ci o ma gent demourer
 Un an tout acompli et nous aengeler,
 Si n'en porrez-vous jà .i. denier embourcer.
 5150 Nous avons bons hostelz pour nous ahosteler ;
 Je les ferai pourvoir de pain et de vin cler,
 De bonne char ausi que nous ferons saler,
 Et de la busche ausi pour ceste yver chauffer.
 Et si ferai la ville foissoier et fremer,
 5155 Et puis au tamps d'esté, s'on vous puet attrapper,
 Tous pendre vous ferai, bon fera essuer.

« Chastelain, dit Bertran, par la Vierge Marie !

¹ deux assauts. — ² oyant.

³ Sauf leur corps et avoir le voulrent livrer.

⁴ eschever. — ⁵ qu'il voit aler.

- Je n'ai que .vi. engiens ici en ma baillie,
 Mais j'en arai .ii. tamps ains .xv.^e faillie ¹;
 5160 Ne demoura engien à Quen en Normendie
 Que ne face venir en yceste partie.
 Se vous ne vous rendez tout à ma commandie
 Entre ci et .iii. jours, je vous acertefie
 Jamais ne vous ferai amour ne courtoisie. »
 5165 Et dit li chastelains : « Je n'attendrai mie;
 Mais que j'aie parlé ci à ma compaignie,
 Je vous dirai le fait, se Dieux me bénée. »
 Lors s'avala aval, que point ne se détrie,
 Et parla à sa gent et monstra la folie
 5170 De tenir le chastel contre celle partie.
 Li aucuns l'acorda, à l'autre ne plaît mie;
 Mès pluseurs sont d'accort, con l'istoire crie ².
 Puis revint à Bertran, qui tant ot seignorie,
 Qui la response atent et jà sera oïe.
- 5175 « Ai! chastelains a dit, sire Bertran gentilz,
 Nous avons ou chastel couvenant et promis
 De rendre le chastel du tout à vo deviz,
 Mais que chascun s'en voit tous haistiez et tous vis,
 Et nos biens ensemment que nous avons aquis. »
 5180 Et Bertran li a dit : « Bien me plaît, beaux amis;
 Et je vous tien à sage, foi que doi S. Denis!
 Or vous appareilliez, que fais n'en soit estris ³. »
 Adont revint à l'ost Bertran li poestis,
 Et dit aux chevaliers : « Or soiez resjoïz :
 5185 Li chastiaux est rendu, nos en est li profis. »
 Cil en furent lié, quant li parlers fu dis,

¹ 5159 :
 « Mès j'en arai .ii.^e ains .xv.^e acomplie. »

² 5172-5176 :
 .viii. rebelles en ot à cui le rendre ennuie.
 Adont li chastelain, qui ot la chièrte hardie,
 Vint parler à Bertran qui attend la copie.

Le chastelain a dit : « Sire Bertran gentilz,
 Nous vous avons trestous en couvent et promis.... »

³ 5182 :
 « Or, vous appareilliez, que fais ne soit détris :
 Sauf-conduit vous donray à grans et à petis
 D'aler et de venir, tout à vostre devis,
 Tant que voidié arés or et argent et gris. »

Et cil du chastel ont tous lor estas bastis,
 Et devisent comment il seront départis.
 Li uns dit qu'il yra o ses enfans petis
 5190 Tout droit à Chierebourc, qui sur mer est assis;
 Li autre à Saint-Sauveur, où il ont des amis.
 Adont ont fait troussez et les vers et les gris¹,
 Et les riches joiaulz, dont il furent garnis².
 Landemain au matin, quant jour fu esclarcis,
 5195 Aprez soleil levant, si con dit li escrips,
 Fu ouverte la porte et le pont aval mis.

Quant cil du chastel virent que solail fu levez,
 Ilz ont la porte ouverte et les pons avalez.
 Cil devant se sont mis bien chargiez et troussez,
 5200 Et s'en yssirent hors aux champs dessus les prez.
 Et quant François les ont véus et regardez,
 Et que cil du chastel aportèrent les clez³,
 Et qu'il s'en vont d'illeuc, adont les ont huez
 Tellement que tonnoires n'i fust mie escoutez.
 5205 Adont en y ot .viii., tous escuiers armez,
 Qui furent moult dolans c'on les a ahontez.
 Li uns à l'autre dit : « On nous a bien lobez :
 A tous jours nous sera ci⁴ fais-cy reprouvez.
 J'ay plus chier que je soye occis ou affolez
 5210 Que cilz chastiaux lor soit ensement délivrez⁵;
 Encores y a vivres jusqu'à .x. mois passez :
 Nous le garderons bien, se croire me volez. »
 Et cil ont respondu : « Si con vous commandez. »
 Ou chastel sont entré, et là furent fermez⁶.

¹ et le vair et le gris.

² Et tout l'or et l'argent ont li soudoier pris.

³ 5202 :

Et qu'il s'en vont de là le droit chemin fretez;

Adont ceulz de l'ost si les ont fort huez.

⁴ ce fait-cy.

⁵ 5210-5211 :

« Qui croire me vouldra, nous serons retourner. »

⁶ 5214 :

Ou chastel sont entrez, et le firent fermez;

Là se sont desjeunez; vivres y ot assez.

515 Et Bertran, qui venoit bien richement armez
 Avec les chevaliers et escuiers senez,
 Aux bailles est venus Bertran li adurez¹,
 Et puis dit haultement : « Ouvrez la porte, ouvrez!
 Par quelz mil déables estes-vous retournez?
 520 Emportez tout le vostre, s'oublié riens avez :
 De l'emporter o vous bon congié aurez. »
 Cil vindrent aux créneaux, si les ont regardez,
 Et ont dit à Bertran : « Sire, or vous en alez;
 Trop tempre nous avez moquez et dégabez.
 525 Jamais en vo vivant le chastel n'averez,
 Et nous avons des vivres céens à grant plentez.
 De riens ne nous servoient cilz qui en sont alez,
 Fors de la garnison essillier à tous lez;
 Pour le chastel défendre, par foi! sommes assez.
 530 Ains iert acoust passez que soions affamez;
 Tant qu'à mengier arons ça dedens n'enterrez. »
 Et Bertran lor a dit : « Certes, gars, vous mentez!
 Je y soupperei au soir et vous y jeunerez². »

Dolant furent adont trestuit li chevalier;
 535 Lors ont crié l'assaut sans point de l'atargier.
 A tant y sont venu tuit li arbalestrier,
 Et li varlet à pié et tuit li soudoier.
 Leurs trompettes ont fait sonner et greillier³.
 Il n'i ot si vaillant ne si grant chevalier
 540 Ne venist à l'assaut de bon cuer et entier;
 Et méismes Bertran aloit les rens serchier
 Et disoit : « Assailliez, pensez de traveillier!
 Je vous ferai l'avoir partir et ottroier. »
 Li arbalestrier vont vers le pont chalenger,

¹ 5217 :

As barrières a crié Bertran ly amez.

² Aus barrières est venus Bertran li adurez.³ gresloier.

- 5245 Et traient ausi dru que la pluie en yver ¹.
 Mais il furent trop po, ce les fist esmaier,
 Car on les approchoit et devant et derrier :
 Ne scevent auquel lez ilz se puissent aidier.
 Eschielles vont dressant chevalier, escuier ²;
 5250 Et montoient amont comme chat en grenier;
 Et des marteaux de fer vont le mur dépecier,
 A piques et à hoes fièrent li soudoier ³.
 Mais tant furent espés, n'i pueent dommagier;
 Non pour quant firent tant li aucun soudoier
 5255 Que dessus les créneaux il s'alèrent lancier,
 Et firent lor pennons sur les créneaux drécier.
 Dont se rendirent cil où n'ot que couroucier,
 Et furent amené ausi con prisonnier
 Par devant le chastel en mi le sablonnier.
 5260 A eulx .viii. en fist-on les testes détrenchier,
 Que jamais n'averont de chapperon mestier.

Ainsi prist-on Valongnes, le chastel seignori.
 Li chevalier françoiz l'ont richement garni.

5245 :

Et ceulx dedans faisoient grans cailloux trébuchier,
 Et traioient li plusieurs qui estoient archier.
 Mès il furent trop pou pour tel fait embracier.

5249 :

Eschielles vont drécant cil qui furent charpentier.

5252-5266 :

A piques et à hoes firent l'efforcier.
 Mès tant furent espés, n'y porent dommagier.
 En celle tour avoit un huis de fer moult fier;
 Noz gens d'armes de bon cuer y férèrent et d'entier,
 Puis desus y firent leurs eschielles drecier,
 Et voulurent l'uis de fer à force despecier :
 Par force et par proesce se vont léans lancier.
 Les .viii. qui léans furent plains d'outrecuidier
 A défenue se mirent au fer et à l'acier.
 Mès ce ne leur valu la monte d'un denier;
 Car il furent par force pris et à dangier,
 Et tous jus de la tour on les fist descliquer,

Et leur fist-on les chiefs devant la tour trenchier.

En ce temps que no gent se vourent là logier
 Pour ce chastel avoir et la grant tour gaignier,
 Olivier de Mauny o lui maint sondoier
 A Buquelot ala pour Engles dommagier,
 A Chierebourg ausi pour Engloiz tarier,
 A Carenten ala faire un assault si fier
 Et tant le curia et le volt ensonnier
 Que on lui rendi le fort tout à son desirier.
 Et quant Bertran le sot Diex en vout gracier;
 Devant lui fist venir le capitaine fier,
 Pierre Ledoulz ot non, et le fist chevalier.
 Bertran li demanda et li volt deprier
 Comment il pourra avoir sans longuement targier,
 Et que loyalment li vueille aidier et conseiller,
 Une grant forteresse qui moult faisoit à prasier,
 La ville fu nommée Donne, sans varier.
 Dedens ycelle ville y ot un fort monstier.
 Et quant li capitains oy Bertran le fier,
 Lors dist : « Je ne vous say meilleur conseil donner :

Et en celle sepmaine, seigneur, que je vous di
 5265 S'en vint à Charenton Olivier de Mauny,
 Très bonne fermeté; mès elle se rendi.
 Et puis au pont de Donne alèrent sans détri;
 Forte ville y avoit et bien fermée aussi;
 Si avoit une esglise là où on ot basti
 5270 Fosse tout environ, qui sont grant et fourni,
 Et bonne fermeté, qui bien se défendi.
 Quant Bertran fu ylà ¹, si jura S. Remi
 Qu'il enterroit dedens à force et à estri.
 Les engiens ² fist geter, et c'estoient o lui
 5275 Maint gentil chevalier, qui moult furent hardi.
 En celle fermeté, ausi que je vous di,
 Il avoit .i. Engloiz d'Engleterre norri,
 Huon de Carelay ³, qui bien se défendi;
 Et si avoit Normans, qui furent esbahy ⁴,
 5280 Car traitour estoient, pour voir le vous afi,
 Encontre le roiaulme : si en furent honni.
 Nostre gent assaillirent; mès riens ne lor vailli;
 Car bien fu deffendu que nulz riens n'i perdi.
 Dont y ot une mine bien faite par tel si
 5285 Que dessouz le monstier et les fossez ausi
 Fu la ville minée, qui depuis en fondi.

Moult fu grande la mine et longuement dura.
 Et si privéement adont on la mina,
 C'on ne scéut pas laiens comment la chose ala.

Alez à la forteresse assaillir et lancer,
 En escriant : Claquin ! Bertran au cuer entier !
 Ceulz de léans ferés pour vo cri esmaier
 Trop plus que ne feroient de François un millier. »

Quant Bertran au corps gent au parler entendit,
 Au capitain dist et si li respondi :
 « Vous faillez à voir dire; car il n'est pas ainsi;
 Non pour quant il aront l'assaut sans nul détri. »
 Lors s'en ala Bertran au fort dont je vous di.

¹ Quant Bertran fu devant.

² Les Anglois. — ³ Hue de Carvalay.

⁴ 5279-5281 :

Maint Normant ot o lui qui moult furent esbahy
 Qui contre leur seigneur menoient l'estri.
 Hommes furent du roy de France je vous di;
 Si estoient tournez comme Anglez deamenti
 Et contre le royaume, si en furent honni.

5290 Elle fu bien gardée de ceulx au lez deçà,
 Au lez vers le monstier icelle mine ala.
 Cil qui furent laiens, ausi c'on me compta,
 Dinoient en .i. lieu quant le midi sonna,
 Plenté de compaignons; chascun y apporta
 5295 Ce qui voloit mengier et ce qu'il desira.
 Mais sur une fenestre li uns son pot planta,
 verre Et le voirre ensement delez le pot posa :
 C'estoit droit sur la mine, là où maint ouvrier a ¹.
 Mais il avint adont que li voirres tranbla,
 5300 Li vins en respandi que chascun l'avisa;
 Adonc a dit li uns : « Or ne me créez jà,
 S'on ne mine là jus; aviser nous faudra,
 Ou bien prochainement morir nous convendra. »

Cil de la ville furent esbahi durement,
 5305 Quant il virent le voirre qui trambla telement *
 Que li vins respandi par devant en présent.
 Dont se sont assamblé et tindrent parlement :
 Huon de Carelay parla premièrement,
 Et lor a dit : « Seigneur, je vous ai couvenent
 5310 C'on mine à ce lez-ci, je le sai clèrement;
 Or y faisons miner à l'encontre no gent. »
 Et cilz ont respondu : « Vous parlez sagement : »
 Adont firent miner bien efforciement
 Et par nuit et par jour, par itel couvenant,
 5315 Et tant firent adont, ce sachiez vraiment,
 Que les mineurs s'alèrent encontrer justement.
 Donc laissèrent l'ouvrer tost et incontinent
 Pour venir aux barons compter l'avancement.

¹ 5298 :

C'estoit droit sur le mur où maint ouvrier a;
 En la mine desoubz tout le mur en croia.

* 5305 - 5306 :

Quant il virent le voirre qui trembla ensement,
 Pour les coups c'on feroit en la mine souvent
 Et pour ce que li murs à desmentir se prent.

« Seigneur, ce dit li uns, avanciez-vous briefment,
 5330 Car nous savons de vrai et tout certainement
 Que cil de la ville ont empris .i. minement
 Qui vient encontre nous, et vendra temprement
 Si c'on porra entrer à son commandement
 Par dedens le monstier, qui ara hardement. »
 5335 — « Seigneur, ce dit Bertran, vous parlez sagement. »
 Adont se fist armer Bertran isnellement,
 Et en sa compaignie furent jusques à cent,
 Trestous appareilliez à lor commandement.
 Li mineur vont devant tost et apertement;
 5330 .x. en y ot armez trestous premièrement,
 Qui en la mine sont entré hastéement¹,
 La mine ont trespercée à lor commandement,
 Dedens le fort monstier se mirent tellement
 Que les mineurs engloiz occirent à torment,
 5335 En criant fort : Guesclin ! à lor voiz haultement.
 Là furent si souspris avironnéement
 Qu'il se rendirent pris trestous entièrement
 En la main de Bertran à faire son talent.

Or fu la ville prise et toute défermée;
 5340 No gent y sont entré ainsi qui lor agréé.
 Par dessus les créneaux fu l'enseigne posée;
 Lors furent li prison de la ville loée
 Amené vistement en une sale lée.
 Huon de Carvalay fu en celle asssemblée
 5345 O lui pluseurs Engloiz, qui sont de son armée.
 Dont fu pris li consaulz de l'arrestée²,
 Li quelz seroit sauvez de mort celle journée.

¹ 5331-5335 :

Qui en la mine sont entrez hardiement.
 Ne say con vous féist nul long deviaement.
 Les mineurs trespercierent à leur commandement,

Dedens le monstier fort se mirent bellement
 En escriant : Claquin ! à leur voiz clèrement.

² 5346 :

Dont fu pris li consaulz sans point de l'arrestée.

Huon de Carvalay ot la vie sauvée,
 Et li Engloiz ausi, ce fu chose avérée.
 5350 Mais cil de Normendie, celle terre loée,
 Qui furent Navarrois, orent la mort jurée ¹ :
 Chascun sur le marchié ot la teste coppée.
 Puis alèrent dîner jusques à la vesprée,
 Qu'il partirent l'avoir ainsi con lor agrée.
 5355 Puis orent à conseil, c'est vérité prouvée,
 Qu'à Saint-Sauveur iroient, qui sur mer est fondée.
 Mais .i. autre nouvelle lor vint celle journée ²,
 C'on transmist à Bertran par lettre seellée
 Et tous les chevaliers de bonne renommée.
 5360 De par Charles de Bloiz fu la lettre dittée;
 Et quant Bertran l'oy et qu'il ot escoutée,

5350 :

Qui par trop convoiter et par œuvre fiée,
 Quant contre le roy orent pensée desguisée
 Chascun ennemi la ville ont la teste coupée.

5357 - 5363 :

Mès une autre nouvelle leur vint celle journée :
 Oez quelle nouvelle, pour Dieu qui fist rosée.

Un message s'en vint devant le ber Bertrant
 Et devant le bon conte d'Aucerre le vaillant
 Et devant les barons qui sont nommez devant
 Et dist : « Se Dame-Dieu qui maint en Bethléent
 Vueille garder de mal, par son disne commandant,
 Bertran de Claquin le champion vaillant
 Qui est de par le roy de France poceasant
 Mareschal ordonné du bon pais normant,
 Tenant le lieu du roy en bataille livrant,
 Loyal aventurier et à ville et à champ!
 Et tous le bons seigneurs que je voy apparant
 Vueille Jhésu donner, par son digne commandant,
 De monseigneur aidier à son besoing plus grant;
 Car à vous tous de pris et amour et garant :
 Aiez de lui pitié et le petit ot le grant.
 A son droit soutenir li soiez confortant,
 Que tel va contre lui malement mespriant
 Qui le deüst garder et son droit par avant. »
 — « Amis, ce dit Bertran, que me vas-tu comptant?
 Dy-moy qui est ton maistre, com le vas-tu nommant? »

— « Sire, dit le messagier, je ne l'iray celant,
 Charles de Blois a nom, pour voir le vous créant.
 Le conte de Montfort a mis un siège grant
 Droit devant le chastel c'on va avironnant;
 C'est un noble chastel qui bien li va sèant.
 Or vous prie messires et vous tous ensuivant
 Que tous venez à li li petis et li grant,
 Que il a en pensé, ains long terme passant,
 De combatre le conte de Montfort l'avenant,
 Et lièvera y le siège d'Aulroy qui est devant :
 Il ne tendra que en vous que je voy cy estant,
 Se venir y voulez à monsieur sachant.
 Tous riches vous fera, ce vous va-il mandant,
 Et vous fera partir à quan qu'il a vaillant. »
 — « Amis, ce dit Bertran, vous avez bien parlant,
 Et je me fay bien fort, devant tous en oyant,
 Que nous tous qui cy sommes assemblez en estant
 Yrons avec lui du tout à son commandant.
 Ne pour mort ne pour vie ne ly yrons faillant.
 Prenez ce destrier-cy que je vous vois donnant
 Et dictes à vo seigneur qu'il se voit aprestant.
 Entre nous tous yrons en brief temps à Ghuingant. »
 A tant se messagier se va de là partant,
 Et Bertran en ala les seigneurs appellant
 Moult très courtoisement les va araisonnant.

« Seigneurs, ce dit Bertran, bonne est li armée,
 Que nous avons honnour se Dieu plaist et agrée.

- Si dit aux chevaliers : « Venue est li année
 Que nous arons honnour, si plect Dieu et agréé;
 Car la bataille arons en Bretaigne la lée
 5365 Droit au chastel d'Alroy, dont forte est li entrée.
 Là sera la bataille et fière la merlée
 Des .ii. seigneurs qui sont chalengent la contrée.
 Le conte de Monfort l'a du tout accordée
 Contre Charle de Bloiz, point ne l'a refusée.
 5370 Pour la bataille avoir a poissance mandée,
 Et nous y faut aler sans point de l'arrestée. »
 Et cil ont respondu : « N'i faisons arrestée¹,
 Ceste guerre a esté longuement démenée,
 Jamais ne finera ce se n'est par l'espée. »
- 5375 Contre² Charle de Bloiz, qui mandoit ses amis,
 S'en vont maint chevalier de lor armes garniz;
 Car li chastiaux d'Alroy estoit adont assiz
 Du conte de Monfort, qui tant fu poestis.
 Cilz contes dont je di si avoit esté filz
 5380 Du conte de Monfort qui commença jadis
 Ceste guerre en Bretaigne dont yssi vous devis,
 Que le duc de Lencloistre amena ou païs,
 Au grant siège de Resnes, où grant fu li estris.
 Aprez la mort du père fu li filz moult hardiz,
 5385 Et c'estoit mariez li contes dont je dis
 A une noble dame qui fu de grans amis,
 Née fu d'Engleterre, de ce soiez tous fiz.
 Cil contes ot grant gent et d'armes bien garniz;
 Car Jehan de Chando venus fu ou païs,
 5390 Et Canoles ausi, .i. chevalier hardis,
 Et d'Engleterre archiers ne sai .ix.³ ou .x.
 Li sièges fu moult grans et de gens poestis.
 La ville d'environ avoient Engloiz pris :

¹ demourée.² Devers.

Là se furent logié et juré et promis
 5395 Qu'il ne se partiront, se seront desconfis,
 Tant que le bon chastel aront à lor devis.

Devant chastel d'Alroy, qui fu nobles et grans,
 Fu li quens de Monfort qui estoit chalengens
 La duché de Bretagne, qui tant est soufflisans,
 5400 Si comme li siens pères ot fait plus de .xx. ans.
 Ceste guerre, seigneur, avoit duré lonc tamps,
 Dont li pais fu moult couroucié et dolans;
 Et si n'estoit prélaz ne sages clers lisans
 Qui péust de la paix estre riens accordans,
 5405 Que chascun si disoit que ses drois fu si grans
 C'on ne pooit avoir accort qui fust durans.
 Cil du chastel d'Alroi dont je sui recordans
 Estoiient à Charlon, qui furent desirans
 De garder le chastel et estre défendans;
 5410 Mais vivre lor failli, et pour ce à ce tamps
 Mandoient à Charlon qui lor fust secourans.
 Tout droit à une ville qui nommée est Guinguans¹
 Fu faite la semonce des hardiz combatans.
 Quant ilz furent venus, jà n'en soiez doubtons,
 5415 Des chevaillers y ot hardis et combatans,
 Et des bons escuiers bataille desirans.
 En ceste compaignie dont je sui devisans
 Fu li contes d'Auçoire avec lui Bertrans,
 Et Charles de Dinant² n'i fu mie faillans;
 5420 Li viscoms de Roen li estoit confortans,
 Celui de Beaumanoir, .i. chevalier poissans;
 Celui de la Hussoie, Huitasses li sachans;
 Olivier de Mauni, qui fu bons combatans,
 Et Yvon de Mauni, qui li fu attenans³;

¹ Ghuingans.³ 5424-5425 :² Et Charles de Dynant.

Et autres chevaliers ne vous say dire quans.

5425 De Villaines y fu li Bègues souffisans,
Karenloet ausi, qui fu bons à son tamps.

Avec Charles de Bloiz ot noble baronnie :
Guillaume de Lannoy y fu à celle fie,
Et Guillaume Boistel, qui ne s'i faindi mie,
5430 Et Guillaume de Bron¹, qui fu de sa partie;
Et de Jugon y vint moult noble escuierie²;
Le Moine de Bétune, qui ot bonne maisnie,
Et le Vert chevalier à la chièr hardie,
Et de Calon y vint Loys lance drécie;
5435 Philippe de Beaugieu fu en celle partie,
Et Loys de Beaugieu fu en sa compaignie;
Garnier de Fontigni de Bourgogne l'antie,
Henry de Pierrefort fu en celle envaye;
Aymars³ de Poitiers, qui s'enseigne ot drécie,
5440 Et d'autres chevaliers, gens d'armes ressongnie,
Qui furent bien armé et mieulx que je ne die⁴,
Furent avec Charlon, qui fu de grant lignie.
Tous jurèrent Jhésu le filz sainte Marie
Que point ne li fauront en bataille rengie;
5445 Ou il ara du tout Bretaigne en sa partie,
Ou dedens la bataille perderont corps et vie.
Et quant Charles le sceut, Jhésu-Crist en mercie⁵;
Mais il dit maintes foiz, de ce ne doubtés mie,
Tout seul et avec gent et entre compaignie⁶ :

¹ Et Guillaume Brehon.

² 5431-5436 :

Et de Jeugon y vint moult noble compaignie,
Le Borgne de Bétune, qui ot noble escuierie,
Qui page avoit esté à Bertran mainte fie;
Or l'ot Bertran mouté en ceste seignorie;
Car à bonnour le mist par sa grant vaillandie.
Avec ces gens drost ey dont je vous signifie
Fu li Vers chevaliers à la chièr hardie,
Et Loys de Challon y vint lance drécie,

Philippe de Beaugen fu en ceste partie,
Gérart de Frontigny, etc.

³ Haymart.

⁴ 5441 :
Qui furent mieulx armez assez c'on ne vous die.

⁵ 5447 :
Et quant Charles les ot durement les mercie.

⁶ 5449 :
Au privé de sa gent et de sa compaignie.

- 5450 « Ha! vrai Dieu, disoit-il, doulce vierge Marie,
Si vrai que je croi bien Jhésu le fruit de vie
Et que sa char en croiz si fu crucifiée
Et dedens le sépulcre morte et ensevelie,
Et qu'il résuscita et sauva sa maisnie,
5455 Si me veilliez aidier, Sire, je vous en prie.
Ainsi bien con je croi de vraie entente onnie,
Que je cuide avoir droit de ceste seignorie,
Et que pour ma moulier, que j'am sans vilonnie,
En doi le non porter sans nulle tricherie. »
5460 Ainsi disoit Charlon à la chière agentie,
Qui pour sienne tenoit Bretagne la garnie.
Mais on dit, il est vrai, et li sages l'afie,
Que li drois à la foiz a bien mestier d'aye.

- Ainsi Charles de Bloiz pour son droit desrainier
5465 Assambla avec lui maint hardi chevalier,
Moult de bonnes gens d'armes et maint bel escuier.
Au chastel Josselin, où il a lieu plainier,
Conduisi ces grans os et les fist exploitier;
Là péussiez véoir maint escu de quartier,
5470 Et mainte grosse lance dont le fer fu d'acier,
Banières et pennons contre vent balier,
Mainte hache pesant, glaives pour estiquier.
Si péüst-on véoir maint bon arbalestrier,
Et maint riche cheval et maint courant destrier.
5475 Banière desploïe s'en vont li soudoier,
Au chastel Josselin se sont alez logier ¹.
Droit au chastel d'Alroy l'est-on alez noncier
Au conte de Monfort, qui tant ot le corps fier.
« Sire, dit .i. espie, je vous vien espier
5480 L'ost à Charle de Bloiz, qui vous vient approchier.

¹ Et quant vint au nombrer cest ost au vray jugier,
De bonne gent hardie y ot quatre millier.

Du chastel Josselin partirent sans tencier;
A Louvaux l'abbaye, là s'alièrent logier.

- Mais je vous di pour vray, sans estre mençongier,
 Qu'il vient à bel conroy pour estour commencer.
 Faites scéurement vostre gent enforcier ¹,
 Car la bataille arez, je le sai sans cuidier;
 5485 Car onques ne vi gent en si grant desirier. »
 Dit li quens de Monfort : « Si m'en doit ennoier,
 Quant pour nous .ii. faudra avoir tel destoubrier,
 Et morir et navrer, abatre et mehaignier
 Tant de bonnes personnes et tant bon escuier,
 5490 Et qui tant ont cousté à vestir et chaucier,
 A norrir, à fornir, à donner à mengier.
 Certes, se poise moi; se Dieux me veille aidier,
 Et se Charles voloit contre moi apaisier,
 A fin qu'il me vosist de Bretagne laissier
 5495 La moitié seulement, tout à mon desirier ²;
 Et se Dieux me prenoit sans hoir de ma moulier
 Que tout li demorast et à son héritier. »
 Et dit Jehan Chando : « Voici .i. bon traité :
 Ceste offre ci endroit li faudra envoyer,
 5500 Et si ne le voloit liement otroier,
 Trop plus hardiement et de cuer plus légier
 Irons-nous dessus eulx vostre droit chalengier,
 Et nous combaterons à lui sans détrier ³. »
 Li contes de Monfort s'i ala otroier.
 5505 Il ont fait .i. héraut par deçà envoyer,
 Que Charles veille faire son conseil apointier

¹ 5483 :

« Faictes vostre gait séurement renforcer
 Et faictes vostre gent très bien enharneschier. »

² « A lui m'accorderoie sans malice chacier. »

³ 5503 - 5516 :

« Et nous combatrons à lui sans esmaier;
 Que bien y a avis à tel fait commencer.
 Vous estes tous amis et d'un lignage chier;
 S'il y a mal talent, bon le feroit lessier :
 Mettez paine de vous envers lui apaisier

Ou de bailler tel offre c'on ne vous puint moquier,
 Et que on ne die mie c'on les vueille chacier
 A deshériter homme pour vous essaucier.
 Que cil qui à tort vuelt son cousin chalengier,
 On le voit à la fois chéoir en grant dangier
 Et venir si au bas c'on le voit mendier.
 Le riche roy David tesmoigne en son psautier
 Que cil est bénéis de Dieu le droiturier
 Qui est à son voisin très léal parsonnier. »
 Le conte de Montfort, quant oy ce plaidier,
 A ces parolles-cy se va bien accorder.

Et par bon sauf-conduit une place baillier
 Pour savoir s'on porroit ceste chose apaisier.
 Li héraux se parti, ne se volt détrier;
 5510 Il vint à Josselin les barons saluer,
 Et à Charles de Bloiz c'est venus présenter,
 Et li dit : « Monseigneur, je [ne] vous doi celer :
 Monseigneur qui ce fait de Bretagne appeler
 Duc et seigneur par droit se veult-il proposer,
 5515 Et trestout le conseil par qui il doit user,
 Vous mandent que veilliez une place livrer
 Où il puissent o vous .i. poi parlementer. »
 Et Charles respondi : « J'en voldrai demander ¹. »
 Les chevaliers manda et les fist aūner,
 5520 Et lor a dit le fait que riens ne veult celer;
 Et quant cil l'ont oy, se sont pris à gaber ².
 Là y ot tel qui dit, si c'on l'oy bien cler :
 « Sire ducs de Bretagne, laissez ce fait ester.
 Il se doubtent de nous, c'est légier à prouver.
 5525 Se croire nous volez, par Dieu qui fist la mer!
 Toute Bretagne arez bientost à gouverner,
 Et tous vos anemis verrez à vous tourner.
 Laissiez aler avant : trop seriez à blasmer
 Se ce qui est à vous voliez laisser aler. »
 5530 Quant Charles a oy l'accort de ses barons :

Il a fait un héraut par deçà envoyer,
 Et lui a dit : « Amis, je pri à toy et requier,
 Au ber Charles de Blois vas tost signifier
 Qu'il vueille son conseil tellement appointier
 Que par sauf-conduit puist une place bailler
 Pour savoir s'on pourroit ceste chose apaisier.
 Ainsi me vueille Dieu à mon besoing aidier
 Com je m'apaisasse volentiers de légier!
 Mais que mains de raison on me vusist bailler.
 Ce n'est mie plaizance de tousjours guerrier
 Et c'est ausi une rancune que Jêhu n'a point chier,
 Et je vusasse bien m'arme à Dieu adrecier :
 Qui plus vit au monde, plus entre en grant dangier. »

Le héraut se parti, plus ne vout arrester;
 A Louvaux est venus les barons saluer
 Et à Charles de Blois est venus adrecier
 Et li a dit : « Monseigneur, je ne vous doy celer :
 Monseigneur qui se fait de Bretagne nommer
 Duc, prince, souverain sans nullui empirier,
 Et trestous ses consaulz par qui il doit ouvrir,
 Vous mandent.... »

¹ = A ma chevalerie, si me voudroit loer. »

² ruzer.

« Or beaux seignor, dist-il, bien oy vous avons;
 Mais il me desplait moult que nous nous combatons,
 Et que si bonne gent, que devant nous véons,
 Voldront pour moi morir; le péchié redoubtons. »

5535 — « Sire, quant droit avez, et que bien le véons,
 Jà n'i arez péchié se pour vous y morons :
 Celui qui ara tort comparra les façons.
 Voici tous vos amis et tous vos champions;
 Vostre souldoier sommes et vostre argent ¹ gaaignons :
 5540 Si ne vous devons dire conseil qui ne soit bons,
 Et il n'i a celui qui ne vous soit preudons. »
 — « Seignor, ce dit Bertran, et nous vous en dirons,
 Se c'est vostre voloir au conte manderons
 Qu'il se parte d'Alroy le chastel qui est bons
 5545 (C'est l'éritage Charles), et se nous l'i trouvons,
 Que dedens .iiii. jours nous le combaterons.
 Il s'en voist à Monfort, car c'est sa région,
 Il le tint li siens pères, ausi fist ses taïons. »
 Et cil ont respondu : « Tout ainsi le volons. »

5550 Le héraut appelèrent hautement en oiant,
 Et li ont dit : « Héraut, alez vous retournant;
 Au conte de Monfort vous irez recordant
 Que li ducs de Bretagne, c'on va Charle nommant,
 Li mande qu'il s'en voist de sa terre partant,
 5555 Et s'en voist à Monfort ² tost et incontinent.
 Et se nous le trouvons en Bretagne séant,
 Nous le combaterons et yrons assaillant. »
 Et dit Charles de Bloiz : « Héraux, venez avant;
 Sur quel estat veut-il c'on voit parlementant? »
 5560 — « Sire, dit li héraux, de ce sai-je bien tant
 Que li ducs voldroit bien et tuit si confortant,
 Pour la guerre finer, qui est dure et pesant,

¹ or.² Et revoist en sa terre.

Que la duché qui est cause en ce débatant,
 Fust partie à moitié par itel couvenant
 5565 Que chascun en fust ducs nommez à son vivant;
 Et se li ducs mes sires n'avoit nul oir vivant,
 Que toute la duché venist à vostre enfant. »
 Charles de Bloiz l'eüst accordé maintenant,
 Et en l'onnor de Dieu le Père tout poissant
 5570 Et pour guerre cesser, qui si aloit coustant;
 Mais de par sa moulier, ce trouvons-nous lisant,
 Li fust dit fièrement à une part traïant :
 « Sire, que volez faire? pour Dieu le roy amant!
 Vous n'avez pas le cuer de chevalier vaillant,
 5575 Qui le droit héritage de vo moulier plaisant
 Volez ainsi donner à loi de recreant!
 Terre ne doit tenir chevalier tant ne quant
 Qui ne la veult défendre à l'espée trenchant,
 Et Chastons qui fu sages le nous montre en rommant. »

5580 Ce dit li chevaliers, qui moult fist à doubter¹ :
 « Se du conseil Chaston² vous plaisoit à user,
 Dont ne lairiez-vous pas vostre héritage aler.
 Vous devez estre ducs, c'est légier à prouver.
 Et vous estes si grans c'on vous doit bien loer;
 5585 Et quant niendre de vous vous veult suppéditer,
 Il ne vous en doit point plaire ne agréer.
 Faites ainsi c'uns ducs, c'on vous doit appeler,
 En force et en vertu pour vous avaluer.
 Prince de tel lignage ne se doit effraer,
 5590 Et li quens de Monfort vous veult déshériter,
 Et s'a fait les Engloiz venir de çà la mer
 Pour France guerroyer et pour nous fort grever :
 S'à ces poins ci endroit vous volez arguer,
 Vous ne le lairiez pas du pais posséder. »

5580 :

Ce dit un chevalier : « Veuillez-moi écouter. »

¹ Se du sens Caton.

- 5595 Et dit Charles de Bloiz : « Se Dieux me puit sauver,
 Je croirai le conseil que me volez donner.
 Mais .i. songe me fait à ce país penser,
 Car en dormant me vint .i. songe abuser;
 Car il m'estoit aviz que véoie voler
 5600 .i. faucon pélerin, qui venoit d'oultre mer,
 Avec maint esprivier avec lui ariver;
 Et d'autre part .i. aigle véoie haut monter
 Avec autres oiseaux, ce me pot-il sambler.
 Mais le faucon véoie aprochier au voler
 5605 A l'aigle, qui vers lui se venoit assambler¹.
 Li aigles s'avaloit pour lui à reposer.
 Et puis vi le faucon sur l'aigle avoler,
 Aux ongles et au bec l'ala si dévourer
 Que li aigles s'ala en la terre encliner;
 5610 Et li faucons sous lui ne le lascia ester
 Tant qui li fist au bec la cervelle espautrer.
 Ainsi fist li faucons cel aigle à mort livrer. »
 — « Sire, dit le vassal, tout ce laissez ester;
 Vous estes li faucons de toute honnour passer.
 5615 Nul plus gentil oisel ne porroit-on trouver.
 Et ausi estes-vous, jà n'en estuet doubter²,
 Que plus gentilz homs estes deçà et delà mer
 Que le vostre anemi, qui vous veult formener,
 Et pour tant le vous di et pour reconforter
 5620 Qu'au dessus vous vendrez : or y veilliez penser. »

Ainsi par son conseil Charles de Bloiz usa.
 Il a dit au héraut qu'il revoist par-delà
 Au conte de Monfort, et si li contera
 Que dedens .iiii. jours il se combatra
 5625 Si le treuve à Alroy, où riche chastel a.

¹ 5605 :

« A l'aigle, qui venoit vers lui soy aprochier. »

² 5616-5617 :

« Et ausi estes-vous, de ce n'est à doubter,
 Plus gentil de lignage et tout sans comparer. »

Et li héraux revint, qui le fait recorda
 Au conte de Monfort, que riens ne li cela ¹.
 Dit Jehan de Chando, qui la chose escouta :
 « Par la foi que je doi à Dieu, qui tout créa,
 5630 Et au prince de Gales, qui ci envoié m'a,
 Et au roy d'Engleterre, qui le prince engenra!
 Jamais par ma raison accorde n'en sera.
 Ordonnons nostre gent, et si viennent de çà,
 Il seront recéus, qui croire me voudra;
 5635 Or verra-on celui qui honnour amera,
 Or verra-on Monfort qui son droit requerra,
 Or verra-on proesce en qui elle maindra.
 De Dieu soit-il maudis le premier qui faudra! »
 Et dit Robin Canole : « Aujourd'ui me verra
 5640 Bertran du Guesclin, qui est au lez de là,
 Et le conte d'Auçoire, où bon chevalier a.
 Mais bonté sur bonté adont s'assemblera;
 Là verra-on l'eur sur qui y retraindra;
 Mais le cuer me dit bien, et le m'a dit piéça,
 5645 La duchié de Bretagne, je croi, nous demorra. »

En la ville d'Alroy estoient li Engloiz,
 Et dedens le chastel estoient li François,
 Qui avoient esté assis plus de .iii. mois.
 Vivres estoit faillis, ce tesmongne li voirs;
 5650 Car trop avoit laiens sodoiers et bourgeois,
 Et fames et enfans : pour tant fu li destrois;
 Forment vont regretant le duc Charles de Bloiz,
 Et disoient trestuit là dedens d'une voix :
 « Ay! Charle de Bloiz, preudon doulz et courtoiz,
 5655 Secourez vo chastel et vo gens demanoiz,
 Qui pour vous vont souffrant tant de maulz et d'anois.
 Nous n'avons que mengier, pain, ne fèves ne pois;
 Faillis nous est li vins, li blez et li tramois :

¹ Le fait tout entièrement ainsi comme y va.

Il nous convient mengier chevaux et palefrois.

5660 Ainsi ens ou chastel estoit grans li derrois ¹,
 Par nuit monstroient feu tout autour des murailz ²,
 Signifiant l'angoisse et la fain et la soif.
 Au chastel Josselin estoient li François.

Au chastel Josselin, qui fu prez de Jugon,
 5665 Estoit Charles de Bloiz à la clère façon.
 Des signes du chastel li fist-on mencion,
 Qui monstroient le feu sur le maistre donjon,
 En .x. lieux ou en plus ardant escouvillon.
 « Dieux ! dit Charles de Blois, amis et compaignon,
 5670 Se je pers le chastel qui tant a de renon,
 Bel jouel perdrerai en ceste région !
 S'il savoient de nous et de nostre façon,
 Encores se tenroient en celle establiçon. »
 .1. arbalestrier fu, qui estoit de Dijon,
 5675 A Charles de Blois dit clèrement à haut ton :
 « Se je puis exploitier, foi que doi S. Symon,
 Les nouvelles saront à bien briève façon. »
 — « Comment le saront-il ? » dit Charles le baron.
 Et dit l'arbalestrier : « Et nous le vous diron. »

5680 Dist li arbalestriers, qui fu preux et senez :
 « Je sai bien le chemin environ de tous lez.
 Je m'en irai ennuit, quant il ert avesprez,
 De ci jusqu'au chastel qui est Alroy nommez,
 Et y trairay quareaux largement et assez;
 5685 De ci jusques au jour que vous y mettrez ³

¹ destrois.

² 5661 - 5666 :

Par nuit monstroient feu tout autour des muros
 Signifiens l'angoisse et les fains et les sois.

A Louvaux l'abbaye sont li François de nom,
 Dedens un parc de bois logierent, ce dit-on.
 A lendemain partirent à Dieu bédiction ;

Leurs coureurs envoierent en celle saison
 Au duc Charles de Blois, les nouvelles en vont
 Des signes du chastel qui ne sont mie bon.

³ 5685 - 5688 :

« Et en chacun sera un brevet seellés
 Où il ara escript comment vous y alez
 Et que le bon chastel ne soit point délivrez
 De cy jusques au jour que vous y mettrez. »

Tenrront le bon chastel, ainsi lor manderez
Par brièves bien escripts qui seront séelez;
Je les traira[i] laiens, de ce ne vous doubtez. »
Et dit Charles de Bloiz : « Moult sagement parlez. »
5690 Lors li arbalestriers si c'est la nuit sevrés :
Sur .i. cheval estoit séurement montez,
L'arbalestre à son col s'en est bientôt alez;
Onques ne s'arresta, c'est venus à .i. guez,
Où on ot les chevaux moult souvent abruvez.
5695 Il perçoit le chastel qui estoit alumez,
C'est assavoir qui est esclariez à tous lez
Pour la doubte de ce qu'il ne fust eschalez.
Cestui arbalestrier, qui tant estoit osez,
Perçut bien les brandons c'on avoit haut levez;
5700 L'arbalestre tendi, dont fu bien doctrinez;
Mist en coche .i. quarrel qui bien fu empenez :
A traire commença, si bien c'est avisez
Que le feu estaindi; le quarrel fu trouvez
Et fu au lendemain au chastelain monstrez.
5705 Quant li chastelains sceut du brief tous les secrez,
Les soldoiers manda, qu'il n'i est arrestez;
Et dit li chastelains : « Il est bien véritez
Que Charles de Bloiz vient, et si nous a mandez
Que tenons le chastel, qui tous est affamez,
5710 Jusqu'au jour Saint-Michel, qui est prochain assez.
Et si n'est à ce jour aux Engloiz amonstrez,
Si faisons du chastel toutes nos volentez. »
Dont dist .i. chevalier : « Beaux seigneur, c'est assez;
Mais je me sui ici d'un tour bien avisez :
5715 Au conte de Monfort vous vous accorderez,
Et ostages ausi vous li envoieerez.
Par itel couvenant vous li afierez,
Que lendemain du jour qui vous est ci mandez,
Renderez le chastel quant solaux ert levez,
5720 Mais que de sa vitaille nous soions confortez. »

Et dit li chastelains : « Sire, bien dit ayez;
 Tout ainsi le ferai, puis que vous le volez. »
 A la porte est venus le chastelains membrez,
 Signifie c'on veingne à lui sur les fossez.
 5725 Robert Canole sceut qu'on les avoit mandez;
 Il meismes y vint, c'on n'i est arrestez :
 Aux bailles est venus, en haut c'est escriez :
 « Seigneur, que volez-vous? faites, si vous hastez. »
 Et dit li chastelains : « Je vous congnois assez
 5730 Chevalier souffisant, Robert estes clamez
 Quennole ¹, gentilz homs; envers moi entendez. »

Ce dit li chastelains : « Oiez que nous dirons :
 Une chose loial nous vous accorderons;
 Le bon chastel d'Alroy nous vous déliverrons
 5735 Par itel couvenant que nous recorderons
 Que le jour S.-Michiel, que .iii. jours n'i comptons,
 Ce chastel ci endroit contre vous garderons,
 Et aprez le chastel landemain liverrons;
 Droit à soleil levant nous le vous baillerons
 5740 Par itel couvenant que de vous nous arons
 Vistaille de vostre ost, se mestier en avons ²,
 De pain, de char, de vin, de ce que nous voldrons,
 Combien que nous aions de bonnes garnisons,
 Plus que pour .iii. mois tenir se nous volons;
 5745 Mès bien plus prenderiens de récréacions;
 Et de ce bons ostages et certains liverrons. »
 Et dit Robin Canole : « Cappitain, nous véons
 Que vous savez de vray que bataille attendons,
 Et que Charles de Bloiz vient ci o ses barons.
 5750 Non pour quant de ce fait au duc en parlerons,

¹ Canole.

Au besoing, sans dangier trop bien nous passerons;

² 5741 - 5745 :

Mès nous prendrons en gré un pou mieulx que
 n'avons;

- Pour nostre argent bailler, autrement ne voulons.

Et de ce bons hostages et certains liverrons. -

Vous estes bonnes gens, dont ce seroit rason
Que de ce fait ici vous eussiez bons respons. »

Ainsi con je vous [di] ¹, lor fu donnez respiz,
Et li pleges livrez bons chevaliers gentilz;
5755 Et il orent des vins et du pain blanc et bis.
Et en ce tamps, seigneur, que je ci vous deviz,
Venoit Charles de Bloiz li princes seignoris
A bien .iiii. mil hommes, ce nous dit li escripts,
Chevaliers, escuiers et soudoiers gentilz,
5760 A cheval et à piet s'en vont sur les larris
De ci jusqu'à Louvaux, .i. abbaye de pris ².
Assez prez du chastel se sont li François mis;
Et quant cil du chastel ont les François choisis,
Trestous les menestrez ont sur les créneaux mis;
5765 Et là cornent et musent et trompent par estris.
De l'ost Charles de Bloiz en fu li sons oïs.
« Par ma foi! dit Bertran, voilà gens bien appris!
Se victoire nous donne le roy de Paradis,
Nous lor donrons beaux dons à tous les plus petis. »

5770 Li ost Charles de Bloiz c'est si bien exploitie,
Que jusques au chastel fu celle gent choisie.
L'ost au quen de Monfort et la chevalerie ³
Sont venus sur les champs, s'ont la ville laissie,

¹ di.

² 5761 - 5766 :

Et furent de Louvaux l'abbaye partis,
Et tant ont exploitié les grans et les petis
Qu'il ont véu le chastel d'Aulroy faitis.
Et ceulz du chastel les ont moult bien choisis,
Adont firent sonner leurs menestrez gentils;
Une blanche [banière] ont hault ou donjon mis:
Ce donnoit à entendre qu'il furent resjoys.
Humblement attendent secours de leurs amis
Et la grâce de Dieu le roy de Paradis.
Et les bons menestrez qui jouoient toudis

Donnoient signifiance à grans et à petis
Que de paine et tourment seront briefment hors
mis

Ou qu'il seront briement tous mors ou surrexis.
De l'ost Charles de Blois qui tant fu seignoris
Furent li instrument de ce chastel oys.
De la blanche banière de quoy devant vous dis,
Elle fu bien véue de grans et de petis.

³ 5772 - 5782 :

Là fu une banière toute blanche choisie;
Là sonnent men[c]strez menans joieuse vie;
Et noz gens se logièrent, si com l'istoire crie,

- Et regardent François qui font belle establee.
 5775 Olivier de Cliçon, qui tant ot baronnie,
 A ce tamps dont je di estoit de sa partie,
 Du conte de Monfort, con l'istoire crie :
 Voit l'ost Charle de Bloiz, qui c'est appareillie,
 Qui s'aprestoit moult fort de sus la praerie,
 5780 Pour entrer en .i. parc qui fu prez l'abaye,
 Assis emprez grans bois; fu la place jolie,
 Fermée tout autour et d'herbes bien jolie.
 Là s'aloient logent, si con sur l'anuitie
 Pour eulx à rafreschir, comme gent traveillie.
 5785 Entre le grant chastel dont je vous signifie
 Et le parc dont je di où grant fu la veslie ¹,
 N'i avoit c'un ruissel et .i. pré qui verdie ²;
 En ce parc sont François banière desploie.
 Pour lendemain avoir bataille commencie,
 5790 Se sont appareillié chascun de sa partie;
 A trompes et à cors chascun si s'esbanie ³,
 Et li autres de là mainent chièrre jolie.
 Li contes de Monfort à haute voix s'escrie,
 Et dit au chevaliers : « Beaux seigneur, je vous prie
 5795 Que nous alons à eulx pour faire l'envaye.
 Je voi mon anemi qui ainsi me défie,
 Je li veil courir sus à l'espée fourbie :
 Ou j'aray la duché du tout en ma baillie
 Et serai ducs nommez, ou g'i lairay la vie. »

Par devant le chastel dont je vous signifie,
 Enprès un brax de mer qui trop grant n'estoit mie.
 Là y avoit un pou de boz, je vous affie;
 Là sont no gent logiez en iceste nuitie.
 Avez boz y avoit et noble manandie
 Fermez tout autour et d'arbres bien garnie.

¹ fueillie.

² Mais la mer ressortist sur le ruissel à la fie.

³ 5791 - 5792 :

Et orent coureurs noz François, que que on die.
 Qui prirent des coureurs de l'averse partie;
 De ce fu nostre gent grandement resjoie.
 Toute nuit véissiez et oissiez estournie
 A eulx appareillier pour avoir l'envaie;
 Et euidoient avoir bataille la nuitie.
 Trompes firent sonner en menant grande vie,
 Et cierges alumes et falox sans détrie,
 En attendant bataille contre l'averse partie.

- 5800 Li contes de Monfort ot moult le cuer dolant ¹
 Que sa gent ne voloient croire le sien commant,
 Que en lui ot talent et le cuer moult engrant
 De commencer l'assaut sur le soleil couchant;
 Mais li pluseur l'i vont ce fait desconseillant.
 5805 « Sire, dit Olivier, ne vous alez hastant;
 Li homs qui n'a mesure se va desmesurant.
 Vous avez bien ouvré ens ou tamps ci devant,
 Au primes vient le fort, je le vous acréant.
 Nous avons bel parlé, comme gent bien sachant ² :
 5810 Or nous couvient de fait ouvrer en combatant;
 Nostre anemi si sont en ce parc à garant,
 A l'entrer par dedens y aroit meschief grant;
 Mais attendre nous faut qu'il s'en voient partant :
 Et d'autre part y sont venus tout maintenant ³;
 5815 Se nous les assaillons, tost nous iront disant
 Que nous les ariens pris laissez et recréant. »
 Et dit Robert Canole : « Vous alez bien parlant.
 Si fussent hors du parc, j'alasse bien loant
 Qu'il fussent assailli; car je voi apparent
 5820 Qui sont bien .ii. contre .i., selon mon escient. »
 — « Par Dieu! dit Olivier, je n'en donne .i. besant :
 J'ai oy deviser et lire en ⁴ rommant
 Que li plus à la foiz vont victoire perdant.
 Mieulx vault .i. po de gent qui se vont ordenant,
 5825 Quant il aiment de foi ⁵ si con loial amant,
 Que ne font tant de gent qui se vont assamblant :
 Onques ne sont d'accort, quant il en y a tant;
 Li uns se met derrier et li autres devant.

¹ 5800-5804 :

Le conte de Monfort ot moult le cuer engrant
 De commencer assault sur soleil couchant.
 Olivier de Clisson lui est venus devant.

Et maintenu raison comme gent bien sachant,
 Or nous couvient désormais ouvrer en combatant. »

³ 5814 :

« Et d'autre part ausi venus sont maintenant. »

² 5809-5810 :

« Nous avons bien parlé et fait offre moult grant,

⁴ maint. — ⁵ soy.

Je voldroie, par Dieu le Père tout poissant!
 5830 Que ilz fussent encore .ii. mile combatant,
 S'éussiemes¹ de çà nostre anemi Bertran. »
 A ce conseil se font li baron accordant.
 Et li François s'en vont ou parc appareillant,
 Ausi qu'à mienuit .i. bien pou par devant
 5835 Cuidèrent li François c'on les voist assaillant;
 Et alèrent adont tuit à l'arme criant²
 Comme gent effraez, qui s'aloient doubtant;
 Et alèrent adont tuit à l'arme criant,
 Cierges, brandons aloient toute nuit alumant,
 5840 Et furent ordenez à loy de combatant.
 Là vint Charles de Bloiz au corage vaillant,
 Et Bertran du Guesclin va o lui chevauchant,
 Et regardent François qui furent attendant
 Ordené et rengié comme gent souffissant.
 5845 « A demain au matin faites-nous-en autant;
 Là verra-on liquel se venront mettre avant. »
 Lors vont en lor retrait li petit et li grant.

 Seigneur, or escoutez pour Dieu le droiturier,
 La bataille d'Alroy vous voldrai commencer,
 5850 Où il avint anoy et mortel encombrer.
 Celui jour y ot mort maint gentil chevalier
 Et maint bon homme d'armes et maint bon escuier.
 Celle nuit font François lor ost eschargaitier;
 Guillaume de Lannoy, qui moult fist à prisier,
 5855 Fit le guet de la nuit jusques à l'esclairier;
 En sa compaignie furent maint bon arbalestrier,
 Et issirent du parc pour Engloiz espier.
 Par-delà la rivière il vindrent chevauchier,
 A falos, à brandons, le ruissel *trespasser*³,

¹ Si veussions.

Cierges, brandons, tortis, alèrent alumant.

² 5836-5838 :

Et alèrent adont tout alarmé criant,

³ costoyer.

- 5860 Jusques à lendemain qu'il virent esclairier,
 Là oïssiez cornés et trompes graillier,
 Vestir et endosser maint bon haubert doublier
 Et saindre mainte espée, maint bacinet lacier :
 De pié en cap s'armoient à loi de soudoier.
- 5865 Onques nulz homs ne vit gent mieulx appareillier.
 Li coureur sont venus pour l'eau gaaignier ¹.
 Mais cil au lez de là y viennent bataillier ²,
 Mais cil de çà y sont alez pour gaaignier ³,
 Et firent reculer à force maint archier.
- 5870 Mais Jehan de Chando, qui tant fait à *priser*,
 Fist commander tantost sur la teste à trenchier
 Que nulz n'alast le pas véer ne chalengier.
 Au conte de Monfort est venus sans *tarder*,
 Et li dit : « Monsieur, je vous prie et requier,
- 5875 Laissiez-nous assaillir et François commencer,
 Et tenons nos conroiz sans nous adesfouquier;
 Car on voit bien souvent, je le di sans cuidier,
 Qu'il meschiet à celui qui assaut le premier. »

- Or se sont li Engloiz armé souffisamment.
- 5880 Li contes de Monfort avoit .i. sien parent,
 Qui ses armes porta d'ermes proprement.
 Olivier de Cliçon, qui tant ot hardement,
 Fist lever sa banière et la balie au vent;
 En sa route ot Cliçon adont moult bonne gent,
- 5885 Et ausi ot Chando au fier contement,
 Et Canoles ausi, qui hardiz fu forment.
 Les archiers d'Engleterre mist-on premièrement

¹ là pour léans gaigner.

² Sur un petit fossé se vont entr'aprochier.

³ 5868 - 5871 :

Et conquièrent sur eulz maint noble destrier
 Et orent devers eulz maint riche prisonnier;
 A Jehan de Chando l'est-on alé noncier
 Qui tost fist commander....

Qui de traire se sont apointié fermement.
 Li héraux clèrement crioient sur les champs ¹ :
 5890 « Au jour[d'ui] verra-on proesce et hardement ! »
 Trompent, cornent et musent avironnéement,
 C'on n'i oïst tonner tonnoire nullement.
 Gens d'armes ont lor glaives, qui trenchent durement,
 Et regardent François venir moult fièrement.
 5895 Charle de Blois venoit combatre fermement;
 De lez lui ot Bertran au fier contenement,
 Et le conte d'Auçoire y estoit ensement,
 .i. hardi chevalier et plain de son jouvent;
 Et le Besgue gentil de Villaines présent;
 5900 Et Jehan de Vienne, qui régna loialement;
 Le ber Carenlouet à l'aduré talent;
 Li viscoms de Rohen y fu certainement;
 Et Charles de Dinant, où moult ot d'essient;
 Celui de Beaumanoir y fu souffisamment;
 5905 Celui de la Hussoie, Huistace au corps gent.
 De la partie Charles y avoit bonne gent.

Aprez ce que solaus estoit ou ciel levez,
 C'estoit Charles de Bloiz fièrement adoubez.
 Olivier de Manny n'i doit estre oubliez;
 5910 Et Yvon de Manny ses frères li mainez;
 Guillaume de Lannoy n'i fu mie oubliez;
 Et Guillaume Boistel, qui preux fu et senez;
 Et Guillaume de Bron, richement assemez;
 Et li sires de Pars ², .i. escuier loez :
 5915 Chevalier fu là fais, n'ot pas .xv. ans passez;
 Et le Vert chevalier, qui tant fu adurez;
 Et Loys de Chalon, qui bien estoit montez;

¹ 5889-5891 :

Hautement huyoient et par les champs crioient
 Trompant, cornant, noiant et avironnant.

² Pars.

Philippes de Beaugieu et Loys li membrés;
 Giraut de Fonteni ¹ qu'en Bourgongne fust nez;
 5920 Henry de Pierrefort de Savoie de lez;
 Aymart de Poitiers y fu, c'est véritez,
 Et d'autres chevaliers et escuiers assez;
 Et viennent sur les rens noblement aprestez.
 Ils ont dedens ces chiez ces bacinés fermez,
 5925 Ces escus à leur cos, ces haubers endossez,
 Bonnes plates d'acier et de glaives assez :
 De ci jusques au pié les véist-on armez.
 Ils ont l'eaue passée ², petis estoit li guez;
 Des chevaux descendirent, que nulz n'i est remez.
 5930 Tuit se sont mis à pié comme lyons crétez,
 Et véoient devant eulz leurs anemis mortelz;
 Et viennent l'un vers l'autre fièrement ordenez ³,
 Les bannières devant et les pennons dorez.
 A l'approchier l'un l'autre, ce dit l'auttoritez,
 5935 Fu le son des tromppettes bien sonnez à tous lez :
 Archier, arbalestrier, traient de tous costez;
 Mais ce fu pour noient, chascun fu bien armez,
 Et se tiennent ensamble sans estre dessevrez,
 Les glaives en lor poins richement assérez,
 5940 Et puis boutent et fièrent en ces escus litez ⁴,
 En plates, en haubers, en auquetons ouvrez.
 Li chevaliers qui fu des ermines armez
 Pour celui de Monfort, à cui il fu privez,
 Celui s'avança fort, con hardiz et doubtez :
 5945 Bretagne! va criant, qui fu bien escoutez.
 « Ha Dieux! ce dit Charlon, con mes cuers est irez,
 Quant voi mon anemi, qui est si surmontez,
 Qui me cuide tolir à tort mes héritez.

¹ Gérard de Frontigny.

³ Ainsi tost prist place l'un que l'autre, ce créez,
 Pour querre l'avantage, pour mains estre grevez.

² Le fossé ont passé.

⁴ listez.

Ay! beau sires Dieux, si vrai con vous savez
 5950 Que la terre est à moi et doi estre clamez
 Li droiz ducs de Bretaigne et qu'il est véritez ¹,
 Si me veilliez aidier et ma vie sauvez! »
 Tout ainsi disoit Charles qui sains est appelez.

Si con Charles de Bloiz et li sien ensement
 5955 Tenoient leur conroiz ensamble justement,
 Huet de Carvallay au fier contenment
 Vint à Jehan Chando et li dit coiemment :
 « Sire, dit-il, je croi et perçoi clèrement
 Que cil de là sont fort et trop souffisamment;
 5960 Il nous vont assalir par fait de hardement :
 Faites tenir les champs et le champ ² fermement,
 Car je me partirai de vous certainement;
 Parmi ceste vallée, qui grant est durement ³,
 Menray une bataille, où je me fis forment;
 5965 Et puis m'en retouray sans point d'arrestement,
 Et vendrai par derrier eulx voir par tel couvent
 Que vous en verrez bien .i. grant encombrement. »
 Dist Jehan de Chando : « Vous parlez sagement. »
 Huon de Carvalay n'i fist arrestement;
 5970 .ii. ^e hommes ⁴ a pris à son commandement :
 Chascun tint une hache qui trenchoit roidement.
 Et quant en la vallée se fust mis ensement,
 Leur cuissières ostèrent trestous communément,
 Par coi aler péussent trop plus légièrement ⁵.

¹ 5951 - 5953 :

« Et que ma moullier est la plus drois hoir nommez,
 Si me vueille aidier et ma vie sauvez! »
 Ainsi disoit Charllon qui sains est appelez;
 Mais il fu en ce jour laidement attrappez,
 Ainsi que je diray, s'entendre me voulez.

² l'estour.

³ 5963 - 5964 :

« Parmy ce petit val m'en yray à présent

Avec moy .v. ^e hommes qui m'ayment loyamment,
 Chascun la hache ou poing trenchant moult rade-
 ment. »

⁴ .v. ^e hommes.

⁵ 5974 - 5985 :

Là y avoit genestes assez et largement,
 Point n'estoient véu ne perceu de no gent.

Grande fu la bataille et fière la tençon.

5975 Et la bataille en tant se tint moult fièrement;
D'abatus et de mors en y ot largement.

Devant chastel d'Alroy fu grande la bataille.
Li uns y fiert d'estoc et li autre de taille;
Et Bertran du Guesclin les Engloiz moult travaille,
5980 Haultement va criant : « Tuez ceste merdaille ! »
Mais il y ot archiers qui sont de Cornuaille,
Qui traient asprement, qui n'i font point de faille.
Plus fort volent sajettes qu'en champ ne vole caille;
La poudre va levant plus tost que ne fait paille,
5985 Et li contes d'Auçoire moult fort y fiert et maille.

Grande fu la bataille et forte la tençon.
Cil du chastel d'Alroy estoient ou donjon
Et prioient à Dieu, qui souffry passion,
Que la victoire donne à lor seignor Charlon.
5990 A tant es vous venus Olivier de Cliçon;
Une hache portoit dont li acier fu bon :
Entre ses anemis se bouta à bandon,
Un escuier féri, qui estoit de Jugon,
Tellement l'assena sur le bacin en son ¹,
5995 Qu'à terre l'abati devant lui ou sablon.
Dont y vindrent sa gent à guise de griffon,
De glaives et d'espois, dont il y ot foison,
Li fendirent ou corps cuer et foie et pomon.
Mais Bertran du Guesclin en ot grant marrisson,
6000 Es Englez se féri, s'en abati foison;
Et Guillaume Boistel estoit son compaignon,
Et le Vert chevalier y fu bon champion;
Cellui de la Hussoie, qui Huitasse ot à non;
Guillaume de Lannoy oublier n'i doit-on.

Et l'embûche de quoy je vous fay mencion
En une place fu où geneste ot foison.

¹ en çon.

- 6005 Et li contes d'Auçoire y féri à bandon;
 Le ber Carenlouet, qui moult ama tençon;
 Et li Begues, qui tint Villaines en son non;
 Maint noble combatant dont ne fais mencion.
 Richement se porta la bataille Charlon;
 6010 Si firent li Engloiz, si con dit la chançon :
 Là fu Robert Canole, qui cuer ot de lyon;
 Chascun se combatoit en bonne entention.
- En mi ceste bataille, qui forment s'efforça,
 Fu li contes d'Auçoire, qui ès Engloiz entra,
 6015 Et fu bon chevalier et moult bien s'i porta.
 Un escuier y vint, qui le conte lança
 D'un espoit de Bordiaux, qui moult chier li cousta :
 Tout parmi la visièr le bon conte asséna,
 Parmi le senestre oeul, tout parmi li bouta;
 6020 Tellement le féri que l'ueil il lui creva.
 Li quens à tout ce cop retourner s'en cuida;
 Mais .i. Engloiz y vint, qui le conte frapa,
 Et li sans li couroit si fort qu'il avugla.
 Un chevalier li dist, qui bien le ravisa :
 6025 « Ay! conte d'Auçoire, pour Dieu qui tout créa!
 Ne vous laissez occirre, rendre vous couvendra ¹. »
 Lors li contes d'Auçoire s'espée li bailla;
 Prisonnier se rendi et ainsi demoura.
 Au ber Charlon de Bloiz durement ennoia,
 6030 Car bon chevalier fu et très bien s'i porta;
 Chascun qui l'oy dire assez le regreta.
 Li contes de Monfort percut et avisa
 La banière Rohen ², à sa gent commanda
 Q'il soit menez à lui à tout sa gent qu'il a;
 6035 Et Bertran du Guesclin sa bataille mena
 A l'encontre Olivier, et à lui assambla,

¹ « Ou tantost serés mors; autre chose n'y a. »

² La banière et puis.

- Et de toute sa force durement le greva;
Et Challes de Dinant, où bon chevalier a,
Contre Robert Canolle sa batailla guia.
6040 Olivier de Mauni une hache porta,
A loy de chevalier moult bien se gouverna;
Il escrie : Manni ! par la bataille va.
Et vous di que li contes au premier se doubta,
Mais Jehan de Chando bien le reconforta
6045 Et li dit : « Sire ducs, ne vous esmaiez jà;
Car la victoire avons, au jour d'ui avendra.
Je sai tout de certain comment la chose ira :
Huon de Quarelay tous les desconfira.
Jà bien tost verrez l'eure qu'as autres mescharra. »
6050 Quant li contes l'oy, lors se reconforta;
Mais ses propre cousins, qui ses armes porta
Qui furent erminées, ainsi c'on me compta,
Pour son seignor aidier, par la bataille va
Moult orgueilleusement, c'est ce qui le greva.
6055 Par la bataille crie : « Charle de Bloiz, vien çà !
Bretaigne te chalenge ¹ et tout quan qu'il y a :
Au jour d'ui sera fait ce qui fait en sera. »
Et quant Charles l'oy, forment se hontoia ²;
Cuida que fust li ducs qui la guerre mena,
6060 Et pour tant devers lui fièrement s'adréça.
Chascun portoit telz armes que li autres porta.
« Dieux ! dient li François, con noble duc vez là !
L'un contre l'autre sont; or porrons véoir jà
A qui le pris et l'eure nostre Sires donra. »
6065 Or furent assamblé li hardi chevalier;
D'ermines sont armé comme duc ou princier.
Charles de Bloiz tenoit une hache d'acier;
Un chevalier breton c'est venus aprochier,

¹ Bretaigne tu chalans.² forment s'en hontia.

- Dessus le bacinet qu'il avoit tout entier
6070 Le féri à .ii. mains, comme loial et fier;
Tellement y a fait son grant cop emploier,
Que la teste li fist contre terre ploier.
Et puis Charles de Bloiz l'est alez embracier,
A la luite l'ala à la terre versier.
- 6075 Adonc monta sur lui à guise de lévrier
Et sa gent d'autre part lui sont venus aidier;
Et Engloiz sont de là où grant estour plainier.
Mais Jehan de Chando, Canole et Olivier
Sont venus à Charlon, le nobile princier,
6080 Pour secourir celui qui en avoit mestier,
Qui les armes portoit du conte qu'il ot chier.
- A la rescousse sont venus de tous costez,
De glaives et d'espois pourvéus et armez.
Mais Charles de Bloiz fu à force relevez,
6085 Et le chevalier mort et du siècle finez.
Et quant Charles le voit, si c'est haut escriez :
« Bretagne à moi sera, j'en sui duc appelez !
Mors est cilz de Monfort par qui je sui grevez ! »
Et bien le cuida Charles, ainsi qu'oy avez.
- 6090 Au conte de Monfort en fu li fais comptez :
« Sire, vo chevalier, vostre cousin charnelz,
Qui vos armes portoit, ainsi con vous savez,
Charles de Bloiz l'a mort, sur le champ gist tuez.
Il vous cuide avoir mort; c'est fine véritez,
6095 Et se vante à sa gent que vous estes passez. »
Et quant li ducs l'oy, si est en l'ost entrez
Contre Charle de Bloiz, qui tant fu naturez;
Et quant il vit les armes dont li ducs fu armez :
« A Dieux ! se dit Charlon, il est rescuscitez ! »
- 6100 Moult fu Charles dolans, c'est véritez prouvée,
Quant il perçoit le duc venir en la merlée.

Lors fu de toutes pars bataille recouvrée.
 Li viscoins de Rohen n'ot pas chièrre esgarée;
 Celui de Beaumanoir, à la chièrre membrée,
 6105 Et Bertran li gentilz renforce la merlée.
 Bonne gent ot Charlon et très bien ordenée,
 Et croi que bien lor fust venu à la journée ¹,
 Se ne fust par .i. tour qui chanja lor pensée.
 Huon de Carvalay aloit par la contrée ²
 6110 A .ii.³, dont chascun avoit lance ou espée;
 Et orent si très bien lor besongne aprestée
 Qu'il ont derrières Charles faite la retournée;
 Et lor viennent au dos, comme gent forsenée,
 De haches à .ii. mains, comme gent airée,
 6115 Viennent trestuit ensamble férir à la volée,
 Que cil n'en sceurent riens à ceste matinée,
 Nès plus que ceulx qui sont oultre la mer salée.
 Là véissiez donner mainte grande colée,
 Maint bras y ot rompu, mainte teste estonnée ³.
 6120 Et Bertran du Guesclin à ⁴ toute son armée
 Retourna encontr'eulx, que sa mort ont jurée;
 D'une hache à .ii. mains donna mainte colée.
 Là ot telle bataille et si fort démenée
 C'on ne vit onques gens de si bonne pensée
 6125 Ne si bien maintenir par vertu esprouvée.
 L'un contre l'autre vont d'une chièrre dervée,
 Si con le chien assaut le serf en la merlée ⁵,
 Ou le lièvre courant, qui court de randonnée,
 Tant que chascun avoit la char toute pénée,
 6130 De sanc et de sueur moillie et arousée.
 Olivier de Cliçon y fit bien sa journée,
 Tout ainsi con bouchier a sa beste assommée,

¹ 6107 :

Et eüssent vaincu l'estour celle journée.

² 6109-6110 :

o toute son armée

A .v.⁴, dont chacun portoit hache acérée.³ copée. — 4 o. — ⁵ ramée.

Getoit tout devant lui à chièrse forsenée :
Nulz ne l'ose approchier qui n'entre en pute année.

6135. Olivier de Cliçon par la bataille va;
Il tenoit .i. martel qu'à ses .ii. mains porta,
Tout ainsi c'un bouchier abati et versa :
Ce qu'il ataint à cop jamais n'en lèvera.
Regarde la bataille qui trop se dessambla,
6140 Et qui en pluseurs lieux toute se dépeça.
A haute voix a dit, bien fu qui l'escouta :
« La journée est à nous; desconfis sont de là! »
Robin Canole ausi fièrement s'i bouta,
Et Jehan de Chando fièrement s'ordonna,
6145 Et Charles d'autre part à l'armée qu'il a ¹,
Au conte de Monfort fièrement assambla.
Li viscoins de Rohen delez lui s'en ala,
Et Charles de Dinant, qui Engloiz point n'ama.
Chascun à son pooir loialment s'i porta.
- 6150 Forte fu la bataille de chascune partie.
Et li Vers chevaliers, qui la chièrse ot hardie,
S'i prouva vaillamment en ycelle envaie ² :
La banière du conte de Monfort la garnie
Abati celui jour en mi la praerie;
6155 Mais par Robin Canole fu tantost *redressie* ³.
Huon de Cavrelay i monstra sa maistrise :
Par lui et par ses gens espris de félonnie
Perdirent celui jour maint bon baron sa vie.
Li bers Gautier Huet, cilz ne s'i faindi mie,
6160 Et Jehan de Chando par sa chevalerie
Quéroit par mi l'estour avec sa maisnie
Le nobile Bertran, qui tant ot baronnie,
Qui estoit en l'estour comme beste enragie :

¹ à l'armée cria.— ² en ceste estournie.— ³ redécisée.

- Il ne féri Angloiz qui mestier ait de vie.
 6165 Ainsi con cilz qui tue les chiens sur la chaussée,
 Les abat devant lui, et Nostre Dame! crie;
 De sanc et de suour avoit la char moillie.
 « Ay Dieux! se dist-il, aidiez vostre partie;
 Se je desconfi¹, plus n'ai de seignorie! »
- 6170 Le nobile Bertran fu ou chapple plainier,
 Où il assaut Engloiz à .i. martel d'acier;
 Tout ainsi les abat comme fait .i. bouchier
 Le buef, quant il est tamps c'on le doie escorchier².
 Quant Jehan de Chando choisi le chevalier,
 6175 Il a dit à sa gent : « Je vous pri et requier,
 Assailliez-moy Guesclin, j'en ai grant desirier³. »
 Adont l'ont assailli et devant et derrier,
 De glaives et d'espois vont à li estiquier;
 A terre l'abatirent par force de lancier.
 6180 Mais cilz de Hussoie, qui moult fist à prisier,
 Et Charles de Dinant et le Vert chevalier,
 Le Bègue de Villaines, Carenlouet le fier,
 Sont venu à Bertran et le font redrécier;
 Et par devant Chando abatirent Richier,
 6185 De Cantorbie fu, sa suer ot à moulier,
 Un vaillant chevalier et qu'il amoit bien chier;
 Il n'avoit point .xxx. ans, ainsi l'oy jugier.
 Mais⁴ Charles de Dinant li ala si paier
 Que tout li effrondra bacin et hanepier;
 6190 La cervelle en espant, mort le fit trébuchier.
 Quant Chando l'a véu, n'i ot que couroucier :
 « Ha! mon frère, dit-il, bien me doit ennoier;
 Sans perdre ne porrai aujourd'hui gaaignier! »

¹ 6169 :
 - Se je sui desconfis, plus n'aray seignorie. -

² 6173 :
 Quant il fiert d'un maillet pour le porc empirier.

³ 6176 :
 - Que assemblez tost sans point de l'atargier
 A Bertran de Claquin, j'en ay grant desirier. -

⁴ Après.

- Moult fu dolant Chando, en li n'ot qu'à irer;
 6195 Il a dit à sa gent à sa voix haut et cler :
 « Se vengier ne me puis, bien me doi tormenter. »
 Et Bertran du Guesclin ne daigna reculer;
 A Jehan de Chando c'est alez assambler,
 Avec Beaumanoir, qui s'en ala chappler¹
 6200 Contre Gautier Huet, .i. chevalier moult ber.
 A glaives et à haches s'en vont à lui luitier :
 A terre l'abatirent, maint cop li ont donné.
 S'Olivier de Cliçon, qui tant fist à priser,
 Ne fust venus avant, jà le fausist finer;
 6205 Mais Olivier y vint, qui a pris à crier :
 « Beaumanoir! Beaumanoir! vous ne poez durer :
 Vo bataille est percée, ne poez rassambler;
 Rendez-vous vistement, ne poez contrester.
 Mieulx vous vausist le duc aidier et conforter,
 6210 Qu'estre à Charle de Bloiz et vos amis grever.
 Vous et Rohen ferons² aujourd'ui attrapper. »
 Quant Beaumanoir l'oy, il ne daigna parler,
 Mais d'autre part ala sa bataille mener.
 Là font Gautier Huet les Engloiz reculer;
 6215 Le Moine de Bétune font à terre verser,
 Et Hue de Jugon la cervelle espautier.
 Là véist-on forment ceulx de sà décliner,
 La bataille eslongier et eulx désordener;
 L'un perdre son espée et puis l'autre afoler.
 6220 Là fu Charles de Blois, où il n'ot qu'à irer :
 Li contes de Monfort ne le laissoit aler;
 Ains le suioit de prez et pour lui empirer,
 Et dit, si le pooit prendre ne attraper,
 Qu'à tous jours porroit bien du pais posséder.
 6225 Et Chando d'autre part ne faisoit que viser

¹ 6199-6200 :

Avecques Biaumanoir, qui bien fist à amer.

² voudray.

De Bertran assaillir, qui tant fist à doubter ¹;
 Partout où il le voit le faisoit appresser,
 Et Bertran se défent comme hardi et ber;
 Nulz homs encontre lui ne pot le jour durer.

- 6230 Moult fu hardis Bertran et de très fier jouvent,
 Regarde la bataille, et perçoit que sa gent
 Vont fort amenuisant avironnéement
 Et que li pluseur vont fuiant honteusement.
 Adont c'est avisez de sa moillier comment
 6235 Elle li défendi de son droit sentement
 Qu'il ne se combatist ainsi ne autrement,
 Fors au jour qui fu dit, je ne vous sai comment.
 Li jours avoit esté nommez certainement;
 Mais Bertran s'avisa, à ce jour proprement,
 6240 Qu'il estoit devéez contre lui durement.
 « Aïe Dieux! dit-il; or pert-il clèrement
 Que li sors ² de ma fame avérist proprement:
 Nous serons desconfis, je le sai vraiment.
 Ay Charle de Bloiz! il te va malement;
 6245 Aujourd'ui perderas Bretagne entièrement. »
 Et ainsi qui parloit auques si faitement,
 Estoit Charles de Bloiz assailliz laidement;
 De chevaliers bretons et engloiz ensement
 Est si environnez et en sus de sa gent,
 6250 De glaives et de haches et en lieux plus de cent ³
 Se trouva là navré moult dolereusement,
 Et sa banière à terre jetée laidement.
 Charles est trébuchiez et navrez grandement,
 Et pris par le bacin et tirés fermement;
 6255 Et là ot .i. Engloiz, qui ouvra fausement,

¹ Car bien li fu avis en cuer et en penser,
 Se Charles estoit pris et Bertran au cuer ber,
 Que la guerre aroit fait à tousjours décliner.
² Que le songe.

³ 6250-6254 :
 trenchans moult radement;
 Fu sa banière getée à terre moult laidement
 Et pris par le bacin...

Par la gorge li mist sa dague tellement
 Que d'autre part passa demi-pié largement.
 Quant Charles ot ce cop, à la terre s'estent;
 Adonc bati sa coulpe et à Jhésu se rent,
 6260 En disant, c'on l'oy tout cler et plainement :
 « Vray Dieu! pardonnez-moi la mort ma bonne gent
 Qui ci muèrent par moi à duel et à torment.
 J'ai guerroié lonc-tamps oultre mon essient ¹. »

Ainsi Charles de Blois fu en l'estour occiz.
 6265 On vint dire à Bertran, qui tant estoit hardis :
 « Ha, sire! sauvez-vous, pour Dieu de Paradis!
 Mors est Charles de Bloiz, qui tant fu poestis. »
 — « Hé, Dieux! se dit Bertran, nous est li bons faillis;
 Mors est li plus preudons qui fust ou siècle vifs;
 6270 Malgré lui et à force a guerroié tous dis.
 Or ne prise ma vie vaillant .II. parisis;
 J'ai plus chier à morir que j'en soie fuis. »
 Lors se mist sur les rens ainsi c'uns anemis,
 Et tant se combati li chevaliers gentilz
 6275 Qu'il n'ot hache n'espée ne fer qui fust forbis.
 Quant Jehan de Chando vit qui fu si souspris,
 Lors le fist assaillir de trestous ses amis ²;
 Lors fu li chevaliers de gent d'armes saisis,
 Et livrez à Chando, ainsi con je vous dis.

6280 Vaincue est la bataille, Bertran est attrappez;
 Ausi fu li viscontes de Rohen appelez,
 Celui de Beaumanoir, qui tant fu adurez,
 Et Charles de Dinant li chevaliers loez.
 Ne sai que vous en fust li lons plais devisez;
 6285 Tuit furent mort ou pris, ce dit l'auctoritez ³,

¹ « Qui trop sa femme croit en la fin s'en repent. » ³ 6285 - 6288 :

² « Là fu l'as et vaincus, navrez et mal baillis;

Lors dist à haute voix : « A rençon me rens pris ! »

Tous furent mat et pris, ce dit l'auctoritez.

Fors que tous ceulz qui ont leurs chevaux retrouvez.

Fors que tuit cil qui ont les bons chevaux trouvez.
 Li vallet et li page, dont il y ot assez,
 Furent tuit mort ou pris et les chevaux happez.
 Adonc fu ou chastel le grant duel demenez;
 6290 Il voient sur les champs les mors et les navrez.
 Li contes de Monfort est sur les champs remez,
 Et Jehan de Chando travailliez et pénez;
 Olivier de Clïon, qui bien c'estoit portez¹;
 Canoles y estoit, bien sambloit afolez;
 6295 Si fu Gautier Huet et des autres assez.
 En tant que là c'estoient .i. petit reposez,
 Vist-on trestous les mors tellement desnuez
 Qu'il ne lor demoura de vesture .iii. dez :
 Tous nus sont sur les champs et tous lor draps ostenz,
 6300 Armures, bacinés et juppons bien ouvrez.
 Li contes de Monfort c'est en haut escriez :
 « Ay, seigneur ! dit-il, Dieux vous en sache grez;
 J'ai esté aujourd'ui de vous bien confortez,
 S'avez aujourd'ui mort mes anemis mortelz;
 6305 Et c'est Charles occiz, de ce sui courouceez;
 Car s'en vie fust pris, je me fusse accordez.
 Se ne fust mal conseil lequel li fu donnez
 Nous fussiemes d'acord et bons amis charnelz;
 Dolant sui de sa mort et qu'il est trespassez. »
 6310 Dist Jehan de Chando : « Si le résuscitez. »

Dist Jehan de Chando : « Loons Dieu le poissant,
 Qui nous a envoié victoire si vaillant.

Car li varlés des noz ont les chevaux ferrez,
 Qui les chevaux gardoient et les somniers delez.
 Aux varlés des Anglois se sont si fort mealez
 Qu'il les orent batus et hors du champ getez
 Et enchacié par force, ce dit l'auctoritez;
 Et furent enchacié batant à tous costez
 Jusques bien près de Vannes, la cité de bontez,
 Pour leurs maistres trouvèrent qui sont desbaretez.
 Et quant li Anglois perçurent les varlés doutez,

Tost furent amailliz et à la mort livrez
 Et les chevaux consuis et les somniers trouvez.
 Les varlés dont je dis moururent sur les prez
 Et les maistres estoient trestous desbaretez :
 Tuit li grant sont prison et li autres tuez;
 A Evreux se tint qui puist estre eschappez.

¹ 6293 :

Olivier de Clisson trestous ensanglantez.

Or ne vi onques mais desconfire Bertrant :
 Or est par devers moi, s'en ai le cuer joiant;
 6315 Il ne m'eschappera jamais en son vivant,
 Tant que la paix¹ arez du tout à vo commant
 Contre le roy de France Charles le souffisant. »
 Dit li quens de Monfort : « Seignor, alez cerchant
 Le ber Charles de Bloiz, qui est mort en ce champ;
 6320 Et puis le renderay aux gentilz² de Guingamp. »
 Et cil ont respondu : « Vous alez bien parlant. »
 Adonc y sont couru chevalier et sergent,
 Et vont trestous les mors à par eulx regardant;
 Mais il n'i ot celui qui voist Charles trouvant,
 6325 Qui son visage avoit tourné vers orient.
 Au conte de Monfort alèrent retournant,
 Et vont disant comment il n'ont trouvé noient
 Le ber Charle de Bloiz qui aloit mort gisant.
 « Par ma foi! dit li contes, jà n'irai plus avant
 6330 Tant que trouvé l'aray, par le mien essient.
 Onques Charles ne vi que .ii. fois³ mon vivant,
 Mais je yrai par tout la bataille serchant. »
 Dont vint sur la champaigne où li mort sont gisant.
 Charles de Bloiz trouva dessouz .i. arbre grant⁴,
 6335 En l'eure qui le vit recongnust son samblant.
 « Voy le ci, dit li contes, par Dieu le tout poissant! »
 Lors prist à souspirer tenrement en plorant;
 Et là fust-il trouvez, je le vous acréant,
 Que la haire ot vestue et le corps dépongnant⁵.
 6340 « Ha, Charles! dist li quens, il est bien apparant
 Que par mauvés conseil m'avez guerroié tant;
 Jhésu le vous pardoint, le père tout poissant! »
 Adont le fist porter tost et incontinant
 Et couvrir d'un drap d'or, à loi d'omme poissant⁶.

¹ le pais. — ² bourgeois. — ³ trois fois.

⁶ 6344 - 6356 :

⁴ tant ala tournoiant. — ⁵ et la corde poignant.

En bière et bien couvert droitement à Ghuingant,

- 6345 Ens ou chastel d'Alroy en vont Charle portant;
 Car le chastel d'Alroy, dont je vous vois parlant,
 Se rendi à ce jour; et y furent entrant
 Li quens et les barons qui li furent aidant.
- Li contes de Monfort dedens Alroy entra,
 6350 Et y fist porter Charles, dont durement plora;
 Et à ceulx de Guingamp aprez le renvoia.
 Là fu ensevelis et illuec demoura,
 Et Jehan de Chando à Niors s'en ala,
 Et Bertran du Guesclin à garder commanda;
 6355 Et le conte d'Auçoire, à qui l'ueil on creva,
 Fu à Robin Canole, qui puis le délivra.
 Au noble roy de France la nouvelle en ala
 De la bataille grande, qui longuement dura¹:
 Dolant en fu li rois, forment li ennoia;
 6360 Charle le sien cousin doucement regreta,
 Et Bertran du Guesclin, qui loialement ama;
 « Ha, Dieux! se dit li rois, con malement nous va!
 J'ai perdu mes amis en Bretagne de là,
 Et s'ai des anemis ausi au lez de ça,
 6365 Mon frère de Navarre, qui moult couroucié m'a.

« Dieux! dit li rois de France, bien me doit ennoier :
 Perdu ai mon cousin que j'avoie si chier,
 Et s'ai ausi perdu Bertran mon chevalier,
 Et mes autres amis qui de bon cuer entrier²

A grant procession l'alèrent recevant;
 Et le chastel d'Aulroy s'ala tantost rendant :
 En ce jour se rendi, et y furent entrant
 Li quens et tuit cil qui li furent aidant.

Li contes de Montfort dedens Aulroy entra
 Et Jehan de Chandor à Nyort s'en ala;
 Bertran de Claquin illec envoia,
 Et le conte d'Aucerre, à qui l'œil on creva,

Fu à Robert Canolle, qui puis le délivra:
 A Guingant fu le corps Charles qui bien resgna;
 Bien fu ensevelis; en terre on le posa.
 Depuis fist-il miracles; car Jhésus l'endura,
 Et l'en donna la grâce et moult forment l'ama,
 Et fu levé en fiertre, ainsi c'on vous dira
 Quant il sera saison et li temps en vendra.

¹ Et qui au lez de ça moult grandement cousta.

² qui de cuer et entier.

- 6370 M'éussent secouru pour mon non essaucier ¹. »
 — « Sire, font li baron, veilliez vous appaisier;
 Puis que la chose est faite, on ne la puet changier. »
 — « Cest voirs, ce dist li rois, je le croi de légier,
 Et si voi d'autre part maise chose approchier;
 6375 Car li rois d'Engleterre si me veult abaissier,
 Et à ce que je voi, il veult la paix brisier
 Qu'il fist au roy mon père, à qui Dieux veille aidier.
 Je ne voi loialté nullement repairier. »
 En ce point fu li rois .i. tamps à .i. yver,
 6380 Tant qu'il avint c'on fist une paix pour traitier
 Du conte de Monfort, liquelz fist envoier
 Devers le roy de France, et si li fist prier
 Que li vusist laissier Bretaigne à justicier;
 Et il le serviroit et le vendroit baisier,
 6385 Hommage li feroit de loial cuer entier.
 Adont y fist li rois, pour la chose anoncier,
 L'arcevesque de Rains aler et envoier,
 .i. moult gentil prélat qui moult fait à prisier,
 Et fu de ceulx de Craon, .i. lignage moult fier.
- 6390 Li rois fist l'arcevesque dedens Bretaigne aler,
 Et le mist en sa main de la paix confermer,
 Et qu'il en tenroit ce qu'il voldroit ordener.
 Pour tant voloit li rois ceste chose donner
 Qu'à Bretons ne voloit ceste ² guerre mener
 6395 Ne avoir anemis qui les vosist grever;
 Car li rois en pensoit d'aler oultre la mer,
 Et en Navarre aussi : bien s'en devoit doubter;
 Car li rois de Navarre, dont vous m'oez compter,
 Avoit en Normendie chastiaux à gouverner,

¹ « Mon frère de Navarre me fait encombrer;
 Je ne me say à cui, fors à Dieu, apoyer. »

² nulle.

- 6400 Voire tous le meilleurs c'on y porroit trouver;
 Car conte fu d'Evreux, s'en devoit posséder,
 Et s'avoit S.-Sauveur et Chierebourg sur mer
 Et plus de .xx. chastiaux bien fors à conquister,
 Que depuis fist li rois abatre et reverser.
- 6405 Mais de ce me tairai, si vous voldrai compter
 De Bertran du Guesclin, qui tant fist à loer,
 Que li rois fist depuis de prison délivrer;
 Et vous dirai comment, se volez escouter.
 Puis vous dirai aprez de Bertran au corps ber,
- 6410 Qui en Espagne ala roy Henry coronner
 Et fist de son païs roy dam Pietre bouter,
 Pour itant qu'il voloit contre la foi aler
 Et qu'il fist la royne sa fame à mort livrer:
 Pour la plus loial dame ¹ c'on péust point trouver,
- 6415 La dame à ce seigneur ² on la fist marier
 A ce roy Pietre ci, qui tant fist à doubter,
 Pour tant c'on le voloit en haut lieu assener.
 Suer fu de la royne, qui Dieux veille sauver ³,
 Qui en France pooit la couronne porter;
- 6420 Li contes de Savoie volt la tierce espouser;
 Li contes de Harcourt ot la quarte à garder,
 Et la .v.^e fu, si con j'oy compter,
 Au seigneur de Labret ⁴, on ne le puet celer.
 Et li ducs de Bourbon, dont on doit bien parler,
- 6425 Fu frères ⁵ ces .v. dames, s'en fist plus à loer;
 Car du sanc Saint-Loys les puet-on bien nommer.

Seigneur, or escoutez, s'orrez bonne chançon :
 Li riches rois de France c'on appelloit Charlon
 Vost accorder Bretagne et cesser la tençon

¹ S'estoit la meilleure dame.

² Ceste dame, seigneurs.

³ 6418 - 6419 :

Suer fu de la royne de France qui n'a de per.

⁴ d'Albret. — ⁵ de.

- 6430 Du conte de Monfort, .i. moult noble baron.
 L'arcevesque de Rains, nez du pais breton,
 Assambla en Bretaigne les princes de renon,
 Et monstra à chascun par sens et par raison
 Comment la paix venroit de la discencion
 6435 Et de la moulier Charles, qui Dieux face pardon,
 Qui chalengoit Bretaigne et la grant région,
 Où elle avoit perdu Charles le sien baron,
 Pour qui Dieux fist miracles en ycelle saison.
 Car cilz qui li donna de mort le horion
 6440 Issi fors de son sens et fu en dervoison ¹
 Pour ce qu'il se vanta de la grant mesprison
 Qu'il avoit ociz Charles aux champs sur le sablon,
 Devant chastel d'Alroy à la destruction.
 Quant issus fu du sens à guise de gaignon,
 6445 Si ami qui savoient de sa confession
 Le firent apporter loié ² com .i. larron
 A Guingamp droitement, et en dévotion
 L'offrirent à la tumbé de Charle le baron ³.
 Là fist telle vertu, tout de voir le scet-on,
 6450 Que li malades fu en sens et en raison,
 Mémoire, entendement et bonne avision.
 Celui devant le saint se mist en oroison :
 En celle esglise usa sa vie, se dit-on.

- Seigneur, en icel tamps avint, c'est véritez,
 6455 Que li accors fu fais et très bien confermez;

¹ 6440 - 6444 :

S'en venta une foyz à sa maléïçon
 Que Charles ot occis en la tençon.
 Lors enrage li gloux dont nous vous parlons ;
 Car tout yssus du sens fu à guise de gaignon.

² lyé.

³ 6448 - 6453 :

Là furent sur la tombe de Charles le baron

En lui criant : Merci ! au nom du roy Jeahom !

Là fist telle vertu, tout de vray le scet-on,
 Que au malade rent sans, ravision,
 Mémoire, entendens, puissance et raison,
 Et par devant se saint le mist en oroison.
 Léans usa sa vie par grant dévotion,
 Tout le sien y rendi son corps et sa façon.
 Ceste miracle-cy et autre mainte vist-on
 Que Dieu fist pour le saint de quoy nous vous dison.

Et la fame Charlon qui de Bloiz fu nommez,
Et si enfant ausi qui en furent remez ¹,
Qui estoient à Londres, qui est bonne citez,
Par devers Edouart d'Engleterre avoez,
6460 Ostage à celui tamps que vous oy avez.
Si dit li arcevesques, qui de là fu alez
Par la volenté Charles de France couronnez;
Par l'accort des barons, dont il y ot assez,
D'une partie et d'autre fu li fais resgardez,
6465 Afin que li pais et la noble duche
Péust vivre en lor paix; si en fu li dis telz :
Que la dame tenroit chastiaux, villes, citez
En Bretaigne en sa part; et li contes loez
Seroit ducs de Bretaigne à sa vie nommez,
6470 Et li feroit hommage et tenroit loialtez,
Tout ainsi que li fais estoit acoustumez,
Au riche roy de France et y seroit alez.
Et ainsi fust-il dist et fermement jurez;
Et receut des barons et foi et loialtez,
6475 Et fu tous li meffais à chascun pardonnez.
Qui avoit prisonnier, il estoit délivrez
Par raençon paier en bons deniers compez;
Et Jehan de Chando, li chevaliers loez,
De Bertran délivrer fu ausi aprestez :
6480 Parmi la raençon fu de prison getez;
Et li contes d'Auçoire, dont li oeul fut crevez,
Fu délivrés ausi, ainsi con vous oez;
Et pluseurs chevaliers et escuiers loez,
Tuit furent délivrés, que nulz n'i est remez.
6485 Li contes de Monfort si fu duc appelez
Et s'en vint à Paris, où li roys fu trouvez,
Et fist hommage au roy et li fist tous ses grez.
Mais depuis li failli, ce dit l'auttoritez,

¹ nommez.

Dont il fu de ses gens chassiez et déboutez,
 6490 Plus c'onques n'ot esté en jour de ses aez.
 Onques hons si ne fu, je croi, si fortunez,
 En Engleterre fu poures et esgarez
 De ci jusqu'à .i. tamps que bien oïr porrez.

Depuis ce di avint que Bertran li hardiz
 6495 Fu du tout délivrez et s'en vint à Paris,
 Et li fist bonne chièr li fors roys poestis¹.
 Depuis le Castal qui avoit est[é] pris
 Tout droit à Cocherel en bataille conquis,
 Li rois par bon accort li fist con bons amis.
 6500 Le Castal fist tant au noble roy de pris
 Qui lui rendi chastiaux, dont il estoit saisis;
 Tant que sa raençon, se nous dit li escrips,
 Li quitta proprement li riches roys de pris,
 Et fu de son conseil et très bien ses amis,
 6505 Et traita de la paix par sens et par advis
 Vers le roy de Navarre, où il estoit subgis,
 Qu'entre les roys vaillans ot trèves et respis,
 Et journée de paix, ne sai .ix. fois ou .x.
 Mès en ce tamps régna si fort li anemis
 6510 Que li rois d'Engleterre, Edouart li hardis,
 Fu si très mal d'accort vers le roy de Paris
 Que la guerre esméut moult fort, ce m'est advis².

Seigneur, à icel tamps et en celle saison
 I ot maint parlement, si con dit la chançon,
 6515 Du fort roy Edouart et du bon roy Charlon,
 Et du prince de Gales, qui cuer ot de lyon,
 Qui estoit à Bordeaux en dominacion :

¹ 6496 - 6497 :

Et li fist bonne chièr le roy de Saint-Denis.
 Or diray du captal qui avoit esté pris.

² 6512 :

Que la guerre revint dont France valut pis.

De Guienne tenoit le pais environ,
 Où le pais tenoit en tel subjection,
 6520 Conte ne chevalier ne prisoit .i. bouton,
 Bourjoises ne bourgeois, ne nul homme de non.
 Onques roys Alixandres, qui conquist maint royon ¹,
 Ne se porta si fier ne de tel façon :
 Car il ne prisoit homme du monde se lui non,
 6525 Et se faisoit servir en sa régnacion
 Plus noblement assez en sa subjection
 Que ne faisoit li roys de France le royon ²
 Ne que li emperères de Romme en pré Noiron.
 En ce point ci régna jusques à la saison
 6530 Dont ci aprez orrez le tamps à l'acoison ³,
 Et comment de Guienne, .i. pais bel et bon,
 Perdi par son orgueil la dominacion.
 Puis ot du roy de France, si con dit la chançon,
 Un parlement qui fu assignez à Vernon;
 6535 Et là vint par accort, par certaine acoison,
 Li rois qui de Navarre tint le noble royon,
 Et vint devers le roy par tel condicion
 Que par très bonne paix fist inclinacion;
 Et y ot de la paix récompensation
 6540 Tant que bien li souffi et qui li vint à bon,
 Et donna au roy Charles en grant affliction
 Un cuer qui fu d'or fin sans cuivre ne laiton.

La paix du roy de France et du roy Navarrois
 Si fu faicte à Vernon, ce tesmongne li voirs,
 6545 Devant maint chevalier et maint noble bourgeois.
 Là fu li bers Bertran avec maint François
 Que li rois Navarrois hay à celle fois.
 Mais cilz accors fu fais et jurez sur la crois
 A tenir à tousjours et plein de leur fois,

¹ Martrion. — ² de France et de Laon.

³ le temps, que le savon.

6550 Dont Bertran en jura Jhésu-Crist et sa lois,
 Se la paix n'est tenue ainsi que c'estoit drois,
 C'onques si male paix ne fist prince ne rois.
 Et adont dit li preux Bertran et li courtois
 Qu'il yroit volentiers prendre la sainte crois,
 6555 Et iroit dedens Chippre, pour ¹ les Sarrasinois,
 Aidier le roy de Chippre, qui fu crestiens à droit,
 Bons, loiaux et hardiz estoit en tous endroiz;
 Alixandre avoit pris adonc en celui mois,
 Une bonne cité, où il ot fait murailz.

6560 Seigneur, or escoutez, franche gent honnourée,
 Et vous orrez chançon de matière provée
 Qu'il avint en ou tamps et la saison loée ²
 Que cilz Bertran régna, qui tant ot renommée,
 Et comment il ala o grant gent asssemblée
 6565 Pour destruire païens, la male gent dervée.
 De Grenade la grant, celle noble contrée,
 Disoit qu'il seroit rois ains sa vie finée;
 Mais pour .i. aventure qui fu désordenée,
 Fu celle entreprise défaite et arriérée ³.
 6570 Car en ce tamps dont j'ai ma chançon devisée
 Avoit dedens Espagne, une riche contrée,
 .i. roy qui onques bien ne fist en sa durée:
 Roys Pietres ot à non, c'est bien chose avérée,
 Plus maise créature ne fu de mère née,
 6575 S'en receut en la fin si mauvaise durée:
 De mauvaise euvre doit estre male soldée ⁴.

Cilz rois Pietres d'Espagne, qui folement régna,
 Avoit une moulier telle c'on vous dira;
 Onques meilleur de lui ou roiaulme n'entra,

¹ sur.

³ adnullée.

² 6562 - 6563:

Comment Bertran régna qui tant ot renommée.

⁴ 6576:

Car mauvaise euvre doit estre mal fondée.

- 6580 Suer au duc de Bourbon estoit, n'en doubtez jà,
 Et suer de la roynne de France par deçà.
 Or fu Dieux harengier ¹ quant il les assambla :
 Un bon et .i. mauvais ensamble acompaigna ;
 Car dam Pietre li roys sa vie mal régna ,
 6585 'Et ² bonne roynne onques mal ne pensa.
 Une dame y avoit, à ce c'on me compta ,
 Que dam Pietres li rois par amours enama ,
 Et celle par amours son cuer y atacha.
 La roynne d'Espaigne, qui la foi aora ,
 6590 A toute lor amour petit y aconta ;
 Mais la fame mauvaise qui le roy attrapa ,
 Par herbes, par venin, si fort l'envenima
 Que li rois ne pooit durer ne sà ne là ,
 S'il ne véoit la fole qui ainsi l'afola ;
 6595 Et ne pooit véoir celle qui l'espousa ³ :
 Avec lui ne but ne menga ne coucha.
 Ainsi furent lonc tamps, qui à mal lor tourna.
 Or avoit de coustume Pietre, qui se fia ⁴
 Es Juifs de sa terre, et trop plus les ama
 6600 Qu'il ne fist crestiens, car trop fort les *greva* ,
 Ne de tous ses consaulx riens ne lor demanda
 Ce qu'il avoit à faire, trestout il lor cela ;
 Et disoit aux Juifs et de tout les charja ⁵ ,
 De ce qu'il ot à faire et de sà et de là.
 6605 De croire mal conseil, male fin en sera :
 Diex paie quant li plaist, bien pooir il en a ;
 S'il attent, en la fin la journée venra.
 Tant va le pot à l'eau qu'en la fin brisera ;
 Et li homs qui mesure en lui ne mettera ⁶ ,

¹ esragiez. — ² la. — ³ qu'il espousa.

Et l'en dit un parler, et l'a-on dit pieçà.

⁴ 6598-6599 :

Or avoit de coustume Pietre, qui es Juifs se fia.

⁵ 6609-6613 :

⁶ 6603-6604 :

Aux Juifs le disoit et de tout les charja ,

Et li homs qui en lui raison ne mettra ,
 Se mise yert par force, jà bien ne li fera.

6610 Mesure malgré lui dedens lui enterra;
Et se par force y entre, jà bien ne l'en venra.

Beaux seigneur, la maise euvre atrait la *maise fin*;
Bon fait croire sa loy et le vray Dieu divin,
Et comment le filz Dieu vint oster le venin
6615 Par la mort qu'il souffri de la lance Longin.
La loi qu'il nous donna et monstra de cuer fin,
Et le saint sacrement fait de pain et de vin
Doivent croire de cuer toute gent enterin.
Ce ne fist pas roys Pietre, ainsi con je descriu;
6620 Il amoit mieulx assez Juifs et Sarrazin
Et en tous ses estas lui estoient voisin,
Et trop plus les créoit que frère ne cousin.
Pour tant li envoia Dieux Bertran du Guesclin,
Car il moru par lui à guise de mastin
6625 Et par le noble Bègues de Villaines gentin,
Ainsi con vous orrez avant que prende fin.

Pietres li roys d'Espaigne enhay la royne
Qui donnée li fu de la loial orine ¹;
Car suer estoit germaine de la noble royne
6630 De France, le pais où toute honnour s'afine.
Mais la dame de Castre, où toute honnour s'acline ²,
Avoit souspris le roy par euvre serpentine
Que donné li avoit, dont il prit en hayne
La meilleur, la plus belle, qui estoit si bénigne.
6635 Et bien vosist li roys, qui fu de mal couvine,
Qu'elle fust trespasée et mise en feu d'espine;
N'eüst cure comment elle fust mise à morine ³.
Ainsi avoit béu de l'eaue serpentine,

On voit que la mauvaise euvre atrait la male fin; ³ 6637 - 6639:
Bon fait croire sa loy et le hault Roy divin.

¹ ligne. — ² qui beauté enlumine.

Ne li chausist comment elle fust mise à mine;
Du venin du serpent ot beu à male estrine.

Du venin du serpent, qui les maulx envenime.
 6640 Et tout adez estoit la dame en lui encline
 De monstrier bel samblant et de faire bel signe;
 Mès tout ce ne valoit denier ne poitevine;
 Car il sentoit tousjours en son cuer la hayne
 Dont elle lui avoit donné la médecine:
 6645 S'en fu li rois destruis de vie et de saisine,
 Et celle en ot la fin en .i. grant feu d'espine.
 Li baron du país qui sont de bonne orine¹
 En blasmoient le roy, qui à bien² ne s'encline.
 Un frère avoit li rois, qui estoit en saisine
 6650 D'une noble conté, qui estoit bonne et fine;
 Henry avoit à non. Jusques à Bel Morine³,
 En Grenade ensemment, où sont gent sarrazine,
 Tint puis à son commant et fu Espaigne encline
 A ce conte Henry, qui fu de grant orine,
 6655 Par Bertran du Guesclin qui lor donna l'estrine.

Cilz Henris dont je dis comme conte régna,
 Et Pietres li siens frère la couronne porta;
 Et c'estoit li mains-nez, mais on le corona;
 Mais on ne savoit point comment la chose ala,
 6660 Et Henrys fu tenus bastart à ce jour-là;
 Mais depuis fu scéu, ainsi con vous dira,
 Qu'il fust de loial lit, mais com bastart régna;
 Et dam Pietres li rois bastart si l'appela:
 Aussi fist le royaume, car chascun le cuida.
 6665 Non pour quant cilz Henrys point ne s'en hontoia,
 Car estre le cuidoit, bien s'en asséura,
 En la veschie ausi⁴ bastart on l'appela.
 Mais gentilz hons estoit et chascun l'onnoura;
 Et la foi catholique loialment il ama;

¹ mine. — ² riens.

³ 6651 :

⁴ Et en jeunise ausi.

Henris ot nom li ber jusques au Vieil Marine.

6670 Justice et droit faisoit et orgueil ravala;
 Et les pources vesti, les malades ama;
 Des grans et des petis tellement s'acointa,
 Et si bien que chascun l'onnora et prisa;
 Et disoient li plus des plus grans qu'il y a
 6675 Que c'estoit grant pitez que Pietres tant régna,
 Et que Henry n'est rois : chascun le desira.
 Et on dit .i. parler, et l'a-on dit pieça,
 La vois d'un commun pueple, qui par le monde va,
 Que c'est la vois de Dieu qui le monde créa;
 6680 Si con par prophécie, quant on prophétiza
 La venue de Dieu qu'en Vierge s'esconsa.
 Ament¹ la voix du pueple, qui fut et qui sera.
 Pour la bonté Henry chascun le convoita,
 Son bien et son honneur; et Pietres qui régna
 6685 En male oppinion, maint homme li donna
 Une si male grace que Dieux li envia,
 Car ce qui déservi Jhésu-Crist li paia.

Une noble conté en Espagne la lée²
 Qui Tristemare a non, c'est bien chose avérée,
 6690 Tenoit li bers Henris, et de par s'espousée,
 Une dame vaillant et de tous biens amée.
 Henris hantoit à Burs, la cité bien fermée,
 Avec Pietres le roy dont j'ai fait devisée,
 Et avoient esté d'accort par mainte année,
 6695 C'onques en eulx avoit parole mal dittée.
 Mais li baron d'Espagne, celle terre honorée,
 Prioient à Henri de cuer et de pensée
 Qu'à son frère le roy, qui tant ot renommée,
 Blamast à son recoi, coient à celée,

¹ Adarent.

De Tricemarre tint la conte honorée
 Qu'il prist à mariage à sa femme espousée.

² 6688 - 6690 :

Seigneurs, li quens Henry dont j'ay fait devisée

³ Henry hantoit à court à Burguez la bien fermée.

- 6700 Pour coi aux Juifs ot s'amour ainsi monstrée,
 Et eslongie de la gent crestiennée.
 Et la roynne ausi li dist mainte journée :
 « Mon frère, ce dist-elle, si vous plaist et agréé ¹,
 Que blasmez mon sire de la fole pensée
 6705 De ce qu'ainsi me tient comme fole esgarée.
 Jà sui-je du droit sanc S. Loeys engendrée,
 Suer au duc de Bourbon à la chierre membrée,
 Et ma suer est ausi de France couronnée
 Roynne entièrement, qui pour moi ² est irée.
 6710 La dame de Savoie qui contesse est clamée,
 Et celle de Halcourt ³, qui est blanche que fée,
 Et celle de Labret, où la conté est lée,
 Toutes sont mes serours, c'est bien chose provée.
 N'i a celle qui n'ait pour moi mainte pensée,
 6715 Et qui n'ait cuer dolant qu'ainsi sui assenée,
 Par une fole dame sui ainsi derraée,
 Qui me tient ensemment de sa grant esselée ⁴,
 Qui me het tellement, c'est vérité prouvée,
 Que véoir ne me puet ne soir ne matinée.
 6720 Certes c'est grant pitié que ainsi sui menée,
 Et la char mon sire sousprise et abuvrée
 Du venin du serment ⁵ qui s'âme soit dampnée. »
 — « Dame, ce dit Henris, par la Vierge sacrée,
 Je sui dolant pour vous en cuer et en pensée;
 6725 Et je lui ay blasmé en sa sale pavée,
 Et si lui blasmerai ains qu'il soit avesprée.
 Se il ne veult changier sa vie forsenée,
 Je me doubte que Dieux, qui fist ciel et rousée,
 Ne li doint en la fin une male soudée;
 6730 Car il se fait haïr de haynne adurée

¹ 6703-6704 :

« Mon frère, ce disoit la roynne loée,
 Blasmez à monsieur, s'il vous plaist et agréé. »

² qui forment. —³ Harcourt.⁴ de seigneur essillée.⁵ serpent.

Des meilleurs chevaliers d'Espagne la loée.
 Mais tant est folz li rois de manière avilée ¹,
 C'on ne li puet blasmer l'œuvre désordenée
 Qu'il maintient tout adeg sans faire retournée.
 6735 Non pour quant li dirai, par la vertu sacrée,
 Se de sa court devoie partir en ceste année ²
 Et estre à tousjours mais banis de sa contrée. »

Henrys est de la dame sevez et départis,
 Venus est au palais où Pietres li hardiz
 6740 Tenoit son parlement avec ³ faulz Juifs,
 Que chrestiens n'i féust percéuz ne choisis.
 Et quant Henrys les voit, si fu tous esbahis;
 Avec les Espaignos, chevaliers de grant pris,
 Se mist en parlement li bons vassaux Henrys.
 6745 Quant il vit que tamps fu, si c'est vers le roi mis,
 De Dieu le salua, qui en la crois fu mis.
 « Bien viengniez, » dit li rois, qui tant estoit faitis.
 « Comment, ce dit Henrys, nobles rois seignoris,
 Point ne vous maintenez, selon le mien advis,
 6750 Ainsi que fait li roys de France li gentilz,
 Et que nos pères fist, qui fu si bien apris,
 Qui sur les Sarrazins mena guerre tous diz,
 Et prenoit les chastiaux et les avoit assiz;
 Desci jusqu'en Grenade conquesta le pais,
 6755 Gilbataire ⁴ conquist, Archala et Fampis ⁵.
 Li rois de Bel-Marin ⁶ fust par lui desconfis,
 Et se prist en bataille nos pères ses .ii. filz,
 Et occist Sarrazins et les a à fin mis,
 Et li rois de Grenade s'enfui desconfis.
 6760 Et vous ne faites guerre ne anoy ne despis

¹ 6732 :

« Mais tant est fol de manière le roy à la volée. »

³ les.

⁴ Gilbataire.

² 6738 - 6739 :

S'il me devoit banir de sa court alosee.

⁵ Clampis.

⁶ Belle-Marine.

Contre les Sarrazins et les Dieu anemis;
 Ainçois lor accordez et trèves et respis
 Pour l'argent et pour l'or qui vous en est promis.
 Garde ne vous donrez d'un sort qui est soutilz ¹,
 6765 C'uns aigles doit venir bien tost en ce pais,
 Par qui .i. rois d'Espagne doit estre desconfis.
 Ne le di pas pour vous, noble rois poestis;
 Mais li péchiez encombre l'omme, dont il vault pis.

« Noble roys, dit Henrís, je vous jur et afie
 6770 Qu'il a .i. sage clerc en la vostre partie
 Qui ou livre de Brut a mise s'estudie ²;
 Ce qui est avvenu en tant mainte partie,
 A tout si bien monsté en sens d'astronomie,
 Qu'il a bien desclairié mainte grant prophécie;
 6775 Et c'est du cordelier d'Avignon avérie.
 Mais ou livre de Brut ³ treuve par sa clergie
 C'uns aigles naistera, se il n'est en ceste vie;
 De Bretaigne petite venra, je le t'afie,
 Qu'en Espagne vendra à grande compaignie ⁴,
 6780 Et trouvera .i. roy plain de grant félonnie,
 Mescreant, orgueilleux, outrageux, plain d'envie,
 Qui sera desconfi en bataille rengie,
 Et perdera cilz rois toute sa seignorie,
 Si comme l'estournel le nomme et aproprie;
 6785 Car quant li estourneaux sur les champs s'esbanie
 Et s'assiet sur l'arbre et sur la prairie,
 Tuit li oisel qui sont lez lui à celle fie,
 Si tost que l'estournel s'en vole par maistrie,
 Trestuit li autre oisel lui tiennent compaignie,

¹ sortis.

² 6771 - 6774 :

- Qui ou livre devin a mis son estudie,
 Qui les fais de Merlin approuve et certefie;
 Et qui est avvenu en tant mainte partie

A tout si bien monsté au sens d'astronomie
 Qu'il a bien déclairié mainte grant prophécie. -

³ Mès ou livre devin.

⁴ D'oiseaux de quoy la plume sera moult endurcie.

6790 Et s'en vont avec soy et chascun s'umilie.
 Or regardez que c'est, sire, je vous en prie;
 Vous estes sages homs, mès ne le monstrez nie¹.

« Sire rois, dit Henris, soiez bien avisez :
 Cilz oiseaux que je dis, qui ainsi est nommez,
 6795 Quant ou columbier vient où oiseaux² a assez,
 Si tost que l'estourneau est devant arrestez,
 Tuit li coulons s'en vont, riens n'i est demorez.
 C'est à dire, beaux sire; que cilz aigles senez
 Par tout où il venra, ce dit l'auctoritez,
 6800 Seront à lui rendant chastiaux et fermetez,
 Et li coulons dedens li renderont les clefs;
 Tuit oisel le suivront où il sera volez.
 Sire, je le vous di pour bien, se vous volez,
 Je seroie de vous courouciez et irez,
 6805 Poi aroie d'onnour se le vostre perdez;
 Car trop a laide face cilz qui n'a point de nez.
 Regardez en vos fais et si vous avisez,
 Et ostez ces Juifs et sus de vous mettez
 Et créez vos barons et prisiez et amez.
 6810 Car de son pais n'est li hons sires clamez,
 Quant il est de ses gens hais et despitez.
 Et d'autre part aussi au péchié regardez
 Que vous faites madame, où tant a de bontez;
 C'est la plus loial dame de .xv. royaultez,
 6815 Toute la plus gentille qui soit en .c. citez;
 Car du sanc saint Loys est son corps engenrez.
 Avisez-vous, beau sire, pour Dieu qui fu pénez,
 Que li aigles ne soit en Espaigne avolez
 Pour le vostre péchié, si vous en confessez.
 6820 Car je vous [di]³ pour vrai que li aigles est nez,
 Ou royaulme de France a esté avisez,

¹ mie.² coulons.³ di.

Car il a le royaulme des mauvais délivrez.
 Je ne vous en di plus, dit vous en ai assez. »
 — « Hé, bastart! dit li rois, faus traîtres prouvez,
 6835 Je croi que vous voldriez que je fusse finez¹ :
 Se j'estoie jà mort ou occiz ou tuez,
 Cuideriez-vous d'Espaigne estre sire clamez?
 Jà il ne plaise Dieu que celle roiaultez
 Puist avoir à seigneur bastar bien aprouvez! »
 6830 — « Sire, ce dit Henris, or ne vous aïrez;
 Ne vous en parlerai jamais en mes aez,
 Et se bien vous en vient, pour Dieu si le prenez. »
 — « Bastars, dit li rois Pietres, faites si en alez;
 Je vous bani d'Espaigne environ de tous lez :
 6835 Se de ci en avant vous y estes trouvez,
 Destruire vous ferai con traîtres prouvez. »
 Là y ot .i. juif qui Jacob fu nommez;
 Il a dit à Henry : « Bien estes rassotez,
 Que le plus noble roy qui puist estre trouvez
 6840 Avez ci couroucié que véoir le poez.
 Alez-vous-en de ci, que ne le comparez. »
 Et quant Henri l'oy, si s'en est couroucez :
 « Ha, faulz Juif! dit-il, lerres envenimez,
 Par vous et par les autres est li rois enchantez;
 6845 Mais, foi que doi à Dieu, qui en crois fu penez,
 Par les félons Juifs traveilliez et cloez!
 Pour la mort Dieu vengier, qui de vous est blasmez,
 Arez vostre paiement tel qu'avoir le poez;
 Jamais le roi mon frère ne forconseillerez. »
 6850 Il a trait .i. coutel qui fu bien afilez,
 I aerdi Jacob comme preux et osez,
 Tout parmi la chevesse li a les dois getez²;
 Le coustel lui bouta tout parmi les costez,

¹ « Faulz bastart, desloial, fil de putain prouvez. »

² 6852 :

Et parmi la poitrine li a droit adréciéz.

Le cuer li a fendu et le foie delez,
 6855 A terre l'abasti et puis c'est escriez :
 « S'il a homme céens dont je soie adesez,
 De ce coustel sara s'il est bien afilez ! »
 Rois Pietres se leva couroucié et irez,
 Et tira .i. coustel si que tous forsenez ;
 6860 Jà fust encontre lui moult fièrement alez,
 Quant .i. chevalier est vers le roy arrestez,
 Et li dit : « Monseigneur, pour Dieu ! or vous souffrez ;
 Pour .i. Juif félon vo frère ne frappez :
 Que fussent tuit li autre en ce point atornez ! »
 6865 Et Henry se parti, et si c'est avalez,
 Et a dit à sa gent : « Mes chevaux ensellés ;
 J'ai pis fait aujourd'hui que cilz qui joue aux dez. »

Henris fu moult dolant et plains de marrison ;
 Sur le cheval monta lui et ¹ compaignon.
 6870 Et on tenoit le roi à guise de lyon :
 « Ha, seigneur ! dit li rois, vous m'estes tuit laron,
 Qui ne m'avez laissié occirre ce quoistron. »
 Dient li chevalier : « Apaisiez la tençon ;
 Se Henry c'est meffais, si l'en donnez pardon :
 6875 Sire, c'est vostre frère et homme de renon ². »
 — « Par ma foi ! dit li rois, il a fait traïson,
 Mais chier l'achatera, si ait m'âme pardon ;
 Car banir le ferai d'Espaigne le royon. »
 Puis le fist-il bennir ³, à guise de garçon,
 6880 Du roiaulme d'Espaigne entour et environ ;
 Pour ce ne s'amenda de riens le roy Pieron,
 Et fist prendre ⁴ celui, à guise de larron,

¹ si.² « Bien poet brasier .i. pot par dedens vo maison.

S'il a tué .i. Juifs, n'y comptez un bouton ;

Sauvez sera devant la face au roy Jhésom.

Pléust à Dieu que tous les Juifs de vostre royon

Fussent tous en tel point que cestui que réon !

Faites buchier vo frère Henry o le cuer bon

Et lui faictes pardon et nous vous en prion. »

³ banir. — pendre.

- Qui de son frère ot fait à lui défencion :
 Ainsi régna li rois en son abusion.
 6885 De la mort la roynne avoit dévotion,
 Mais onques ne la pot afiner par poison ;
 Car elle s'en gardoit par bonne avision.
 Or vous dirai comment la roynne de non
 Moru et trespassa : Dieux li face pardon !
 6890 Li rois la fist morir à sa maléïçon ¹,
 Par faulz Juifs mauvais de maise nacion,
 A qui il commanda qu'ilz fëissent son bon
 De la bonne roynne du bon sanc de Bourbon.
 Et li félon Juifs de fauce oppinion
 6895 S'en vindrent à la chambre appeler à bas son
 C'on les laissast dedens sans nulle arrestison.
 Quant une chamberière vit celle nacion,
 A la roynne vint, qui ait bënëïçon :

6890-6903 :

Terre li ot donné roy Pietre le baron
 Là où elle prist sustance et nourriçon
 Et reprent les hommages du pais d'environ.
 Là avoit un Juif riches et puissant hom
 Qui tenoit en sa part un moult noble donjon ;
 Combien qu'il en païast à présent raençon,
 Hommage vout jurer à la dame de nom.
 En hommage faisant, si com faire le doit-on,
 Il baisa la royne par dessus le menton.
 Quant il se fu retrait, la dame de renom
 A fait d'eue chauffer tout plain .i. chauderon
 Et en lava sa bouche et son viaire en çon,
 Puis dit à haute voix : « Entre vous tuit, baron,
 Je di que vous n'amez mon honneur .i. bouton,
 Quant ma bouche lessiez toucher à un waïgnon,
 .i. faulx chien pourry de pute estracion ;
 Faictes tost qu'il soit pendus à .i. caïgnon. »
 Au faulz félon Juif fu dicté la raison,
 Pour doulte de mourir monta sur l'arragon
 Et puis s'en fouy au riche roy Pieron ;
 De sa femme lui fist tel lamentation
 Dont on la fist mourir ainsi que vous diren.

Ly faulz Juifs félon au roy Pietre en ala :
 « Sire, dit le Juif, oez c'on vous dira.

Madame la royne en hayne pris m'a ;
 Pendre me vout faire .iiii. jours mie n'a
 Pourtant que, quant hommage le mien corps livra,
 Au serement fenir le mien corps le baisa.
 Quant elle le sot de vray, et on lui recorda,
 Que j'estoie juif, moult grant dueil démena,
 Et hucha eue chaude et sa bouche lava.
 Que je fusse pendus ma dame commanda ;
 Je m'en suy afuy à sauveté deçà.
 Se vous ne me gardez elle me honnira,
 Car puis qu'elle me het, voir, il me mescherra. »
 Dist Pietres li fors roys : « On vous en paiera.
 Or voy bien que la dame jamais on n'aymera ;
 Femme où ma plaïssance a esté et sera,
 Bien voy qu'à moy-mesmes ma mort pourchacera :
 Qui sera bon conseil, si ne le celle jà ;
 Morir convient la dame, plus on n'y attendra ;
 Mais je voudroie bien, jà cellé ne sera,
 C'on ne péüst savoir dont telle mort vendra. »
 — « Sire, dist le Juif, on vous conseillera :
 La dame en son dormant estaindre convendra,
 Plaie ne horion sur son corps n'avendra ;
 Bien en sarons chevir, car on la seurprendra. »
 Et dit Pietres li roys : « Or y perra, seigneur.
 De Dieu soit bënëit qui m'en delivra. »
 Seigneur, cil faulz Juif maint Juif assembla

Au matin fu trouvée, en sa main .i. sautier,
 Toute morte en son lit, sans nès .i. recouvrer.
 Ensevelie fu en .i. noble monstier.
 Pietres n'i acontoit la monte d'un denier;
 6945 Le déables ot ou corps pour lui faire enragier.

• De la mort la roynne furent pluseur dolant,
 Dames et damoiselles et maint chevalier franc;
 Mesmes vont les Juifs Pietre le roy blasmant:
 En derrières de lui l'appeloient tirant.
 6950 A Tristemare fu Henri au cuer dolant;
 Pietre l'ot fait banir hors d'Espagne la grant.
 Mais Henry assambla .i. puelle ¹ fort et grant
 Qui contre le roy Pietre s'aloient aloant ².
 Adont ot .i. Juif riche et bien poissant;
 6955 Aprez la mort la dame de coi je dis devant,
 Vint maint miracle bel en ce tamps apparant;
 Tant qu'il fu inspiré de Dieu, le roi amant:
 Cilz se parti de Burs, le roy ala laissant,
 Et si l'avoit servi tousjours en son vivant;
 6960 Sa naissance savoit et tout le couvenant,
 Et si avoit véu ³ son père souffisant.
 Cilz vint au ber Henry, le noble combatant,
 Et lui fist assamblar maint chevalier poissant,
 Evesques et abbez, et maint bon clerc lisant;
 6965 Quant ilz furent venus si con je voiz comptant,

Là s'alèrent Juifs esbatre et enchartrer.
 Ainsi mouru la dame; Dieu vueille s'âme sauver!
 Lendemain fu trouvée en sa main .i. psautier,
 Toute morte en son lit sans vie recouvrer;
 Ensevelie fu par dedens un moustier.
 Pietre n'y acomptoit la monte d'un denier;
 Car le déable avoit pour lui faire enragier.
 Non pourquant fiat roy Pietre crier et publier
 C'on n'a pas fait la dame de son gré dévier.
 Les Juifs qui ce firent voulrent banir et crier;
 Mais le chastel où il furent n'ala pas asséger.

Ainçois orent le pais sans demi-an entier.

De la mort de la roynne furent plusieurs dolent;
 Et mesmes les Juifs en vont le roy blamant,
 En derrière de lui l'appellèrent tirant.
 Or diray de Henry le conte suffisant:
 A Tricemaire fu Henry au cuer sachant
 Que roy Pietre ot fait banir à son command.

¹ peuple. — ² allant. — ³ servi.

- De ce fait furent moult pluseur esmerveillant.
 « Seigneur, dit li Juifs, alez moi escoutant;
 Merveilles vous dirai de coi tuit li plus grant
 Seront tuit esbahi, je le vous acréant;
 6970 Et afin que chascun me voise mielx créant,
 Je me veil baptisier, baptesme vous demant. »
 Et cil ont respondu : « Vous l'arez maintenant. »
 Adont fu baptisié sa fame et si enfant,
 Et prinrent nostre loy, qui est bonne et vaillant.
- 6975 Adont dit li Juifs : « Seigneur, entendez çà :
 Chose vous veil monstrier, qui ditte vous sera,
 Comment Henris mes sires, que véoir poez là,
 Doit estre roys d'Espaigne, comme l'en vous dira.
 Je vi le roy son père par devant Arcala,
 6980 Et le servi lonc tamps par tout où il régna;
 Si vi la belle dame que li rois fiança,
 Et fu avec lui et par tout la mena;
 Et le conte Henry en la dame engendra
 Et .iii. filles, qui sont ou país par deçà.
 6985 Cilz qui fiance fame en la loi est piécà
 Que s'il habite à lui, jamais autre n'ara.
 De ce fait vint Henry, et puis si trespassa
 Icelle riche dame que li rois tant ama.
 Aprez le roy lor père autre fame espousa;
 6990 Quatre filles en ot, onques filz ne porta;
 De coi li rois gentilz adont se courouça,
 Sa moulier laidenga ¹, et sur Dieu li jura,
 S'elle n'avoit .i. filz quant d'enfant agerra ²,
 Que jamais en sa vie son corps ne l'amera.
 6995 Oez que li rois fist : s'espousée eslonga ³,
 Une belle Juifve maintenant acointa

¹ Lors dist à sa moullier.

² elle gerra.

³ 6995-7033 :

La dame fu enveinte dont moult li ennoya;

Si très secrément que nullui n'en parla.
 En ycelle Juifve .i. bel filz engendra;
 Et quant celle Juifve senti qu'elle engroissa,
 7000 De bon cuer et dévost tantost se baptisa.
 La roynne gentilz des sains fons la leva
 Et la retint o lui et forment l'enama;
 De qui ençainte fu souvent li demanda,
 Et celle dont je di, tout le fait li cela
 7005 Et li dit c'uns marchans avec lui *coucha*,
 Ne scet où il ala ne quant il revenra.
 La dame le crut bien, à ytant s'apaisa.
 Tout ençainte devint, dont moult li anoia;
 Car .i. Juif li dit c'une fille sera;
 7010 Et sa belle filleule qui se chrestienna
 Ara, ce dit, .i. filz, quant en déliverra.
 Et ce fu véritez; d'un bel filz acoucha
 Icelle convertie, dont on vous comptera;
 Et la noble royne une fille aporta.
 7015 Tuit en une journée nasquirent cil .ii. là,
 Et pourtant la roynne, qui son mari doubta,
 Fist tant à sa filleule et si bel l'em pria
 Que son filz pour sa fille de cuer li ottroia:
 Ens ou non de la fille icilz filz demoura.
 7020 On fist entendre au roy que trop beau filz y a;
 Lors fust-il baptisiez et Pietres l'appella.
 Ou lieu du roy d'Espaigne Charlon le couronna;
 Et Henris li drois hoirs point la couronne n'a.
 Quant li pueples l'oy, forment s'esmerveilla;
 7025 Li pluseur s'alièrent et jurèrent droit là

Quant délivrée fu, tellement le cela
 C'on luiquist .i. enfant que .i. Juif engendra,
 Lequel estoit .i. filz (bien fu qui le changa)
 Et ou nom de la fille celui filz demoura.
 On fist entendre au roy que trop bieu filz il a.
 Lors fu-il baptisiez et Pietre on l'appella.
 Or est roy d'Espaigne; car on le couronna. -

Quant le peuple l'oy, forment s'en merveilla;
 Li plusieurs s'alièrent et jurèrent droit là
 Que jamais ne lui faudront tant que couronne ara.
 Et quant roy Pietre sceut comment la chose ala,
 Moult maudist le Juif et forment le doubta.
 Non pourquant Henry grant foison de gens d'armes
 aûna

- Que mais ne li fauront tant que couronne ara;
 Et quant Pietres l'oy, forment li anoya.
 Mais encontre Henry la guerre commença,
 Et contre ses aidans fist tant et pourchassa,
 7030 Par or et par beaux dons qu'il promist et donna,
 Que la plus grant partie devers lui retourna
 Et encontre Henry fièrement chevaucha.
 Mais Pietres ot plus gent, de ce ne doubtez jà,
 Car li plus riches homs tousjours plus déport a.
- 7035 Li bons contes Henris, qui tant fist à prisier,
 Ot assez poi de gent pour son droit desrainier :
 Telz l'aime loialment qui ne li osé aidier.
 Rois dam Pietre le fit par sa gent déchacier,
 Tant qu'il couvint Henry du royaulme voidier;
 7040 Sa fame et ses enfans il li couvint laisser :
 En Arragon ala vers le roy noble et fier,
 Qui li fist grant honneur; car forment l'avoit chier.
 Henry le salua en son palais plainier,
 Et li dist : « Noble roy, ayde vous requier
 7045 Contre Pietre le fel, qui me fait enchacier
 Du royaulme vaillant que je doi justicier.
 Vous savez que dam Pietre, que je n'ai mie chier,
 Ne doit en toute Espaigne tenir .i. seul denier;
 Car il ne fu pas nez d'une loial moulier »;
 7050 Mais en une Juifve qui se fist baptisier :
 Là l'engendra mon père; mais on le fist changier
 Un filz contre une fille, pour le roy apaisier :
 Bien va à sa nature, ne le puet eslongier;
 Car les Juifs a fait de sa court aprochier;

Et contre roy Pietre la guerre commença;
 Et contre ses aidans fist tant et pourchassa
 Par or et par biaux dons qu'il donna,
 Que la plus grant partie devers lui retourna
 Et encontre Henry fièrement chevaucha.

Henris ot pou de gent, de ce ne doubtes jà.

7049 - 7058 :

« Il est filz de Juif, ce ne puet-il noier;
 Car les crestiens a fait de sa court charier.

7055 A autre gent ne veult son conseil desclairier,
 Et de Juifs se fait amer et conseillier.
 S'a fait aussi murdrir sa courtoise moulier,
 Telle con chascun scet, sans vice reprochier. »
 — « C'est voirs, ce dit li rois, je le croi de légier;
 7060 Mais tant con vous voldrez avec moy hébergier,
 Vostre estat vous donray à loi de chevalier;
 Mais contre le roy Pietre je ne puis guerrier. »
 Dist li contes Henris : « Je me cuide apointier
 A celle gent d'Espaigne tellement alier
 7065 Que dam Pietre ferai morir et essillier;
 Car li drois que g'i ay me porra bien aidier. »

Henrys en Arragon si fu bien longuement;
 Quant roys Pietres le sceut, s'en ot le cuer dolant.
 Escriptre fist tantost lettres appertement,
 7070 Où il avoit escript moult félonnessement :
 « Nous roys Pietre, dit-il, d'Espaigne entièrement,
 Sire de Portingal¹ de l'onneur qui y pent,
 Et d'Arragon ausi avironnéement,
 Nous faisons assavoir qu'il nous desplait forment,
 7075 Et s'avons mal gré et portons mal talent
 Que le bastart Henry, que je hé durement,
 Et que j'ai fait banir d'Espaigne entièrement
 Comme faulz traïteur, qui enchante ma gent,
 Qui se veult faire roy par .i. abusement
 7080 D'un Juif qui me het, et Dieux scet bien comment.
 Si vous fai assavoir et vous ai en couvent
 Que se vous le tenez en vostre tenement
 Contre nostre voloir et nostre mandement,
 Que dedens Arragon nous verrez temprement;
 7085 D'Espaigne vous menray si grant assablement

Nul aultre gent ne vueult avec lui alier
 Que Juifs : à autrui ne se vueult conseillier;
 Et si a fait mourir sa courtoise moullier,

Telle que chacun scet, sans vice reprochier. »

¹ Portugal.

Que fuir vous feray tant que terre s'estent. »
 Li messages parti cheminant tellement
 Qu'il vint à Palpignant ¹, ou l'istore ment,
 Et là trouva le roy et la dame ensement,
 7090 Et son fil avec lui et sa fille au corps gent.
 Li messages fist tant sans nul délaïement
 Que au roy a baillé ces lettres proprement;
 Lors .i. ² Arragonnoiz li lisi bellement.
 Quant la teneur choisi, s'ot le cuer moult dolant;
 7095 Il resgarda Henri, qui là estoit présent :
 « Sire Henris, dist-il, or resgardés comment
 Li rois Pietres me mande si rigoreusement
 Que vous face partir hors de mon tenement,
 Ou il me portera dommage grandement. »
 7100 Dit li contes Henris : « Je le vous ³ clèrement;
 Dieux m'en veille vengier, voire si vraiment
 Que pour vérité dire et faire vistement ⁴,
 J'ai la hayne à lui ainsi vilainement.
 Ne veil pas que pour moi aiez encombrement :
 7105 Je m'en départirai assez prochainement. »

Ainsi couvint Henry départir d'Arragon,
 Et aler à garant en estrange royon;
 Or vous dirai de lui quant il ert saison.
 Or avint en ce tamps dont je fais mencion
 7110 C'on porta les nouvelles en France le royon
 De la mort la roynne; qui Dieux face *pardon*;
 Tout partout le royaulme de France le sceut-on.
 Dolans en fu li rois, il y ot bien raison;
 Aussi fu la roynne et le duc de Bourbon.
 7115 Et tuit li chevalier blasmèrent roy Pieron,
 Qui la roynne avoit morte par traison.
 Mais ou noble royaulme ot tel confusion

¹ Parpignan. — ² li. — ³ voy.

⁴ 7102 :
Que pour loyauté faire et ouvrir vistement.

D'une grande compaignie, et estoient foison
 Gent de mainte manière de male nacion;
 7120 L'un Engloiz, l'autre Escot, s'i avoit maint Breton,
 Hanuier et Normant y avoit à foison.
 Par le país aloient prendre lor mansion,
 Et prenoient partout les Engloiz raençon :
 .xxv. cappitaines trouver y pooit-on ¹,
 7125 Chevaliers, escuiers y avoit, ce dit-on,
 Qui de France essillier orent dévotion;
 Il n'i demoroit buef, ne vache, ne mouton,
 Ne char, ne vin, ne pain, ne oie, ne chappon.
 Tuit pillart, murdrier, traïteur et larron
 7130 Estoient en la route dont je fai mencion.

En la grande compaignie y avoit de gent tant
 Que ne le vous diroit créature vivant,
 Qui le país de France aloient fort pillant.
 Li rois en avoit moult le cuer triste et dolant,
 7135 Et manda son conseil, et lor dit en oiant :
 « Que ferons-nous, dit-il, de celle gent tirant
 Qui nostre pueple va ensement destruisant?
 Se ne sont que pillart et larron et tirant.
 Se je met encontr'eulx mon barnage vaillant,
 7140 Et je pers mes barons, qui sont noble et poissant,
 Jamais joie n'arai en jour de mon vivant.
 Qui les porroit mener en Espagne la grant
 Contre le renoié Pietre le mescréant,
 Qui nostre suer a fait morir comme tirant,
 7145 Je le voldroie bien, coi qu'il alast coustant. »
 Bertran du Guesclin va bien le roy escoutant :
 « Noble rois, dit Bertran, j'ai le cuer desirant
 De passer outre mer ou non Dieu le poissant ²,

¹ Voir tous les plus grans d'autres y ot foison.

² 7148-7149 :

« D'aler sur paians en Cypre la vaillant

Ou en Grenadre tout droit sur la gent Tervagant
 Et combatre aux paians à l'espée tranchant. »

Et combatre aux paiens à l'espée trenchant.
7150 Le roy de Chippre iroie volentiers confortant;
Alixandre a conquise, où paiens avoit tant.
Et se de ceste gent qui vous vont courouçant
Me pooie aprochier, je vous ai en couvent
Que j'en déliverroie le royaulme vaillant. »
7155 — « Je le voldroie bien, » dit li rois à Bertran.
Et Bertran li a dit : « N'en parlez plus avant;
Je sarai lor voloir, ne vous alez doubtant ¹. »

Bertran du Guesclin ne s'i volt arrester;
Son héraut appela, si li dit haut et cler :
7160 « Va-t'en, dit-il, bien tost et pense de l'aler
En la grant compaignie, et si va demander
Trestous les cappitaines, et feras assambler.
Un sauf-conduit pour moi lor iras demander;
Car j'ai trop grant desir qu'à eulx puisse parler. »
7165 Celui a respondu : « Ce fait à créanter. »
Sur le cheval monta et pense de l'aler,
Vers Chalon sur la Sone ² ala ces gens trouver;
Si le congurent bien au tunicle porter :
Contre lui sont venus sergent et bachelier.
7170 « Seigneur, dit li héraux, or me veilliez mener
Aux cappitaines droit; je veil à eulx parler. »
Et cil ont respondu : « Bien les porrez trouver;
Ensamble maintenant assis sont au disner. »
Et li héraux y va, car il s'i fist mener.
7175 En .i. moult riche ostel qui moult fist à prisier
Trouva les capitaines, si con j'oy compter.
L'ostel avoient pris et l'oste fait aler,
Et buvoient bon vin qu'il avoient aforé.
Le chevalier Vert va haultement saluer,
7180 Huon de Cavrelay, c'on doit premier nommer,

¹ ains long terme passant.

² Soone.

- Et Mahieu de Gournay, .i. Anglois d'oultre mer;
 Nicholas Esquabourne ¹ y fait bien à nommer,
 Robert Secot ² aussi, qui fait gens atirer;
 S'i fu Gautier Huet, c'on ne puet pas celer,
 7185 Et Briquet escuier, qui se faisoit doubter;
 S'i fu le bourc de Laines, qui ne porroit amer
 Le royaulme de France, ains le voloit grever;
 Le bourc de Perres ³ ausi qu'avec lui volt mener;
 S'i fu Jehan d'Evreues ⁴, Navarrois sans doubter,
 7190 Et d'autres chevaliers que je ne sai nommer.
 « Seigneur, dit li héraux, Dieux vous veille garder!
 Vous estes bonne gent, on vous doit bien loer;
 Vous avez bien à boire et très-bien à rifler,
 Et si ne vous fauldra ne paier ne compter.
- 7195 « Seigneur, dit li héraux, Jhésu vous bénéie!
 Bertran de Guesclin à vous tant mande et prie
 Qu'il puist parler à vous trestous par compaignie;
 Volentiers vous verroit sans nulle vilonnie. »
 Huon de Cavrelay, qui les Angloiz mestrie,
 7200 Respondi au héraut sans penser à folie:
 « Par foi! gentilz héraux, je vous acertefie
 Que je verray Bertran ici à chièrre lie;
 S'es autres a accort, endroit de ma partie
 Je le veil volentiers, se Dieux me bénéie,
 7205 Et li donrai bon vin que j'ai en ma baillie;
 Je l'en puis bien donner, pour vrai le vous affie:
 Il ne me couste riens, denrée ne demie. »
 Et dit Gautier Huet: « Et mes corps s'i ottrie. »
 Dit li Vers chevaliers: « N'est droit que le desdie. »
 7210 Chascun l'a accordé endroit de sa partie.
 Là fu li sauf-conduis de la chevalerie

¹ Scambonne.³ Le bourc de Pierre.² Sercot.⁴ Si fu Jehan d'Evreux.

- Jurez et ottoiez, sans nulle tricherie.
Lors parti li héraux, qui ot la chièrre lie;
Revint à son seigneur, que point ne se détrie;
7215 La nouvelle li dit de celle compaignie.
Adont monsta Bertran et o lui sa maisnie;
Pour le país de France fist grande courtoisie,
Ainsi con vous orrez, se Dieux me donne vie.
- Or chevauche Bertran, que point ne s'arresta,
7220 Et a tant chevauchié et si bien exploita
Que la grande compaignie percut et avisa.
Il est venus en l'ost et puis les salua :
« Dieux gart les compaignons, dit-il, que je voi là! »
Lors se sont encliné, chascun s'umilia.
7225 « A Dieu le veu! dit-il, qui croire me voldra,
Tous riches vous ferai, guères ne demoura. »
Et cilz ont respondu : « Bien soiez venus çà,
Sire; voir, nous ferons tout quanqu'il vous plaira,
Car jà ne périra qui croire me voudra. »
7230 Lors vit les chevaliers là où on l'amena;
Huon de Cavrelay, quant Bertran avisa,
Il est venus à lui et puis si l'acola,
Ami et compaignon doucement l'appela.
Et Bertran li a dit que nul compaignon n'a
7235 S'il ne veult faire ce dont il lui priera;
Dont li dit Cavrelay, si tost qui l'escouta :
« Bertran, par cellui Dieu qui le monde créa!
Très bonne compaignie li miens corps vous fera
En toutes les manières, comme il appartendra,
7240 Et iray tout partout où aler vous plaira,
Guerroier tout le monde de çà mer et de là,
Fors le prince de Gales; mais jà ne m'avendra
Que soie contre lui; car, si tost qu'il vorra,
Je yrai avec lui : juré li ai piéçà. »
7245 — « Sire, ce dit Bertran, je veil trop bien cela. »

Huon de Cavrelay vistement commanda
 C'on aporte le vin, dont Bertran buvera;
 Et il fu aporté du meilleur qu'il y a.
 Dont vint Gautier Huet, qu'à Bertran le livra;
 7250 Mais Bertran li a dit que Huet buvera.
 Grant honnour li ont fait cil qui furent de là :
 Onques boire ne volt chevalier qui fust là,
 Jusqu'à tant que Bertran premier essaïet a.
 Et quant il ot béu, les autres regarda,
 7255 Et a dit : « Beau seigneur, ne vous mentiray jà;
 Voi ci .i. riche vin, ne sai qu'il vous cousta. »
 Dit li Vers chevaliers, qui bien escouté l'a :
 « Onques nul hons vivans denier n'en demanda. »

 — « Seigneur, ce dit Bertran, veilliez-moi escouter;
 7260 Pour coi je sui venus je vous veil recorder.
 Si vien de par le roy qui France doit garder,
 Qui voldroit volentiers pour son pueple sauver
 Faire tant devers vous, je le vous di au cler,
 Qu'avec moi venissiez où je voldroie aler,
 7265 Et bonne compaignie vous voldroie porter.
 Et je vous ai couvent et le vous veil jurer
 Que j'ai grant volenté de Sarrasins grever
 Avec le roy de Chippre, que Dieux veille garder;
 Ou aler en Grenade pour Sarrasins grever.
 7270 Parmi Espagne irons, trop le puis desirer ¹,
 Et se le roy dam Pietres y pooie trouver,
 Volentiers le feroie couroucier et irer,
 .i. vilain murdrier de sa moullier tuer ².
 En Espaignie porrons largement profiter;
 7275 Car li país est bons pour vitaille mener,
 Et si a de bons vins, qui sont frians et clers.
 Et jà ³ de mes amis qui y veulent aler;

¹ tout le país cerchier.

² 7273 : .

.i. vilain murdre a fait de sa moillier tuer.

³ Et j'ay.

Le conte de la Marche, le gentil et le ber;
 Olivier de Manni, que je doi bien amer;
 7180 Et ses frères ausi, qui sont bon bachelier,
 Et autres chevaliers, qui se veulent *pener*
 Pour trouver Sarrazins, que Dieux veille grever¹.
 Et se vous me volez ce fait ci accorder,
 Je vous ferai du roi baillier et délivrer
 7185 Deux .c. mile florins, et devant vous compter.
 En Avignon irons, où je sai bien aler,
 Et absolucion vous irai impétrer
 De trestous vos péchiez de tuer et embler,
 Et s'arons du trésor qu'il nous faudra livrer;
 7190 Et puis irons ensamble no voiage achever.
 Et je vous pri, pour Dieu, qui se laissa *pener*,
 Que chascuns ait voloir de sa vie amender.
 Se nous volons trestous en nostre cuer penser,
 Nous porriens bien de vrai en nous considérer
 7195 Que fait avons assez pour nos âmes dampner;
 Quant nous arons tout fait, si nous faut-il finer.
 Pour moi le di, seigneur; je le sai bien au cler,
 Je ne fis onques bien, dont il me doit peser:
 Je n'ai fait fors que mal, gent occire et tuer;
 7300 Et se j'ai fait des maulx, bien vous poez compter
 D'estre mes compaignons, encores de passer,
 D'avoir fait pis de moi bien vous poez vanter.

« Seigneur, ce dit Bertran, savez que nous ferons?
 Faisons à Dieu honneur et le deable laissons.
 7305 A la vie visons comment usé l'avons:
 Efforcées les dames et arses les maisons,
 Hommes, enfans occiz et tous mis à rençons;
 Comment mengié avons vaches, buefs et moutons;
 Comment pillié avons oies, poucins, chappons,
 7310 Et béu les bons vins, fait les occisions,

¹ que Dieux poiist craverter.

- Esglises violées et les religions.
 Nous avons fait trop pis que ne font les larrons;
 Li larron vont emblant, c'est pour lor norreçon ¹,
 Telz y a qui le font pour nourrir enfans;
 7315 Tel y a qui ne treuve à gaignier .ii. boutons.
 Sachiez celui qui est de poureté semons,
 A paines puet-il estre en ce siècle prodons.
 Pis sommes que larrons, car gens murderisons.
 Pour Dieu, avisons-nous, sur les paiens alons;
 7320 Je nous ferai tous riches, se mon conseil créons,
 Et arons paradis ausi quant nous morrons. »
 Huon de Cavrelay, qui oy les mos bons,
 A dit au ber Bertran et telz fu ces respons:
 « Sire Bertran, dit-il, si m'aïst S. Symons,
 7325 Je vous ai en covent que mais ne vous faudrons,
 Et compaignon de foi nous nous appellerons;
 Ne jamès l'un de l'autre ne nous départirons.
 Non se li rois de France, où nul mal ne volons,
 Ne prent guerre ² Angloiz, car je sui liges homs
 7330 Au prince des Galois ³, qui maintient les Gascons
 Et Guienne ensemment et les guez et le bons ⁴. »
 — « Je le veil, dit Bertran, nous le vous accordons,
 Demandez, s'il vous plait, à tous les compaignons,
 A tous les chevaliers et à tous les barons.
 7335 Se vous estes d'accort, devers le roy irons,
 Et ferai aprester l'or que nous prometons
 Et trestous mes amis voldrai avoir semons
 Pour faire le voiage que si fort desirons. »
 Et dit li chevaliers : « Et nous le vous dirons. »
 7340 Dont parla li vassaulz à trestous les Bretons
 Et à tous les Engloiz, dont grans estoit li nons ⁵,

¹ 7313-7318 :

Pis valons que larrons ; car le gent murderisons. »

« Li larrons vont emblant, c'est pour leurs enfans,
 Pour vivre ; car qui est de poureté semons
 A paine puet-il estre en ce siècle prodons :

² aus. — ³ de Guelles.

⁴ et les guez et les pons. — ⁵ li nons.

Et aux fors Navarroiz et aussi aux Gascons ¹.

Ivon de Cavrelay ² fu chevalier vaillans,
 De la guerre aux .ii. rois fu maintes fois dolans;
 7345 Mais il couvient servir maintes fois les servans.
 Là y ot des liez s'en y ot des dolans;
 Car il y ot assez pillars et fors tirans,
 Qui n'avoient pitié de fames, ne enfans,
 Nès des maisons ardoir ne plus que mescréans.
 7350 S'i avoit des bastars et des autres meschans,
 Qui redoubtoient moult et painnes et ahans,
 Les montaignes monter et les grans dérubens ³;
 Car li pais de France est bel et déduisant,
 Si a bonnes viandes et de bons vins frians.
 7355 L'un à l'autre disoient pluseurs et li auquans :
 « Que ferons-nous à Romme, la cité qui est grans,
 Quant nous avons trouvé S. Perre ⁴ sur les champs? »
 Mais ce conseil yci accordèrent les grans.
 Huon de Cavrelay si fu bien consentans;
 7360 Si fu Jehan d'Evreux, Navarrois souffisans;
 Et li Vers chevalier, qui fu bons combatans;
 Et si fu Gautier Huet le noble combatans.
 .xxv. cappitaines, ce nous dit li rommans,
 S'accordèrent au fait de ce que dit Bertrans.
 7365 Aprez s'i accorda trestous li remanans,
 Et jurèrent leurs fois et seremens poissans.
 « Seigneur, ce dit Bertran, soiez moi escoutans;
 Je m'en iray parler au riche roy des Frans,
 Car baillier vous ferai ces .ii.^e mille frans;
 7370 Et si venrez dîner, telz est mes essians,
 A Pariz delez moi, je le sui desirans,
 Quant je le manderai et il en sera tamps ⁵.

¹ Car il y avoit gens de toutes régions.

² Huon de Carvalay.

³ et les fors desrubans. — ⁴ S.^t Pierre.

⁵ « Vous .xxv. ensemble avec les servans. »

Et vous verra li rois, qui en sera joians,
 Et ne serons ¹ en riens sur mal souppessonans;
 7375 Car onques je ne fu traïson pourchassans ²,
 Si ne serai ³ jà tant que soie ci vivans. »
 Dient li chevalier et escuiers vaillans ⁴ :
 « Onques plus vaillans homs ne fu véu as champs ⁵;
 Plus avons de créance et sommes afians
 7380 En ce que vous seriez en vos bontez disans ⁶,
 Qu'en trestous les prélaiz, ne les haults clers lisans
 Qui sont en Avignon ne en France habitans. »

Quant Bertran ot l'accors escript et seelé,
 Aux chevaliers a dit : « Que je soie escouté!
 7385 Vous venrez à Paris quant g'i arai esté,
 Et pardevant le roi ⁷ vous arai amonstré;
 Et puis nous en yrons quant j'arai ordené,
 Et vous pri que li fort soient au roi ⁸ livré. »
 Et cil ont respondu : « A vostre volenté. »
 7390 Bertran vint à Paris, où le roi a trouvé;
 De la grant compaignie li dit la vérité :
 « Sire, dit-il au roy, j'ai acompli vo gré;
 Je vous mettrai hors de vostre roiaulté
 Toute la pieur gent de tout vostre regné;
 7395 Mais j'exploiterai tant qui seront tuit sauvé ⁹. »
 — « Bertran, ce dit li rois, la sainte Trinité
 Veille garder ton corps et le t'ait ramené,
 Si que encor te voie à joie et à santé! »
 — « Noble roys, dit Bertran, où tant ot loiaulté,
 7400 Les cappitaines ont moult grande volenté
 De venir à Paris, vostre bonne cité. »
 — « Je le veil, dit li rois, et bien me vient à gré,

¹ soiez. — ² accordans. — ³ ferai-je. — ⁶ de volenté disans.

⁴ 7377 :
 Dient les capitaines chevaliers suffisans.

⁷ le fort. — ⁸ à moy.

⁵ ne brocha sur les champs.

⁹ - Au pape les menray mais que j'aie santé. -

Et se viennent, au Temple là soient assamblé¹;
 Car trop y a de gent et trop grande planté;
 7405 Si en porroient estre à merveille effraé,
 Et je ne veil avoir à eulx fors amitié,
 Puis ce di qu'il se sont envers nous accordé. »
 Ne sai con vous éust nul lonc plaist devisé.
 Au mandement Bertran, quant il ot tout le gré
 7410 Du noble roy de France, lors furent cil mandé;
 Et vindrent à Paris par bonne seureté.
 Au Temple droitement là furent-ilz mené,
 Bien furent festié et noblement dîné,
 Et receurent maint don; là fu tout sélé.
 7415 Et tuit li chevalier qui orent volenté
 D'aler avec Bertran le chevalier loé
 Vindrent par devers eulx et firent amité :
 Olivier de Manni, .i. chevalier loé,
 Et Alain de Manni et Yvon le mainé;
 7420 Et Guillaume Boistel, .i. chevalier loé;
 Guillaume de Lannoy n'i doit estre oublié;
 Si fu Carenlouet², .i. escuier sené,
 Qui puis occist Chando, .i. chevalier doubté;
 Le Besgue de Vilaines c'est à eulx présenté,
 7425 Qui depuis en Espagne ot tellement régné
 Qu'il fu de Ribedieu depuis conte nommé.

Avec la compaignie du nobile Bertran
 Ala cilz de Beaugieu, .i. chevalier vaillant;
 Le comte de la Marche, .i. chevalier poissant³,
 7430 Et le bon mareschal c'on nomme d'Odrahan⁴;
 Chevaliers, escuiers qui tuit furent jurant

¹ - Par quoy ceulx de Paris et la communauté
 Ne soient en l'encontre ne venu ne alé. -

² 7422 - 7426 :

Si y fu Karembourc .i. chevalier sené
 Qui puis occist Chando où tant ot d'onesté.

³ 7429 :

Le conte de la Marche du lignage puissant;
 Le Bègue de Villaines au courage sachant.

⁴ d'Autrehan.

- De faire le voiage, dont je vous vois comptant;
 Et pour le roy dam Pietre, dont j'ai parlé devant,
 I alèrent pluseur pour estre son nuisant.
 7435 Mais Bertran au corps gent, dont j'ai parlé devant,
 Avoit en son pourpos et en son essiant
 Que d'aler en Grenade et encor plus avant;
 Car en Chippre cuidoit aler en confortant
 Le noble roy de Chippre, le hardi conquérant,
 7440 Le meilleur roy qui fust par delà conversant
 .v.^e ans a passé, ce dient li auquant;
 Car sur les Sarrasins aloit fort guerroyant,
 Satalie conquist et occist le soudant,
 Et si prist Alixandre, dont li mur¹ furent grant.
 7445 Et avoit en pensé cilz roys en desirant,
 De couronne porter en la cité poissant
 Où Jhésu souffri mort pour nous faire garant;
 C'est de Jhérusalem, dont on parole tant;
 Mais si frère germain et si appartenant
 7450 Tuèrent celui roy, si con dit le rommant.

- En l'année, seigneur, que Bertran se croiza
 Pour aler guerrier Sarrazins par delà,
 Avint une merveille, telle n'avint piéça.
 Car cilz bons rois de Chippre, qui loialement régna,
 7455 Ot .i. frère germain; déables l'engendra²,
 Car son frère le roy tua et devoura,
 Pour tant que Sarrazins hay et guerria.
 A ceulx de Satalie proprement marchanda
 De son frère tuer, qui noblement régna;
 7460 Puis ce di le tua, occit et affina.
 S'avoit li rois esté en France par deçà,
 Au noble roy Jehan, qui bien li accorda
 Qu'il iroit oultre mer et li convenança.
 Mais li bons rois Jehan moru et trespassa

¹ li niez.² engaigna.

7465 A Londres la cité, où la mort l'appressa;
 Pour tenir vérité en Engleterre ala.
 Or dirai de Bertran, qui bien s'appareilla;
 A Châlon sur la Sône toute sa gent mena,
 Pardevers Avignon icel ost s'arrousta,
 7470 Et furent ¹ foison; et ainsi délivra
 Le roiaulme de France de celle gent de là.
 Dont le pueple de France loialement l'en ama;
 Car meilleur chevalier ne fu trop long tamps a.

Bertran du Guesclin à grande compaignie
 7475 S'en va vers Avignon, une cité jolie.
 Et tant ala adont ceste chevalerie,
 Qu'au S. Père fu dit, qui moult ot seignourie :
 « Saint Père, voici gent qui est moult ressongnie,
 Prouvence honnoroit celle terre garnie,
 7480 C'est la grande compaignie, qui de France est voidie. »
 Li S. Pères adont ne s'i arresta mie ²,
 A .i. cardinal dit, moult sage de clergie :
 « Alez, dit-il, savoir à icelle maisnie
 Pour coi il sont venu en icelle partie.
 7485 De par moi lor direz, et de ce je vous prie,
 Que du pooir de Dieu et de sainte Marie,
 De Saintes et de Sains qui sont en tronisie,
 Et d'angles et d'archangles, qui sont en gérarchie,
 Escommenierai toute la compaignie ³,
 7490 Si ne s'en vont de ci sans faire nul détrie. »
 Li cardinaulx li dit : « Et je le vous ottrie :
 G'irai à eulx parler, soit ou sens ou folie. »
 Dit à .i. chappelain, qui fu de sa maisnie :
 « Dolans sui c'om m'a mis en celle seignorie,
 7495 Car on m'envoie voir ⁴ une gent esragie,
 Qui conscience n'ont une heure ne demie ⁵.

¹ grant.

² en fist chiere marrie.

³ 7489 :

Les escommenieray trestous à une fie.

⁴ vers. — ⁵ denrée ne demie.

J'amasse mieulx par Dieux que n'i alasse mie.
 Pléust à Jhésu-Crist, qui de mort vint à vie;
 Que li papes y fust en sa chappe jolie :
 7500 Je croi c'on li aroit assez tost dévestie. »

Li cardinaulz s'en va tost et hastivement,
 Bien vosist qu'il éust acompli son talent
 Et qu'il fust revenus à son commandement :
 Mieulx amast à chanter sa messe haultement.
 7505 Onques ne s'arresta, se vint à celle gent;
 Il demanda à qui il tenra parlement,
 Et de par le S. Père, pour qui la voie emprent.
 « Sire, dit .i. Angloiz, et bien hastivement,
 Vous sarez bien à qui parler prochainement;
 7510 Bien soiez-vous venus, apportez-vous argent?
 Avoir nous en convient ains no département ¹. »
 Oy li cardinaulx, s'en ot le cuer dolant.
 A tant es vous Bertran et Ernoul d'Odrahan,
 Le mareschal de France, qui régna loialment;
 7515 Le conte de la Marche y estoit en présent;
 Huon de Cavrelay, cilz n'i failli noiant;
 Si fu Jehan d'Evreux au fier contenment;
 O lui Gautier Huet, et si fu ensement
 Olivier de Manni, qui tant ot hardement;
 7520 Si fu Robert Secot, qui à l'argent s'atent ²,
 Et le Vert chevalier et des autres granment,
 Qui se sont encliné assez bénévolement.
 Encor en y avoit assez et largement
 Qui vosissent avoir robe sans vestement ³.

7525 Li cardinaulx fu moult hautement honnoureux,
 Et dit li cardinaulx, quant il fu avisez :

¹ 7511 :

« Avoir nous en convient assez prochainement. »
 Autrement ne ferons de cy département. »

² s'entent.

³ 7524 :

Qui vouissent avoir robé son vestement.

- « Seigneur, bon chevalier, vaillans et naturez,
Li S. Pères m'envoie à vous, c'est véritez,
Car volentiers saroit toutes vos volentez,
7530 Pour coi vous estes ci, pour coi vous y venez. »
Le mareschal parla, qui bien fu doctrinez;
Car moult fu sages hons et moult amodérez;
Du roi de France fu moult prisiez et loez,
Car pour le plus prodomme qui puist estre trovez
7535 Li fu li oriflambes bailliez et délivrez,
Depuis qu'il fu d'Espagne venus et retornez.
Et Bertran fu aussi connestables nommez
Pour .i. bon chevalier et qui fu moult doubtez,
Ainsi con vous orrez, si plaist la Trinitez.
- 7540 Li gentilz mareschaus d'Audrehan li vaillans
A dit au cardinal, qui fu bons clers lisans:
« Sire, nous vous dirons nos fais tous apparans.
Vois ici une gent qui ont esté tirans
Et en très maise voie il a passé lonc tamps,
7545 Ou royaulme de France ont fait des maulx .x. tamps
Que nulz ne vous porroit pas estre recordans.
Or se sont accordé, telz est lor essians,
Que d'aler en Grenade dessus les mescréans;
En Chippre le roialme, qui est si souffisans,
7550 Cuidâmes-nous aler, jà n'en soiez doubtons;
Mais nous avons oy nouvelles trop pesans;
Car li bons rois de Chippre, qui estoit souffisans,
A esté murdri, dont nous sommes dolans.
Or nous couvient aler contre les mescréans
7555 Et le roy de Grenade et tous ses confortans,
Pour mener ceste gent, que serons conduisans;
Afin que dedens France n'en soit nul conversans.
Tout au commencement chascun est supplians
De l'absolucion avoir, il en est tamps.
7560 Si direz au S. Père, dont li pooirs est grans,

Qu'il nous veille assoudre et n'en soit refusans
 De l'asolucion, dont il est bien poissans,
 Par la grâce de Dieu, dont il est lieutenans,
 Et de coulpe et de paine des maulz griefs et pesans
 7565 Que nous avons tous fais, puis que fusmes enfans;
 Et avec tout ce nous sera présentans
 Pour faire no voiage .ii.^c mille besans ¹. »
 Oy le cardinal, si li mua li sans,
 Il lor a dit : « Seigneur, li nombres est trop grans;
 7570 Vous serés bien assoubz, de ce ne sui doubtans,
 Mais de l'argent baillier ne sui point respondans. »

Lors Bertran du Guesclin parla isnelement:
 « Sire, il couvient avoir tout ce entièrement
 Que li mareschaux a demandé en présent;
 7575 Car je vous di pour vray qu'il en y a granment
 Qui d'asolucion ne parolent noient:
 Il ameroient mieulx à avoir de l'argent;
 Nous les faisons prodommés mal grez eulx vraiment,
 Nous le menons trestous en droit essillement,
 7580 Afin que mal ne facent sur chrestienne *gent*.
 Dites à l'apostole ce fait entièrement,
 Car nous ne les porroies emmener autrement.
 Encor quant il aront de l'avoir largement
 Se tenront-il envis de mal faire souvent. »
 7585 Et dit li cardinaulx : « Je vous dirai briefment
 La responce du pape et son commandement. »
 — « Sire, ce dit Bertran, faites hastivement,
 Que plus y demourons plus en serez dolent;
 A Ville nous yrons ² prendre hébergement:
 7590 S'il y a pain ne vin, s'en arons à talent,
 Ou nous démonsterrons sur eulx no maltalent. »
 Et dit li cardinaulz : « Je vous pri bonnement
 Que vous ne consentez ainsi ne autrement

¹ bien .ii.^c mille frans.

² A Villeneuve yrons.

C'on face en ce país nul mal demainement ¹. »
 7595 — « Sire, ce dit Bertran, je n'ai mie en couvent
 Que je les puisse tous tenir paisiblement ;
 Mais certes j'en ferai mon pooir plainement. »
 Adont li cardinaulx s'en parti vistement,
 Jusques en Avignon n'i fist arrestement.
 7600 Des nouvelles oïr desiroient la gent,
 Et tenoit-on partout fermé bien fermement,
 Et estoient armé bien et souffisamment,
 Aux portes et aux murs gardent souffisamment ².
 Et dit li cardinaulx à aucuns en présent :
 7605 « Nous arons bonne paix, ce nous baillons argent. »

Li cardinaulx entra ou palaiz d'Avignon,
 Le S. Père trouva dedens sa mancion :
 « Père S., j'ai parlé et monstre vos raison
 A Bertran de Guesclin, .i. chevalier de non,
 7610 Au conte de la Marche de haute estracion,
 Au mareschal de France, qui Ernoul a à non,
 Et à pluseurs Engloiz et à maint fort Breton.
 En ceste compaignie a de gens à foison,
 Mainent dedens Grenade dessus la gent Mahon,
 7615 Pour leurs âmes sauver, c'est lor entencion.
 Il ont fait ou roiaulme mainte exécucion ³;
 Je vous vieng apporter la lor confession;
 Il ont ars maint moustier, mainte belle maison,
 Occiz fames, enfans à grant destruction,
 7620 Pucelles violées et dames de grant non,
 Robés vaches, chevaux et pillié maint chappon,
 Et beu vin sans paier et robé maint mouton,
 Et emblé maint joiel à tort et sans raison,
 Calices de moustiers, argent, cuivre, laiton,

¹ 7593-7594 :

Et dist li cardinaulx : « Je vous pri humblement
 C'on ne fasse nul mal, mais paix desmaintenant. »

² songnement.

³ persécution.

7625 Ditte mainte parole plaine de maliçon ;
 Tous les maulz c'on puet faire plains de malefaçon,
 Plus c'on ne porroit dire en livre n'en chançon ;
 Ne onques en lor vie ne firent ce mal non
 Engloiz et Navarroiz et d'autres à foison ;
 7630 Si en crient merci, et de Dieu le pardon
 Et de vous ensement vraie absolucion. »
 — « Il aront, dit li papes, il me vient bien à bon,
 Mais qui veillent vuidier pour tant la région. »
 Et dit li cardinaulx : « N'en venrez à coron,
 7635 Se .ii.^e mille frans ne lor donnez en don. »
 Adont dit li S. Pères une bonne raison :
 « On nous donne, dit-il, de l'argent et maint don
 Pour assouldre les gens en cité d'Avignon,
 Et il nous fault assouldre à lor division
 7640 Et si nous fault donner : c'est bien contre raison. »

Ce dit li apostoles : « Frans cardinaulx gentilz,
 Où sera tel avoir si prochainement pris ? »
 Et dit li cardinaulx : « J'en dirai mon advis :
 Il a en la cité des bourgeois poestis,
 7645 Riches et souffisans et d'avoir et d'amis ;
 Il covendra parler aux grans et aux petis,
 Par coi li trésors Dieu n'en soit point amendris. »
 Dont furent li bourgeois tout à .i. conseil *mis* ¹,
 Pour trouver cel avoir ; mais il fu anemis ².
 7650 Les .ii.^e mille frans ont à moitié partis,
 Se l'accorda Bertran, li preux et le gentilz ;
 Et les bons chevaliers de France le pais
 A Villenove vinrent logier, ce m'est avis.
 De son palais les voit li papes bénéis,
 7655 Et si les voit aler fourrer en ce pais,
 Amener en lor ost vaches, moutons, brebis,
 Oies, poucins, chappons et le pain blanc et bis,

¹ mis.² si en furent mairis.

Les viandes, les vins qu'il ont trouvez et quis.
 « Ha Dieux ! ce dit li papes, vrais Rois de paradis,
 7660 Que ceste gent se painent et font de pis en pis
 Pour aler en enfer avec les anemis.

« Ha Dieux ! dit l'apostole en son palais pavé,
 Que ceste gent ici ont de paine planté !
 Pour aler en enfer se sont forment pené. »
 7665 Et le conseil du pape ont l'avoir assamblé,
 Cil de Ville en furent taillié et malmené;
 Car chascun en paioit selonc sa quantité,
 Et selon lor estat ont du leur délivré.
 A Bertran du Guesclin l'a-on dit et compté
 7670 Comment les nobles gens de la bonne cité¹
 Paoient cel avoir en grande poureté;
 Et quant Bertran le sceut, s'en ot le cuer iré :
 « Ha Dieux ! se dit Bertran, or voi-je chrestienté »
 Plaine de convoitise et de desloiaulté;
 7675 Avarice et orgueil et toute vanité
 Demeure en sainte Eglise et toute cruauté;
 Cil qui doivent garder sainte crestienté
 Et donner de leurs biens pour Dieu de majesté,
 Ce sont ceulx qui le tiennent enclos et enfermé
 7680 Et prennent tout partout et ont tout demandé
 Et n'ont néant vaillant de lor propre hérité.
 Par la foi que je doi la sainte Trinité !
 En .i. voiage vois en bonne volenté
 Pour l'amour Jhésu-Crist, qui tout a estoré,
 7685 Et pour ceste gent mettre à pure seureté;
 Mais jà n'en prendrai .i. denier monnoié
 De ce que poure gent y aront ordené,
 Se le pape du sien ne le m'a délivré³. »

¹ 7670 :
 Que la pource gent de la bonne cité.
² communauté.

³ 7688 :
 « Se li pappes gentilz et li clere honnoré
 Ne le nous ont du leur baillé et délivré. »

- Quant li avoires fu prest pour celle compaignie
 7690 Faire partir d'ileuc et laisser la folie,
 Le prévost d'Avignon, con l'istore crie,
 Vint droit à Villenove, où la chevalerie
 De Bertran et des siens estoit adonc logie;
 Il a dit à Bertran, que point ne se détrie:
 7695 « Sire, l'avoir est prest, je vous acertefie
 Et l'asolucion seelée et fournie,
 Comme Jhésu donna le filz sainte Marie
 A Marie Magdalaine qui fu Jhésu amie. »
 Et Bertran li a dit: « Beaux sire, je vous prie,
 7700 Dont vint ycilz avoires, ne le me celez mie;
 L'a pris li apostoles en sa trésorerie? »
 — « Nanil, sire, dit-il; mais la debte est paie
 Du commun d'Avignon à chascun sa partie. »
 Dit Bertran du Guesclin: « Prévost, je vous afie,
 7705 Jà n'en arons-denier en jour de nostre vie,
 Se ce n'est de l'avoir venant de la clergie;
 Et volons que tuit cil que la taille ont paice
 Aient tout lor argent sans prendre une maillie. »
 — « Sire, dit li prévos, Dieux vous doint bonne vie!
 7710 La poure gent arez forment esléescie. »
- « Amis, ce dit Bertran, au pape me direz
 Que ces grans trésors soit ouvers et desfermez;
 A ceulx qui l'ont païé il lor soit restorez,
 Et dittes que jamais n'en soit nul reculez;
 7715 Car se le savoie, jà ne vous en doubtez,
 Et je fusse oultre mer passez et bien alez,
 Je seroie ainçois par deçà retournez
 Que li papes ne fust courouciez et irez. »
 Ensement fu Bertran paiez et délivrez
 7720 De l'avoir l'apostole et des clers couronnez,
 Et fu du tout assoubz et très bien confermez
 Lui et toute sa gent qu'il avoit amenez.

- Adont fu li harnois et chargiez et troussiez
 Pour aler à Toulouse, où bonne est la citez.
 7725 Là fu li ducs d'Angeou qui les a honnorez,
 Et donna maint beau don aux chevaliers doubtez;
 Puis appella Bertran en ses consaulz secrez :
 « Bertran, ce dit li ducs, entendez mes secrez :
 Alez en Arragon, car vous y trouverez
 7730 Dam Pietre roi d'Espaigne, qui est dedens entrez,
 Qui du roi d'Arragon gaste les héritez,
 Et pour Henry son frère que vous y trouverez,
 Qui doit estre drois rois, nous en savons assez;
 Car cilz dam Pietres est traîtres forsenez,
 7735 Il ne croit nostre loy néent plus c'uns malfez;
 S'a fait morir sa fame, où tant ot de bontez,
 La plus très loial dame qui fust en .c. citez;
 Elle fu no cousine, c'est bien la véritez¹ :
 Or en faites vengeance, se de riens vous m'amez. »
 7740 — « Sire, ce dit Bertran, puisque le commandez,
 J'en ferai tant qu'enfin vous en perceverez. »

- Dist Bertran du Guesclin : « Par Dieu le droiturier !
 Dam Pietre le tirant ferons grant destourbier. »
 — « Voire, ce dit li ducs, car il veult pourchassier
 7745 Héritage sur nous et sur nous gaaignier,
 Et au roy d'Arragon fait sa terre essillier. »
 — « Sire, ce dit Bertran, ne vieilliez plus plaidier²;
 Le chien qui dort a fait laidement révellier. »
 Dont prist Bertran congié et tuit li chevalier.
 7750 Adont se sont parti sergent et escuier;
 A la voie sont mis les chers et li sommier,
 Et³ se sont penez, selon le mien cuidier,

¹ Et seur de la royne de France l'érítez.

Convenir à mon gré, j'en feray spointier. »

² 7747 :

« Sire, ce dit Bertran, ne m'en vieilliez lessier

³ tant.

- Que devers Arragon ont pris à approchier.
 Dam Piestre estoit venus et li Espaignol fier,
 7755 Et boutoient les feus et font tout essillier.
 Son frère Henry fist souffrir maint destourbier;
 Et le roy d'Arragon, qui tant fist à prisier,
 Estoit à Palpegan ¹ en son chastel plainier :
 Son mandement faisoit, c'on li venist aidier.
- 7760 En tant que li rois Pietres aloit vers Palpignan,
 Avoit en Arragon, le royaulme poissant,
 Conquis villes, chastiaux, qui furent fort et grant;
 S'estoit li rois Henris tout droit au Chastel Blanc ²,
 Qui de son héritage li fu appartenant.
- 7765 Sa moulier y estoit et trestuit si enfant :
 Là se tenoit Henry, illuec s'aloit gardant,
 O lui maint Espaignol, qui lui furent aidant
 Contre Pietre son frère, qui s'aloit roy nommant.
 Quant il oy nouvelles du nobile Bertran
- 7770 Et des bons chevaliers, qu'il aloit amenant,
 Encontre lui ala et manda sauf-alant;
 Et Bertran li manda qu'il aloit desirant.
 Adonc s'en vint Henris, qui le cuer ot joiant,
 La venue Bertran aloit moult desirant :
- 7775 A l'aprochier l'un l'autre s'aloient enclinant.
 Trestuit li chevalier et li homme vaillant
 Enclinèrent Henry et le vont honnourant;
 Car de son fait savoient l'aventure pesant
 Et comment li rois Pietres ala si mal régnaant,
- 7780 Et Sarrazins aussi à son conseil tenant ³,
 Et les Juifs ausi aloit-il soustenant,
 Et de sa fame ausi, qui de bonté ot tant

¹ Parpignan.² tout droit à son semblant.³ 7780-7781 :Et comment il aloit les Juifs soustenant
 Et sa mère ausi à son conseil tenant.

Que il a fait morir; or li venra devant.
Moult enhay l'avoient li petit et li grant.

- 7785 Quant Bertran vit Henry, le nobile guerrier,
Lors l'ala vistement tout par amors baisier,
Et li a dit : « Beaux sire, alez vous apaisier;
Car, par la foi que doi à Dieu le droiturier!
Jamais nulz hons vivans, selon le mien cuidier,
7790 Ne me verra en France aler ne repairier
Tant que d'Espagne arez la terre à justicier,
Et la couronne ou chief vous y ferai drécier :
Se Dieu plait et je vif, je le cuide exploiter;
Car vous devez avoir la terre et l'éritier¹.
7795 Et si a fait morir sa courtoise moullier,
Cy aval sui venus, c'est pour lui chastier :
A certes lui ferai Jhésu-Crist renoier. »
— « Sire, ce dit Henris, Dieux vous en veille aidier
Ainsi très vraiment que j'en ai bon mestier. »
7800 Tout droit au Chastel Blanc a fait Bertran logier.

- A l'entrer d'Arragon, au lez par dedeça,
Tout droit à Chastel Blanc ber Bertran se loga;
Et tous les bons seigneurs qu'avec lui mena,
Qui ne pot ou chastel en la ville loga.
7805 Tout droit à Palpeguant la nouvelle en ala,
Au fort roy d'Arragon, qui illuec demoura.
Quant il oy compter que Bertran ariva
Et la compaignie ausi, forment s'en esleça;
.iii. bons chevaliers à Bertran envoa,
7810 Qu'il venist devers lui avec la gent qu'il a,
Et que très grant honnour et profit li fera.
Et quant Bertran l'oy celle part s'en ala,
Et tous les chevaliers en qui il se fia

¹ = Mieux que ne fait vo frère qui ne vault .i. denier,
Car il est mescreant, s'a fait Dieu couroncier. =

Vindrent à Palpegant, que nulz n'i arresta.

7815 Au roy en sont venus, qui moult les honnora,
Au diner les assist, qui moult les festia.

Quant vint après diner, en sa chambre les a
Menez et convoiez, et puis les appela :

« Beaux seigneur, dit li rois, vous estes venus çà
7820 Pour aler en Grenade, on le m'a dit piéçà;

Mès je vous jur sur Dieu, qui le monde créa,
Que le meilleur voiage qui jamais fais sera,
C'est de destruire Pietre, qui si couroucié m'a;
Car il est desloiaux, en lui point de foi n'a,

7825 Sarrazins et Juifs aime et ¹ amera;
Ne onques pieur ² home ne but ne ne menga.

Il fist tuer sa fame, qui si bonne espousa,
Son frère a fait banir pour bien qui li monstra;
Et si savons de vray, de ce ne doubtez jà,

7830 Qu'il doit estre mieulx rois d'Espaigne par delà
Que ne fait cilz traîtres c'onques bien ne pensa;
Car de la riche dame que li rois tant ama,
Que li rois tint à fame ens ou tamps qu'il régna,
Fu Henrys engenrez; car li rois le gaigna ³,

7835 Et .iii. filles moult belles que la dame porta,
Qui sont filles de roi, voici c'on vous dira,
Et que Pietres ot fait, quant Henry enchassa,
Il print ses .iii. serours et les emprisonna.

« Seigneur, or entendez, dit li rois d'Arragons,
7840 De Pietre vous dirai les mauvaises façons :
Il saisi ses serours et mist en ses prisons;
Et pour tant que Henris, qui estoit nobles hons,
Se disoit noble roy de noble estracions,
Et que la riche dame, qui bel ot les façons,
7845 Estoit plevie au roy qui non ot Alfons,
Et que c'estoit de droit ces droituriers barons,

¹ les. — ² pires.

³ l'engendra.

Et c'uns Juifs convers ot dit les achoisons ¹
 Pour esprouver le fait et de ses questions,
 Dont tout partout en courent les communes raisons,
 7850 Fist après ses .iii. suers mettre entre les lyons,
 Et fu lor délivrance et lor salvacions;
 Car il n'i ot lyon, qui fier sont con ² griffons,
 Qui entre ces .iii. dames dont compté vous avons,
 Qui ne se tenist coi comme .i. gentil mouton;
 7855 Que se soit véritez, nous le vous approvons ³. »
 — « Noble roy souffisans, à Henry aiderons,
 De tout nostre pooir nous le conforterons,
 Et s'il plaît Jhésu-Crist nous le coronnerons,
 Et le riche roy Pietre au cuer couroucerons;
 7860 Du roiaulme d'Espaigne nous le déchasserons,
 Et la roynne bonne, se Dieu plaît, vengerons. »
 Dit li quens de la Marche : « Et nous vous emprions,
 Car c'estoit nostre antain, et li sans de Bourbon
 Doit estre si loial que nous, qui en venons,
 7865 Devons estre loial et ce seroit raisons. »
 Dit li rois d'Arragons : « Nous vous abandonnons
 Tout à vostre voloir de ce que nous avons;
 A ce commencement nous vous déliverrons
 Cent mille florins d'or, dont présent vous ferons,
 7870 Blez, avaines et vins assez vous liverrons,
 Buefs, vaches et brebis et veaux et moutons. »
 Dient li chevalier : « Et nous en trouverons
 Dessus les Espaignoz où le débat arons,
 Là irons-nous pillier, nostre argent ⁴ garderons ⁵. »
 7875 Or est fais li consaulx de ceulx dont nous parlons,
 Mais lendemain le sceut, si con dit la chançons,
 Pietres li rois d'Espaigne, de coi nous parlerons.
 Une espie s'en va à coite d'esperons,

¹ 7847 :

« Et aux Juifs divers ot dites les façons. »

² et.³ Dit li chevalier : « Vécý un bel respons. »⁴ gent.⁵ 7874 - 7880 :

De la part une espie qui les nos escouta.

Le roy Pietre trouva et o lui ses barons.

- 7880 Li espie s'en va, qui point ne s'arresta,
Et a tant exploitié que dam Pietre trouva;
Et quant il a¹ veu bien tost s'agenoilla :
« Sire, dit li espie, oez c'on vous dira
Une maise nouvelle qui point ne vous plaira. »
- 7885 — « Comment ! ce dit li rois, dittes comment nous va. »
— « Sire, c'est une gent qui venue est deçà;
C'est une compaignie qui Blanche s'appela,
Chascun la blanche crois dessus son espaula a;
Et viennent des parties de France par delà. »
- 7890 — « Et qui les aconduit ? » li rois li demanda.
« C'est Bertran du Guesclin, » chascun li devisa.
Et quant li rois l'oy, tous li sans li mua,
Il a estraint les dens, les yeulx esroilliez a;
De grant air qu'il ot sa barbe détira.
- 7895 « Sire, dit Abrahan, .i. Juif qui fu là,
Qu'avez-vous ? dittes-nous, ditte comment vous va. »
— « Abrahan, dit li rois, si grant mal m'avenra
Que d'Espaigne la grant fuir me convenra.
Li aigles est venus qui me déchassera;
7900 C'est Bertran du Guesclin, qui me desconfira,
Qui mon frère Henry à Burs² coronnera,
D'Espaigne sera rois et mon país tenra. »
De la douleur qu'il ot à terre se jeta.
- Dam Pietre fu dolans et la chièrre ot irée.
- 7905 « Ay las ! dit li rois, com male destinée;
Li aigles est venus en iceste contrée,
Par qui je perderai honnour et renommée;
Mes frères le me dit il a bien .i. année;
A tort l'ai enchacié et par fole pensée,

¹ l'a.

² Burgs.

- 7910 Car il ne me disoit que vérité prouvée. »
 — « Sire, dit li Juifs, n'aiez la chièrè irée :
 Jà ne sera veu en la vostre durée
 Que victoire perdiez; il n'en sera riens née.
 Ainçois qu'il aient Burs ne Tolette la lée
 7915 Ne Sebile la grant, qui si bien est fermée,
 Ne Tudelle ensemement, qui bien est crettellée,
 Porront avoir du pis, ce vient à l'assamblée ¹. »
 Et dit Pietres li rois : « J'ai chièrè effraée :
 Plus ne demourai ci, faire veil retournée ;
 7920 Bertran n'attenderoie pour l'or d'une contrée. »
 Et lors a fait mander en icelle vesprée
 Que landemain matin, au point de la journée,
 Soit trestoute sa gent pour aler aprestée;
 Vers la cité de Burs voient sans demourée.
 7925 Chose n'i demoura la nuit ne soit troussée,
 Et landemain matin c'est l'ost acheminée;
 Et Arragon ² laissèrent qu'il avoient fustée.
 A Mangulon ³ s'en vint Pitres sans demourée;
 De son royaume estoit à ce lez li entrée;
 7930 Il y ot bon chastel et ville bien fermée :
 Là laissa garnison afin c'om lor devée.
 A l'encontre Bertran si chalenge l'entrée
 En la cité de Bourges ⁴, une riche contrée,
 Qui Bourges ⁵ en Espagne est par non appelée.
 7935 Là est venus dam Pietres qui sa gent a sevrée,
 Il garnit le país ainsi con li agrée;
 Car de Bertran doubtoit malement la merlée.

A Bourges en Espagne, ensemement l'appel'-on,
 Est dam Pietres venus, qui fu en marrisson.

- 7940 Un chastelain y mist et laissa garnison,

¹ 7917 :

« Pourrés avoir secours pour leur faire meslée. »

² Arragonne. — ³ Magallon.

⁴ En la contrée de Burgs. — ⁵ Burgues.

Et commanda sa gent et lor dit à haut ton :
 « Seignour, dit-il à eux, or oez ma rason :
 J'atens en mon pais grande destruction.
 Ça Bertran du Guesclin m'amaine maint larron,
 7945 Félon et oultrageux et plains de traison ;
 Si viennent ci endroit li traïteur félon,
 Veilliez faire contre eulx bonne défencion. »
 Et cil ont respondu : « N'en aiez marrisson ;
 Nous ne doubtons Bertran ne Henri le félon,
 7950 Ne toute lor poissance vaillissant .i. bouton.
 Nous avons bonne ville, et si sont les gens bons :
 Par ci n'enterront jà en nostre région. »
 Et dam Pietre lor dit : « A Dieu bénéïçon. »
 Ausi a pourveu Bourges et Mangulon ¹,
 7955 Et maint riche chastel qui furent environ ;
 Et puis à Saint-Donin ² ala le roy Pieron,
 Et de là à Brenecque ³, une ville de non,
 Qui fermée fu fort ; là mist-on garnison.
 Sarrazins et Juifs y avoit à foison,
 7960 Qui avoient lor fort chascun en sa parçon.

De Brenecque parti Pietres dont je vous chant,
 Droit à Burs s'en ala, une cité vaillant,
 Là où on va les rois d'Espaigne coronnant.
 Noble sont li bourgeois, riches et bien manant ;
 7965 Les bourjoises y sont de moult noble samblant.
 Juifs et Sarrazins y furent habitant,
 Qui le roy Pietre vont de ces fais conseillant ;
 Dont li crestien si furent couroucié et dolant,
 Et moult haïrent Pietres, si con trouvons lisant.
 7970 La cité fist garnir du tout à son commant,
 Et la fist conforter et derrier et devant,
 Les fossez parfondir, les murs vont rehaussant.

¹ Imquelon.— ² Saint-Domin.³ Berneques.

Moult durement doubtoient la venue Bertran
 Et des autres barons qui à doubter font tant.
 7975 C'estoient bonne gent et tout bon conquérant ;
 Et il y parut bien en Espagne la grant,
 Ainsi con vous orrez recorder ou rommant.

Seigneur, or escoutez chevalier et baron,
 Et je vous chanterai une bonne chançon :
 7980 De Bertran du Guesclin vous ferai mencion.
 De la blanche compaignie tuit furent compaignon ;
 Il n'i avoit en l'ost chevalier ne garçon ¹
 Qui ne portast la crois blanche comme coton ;
 Et la blanche compaignie pour tant l'appeloit-on.
 7985 Quant Bertran et li sien partirent d'Arragon,
 Bien furent pourvéu à lor division,
 De vitaille planté en lor ost menoit-on,
 A chers et à sommiers les mainent à bandon.
 Bertran en appela Henri son compaignon :
 7990 « Sire, ce dit Bertran, par où en iroit-on
 En Espagne plus tost ² pour trouver dam Pieron
 Qui s'en fuit devant nous comme leu le mouton,
 Ou que le cerf au bois encontre le chien bon ? »
 Et dit li rois Henris : « Bien sai la région :
 7995 Il nous couvient aler premier à Mangulon ³ ;
 Là nous couvient entrer à force et à bandon. »
 — « Or y alons briefment, dit Bertran le baron ;
 Et si alons conquerre, car il en est saison. »

La blanche compaignie se va bel retournant,
 8000 Et ont tant cheminé li chevalier vaillant
 Qu'il virent Mangulon et le chastel poissant.

¹ baron. — ² plus droit.

³ 7995-7996 :

« Il nous couvient premiers aler à Magalon,
 C'est l'entrée d'Espagne, l'issue d'Arragon. »

- Desci jusqu'à la ville ne se vont arrestant ;
 Par devant celle ville se va Bertran logent :
 Henri vint droit à bailles, si les va assenant,
 8005 Et cil y vint à lui, bien le va ravisant :
 « Sire de Tristemare, maistre du Chastel Blanc,
 Que faites-vous ici ? Qu'alez-vous demandant ? »
 — « Cappitaine, dit-il, la ville vous demant,
 Comme drois rois d'Espagne, je le vois chalengent. »
 8010 Celui a respondu : « Alez vous repairant,
 Et vous partez de ci tost et incontinent.
 Ou roiaulme n'avez .i. denier vaillissant ;
 Ne à vous ne serons en riens obéissant. »
 — « Par ma foi, dit Henry, vous en serez dolant ;
 8015 De ci ne partirons en trestout no vivant
 Tant que destruit seront et fames et enfant,
 Juifs ne Sarrazins n'i seront habitant¹ ;
 Vostre mort vous aporte en ce pais Bertrant. »
 Et cil ont respondu : « N'i acontons noient. »

 8020 Henris est retournez et revint au barons,
 Et de celx de la ville lor a dit les respons.
 Dit Bertran du Guesclin : « Et nous les assaudrons,
 Par devant ceste ville nous nous reposerons,
 Et pour eulx assaillir nous appareillerons. »
 8025 Et ainsi fu-il fait con nous le devisons.
 Pour la ville assaillir ordenèrent quanons
 Pour les arbalestriers et pour les archiers bons ;
 Et taillèrent es bois et arbres et boissons,
 Et puis par dedens l'ost amenoient par mons.
 8030 Qui véist à ce jour trestous les compaignons
 Très bien appareilliez, à loy de champions,
 Et lever contremont banières et pennons,
 Ordenez les Engloiz et rengiez les Bretons.

¹ héritant.

Là fu li mareschaus d'Odrahen ¹ li prodons,
 8035 Huon de Cavrelay, qui fu chevaliers bons ².
 Espagnol se défendent ausi fier que lyons :
 Cil dedens vont getant vive chaus en possons,
 Bourjoses et bourjois et vallés et garçons.
 « Ore sà, dit Bertran, par Dieu nous les arons !
 8040 Juifs et Sarrazins là dedens trouverons ;
 Que feriens-nous à Romme quant S. Père trouvons ? »

Moult fu grans li assauz dont vous m'oez *parler* ³.
 Sergent et escuier et josne bacheler
 Aloient es fossez bans et huches geter,
 8045 Tant que jusques au murs font les fossez raser ;
 Et font traire aux créneaux pour Espaignos grever
 Si dru car ⁴ il n'osoient la teste hors bouter.
 De Guillaume Boistel doit-on ici parler,
 Car sa bataille fit jusques au murs aler,
 8050 A piques et à hoes y fit assaut livrer,
 Tellement que le jour il fit le mur percer,
 Et entrèrent dedens pour Espaignos grever.
 Et li Espagnol sont venu pour estouper ;
 Mès nostre gent les font à la terre verser.
 8055 Là véissiez bataille qui fit à redoubter,
 Testes et piés et bras, cervelles espautrer.
 A eschieles de cordes, qu'il firent agraper,
 Montoient nostre gent con singes va ramper ;
 Et Bertran du Guesclin ne s'i volt reposer.
 8060 Là sont ⁵ li Espagnol tellement effraer
 Que dedens le chastel les firent rebouter.
 Lors alèrent partout celle ville fuster,

¹ d'Audrehen.

² * Si fu Gautier Huet et son frère Joasons,
 Et Guillaume Boitel et si y ot maint Gascons,
 Et maint bon chevalier que nommer ne voulons.

Là ot de trompetes et de trompes hauls sons.
 Là commença assaulz qui fu moult grans et longs.

³ compter. — ⁴ qu'il. — ⁵ font.

- Ne sai con vous volsist la chose démener,
 La ville conquestèrent au point de l'avesprer.
 8065 Il ont fait les Juifs trestous emprisonner
 Et tous les Sarrazins qu'il y porent trouver.
 Cappitaine y laissèrent pour la ville garder,
 Et là vorent no gent logier et séjourner
 Ne sai .ii. jours ou .iii. pour la ville garder¹,
 8070 Et puis après de là se voldrent désevrer.
 A .ii. liues de là, si com j'oy compter,
 Trouvèrent une ville qui moult fist à loer;
 C'est Bourges en Espaigne c'on fit si bien fermer;
 De Mangullon .ii. lieues y porroit-on trouver.
 8075 Là vindrent li baron sans point de l'arrester,
 Et firent par devant leurs loges ordener.
 Et Henry s'en ala sur son cheval monter;
 Il est venus au bailles et a pris à parler :
 « Faites venir ici à moi parlementer
 8080 Le vostre cappitaine pour moi à aviser. »
 Le cappitaine y vint, ne le volt refuser.
 « Vassaulx, ce dit Henry, veilliez-moi escouter :
 Veilliez-moi, si vous plaît, ceste ville livrer.
 Je sui Henris vos sires, qui se va couronner. »
 8085 Et dit li cappitains : « Vous n'i poez entrer;
 Rois Pietres, vostre frère, que déussiez amer,
 Le nous a défendu² sur les membres copper.
 Vous savez c'est .i. rois c'on doit bien redoubter
 Et qui tous nous feroit morir et définer. »
 8090 — « Seigneur, ce dit Henry, bien vous sarai garder,
 Car j'ai la gent de France sà hors³ à gouverner;
 De ci ne partirons, coi qu'il doie couster,
 S'arons prise la ville et vous ferai finer,
 Con ceulx de Mangullon vous ferai atourner. »

¹ 8069-8070 :

Ne say .ii. jours ou trois pour eulx reposer.

² La vous a défendue.³ a moi.

8095 Et dit li chastelains : « Laissiez le ¹ sermonner,
Car vous n'i enterrez tant que puissons durer. »

Henry fu moult dolant quant celui escouta;
A Bertran du Guesclin la nouvelle compta,
Et à tous ses barons ausi la recorda.

8100 Chascun en jura Dieu, qui le monde créa,
Que la ville de Bourges assaillie sera.
Lors se sont ordené, chascun bien s'avisa;
Pour assaillir la ville et de çà et de là,
N'i ot petit ne grant qui ne s'appareilla.

8105 A .i. mardi ² matin li assaux commença,
Voire par tel couvent que jusqu'à nuit ³ dura.

Seigneur, à icel jour y ot assaut moult grant
A la ville de Bourges en Espagne séant;
Là sont arbalestrier et li archier traiant,
8110 Là furent li vallet les fossez remplissant;
Là furent cil dedens la ville défendant,
Pierres et chaillos vont sur nostre gent getant
Et nostre gent aloient es fossez avalant;
A piques et à hoes, à maint levier pesant
8115 Aloient nostre gent les grans murs dépeçant;
Les eschieles de cordes vont au mur atachant
Et montoient amont vaillamment ⁴ li auquant.

.i. chastel y avoit en la ville séant;
Là estoient Juifs félon et mescréant,
8120 Qui de forte chaude yaue vont no gent méhaignant
Et de feu ensement qu'ilz aloient getant.
Mais je vous di pour vrai que no gent firent tant
Qu'ilz montèrent amont, et là ot .i. Normant
Qui sur le mur passa ⁵ la banière Bertrant,
8125 A haute voix s'escrie : « Baron, venez avant,

¹ vous.² jeudi.³ mye nuit.⁴ villainement.⁵ posa.

La ville sera prise tost et incontinant.
 A la porte de là vont Espagnol fuiant :
 Or avant, bonne gent, soiez-lor au devant ! »
 Adont va li assaus si fort recommençant,
 8130 Que ne le vous diroit nul clerc qui soit lisant.

Seigneur, icilz assaus fist moult à ressongnier;
 Sur le mur vont montant sergent et escuier,
 Par force y sont entré voiant arbalestrier,
 S'ont ¹ une porte ouverte, le pont font abaissier.
 8135 Dont vindrent Espagnol et prirent à huchier :
 « Seigneur, tout vous rendons et à vo desirier. »
 Lors s'alèrent les dames toutes agenoillier;
 Et Henris les reçoit, quant les oy parler.
 Adont vont assaillir le bon chastel plainier,
 8140 Et firent les Juifs à male mort jugier,
 Et pluseurs Sarrazins occirre et détrenchier.
 Mais crestiens ne voudrent férir ne atouchier;
 Tout lor fu pardonné par ² Henry le princier.
 La ville et la conté, qui tant fist à prisier,
 8145 A donné à Bertran, le vaillant chevalier ³.
 Là se sont séjourné li nobile guerrier :
 Ceulx qui furent navré firent appareillier;
 A Bernesques alèrent pour la ville asségier,
 Une moult forte ville, s'ai oy tesmoignier,
 8150 De .ii. paires de murs, qui furent grant et fier.
 Nulz ne cuidast jamais c'on péust gaaignier
 Iceste ville-ci en .i. yver entier ⁴.
 Roys Pietres ne cuidast qu'en .i. an tout entier
 Nostre gent se péussent en la ville logier.

¹ Sur. — ² pour.

De Molines tout droit : ce vult-on tesmoigner
 Que Bertran en fu dux, conte et héritier.

³ Celle conté séoit en un pais plenier,
 Droit dedens la duchié, si com j'oy conter,

⁴ n'en esté n'en yver.

- 8155 A Bernesque, seigneur, sont venus nostre gent;
 Une moult grosse ville et bonne durement.
 Espaignoz y avoit plains de grant hardement
 Qui amoient dam Pietres et doubtoient forment.
 Quant Henry vint à eulx tenir son parlement,
 8160 Ilz ne firent de lui compte nès que du vent ¹.
 « Seigneurs, ce dit Henry, vous estes fole gent,
 Qui ne me recevez à seigneur liement ².
 Vous savez que mon frère vit si malvaisement:
 Certes, je li torrai trestout son tenement ³;
 8165 Non pas sien, mais le mien doit estre clèrement.
 Mon père fiança ma mère doucement,
 Et jut avec lui et fit engendrement
 De moi, pour tant je di et preuve clèrement
 Qu'espouser ne pooit autres nésunement,
 8170 Non fist jusques à tant qu'elle prist finement.
 Après sa mort prist-il une dame au corps gent
 Qui n'aportoit que filles à son enfantement.
 Dont mes pères li dit si que par mal talent
 Que, s'un fil n'aportoit à son délivrement,
 8175 Jamais ne l'ameroit du cuer parfaitement.
 Et pour itant la dame à son enfantement
 Chanja une fillette qu'elle a porté présent
 Encontre .i. valeton, on le scet vraiment,
 Et fit à croire au roy à l'aduré talent
 8180 Qu'en lui ot engendré ce valeton présent;
 Et fu Pietres nommez à son baptisement.
 Juise fu sa mère à son commencement,
 De puis se baptisa par souvertissement.
 Encor à sa nature li rois Pietres se prent:
 8185 Il aime mieulx Juifs que crestienne gent.

¹ ne que devant. — ² liement.

³ 8165-8189:

Et l'en feray fuir oultre mer proprement:

Car il ne croit en Dieu qu'on nomme sacrement.

Veuillez moy recevoir: je vous ay en couvent

Franchise vous donray à vo commandement.

Je vous monstre mon droit devant tous en présent;
Veilliez-moi recevoir, car raison s'i assent.

Je vous jur et sur Dieu le vous ai en couvent,
Franchise vous donray à vo commencement. »

8190 Mais cil ont respondu : « Nous n'en ferons noiant. »
Moult fu dolans Henrys quant la parole entent ¹.

Moult fu dolant Henry et moult li désagée
Que Brenesque li fu tellement devée;

Bonne ville y avoit et bonnement fermée,
8195 Dont fu tout environ assise et enserrée.

Et quant nostre *gent* fu .i. petit séjournée,
Dont firent adouber nostre gent redoubtée.

La première bataille a Bertran gouvernée;
Par devant une porte, qui bien estoit serrée,

8200 Fu sa banière haut et de sa gent monstrée.
Li contes de La Marche a la sienne monstrée,

Et li bons mareschaux n'i a fait arrestée.

A l'assaut est venus très bien la teste armée

Li Besgues de Villaines, qui tant ot renommée;

8205 Le ber Carenlouet qui bien féri d'espée;

Huet de Cavrelay y vint sans arrestée;

Olivier de Manny, qui proesce est donnée;

Si vint Gautier Huet demenant grant ponée,

O lui Jehan d'Evreux ², qui fu en l'asssemblée.

8210 Et Angloiz et Bretons n'i ont fait demorée ³.

Là ot mainte trompette moult hautement sonnée,

Pour livrer grant assaut c'est ceste gent penée ⁴.

¹ * Et quant Bertran le voit si a dit hautement :
- A Dieu le veu ! Henry, ne vous doubtez néant. -

² d'Evreux.

³ 8210 :
Li ber Jehan du Bois, lequel avoit portée
La banière Bertran qui fu hault eslevée.
Si fu Alain Say à la brace quarrée :

N'ot meillour courcours en toute l'assemblée.
Et Yvon de Launoy à la fière pensée,
Breton bretonnant furent à sa durée,
Fais .iii. champs de bataille et oultrez à l'espée.
Et Jehan de Beaumont ne fist pas reculée,
Et son bon frère Alain à la chièze notrée.

⁴ 8212 :
Pour livrer grant assaut sur ceste gent payennée.

Et cil dedens aussi vindrent à ceste armée
 Aux murs et aux créneaux pour défendre l'entrée,
 8215 Et voient nostre gent rengie et ordenée.
 De Jhésu-Crist de gloire, qui fist ciel et rousé,
 Les vont fort maudissant de cuer et de pensée,
 Et qui les amena en icelle contrée.

A Brenesque la ville, qui fu bien breteschie,
 8220 Fu la gent par dedens moult bien appareillie.
 Juifs à l'un¹ des lez de la ville jolie
 Estoiént ordené par devers leur partie;
 Car en .i. fort avoit chascun sa manandie.
 Droit au lez des Juifs de la Juiserie
 8225 Fu commis Cavrelay et toute sa maisnie.
 Et fu .i. vendredi, con l'istoire crie,
 Que sur les champs estoit nostre chevalerie;
 A tous lez assaillent ceste ville garnie;
 Onques ville ne fu tellement assaillie²:
 8230 Chascun n'i redoubtoit ce jour ne mort ne vie.
 Et Bertran du Guesclin, qui proesce mestrie,
 Qu'à baïlles assailloit à tout une congnie,
 Et disoit: « Or avant, doulce Vierge Marie,
 Assaillons au jour d'ui ceste gent renoïee³. »
 8235 Tuit cil qui furent là, je vous acertefie,
 Chevaliers, escuiers plains de grant baronnie,
 Qui avoient esté en terre de Jurie⁴

¹ au lone.

² 8229-8232:

Huon de Carvalay à la chiére hardie
 Assailly à l'endroit de la Juifrie
 Avec les Anglois qui sont de sa partie.
 Et Bertrans fu desoubz la montaigne nayo;
 Et au lez des marés où li herbe verdie,
 Fu li contes Henris avec moult noble maisnie:
 Là firent un assault nostre chevalerie.
 Onques ville ne fu tellement assaillie:

Et ceulx se défendirent come gent bien armée.
 Et Bertran de Claquin qui proesce maistrise,
 Fu ce jour à l'assaut, ne tenez à folie,
 Ainsi très fièrement et par telle aramie
 Qu'aux baïlles assaillent à tout une coïgnie.
 Et li aultres rompoient le grant mur à l'estrie;
 Et on leur deschargeoit mainte grant seille emplie.
 Et chéent ou fosse; li uns brait, li autre crie,
 Pois s'en vont au mur come gent amennevie.
 Et Bertran fu aux baïlles qui tint une cuignie....

³ renoïe. — ⁴ Juifserie.

Pardevant Alixandre et devant Satalie,
Recordèrent depuis en mainte compaignie
8240 C'onques en tel assaut ne furent en lor vie.

Seigneur, c'est véritez, cilz assaus fu si grans
Et si bien maintenus, con dient li auquans
Tesmoigner tout pour vray c'on ne fu pas *sachans* ¹
Que la ville déust estre prise en .ii. ans,
8245 Se ne fust par famine ou par engiens getans.
Mais nostre gent avoient les cuers si desirans
De prendre celle ville dont je vous suis comptans,
C'on ne vit onques gent d'assaillir si engrans.
A la porte devant fu li vassaulz Bertrands,
8250 Olivier de Manny, qui fu son attenans,
Et ses frères aussi n'i furent pas faillans;
Et Guillaume Boistel y fu bien défendans.
Guillaume de Lonnoy y estoit moult engrans,
Alain de La Houssoie, qui estoit conquérans;
8255 Si fu Carenlouet .i. chevalier sachans,
Et le chevalier Vert n'i fu mie oublians;
Le seigneur de Beaugieu si fu bien exploitans,
Le Besgue de Vilaines et Anciaux ² li Normans;
Li contes de La Marche et si fu Audrehans,
8260 Et Mahieu de Gournay, .i. Engloiz souffisans;
Nicholas Scambourne ³, qui bien y fu séans,
Si fu Robin Secot ⁴ qui bien greva les Frans;
Si fu Gautier Huet et d'Evreues Jehans;
Briquet le bour de Lames ⁵ y furent à ce tamps
8265 Et pluseurs chevaliers et escuiers vaillans.
Et cilz de La Houssoie y souffri moult d'ahans,
Car il fu renvoiez ès fossez trébauchans;
S'en ot les bras rompus, dont il fu moult pesans.

¹ cuidans. — ² li sien.

⁴ Seurcot.

³ Scambonne.

⁵ le bour de Landes.

- Li assaux fu pesans et forment ¹ démenez;
 8270 Vallet et escuiers emplirent les fossez.
 Mais [de] marrien pesant ² sur les créneaux posez
 Avoit-on nostre gent laidement ravalez,
 Et de tonneaux aussi de chaillos bien rasez ³ :
 Cilz qui atains en est, il est mors ou navrez.
 8275 Huon de Cavrelay s'i est bien esprouvez;
 Vers la Juiserie avoit ses gens menez,
 Les Juifs assailloit, c'estoit droite beautez,
 Et venoient au murs à marteaulx assérez
 Et frapoient aux murs que les murs ont trouez ⁴.
 8280 Par fautes de Juifs et par lor lâchetez
 Entrèrent ens ès murs, ce dit l'auctoritez,
 Et prirent les créneaux qu'il avoient gardez :
 Lors furent mors Juifs ⁵, c'est fine véritez.
 .1. Breton bretonnant est sur les murs montez,
 8285 Prist le pennon Bertran, qui li fu délivrez.
 Là montoient nos gens sur les murs à tous lez;
 Ainsi c'un singes saut et c'uns chas eschaufez ⁶,
 A eschièles de cordes aux chaillos agrappés
 Rampoient contremont huant comme maufez.
 8290 L'un escrie : Guesclin! qui bien fu escoutez;
 Li autres : Cavrelay! qui oy fu assez;
 La Marche et Audrehan cri-on à l'autre lez,
 Disant as Espaignos : « Traïtres, vous morrez ⁷! »
 Onques, je croi, puis l'eure que Jhésu-Crist fu nez
 8295 Ne fu assaulz véus si fort, ne si doubtez;

¹ Bourgois. — ² Mès des merriens pesans.

³ 8273 :
Et de tonneaux aussi entaillez et entez.

⁴ 8279 :
Et faisoient grans troz tant qu'ilz les ont outrez.

⁵ Lors s'enfuirent Juif.

⁶ 8287 :

Ainsi com cinge sault quant li ars est bailler.

⁷ * Et Espaignolz disoient : « Par Dieu ! vous mentirez.
Anas en hore male, là où vous fustes nez,
Oignace devez estre nommez et par raison clamez. »
Adont s'est li assaulx renforcés et doublez.

Et fu en la sepmaine que Jhésu fu penez ¹.
 Et pour qu'en la ville avoit Juifs assez,
 Fu plus grant li assaulz et la mortalitez;
 Et prirent plus de paine nos chevaliers assez,
 8300 Et crioient en haut : « Espaignol forcenez,
 Rendez-nous les Juifs, ou vous le comparrez! ² »
 Dont i fu .i. traitiez et .i. respis donnez
 Pour rendre les Juifs à nos gens naturez;
 Et fist-on rapporter à loges et aux trez
 8305 Les navrez et les autres c'on avoit afolez.
 Et Espaignol disoient : « Amis, or vous souffrez;
 Vous arez les Juifs puis que vous les volez. »
 En la Juiserie se sont acheminez;
 Mais les Juifs avoient lor lieux si bien fermez
 8310 Qu'ilz ne porent entrer environ de tous lez.
 Li chrestien disoient : « Juifs, car vous rendez. »
 Et li Juifs disoient : « Pour noient en parlez;
 Bien véons qu'à François rendre vous nous volez;
 Vous nous volez traïr pour estre déportez. »
 8315 Ainsi disoient Juifs, qui sont espoantez;
 Aux Espaignos défendent qui n'i soient entrez.
 Par ce point-ci fu prise la bonne fermetez.

 Tout ainsi qu'Espaignol assaillent les Juifs,
 Qui furent en lor fort bien mille fervez
 8320 Et qui se défendoient comme fier et hardis,

¹ * En l'arbre de la croix, de la lance navrez,
 Et par les faulx Juifs vendus et achetez.

² 8301-8348 :

- Et si rendez la ville et la grande fermetez. -
 Dient li Espaignol : « Mie n'y enterrez. »
 Huon de Carvalay estoit à l'autre lez,
 Qui moult fort assailloit les Juifs à un lez.
 En .v. liex ou en .vi. furent les murs cassez.
 Ainsi ont assailli nos gens à tous costez.

Quant Henry et ses gens que o lui ot amenez,
 Virent la grant proence, l'onneur et la bontez
 Qui estoit en Bertran et es princes qu'a assez,
 A l'assaut sont couru comme tous forcenez;
 Et contremont les murs sont rampez et montez :
 La banière Bertran y midrent à un lez.
 En la ville s'en vont noz gens de tous costez.
 Les gens Bertran n'y sont derriers demourer :
 Et les Anglois Huon de Carvalay nommez.
 Et quant ceulx de la ville ont noz gens avisez,

Au lez devers la ville où li fors fu assis.
 Huon de Cavrelay, qui tant fu seignoris,
 Assailloit par derrier, s'avoit les créneaux pris,
 Et le mur dépecèrent en .v. lieux ou en .vi.,
 8325 Et entrèrent dedens; s'ont les Juifs choisis,
 Qui vers les Espaignolz avoient assaut pris;
 Lors leur couroient sus et si les ont surpris.
 Lors oïssiez crier laidement les Juifs,
 Et Juises aussi et les enfans petis.
 8330 Et quant li Espaignol en oïrent les cris,
 Lors laissèrent l'assaut, au retour se sont mis,
 Et vindrent aux créneaux où nos gens on[t] choisis.
 Puis les ont assenez, dont Bertran li gentilz
 S'en viennent aux fossez et d'autres gens eslis.
 8335 Le cappitaine dit : « Seigneur, où est Henris,
 Et Bertran du Guesclin, qui tant est poëtis? »
 — « Seigneur, je sui Bertran, pour certain le vous dis. »
 Et dit le cappitaine : « Frans chevaliers hardis,
 La ville rendrai sans plus estre essaillis,
 8340 Sauf tout le nostre avoir et que nous soions vifs. »
 — « Je l'otroi, dit Bertran, du tout à vos devis. »
 Le pennon de Henry fu sur les créneaux mis;
 Et puis ont défermé et portes et postis.
 Huet de Cavrelay a pris tous les Juifs,
 8345 Là furent mis à mort décolez et fenis;

Et virent les bannières et les pennons levez,
 En celiers et en caves sont li aucun boutez :
 Et les autres salirent les murs ens es fossez;
 Et les autres se sont tous à genoulz getez.
 De femmes et d'enfans y fu li cris levez :
 Envers la Juifzerie s'en sont no gent alez,
 S'i ont trouvé la porte et les postis fermez.
 La porte ont abatue : mains cops y ont donnez.
 Huon de Carvalay estoit à l'autre lez,
 Qui pardessus les murs fu o sa gent entrez.
 Ainsi furent Juifs laidement atrappez,
 Car il furent ce jour ocis et découpez.

Là ot une tour de vieille antiquitez,
 Là où .ii. sont maintenant montez.
 Un escuier des noz est après eulx entrez :
 Mais il fu d'un mortier laidement ravalés,
 Non pour quant fu li ber hastivement relevez;
 Les Juifs combati en montant les degrez,
 Et no gens assaillirent celle tour dont oez.
 Mès bien se défendirent les Juifs parjurez.
 « Avant, ce dit Bertran, des graisses m'aportez,
 Et l'uis de ceste tour oignez à tous costez. »
 Adont y fu ainsi fait comme il fu demandez.
 Là furent li Juifs estains et eschaudez.

Mais bien cent et .l. en y ot convertis;
 Et li avoires des autres fu si bien départis
 Qu'autant en emporta li grans que li petis.

Bernesque fu conquise et bien souffissamment ¹;
 8350 Espagnol se rendirent à Henry ² plainement.
 Laiens se sont li nostre logiez moult noblement,
 Là y ot .ii. bourgeois qui moult furent dolent,
 Qui de la ville sont issu hastivement,
 Par devers Burs s'en vont chevauchant âprement,
 8355 Et ont tant exploitié qu'il vindrent droitement
 A la cité de Burs, qui grant est durement.
 Ou palais ont trouvé dam Pietre proprement;
 O lui Ferrant de Castre qu'il ama loialment;
 Car il tenoit sa suer très amiablement ³.
 8360 A tant es les bourgeois tost et isnellement
 Roy Pietre ont salué et tout courtoisement.
 « Seigneur, bien vengniez-vous, dit Pietres haultement;
 Que fait-on à Brenesque? Que fait ma bonne *gent*? »
 Dit li uns des bourgeois : « On y fait *maisemant*,
 8365 Car Bertran du Guesclin, qui tant ot hardement,
 Et vos frères Henris et li autres ensement
 Nous ont livré assaut, voire par tel couvent
 C'on ne vit onques tel, se sachiez vraiment,
 Ne ne sera véu jusques au jugement.
 8370 François nous ont livré .i. assaut laidement
 Et s'ont conquis nos murs, voire si fièrement
 Qu'ainsi comme .i. cinge ⁴ rampe hideusement,
 S'ont rampé contremont avironnéement :
 Prise ont la vostre ville à lor commandement

Et le bon escuier qui les suivy de prez
 Mouru en celle tour, de quoi ce fu pitiez.

¹ Et les Juifs occis et mors à tourment.
 Tant en y ot de mors à leur encombrement

Que par dessus les mors montoient nostre gent.

² nos gens.

³ Et de la espouser lui avoit en couvent.

⁴ Qu'ainsi que cinge et chat.

8375 Et tuez les Juifs et paiens ensement
 Et occis de nos hommes assez et largement. »
 Et dit Pietres li rois : « Vous mentez fausement !
 Vous avez de ma ville receu or et argent ,
 Comme faulx traïteur, qui ne valez noient :
 8380 Si en serez pendus et encroez au vent. »

Dit dam Pietres li rois, qui la chièrre ot irée :
 « Faulx traïtres, dit-il, filz à putain provée !
 Comment porroit Bernesque estre prise et happée
 Par la force d'assaut et sur une journée ?
 8385 Il ne puet avenir, c'est vérité prouvée ;
 Car à Henry l'avez vendue et délivrée
 Et à Bertran le fol ¹, qui ma mort a jurée. »
 Dit li autres bourjois : « Par la Vierge honnerée !
 Ains n'i ot traison faite ne devisée,
 8390 Ne receu argent, ne monnoie dorée ;
 Mais par force d'assaut et de forte merlée
 Et de hardie gent et de forte asssemblée
 D'arbalestriers, d'archiers traïans à la volée,
 Sans la ville ² espargnier ne doubter char navrée
 8395 Ne saigné de sanc ne sueur dégoutée,
 Nous ont à l'assaillir no ville conquestée.
 Il n'est ville si fort ne cité bien fermée,
 Qui soit en tout le monde jusqu'à la mer salée,
 Qui durast encontre eulx la .xv.^e passée.
 8400 Ce ne sont mie gent de nature créée,
 Ainçois sont ennemi de fait et de pensée
 Qui sont venu de fait ³ en iceste contrée ;
 Et si veullent ainsi ouvrer à la durée,
 N'avez nulle cité qui ne soit conquestée
 8405 Et prise par assaut ains que passe l'anée,
 Ne chastel ensement ne tour haut encroée. »

¹ le fel.

—

² Sans leur vie.³ d'enfer.

Et quant Pietres l'oy s'a la chiére levée,
 Et dit : « Fel traïteur, filz de pute prouvée!
 Vous mentez faususement, comme gent esprouvée.
 8410 Ceste parole-ci que m'avez raportée,
 Par or et par argent la m'avez devinée¹;
 Si en ara la char chascun de vous traïnée,
 Et puis serez pendus; c'est la vostre soudée². »

Pietres li rois fu moult dolant et irascus,
 8415 Quant il a des bourgeois les parlers entendus;
 Dit à Ferrant de Castre, qui estoit bien ses drus,
 Quant il a des bourgeois les parlers entendus :
 « Par Dieu! Ferrant, dit-il, or sui-je bien perdu
 Par³ ce deable Bertran, qui de ça est venus
 8420 Pour li sans acomplir qui a esté commus
 C'uns estourneaux vendroit de Bretaigne là jus,
 Qui feroit esmouvoir les oiseaux bons et drus
 Qui les chasteaux aroit et les coulons esmus⁴.
 Bertran du Guesclin, qui ci est descendus,
 8425 A fait de France issir déables dissolus;
 Or est pour moi destruire en Espagne venus,
 Pour Henry le bastart aidier à mestre sus.
 Ne ne sai vraiment que soie devenus;
 Mais je veil, par ma foi, c'on ait ses .ii. pendus,
 8430 Car il m'ont couroucié par leurs parlers venus⁵. »
 Adont les fist livrer, qu'il n'i est à refus,
 Aux sergens qui les ont menez ou bos tous nus;
 Là endroit les fit pendre dam Pietre li cremus.
 Puis ne demoura gaire qu'il en fu irascus;

¹ devinée.

² « Il sera fait ainsi, c'est vérité prouvée. »

³ Pour.

⁴ 8423 - 8426 :

« Qui les coulombiers hauls et les coulons dessus

Aroit à son command et pris et retenus.

Cest deable de Bertran c'est ici embatus :

A fait issir de France deablece dissolus. »

⁵ vendus.

8435 Car des autres bourgeois en y ot revenus,
 Qui tout ont confermé et les fais expandus.
 Quant Pietres sot au vray des chevaliers membrus
 De l'assaut qu'il ont fait et ses gens débatus,
 Adonc fu plus dolans, qui tout coi c'est téus :
 8440 Il ne déist .i. mot pour le trésor Artus.

Li rois Pietres fu moult courouciez et dolans,
 Quant de Brenesque sceut les grans assaus pesans,
 Et comment assailli l'avoit li bers Bertrans
 Et ses frères Henris, qui li fu pourchassans
 8445 De tolir son roiaulme qui tant fu bons et grans.
 Moult le reconforta de Castre dan Ferrant ¹;
 C'estoit .i. chevalier sages et souffisans.
 Et d'autre part avoit Jacob, li mescréans,
 Et ses frères Judas et si fu Abrahans,
 8450 Et conseil le roy, qui les estoit créans.
 « Baron, ce dit li rois, je vous tien à sachans,
 Veilliez-moi conseil lier; car il en est bien tamps. »
 — « Sire, dit Manecier ², .i. Juifs soudoians,
 Vérité vous dirai, jà n'en serai celans;
 8455 Mais à ce que je voy et que sui contenans,
 En la cité de Burs, que vous estes tenans,
 N'estes pas asséur, jà ne serai celans,
 Si bien que vous serez à Toulette séans.
 Bien vous y garderiez, li chasteaux est poissans,
 8460 Et c'est la ville fort de bons murs haus et grans.
 Dites à vos bourgeois et à vos gens manans
 Qui ³ gardent vostre ville; car c'est vos anciens ⁴;
 Qu'à Toulette en irez pour les bourgeois vaillans
 Qui sont l'un cōtre l'autre fort désobéissans. »
 8465 Et dit Pietres le roy : « Je m'i sui accordans. »

¹ Lauferrans. — ² Mahieu.

³ Qu'il. — ⁴ vostre escians.

Li rois Pietres manda ses bourgeois naturelz;
 Et il y sont venus quant il les a mandez.
 « Seigneur, ce dit li rois, envers moi entendez;
 J'ai esté à Toulette de mes bourgeois mandez,
 8470 Car il y a discort, dont je sui aïrez.
 A paix les mettrai, telle est ma volentez;
 Et ausi lor ferai tenir à sauvetez
 Tout ce qui me plaira, telle est ma volentez:
 Si y ara, espoir, planté de chiez coppez.
 8475 Si me garderez Burs, qui est bonne citez;
 Se li François y viennent, si ne vous en doubtez,
 Secours vous envoieurai; mais ce sera assez;
 De Sébile et d'ailleurs arai mes gens mandez. »
 — « Sire, dit .i. bourgeois qui fu bien avisez,
 8480 Avis est vostre gent petit conseil créez :
 Voici vo roial ville où vous fustes sacrez,
 Et vous et tuit li roy, .v.^e ans a passez,
 Depuis que Silmans ¹, qui tant fu honnoureux,
 Vint conquerre en Espagne villes, chasteaux, citez,
 8485 Et que li rois Enzers ² fu par lui couronnez,
 Après ce que Rolans, qui tant fu redoubtez,
 Et li bers Oliviers ses compains naturez
 Furent en Roncevaux occis, mors et finez,
 Ont esté tuit li roy chrestien appelez,
 8490 Couronnez en la ville que laisser vous volez ³.
 Et vous laissez venir vos anemis mortelz
 Asségier ceste ville aux tentes et aux trez.
 Je me doute forment, se ne la secourez,
 Que la cité de Burs temprement ne perdez. »
 8495 — « Comment! ce dit li rois, ne sui-je rois nommez
 D'Espagne et de l'onnour sires et couronnez?
 Ne puis-je pas bien faire toutes mes volentez;

¹ Klarin. — ² Anceys.

³ « Et je vous di pour vray, se vous vous en alez. »

Et parler à mes gens et dire mes secrez ?
 Par la foi que je doi à mes amis secrez ¹ !
 8500 Poi s'en fault maintenant la teste ne perdez. »
 — « Sire, dit li bourgeois, bien faire le poez ;
 Mais ce que vous di ² se n'est que loialtez,
 Et pour la vostre honnour, dont je voldroie assez. »
 — « Grans mercis ! dit li rois, qui se fu ravisez ;
 8505 Je vous fais mon viguier et le mien lieu tenez,
 Et veil que vous faciez toutes vos volentez. »
 — « Sire, dit l'Espaignol qui fu poissans assez,
 Et je serai pour vous tant que vous en loerez. »
 Puis a' dit coiemment, qui ne fu escoutez :
 8510 « Se Henry vient de çà et Bertran li loez,
 De la ville de Burs li rendrai les clefs. »

Li rois dam Pietre après se parti et sevrà
 Avec ses amis et où plus se fia ;
 Ferrant de Castre y fu, qui sa suer emmena ;
 8515 Abrahan et Judas Manecier ³ y ala :
 Droittement le chemin de Toulette s'en va.
 Tant chevaucha li rois et si bien exploita
 Qu'à Toulette s'en vint et dedens il entra ;
 Là fu bien recéus, chascun le festia.
 8520 .1. espie de Burs se parti et sevrà,
 Et s'en vint à Bernesque là où Henry trouva :
 Il vint à son hostel et il le demanda ;
 Il fu menez à lui et il s'agenoilla ;
 Une lettre qu'il ot vistement li monstra ;
 8525 Et li contes les lit et dedens regarda ⁴.
 Et quant il ot scéu tout ce qu'il avisa
 Il fist mander Bertran et grant joie mena.
 « Sire Bertran, dit-il, oiez c'on vous dira :

¹ charnelz. — ² Mès ce que je vous di.³ Manehier.— ⁴ s'avis.

Pietres li mescréans, que je n'ameray jà,
 8530 S'est départis de Burs, où bonne cité a;
 A Toullette est alés et illuec demoura.
 Aler nous faut à Burs; je sai bien qu'il y a
 .i. bon conseil pour moi, qui nous resjoïra. »
 Et Bertran du Guesclin li dit qui li menra
 8535 Et que tout droit à Burs il le couronnera ¹.

A Bernesque la ville fist-on adonc crier
 Que chascun s'aprestât pour lendemain *aler*
 En la cité de Burs, sans point de l'arrester.
 Là véist-on par tout le bon harnoiz drécer,
 8540 Lances et arméures à charrettes porter,
 Arbalestres, quarreaux, saettes pour berser,
 Tentes et pavillons, torches pour alumer,
 Chaudières, chauderons pour cuire le dîner,
 De tout ce qu'il couvient pour tel ost gouverner;
 8545 A chers et à sommiers les faisoit-on mener,
 Et le pain et le vin et la char pour saler;
 Banières et pennons et dars c'on fist lever ².
 Lendemain au matin s'alèrent ordoner :
 En l'avangarde font en celui jour aler
 8550 Le mareschal c'on doit d'Andrahan appeler,
 Olivier de Manny, li gentilz et le ber,
 Et ses frères aussi, qui firent à loer;
 Huet de Cavrelay n'i doit-on oublier,
 Nichole Scambourne qui fu d'oultre la mer;
 8555 Si fu Gautier Huet li gentilz et li ber ³.
 Et en l'arrière-garde pour les premier garder
 Fu Bertran du Guesclin, que Dieux veille sauver;
 Le conte de la Marche, c'on doit bien honnourer,

¹ Il se dit vérité, il fu ainsi c'on vous dira.

² *ferrer*.

³ 8555 :

Si fu Jehan d'Evreux, Gautier Huet le ber.

Et Guillaume Boistel, qui bien s'i volt porter;
 8560 Guillaume de Lonnoy, Henry de S.-Omer,
 Et maint bon chevalier, que Dieux veille sauver,
 Souffissamment s'en vont le pais conquister,
 Et dam Pietre le roy du roiaulme bouter
 Et le bon roy Henry droit à Burs coronner.

8565 Or chevauche li os et la chevalerie,
 Vers la cité de Burs ont lor voie acueillie.
 En la ville de Burs fu la nouvelle oie
 Que Henry et Bertran et l'autre baronnie
 S'en venoient à Burs, banière desploie.
 8570 La ville ont bien fermée et bien édifiée;
 Et fu la barbaquenne contreval trébuchie
 Et fu la grande cloche sonnée et haut bondie.
 Là sont li Espagnol venus sur la chaucie
 Et des Juifs aussi une grant compaignie;
 8575 Si ot de gent paienne plus que je ne vous die.
 Et l'évesque de Burs, qui bien sceut de clergie,
 Fu mandez au conseil dont je vous seignifie.
 Quant furent assamblé en la place jolie,
 L'évesque commença, bien fu sa vois oye.

8580 Li évesque parla et dit bien sagement¹ :
 « Vous véez la dolour, le grant encombrement
 Que nous attendons ci assez prochainement;
 Li rois Pietres s'en va, qui voit l'empeschement. »
 .i. Espagnol parla bien et souffissamment :
 8585 « Seigneur, voi ci estat qui affiert maisement²;
 Car si sont .iii. estas, .iii. loiz indifférent,
 Qui ne doivent mie plaire non à très bonne gent.

¹ « Seigneur, nous sommes cy venu à parlement
 Pour nous agouverner et bien et sagement. »

² 8585-8586 :

« Seigneur, vocy estat qui affiert richement
 Que nous aions conseil : car il n'affiert nient
 Que ey soient trois loys, trois estas différent... »

Faites Juifs aler d'une part vistement,
 Et Sarrazins aussi faire leur parlement;
 8590 Et chascun se tenra à ce point tellement
 Qu'il raporteront tuit bien véritablement
 Que bon lor samblera pour le fait du présent.²
 Et cil ont respondu : « Vous parlez sagement. »
 Chascun se trait à part bien et secrètement,
 8595 Et disoient lor bon et lor divisement.
 Li évesques de Burs a pris le sairement
 Des plus vaillans de tous qui plus ont d'escient;
 Et si les fist jurer sur le saint sacrement
 Et sur les euvangiles de Dieu souffisamment
 8600 A tenir bien secret ce fait entièrement.
 Quant il orent juré bien et déuement :
 « Seigneur, dit li évesques, par le grant sairement¹
 Que nous avons trestous juré parfaitement,
 Pietres n'est mie dignes ainsi ne autrement
 8605 De tenir le royaulme et le grant chasement³;
 Car il est mescréans et incroyablement,
 Et régné en la foy il a jà longuement³,
 Et n'a de conscience nès plus c'uns chiens pullent
 De mettre gens à mort et pendre laidement,
 8610 De justicier prodomme sans faire jugement.
 Et fist morir sa fame⁴, murdrir fausement.
 Et si nous vauldroit mieulx, j'ai à Dieu en couvent,
 D'avoir .i. chevalier de bon gouvernement,
 Qu'il tenist le royaulme d'Espaigne quittement,
 8615 Qui féist loy et droit bien raisonnablement,
 Qu'obéir à tel roy qui vers Dieu se mesprent.

« Seigneur, dit li évesques, par la Vierge Marie!

¹ 8602 - 8603 :

« Seigneur, dit li évesques, par le mien serment,
 Mon vouloir en diray et que raison m'apprent. »

² caxement.

³ 8607 :

« A régné à la loy, il a jà longuement. »

⁴ et.

Pietres ne vault néent, il est de fausse vie,
 Et si fu engendrez en fait de bastardie
 3620 Ou corps d'une Juifve, qui puis fu baptisie;
 Si le leva de fons la roynne jolie,
 Qui d'une fille estoit à ce tamps acouchie.
 Tant fist celle roynne à celle convertie
 Que son filz li donna pour sa fille jolie :
 3625 De là vint li rois Pietres, à amer ne fait mie.
 Et li contes Henris vint en ceste partie
 Qui fu filz du bon roy, qui tant ot seignorie,
 Qui tint la riche dame en bonne compaignie.
 Celle estoit belle et bonne, et si estoit s'amie,
 3630 Et l'avoit par amours de sa foy fiancie,
 Et sur ce li promist et ot sa compaignie;
 Et nous trouvons escript en la sainte clergie
 Que puis ce di c'uns hons une fame a plevie
 Et il gist avec lui et fait sa druerie ¹,
 3635 Uns papes n'en porroit faire la départie,
 Non si ne le faisoit par fait de druerie.
 Henrys est nobles hons, s'a manière ² hardie;
 Se nous le refusons et chascun s'i ottrie,
 Nous le ferons jurer trestous à une fie
 3640 Que l'usage tenra en Espagne l'antie
 Ainsi qu'Olivier tint, loialment sans hoidie,
 Le filz Lyon de Bourges qui tint la seignorie;
 Ens ou tamps qu'il régna fu Espagne afranchie
 Qui laidement depuis a esté asservie.
 3645 Or, dittes vostre fait, j'en ai dit ma partie. »
 Là s'accordèrent tuit, n'est nulz qui le desdie ³.

Ainsi furent d'accort li Espagnol vaillant.

¹ en fait de druerie.

² manière.

³ 8646 :

n'y a qui les desdie

A Henry couronner qui tant ot seignorie.

Apréz furent mandé li Sarrazin devant.

L'évesque lor a dit : « Or nous alez comptant

8650 Vostre division et vostre fait devant. »

Et dit .i. Sarrazin bien sage et avenant :

« Seigneur, vois-ci nos fais, jà ne l'irons celant :

Toute vo volenté et tout vostre commant

Volons faire trestous, con vray obéissant,

8655 Pour aidier de nos corps et de nostre vaillant. »

Dient li chrestien : « Vous alez bien parlant,

A Henry nous tenons et au vassal Bertran. »

— « Voici riche conseil, » dient li mescreant.

Lors furent li Juifs isnellement *mandé*;

8660 Li évesques lor a leur estat demandé.

« Seigneur, » dit .i. Juif à qui on ot donné

Audience de dire ce qu'il orent visé,

« Nous ne dirons néent de ce qu'avons pensé,

Se vous ne nous avez bien promis et juré

8665 Dessus la vostre loy et vostre loialté,

Se nous ne sommes tuit d'accort en unité,

Et que de vo conseil soions discordé,

Que partir nous lairez de la bonne cité

Et que tout nostre avoir arons à sauveté

8670 Pour départir de ci en vie et en santé

Et aler demourer où nous serons sauvé,

Par dedens Portugal, s'il nous venoit à gré

Ou dedens Arragon, pour là estre amassé¹.

Et sur ce vous dirons ce qu'avons accordé. »

8675 Dient li Espagnol : « Il vous sera juré

De nous entièrement et très bien confermé. »

— « Par ma loy, beaux seigneurs, jà ne l'aray celé :

Nous disons et d'accort pour fait de vérité

¹ 8673 :

« Ou dedens Arragonne pour mieulx estre aisé. »

C'uns crestiens ne vault riens en nésune bonté
 8680 Puis qu'il fausse sa loy et qu'il a méserré;
 Onques bons crestiens ne fist manifesté¹,
 Ne ne fist en sa loy nulle desloialté.
 Plus ne vous en dirons; or aiez-y visé,
 Car s'un Juif avoit prise chrestienté,
 8685 Ne qu'il amast chrestien ne monstreat amité,
 Nous n'i tenriens nul bien ne nulle loialté. »

J'oi cy une raison faite par les Juifs;
 Tuit Espagnol adont prisèrent bien lor dis,
 Li uns à l'autre dit : « Cilz mos est bien assis;
 8690 Pour Pietre nostre roy a esté cilz faus dis;
 Or fault qu'il soit boutez et tenus anemis². »
 A icelle parole a .ii. cordeliers pris³,
 A Henry ont mandé par briefs et par escrips
 Viengne hardiement, il sera recuellis.
 8695 Li cordelier s'en vont par plain et par larris
 Jusques à l'ost Bertran, qui tant estoit hardis;
 Et les bons chevaliers et escuiers de pris
 A .i. riche manoir estoient tous assis
 A .xii. lieues prez de Burs, ce m'est avis;
 8700 Et si tost que Bertran a les .ii. clers choisis,
 Il a dit à Henry, qui tant fu seignoris :
 « Voicy .ii. cordeliers c'on a à vous tramis;
 C'est .i. signe de paix, ou de querre respis. »
 — « Sire, ce dit Henris, Jhésu nous gart de pis! »

8705 Li uns des cordeliers, qui estoit moult prodons,
 Salua haultement chevaliers et barons
 Et lor a dit : « Seigneurs, loés en soit li nons

¹ maintié.

² pour bannis.

³ Adont fu escriez de toutes pars Henris :

« A Henry nous tenons nos sires, nos amis,

« Et Pietre demoura nos parfaits ennemis! »

Du Roi de paradis qui estora les mons ¹,
 Gart ² la cité de Burs! Gros et grailes et lons,
 8710 Sarrazins et Juifs, escuiers et garçons,
 Bourjoises et bourjois et les grans nacions,
 L'évesque, les chanoines et les religions
 Vous mandent tous salus, et la conclusion
 Est telle, beaux seigneurs, que nous vous liverrons
 8715 Les clez de la cité, et si vous y lairons,
 Et au bon roy Henry aussi nous renderons
 Et l'appellerons roy et le couronnerons,
 Par itel couvenant que se couvent tenons
 Espagne maintenra, ainsi con loiaulx hons,
 8720 Si con roy Olivier qui fu filz à Lyon :
 Ainsi est accordé et ensement l'avons. »
 Et dit li bers Henris : « Nous vous en mercions,
 Et si plaît à Jhésu, loialté maintenrons. »
 Dont fu grande la joie de trestous les barons;
 8725 Aux cordeliers en fu promis maint riche dons,
 Et dit li rois Henris : « Savez que nous dirons?
 Vous nous saluerez les nobles et les bons.
 Je sui tout prest d'aler et d'accomplir raisons;
 Demain, si plaît à Dieu, de ci nous partirons. »
 8730 Adont burent des vins, grande en fu la foisons.
 A Burs ce sont retrait. Or nous dit la chansons
 Que li noble Espagnol firent establiçons
 D'issir de la cité, faisant afflictions,
 Portans contre Henry et crois et gonfanons,
 8735 Le clergié revestu en disant oroisons.

Li bourgeois de la ville et l'évesque vaillant,
 O le noble clergié, s'alèrent départant
 Et issirent de Burs si qu'à soleil levant,

¹ 8708-8709 :

Et leur dist : « Biaux seigneurs, loez eu soit li mons! »

² Gart.

- En icelle manière que vous iray comptant.
 8740 L'évesque de la ville et le clergié vaillant
 Alèrent à ce jour en eulx humiliant,
 Et crois et gonfanons aloient haut portant,
 Te Deum laudamus! aloient haut chantant.
 Et après li bourgeois tous les plus souffisans
 8745 .viii. bourgeois y avoient, c'estoient .viii. sergens,
 Qui portoient .viii. lances tout droit en lor estant,
 Là où les clefs avoient qui aloient pendant
 Pour l'amour des .viii. portes, si c'on treuve lisant,
 Qui estoient à Burs, que derrier, que devant.
 8750 Les bourjoises de Burs estoient demorant
 Si noblement parées et de ci doulx samblant
 Que se chascune fust la fame d'un soudant
 Ou du bon roy de France ¹, le roiaulme vaillant.
 En ce point dont je di estoient attendant
 8755 Henry, le nouvel roy, et le conte Bertran ²,
 Qui fu contes de Bourges en Espagne séant.
 Ainsis vont les bourgeois, seigneur, dont je vous chant,
 .iiii. lieues ou plus alèrent cheminant
 Ains qu'eüssent trouvé Henry le combatant.
- 8760 Quant li contes gentilz à la chière hardie
 A véu aprochier icelle compaignie,
 Adont leva ses mains et ses cuers s'a saignie ³,
 Et a dit : « Sire Dieux, qui tout as en baillie,
 Qui pour nous t'esconsas ⁴ en la Vierge Marie,
 8765 Et qui moru en crois pour humaine lignie,
 Et qui résuscitas par miracle essaucie
 Et à l'Asencion, une feste jolie,

¹ Ou royaume de France.

Et conte fu nommez de Bruges ensement;
 Henry li ot donnez le pais avenant.

² 8755 - 8756 :

Henry, le nouvel roy, et le bon duc Bertran,
 De Molines fu duc Bertran dont je vous chant,

³ et son cuer atendrie.

⁴ l'aombras.

Montastes ès sains cieulx à belle compaignie
 Eve, Adam, Abraham, Jacob et Ysaïe,
 8770 Et tous ceulx qui de toi firent la prophécie,
 Et à la Penthecouste, qui doit estre prisie,
 En samblance de feu confortas ta maisnie;
 Sire, si con c'est vray et que je m'i affie,
 Si veilliez ceulx garder de toute vilonnie
 8775 Qui me font au jour d'ui si grande compaignie,
 Et à Bertran donnez santé et bonne vie;
 Donnez joie et honneur à la chevalerie,
 Qui sont au lez de ça venus en mon aye. »
 Lors s'en vint à Bertran, la main li a baillie ¹.
 8780 « Ay! Bertran, dit-il, Jhésu te bénécie!
 Car au jour d'ui par toi ma char est essaucie. »
 Dit li contes Bertran : « Je ne vous faura mie ²
 Tant que trestoute Espagne arez en vo baillie.
 Jà li faulx mescreâns si n'en tenra demie
 8785 Qui fist morir la dame de si noble lignie. »
 Lors sont li chevalier mis en une partie,
 Et chevaliers pluseurs en proesce s'alie ³;
 Li plus couars valoit Richart de Normendie.
 Ausi tost qu'aprouchiez furent de la clergie,
 8790 Descendirent à pié trestuit à une fie;
 A l'évesque s'en vont, qui tous les bénécie.
 Là vint li rois Henris, qui l'évesque festie,
 Et li évesques dit, oiant ⁴ la bourgeoisie :
 « Sire, nous vous tenrons roy en ceste partie,
 8795 Que tenir nous veilliez par manière afranchie,
 Si con rois Olivier tint nostre ancesserie,
 Qui fu filz à Lyon de Bourges la garnie. »
 Et li contes Henry volentiers leur ottrie.

¹ baïsie.

² 8782 :

« A! dit li dux Bertran, je ne vous léray mie. »

³ 8787 :

.i. chevaliers où proesce s'alie.

⁴ voiant.

Lors montent li baron, s'ont lor voie acueillie,
 8800 Et s'en vont droit à Burs démenant bonne vie.
 Ainsis entra Henris ¹ à la chière hardie
 En la cité de Burs, où chascun le festie.

En la cité de Burs, qui bien estoit fermée,
 Entra li bers Henris et sa gent honnourée.
 8805 N'i ot cloche ou moustier qui ne soit haut sonnée,
 Ne dame ne pucelle qui ne fust bien parée.
 Nostre gent ès faus-bours fu la nuit hostelée;
 Henry fu ou palais, sa chambre y fu parée:
 Là fu fais li souppers de viande ordenée;
 8810 Pluseurs dames ² y ot de bonne renommée
 Et d'autres bonnes gens qui furent de l'armée;
 Si furent bien servi, n'i aiez jà pensée;
 En consolacion furent celle vesprée
 Et lendemain ausi toute jour adjournée.
 8815 Et puis manda Henry sa courtoise espousée,
 Qui dedens .i. chastel se tenoit enfermée
 Pour son seigneur Henry couroucie et irée,
 Qui estoit enchaciez d'Espaigne la loée.
 Mais quant la dame sceut la vérité provée,
 8820 Comment elle seroit roynne coronnée,
 Onques dame ne fu si bien reconfortée;
 Avec les suers Henry s'en est acheminée.
 Belle, bonne, plaisant et bien endoctrinée
 Estoit icelle dame dont je fais devisée,
 8825 Dessus .i. noble char moult très bien ordenée ³;
 Mais quant elle aprocha celle cité loée,
 Sur une belle mule fu la dame montée,
 De coi la celle estoit si noble et si dorée,
 De pierres précieuses entour avironnée,
 8830 Et li chanffrains estoit de telle euvre estorée.

¹ Bertran. — ² Où cent dames.

³ d'une œuvre bien parée.

Là ont fait grande feste de parler et de ris,
 Et disoient adonques les bourgeois de pris :
 « Dame, bien viengniez-vous! vos corps soit bénéis!
 Vous estes no roynne et no dame à tous dis. »
 8900 Et elle lor disoit : « Dames, très grant mercis;
 « Bonne nous trouverez et en fais et en dis. »
 Ou palais est montez qui fu de marbre *jolis* ¹,
 Noblement adestrée de chevaliers hardis;
 Pour le couronnement fu le palais pourpris.
 8905 Le jour de saintes Pasques que Dieu fu surrexis,
 Fu couronnez à joie li nobles roys Henris
 Ou moustier Nostre-Dame, la mère Jhesu-Cris ².
 Là fu li nobles rois sacrez et bénéis
 Et receut la couronne par devant les martirs;
 8910 De l'évesque de Burs fu li services dis;
 Li rois fu couronnez, et la dame gentilz
 Remenée au palais, qui estoit moult jolis.
 A joie et à honnour fu li rois recueillis.
 Nobles fu li dñers de tous biens raemplis,
 8915 De gelines, de grues et de chappons rostis
 Et de tous riches vins des meilleurs du país.
 Maint son de ménestrez y fu ce jour oys,
 Ménestrez et héraut y furent bien partis :
 Chascun receut beaux dons et fu bel revestis.
 8920 La feste fu moult grant; chascun c'est resjois;
 Et le mardi après que je vous devis ³,
 Pour l'âme ⁴ la roynne dont li corps fu murdris,
 A l'esglise où son corps estoit ensevelis
 Fist li quens de La Marche, qui fu des fleurs de lis,

¹ bis.

A honnour et à joie fu li roys recueillis,
 De plouviers et de grues et de chappons rostis,
 Et de tous riches vins des meilleurs du país.

² 8907-8916 :

Sacrez et ordonnez et le mestier Dieu dis.
 Puis fu ou palais menez et conjoys,
 Et la roynne ausi, qui cler avoit le vis.

³ que je hier vous dis.⁴ l'amour.

Tant de si beaux parlers en getant maint souspir
Que tuit li chevalier qui le porent véir
8865 Disoient l'un à l'autre par amoureux désir :
« Ceste dame est bien digne de royaulme tenir. »

Li chevalier ont fait la dame remonter
Et les suers à Henri qu'avec lui volt mener,
Et li chevalier montent sans point de l'arrester.
8870 Les suers Henry si vont moult Bertran regarder,
Dit l'une : « Je voi ci merveilles à penser
De ce Bertran de coi j'ai oy tant parler ;
Si est merveilles lais qui le veult regarder,
Et je l'ai tant oy prisier et honnourer. »
8875 Et la seconde dit : « Dieux le veille sauver !
On doit mieulx la bonté que la beauté amer.
C'est tout li plus vaillant qui soit de sà la mer,
Li plus aventureux de bataille finer
Et li plus éureux de chasteaux conquerer
8880 C'on porroit, ce dit-on, en ce siècle trouver. »
Et la tierce lor dit : « Or, veillons bien viser ;
Car il a bon corps d'omme et chièrre de sengler,
Les poins gros et quarrez pour l'espée porter,
Les jembes et les cuisses pour grant paine endurer.
8885 Je prie celui Dieu qui se laissa pener
En l'arbre de la croix pour nous à racheter,
Qui le face à honnour de ce siècle finer. »
Par Dieu ! ausi fist-il, jà n'en devez doubter ;
Car on ne vit, je croi, duc, ne conte, ne per
8890 A si très grant honnour du siècle trespasser
Ainsi con vous porrez oïr et escouter.

Or emmainent la dame li chevalier gentilz
Par dedens la cité en joie, en délis ;
Les bourjoises de Burs blanche con fleur de liz
8895 Vont encontre la dame de riches draps vestis ;

— « Sire, ce dit Ferrant, voi-ci male façon. »

— « Voire, » dit .i. Juif qui David ot à non,
Qui d'astronomie savoit bien la façon;

8960 Si a dit : « Sire rois, n'en ferai celison;

Mais j'ay estudié ou livre ¹ de Jason

Et ou signe d'estoir et en la vision

Des signes merveilleux sur les sors Pharaon,

Du pueple Israël la grant confusion,

8965 Qui furent en Égypte en grant subjection.

Mais li sors est sur vous en déclination

Que vous serez .i. tamps en la régnacion

Nabugodonosor qui perdi son renon ²;

Et vous le perderez, j'en fais probacion,

8970 Mais non pas à tous jours, n'en aiez *marison* ³;

Car encor revenrez en dominacion,

Et de vos anemis prendrez vengison,

Et li aigles sera mis en une prison

Et mis en une cage par le vol d'un faucon

8975 Qui pour vous volera pour relever vo non. »

Seigneur, il se dit voir, le faulx Juif félon,

Ainsi con vous orrez en icelle saison.

Seignour, or entendés li petit et li grant :

A Burs fu rois ⁴ Henris o le conte Bertran;

8980 Là orent à conseil li chevalier vaillant

Qu'il départiront tost et incontinant

Et iront en Grenade qui est trop plus avant.

Et quant Henris l'oy, s'en ot le cuer dolant,

Les chevaliers manda qui furent souffisant;

8985 Quant il les a véus, si dit en souspirant :

« Seigneurs, ce dit li rois, par Dieu le tout poissant,

Si vous me laissiez ci, dont n'ai-je riens vaillant :

Pietres revendra à pueple si très grant

¹ cercle.

— ² royon.

³ soupeçon.

— ⁴ conte.

Qu'il ne me laira, voir, ne fame ne enfant ¹.
 8990 Seigneur, où yrez-vous faire aumosne plus grant
 Que de conquerre Espagne, le país avenant?
 Assez y trouvera Juifs, faulx recreans ²,
 Et Sarrazins aussi qui sont ici régnaunt;
 Occiez les Juifs et Sarrazins vaillant,
 8995 Et entre nous yci tuerons ³ le remanant.
 J'abandonne à vos gens ce qu'il iront trouvant,
 Je ne veil de l'avoir .i. denier valissant;
 Départez à vos gens ce qu'il vont conquérant
 Tant que Pietres s'en voit à guise de servant. »
 9000 Dont y vint la roynne moult tendrement plorant :
 « A, seigneurs! dit la dame, pour Dieu venez avant;
 Je vous donrai bon gaiges du tout à vo commant,
 Or, argent et joiaux et ce que j'ai vaillant;
 Ne je n'arai sainture, ne chose ⁴ tant ne quant,
 9005 Que je ne donne tout, jà n'en alez doubtant.
 Se je devoie boire au voirre mon vivant
 Ne avoir que une robe qui fust de bouquerrant ⁵,
 Si veil-je tout donner sans avoir remanant
 Ainçois que je ne soie délivre du tirant.
 9010 Beaux seigneurs, Espaignol sont si fort variant
 Qu'il nous lairont tout coi se Pietres vient avant. »

Quant li chevalier oient la roynne compter
 Toutes ses raisons-ci, si ont pris à penser.
 Li Besgues de Vilaines commença à parler :
 9015 « Sà, dit li chevaliers, jà ne vous quier celer,
 J'ai tout adez oy dire et recorder
 Qui sert et ne parsert il ne puet profiter.
 Ausi bien poons-nous ci nos âmes sauver

¹ « Ne cité, ne chastel, ne grant tour avenant. »

³ tendrons. — ⁴ tasse.

² 8992 :

« Assez y trouvez Juifs et fel meserant. »

⁵ 9007 :

« Ne avoir d'une robe qui fust de bougrant. »

Que d'aler en Grenade le pais conquerer.
 9020 Juifs et Sarrazins poons bien ci trouver
 Et le droit de Henri aidier et conforter.
 Qui croire me voldra, nous irons sans cesser
 A Toulette briefment pour Pietre craventer. »
 Quant la roynne l'oït, si le va acoler :
 9025 « A, chevalier! dit-elle, Dieux te veille sauver! »
 Dit Bertran du Guesclin : « Il nous fault demourer
 Pour ce faulx mescreant occirre et afoler. »
 Dit Arnoul d'Odrehan ¹ : « Ce fait à créanter :
 La roynne est vaillant et si fait à loer,
 9030 Et li rois vous fera vos soudées donner
 Tant que chascuns le veille servir et honnerer;
 Car je de moi ne veil la monte d'un soler ²,
 Et si sui .i. homs veil, plus ne veil assambler :
 J'ai assez pour ma vie avoir et dispenser. »
 9035 Huon de Cavrelay dit : « Je veil demourer. »
 Et dit Gautier Huet, qui fu d'oultre la mer :
 « Et je ne vous faudrai tant que porrai durer. »
 — « Par foi! dit Scambourne, ne m'en doi déporter,
 Jamais en Engleterre je ne veil retourner,
 9040 Se les .ii. rois ne font guerre renoveler. »

Seigneur, à icel jour furent li chevalier
 D'accort entièrement du roi Henry aidier
 Et de Pietre le roy hors d'Espaigne chassier.
 Le harnois font trousseur et bien appareillier,
 9045 A mules, à harnois et à chars charrier
 Tout ce de quoi en puet en l'ost avoir mestier;
 Vers Toulette s'en vont li vaillant chevalier.
 Au roy Pietre s'en va une espie crier :
 « Sire, dit .i. espie, veilliez vous conseilier,
 9050 Car Bertran du Guesclin pense de chevauchier

¹ Mahieu d'Andrehen.

² 9032 :

- Car je de moy n'en veul le noel d'un soler. -

Et li bastars, vos frères, s'amaine sa moulier;
 Il ont juré vo mort sergent et escuier. »
 Adont le roi Pieron se prist à esmaier :
 « Ha, fortune! dist-il, tu me vieulx essillier! »
 9055 Lors a fait son conseil trestout appareillier,
 Et lor a dit : « Seigneurs, je veil de ci voidier. »
 Lors fist à ses bourgeois vistement envoier
 Qu'il venissent à lui parler et conseilier;
 Tuit li noble bourgeois y vindrent sans targier.
 9060 « Seigneurs, ce dit li rois, je vous di sans cuidier,
 Fortune me queurt sus qui me fait trébuchier;
 Je croi bien que fortune ne fait que tournier
 Pour moi faire chéir ou plus parfont celier.
 Vous avez ville fort, si sont li mur plainier,
 9065 Si sont fort li fossé et li mur haut drécié¹;
 Bien vous porrez tenir .i. an trestout entier,
 Car vous avez assez à boire et à mengier.
 Bien sai mi ennemi vous viennent asségier,
 C'est mon frère bastart que je n'ai mie chier²,
 9070 Car il ont couronné, je ne le puis noier.
 Si vous pri, beaux seigneur, et si le vous requier
 Que vous me vieilliez tous, con seigneur droiturier,
 Aidier et conforter, car j'en ai bon mestier.
 A Sébille en iray le secours pourchacier;
 9075 Car ains que je ne puisse ceste honte vengier³,
 Au roy de Bel-Marine me voudrai alier
 Et au roy de Grenade, si qui me veille aidier;
 Il me couvient de vous partir èt eslongier :
 Privéement me faut aler et chevauchier. »
 9080 Et cil ont respondu : « Ce fait à ottroier :
 Or, pensez de secours avoir et avancier;
 La ville garderons de bon cuer et entier. »

¹ 9065 :

« Fort en sont li fossé et devant et derrier. »

Ont couronné à Burge, je ne le puis nyer. »

² 9069-9070 :

« Mon frère le bastart que je n'ay mie chier

³ « Dedens Belle-Marine je me feray nagier. »

Adonc fist son trésor le roy Pietre trousseur,
 Tant d'or et tant d'avoir et de maint joiel chier,
 9085 .i. cher à .v. chevaux en fist aharnechier.
 Là fu sa table d'or c'on ne pooit prisier,
 De nulle telle table roy, ne duc, ne princier
 N'oïrent nullement parler ne desrainier,
 Ne je ne vous saroie parler ne desclairier
 9090 L'avoir qu'elle valoit; je vous di sans cuidier
 Tuit cil qui d'agormie ¹ scevent le droit mestier
 Ne le saroient pas eslire ne prisier.

La table du roy Pietre dont je vous voi comptant
 Ne saroient nombrer nul clerc qui soit lisant;
 9095 Car trestoute estoit d'or, en croix aloit ploiant
 A charnières d'or fin qui bien furent séant
 Et qui moult justement vont gentement fermant;
 De pierres précieuses, de pieres ² d'Orient
 Estoit environnez et de maint diamant ³;
 9100 D'asur et de sinople y ot euvre plaisant,
 Où ymages taillées y avoit de Rolant,
 De tous les .xii. pers, d'Olivier le poissant;
 Comment furent vendu à Marseille *la grant* ⁴
 Et dedens Roncevaux occis en combatant;
 9105 Et en mi celle table dont je vous vois comptant
 Estoit .i. escharboucle si clère et si poissant
 Qu'elle rendoit clarté par jour à nuit faillant ⁵
 Ainsi con li solaus va à midi luisant;
 Et delez l'escharboucle, qui valoit maint besant,
 9110 I avoit une table ⁶ qui de vertu ot tant
 Que nulz homs ne pooit ne roy ne amirant
 Apporter nul venin qui tant fu mal faisant,
 Que s'on li apportoit ⁷ la table en servant

¹ d'arcrémie. — ² de perles.

³ ayant. — ⁴ le grant.

⁵ 9107 :
 Qu'elle rendoit clarté par nuit à jour faillant.

⁶ une pierre. — ⁷ sur.

Que pierre ¹ n'alast tout en l'eure changent :
 9115 Noire comme charbon se changoit en samblant.
 Puis la donna dam Pietre, si con treuve lisant,
 Au prince des Galois où tant ot de bobant,
 Tout droit en Angolesmes ², si con orrez avant
 Recorder si vous plait en .i. noble rommant.

9130 A tout son grant trésor rois Pietres s'en ala
 A Cordonnes tout droit, à .xv. lieues de là;
 Ens où tamps de jadis Cordes on l'appella.
 Parmi une forest Pietres si s'en ala;
 .xv. lieues de lé avoit, n'en doubtez jà,
 9135 Et .c. lieues de lonc, qui bien les mesura.
 Or vous lairai de li tant que point en sera;
 Du roy Henry dirai comment il s'avança,
 Qui Bertran du Guesclin avec lui mena
 Et les bons chevaliers en qui il se fia.
 9130 Tant alèrent errant et tant l'ost s'aprocha
 Que Toulette ont choisie, où riche chastel a,
 Où les escoles furent en on tamps qui passa,
 En qui li rois d'enfer tous les ans envoia
 .i. ennemi d'enfer ³, qui les clers doctrina.
 9135 Mais il est défendu, si que plus n'i vendra,
 Pour l'amour de Virgile ⁴ qu'à celle escole ala,
 Qui l'ingromance aprist, de son vivant usa;
 Dont la fille du roy laidement ahonta:
 Le mirouir de Romme fu fait par cel art-là,
 9140 Et s'en fist une teste qu'en fin le conchia.
 Or dirai de Henri comment il exploita:
 Assez prez de la ville ses loges estora,
 Et couru le país et la proie leva.
 Li puepples des vilages durement s'esmaia:
 9145 A Toulette s'en vont; là chascun y amena

¹ Que la table.² Angoulesme.³ félon.⁴ Virgille.

Son corps et son avoir, que riens n'i demora.
 Aprez li rois Henris à la cité manda,
 C'on viengne à li parler, sauf-conduit lor donna.
 L'évesque de Toulette la commune manda,
 9150 Et les plus grans bourgeois avec lui assambla;
 Quant il furent venus moult sagement parla :
 « Seigneur, vous savez bien que rois Pietres s'en va,
 Son trésor avec lui, que riens ne nous laissa;
 Et ce me seigneurie que plus ne revendra :
 9155 C'est .i. mescréans rois et si li mesvendra,
 Ains prodomme ne creut qui Jhésu-Crist ama.
 Et se nous attendons li puepples par deçà ¹,
 Or, soiez avisez, car ceste gent de là
 Qui sont avec Henry, savez-vous qu'il y a?
 9160 Se par force nous ont, riens ne nous demourra. »

Quant li bourgeois oïrent l'évesque ainsi parler
 Que Pietres avoit fait son trésor emporter,
 Il ont dit : « Rendons-nous, laissons dam Pietre aler;
 C'est .i. rois sans pitié, qui ne fait à doubter. »
 9165 Adonc a fait l'évesque au roy Henry aler
 Et les clefs de la ville font l'évesque donner
 Afin qu'à roi Henri il les voit présenter.
 L'évesque s'en parti, qui n'i volt arrester,
 Avec .iiii. bourgeois qui bien scevent parler ².
 9170 Le roy Henry trouvèrent avec Bertran le ber
 Et les bons chevaliers qui moult font à loer.
 A l'encontre l'évesque a fait li rois aler,
 Et fist liement devant lui amener.
 Li évesques ala roy Henry saluer
 9175 Et li dit : « Noble rois, Dieu vous veille garder!
 Voi-ci ceulx de Toulette qui vous viennent livrer

¹ 9157 :

« Et se nous l'atendons, le peuple y perdra. »

² aler.

Les clefs de la cité et la font¹ desfermer
 Contre vostre venue et hommage jurer
 Ainsi con cil de Burs vous ont fait acorder. »

9180 Et dit li rois Henris : « Bien le veil confermer. »
 Adont y fist li rois les barons osteler
 Et dehors ès faulx-bours les pluseurs demorer.
 Là fist-on maint joiel à Henry présenter;
 Et li rois le receut sans point du refuser,
 9185 Et puis les fist partir sans point de l'arrester
 Et les fist vistement aux chevaliers porter;
 Selonc lor quantité a fait tout délivrer,
 Onques il n'en retint denier pour alouer.

Puis sceut li rois Henris où dam Pietres estoit
 9190 Qui à Cordonne fu, ainsi c'on li disoit;
 Au tamps que rois Marcilles en Espagne régnoit
 Estoit Cordes nommée; adonques de son droit
 A l'évesques demande quel chemin y avoit.
 Et l'évesque lui dit qu'entrer lui couvenoit
 9195 Dedens .i. forest que longue trouveroit,
 .xv. lieues de la² celle forest avoit;
 Et bien li dit aussi que il y trouveroit
 Mainte beste sauvage, car li lieux le devoit;
 Our, léons et serpens assez y conversoit.
 9200 Adonc fu accordé que chascun chargerait
 Vitaille, pain et vin et ce que li faurroit³.
 Il saisi le chastel, chastelain y mettoit,
 Et la roynne aussi ou chastel demouroit.
 Et quant il ot tout fait, de Toulette partoît,
 9205 Et la chevalerie en qui il se fioit.
 La forest aprochèrent, qui si longue estoit;
 Tant de beste trouvèrent en ce lieu là endroit

¹ le fort.

² de ley.

³ Pour aler jusques là où roys Pietres estoit :
 Chascuns le fist ainsi qu'il appartenait.
 Quant pris ot les hommages, tout ainsi qu'il falloît...

Que la chevalerie forment s'esmerveilloit.
 La nuit qui s'i logèrent le gait en ordenoit
 9210 Pour les bestes sauvages que chacun y véoit :
 Il estoit devourez qui tout devant aloit,
 Aussi estoit perdus qui derrier se tenoit;
 En ce point là passèrent : chascun prez se gardoit.

Seigneur, ceste forest dont je fais mention
 9215 Fu moult grant et horrible, haut y sont li boucon;
 Cordounes siet emprés une lieue environ.
 Là se tenoit dam Pietres, si con dit la chançon;
 Mais quant il soit de vray qu'il en fu mencion ¹,
 Et c'on l'aloit sieuant à coite d'esperon
 9220 Et qu'il avoit perdu Toulette le donjon :
 « Ay las! dit li rois, voi-ci grant traison!
 Or me faillent trestous chevaliers et baron,
 Bourjoises et bourgeois, gens de religion.
 Ay! gent de Toulette ne valez .i. bouton!
 9225 Hé! royaulme d'Espagne, très noble région,
 Perderai-je de vous la domination?
 A! Bertran du Guesclin, filz à putain larron,
 Car te tenisse-je en ma possession,
 Comment je te feroie donner ton guerredon!
 9230 Onques ne fu justice faite par traison
 Si grant, ne si horrible, ne de telle fasson,
 Que souffrir te feroie à tel destruction
 Que tu renoieroies Belgibus et Noiron ².
 De miel te feroie oindre tout environ
 9235 Et puis à .i. estache fort lier ta façon
 Et des mouches mengier assez près d'Arragon ³,
 Où on en treuve assez en la morte saison. »

¹ 9218 :

Mais quant cil sceut de vray c'on l'en fist mencion.

³ 9236-9237 :

« Et de mouches mengier de cy jusqu'au talon. »

² 9233 :

« Que tu reconnoistroies Bourgis et Noiron. »

- Li rois Pietres fu moult dolans et ayrez,
Il a dit à sa gent : « Je sui déshonnerez;
9240 Par Bertran du Guesclin serai déshéritez,
Il me sieuront par tout par chasteaux, par citez. »
Et dit Ferrant de Castre : « Savez que vous ferez?
A Bertran et Henry, si vous plait, manderez
Que vous soiez de paix, et vous accorderez
9245 Que d'Espagne tenra, s'à vous est accordez,
Toulette et Sébile ceste ville delez,
Jusques en Portingal trestout li quitterez,
Et il vous rende Burs qui est bonne citez,
Et d'Espagne soiez rois et sires nommez;
9250 Et .x. cens mille livres à Bertran renderez,
Pour départir à tous ceulx qu'il a amenez :
Car se vous les aviez partis et decevrez,
Jamais ne les verrez ensamble rassamblez :
Qui les porroit avoir de ci endroit tournez,
9255 Espagne seroit vostre, ains c'uns ans fût passez,
Et si seroit Henris en vos prisons getez. »
— « Par foi! ce dit li rois, c'est fine véritez;
Tout ainsi sera fait con vous le devisez.
Qui fera le message, qui en est apretez? »
9260 — « Sire, ce dit Ferrant, .ii. bourgeois prenderez
De ceste ville-ci tous les mieux avisez. »
Adont manda li rois les bourgeois naturez;
Ne sai que vous en fust nul lonc plait devisez.
Partir fist .ii. bourgeois que bien ot escollez;
9265 Et cil en sont venus aux barons naturez
Qui yssoient des bois qu'il avoient passez
Dessus une rivière dont bons estoit li guez;
S'estoient rafreschi sur l'eau et sur les prez.
Là vindrent li bourgeois ainsi qu'oy avez.

9270 Li bourgeois demandèrent roy Henry et Bertrant,
Et il furent mené sur .x. eau courant.

- Là furent chevalier ensamble reposant :
 Olivier de Manny au corraige vaillant,
 Le Besgue de Vilaines n'i va pas obliant,
 9275 Huon de Cavrelay d'Engleterre vivant,
 Et Mahieu de Gournay le sieu appartenant;
 .L. chevaliers tous ensamble esbatant.
 Li bourgeois sont venus devant eulx enclinant.
 Li .i. parla premier c'on tenoit à sachant :
 9280 « Seigneur baron, dist-il, or m'alez escoutant :
 Li rois Pietres vous mande, ainsi qu'en suppliant ¹,
 Que vous mettez la paix à Henry le poissant
 Et de lui ensement, par itel couvenant
 Qui laira à Henry Toulette là devant
 9285 Et quanqu'il a conquis puis Arragon passant,
 Et ceste ville aussi et Sébile la grant;
 Et roy Pietres tenra trestout le remanant,
 Et si demoura rois tousjours en son vivant,
 Et .x.^e mille livres vous donra maintenant
 9290 A faire vo vouloir et tout vostre commant;
 Et si vous plait d'aler vo voiage faisant
 Vers le roy de Grenade le félon mescreant
 Et dedens Bel Marin .i. royaulme poissa[nt],
 .xxx. mil. Espaignolz vous iray promettant
 9295 Sans or et sans argent .iii. mois en .i. tenant. »
 Quant Henris l'a oy, si mua son samblant,
 Et li baron le vont moult forment regardant.
 « Qu'avez-vous en pensé? ce li a dit Bertranz;
 Voi-ci belle promesse, selon mon essiant. »
 9300 — « Or querrez qui le tiengne, dit Henry maintenant ².

 « Ha! dit li rois Henris à la chièr hardie;
 Pléust à Jhésu-Crist, li filz sainte Marie,
 Que ceste paix ici fust faite et adrécie

¹ soupirant.² en vian.

- Et que jamais ne fust la guerre commencie¹ !
 9305 Mais je sai vraiment que c'est chose traitie
 A la fin que de vous soit faite départie.
 S'otages veult livrer tous à ma commandise,
 Je m'i acorderai, se Dieux me bèneie :
 Une fille qu'il a, qui est belle et jolie,
 9310 Me face délivrer et mettre en ma baillie,
 Aussi Ferrant de Castre, en qui Pietres se fie,
 Et .L. bourgeois de souffisant lignie;
 Je m'i acorderai sans nulle tricherie. »
 Et quant les .II. bourgeois ont la parole oye,
 9315 Ont dit au roy Henry tous .II. par compaignie :
 « Sire, dit li bourgeois, or ne nous prenez mie;
 Car jà n'i enterrons en ceste plégerie. »
 — « Et encor, dit Henris, je voldrai qu'il m'ottrie
 Daniot² et Turquant, qui sont de sa maisnie,
 9320 De son maistre conseil et là où plus se fie;
 Car par ces .II. Juifs fu la dame murdrie,
 La roynne gentilz de la roial lignie;
 Ces .II. ferai ardoir tantost par compaignie,
 Car il sont traïteur et de fausse lignie.
 9325 Et de tant vous suppli, seigneur, par compaignie³,
 Que se Pietres s'en fuit avec sa baronnie,
 Que vous me retenez ces .II., je vous emprie⁴,
 Car il sont faulx Juifs et de fausse lignie. »
 Et dient li bourgeois : « Et on le vous ottrie. »
 9330 A icelle raison ont fait la départie.

A Cordonne s'en sont li bourgeois retourné⁵;
 Au roy Pietre ont compté tout ce qu'il ont trouvé

¹ 9304 :

« Et que jamais n'en fust guerre recommencie. »

² Elyot.

³ courtoisie.

⁴ 9327 :

« Que vous me deservrez à celle compaignie
 Ces .II. félons Juifs : c'est ce que je vous prie. »

⁵ 9331 - 9338 :

A Cordes s'en revont li bourgeois alozè.

- La response Henri et Bertran l'aduré,
 De sa fille ensement, qui tant ot de beauté,
 9335 Que Henris pour ostage avoit lors demandé;
 Lors n'avoit que .xii. ans la belle au corps molé,
 Engendrée l'avoit Pietre le parjuré
 En sa moulier première qu'il ot jà espousé;
 S'en demoura la fille dont je vous ai compté,
 9340 Qui puis fu mariée en grant nobilité
 Au duc qui de Lencloistre tint la noble duchie
 Filz au roy d'Engleterre, Edouart le doubté,
 Qui à moulier la print par très grant amisté
 Pour chalengier d'Espagne la noble royaulté.
 9345 Et quant Ferrant oy c'on l'avoit demandé
 Pour estre demourant de ce fait devisé,
 Il a dit coiemment et en a moult juré
 Qu'il n'en demouroit jà en jour de son aé;
 La nuit s'appareilla et cil de s'amisté,
 9350 Sans prendre nul congié à Pietre l'aduré ¹,
 De partir de la ville coiemment à secré ²;
 Vers Composterne ala, où il ot hérité.
 Ainsi demoura Pietres là endroit esseulé ³,
 Et dan Ferrant s'en va le grant chemin ferré.

 9355 Quant Pietres a véu que chascun li faloit ⁴,
 Adonc fu esbahis et il avoit bien droit;
 Aux bourgeois prist congié, à Dieu les commandoit.
 Eliot et Turquant, où li rois se fioit,
 Envoia tout devant; car oy dire avoit

Vers Pietre s'en retournent, qui estoit en la cité.
 La response qu'ilz ont du roy Henry trouvé,
 De sa fille lui distrent où tant ot de beauté,
 Qui n'avoit que .xii. ans au temps que j'ai parlé.
 S'en demoura la fille dont je vous ai parlé,
 Qu'il ot d'une moulier qui jà l'ot espousé.

¹ le desvé.

² 9351 - 9352 :

Se parti de la ville coiemment à celé,
 Vers Compoterne ala, là où il ot richeté.

³ l'assemblée.

⁴ ce qu'on lui parloit.

- 9360 Que les .ii. faulx Juifs on li demanderoit.
 Pour tant se sont parti, s'ont pris lor chemin droit
 Pour aler à Sébile, où li rois aler doit;
 Et de ces .ii. Juifs .i. grant débat montoit;
 Mais il orent d'accort, ainsi c'on le disoit,
 9365 Qu'il feroient lor paix, chascun s'i accorderoit,
 Et de Pietre livrer à Henry qu'il haoit ¹;
 S'en jurèrent lor loy que délivrez seroit
 Au roy Henry d'Espagne, qui moult le desiroit.
 Adonc sont accoisie; chascun en lui pensoit
 9370 D'acomplir ce fait-ci, chascun le desiroit ².

- Aprez ce que rois Pietres à bourgeois supplia
 De garder celle ville, et dit qu'il s'en ira
 A Sébile la grant, et qu'il assamblera
 Bonne gent pour combastre à Henry qui vient là,
 9375 De Cordonne parti, son trésor enmena
 Et la table d'or fin mie n'i oublia:
 A ce qu'il ot de gent vers Sébile s'en va.
 Quant en la cité vint, chascun le festia;
 Et li bons rois Henris avec la gent qu'il a
 9380 S'en vint en la cité, les clefs en demanda.
 Aussi tost qu'il y vint, chascun li accorda;
 Les portes li ouvrirent et li rois y entra
 Et li bon chevalier. Dont chascun s'i loga,
 Et par dehors la ville assez en demora:
 9385 .viii. jours y séjournèrent, à ce c'on me compta.
 Lors sceurent que rois Pietres à Sébile en ala;
 Lors se sont esméu, que nul n'i arresta:
 Vers Sébile s'en vont, où Pietres demora.
 Quant il oy compter que Henry ³ l'aprocha,

¹ qui les hëtoit.

² 9370 :
D'acomplir ce fait quant li temps en vendroit.

³ Bertran.

9390 Il en fu moult dolans, forment li ennoia.
 Seigneur, ycelle ville .iii.¹ fermetez y a :
 L'une des chrestiens, et l'autre par deçà,
 Là furent li Juifs que dam Pietres ama;
 Et en l'autre partie, qui moult bien se ferma,
 9395 Là furent Sarrazin : mal ait qu'il les porta!
 Ensement ceste ville en .iii. pars s'ordonna.

En Sébile la grant, la cité bien fermée,
 Estoient Sarrazin et la gent chrestiennée
 Et Juifs ensement, une gent défaée.
 9400 Là fu Pietres li rois, qui la chière ot irée
 Pour tant qu'ainsi perdoit Espagne l'onourée.
 Eliot et Turquant, dont j'ai fait devisée,
 Estoient lez le roy, à qui mie n'agrée :
 « Seigneur, ce dit li rois, par male destinée
 9405 Ay créu vo conseil il a plus d'une année;
 Par vous et vostre fait, c'est vérité prouvée,
 A esté ma moulier murdrie et tuée.
 Que maldite soit l'eure et la male journée
 Que je vous ai créu! ma loy en ai faussée;
 9410 Car c'est pour mon péchié, c'est bien chose avérée,
 Que je sui enchassiez et ma terre gastée.
 De ma court vous bani, n'i faites demourée,
 Et gardez que jamais en la vostre durée
 Vous n'entrez en ma court n'en ma sale pavée;
 9415 Issiez de la cité, n'i faites demourée. »
 Ensement les bani, c'est bien chose esprouvée,
 Et partirent de là coiement à celée.
 Mais par .i. aventure qui lor fu destinée,
 Il furent encontré par une matinée
 9420 D'un chevalier qui fu d'Engleterre la lée
 Qui s'en aloit forrant en icelle contrée;

¹ quatre.

C'est Mahieu de Gournay qui bien fiert de l'espée;
 Cilz trouva les Juifs ou fons d'une valée,
 Qui devers Portingal aloient la journée.

- 9425 Quant Mahieu de Gournay à la chière hardie
 Trouva les .ii. Juifs, trait l'espée fourbie ¹.
 Turquant et Daniot orent paour de lor vie;
 Tous .ii. se sont rendus, chascun merci li crie.
 Dit Mahieu de Gournay : « Or ne me celez mie :
 9430 Estes-vous Sarrazin ou de Juiserie? »
 — « Sire, ce dit Turquant, pour certain vous afie
 Que nous sommes Juifs de grant ancesserie.
 Li rois nous a bani par sa grant tricherie;
 Mais veilliez nous sauver, pour Dieu je vous en prie,
 9435 En couvent vous arons, chascun le vous affie,
 Que Sébile vous ert rendue et ottroïe,
 Et le vous liverrons ains qu'il soit anuitie. »
 — « Comment? ce dit Mahieu, ne par quelle maistrie?
 Se faire le poez, par Dieu le filz Marie,
 9440 Je vous ferai honnour et très grant seignourie. »

- « Sire, ce dit Turquant, je vous dirai comment
 Vous avez la cité à vo commandement:
 Il y a des Juifs assez et largement;
 Leur ville ont eu pour eulx fermée fermement,
 9445 Et une porte aussi a por eulx proprement,
 Et leur issue aussi à leur commandement,
 Et g'irai aux Juifs tenir mon parlement.
 Il en y a assez qui m'ont en couvenent
 Qu'il renderont la ville, à fin que ² sauvement
 9450 I puissent demourer assez paisiblement. »
 Dit Mahieu de Gournay : « Il me plaît ensement.
 Li quelz me demora en plége plainement? »

¹ * Et leur dit : « Rendez-vous, le corps Dieu vous
 maudie! »

² qu'à.

- « Sire, dit Daniot ¹, à vo commandement. »
 Adont les .ii. Juifs tout d'un consentement
 9455 Furent et d'un accort, et par lor sairement
 De faire le marchié et tenir loialment.
 Turquant fist le message, se créez fermement;
 Mahieu emmena l'autre en l'ost ² isnellement;
 A Henri le mena, et li a dit comment
 9460 Il ara la cité assez prochainement.
 Et quant Henry l'oy, si s'esjoy forment
 Et a dit : « Sire Dieux, à qui li mous appent !
 Se j'avoie Sébile à mon commandement,
 J'aroie toute Espagne avironnéement. »
- 9465 Liez fu rois Henrys quant il oy compter
 Qu'il averoit Sébile sans assaut délivrer.
 Or dirai de Turquant comment il pot ouvrer :
 A la fausse posterne s'en vint sans arrester,
 Et choisi les Juifs de sus les murs ester;
 9470 Il leur a dit : « Seigneur, laissez-moi ens *entrer*,
 On m'appèle Turquant, je ne le quiers celer;
 Vous me congnoissiez bien : ne vous veilliez doubter. »
 Et cil ont respondu : « Ce fait à créanter. »
 A icelle raison que vous m'oez compter
 9475 Alèrent le guichent ³ ouvrir et desfermer;
 Et Turquant y entra, qui ne volt arrester.
 Chascun le festia. Quant vint à l'avesprer ⁴
 Li maistres de la loy ont fait Turquant mander;
 Et il y est venus, si les va saluer :
 9480 « Seigneur, ce dit Turquant, je vien à vous parler;
 Vous avez bien mestier de vos vies sauver,
 Car dam Pietres li rois vous fera tous finer,
 Et ardoir, et bruir ⁵, et as fourches mener,
 Et ne laira Juifs ou royaume arrester

¹ « Moy, » ce dit Elyot. — ² tost et. — ³ le guichet. — ⁴ à l'avisier. — ⁵ fouir.

- 9485 Pour ce que l'en a fait trop malement parler;
 Et si nous a bani sur les membres copper :
 Or, prenez bon conseil sans point de l'arrester. »
 Et quant cil l'ont oy, le sanc lor va muer :
 « Turquant, dient Juif, or nous veilliez donner
 9490 Conseil se il vous plait comment puissons ouvrer. »
 — « Par foi, ce dit Turquant, je vien de procurer
 Comment vous et vos biens porrez très bien garder.
 Je vien du roy Henry pour vous parlementer;
 Daniot ¹ ai laissié ostager ² demorer.
 9495 S'au roy Henry volez la porte défermer,
 Ses gens fera par ci venir et arriver,
 Et dedens vostre fort les fera osteler;
 Puis iront en la ville tout ardoir et tuer,
 Et si feront dam Pietre à martire livrer. »
 9500 Et cil ont respondu : « Ce fait à créanter. »
 Là vont li grant Juifs ceste chose jurer,
 Et le droit jour ausi alèrent deviser.
 Ce jour fu vendredi, sur le point de dîner;
 Pour tant qu'au samedi se veulent reposer
 9505 Pour le jour du sabbat, alèrent ordener
 Qu'au dimenche devoient ceste besongne oultrier.
 Turquant s'en départi et le vint recorder
 A Mahieu de Gournay, qui sot bien demander,
 Et li dit tout le fait, que riens n'en volt celer.
 9510 Adont fist les Juifs tous .ii. au roy parler.

Ainsi fu ceste chose bastie et ordonnée,
 Que les Juifs devoient livrer une vesprée
 Leur place, qui estoit soffisamment fermée.
 Une Juifve avoit en ycelle asssemblée
 9515 Avec qui Pietres ot couchié une ³ vesprée,
 La plus belle Juifve qui onques mais fust née.

¹ Danyel. — ² ostages.³ mainte.

Roy Pietres l'amoit plus, c'est vérité prouvée,
 Que dame nulle ou monde qui tant fust sa privée;
 Et celle si l'amoit de toute sa pensée.
 9520 Et quant celle entr'oy celle chose notée,
 Et que par les Juifs devoit estre livrée
 La partie où elle est enclose et fermée,
 Lors en fu en son cuer coroucie et irée,
 Et fist tant celle nuit qu'elle s'en fut alée
 9525 Hors de la forteresce, que nulz ne li devée;
 Car souffisant estoit en la loi de Judée.
 Vers le palais au roy a sa voie tournée;
 Quant li rois la choisi, doucement li agréé;
 Tantost la fist aler en sa chambre parée.
 9530 Quant la Juifve fu o le roy en celée,
 Doucement li a dit et à basse alenée :
 « Mon sire, gardez-vous, vostre mort est jurée;
 Li Juif ont leur ville à vo frère acordée,
 A lui seront rendu ens la tierce¹ journée. »
 9535 Quant li rois l'entendi, s'ot la chièr effraée.

Quant dam Pietres li rois va la chose escoutant,
 A la Juifve a dit : « Alez-vous voir disant,
 Que li Juif iront leur ville délivrant
 A mon frère Henry et au baron Bertrant² »
 9540 — « Oil, dit la Juifve, par la loy Dieu le grant,
 Pour tant sui-je venue envers vous acourant. »
 — « Comment! ce dit li rois, ne le m'alez cellant. »
 — « Sire, dit la Juifve, Daniot et Turquant
 Que vous avez bani de vostre court vaillant,
 9545 Cil sont en l'ost Henry par itel couvenant
 Que Daniot remet³ o Henri le poissant;
 Et Turquant est venus au Juifs faire tant
 Qui liverront la ville dou tout à son commant;

¹ la .iiii.^e² remaint.

Et d'autre part vous di, alez vous bien gardant
 9550 Que li chrestien si sont contre vous arrogant ¹;
 De la cité en sont d'acort li plus poissant
 De recevoir Henry, qui est vostre nuisant. »
 Et quant Pietres l'oy, si mua son samblant,
 La Juifve acola et li dit en oiant :
 9555 « Belle, .v.^e mercis quant vous m'en dittes tant. »
 Son conseil a mandé, qui vint à lui errant ²,
 Et lor a dit : « Seigneur, alez vous aprestant,
 Et faistes tout chargier ce que j'ai valissant;
 Car partir me voldrai devant soleil levant. »
 9560 Et cil ont respondu : « Tout à vostre commant. »
 En itelle manière que je vois recordant
 S'en départi dam Pietres et en lui départant
 Prist congié aux bourgeois et lor aloit priant
 Que la ville gardassent sans estre délivrant,
 9565 Et dit : « Seigneur baron, ne vous alez doubtant,
 En Grenade m'en vois, le pais avenant,
 Et au roi de Grenade m'iray si aliant,
 Et dedens Bel-Marine je pense à faire tant,
 Que j'aray .i. secours si fort et si poissant
 9570 Que tuit mi anemi en seront recréant.
 Pendre ³ ferai Henry, qui de mal me fait tant ⁴,
 Et Bertran du Guesclin, et tout le remanant,
 Et Arnoul d'Odrehan ferai pendre devant
 Et le Besgue ensemment de Villaines tenant. »
 9575 Et cil ont respondu : « Vous alez bien parlant;
 Or pensez d'exploitier et n'alez arrestant :
 Au roy de Portingal vous fault aler devant
 Et Lissebonne est, là vous fera garant ⁵. »
 — « Je iray, dit dam Pietre; à Jhésu vous commant. »
 9580 Il a pris .xx. bourgeois dont il s'aloit doubtant

¹ engignant. — ² estant.³ foudre. — ⁴ tant.⁵ 9578 :

« A Lissebonne il est, là vous fera garant. »

Que la belle Juifve ot accusé devant.
 « Seigneur, ce dit li rois, ne m'alez pas faillant;
 Veillez-moi convoier, je vous prie et commant,
 Car plus me fie en vous qu'en nul homme vivant. »
 9585 Et cil ont respondu : « Nous sommes vo servant. »
 Pour Pietre convoier se vont appareillant;
 Mais grant folie firent les bourgeois dont je chant,
 Car Pietres les fist pendre, n'ala gaires avant.

Quant Pietre se parti, la Juifve baisa
 9590 Et li ot en couvent qu'au revenir de ça
 Que bien et grant honnour encores li fera.
 Pietre s'en départi, et celle demoura,
 En la Jufverie vistement repaira ¹.
 Li Juif qui savoient que dam Pietres l'ama,
 9595 Li demandèrent bien quant elle retourna
 Que rois Pietre faisoit; et elle lor compta
 Comment à Lissebonne li rois Pietres ala.
 Dont puis vint le dimenche, le samedi passa,
 C'on vint dire à Henry que roy Pietres s'en va;
 9600 Et se fu véritez, alez s'en fu pieça;
 Et vous dirai qu'il fist quant au champs se trouva.
 Les .xx. bourgeois fist pendre, .i. seul n'en eschapa ²;
 Il estoit prez de nuit, quant penduz les laissa.
 Quant il furent pendus, lors li tamps se changa;
 9605 Telle bruine fist à celle heure droit là,
 Ne scevent où il vont ne de ça, ne de là,
 Ne voie ne chemin homme nul n'avisa ³.
 Adont Pietres li rois durement s'esmaia,
 A Dieu et au diable .c. fois se commanda;
 9610 Ainsi que tous dervez il se démenoit là :

¹ 9593 :

Et en la Juyfserie vistement s'en r'ala.

² que point ne s'arresta.³ 9607 :

Sente, roye ne chemin ne treuvent droit là.

« Sire, font li baron, pour Dieu qui tout créa,
Aiez vo cuer à Dieu, et il vous aidera,
Et à la mère Dieu elle vous secoura. »

— « Je ne sai, dit li rois, qui me confortera ¹;
9615 Je me tien à celui qui plus de poissance a:
Soit déables ou dieux, li uns en viengne ça. »
Adont vint .i. tonnoires ², qui tellement tonna
Que tous li plus hardis de paour en trambla,
Mais dam Pietres li rois onques ne s'en seigna.

9620 Dam Pietre ot le cuer coroucié et dolant;
Si homme le disoient : « Sire, alez vous seignant. »
— « Taisiez-vous, dit li rois, ne m'alez plus parlant;
Car je ne croi pas Dieu, ne tieng à si poissant
Qu'aidier il me péüst jamais en mon vivant.

9625 J'ai bani de ma court Daniot et Turquant,
Les .ii. meilleurs amis et de conseil vaillant
Qu'éusse en ma court, s'en ay le cuer dolant
Ne je n'arai jamais mon cuer baut ne joiant. »
Et li tonnoirres va durement enforsant,
9630 Et faisoit si très noir, ce trouvons-nous lisant,
Ne scevent où il vont, trop se vont esmaiant.
Lors se va li rois Pietres à celle hore avisant
Que sa table d'or fin feroit mettre devant,
Où il ot escharboucle si noble et souffisant ³.

9635 Lors fist mettre la table sur une mule amblant;
Quant elle fu ouverte, je vous jur et créant
Que par celle escharboucle, qui valoit maint besant,
Véoient ausi cler qu'à une torche ardant ⁴.
Ainsi trestoute nuit jusqu'à l'aube esclairant
9640 S'en ala o sa gent dam Pietre cheminant;
Il en avoit mestier, car on l'aloit sieuant.

¹ comment fortune va.

² torment. — ³ si clère et si luisant.

⁴ 9638 :

Veot-on ausi cler comme à midy sonnant.

Li bourgeois de la ville qui estoient dolant
 Que lor bourgeois estoient ainsi ou plait pendant,
 S'il éussent tenu Pietre le mescreant
 9645 Il éussent¹ occis à loi de soudoiant.
 Landemain au matin, si con j'ai dit devant,
 Vindrent à la cité Daniot et Turquant,
 Et trouvèrent Juifs à la porte devant.
 Par dedens la cité va la cloche sonnant,
 9650 Sarrazins, chrestiens se vont appareillant,
 Pour défendre Sébile aloient acourant,
 Aux portes et aux tours s'en aloient courant².

Li bourgeois de la ville se sont au créneaux mis;
 Mais à la fermeté que tiennent les Juifs
 9655 S'en est venus Bertran et li bourgeois³ Henris,
 Et Arnoul d'Odrehan li mareschaux gentilz,
 Et Mahieu de Gournay si c'est tout devant mis;
 Turquant et Daniot, qui les cuers ont faintis,
 Firent la porte illuec ouvrir à lor devis.
 9660 Les Juifs y estoient de lor fais bien apris;
 Car ilz ont les chrestiens gentilmente recueillis,
 Prins ont la forteresse ainsi con vous devis;
 Et quant li chrestien se sont véuz traïs,
 Au fort des Juifs vont et les ont assaillis;
 9665 Si sont li Sarrazin de combattre entrepris,
 Chrestien et païen se sont ensamble mis.

Christien et païen vont Juifs assaillant;
 Mais li Juif avoient aveques eulx Bertran
 Et le bon roy Henry et Arnoul d'Odrehan,
 9670 De Vilaines ausi le Besgue souffisant,
 Le ber Carenlouet .i. escuier poissant,
 Huon de Cavrelay qui le corps ot vaillant

¹ Il l'éussent.— ² escoutant.³ li bons roys.

Et Mahieu de Gournay d'Engleterre la grant;
 Si fu Gautier Huet qui le corps ot poissant,
 9675 Et li noble baron que point n'irai nommant.
 Chrestiens et paiens vont moult fort assaillant,
 Et Bertran du Guesclin va ses gens appelant ¹ :
 « Seigneur, ce dit Bertran, par le mien esciant,
 Nous sommes trop de gent à ce lez assaillant :
 9680 Je los que la moitié en voise fors saillant
 Et voient assaillir à la porte devant
 En tant que ci endroit les irons assaillant ²,
 Et quant ilz le saront, tost iront départant;
 Car s'il entrent yci, péril y ara grant. »
 9685 Et cil ont respondu : « Vous alez bien parlant. »
 Lors Bertran du Guesclin en appela Turquant
 Et li a dit : « Juif, or tost venez avant ;
 Vous savez de la ville trestout le couvenant,
 Car vous avez esté et derrier et devant :
 9690 Menez de nostre gent et alez conduissant
 Au lez où li assaulz nous soit plus profitans. »
 Et le Juif li dit : « Je ferai vo commant. »
 Au lez où Sarrazin estoient habitant
 Les mena li Juifs tost et incontinent,
 9695 Et Sarrazin estoient fièrement combatant
 Avesque les chrestiens, si con j'ai dit devant.
 Avec les Juifs dont je vous vois parlant
 Ala Gautier Huet et Arnoul d'Odrehan,
 Et Mahieu de Gournay qui à doubter fist tant,
 9700 Huon de Cavrelay y ala chevauchant ³;
 Si fu Gautier Huet .i. escuier vaillant
 Avec Jehan d'Evreues qui l'aloit conduissant,
 Le Besgue de Vilaines et d'autres vassaulz tant,
 Qui bien furent .x. mille qui se vont aprestant

¹ appareillant. — ² engageant.

³ 9700-9701 :

Huon de Carvalay aloit soi vantant,
 Si fu Caroloet, un escuier sachant.

- 9705 D'assaillir à la porte par l'acort de Turquant.
 Là ne trouvèrent riens qui les voit assaillant;
 Les bailles ont trenchées et les vont abatant :
 Les bourgeois de Sébile vont ce fait regardant,
 Et vont à .i. conseil ensamble devisant;
 9710 Pour ce que li rois Pietres avoit fait par avant
 Pendre de lor bourgeois .xx. en .i. arbre grant,
 S'alèrent aviser tuit li plus souffisant
 Qui renderont la ville à Henry le vaillant.
 Adonc se sont retrait et vont l'assaut laissant
 9715 Et vont au roi Henry isnellement mandant
 Qui renderont les clefs du tout à son commant.
 Adont li Espagnol se vont tuit octroiant
 Le palais renderont et la ville plaisant ;
 Et cil orent couvent par la bonté ¹ Bertrant
 9720 Qu'il n'i feroient mal n'à fame, n'à enfant.
 Henry ont fait hommage li petit et li grant.
 Là furent li Juif ainsi comme devant,
 Et sauvé de la mort, ainsi con je vous chant ².
 Li rois Henris retint Daniot et Turquant,
 9725 Tous maistres des Juifs furent à lor commant ;
 En Sébile logèrent et furent demourant.
 Là prindrent li baron accort incontinent
 Auquel lès ilz iront pour Pietre le tirant,
 Qui devers Lissebonne en aloit chevauchant :
 9730 Le roy de Portingal aloit là séjournant.

A Lissebonne fu li rois et si baron, :
 Et Pietres vint à lui à force et à bandon ;
 Venus est ou palais où des gens ot foison.
 Ou palais a trouvé le riche roy Fagon,
 9735 De Dieu le salua et fist affliction.
 Li rois s'ala ³ lever, mist main au chapperon ;

¹ la bouche.² pour certain covenant.³ le va.

Ses drois sires estoit d'aucune région.
 « Ha, roy de Portingal! ce dit le roy Pieron ¹,
 Faussement sui menez par dedens mon royon
 9740 Par le bastart, mon frère; le traïteur larron
 Ne me laira durer en ville n'en donjon;
 Il a Burs conquestée la cité de reñon,
 Et Toulette ensement et Cordonne environ ²;
 Sébile c'est rendue au traïteur quoïstron.
 9745 Or vous prie, gentilz rois, pour Dieu et pour son non,
 Qui moru en la crois pour no rédemption,
 Et qui résuscita et fist ascension,
 Que me veilliez aidier encontre se larron
 Et Bertran du Guesclin, qui ait maléïçon,
 9750 Et la chevalerie dont il y a foison.
 Jà avons-nous esté ami et compaignon
 Et guerroié Grenade, Pharise ³ et Rubion. »
 Quant li rois l'entendi si dréça le menton
 Et li dit : « Gentilz rois, j'entens bien vo raison;
 9755 Je vous responderai selon m'entencion. »

Li rois de Portingal respondi haultement :
 « Rois d'Espaigne, dit-il, je vous jur loialment,
 Je sui .i. petit roy, on le scet clèrement;
 J'ai .i. petit roiaulme en mon gouvernement,
 9760 Se n'ai mie mestier d'avoir guerroiement
 Ne de faire morir ne essillier ma gent :
 Henry ne les François qui sont à son talent
 Si ne m'ont riens meffait .i. denier seulement.
 Se vous avez perdu, j'en ay le cuer dolant.
 9765 Vos hommes si vous héent avironnéement :
 Sires qui est haïs en la fin s'en repent;
 Ne sai pour quoi vous ont enhay tellement.
 Je ne vous puis aidier, par le mien serement;

¹ pour certain vous dison.² et Vallon.³ Farise.

Mais de tant vous ferai très amiablement :
 9770 Se demorer volez avec moi doucement,
 Jamais ne vous fauldrai, par le Dieu qui ne ment,
 Que n'aiez vostre estat bien et souffisamment;
 Et serez avec moy demorant vraiment
 Ainsi que vous plaira, ne vous fauldra noient;
 9775 Mais en tant que de guerre, je n'en ai nul talent;
 Mais tout ce que j'ai dit vous ferai liement :
 Villes, chasteaux avez à vo gouvernement. »
 — « A Dieux ! ce dit li rois, il me va malement !
 Tous li mondes¹ me fault avironnéement;
 9780 Or n'ai en tout le monde ne ami ne parent.
 Qu'es-ce que de fortune quant à tourner se prent ?
 Cellui n'est mie sages qui s'i fie forment. »

Dam Pietres fu dolans quant il oy parler
 Le roy de Portingal qui le volt refuser²,
 9785 N'aidier ne li voloit pour sa guerre mener.
 Dit dam Pietres li rois : « Où porrai-je aler,
 Là où je puisse mais de secours recouvrer ?
 G'irai Dieu renoier ainçois oultre la mer
 Que je laisse ensement mon royaulme gaster.
 9790 Se je m'en vois en France au roy Charles parler
 Et de venir son homme et hommage jurer,
 Il ne m'aidera pas, je le sai bien au cler;
 Pour tant c'on li a dit et volu affermer
 Que j'ai fait ma moullier de ce siècle finer.
 9795 Je l'ai trop coroucié, ne me porroit amer;
 Si sont ausi sa gent qui me viennent grever
 Et qui ont fait Henry droit à Burs couronner.
 S'en Engleterre vois, je ne puis mieulx aler;
 Car li rois Edouars s'i fait moult à loer,

¹ li miendres.

² 9784 :

Le roi de Portigal qui ne li vout aidier
 Et si li refusa pour sa guerre mener.

- 9800 Et si se voldroit bien, je croi, pour moi merler
 Pour avoir aliance, pour France destourber;
 Combien qu'ilz aient pais, j'a bien oy compter
 Qu'il ont hayne entr'eulx qui ne porra finer;
 Car encor verra-on guerre renouveler. »
- 9805 Li rois de Portingal li dit sans demourer :
 « Roy d'Espagne, dit-il, conseil vous veil donner :
 D'aler en Engleterre ne vous couvient merler;
 Mais alez à Bordeaux au prince recorder;
 C'est li princes du monde qui plus fait à loer
- 9810 Et li plus orgueilleux de coi on puit parler :
 Ce cilz vous veult aidier et secours amener,
 Vo royaume verrez tout à vous retourner. »
- Dit cil de Portingal : « Je vous veil conseilher
 Qu'en Guienne alez le bon pais plainier,
 9815 Et au prince de Gales vous veilliez alier,
 Et li veilliez beaux dons donner et otroier ¹.
 Je li donroie ainçois d'Espagne .i. grant quartier,
 Ou toute la moitié l'en feroie baillier,
 Ainçois que ne féisse ceste honte vengier :
- 9820 Li princes est si grans et si fier chevalier ²
 Qu'il ne doute nul homme, duc, conte ne princier,
 Roy ne emperéour où il puit ³ chevauchier.
 Je vous ai en couvent sur Dieu le droiturier,
 Se j'avoie vo fait et le vostre encombrier,
- 9825 Au prince des Galois m'en iroie acointier,
 De devenir son homme aroie desirier;
 Car en trestout le monde n'i a prince si fier,
 Ne si très bien taillié de la terre gaignier :
 La bonté, la fierté ne scet-on esprisier ⁴. »
- 9830 Et dit li rois dam Pietres : « Foi que doi S. Richier,

¹ « Car il courient donner qui vult bien besongner. » — Et tant de fiere gent pour son droit desrainer. »

² « Et a tant à despandre et de terre à bailler — ³ qui puisse. — ⁴ esprisier.

Je croirai vo conseil, bien m'i veil apoier. »

Dist dam Pietres li rois qui la chièrre ot irée :
 « Voi-ci riche conseil; bien me plait et agréée :
 A Bordeaux m'en iray la cité bien fermée,
 9835 Ou dedens Angolesme, celle ville honnourée;
 Le prince trouverai en icelle contrée,
 De lui m'acointerai par telle destinée
 Que pour l'amour de moi amenra telle armée
 Que Henry le bastart n'ara nulle durée,
 9840 Ne Bertran du Guesclin, qui tant a de ponée ¹,
 Celui de Cavrelay, Huon brasse carrée,
 Ne Arnoul d'Odrehan qui ait male journée,
 Et Mahieu de Gournay ara la teste ostée,
 Et li Besgues aussi, où tant a de ponée
 9845 Qui de Vilaines a surnon en sa durée.
 Assez m'ont fait d'ennuy et tolu ma contrée,
 Mal sont ici venus en ma contrée lée
 Pour moi aguerroier, c'est folie prouvée. »
 Li rois de Portingal n'i a fait demourée;
 9850 Roy Pietre fist séoir à sa table litée ²,
 Et à guise de roy fu servi la journée;
 Mais ne pooit mengier ne riens ne li agréée,
 Tant estoit courouciez en cuer et en pensée.
 Puis fu dedens la mer une nef aprestée
 9855 Pour aler à Bordeaux ³ richement ordenée;
 Quant preste fu la nef, li rois y fist entrée,
 .xxv. chevaliers mena en ⁴ son armée,
 Et .l. escuiers d'Espaigne l'onnnourée,
 Sans les autres Juifs, où s'amour ot donnée.

¹ 9840-9848 :

- Bertran de Claquin qui a celle hœurée,
 Ne Huon ensement de Carvalay la lée,
 Ne Ernoul d'Audrehan qui ait male durée;
 Et Mahieu de Gournay ara la vie ostée :

Mal est venu yri d'Angleterre la lée,
 Pour moi aguerroier et tolr ma contrée. »

² listrée.

³ Bourdeaux. — 4 o.

9860 Porter fist en la nef tout à sa devisée
Moult de nobles joiaux pour faire la donnée
Au vaillans chevaliers de Guienne la lée,
Et la table d'or fin y fu ausi posée
Qui au prince de Gales fu depuis présentée,
9865 Ainsi con vous orrez, s'il vous plaît et agréé.
Or commence chançon qui doit estre loée,
Faitte de vérité, n'est pas adevinée.
De roy Pietre lairai; si ferai retournée
A Bertran du Guesclin qui âme soit sauvée,
9870 Le meilleur chevalier c'onques portast espée.
Pour sa chevalerie qui fu bien esprouvée,
Li fu après sa mort une grâce donnée
Qui à tousjours porra bien estre renommée;
Car avec les .ix. preux est sa grâce nombrée,
9875 Le dizème appelé par sentence donnée.

Seigneur, or entendez pour Dieu de paradis,
A Sébile la grant estoit li rois Henris,
Et Bertran du Guesclin qui bien fu ses amis,
Et li bons mareschaus d'Odrehan li eslis,
9880 De Vilaines ausi li Besgues seignoris,
Huon de Cavrelay qui moult estoit hardis,
Li sires de Beaugieu qui bien estoit apris,
Et Mahieu de Gournay qui ne fu pas faintis,
Et d'autres chevaliers et escuiers faitis.
9885 Là furent à séjour et prenoient avis
Comment se maintendront en icellui pais;
Li rois Henris parla si qu'il fu bien ois :
« Seigneur, ce dit Henris, or est mes anemis
Alez à Lissebonne, j'en sui certains et fis.
9890 Je ne sai vraiment s'il y ara amis
Au roi de Portingal qui tant est seignoris;
Si li voloit aidier, il aroit trop mespris :
Volentiers le saroie, pour certain le vous dis. »

Dit Bertran du Guesclin : « Foi que doi saint Denis !
 9895 Il le nous fault savoir sans estre départis ;
 Envoyer vous y fault et mander par escripts
 Pour savoir s'il voldra estre nos anemis.
 Si le veult soustenir et l'ait avec lui mis,
 En Portingal irons ensamble par avis,
 9900 Et si li gasterons sa terre et son pais
 Qu'il ne li demourra vaillant .i. parisis :
 Du royaulme serons ¹ roys et suppellatis.
 Puis yrons en Grenade sur païens maléis,
 Et dedens Bel-Marine dessus les Turs maudis,
 9905 Et en Jhérusalem, où Dieu fu mors et vis ;
 Tout ce que Godefroy de Billon li hardis
 Conquesta en son tamps, sera par moy ² repris ;
 S'il avient que Dieux veille que je ne soie pris,
 Navrez ou afolez ou en bataille occis :
 9910 Ainsi l'ai em pensé et tenrai mon avis,
 Mais que li rois de France à qui je sui sougis
 N'ait la guerre aux Englois, j'en seroie marris,
 Car trop plus volentiers je me seroie pris
 Dessus les Sarrazins pour eulx faire despis
 9915 Que sur les chrestiens ; ce seroit mes proufis. »

Dist Bertran du Guesclin : « Il nous couvient viser
 Par coi on puet savoir au certain et au cler,
 Au roi de Portingal qui bien fait à doubter
 S'il veult Pietre le roy aidier et conforter. »
 9920 Lors Mahieu de Gournay s'ala em piez *bouter* ³
 Et dit au roy Henry et à Bertran le ber :
 « Beaux seigneur, je vous pri, sans point de contrester,
 * Que me donnez congié par quoi je puisse aler
 A Lissebonne droit, qui siet dessus la mer,

¹ serres.² nous.³ 9920 :

Lors Mahieu de Gournay s'ala sur piez lever.

- 9925 Au roy de Portingal, moult le doi desirer;
 Car volentiers iroie la ville regarder,
 Et l'estat de ce roy iroie visiter :
 Du roy Pietre sarai ainçois mon retourner;
 Puisque je vous en prie, ne devez refuser. »
 9930 Et cil ont respondu : « Pensez de vous haster. »
 Lors Mahieu de Gournay fist sa gent aprester;
 Lui .x.^e s'en va, plus n'i volt gens mener.
 Ne sai c'on vous vosist longuement demener.
 A Lissebonne vint .i. jour ¹ devant dîner,
 9935 A son hostel ala et si se fist parer
 A loi de chevalier vestir et aourner.
 Son hoste en apela et li dit haut et cler :
 « Beaux ostes, dit Mahieu, ne me veilliez celer :
 Est li rois ou palais, le porray-je trouver?
 9940 Roy dam Pietre d'Espagne, en sariez-vous parler? »
 — « Oil, ce dit li hostes, et vérité compter :
 Li rois Pietres s'en va parmi la haute mer,
 Et s'en va à Bordeaux, ce sachiez sans doubter,
 Pour le prince de Gales s'en va parlementer ²;
 9945 Et si puet par deçà cestui prince amener,
 Il a bien espérance de Henry fort grever
 Et de tout son royaulme ravoir et posséder. »
 Dit Mahieu de Gournay : « Je puis bien afier
 Que se le prince veult et se veille ordener,
 9950 Que bien porra avoir Espagne à conquister.
 Mais jà ne plaise Dieu, qui tout volt estorer,
 Que li princes de Gales s'en veille jà merler;
 Car il me couvendroit avec lui retourner,
 Et maint bon chevalier qui moult font à loer;
 9955 Huon de Cavrelay ne porroit demorer,

¹ pou.

² 9944 :

« Pour le prince de Galles; s'il le pourra trouver,
 On dit bien qu'il vouldra à lui parlementer. »

Ne trestous les Englois, qui tant fist à doubter,
Qui le roy Henry ont aidie à couronner. »

Li hostes, qui oy parler le chevalier,
Li a dit : « Mon sire, veilliez vous avancier;
9960 Li rois de Portingal ira bientost mengier.
Noble feste verrez parfaire et commencer;
Car il y ara feste qui fera à prisier
D'un es noces qui sont, je vous di sans cuidier,
D'un noble chevalier que li rois a moult chier,
9965 Et la dame poissant que cilz prent à moillier
Est cousine du roy, si qu'il fait essaucier
La feste tellement que sans riens espargnier;
Et demain verriez-vous joster et tournoier. »
Dit Mahieu de Gournay : « Je m'i veil essayer. »
9970 Vers le palais s'en va; à loi d'omme guerrier
Moult noblement se fist vestir bien et chaucier;
De ci jusqu'au palais ne se volt atargier.
Là trouva belle feste et estat bien plainier;
Ménestrez du pais faisoient lor mestier.
9975 Quant ou palais entra, trouva .i. escuier
Qui bien congnut Mahieu le noble chevalier :
Avec lui avoit esté droit à Poitiers,
Quant la bataille y fu qui fist à ressongnier;
A celui tamps estoit au prince soudoier.
9980 Quant il percut l'Englois, il le va embracier;
Et Mahieu le congnu, tantost l'ala baisier.
« Sire, dit l'escuier, je vous irai noncier
Au roy de Portingal et de vous enseignier,
Grant honnour vous fera et vous ara bien chier. »
9985 Lors vint devant le roy, print soi à genoillier :
« Sire, dit l'escuier, se Dieu me puist aidier,
Voici .i. chevalier qui moult fait à prisier.
Il est nez d'Engleterre, le très noble héritier,

Homs au prince de Gales c'on doit auctorisier
 9990 Pour le plus prince qui monte sur destrier.
 Il est venus à vous parler et desrainier;
 Faites-li bonne chièrre, bien fait à festier. »
 Li rois de Portingal fist à lui envoyer
 Tous ses maistres d'ostel où il se volt fier;
 9995 Cil vindrent à l'Englois, bien le vont festier.

Li rois de Portingal fu en sa chambre assis;
 En estant se leva quant ot les mos oys.
 Et Mahieu de Gournay c'est à .i. genoil mis,
 Et salua le roi comme homme bien apris;
 10000 Li rois le releva et par la main l'a pris :
 « Bien vengniez-vous, dit-il, ens ou nostre pais;
 Et de corps et d'avoir sui li vostre amis.
 Que font de là Bertran, li Besgues et Henris '
 Et Arnoul d'Odrehan li chevaliers gentilz
 10005 Et tous les chevaliers poissans et de grant pris ?
 Vous avez bien trouvé Espagne bon pais.
 Bertran du Guesclin le fait à son devis :
 Se ce fust sur vo droit vous avez bien conquis;
 Mais, selon vérité et selon mon avis,
 10010 A tort est li rois Pietres ensement desconfis. »
 — « Non est, sire, dit-il; bien en avons apris :
 Li rois Pietre d'Espagne si vault pis c'uns Juifs;
 Et vous le savez bien, si le dittes envis.
 Et pour tant sui-je ci par devers vous tramis
 10015 Du roy Henry d'Espagne et de tous ses subgis,
 Que vous me veilliez dire, et vous serez oys,
 Se Pietres est par vous tensez ² ne garantiz
 Et que vous li veilliez bien et à tous ses subgis

' 10003-10006 :

- Que font de là vos gens et Bertran et Henrys,
 Et Ernoul d'Andrehan le mareschaux gentils,
 Huon de Carvalay qui d'armes est garnis,

Le Begue de Vilaines qui tant est agentis,
 Et les autres chevaliers vaillans et poestis? -

² receus.

Conforter ni aidier ne en fais ne en dis;
 10020 Car ce savoir poons que ce soit vos amis,
 Tost seroie de vous seurez et départis. »
 Et li rois li a dit : « Chevalier segnouris,
 Chevalier, dit li rois, j'en doi estre escondis¹;
 Car je li ay bien dit, voiant tous mes marchis,
 10025 Que pour lui ne serai en nulle guerre mis
 Ne ne m'en merleray tant que je soie vis. »
 Dit Mahieu de Gournay : « Vous n'en vaurez jà pis. »
 Ainsi fu li consaulz bien acordé et pris;
 Li rois fu à la table honnorez et servis.
 10030 Cilz Mahieu de Gournay fu à sa table assis;
 Point ne faut demander se il fu bien servis.

Seigneur, à icel jour que je vous vois comptant,
 Ot grant feste ou palais, bel s'i vont déduisant;
 Ménestrez s'i esbatent, bien vont joie menant :
 10035 Par devant l'espousée mainent joie moult grant;
 Et Mahieu de Gournay les va bien escoutant,
 Au roy de Portingal a dit en sourriant :
 « Li nostre ménestrel en no pais avant,
 En France, en Engleterre, ne sont pas si joiant. »
 10040 Et li rois li a dit tost et incontinent :
 « .ii. ménestrez avons qui sont en no commant;
 Il n'en y a nulz telz jusques en Oriant.
 Li rois de Bel-Marine me va souvent mandant
 Qu'envoier je li veille; mais ce est pour noiant,
 10045 Ne m'en déliverroie pour nulle riens vivant. »
 Adont les fist mander, qu'il n'i va arrestant;
 Et cil y sont venus par itel couvenant²
 Que Mahieu de Gournay dont je vous voys parlant

¹ 10023 :

« Par foy, de ce fait doy bien estre escondis. »

² 10047 :Et il y sont venus sans estre demourent
En noble parement et par tel couvenant.

Ne vit onques si noble devant roy aparant,
 10050 Et s'avoit chascun d'eulx après lui .i. sergent ¹
 Qui une chiffonie ² va à son col portant.
 Et li .ii. ménestrez se vont appareillant;
 Devant le roy s'en vont ambdui chinfoniant.
 Quant Mahieu de Gournay les va apercevant
 10055 Et les chinfonieurs a oy prisier tant,
 A son cuer s'en aloit moult durement gabant.
 Et li rois li a dit après le gieu laissant :
 « Que vous samble? dit-il; sont-il bien souffisant? »
 Dit Mahieu de Gournay : « Ne vous irai celant :
 10060 Ens ou pais de France et ou pais normant
 Ne vont telz instrumens fors qu'avugles portant.
 Ainsi font li avugle et li poure truant
 De ci fais instrumens les bourgeois entonnant ³ :
 On l'appelle de là .i. instrument truant. »
 10065 Et quant li rois l'oy, s'en ot le cuer dolant;
 Il jura Jhésu-Crist, le père tout poissant,
 Qui ne le serviront jamais en lor vivant.

Li rois de Portingal, qui moult se courouça,
 Les .ii. chinfonieurs ⁴ adont congié donna.
 10070 Moult fu grande la feste et toute jour dura,
 Et landemain matin chascun s'appareilla
 Pour joustes commencer : li rois les ordena.
 Escuier, chevalier, chascun armer s'en va.
 Li rois de Portingal les Anglois appela ⁵ :
 10075 « Chevaliers, dit li rois, j'oy dire piécà
 Que de très bons jousteurs en vostre pais a,
 Et que moult souvent dient cil Engloiz par delà ⁶
 Que de chevalerie nul homme ne sara,

¹ servant. — ² cyphonie.

³ estonnant. — ⁴ eiphoniers.

⁵ l'Anglois en appela.

⁶ 10077 - 10079 :

« Et que nul bon jousteur n'y a ou pais de çà
 Qui sachent de la joute minai c'on fait de là. »

S'il n'a en Engleterre esté ou s'il n'i va.

10080 Volentiers je verroie, par Dieu qui tout forma,
Comment Engloiz le font; car lonc tamps dit on a
Que se sont bonne gent là où nul pooir n'a,
Et c'on les doubte moult: ne sai comment il va.
Mais entre vous Engloiz nulz homs ne vous passa,
10085 De la guerre mener nulz hons ne vous greva.
Je ne sai point de vray, par Dieu, qui vous donna.
L'eur ne la fortune ne qui la devina:
Moult de maulx avez fait en France par delà:
Je ne sai se Merlin le vous prophétiza;
10090 Mais vostre nacion, depuis c'on baptiza
Par dedens Engleterre, où S. Thomas prescha,
Avez assez régné contre ce qu'il monstra,
Et tous jours en bataille le meilleur vous vendra. »
Et quant Mahieu l'oy, tous li sans li mua.

10095 Quant Mahieu ot le roy qui des Engloiz parloit,
Si li a respondu adonc qu'il ne savoit
Chevalier si vaillant où il ne jousteroit;
Et se vanta adonc qu'en France esté avoit
Contre le roy Philippe quant il se combatoit
10100 Et à terre et en mer et à Poitiers tout droit,
Où roy Jehan fu pris qui Philippe engenroit;
Et c'onques abastu esté nul jour n'avoit.
Et quant li rois l'oy, durement le prisoit
Et par dedens son cuer à hardi le tenoit.
10105 Si dit au chevalier que volentiers verroit
Les fais d'armes de lui qu'en joute apartenoit;
Et ordonna .i. pris, et a dit qu'il tenroit
Une mule vaillant qui bien .c. mars¹ valoit;
Parmi les ordenances que la mule averoit²

¹ franc.

² 10109-10110:

Parmi telle ordonnance que qui la mule aroit,
Une celle d'ivire par dessus il serroit.

10110 De la selle d'ivoire qui par dessus estoit
 Et d'un chanfrain à or, le plus bel qui porroit.
 Et quant Mahieu l'oy, joians en devenoit;
 Au roy de Portingal moult bon gré en savoit.
 Lors fist li rois mener la mule là endroit.
 10115 Par devant le palais belle place y avoit :
 Les dames, les pucelles tost on y amenoit
 Ou plus très noble abit que dire on ne porroit.

Par dedens Lissebonne fu la feste essaucie ¹
 Pour l'amour de l'Engloiz qui ensement s'afie
 10120 Vers le Portingaloiz de monstrier sa maistrie.
 La place, je vous di, avoit esté bastie
 Pour le mariement qui fu de grant lignie.
 N'ot fame à chevalier, fame de grant lignie ²,
 Qui ne fust à ce jour samblablement vestie
 10125 Que dame porroit estre en France la garnie.
 .v. ⁴ dames y ot en celle compaignie
 Dessus les bans séans ou en chambre jolie
 Ou dedens le palais qui luist et reflambie :
 Là viennent chevalier à banière drécie;
 10130 Celui jour ne josta fors que chevalerie.
 Li rois estoit assis avec sa baronnie
 Pour la joute véoir de chascune partie.
 La joute commença après l'aube esclairie,
 Droit à soleil levant, pour le chaut qui aigrie;
 10135 Car li pais est chaus, nature si octrie.
 La joute commença qui moult fu enforcie;
 .ix. chevaliers tous de haute lignie
 Estoiement apresté trestous à une fie;
 A .ii. paires de rens fu faite et estable ³.

10140 Telle fu celle feste et fière l'assamblée.

¹ élurgie.

— ² de bourgeoisie.

³ fu faite l'estable.

Là ot à celui jour mainte lance brisée,
 Maint escu dérompu par la boucle noée,
 De mainte teste ausi la visière ostée ¹
 Et maint cheval chéu souvent ² geule baée.
 10145 Mais l'istoire dit dont je fais devisée
 Que Mahieu de Gournai d'Engleterre la lée
 Fu si bon chevalier à icelle journée ³
 Qu'il ne joustat nul cop, bien .xx. de randonnée,
 Que maistre et cheval n'abastit en la prée.
 10150 Li rois de Portingal ot la chièrre irée :
 « Ay, Dieux! se dit-il, doulce Vierge honnourée,
 S'en ira cilz Engloiz ainsi de ma contrée?
 Or se vantera-il de là la mer salée
 Que li Portingalois si ne valent riens née. »
 10155 Et li Angloiz avoit si très grant honorée ⁴
 Que toute li honnour li estoit présentée.
 Li rois de Portingal avoit en celle année
 .i. Breton avec lui de grande renommée;
 La Barre avoit à non, c'est vérité provée,
 10160 En Bretaigne et ailleurs et en mainte contrée ⁵.
 « Aroies-tu la char si hardie et osée
 D'aler jouter à lui? or me di si t'agrée. »
 Et La Barre respont : « Par la Vierge honnourée!
 Si me devoit occirre d'une lance afilée,
 10165 G'iray jouter à lui, s'il vous plait et agrée. »
 — « Oil, ce dit li rois, par la Vierge honnerée! »
 Adont le fist armer d'arméure ordenée
 Et monter à cheval; lance li fu livrée :
 Il s'en va sur les rens armez teste levée.

¹ 10143 :

De mainte teste yssi la visière routée.

² envers.³ 10147 - 10149 :

Que le maistre à cheval abati en la prée.

⁴ huce.⁵ 10160 :

Il estoit dur et fort, s'avoit dure eschinée.
 Les poings ot groz et fors et la chièrre levée.
 Cuisses, jambes et piez d'une fourme carrée.
 Li rois de Portigal lui dist sans demourée :
 - La Barre, dit li rois, vous avez renommée,
 En Bretaigne et ailleurs en mainte contrée. -

10170 Li Bretons s'en parti qui sur les rens ala;
 Il a véu l'Englois qui estoit par de là,
 Qui .xii. chevaliers à ce jour reversa.
 Quant La Barre choisi, qui si bien s'afaita,
 Je vous di que l'Engloiz à celui jour cuida
 10175 Qu'il fust Portingaloiz: pour tel on li bailla;
 Mais il estoit Bretons: li rois li envia
 Pour .i. Portingalois, pour tel on li livra.
 La Barre vit l'Engloiz qui tel orgueil mena:
 Force et hardement prist et air l'enflamba;
 10180 En lui-méisme dit que force mettera
 De vivre ou de morir, ou honnour conquerra.
 Vers l'Engloiz chevalier le bon cheval brocha,
 Et li Engloiz vers lui, qui bien se cointoia:
 Chascun lance sur feustre ès estriers s'aficha
 10185 Et l'escu de son col estraint et acola.
 La Barre de Bretagne si très bien l'avisa
 Que parmi le héalme la lance li ficha;
 Par la visière adont tellement l'avisa
 Qu'au debout de l'acier de son chief li osta,
 10190 Et de corps et de pis tellement l'encontra
 Que lui et son cheval à terre trébucha;
 Par itel couvenant à terre geté l'a
 Que tous fu estonnez et .i. bras li brisa:
 Tellement est chéus qu'il n'oy ne parla,
 10195 Ne ne sceut où il fu; d'angoisse se pasma.
 Et quant li rois le sceut, si grant joie mena
 Que ses paumes batoit, de joie¹ larmoia.
 « Or s'en voist, dit li rois, li Engloiz par delà:
 Je li donne la mule; car bien déservi l'a. »

 10200 Li chevaliers englois qui fu en paumaison,
 Quant il revint à lui il n'ot se dolour non.
 On li benda le bras et loia environ

¹ de rire.

Et li Portingalois, dont il y ot foison,
 L'ont mené ou palais en grant affliction.
 10205 « Seigneur, dit li Engloiz, j'en ai bien ma porçon;
 Onques mais ne receus nul si grant horion :
 Celui qui m'asséna n'a pas cuer de bricon;
 Onques en mon vivant je ne trouvai si bon. »
 Li rois de Portingal li a dit à haut son :
 10210 « Chevalier, dittes-moi, n'en faites celoison :
 Sont bon li chevalier de nostre nacion ? »
 — « Sire, dit li Engloiz, foi que doi S. Symon,
 De vous me doi loer, j'en porterai beau don. »
 Li rois li fist donner pour .i. bon champion
 10215 La mule qui estoit en jolie façon ¹.
 A l'issir de la ville, que congié li fist-on,
 Li dit .i. escuier coiemement à bas son
 Comment éu avoit à faire à .i. Breton
 C'on appèle La Barre en celle région.
 10220 Quant li Engloiz le sceut, s'en ot grant marrison,
 Et puis manda le roy c'on appeloit Oton,
 Que vers lui avoit fait mortele traison,
 Quant livré li avoit pour bregier .i. faucon ².
 A tout son bras lié s'en revint li frams hom
 10225 Trestout droit à Sébile là où sont li baron;
 Devant le roy Henry est venus à bandon.
 De lui orent merveilles li princes demuron ³;
 Se li ont demandé li chevalier de non
 Où il estoit chéus de son destrier gascon;
 10230 Et il lor a compté trestoute la façon.
 Quant Bertran a oy recorder du Breton
 Qu'ainsi l'avoit païé, forment li vint à bon,

¹ La feste du souper trop prisier ne pavoit-on,
 Et lendemain après, si com dit la chançon,
 S'en départi l'Englois qui Mahieu ot nom;
 La mule fait mener en noble establisson.

² 10223-10224 :
 Quant livré lui avoit pour verser .i. Breton;
 A tout son bras revint en maint coron.

³ 10227 :
 De lui orent merveille; bien savoir le pavoit-on.

Et dit li rois Henris : « Où est dont dam Pieron ? »

— « Sire, dit li Englois, bien en sai la façon ;

10135 Car li rois le m'a dit dedens sa mancion.

« Seigneur, dit li Englois, dam Pietre soit maudis !

Car par ¹ lui sui ainsis de mon bras entrepris ;

Il se va ² par la mer aux vens et aux esclis

Et s'en va à Bordeaux, li traiteur faillis,

10240 Vers le prince de Gales qui tant est poestis,

Et fera tant, s'il puet, pour certain le vous dis,

Que le prince amenera par dedens ce país.

Or aiez sur ce fait conseil et bon avis ;

Car se li princes vient en son noble arroy mis,

10245 Je me doubte forment que vous n'ayez du pis ;

Car s'il vient si aval, j'en sui certain et fis,

Qu'il y vendra si fort et de gens bien garnis

Que je me doubte bien que ne soiez honnis. »

Et dit li rois Henris : « Je le voldroie envis ;

10250 Jà il ne place Dieu le roy de paradis

Que li rois en puist prendre ne conseil ni ³ advis ! »

Dit Hue de Cavrelay : « Vous estes mes amis ;

Mais de tant vous di bien et de tant l'ay appris ⁴,

Car se li princes vient à qui je suis subgis,

10255 Il convient que de vous me soie départis ;

Car mes drois sires est li princes seignoris :

Contre lui ne serai armez ne fervestis. »

Et dit Gautier Huet : « Ainsi li ay promis. »

Et dit Jehan d'Evreues : « Je sui en ses escrips. »

10260 Dient li Engloiz tuit : « Nous sommes tous amis ⁵. »

Et dit li rois Henris : « Frans chevaliers gentis,

Vous le m'avez bien dit, il a des mois bien .vi. ;

Mais demorez o moy, pour Dieu de paradis,

Tant c'on sara comment li plais sera bastis. »

¹ pour. — ² il s'en va. — ³ ne. — ⁴ et si l'ay dit toudis. — ⁵ onnis.

10265 Et cil ont respondu : « Tout à vostre devis :
 Avec vous demourons et en cestui pourpris
 Jusqu'à tant c'on sara se serez assaillis. »
 Sur ce point sont remés, ce nous dit li escripts,
 Et li rois les mena dessus ses anemis
 10270 Conquerre les chastiaux qui trouvèrent garnis.

En ce tempoire droit ¹ que vous oy avez
 Que li barnages fu là endroit demorez,
 Pour savoir se li princes si seroit accordez
 A dam Pietre le roy qui là estoit alez;
 10275 En ycelle saison que vous oy avés
 Que li barnages fu là endroit demorez,
 Avoit en ce país des chastiaux bien fermez
 Dont païen et Juifs en gardoient les clefs;
 Le trésor qu'il avoient lor fu abandonnez
 10280 A tous ceulx de par qui il seroit conquestez.
 Là aloient des nos pluseurs bien ordenez;
 Mais à Sébile fu li rois Henris remés ²,
 Et Bertran du Guesclin qui li fu moult privez,
 Et li bons mareschaux d'Odrehan li doubtez,
 10285 Li Besgues de Vilaines n'i fu pas oubliez,
 Le ber Carenlouet li escuier senez,
 Huon de Cavrelay, .i. chevalier doubtez;
 La responce attendent de ce qu'oy avez.
 Mais ad ce tamps avint, ce dit l'auctoritez,
 10290 Une grande merveille laquelle vous orrez;
 Onques telle n'oïstes puis que vous fustes nez :
 Belle fu la miracle, ce dit l'auctoritez,
 Ce fu de .ii. Juifs que je vous ay nommez,
 Turquant et Daniot, .ii. Juifs forsenez.
 10295 Avec les Juifs les avoit-on livrez
 Qui furent par tréu ³ là endroit demorez ⁴.

¹ Illec en ceste place. — ² armez.

³ par tel si. — ⁴ dévorez.

Ces .ii. Juifs ici par lor desloialtez
 Que li rois Henris ot au Juifs commandez
 Pour recevoir les rentes et les tréus ordonnez;
 10300 Mais ces .ii. Juifs ci faulx traîtres prouvez
 Avoient les Juifs autres suppeditez;
 Si lor en meschei ainsi con vous orrez¹.

Seigneur, par Daniot et par celui Turquant,
 Estoiient les Juifs si fort à lor commant
 10305 Qui prenoient du leur de trestout lor vaillant
 Plus c'on ne lor aloit de Henry demandant²;
 Sur les Juifs aloient grandement demandant
 Tant qu'il furent hay et c'on fu recordant
 Que cil félon Juif, dont je vous vois parlant,
 10310 Au tamps que servi orent roy Pietre par avant³
 Avoient fait morir la roynne plaisant
 Et estaindre en sa chambre à loi de soudoiant.
 Tuit li autre Juif les furent accusant,
 Et s'en firent partie ainsi qu'en tesmoignant.
 10315 Et quant Henry le sceut, si les manda errant;
 Quant il furent venu si lor dit en oiant :
 « Seigneur⁴ larron, dit-il, ne savoie noient
 Que vous éussiez fait madame au corps vaillant
 Morir et fait estaindre dedens son lit couchant.
 10320 Ardoir vous en ferai en .i. feu maintenant;
 Dites-moi vérité et ne m'alez celant. »
 — « Sire, dit Daniot, demandés à Turquant;
 Car il fist tout le fait et le murdre puant.
 Il est bien vérité, jà ne l'irai celant,

10302 :
 Car il prenoient .x. s., ce dit l'auctoritez,
 De celui qui pour .v. déust bien estre acquietez.
 D'ainy faulx officiers trouveroit-on amez.

10306 - 10307 :
 Plus qu'on ne leur avoit la maitié commant,

Sur les Juifs faisoient ou devant le servant.

10310 :
 Au tamps que ai amèrent roi Pietre le tirant.

⁴ Traître.

- 10325 Pietres m'i envoia et si m'en fist sergent ¹ :
 Jusqu'à la chambre alay et n'alay plus avant.
 Et bien li dis adonc qu'il s'alât avisant,
 Et qu'il vaudroit trop mieulx qu'il s'en alât fuiant;
 Je l'en priai adonc .c. fois en .i. tenant. »
- 10330 Et quant Turquant l'oy, si sailli en estant
 Et li dit : « Sire rois, je voi bien apparant
 Qu'il me couvient morir. Ne m'alez gehinant;
 Car sans faire destresce ² je dirai en oiant
 Tout ce qu'il en avint tost et incontinant.
- 10335 « Sire, ce dit Turquant, ne vous celerei mie,
 Par le Dieu qui je croi que tout a en baillie,
 Moi et Daniot sommes tout d'une confrarie,
 Et a esté par nous la dame murdrie
 Et .v. ³ autres Juifs qui droit ci ne sont mie. »
- 10340 — « Turquant, dit Daniot, vous parlez de folie;
 Onques je n'i entrai en la chambre garnie
 Et le vous défendi, et dis plus d'une fie
 Que la franche roynne estoit à tort jugie,
 Et que Pietres li rois en aroit vilonnie,
- 10345 Car la dame venoit de très noble lignie. »
 — « A, lerres! dit ⁴ Turquant, que tu scés de boidie! »
 Là furent longuement en celle plaidoirie.
 Dit Bertran du Guesclin : « Je vous acertefie
 Que le vrai en sarons ains l'eure de complie;
- 10350 Par la foi que je doi à la vierge Marie,
 S'il plait au roy Henry et à la baronnie,
 De vous .ii. en sera bataille commencie. »
 Et dit li rois Henrys : « Et je le vous ottrie;
 Car par bataille en ert la vérité oïe. »
- 10355 Là fu des .ii. Juifs la bataille jugie
 Et le journée propre ⁵ sans faire départie.

¹ servant. — ² destraindre. — ³ .vi. — ⁴ Et lors dit. — ⁵ En la propre journée.

Ainsi fu des Juifs ordonnez li drois champs.
 La bataille juga li bons vassaux Bertranz,
 Qui estoit renvoisié et liez et joians ¹
 10360 Qui les véoit ambdui combastre sur les champs.
 Li chevalier montèrent sur chevaux courans;
 Li bons Henris y fu et li mareschal frans,
 Huon de Cavrelay qui moult estoit poissans,
 Des bourgeois de la ville trestous les plus vaillans;
 10365 Aux créneaux et aux portes fu li pueples montans :
 Pour véoir les Juifs y vont petis et grans.
 Grande fu l'asssemblée au tamps que je vous chant.
 Li chevalier ont pris les Juifs mescreans;
 Chascun estoit vestus d'auquetons bien pesans
 10370 Et chascun une coiffe qui estoit bien poissans ²,
 Et s'avoient coustilles qui bien estoient trenchans
 Et bon escu au col qui fu large et poissans ³;
 Chascun .i. gavelot fu en sa main tenans.
 Bertran du Guesclin les estoit ordenans
 10375 Et disoit à Turquant, qui estoit fort et grans :
 « Or pense du bien faire, ne te soies doubans.
 Se li autres Juifs est par toi recreans,
 Grace l'empietrerai, ne t'en soies fuians. »
 Car Daniot estoit de si hideux semblant
 10380 Qu'il sambloit assez mieulx mu[r]drier que marchant ⁴.

Quant li .ii. Juifs furent sur les champs ordenez,
 On leur a fait .i. pare environ de tous lez
 Des chevaux où nos gens estoient bien montez,
 Et devant les chevaux ⁵ avoit .i. grans fossez.
 10385 Dit Bertran du Guesclin : « Vous estes bien armez :
 Alez férir ensamble, ne soyez déportés. »

¹ 10359 :

Qui moult estoit au cuer baux, liez et joians.

² qui bien leur fu seans.

³ qui bien furent courans.

⁴ mescheans. — ⁵ les chevaliers.

Lors se sont eslongiez les Juifs forsenez.
 Daniot et ¹ Turquant fièrement regardez;
 Il tient son gavelot trenchant et afile,
 10390 Et Turquant tient le sien dedens son poim fermé,
 Et tenoit à son col son escu acolé.
 Puis sont venu ensamble par si grande fierté
 Que parmi les escus sont li .ii. fer passé.
 Chascun lança .ii. cops ains que fussent froé,
 10395 Puis traient les coustilles par une poesté ²;
 Amont parmi le chief en ont grans cops emé ³,
 Des coustilles se sont maint cop entre-donné.
 Turquant jeta .i. cop fort et desmesuré
 Tant qu'il a Daniot sur le bras assené;
 10400 L'auqueton li perça, si l'a ou bras navré
 Et li sans en sailli ava! dessus le pré.
 Turquant dit : « Daniot, je vous ai bien tasté;
 Traîtres desloiaux, comment t'iez parjuré
 Que tu as juré Dieu où nous sommes fondé,
 10405 Le grant Dieu qui fait croistre et le vin et le blé
 Et qui bailla la loy Moyse le sené;
 Il te doit meschéoir quant tu l'as parjuré. »
 — « Tai-toi, dit Daniot, fel traître prouvé;
 Tu tuas la roynne par ta desloialté. »
 10410 Adont à son escu contre terre geté,
 Et Turquant a le sien tout en l'eure osté;
 Puis fièrent des coustilles par telle volenté
 Qu'il n'i avoit celui qui n'ot ensanglanté
 Le visage forment et de sanc arrousé;
 10415 Puis sont mis à la luite à loy de forsené.
 Dit li rois à Bertran et à l'autre barné :
 « Véez là fort champion; il se sont bien porté. »

Si con li .ii. Juifs s'aloient combatant

¹ a. — ² chacun de son costé.

³ emé.

Et à .ii. bras ausi l'un à l'autre luitant,
 10430 Avint que Daniot si jeta jus Turquant.
 Or escoutez, pour Dieu le père roy amant,
 Une grande merveille; ains n'oïstes si grant.
 En tant que li Juif estoient sur le champ
 Et qu'à bras qui sont fort s'aloient touaillant ¹,
 10435 S'en vint une nuée droit ou ciel apparant,
 Reluisant aussi cler que le soleil luisant ²;
 Il n'i ot si hardi ne s'alast esmaiant.
 Lors y vint .i. tonnoirre et .i. foudre si grant
 Qui sur les .ii. Juifs va du ciel descendant,
 10430 Qu'ausi bien que li feus va la bûche alumant
 Furent espris et ars li faulx Juifs tirant ³
 Et ne fist nul meschief à tout le remanant.
 Là furent si espris du tonnoirre bruiant
 C'on n'i trouva nulz os que tout ne voit ardant.
 10435 Il n'i ot si hardi qui ne s'en voist fuiant,
 Et réclamoient Dieu et s'aloient sengnant.

Ainsi li .ii. Juifs qui furent champion
 Furent ars de tonnoire si con feu de charbon ⁴.
 Trestuit li haut seigneur et li noble baron
 10440 Furent si esbahi, ne dirent o ne non.
 Ce signe monstra Dieu qui souffri passion
 Pour l'amour la roynne à la clère façon.
 Les cloches du moustier sonnèrent à cler son.
 Bien .xvi.^e Juifs ⁵ de celle nacion
 10445 S'en firent baptisier et Sarrazins foison.
 Adont se sont retrait chascun en sa maison;
 Or lairai de Henry qui tant ot de renon

¹ arompant. — ² tonnant.

⁴ 10438:

³ 10431 - 10434:

Furent espris et ars li faulx Juifs mescreant,
 Qui ne trouva nullui qui ne fust tout ardant.

Furent ars de tonnoire, si com dient dit de Charlon.

⁵ Bien jusqu'à .v.^e Juifs.

Et de Bertran ausi qui cuer ot de lyon,
 Des autres chrestiens qui par la région
 10450 Conquéroient chasteaux à force et à bandon
 Où il avoit Juifs et Sarrazins foison;
 De telle gent fu lors grande confusion.
 Du roy Pietre dirai, qui fu en son donjon ¹,
 Et ala tant par mer, ce nous dit la chançon,
 10455 Que de Bordeaux choisi les murs tout environ.
 Li rois est arrivez au port sur le sablon;
 Des forriers envoa pour prendre *mansion* ²
 Et il monta au port à sa division;
 Son trésor fist chargier, onques tel ne vit-on;
 10460 La table de fin or, sans cuivre et sans laiton ³,
 Et là où l'escharboucle séoit en ou moilon
 Qui par nuit va luisant ausi cler que brandon
 Faisoit porter li rois de coi nous vous dison
 Couverte noblement d'un drap de Pharaon ⁴
 10465 Tout ausi reluisant con plume de paon.
 Si con li rois estoit sur le mul arragon
 Chevauchant à Bordeaux et o lui si baron
 Fist demander du prince s'il i estoit ou non.
 Et on li a dit: « Sire, le prince de renon
 10470 Est droit à Engolesme, à noble establisson. »
 Lors entra à Bordeaux le roy c'on dit Pieron.
 Dolans fu que li princes ne fu en sa maison;
 Ses forriers envoa pour faire livroison
 Qui vont à Engolesme prendre habitation.
 10475 Li forrier vont devant pour roy Pietre logier;
 Au prince des Galois l'est-on alé noncier
 Que Pietres est venus c'on a fait enchacier

¹ dromon.³ laiton.² 10476:

Des somniers envoa a prendre mansion.

⁴ de faison.

D'Espagne son pais c'on li a fait voidier.
 « Seigneur, ce dit li princes, trop me puis merveillier
 10480 Qui fait au roi d'Espagne si mortel emcombrier. »
 Dit Jehan de Chando, son maistre conseilier :
 « C'est Bertran du Guesclin qui tant fait à prisier
 Et d'Engleterre ausi vo milleur chevalier;
 Alé sont en Espagne lonc tamps a guerroier;
 10485 Ilz devoient aler Sarrazins empirier,
 En Grenade la grant Sarrazins essillier,
 Villes, chastiaux, citez avoit et asségier.
 Or se sont arresté et maint bon chevalier;
 Or se sont arresté et pour Henry aidier ¹,
 10490 Et dam Pietre le roy de sa terre chassier
 Tellement qu'il n'a ville où il se puit logier
 Ne homme qui li doint à boire n'à mengier. »
 — « Par ma foi! dit li princes, on s'en doit merveillier;
 Ou c'est par son péchié, ou par Dieu coroucier,
 10495 Ou fortune le fait ensemen[t] avillier. »

En Engolesme fu li princes et sa gent
 Que de Pietre le roi se merveilla forment
 Qui de s'onnour estoit décheus si laidement ².
 Gaire ne demora puis ce di que briefvement
 10500 Vint là Pietres li rois, dont je fais parlement,
 Qui pris ot ses hostez illuec noblement.
 Li princes y tramist Chando premièrement,
 Qui le vint viseter à l'ostel liement;
 Et quant li rois d'Espagne le choisi en présent,
 10505 Contre lui est alez tost et incontinent;
 A .ii. bras l'acola et li dit clérement :
 « A, Chando! dit li rois, il me va malement!
 Mes frères li bastars m'a déceu laidement;

¹ 10489 :

- Pour le bastart d'Espagne secourir et aidier. -

² 10498 :

Qui d'onneur est mis et déceus laidement.

Car il a pris d'Espagne nostre coronnement
 10510 Et toutes mes citez à son commandement.
 Par ¹ Bertran du Guesclin, qui le corps Dieu cravent!
 Et par le mareschal c'on nomme d'Odrehan:
 Huon de Cavrelay m'a grevé moult forment
 Et Mahieu de Gournay que je n'aime noient,
 10515 Thomas celui d'Angome ² et Cressele ³ ensement;
 Si est Robin Secot que je hé durement,
 Gautier c'on dit Huet m'a grevé grandement
 Et d'Evreues Jehan et des autres granment
 Qui d'Engleterre sont, le noble tenement:
 10520 Tuit cil m'ont plus grevé, par le mien sairement ⁴,
 Par lor efforcement que tout le remanant.
 Certes, Chando amis, il me va malement;
 Se li princes de Gales n'i met amendement,
 Dont ne sai-je que faire, par le mien serement;
 10525 Car ne sai où aler pour avoir vengeance ⁵,
 Ne pour prince trouver qui éust hardement
 De venir en Espagne pour mon avancement. »
 Dit Jehan de Chando : « Par le mien sairement,
 Se li princes de Gales en avoit le talent,
 10530 Il n'a roy ne seigneur en tout le firmament
 Qui vous y péust nuire ⁶, je le sai vraiment;
 Car il est éureux ⁷ et crémus grandement,
 Et s'entreprend .i. fait ⁸ si très hardiement
 Qu'il en vient à éur ⁹ et à grâce souvent;
 10535 Et on[t] dit .i. parler li sage proprement ¹⁰,

¹ Pour. — ² d'Angourre. — ³ Tresselle.

⁶ Qui mieulx vous peust aidier.

⁴ 10520-10521:

« Tuit cil m'ont plus grevé par leur efforcement,
 Par le mien escient, que trestout le couvent. »

⁷ Car tant par est hardis.

⁸ c'est.

⁵ 10525:

« Car ne say où aler, par le mien escient,
 Ne quel part moy retraire pour avoir vengeance. »

⁹ Qu'il en avient au dessus.

¹⁰ 10535:

Et on dit un parler usages proprement.

Que bien doit avenir par bon commencement. »

Entre le roy d'Espaigne et Chando li gentilz ¹
 Y ot mainte parole sans solas et sans ris;
 Et quant Pietres li rois ot tous ses adoubs ² pris,
 10540 A la court le mena Chando li agentis ³.
 Se fu sur le printamps, que entrez fu avrilz,
 Que Pietres vint au prince qui tant estoit hardis;
 En ces chambres estoit moult noblement assis ⁴.
 Atant es vous Chando qui tant fu bien apris,
 10545 Et dam Pietre le roy qui par la main ⁵ ot pris;
 Au prince le mena qui tant fu pœstis.
 Quant li princes le vit, si s'est en piez saillis;
 Et quant li rois le voit, son chapel a jus mis,
 Qui fu nobles et beaux, à vrais perles massis.
 10550 Le prince a encliné, voire par tel avis
 Et telle affliction et en fais et en dis
 Qu'il ne l'eüst pas fait à Dieu de paradis ⁶.

Quant Pietres vit le prince en sa chambre jolie,
 Son chapperon osta qui ou chief li flambie,
 10555 Et si c'est encliné et moult fort s'umilie;
 Plus amiablement le fist, je vous afie,
 Que par devant l'ymage de la Vierge Marie,
 Et si le salua de voix douce et serie
 En disant doucement : « Cilz Dieux vous bénie
 10560 Qui pour les péchéours revint de mort à vie!
 Sire, je vien à vous à chièr couroucie,
 Et me dueil et me plain de l'outrecuiderie
 Du bastart oultrageux qui, par enragerie,
 A tort et sans raison a ma terre saisie,

¹ 10537 :

Quant le roy d'Espaigne oyt Chandoz le faitis.

² advis. — ³ li assentis.

⁴ servia. — ⁵ le ment.

⁶ 10552 :

Que plus n'en eust pas fait à Dieu de paradis

- 10565 Et si c'est coronnez voiant ma baronnie
 Du royaulme d'Espaigne qui vient de ma partie.
 Sire, vous savez bien, ne faut que je le die,
 Comment la terre vient de nostre ancesserie,
 Car mes pères fu roys sans nulle vilonnie.
- 10570 Or m'a .i. faulx bastart par son engingnerie
 Du roiaulme chassié à tort ¹ et par envie.
 Onques n'avint, je croi, se Dieux me bénée,
 C'onques bastart fust roys, ne droit ² ne le veult mie.
 Sire, je le vous di sans nulle flaterie,
- 10575 Comme au plus souffisant et de roial lignie
 Qui soit ores régnaunt tant que le ciel tourne,
 Quant je me plain à vous et le vous certefie,
 Je m'en plain à honnour, prouesce et courtoisie,
 Je me plain à vertu flour de chevalerie,
- 10580 A l'espée des preux où chascun se ralie,
 A celui qui de droit porte la seignorie,
 De tous les chevaliers la clef et la maistrie,
 Proesce et hardement, largesce et courtoisie.
 Sire, à vous je me plain de ceste vilonnie
- 10585 Pour celui qui m'en puet le mieulx faire aye ³,
 Vengeance et confort et le mieulx faire aye,
 Là où je dois avoir la droite seignorie;
 Car déshéritez sui à tous jours sans folie ⁴
 Et mes hoirs ensemment de lignie en lignie
- 10590 Se vous ne me rendez l'onnour c'on me détrie. »
 Quant li princes l'oy, li cuers li engroissie,
 Hardement le rassaut et orgueil le défie ⁵,
 Et regarde le roy qui tendrement lermie,

¹ par fort. — ² Dieu.

De grace et de bon confort et de remettre en la vie. »

³ 10585-10586 :

⁴ faillie.

« Comme à celi à cui ne puet mieulx faire bonne aye

⁵ 10592 :

Hardement le rassaut et orgueil le destrie.

La chière leva haut, espris de vilonnie ¹,
 10595 D'orgueil, de fol penser et d'outrecuiderie.
 Lors dit au roy Pieron, qui chière ot coroucie :
 « Voi-ci vostre chappel que par vo courtoisie
 Avez osté du chief; mais, par sainte Marie!
 Le remet sur vo chief, je vous acertefie.
 10600 Je vous remettrai, soit ou sens ou folie,
 La couronne d'Espagne qui vous est eslongie
 Dessus le vostre chief, se je ne pers la vie,
 Si me devoit couster quanques j'ai en baillie
 Et morir en bataille ordonnée et rengie,
 10605 Et ferai le bastart fuir ² chière esbahie
 Et tous ceulz qui vendront dedens sa compaignie.
 Onques bastars ne fist si grande derverie
 Que chier ne l'amendast à l'espée fourbie. »
 Quant dam Pietres li rois a la nouvelle oye,
 10610 De la joye qu'il ot doucement le mercie.

Quant dam Pietres li rois ot le prince escouté,
 Qui le jure et afie et l'a à Dieu voué
 Qui le remettra dedens sa royauté,
 Adont li dist li rois voiant tout le barné :
 10615 « Sire, je vous en fais hommage et féalté,
 Et le tenrai tous jours de vous en mon aé
 Et mes hoirs ³ ensement de degré en degré. »
 Dont aportent le vin li chevalier loé;
 Car li princes estoit de telle auctorité
 10620 Que nulz ne le servoit de vin ne de claré
 Ne d'espices ausi, ne de biens à plenté,
 S'il n'estoit chevalier à esperon doré.
 Tant estoit orgueilleux et de grande fierté,
 Qu'il ne doubtoit homme tant y ot de fierté ⁴;
 10625 Tant par l'avoit orgueil espris et alumé!

¹ vilonnie. — ² faire.

³ Et my homme. — ⁴ tant eust de poesté.

Le plus grant se tenoit de toute chrestienté :
 Il ne donnoit du roy de France .i. ail pelé,
 Ne du franc duc d'Anjou .i. denier monnoié;
 Des autres fleurs de lis n'avoit rien acompté;
 10630 Et par son grant orgueil qui l'avoit enchanté
 Perdi vie et honneur et sa noble duché
 Ainsi con vous orrez, mais c'on vous l'ait compté.
 Ainsi con les faulx angelz furent du ciel versé ¹
 Par orgueil et le vice où il furent entré,
 10635 Ainsi chéi li princes dont je vous ai compté ².

Ainsi qu'en parlement estoient li baron,
 Li princes des Galois et le faulx roy Pieron
 Et Chando ensement et des autres foison,
 Et vous .iiii. Espaignol qui furent de grant non :
 10640 Au roy d'Espaigne vindrent, ce nous dit la chançon;
 Cil chevalier faisoient apporter .i. bel don ³
 Pour présenter au prince dont je fais mencion :
 Ce fu la table d'or, plus noble ne vit-on,
 Que toute estoit d'or fin sans cuivre et sans laiton;
 10645 Si fu li escharboucle assise ens ou moilon
 Qui reluisoit par nuit ausi cler que brandon;
 Là vint li rois d'Espaigne faisant affliction ⁴.
 La table qui fu d'or et de noble façon
 A présenté au prince, et li dit à haut son :
 10650 « Sire, cestui joiiel je vous le donne en don
 Qui me vint par eschange ⁵ de mon père Alfon;
 Et sachiez que jadis la conquist mon tayan ⁶
 Au roy qui de Grenade maintenoit le royon;
 Car il le tint jadis et mist en sa prison

¹ 10633-10634 :

Ce fu quant li angles furent du ciel versé
 Par leur orgueil et vice où il furent entré.

² 10635 :

Ainsi chay li princes dont je vous ay parlé,
 Tost orrés bien comment, se je sui esconté.

³ un brandon.

⁴ 10647 :

Là où li rois d'Espaigne faisoit affliction,
 Fu la table aportée dont j'ay fait mencion.

⁵ eschérance. — ⁶ ayon.

10655 Et se riche joiel il en ot à rençon. »
 — « Par ma foi ! dit li princes, voici .i. joiel bon. »
 Au roy d'Espagne dit : « Jà n'aie-je pardon,
 Se je ne vous en ren bientôt le guerredon !
 D'Espagne vous rendrai la noble région,
 10660 Et en ferai fuir le fol bastart quoistron
 Qui le vous a tolu par mortel traison ;
 Mais ne li demora valissant .i. bouton
 Ville, cité, chastel ne poure mancion
 Où il puist demorer une seule saison ;
 10665 Car à ce fait yci doivent prince et baron
 Avoir certain conseil et bonne avision,
 Car autant lor en pent au nez ou au menton ¹. »

Quant li princes de Gales percut et avisa
 La table qui fu belle, durement la prisa ;
 10670 Par devers la princesse vistement l'envoia,
 La très plus noble dame qui au siècle régna :
 Elle fu en sa chambre, là où li recorda
 Comment li rois d'Espagne Pietres fu venus là ;
 Et li dit-on comment li princes afia
 10675 Que le noble royaulme d'Espagne par delà
 C'on li avoit tolu, li princes li jura
 Qu'en sa possession on le remettera
 Et que le roy Henry en déshériterà ².
 Quant la princesse l'ot ³, forment li ennoia ;
 10680 A ses dames a dit que li princes tort a
 D'aidier .i. murdrier qui estoit venus là
 Qui sa femme la bonne murdri et afina ;
 Bien dit c'onques à bien rois Pietres n'avisa
 Ne onques en sa vie la foi de Dieu n'ama.
 10685 « A, Dieux ! dit la princesse, que maulx nous avendra !
 Maudite soit li heure qu'il est venus de ça ! »

¹ 10667 :

• Autretant leur en pent au vis et au menton. »

² decheux se trouvera.³ l'oit.

De l'ennoy qu'elle en ot, à plorer commença.
 Là fu ses jones filz qui bien la rapaisa;
 Puis fu rois d'Engleterre, seigneur, cilz enfens-là,
 10690 Car par le fait d'Espaigne où li princes ala
 Print une maladie qui à mort le mena.
 A tant es vous la table que on li aporia,
 Et .i. bel chevalier qui bel ¹ s'agenoilla
 De par le roy d'Espaigne la table presenta;
 10695 Quant la dame la vit, si dit : « Mettez-la là :
 Voici .i. bel présent; mais il nous coustera. »

La princesse de Gales fu sage et vaillans ²,
 La table prisa poi qui tant fu souffisans,
 Ains maudissoit le roy qui la fu présentans.
 10700 Quant li princes revit les chevaliers vaillans
 Qui présenté avoient le don qui fu si grans :
 « Seigneur, ce dit li princes, ne me soiez celans :
 Et qu'a dit la princesse quant fustes départans? »
 Et dit li chevaliers : « Si m'aïst S. Jehans ³!
 10705 Elle n'en fist nul compte, ains est ses cuers dolans
 De la venue au roy qui est ci habitans. »
 Et li princes a dit : « Bien m'en sui percevans;
 Elle voldroit adez que fusse demourans
 Et par decoste lui en ses chambres manans;
 10710 Ce ne ferai-je pas : il n'est appartenans.
 Qui veult avoir le non des bons et des vaillans,
 Il doit aler souvent à la pluie et au champs ⁴
 Et estre en la bataille, ainsi que fist Rolans ⁵
 Et li bers Olivier, et Ogier li poissans,
 10715 Les .iiii. fils Aymon ⁶, Charlemain li grans,
 Li ducs Lions de Bourges, et Guion de Cournans,
 Perceval le Galois, Lancelot et Tristans,

¹ tost. — ² par visage avenans.

³ S. Julians. — ⁴ et aux vens.

⁵ 10713 :

Et hanter les batailles ainsi com fist Rolans.

⁶ Hémon.

Alixandre et Artus, Godefroi li sachans,
 De coi cil ménestrelz font ces nobles rommans.
 10720 Par S. Jorge, dit-il, en coi je sui créans!
 Je renderai Espagne et tous les appendans
 A celui qui en doit estre li lieutenans ¹.
 Jà bastart n'en tenra la monte de .ii. gans;
 Ainsi porroit-on faire à tous autres enfans :
 10725 Remède y metteray ains que passe li ans. »
 Lors fist ces briefs escrire par se[s] bons clers lisans ²,
 Tantost furent signés et ses seaulx pendans;
 Et puis a fait monter chevaucheurs bien corans,
 En Guienne manda à tous ses confortans,
 10730 Chevaliers, escuiers et soudoiers poissans,
 Que chascun viengne à lui sans estre séjornans;
 Et manda tout par tout Engloiz et Alemans,
 Et archiers grant foison trestous les meulx traians,
 En armes, en chevaux, hardis et conquérans;
 10735 De Guienne manda les nobles combatans.

Grande fu l'assemblée qui fu à celle fie
 Ordenée à Bordeaux, celle cité antie.
 Li contes d'Ermignac ³ à la barbe florie,
 Li sires de l'Abret à belle compaignie,
 10740 Celui de Partenay si li vint faire aye,
 Et Jehan de Chando où li princes se fie,
 Li sires de Pommiers y vint lance drécie,
 Emerions ot non, con l'istoire erie;
 De Feleton ⁴ y vint Guillaume sans envie,
 10745 Seneschal de Poitou, noble sénéchaucie,
 Et celui de Bordeaux qui les Bordelois guie;
 Jehan de Feleton vint en sa compaignie,

¹ 10722 :

« A celui qui entendra et doit mieulx estre po-
cessans. »

Ses chevaucheurs aler sur les chevaux courans.

² 10726 - 10727 :

Lors fist ses briefs escrire et ses seaulx pendans,

³ d'Armignac.

⁴ Foieton.

Celui de Pennebrot qui la conté maistrie,
 Si vint le Castal aussi lance drécie;
 10750 Et li ducs de Lencloistre vint par mer à navie :
 O lui ot tant d'archiers n'est nulz qui le vous die.

A Bordeaux fist li princes .i. assamblée grant
 Et la plus riche armée, ce trouvons-nous lisant,
 C'on vit onques mais faire ne roy ne amirant ¹.
 10753 On a bien peu véoir plus grant pueuple apparant,
 Gens d'armes et commun arbalestrier traiant;
 Mais la gent que ce prince ala là assamblant
 C'estoient toute gent d'estoffe souffisant,
 Qui esprouvé avoient esté en combattant;
 10760 C'estoient tuit couvert d'armeure souffisant,
 Tuit noblement monté ou dos le jaserant.
 Là péust-on véoir mainte lance trenchant,
 Courir maint bon cheval c'on aloit essaiant.
 Li princes fist mander par dedens l'ost Bertrant
 10763 Tous chevaliers engloiz tost et incontinant,
 Et laissèrent Henry et Bertran le vaillant
 Sus à perdre tout ce qu'il avoient vaillant
 Et sus estre bani d'Engleterre la grant,
 Et la foi et hommage qui li furent jurant.
 10770 Li chevaucheur s'en vont en Espaigne la grant;
 Droit à Burs ont trouvé Henry le roy vaillant
 Et Bertran du Guesclin où de prouesse ot tant,
 Et celui de Vilaines le Besgue souffisant,
 Et celui d'Odrehan le noble combatant,
 10773 Huon de Cavrelay au hardi couvenant,
 Et Mahieu de Gournai au corage sachans,

¹ 10754 - 10769 :

C'on vit onques faire n'à roy n'à amirant.
 A Bordeaux véist-on roulhier maint jaserant,
 Forger maint bacinet, mainte lance trenchant,
 Couvrir les bons chevaux qu'on aloit encellant.
 Li princes fist mander par dedens l'ost Bertrant

Tous chevaliers anglois, que tost et incontinant
 Ilz lessassent Henry et Bertran le vaillant,
 Sur paine d'estre hors de trestous leur vaillant,
 Et d'estre aussi banni d'Angleterre la grant
 Et la foi et l'hommage qu'ilz lui furent jurant.

Gautier Huet ausi et Guichart le Normant ¹,
 Avec Jehan d'Evreues qui là fu en estant,
 Et maint bon chevalier d'Engleterre tenant.
 10780 Le chevaucheur s'en va ses lettre apportant ²,
 Et salua le roy haultement en oiant :
 « Sire, dit li messages, or faites lire errant ³;
 Voici de par le prince qui vous va défiant. »
 Le roy Henry les fist lire tout maintenant;
 10785 En la teneur y ot, selon mon esciant :
 « Nous le prince de Gales oultre la mer séant,
 Aynez filz Edouart d'Engleterre tenant
 Et de Guienne ausi le pais souffissant,
 De Poitou, de Limoges, jusqu'à la mer bruiant,
 10790 Vous faisons assavoir et en seignifiant,
 Comme vostre anemi à tous jours mal veillant,
 Ens ou non du roy Pietre le nostre appartenant,
 Vous commandons de fait que sans estre arrestant
 Vous partez hors d'Espagne le pais avenant.
 10795 Et sachiez que nous sommes pourvéu et engrant
 De vous faire morir à loi de récréant,
 Et courir dessus vous à .i. effort si grant
 Que pour vous adestruire et tuit vo confortant.
 Mandons et commandons que sans estre arrestant
 10800 Huon de Cavrelay qui ne soit demorant
 Pour vous aconforter de ce jour en avant,
 Et trestous ceulx qui sont à nous appartenant,
 Et qu'il viengnent à nous sans estre défaillant
 Ou il seront à nous tuit désobéissant,
 10805 Et comme traïteur les irons reprochant,
 Et li nostre anemi à tous jours mal veillant,
 Et perdront leur terres ⁴ et trestout lor vaillant

¹ l'eurement.² « Le brief qui est scellé, qu'il va devant. »³ 10780 - 10781 :

Li uns des chevaucheurs va le roi saluant.

⁴ Et si perdrez vos fiez.

Et en seront destruit et leur ¹ appartenant.
 Et de ce qu'il ont fait nous en sommes dolant ;
 10810 Car il ne l'ont pas fait par le nostre commant. »
 Ainsi disoit la lettre dont je vous vois comptant ;
 Et quant li rois l'oy, si mua son samblant,
 Piteusement en prist à muer son samblant ²,
 Qui mout bien l'aperceut le nobile Bertrant ;
 10815 Dont dit au roy Henry haultement en oiant :
 « Sire, j'ai bien oy ce mandement pesant.
 Se li princes ³ va de Bordeaux menaçant,
 Pour ce n'est-il pas ci : ains qu'il soit ci avant,
 Porroit-il bien avoir encontre si pesant
 10820 Que trop mieulx li venist qu'il fust en Oriant ⁴.
 Homs qui est menaciez de fort et de poissant ⁵,
 Si pleure pour menace il ressamble l'enfant.
 S'il est fort et nous fort, nous irons au devant ;
 Et li Dieux de bataille qui voist lui deffendant ⁶,
 10825 Et fortune et éur qui sont ⁷ l'omme garant,
 Se estre veult pour nous et estre fortunant,
 Ainsi porrons avoir honnour au remanant.
 On voit à chief de fois .i. riche homme poissant
 Quant orgueil li fait faire son gré en orgueillant,
 10830 A la fois l'ont perdu li riche outrecuidant :
 Là où le chevaux chiet, on le voit escorchant.
 Maudis soit-il de Dieu qui s'en va esmaiant !
 Si sont avec lui .c. mile combatant,
 Et nous sommes .xx. mile devant eulx en estant ⁸,
 10835 Se Dieux nous veult aidier et bons drois tout avant ⁹,
 Jà pié ne s'en ira d'Espagne départant.

¹ tous vo.² 10813-10814 :
 Piteusement en prist à regarder Bertrant,
 Qui moult est dolent et lui va ennoiant.
³ nous. — ⁴ Abillant.⁵ 10821 :

« Homs qui est menestrez et est fors et puisant. »

⁶ qui voit le deffendant.⁷ font. — ⁸ en oyant.⁹ et no droit ensuivant.

Soions preux et hardi, alons nous confortant :
Car qui a bon harnois, tous jours va-il avant. »

Yvon de Cavrelay, quant oy la raison
10840 Que li princes de Gales manda les compaignon,
Venus est à Bertran qui estoit hardis homs :
« Ay, sire! dit-il, fault-il que départons!
Par bonne compaignie ensamble esté avons
Et loialement régné ainsi comme preudons;
10845 Du vostre à no voloir tousjours éu avons,
C'onques en tous nos fais n'avons éu tençons ¹;
Et s'avons conquestez des avoirs et des dons,
Onques n'en fu de vous demandée parçons
Ne pour avoir conquis ne pour prendre prisons,
10850 Pour donner soudoiers, pour partir raençons,
Et je sai bien de vrai, et ainsi le pençons;
Que j'ai plus recéu que nous ne le cuidons ².
Or est li tamps venus que nous départirons;
Si vous pri, beaux doulz sire, qu'ensamble nous comptons,
10855 Et s'à sorre vous ay, nous le vous renderons ³,
Ou sus nostre signet le vous assignerons. »
— « Sire, ce dit Bertran, ce n'est ci c'uns sermons;
Car onques ne pensai à ses ⁴ questions;
Je ne sai que ce monte, point visé n'i avons;
10860 Ne sai se me devez ou se nous vous devons:
Or soit tout quite quite ⁵, puisque nous départons;
Mais se de ci endroit l'un à l'autre acréons ⁶,
De ces nouvelles debtes adonques escriprons.
N'i a que du bien faire, et si le veult raisons

¹ 10846 - 10847 :

- Onques à tous noz fais et à tous noz entencions,
Des avoirs conquestez et des autres riches dons. »

² 10852 :

- Que plus avons receu que vous, nous le cuidons. »

³ 10855 - 10856 :

- Et s'à souldre vous ay, volentiers le rendrons,
Ou soubz nostre signet vous en assignerons. »

⁴ telles.

⁵ Or soions quite et quite.

⁶ adréçons.

10863 Que vous servez vo maistre, ce doit faire prodons.
 Bonne amour fist l'accort, et la dépersons ¹
 Sera tout par amour et ainsi le volons;
 Mais j'en sui moult dolaus, c'est la conclusions;
 Mais puis qu'estre le fault, à Dieu vous commandons. »
 10870 Lors le baise au partir et tous les compaignons.

La départie fu hideuse ²; au désevrer
 Li rois Henris a pris doucement à parler :
 « A, beaux seigneurs! dit-il, il vous en faut aler
 Pour le prince de Gales aidier et conforter
 10875 A l'encontre de moi, dont il me doit peser;
 Qu'il est encontre moi, ne le puis amender.
 Vous m'avez bien servi, dont je vous doi amer,
 Et je vous paierai très bien au décevrer. »
 Or, joiaux et argent lor a fait présenter;
 10880 Huon de Cavrelay laissa trestout ester,
 Et li dit : « Nobles rois, sur Dieu vous veil jurer,
 Pour l'amour de Bertran dont bien me doi loer
 .I. seul denier n'arai qui me puist profiter,
 Et se j'aime Bertran, droit le veult accorder.
 10885 Vous le savez de vrai, ne poons contrester;
 Et le jour que je deux o Bertran demourer
 Je li dia et promis et li volz créanter
 Que bonne compaignie porroit en moi trouver
 Tant que li gentilz princes n'aroit guerre à mener ³.
 10890 Or li plait ceste guerre ⁴, si nous fault décevrer;
 Pour tant di au partir : or, vous veilliez garder
 A l'encontre de nous et sans vous afier;
 Car nous ne vous poons garantir ne tenser,
 Que se seroit pour nous du tout deshonnerer ⁵. »

¹ départisons. — ² piteuse.

⁴ grâce.

³ n'auroit que besongner.

⁵ 10894 :

« Car ce seroit pour nous hennir et vergonder. »

10895 Et dit li rois Henris : « Dieux, qui fist ciel et mer ¹,
 Est bien fors et poissans pour nostre droit garder,
 O la paine que je y voudray ajouster.
 Puis que je voi Bertran avec moi demourer,
 Il ne me samble pas c'on me puisse grever. »

10900 Ainsi se départi celle chevalerie :
 Espagne ont par accort à celui jour laissie;
 Vers Bordeaux s'en alèrent, une terre garnie,
 Et Henry demoura avec sa compaignie ² :
 C'est Bertran du Guesclin, là où forment se fie,
 10905 Li Besgues de Vilaines qui fu de bonne vie,
 Et li bons mareschaux à la chièr hardie,
 Olivier de Manny, celui ne failli mie,
 Et si frère ensemment li tindrent compaignie;
 Si fu li contes d'Aisnes ³ d'Arragonne l'antie,
 10910 Et Guillaume Boistel y fu à celle fie,
 Guillaume de Lonnoy, Guichart de Normendie,
 Et d'autres Espaignolz et bonne gent hardie.
 Et dit li rois Henris : « Beaux seigneur, je vous prie
 Que vous me conseilliez; car j'ai mestier d'aye;
 10915 Li princes des Galois fièrement me défie.
 Onques tel assamblé ne mieulx appareillie
 N'entra dedens Espagne puis qu'elle fu gaignie ⁴
 Par le roy Charlemaine dont l'ame soit saintie,
 Qui en Espagne vint à si grande maistrie
 10920 Que Dieux y fist pour lui miracles à sa vie.
 Or nous soit Dieux aidans et la Vierge Marie;
 Ausi très vraiment li miens cuers li supplie
 Que je suis menaciez d'orgueilleuse partie.
 Li rois Pietres premiers a nostre loy guerpie

¹ 10895-10899 :

Lors dist le roi Henry : « Dieu nous vueille
 sauver ! »

² baronie. — ³ d'Aure.

⁴ garnie.

- 10925 Et sa bonne moullier si fu par lui murdrie;
 Et li princes de Gales, qui pour lui me défié,
 Est li plus orgueilleux qu'au jour d'ui soit en vie,
 Et qui plus a grevé la noble seignourie
 Du noble roy de France lequel Dieux bénécie. »
- 10930 Dit Bertran du Guesclin : « Je vous acertefie
 Que se li Espaignol qui sont de vo partie
 Vous voloient aidier sans nulle tricherie,
 Ausi bien que François là où mes corps s'afie,
 Ne donroie du prince qui fait grant aatie
- 10935 Se bien très petit non, selon mon estudie.
 Mais je vous pri, pour Dieu qui tout a en baillie,
 Ne vous fiez pas trop en la vostre ost bennie ¹;
 Car je me doubte trop qu'il n'i ait couardie. »
 Et dit li rois Henris : « Par la Vierge Marie!
- 10940 Je ne puis pas savoir lor sens ne lor folie;
 Car se qui est ou cuer, homme ne le dit mie.
- « Ha! dit li rois Henris, par Dieu, seigneur baron,
 On ne congnoit les faulx par lor fausse raison :
 La fauscté de l'omme à l'euvre ² congnoist-on;
 10945 Car li bel parler dit à la fois ne sont bon.
 De tel marrien qu'ai me fault faire maison. »
 — « C'est vray, ce dit Bertran; or faites à bandon,
 Et viengnent avec nous entour et environ
 A pié et à cheval toute gent de façon,
 10950 Arbalestriers, archiers et sans arrestison
 Viengnent tuit après nous contre le roy Pieron. »
 Adont y sont venu en noble establiçon
 De Sébile la grant, et de là environ,
 Sont venus .xxx. mil tuit légier champion ³
 10955 As dars et as escus et fier comme lyon.

¹ banie. — ² en l'eure.

³ 10954 :
 Lui sont venu .xxi.^e, tuit lige compaignon.

De la cité de Burs .x. .m. en amèn'-on;
 N'i demoure Espagnol jusques en Arragon;
 De Sarragoce ausi et de Toulette en son,
 A pié et à cheval, à targe et à blason,
 10960 A banière drécie, à lance et à pennon
 Furent .lx. .m. et plus celle saison.
 Noble sont li charroi, grant est la garnison;
 A tentes et à trez et à maint pavillon
 Et à belle ordenance et fier comme lyon,
 10965 Vindrent li Espagnol dont je fais mencion,
 En monstrant bonne chièr à guise de griffon,
 Pour secourir Henry contre le roy Pieron,
 Qui trestuit li faillirent quant il en ot besoing ¹.
 Grande ² fu l'assamblée en celle région;
 10970 Li Besgues de Vilaines, .i. chevalier de non,
 Pour la bonté de lui, si con dit la chançon,
 Et pour tant l'avan-garde ce jour li bailla-on.
 Li mareschaux d'Espagne qui cuer ot de lyon
 La .ii.^e bataille mena en sa parçon,
 10975 Si fu li contes d'Aisne qui cuer ot de lyon ³.

Seigneur, en l'assemblée y ot moult fière gent.
 Bien furent Espagnol .xx. mil certainement
 A chevaux descouvers bien et souffisamment,
 Et .xx. mil Gènevois qui lancent roidement
 10980 Et .xxx. mil à pié armé moult fièrement:
 .lx. mil furent à cest assablement
 Pour le prince de Gales, qui venoit fièrement,
 Qui .xxii. ⁴ mil hommes amenoit proprement,
 A chevaux bien armez ⁵ assez déuement.
 10985 De la clarté des armes li solauz en resplent,
 Et sambloient tuit angelz venant du firmament.

¹ besong. — ² Mandé.⁴ .xvii.^m³ 10975:

Si fu le conte d'Aure qui estoit d'Arragon.

⁵ A chevaux fervestis.

- Onques nulz homs ne vit plus noble assablement ¹,
 Ne mena en son ost .i. tel estorement
 Que li princes mena, on le scet vraiment;
 10990 Car li ducs de Lencloistre où tant ot hardement,
 Et le castal de Buef y estoit ensement;
 Li contes d'Ermignac où tant ot d'essiant,
 Et Jehan de Chando, cilz n'i failli noient,
 Li sires de Pommiers Aymerion l'agent,
 10995 De Feleton y fu Guillaume proprement:
 L'avant-garde menoit en son gouvernement.
 Li princes chevauchoit ² moult orgueilleusement
 Et dam Pietres lez li, qui s'esjoy forment
 Du secours qui menoit o lui si largement;
 11000 A soy-méismes dit: « Se je puis nullement
 Tenir le faux bastart, j'ai à Dieu en couvent
 Traîner le ferai et encroer au vent,
 Et Bertran du Guesclin, et Arnoul d'Odrehan,
 Le Besgue de Vilaines qui m'a grevé forment,
 11005 Olivier de Manny que je hé durement,
 Et ses frères aussi qui me monstrent la dent;
 Et les bourgeois aussi receveront tourment ³,
 Qui se sont assenti à son coronnement;
 Et tous ceulx de Sébile aront lor paiement
 11010 Qui rendirent Henri la ville fausement;
 Et tuit cilz de Toulette aront condampnement
 Et lor ferai soffrir du meschié largement. »
 Ainsi disoit dam Pietres; il dit vrai bonnement,
 Ainsi con vous orrez assez prochainement.
- 11015 Seigneur, or escoutez, franche gent honnerée,
 Et je vous compterai d'une fière asssemblée
 Qui orgueilleuse fu et moult desmesurée;

¹ Onques roys Alixandre qui régna noblement.

² se vanloit.

³ 11007 :

Et les bourgeois de Burge en recevront tourment.

Puis le tamps Alixandre ¹ ne fu telle asssemblée :
 .xvii. mil furent, c'est vérité prouvée,
 11020 Voire tous à cheval, de gent bien adoubée ²;
 .v. ³ hommes de pié, de gent bien estofée,
 Archier, arbalestrier et gent de renommée.
 Ceulx qui orent cheval et très-bonne montée
 De fer furent couvert de ci jusqu'à la prée;
 11025 N'i ot celui qui n'ait bonne lance acérée
 Et l'escu à son col et au costé l'espée.
 Onques on ne vit gent si très bien ordonnée;
 Tante, banière y ot de soie bien ouvrée,
 Et tant riche pennon, toute lance drécée;
 11030 Li charrois qui venoit au champs dessus la prée,
 Li cher et li sommier, par mont et par vallée :
 De .iii. lieues et plus avoit li ost durée.
 Et li princes de Gales, qui la chière ot membrée,
 Envoia par devant en Navarre la lée,
 11035 A cellui de Navarre prier sans demourée ³
 Que la voie li fust par son pais livrée
 Pour aler en Espagne commencer la merlée.
 Et li rois de Navarre ot la chose accordée;
 De Navarre lor fist abandonner l'entrée,
 11040 Et commanda sa gent à icelle journée
 Que li ost qui venoit ne fu point empirée
 Et que pour lor argent ne fust chose vée.
 Mais je vous di, pour vray, que cilz de la contrée
 Orent si la vitaille mucie et défermée
 11045 Et jusques en ès fors mucie et déportée ⁴,
 Es bois et ès forès et en mainte ramée;

¹ Karlon.² 11020 - 11029 :

Tuit au prince de Guelles, de par lui aînée,
 Les chevaux tous couvers deuy jusques la prée;
 Chascun d'eulx si avoit bonne lance acérée
 Et l'escu à son col et au costé l'espée.
 Onques on ne vit gent si très-bien ordonnée;

Mainte banière y ot de soie bien ouvrée,
 Et tant riche baron forte lance levée.

³ 11035 :

Au roy de Navarre prier de randonnée.

⁴ 11045 - 11046 :

Et ès forests mise, destornée et portée.

Et ne trouvoit adont farine buletée,
 Ne de vin, ne de pain, char fresche ne salée,
 Tant que li ost du prince en fu moult affamée.
 11050 Ainsi par le pais est ceste gent passée ¹;
 A si grande poissance venue et atrainée
 Que ne le vous diroit personne qui soit née.

 Moult fu grande li os au prince des Galois;
 Trompes et chalemies et cors sarrazzinois
 11055 I péust-on oïr; grans y fu li effroiz,
 Belle y fu la compaignie de ceulx des Gennevois ²;
 Et de ceulx d'Armignac et du conté de Foiz,
 Poitevins et Gascoms avec les Engloiz.
 Là péust-on véoir banières à ³ orfrois,
 11060 Enseignes et pennons, mules et palefrois,
 Et les chevaux couvers jusques au sablonnois.
 .xvii. mile furent armez sur lor courrois,
 Sans les arbalestriers qui furent Gennevoix ⁴,
 Et sans les bons archiers, Engloiz et Escosoix,
 11065 Qui bien furent .v. .m., ce tesmongne la voiz.
 Chargié sont li sommier, ausi sont li harnoiz;
 A chars et à charrettes amainent à exploits ⁵
 Tentes et pavillons et riches ars turquois,
 Bombardes, ars à tour, espées et espois.
 11070 Tel conroi ne mena Alixandres li rois,
 Charlemaine, Artus ne li ducs Godefrois,
 Non. Pour faire bataille et bohours et tornois,
 Trestoute gent d'eslite, sans sergent ne bourjois;
 Ce n'estoient pas gent pour eulx tenir tous coiz,
 11075 Mais pour tenir bataille tous tamps sans estre frois ⁶;
 N'i a celui ne sache de bataille les plois.

¹ 11050 :

Ainsi fu celle gent parmi les landes passée.

² des Guennois. — ³ et.⁴ Genevois. — ⁵ enmainent les conrois.⁶ 11075 - 11076 :Mès pour tenir bataille estoient tous tamps prests;
N'y a celui ne sache de batailles les plais.

La famine les prist ou païs navarrois ¹ :
 Par les terres s'en vont cueillant fèves et pois.
 Qui du noble Bertran eüst créu la vois ,
 11080 Il n'en fust retourné jà pié en Bordelois.

Or chevauche li os Espaigne aprochant :
 Guillaume Feleton en aloit tout devant ,
 O lui .v.^e Engloiz hardi et combatant ;
 La proie ont eslevée, le païs vont fustant ².
 11085 Le roy Henry d'Espaigne aloit fort aprochant ;
 .lx. mil et plus Espaignoz va menant ,
 .xx. mil Gennevoix qui vont de dars lançant ³,
 .x. mil chevaliers, escuiers et sergent ,
 Dont chascun ot cheval couvert ⁴ de jazerant ,
 11090 Leurs escus à lor cos qui vont resplendissant
 Et les lances ès poins dont li fer sont trenchant ;
 Les banières aloient contre vent ventelant ,
 Et les riches pennons qui vont amont montant ⁵ :
 Il estoient bien gent, s'il fussent souffisant ,
 11095 Pour conquerre le monde jusques en Oriant.
 Li Besgues de Vilaines en appela Bertran :
 « Sire, dit-il, voi-ci une gent souffisant ;
 Jà li princes de Galés n'ara à nous garant. »
 — « Sire, ce dit Bertran, je vous jur et créant
 11100 Que li cuers de mon ventre me va signifiant
 Qu'ausi tost qu'il verront la banière levant
 De dam Pietre le roy et du prince vaillant ,
 Vous verrez avenir qu'il s'en iront fuiant.
 Je ne me fie en eulx nès qu'en oysel volant ;
 11105 Et si vous jure Dieu le père, roy amant ,
 Que j'ameroie mieulx, je le vous acréant ,

¹ maléois.

² 11084 :

La proie ont levée, le païs est suseant.

³ 11087 - 11088 :

.xx.^e Genevois y ot qui dedens vont treant .

Et .x.^e archiers, qu'escuiers que sergent.

⁴ ouvers. — ⁵ qu'il vont en l'air monstrant.

- Qu'en la bataille fusse pris trestout maintenant
 Que li rois y fust pris c'on va Henry uomment;
 Car s'il i estoit pris, je sai à essiant
 11110 Que Pietres le feroit morir incontinant
 Con le plus fol traître et le plus recreant
 Qui onques fust au monde ne derrier ne devant;
 Et se g'estoie pris, j'aroie aucun garant,
 Par or et par argent c'on m'iroit accordant. »
 11115 A icelle parole que je vous vois comptant,
 Et vous .i. chevauteur qui venoit chevauchant;
 Venus est à Bertran et au Besgue vaillant,
 Et au bon mareschal et à Gui le Normant,
 A Guillaume Boistel, .i. chevalier poissant,
 11120 Et à pluseurs François qui furent là estant.
 « Seigneur, dit li vallés, je vous jur et créant,
 Je vien de l'ost au prince depuis soleil levant;
 Mais je vous jure Dieu le père tout poissant
 C'on ne vit telle gent, ne de si fier samblant,
 11125 Ne si bien ordonné, ne si bien combatant.
 Mais il n'ont que mengier et jeunent li auquant;
 Car par trestout Navarre ilz n'ont trouvé noient. »
 — « Et qui fait l'avan-garde, amis? » ce dit Bertran.
 « I la fait Feleton, qui vient trestout devant;
 11130 Ne sont que .v. lances, le pais vont fustant. »
 — « Or va, ce dit Bertran, et n'arreste noiant
 Et me saches à dire, pour Dieu te le demant ¹,
 Où ilz iront demain ne seront chevauchant;
 Car tu nous trouveras à Nadres ci devant ². »
 11135 Et cilz a respondu : « Je ferai vo commant. »
 Des François se départ et si les va laissant;
 Et li os celle nuit dont je vous sui parlant
 S'en sont venu à Nadres, là se vont arrestant,

¹ 11132-11133:

- Et saches où ilz iroent en chevauchant. -

² droit à Nadres le grant.

Et dedens et dehors s'alèrent tuit logant.
 11140 Là vont li Espagnol mainte loge estorant ¹,
 Tentes et pavillons sont sur les champs dréçant.
 Tant y avoit de gent, par le mien essiant,
 Couvert en sont trestuit ² li mont et li pendant,
 .xx. mile Genevois sur genès chevauchant,
 11145 Qui portoient les dars de coi on va lançant.
 N'est homs, si les véist comment se vont portant,
 Qui n'eüst d'eulx prour à véoir le samblant :
 Bien sambloit qu'il déüssent confondre le soudant,
 Et les .iii. lois à une ajouster par bobant.
 11150 Ilz prennent le país et vont avironnant.
 Li Besgues de Vilaines se loga tout devant
 Avec l'amiral et Guichart le Normant,
 Et le bon mareschal c'on nomme d'Odrehan.
 La nuit gaitèrent l'ost à maint brandon ardent
 11155 De ci jusqu'au matin après l'aube esclairant ³,
 Et li princes de Gales à son puepple poissant
 Venoit moult fièrement banière ventelant;
 Cellui de Feleton Guillaume le vaillant
 Aloit moult fièrement l'avan-garde menant,
 11160 Pour acueillir la proie va le país courant :
 Poi de vitaille avoient en l'ost tuit li plus grant.

Or furent en Espagne les .iii. ⁴ os dont je di,
 Li .i. bien près de l'autre, à guise d'ennemi;
 Pour vitaille querir sont Engloiz départi,
 11165 Et vont par la contrée, comme lou esbahi.
 Guillaume Feleton, .i. chevalier hardi,
 A .v. ⁵ hommes d'armes armé et ferversti,
 Va la proie acueillant vaches, brebis ausi;
 Mais le país trouva malement desgarni.
 11170 A Bertran de Guesclin le compta et géhi

¹ escoutant. — ² li val.

³ que l'aube fu crevant. — ⁴ .ii.

.i. chevauteur qui ot son affaire choisi ;
 Et quant Bertran le sceut que cilz couroit ainsi,
 Il en fu moult joians; car forment l'enhay :
 De mortel traison à Paris le sieuy;
 11175 Mais Bertran à ce tamps moult bien se défendi.
 Quant là venue sceut et où il s'embati,
 Le mareschal de France appela sans détri
 Avec le conte d'Aisne et puis lor dit ainsi :
 « Seigneur, ce dit Bertran, venez avec mi;
 11180 Au plus privéement soiommes ¹ départi
 Que faire le porrons, ainsi je le vous pri :
 Aler veil assaillir mon mortel anemi
 Qui maine l'avan-garde, ainsi con j'ai oy;
 Le pais va forrant : aler veil contre lui.
 11185 Li Engloiz ont grant fain, il seront desconfi. »
 Dit Arnoul d'Odrehan : « Le pain lor est failli;
 Se nostre consail veult croire le roy Henry,
 Tuit y morront Engloiz et sans estre assailli. »

Bertran de Guesclin ne s'i volt arrester :
 11190 Sa bataille conduit, qu'il sceut moult bien mener;
 Banières et pennons fist à terre cliner,
 Lances, glaives et dars fist à terre porter :
 Selon .i. bois a fait toute sa gent aler,
 Afin c'on ne le puist congnoistre n'aviser;
 11195 Et a fait ses coreurs chevaucher et aler
 Pour savoir auquel lez on puist Engloiz trouver.
 Veu ont une ville c'on fait Reze nommer ²,
 Là où ilz ont veu moult de feus alumer
 Pour cuire les viandes et le pain ordonner;
 11200 Et virent sur les champs les Engloiz traverser,
 Et la ville aprochier et charrettes mener,
 Chevaux, sommiers, mules pour viande porter,

¹ soions-nous.

² 11197 :

Il y ot une ville où ilz vont regarder.

D'une montaigne virent bannières avaler.
 Li .i. des chevaucheurs qu'engloiz savoit parler
 11205 Se bounta dedens l'ost et oy deviser
 Que c'estoit Feleton qui venoit de forrer
 Et qui faisoit vers l'ost la vitaille amener,
 Vaches, brebis, pourceaux qu'il ot fait assamblar,
 Plus de .iii. m. bestes pour Engloiz conforter.
 11210 Dont vint le chevaucheur et laissa l'ost ester,
 Tout par mi l'ost s'en vint ¹ et prist à trespasser.
 Dedens une valée ala Bertran trouver;
 Et quant il a véu, si li dit haut et cler :
 « Sire, dit-il à lui, pensez de vous haster,
 11215 Venez-en avec moi; je vous ferai trouver
 Guillaume Feleton et à lui assamblar. »
 Et Bertran li a dit : « Ce fait à créanter. »
 Sans trompettes bondir, sans instrumens trouver ²,
 Se volt li bers Bertran partir et dessevrer;
 11220 Par devant ³ .i. bosquet fist sa gent arrouster,
 Et les mist en .iii. lieux pour les premiers monstrar.

Ainsis a mis Bertran en .iii. lieux la soie *gent* ⁴.
 Guillaume Feleton et trestoute sa gent
 Forroient le pais avironnéement.
 11225 Si coureur li ont dit sans nul arrestement :
 « Sire, font li coureur, chevauchons liement;
 Voi-ci une bataille d'Espaignos vraiment
 Qui viennent chevauchant sur les champs simplement. »
 — « Seigneur, dit Feleton, dittes, sont-il granment? »
 11230 — « Il ont autant que nous ⁵, selon mon essiant. »
 Et Guillaume lui dit : « Je ne fuirai noiant.
 Se ce sont Espaignol d'Espaigne droitement,

¹ Parmi un bois revint.

² corner. — ³ Par derrière.

⁴ 11222 :

Ainsi se mist Bertran en trois lieux sagement.

⁵ Bien sont autant que nous.

Je ne les doubte riens : po ont de hardement ;
 Mais ce se sont François, ce seroit autrement ;
 11235 Car Bertran y seroit qui tant ot hardement,
 De moi ne prenderoit ne or fin ne argent ;
 Car il me het à mort, il a jà longuement.

« Vassaulx, dit Feleton, chevauchiez à bandon,
 Et me sachiez à dire sans point d'arrestison
 11240 Se se sont Espagnol, François ou Bourguignon ;
 Et se Bertran y est, demandés de son non,
 Et si veulent avoir bataille ne tenson. »
 Celui a respondu : « A vo division. »
 Il brocha le cheval à coite d'esperon,
 11245 Et s'en vint chevauchant drécant son esperon¹,
 Jusques à nostre gent est venus de randon.
 Li contes d'Aisnes² vit venir le compaignon ;
 Issus est de la route en brochant l'arragon,
 Au chevauteur s'en vint et li dit à haut son :
 11250 « Sire, qui estes-vous ? se Dieux vous doint pardon ! »
 Et cilz a respondu : « Guillaume Feleton »
 Et ses frères Jehans et li autre baron
 M'envoient devers vous pour savoir vostre non. »
 Et cilz a respondu : « N'en ferai celoison :
 11255 Je sui li contes d'Aisne qui siet en Arragon
 Et se sont Espagnol qui sont mi compaignon. »
 — « Or dittes, dit celui, se ce vous samble bon,
 Se Bertran de Guesclin qui cuer a de lyon
 Est si avec vous, n'en faites celoison. »
 11260 — « Neunil, ce dit li contes, je n'i compte .i. ongnon³.
 Ne saroit-on sans lui oultrer une tençon ?
 Nous sommes Espagnol, pour vrai le vous dison,
 Qui querrons la tençon ; se Dieu plait, nous l'aron

¹ chapperon.² d'Aure.³ 11260 - 11263 :« Neunil, dist li contes, soy que doy Saint-Symon !
 Nous sommes Espagnol qui querrons la tençon. »

Encontre les Engloiz à force et à bandon. »

11265 — « Et vous l'arez, dit-il, à bien courte raison ¹ :
Je vous vois amener Guillaume Feleton. »

A icelle parole c'est celui dessevez;

Et Bertran du Guesclin avec ses privez

Se tenoit enbuschiez et o lui gent assez;

11270 .i. escuier li vient qui estoit bien montez :

« Sire Bertran, dit-il, tout quoi ci vous tenez,

Car voici Feleton qui vient tous ordonnez.

Li contes d'Aïnes c'est moult très bien avisez,

Son chevaucheur a dit que vous estes remez ²

11275 Avec le roi Henri qui tant est naturez.

Il cuide estre de vous moult bien asséurez. »

Dit Bertran du Guesclin ³ : « Par Dieu qui fu penez!

Je li voldrai monstrier comment je sui nommez. »

A icelle parole que vous oy avez,

11280 A tant et vous ⁴ Guillaumes qui bien fu apresterz;

A .v.^e lances vint con chevalier loez,

Les escus à lor colz, et les pennons levez,

Et les lances ès poins à bons dars assérez;

En conroy chevauchent noblement adoubez.

11285 Quant vint à l'aprochier, et les vous ⁵ desmontez :

A pié sont descendus les escus acolez.

Espaignol d'a[u]tre part si con lyons crétez.

Les trompettes sonnèrent, lors est li sons ⁶ levez;

A l'aprochier se fièrent ainsi con gent dervez ⁷,

11290 Des lances qui sont droites se sont grans cops donnez.

Mais chascune parti se tenoit si serrez

Que li .i. ne puet estre par dedens l'autre entrez.

Fière fu l'envaye à ce commencement :

¹ en bien courte saison.

— ² armez.

⁴ es vous.

— ⁵ es les vous.

³ Dist li dux de Claiuin.

⁶ cris.

— ⁷ desvées.

Des lances et des glaives se lancent fièrement,
 11295 Les escus ont fauscez et parcez fièrement¹;
 Mais tant se tiennent clos avironnéement
 Qu'il ne pueent entrer ne rompre nullement.
 Mais voi-ci qui les fist dérompre laidement²;
 Car Bertran du Guesclin et le mareschal gent
 11300 Leur vindrent de costé chevauchant fièrement;
 Jusques en la bataille n'i fist arrestement,
 Et Guesclin! vont criant en lor voix haultement.
 Entre Engloiz se sont férus par tel couvent
 Qui les ont dépéciez et rompus tellement
 11305 Que sur les champs se sont mis à fuite briefment;
 Mais Bertran du Guesclin, querant moult sagement,
 A trouvé Feleton, si li dit haultement :
 « A, Guillaume! dit-il, tu morras vraiment! »
 De sa lance le vint hurter si fermement
 11310 Qu'à terre l'abati sur l'erbe verdoiant.
 Cil qui vindrent à pié y vindrent en présent³:
 D'espées et d'espois ot des plaies bien cent;
 .iiii.^m chevaliers armez souffisamment
 I ot ce jour occis à ce commencement,
 11315 Et tout mort ou navré et prison ensement.
 Li page et li cheval s'en fuient asprement,
 Jusques à l'ost du prince n'i font arrestement;
 Il ont esté mené⁴ jusqu'à son logement,
 Où li ducs de Lenclouestre estoit du cuer dolant,
 11320 Et celui d'Ermignac où tant ot d'essiant,
 Et Jehan de Chando au fier contenement,
 Et le castal de Buef où tant ot hardement,
 Huon de Cavrelay et des autres granment :
 « Sà, dit .i. escuier, il nous va malement

¹ 11295 :

Leurs escus ont perciez et troez moult laidement.

² dépécier durement.³ 11311 - 11312 :Ceux qui furent en pié y viarent en présent,
 D'espées et d'espois li lancent plus de cent.⁴ chacié.

- 11325 Car Bertran du Guesclin, qui le corps Dieu gravent ¹ !
 Si nous a espié à cest adjournement,
 Nostre proie arrestée et tué nostre gent ².
 Feleton est occis et trestuit si parent;
 Ne nous est demouré ³ ne vache ne jument. »
- 11330 Quant li princes l'oy, s'en ot le cuer dolant,
 Et dam Pietre li rois s'esmaia grandement :
 « Ay, Bertran ! dist-il, le corps Dieu te gravent !
 Par ton fait ay perdu le mien coronnement,
 Et si m'as estriné au jour d'ui pourement. »
- 11335 Li princes fu dolant, s'ot moult la chièrre irée :
 « Que ferons-nous, dit-il, franche gent honnerée ? »
 Dit li quens d'Ermignac : « Je dirai ma penscée ⁴;
 Sire prince, dit-il, oez bien ma penscée :
 Nous avons si endroit si grant ost amenée,
- 11340 Telle ne fu piécà véue n'esgardée ⁵;
 Mais de tant vous va mal, elle est toute affamée ⁶;
 S'est la terre d'entour de tous biens esseulée
 Si con n'i puet trouver une pomme parée :
 Se nous demourons ci, par la Vierge honorée !
- 11345 Tous y morrons de fain ains la tierce journée.
 Ou il nous fault avoir de bataille journée,
 Ou il nous fault morir de fain, chose est prouvée ⁷.
 Faisons que nostre gent soit demain toute armée,
 Et si nous combatons comme gent ⁸ desraée;
- 11350 Car il vault mieulx assez de morir à l'espée

¹ 11325 :« Car Bertran de Claquin, qui le cuer a dolent
 Qu'il ne nous puet destruire à son talent. »² 11327 :

« Nostre proie a rescousse et toute nostre gent. »

³ N'en avons eschappé.⁴ Jà n'en ferai celtée.⁵ ne regardée.⁶ 11341 - 11342 :« Mès de tant vous vendra se elle estoit affamée,
 Soit la terre d'environ toute ensillié. »⁷ 11347 :

« Ou estre mors de fain, chacun gueulle baée. »

⁸ à la gent.

Qu'ainsi morir de fain comme beste dervée.
 Dist Jehan de Chaudu : « C'est vérité prouvé[e]. »
 — « Par foi ! dit le castal, bien me plait et agréé. »
 Là fu des haus seigneurs la besongne accordée.
 11355 Or dirai de Bertran à la chièr senée
 Qu'à Nades repaira, où l'ost fu séjournée¹.
 La proie qu'il avoit gaignie et conquestée
 Et les prisons ausi qu'il prindrent la journée
 Ramenèrent en l'ost ainsi qui lor agréé.
 11360 « A ! dit li rois Henris, voici bonne journée² ! »

Loians³ fu rois Henris li preux et li senez
 Quant les Engloiz choisi ensemment estrinez⁴.
 Ilz ont à lor prisons lor estas demandez
 De l'ost au riche prince, qui tant estoit loez ;
 11365 Et cil lor ont compté toutes les véritez,
 Et con li pueples est tellement affamez
 Que tuit muèrent de fain : faillis est pain et blez,
 Et li vins ensemment faillis est de tous lez ;
 Ne treuvent que mengier, li pals est gastez.
 11370 Adont parla Bertran, qui bien fu avisez :
 « Par Dieu ! frans rois d'Espagne, se croire me volez,
 Vous vendrez à honnour et si desconfirez,
 Saus batre ne férir, vos anemis mortelz ;
 Car je sai tout de vrai et que c'est véritez
 11375 Que li plus grans y est de famine aprestez⁵.
 Faisons devant nostre ost faire de bons fossez,
 Et trestuit li charroy soit devant nous menez :
 J'otroie que je soie de traïson retez⁶
 Se li princes ne c'est en fuiant retournez.
 11380 Et quant nous le verrons trestous desbaretez,
 Adont lor courons sus sur les chevaux montez ;

¹ la journée.² « Li Anglois si ont eu une male estrénée. »³ Joians.⁵ oppressez.— ⁴ atirez.— ⁶ prouvez.

Il n'i demoura piet qui ne soit attrapez ¹. »

Dit Bertran du Guesclin : « J'ai à Dieu en couvent
 Qu'il sont tous affamez, je le sai vraiment;
 11385 Et s'il nous courent sus si con dervée gent
 Ne pueent plus duré, car chascun a lo[n]c ² dent;
 Par rage de famine qui si fort les sousprent
 Voldront livrer bataille tost et incontinant,
 Et qui voldroit atendre .iii. jours tant seulement
 11390 Il s'en fuiront trestous sans nul arrestement
 Si con cerf fait le chien sans nul arrestement ³. »
 Et dit li contes d'Aïse : « Or, voy certainement
 C'on vous tient à hardi; mais c'est bien pour noient,
 Car vous avez paour, je le voy clèrement
 11395 Ou vous amez du roi bien poi l'avancement.
 I avons-nous éu l'estrine franchement ⁴
 De coi li autre sont esbahi durement?
 Qui croire me voldra, j'en dirai mon talent,
 Bataille liverrons bien et hardiement. »
 11400 Dit Bertran du Guesclin : « Par le mien serement!
 Se demain combatons, je vous di vraiment,
 Nous serons desconfi trestous entièrement,
 Et serai mors ou pris, par Dieu omnipotent!
 Grant meschief en vendra sur le roi et sa gent.
 11405 Mais pour tant que parlé en avez ensement,
 Et ainsi reprochié m'avez vilainement ⁵,
 Foy que je doi à Dieu qui fist le sacrement!
 Demain lor liverrons bataille fièrement ⁶

¹ 11382 :

Ja ne demoura pié qui en soit détrappez.

² long.

³ 11391 :

« Si con serf devant chien quant sa venne sent. »

⁴ 11396 :

« Car jà avons éu l'estrine si richement. »

⁵ 11406 :

« J'en seray reprouvé mauvais vilainement. »

⁶ 11408-11409 :

« Demain leur livreray bataille et content
 Et ferray le premier à mon commencement. »

- Et s'arai la bataille à mon commandement :
 11410 Là porra-on véoir de moi le bon talent,
 Ne se je sui traitres ne couars ensement. »
 Et dit li rois Henris : « Je ferai vo talent. »
 Dit Bertran du Guesclin : « Ne puet estre ensement ;
 Puisque j'en ai juré, je tenray mon couvent. »
- 11415 Seigneur, c'est vérité, de ce ne doubtez jà ;
 Qui lors éust créu Bertran qui bien parla ¹,
 Tout éussent conquis ceulz qui estoient là,
 Ne li princes ne fust mais retornez de çà.
 Celle nuit ² en son ost chascun eschargait
 11420 Juques ³ au lendemain que li aubes creva,
 Que parmi l'ost du prince chascun armer s'ala,
 Si qui fu délivré, la fain li aprocha ⁴.
 Mainte trompette adont contreval l'ost sonna ;
 Chascun pour lui combattre moult bien s'appareilla.
- 11425 La première bataille li princes ordonna,
 Et au duc de Lencloistre son frère la bailla ;
 .iiii. .x. hommes d'armes il lui abandonna,
 A chevaux tous couvers tout ainsi li livra,
 De ci jusques aux piés la couverture va ;
 11430 Il n'est lance ne dart qui riens y griève jà ⁵.
 Sur les champs devers Nadres li ducs les envoia,
 Dessus costé les mit et moult bien les renga,
 Et ot .v. archiers d'Engleterre de là ⁶.
 De traire fièrement chascun bien s'aficha ;
 11435 Chascun tenoit la lance et l'escu acola.
 .i. chevalier engloiz, où li ducs s'afia,

¹ 11416 :

Qui bien eust creu Bertran de ce qu'il conseilla.

² tellement. — ³ Jusques.⁴ 11422 :

Si qu'il fu devisez, la fain les oppressa.

⁵ 11430 :

Jà par lances et dars on ne les grevera.

⁶ 11433 :

.v. archiers y ot d'Anglois qu'il amena.

Cilz porta la banière qui bien haut l'esleva ,
 Pardessus une mule sa banière posa.
 Hue de Cavrelay avec le duc ala ;
 11440 D'Obecicourt Witasse y fu, n'en doubtez jà ¹ :
 Il estoit de Haynaut, mais il se maria
 Par le roy d'Engleterre qui fame ² li donna.
 Si fu Gautier Huet, que li ducs ³ moult ama,
 Avec Jehan d'Evreues, qui point ne failli là.
 11445 Thomas celui d'Ambonne ⁴ qui moult bien s'i porta,
 Et Secot et Cressèle; chascun s'i amonstra ⁵.
 Noble fu la bataille que li nobles ducs a;
 De la clarté des armes chascun ⁶ estincela :
 Plus bel ost que ce fu ne vit nulz homs piécà.
 11450 Chascun les Espaignos en son cuer menaça;
 S'il éussent béu du vin de par delà
 Poi éussent doubté Espaignol par deçà.
 Li ducs lor dit : « Seigneur, savez commen[t] il va ?
 Cilz qui au disner jà boire et mengier voldra,
 11455 Il fault qui le gaaigne ou que disner n'ara :
 Bouteliers, pennetiers demeurent par delà.
 Or y parra comment chascun s'i mettera;
 Car blasme ou honnour au jour d'ui nous vendra. »

Li princes amena le casta par son non ⁷ :
 11460 « Biaux cousins, dit li princes, oez m'entencion :
 La .ii.^e bataille arez en vo parçon,
 .iiii. .m. hommes d'armes en vostre establiçon ;
 Et garderez .i. aile par devers Arragon
 Pour combatre Espaignolz qui sont grant à foison.

¹ 11440 :

De Bettencourt y fu Nicole, n'en doubtez jà.

² terre. — ³ Bertran.⁴ d'Ambonne.⁵ 11446 :Robert Sercot ausi mie ne s'oublia,
Et Tresselle li preux; chascun bien s'i porta.⁶ li champs.⁷ 11459 :

Li princes appella le capital par son nom.

- 11365 Or avant, beaux cousin! au jour d'ui verra-on
 La proesce de vous et de vostre bon non.
 Jà avez-vous esté en mainte région,
 Batailles desconfites à loy de champion;
 De proesce et d'onnour, de grâce et de renon,
 11370 Poez bien resambler Rolant le nieps Charlon,
 Olivier de Vienne et Ogier ou Naymon.
 Cest hui pour mon honnour en dominacion,
 Tous li biens que j'ai fait en ma régnacon
 Ne vauldra au jour d'ui la monte d'un bouton,
 11375 Se ne me confortez à loy de champion. »
 — « Sire, dit le castal, n'en aiez souspeçon;
 Je ne doute Espaignol vaillant .i. esperon.
 Plus desire l'assaut et d'armes le bon non
 Qu'estre servis de vin, de pain ne de poisson.
 11380 J'ai le cuer desirant ¹ d'acomplir vostre bon. »
 — « Grant mercis! » dit li princes, qui cuer ot de lyon.
 Lors parti castal, n'i fist arrestison ²,
 A .iiii.^m chevaux couvers jusqu'au talon;
 Ains ne fu si bel ost puis le tamps Pharaon
 11385 Qui d'Égypte chassa l'Israel nacion.
 Là péussiez véoir moult noble establiçon,
 Banières ventelans et maint doré pennon;
 Les lances en lor poing et au col le blason,
 Les heaumes au chief plus luisant que laiton ³;
 11390 Et tiennent lor conroy ausi fort que grifon.
 Le castal ot o lui maint hardi compaignon;
 Cilz de Pommiers y fu c'on nomme Aymérion,
 Et li bons séneschaux de Bordeaux, ce dit-on,
 Et Garnier d'Amberoch ⁴ avec son frère Oton,
 11395 Et le conte vaillant c'on dit de Moleçon ⁵,

¹ rempli.² 11482 :

Lors parti le castal sans faire arrestison.

³ 11489 :

Les heaumes en leurs poing plus luisans que coton.

⁴ d'Aubecoste.— ⁵ de Montleson.

Et le conte de l'île avec lui maint baron ¹,
 Et le seigneur des Pons et Sandras d'Oridon,
 Celui de Mucident c'on appeloit Piéron,
 Et cilz d'Aristat c'on appeloit Faucon,
 11500 Et d'autres chevaliers et escuiers foison.
 La banière du castal fu levée en façon ²,
 De l'ost le roy Henry voit-on l'establiçon;
 Il a dit a Bertran : « Nostre anemi félon
 Se mettent en conroy à guise de baron ³. »
 11505 — « Sire, ce dit Bertran, à Dieu bénéïçon !
 Jhésu-Crist est lassus qui bien congnoist raison ;
 Nulz ne nous puet aidier ne grever se lui non. »

Engloiz et Guiennois s'ordonnent fièrement.
 Li princes appela Chando isnellement :
 11510 « Chando, se dit li princes, je me fie forment
 En vous ; car c'est raison, par le mien serement !
 Car vous avez servi mon père loialment
 Ens ès guerres de France et ailleurs ⁴ ensement,
 Et ausi avez nous bien et soufflisamment.
 11515 La tierce des batailles vous otroi liement,
 Car en vous a assez sens et entendement ;
 Et menrez la bataille bien efforcement :
 .iiii.^m en arez en vo démènement,
 Au derrier des autres, par itel couvenant ⁵
 11520 Que s'il y a personne avironnéement
 Qui recule des nos tant petit ⁶ seulement,
 Se li faites trenchier la teste vistement. »
 Dit Jehan de Chando : « J'en fais le sairement ! »

¹ 11496 - 11499 :

Et le conte de l'île qui ot maint bon baron,
 Et le seigneur de Pons qui est de grant renom,
 Celui de Mucident de noble estracion.

² 11501 :

La banière au castal fu de belle façon.

³ lyon. — ⁴ et ou pais.

⁵ 11519 :

Au derrière des autres les menez asprement.

⁶ .i. pié tant.

- Du prince se parti et sa bataille prent;
 11525 Celui de Partenay emmena fièrement
 Et .ii.^e chevaliers à esperons d'argent.
 Couvert sont li cheval jusqu'au pié justement.
 Là péussiez véoir .i. fier assablement,
 Tante riche banière qui balioit au vent,
 11530 Et tant riche pennon qui reluit clèrement;
 Et tante grosse lance de coi li fers resplent;
 Les escus acolez chevauchent fièrement
 La banière Chando drécèrent en présent :
 « Seigneur, ce dit Chando, je vous ai en couvent
 11535 Qu'au jour d'ui vous couvient labourer fermement
 Pour avoir à mengier et à boire ensement.
 Nous avons tout disné à cel adjournement;
 Conquerre nous couvient de l'autre vistement
 Ou nous irons couchier sans souper nullement. »
 11540 Là dit li .i. à l'autre : « Pléust au sacrement
 Que je éusse .i. hanap de vin tant seulement
 Et .iiii. morseaux sans plus de bon pain de froment,
 Et il m'éust cousté .c. mars de bon argent ¹ »
 De telz en y avoit .x. mil en ce couvent
 11545 Qui de telz souhaits faire avoient grant talent;
 Car ilz n'estoient pas en païs plainement
 Pour trouver riens de vert avironnéement.
 Ce fu le samedi de Pasques proprement
 Que devant Nadres fu le merveilleux content ².

 11550 D'icelle journée que je vous seignifie
 La veille de la Pasque c'on appelle Florie,
 Fu li princes de Gales avec sa baronnie
 Devant Nadres ès prez, à belle compaignie ³;

¹ .xx. mars de mon argent.

² 11548 - 11549 :

Car ce fu en la veille de Pasques droitement.

³ 11553 :

Devant Nadres la grant, en belle prairie.

- La .iiii.^e bataille à la journée guie ¹;
 11555 Li contes d'Armignac à la barbe florie,
 Et ses nieps de Labret fu en sa compaignie,
 Li quens de Pennebrot à la chièr hardie;
 Et y furent .v. c. ² à ycelle envaie,
 A chevaux tous couvers d'acier ³ qui reflambie,
 11560 Et d'une maille onnice, trop mieulx que ne vous die.
 La banière du prince estoit en haut drécie,
 De France et d'Engleterre la portoit enseignie;
 Li prince des Galois ne s'i arresta mie,
 Ains va de renc en renc et ses gens remercie
 11565 Et leur dit : « Bonne gent, savez que je vous prie,
 En l'onneur de Jhésu qui tout a en baillie,
 Que vous recovrez cuer et manière adrécie,
 Et me veilliez aidier sans point de tricherie.
 Vous avez hui pour moi grande paine enchargie;
 11570 Mais c'elle pooit estre au jour d'ui envaie ⁴,
 A tous jours en seroie en haute seignourie
 Plus que nulz homs qui soit en ceste mortel vie;
 Et si vous pri trestous par bonne druerie
 Qu'as Espaignolz ne soit raençon baillie ⁵,
 11575 Tant soit fort ne poissant ne de forte lignie;
 Mais prenez les François, s'il vous viennent en vie ⁶.
 Ce Bertran du Guesclin, pour Dieu! n'ociez mie,
 Car il est vaillans homs et plains de baronnie;
 Ne le bon mareschal, coi que vers nous folie,
 11580 C'est Arnoul d'Odrehan à la barbe florie;
 Il a esté très bons tous les jours de sa vie,
 Vers son maistre loiaux sans penser vilonnie :
 Cilz qui son maistre sert sans penser à folie

¹ eslie. — ² .vi.^m. — ³ d'or.

⁵ otroie.

⁴ 11570-11571 :

« Mais se elle poroit estre aujourd'ui emploie,
 A tous jours régneroit en haute seignorie. »

⁶ 11576 :

Mès prenez un François s'il vous vient à vie.

On le doit mieulx amer que mains ne fait s'amie ¹.

- 11585 « Seigneur, ce dit li princes, vostre fain oubliez :
La viande est à Nadres ² de coi vous soupperez.
Voi-ci Pietre le roi qui vous donra assez
Or et argent, joiaux et ce que vous voldrez. »
Adonc se resjoï tous li riches barnez.
- 11590 « Je ne sai, dit Chando li chevaliers loez,
Encor ne voy de là Espaignolz ordenez;
Je ne sai que ce doit qu'il ne sont arroustez :
Espoir qu'atendre veulent que solaus soit tornez ³. »
Son héraut appela, qui Chando fu nommez :
- 11595 « Va-t'en, dit-il, de là, ne soies arrestez,
Et si ⁴ à Bertran et as autres de lez
Si ne viennent de çà aux pennonceaux levez,
Ainsi qu'il appartient, dessus les champs armez,
Que nous lor courons sus environ de tous lez. »
- 11600 Et li héraux respont : « Si con vous commandez. »
Il broche le cheval qui bien estoit ferrez,
Oultre la Maladrie e[s]t li héraux passez ⁵;
Au lez par devers Nadres est li héraux alez;
Il a trouvé Henri d'Espaigne coronnez
- 11605 Avec le conte d'Aisne, d'Arragonne fu nez ⁶,
Et Bertran du Guesclin qui bien fu avisez,
Et le bon mareschal d'Odrehan appelez,
Li Besgues de Vilaines ne s'i fu obliez,
Et Guillaume Boistel qui là estoit remès,
- 11610 Et celui de Lannoy qui là fu appelez,
Le mareschal d'Espaigne qui tant fu redoubtez.

¹ 11584 :
- On le doit mieulx amer qu'amis ne doit amie. -

² La viande est au dars.

³ levez. — 4° di.

⁵ 11601-11603 :
Oultre la Maladure est li héraux passez :
Au lez par devers Nardres s'en est acheminéz.

⁶ 11605 :
Avec le conte d'Aure qui d'Arragon fu nez.

Adont a li héraux les barons appelez
 Et lor a dit : « Frans rois, envers moi entendez ;
 Et vous, nobles barons, dont je voi-ci assez ;
 11615 Et vous, sire Bertran : je sui ci arrivez ¹
 Pour vous dire .ii. mos qui tost seront nommez.
 Les seigneurs par delà ont les corps avisez
 Pour bataille livrer rengiez et ordenez.
 Je vous fais assavoir que se vous ne venez,
 11620 Ainsi qu'il appartient et que vous le savez,
 Que tost vous couront sus sans point estre arrestez.
 Je vous prie, seigneur, que vous vous délivrez,
 Car d'estre en ce país sui vraiment lassez ². »
 — « Héraux, ce dit Bertran, je croi que fain avez :
 11625 Qui bien m'éust créu vous fussiez affamez,
 Car je vous fais couvent c'on éust fais fossez ³
 Dont chascun de vous fust par delà demourez ;
 Mais certes c'est à tart, li jours en est passez.
 Vous n'avez que mengier, c'est fine véritéz :
 11630 Avis m'est que pour vous nous en gardons assez. »
 — « Sire, dit li héraux qui bien fu avisez,
 N'a celui en nostre ost, jà ne vous en doubtez,
 Qui jà bien tost n'éust mengiez .ii. oefs pelez. »

Quant Bertran a oy le héraut qui parla,
 11635 De ce qui li ot dit à rire commença ;
 Le vin fist apporter, à boire li donna,
 Et li héraux le but, bellement l'avala ⁴.
 « Amis, ce dit Bertran, or ne me celez jà :
 Que vaudroit bien se vin en vostre ost par delà? »

¹ 11615-11616 :

« Et vous, sire Bertran, qui estes cy armez :
 My seigneur par delà ont leurs corps aprestez. »

³ 11626 :

« Car je vous ay couvent, se fait eussiens fossez. »

² 11623 :

« Car d'estre en ce país sont vraiment moult tannez. »

⁴ 11637 :

Le héraut en but, que point ne refusa.

- 11640 — « Sire, dit li héraux, par Dieu qui tout créa!
 Pour la cause du jour de Pasques qui sera ¹,
 Et qui sera demain quant il adjournera,
 Ne boit-on point de vin en nostre ost par delà;
 Mais demain en bura qui avoir en porra ²,
 11645 Et qui n'en ara point si s'en déportera;
 Car chascun n'ara mie ce qu'il devisera.
 Vous n'avez point éu en ou tamps qui passa
 Tout à vo desirier à Cocherel de là,
 Où la bataille fu, grant fain vous apressa.
 11650 Adont de nous gaber vo corps se déporta. »
 — « Hé Dieux! ce dit Bertran, cestui bien païé m'a. »
 — « Sire, dit li héraux, oez c'on vous dira :
 Or vous appareilliez, il en est tamps piécà;
 Chando si le vous mande qui à vous m'envoia. »
 11655 — « Héraux, ce dit Bertran, par Dieu qui tout créa!
 La bataille averez qui chier lor coustera. »
 — « Or tost, dit li héraux, ou no gent venront çà. »
 A icelle parole li héraux s'en r'ala,
 Et Bertran du Guesclin sa gent bien ordena.
 11660 Bien .x.^m Espaignolz des meilleurs qu'il y a
 Mist en une bataille et bien les arrousta,
 Une rivière au dos qui couroit par delà.
 Là ot si belle gent, qui bien les regarda,
 Que ce fust pour conquerre dè la mer et de çà;
 11665 A Arnoul d'Odrehen Bertran les démonstra ³:
 « Sire, ce dit Bertran, par Dieu qui me forma!
 Voi-ci très belle gent et plenté en y a :

¹ 11641-11642 :

« Par le saint jour de Pasques qui demain sera. »

² 11644-11652 :

« Deci jusqu'à demain nous n'en buons jà. »
 — « Par ma foy! dit Bertran, on a dit piécà:
 Moult espargne de bien celui qui point n'en a. »
 — « C'est voir, dist le héraut, vous getez un nota. »

³ 11665-11668 :

Arnoul d'Audrehen Bertran si les monstra :
 « Sire, ce dit Bertran, moult noble gent y a,
 Et qui s'ont moult fier semblant : nul a eulz ne
 durra. »
 — « Hélas! ce dit Bertran, autrement en yra;
 Ce sera grant dommage quant tel gent s'enfuyra. »

Ce sera grant dommage quant elle s'en fuira. »

Aprez les Espaignolz dont je vous vois comptant,
 11670 En prist Bertran .x.^m de noble couvenant;
 A senestre les mist ainsi qu'en costiant
 Les .x.^m premier dont je vous di devant :
 Ainsi furent .xx.^m et auques d'un samblant.
 Puis vindrent Genevoix sur les genelz séans,
 11675 Et furent bien .xx.^m, ce nous dit le rommant,
 Qui lançoient des dars tout ainsi que jaiant,
 Tout ensement c'on trait à .i. oisel volant.
 Cil furent ordenez ainsi qu'en .i. pendant;
 Là vint li rois Henris c'on ala¹ rehaitant
 11680 Et lor dit : « Bonne gent, ne soiez recréant;
 Véez là Pietre le fol² en ce pré verdoiant
 Qui nous a amené³ .i. pueple combatant.
 Je vous ai en couvent, sur Dieu le tout poissant,
 Que se vous estes pris, matez et recréant,
 11685 Tous pendre vous ferai, jà n'i avez garant :
 Chascun sera pendu à loi de recréant⁴;
 Il ne vous demoura ne fame ne enfant. »
 Cilz se sont esméu bonne chièrre faisant,
 Et Bertran du Guesclin ne s'i va arrestant;
 11690 Le Besgue de Vilaines en va araisonnant
 Et Arnoul d'Odrehan .i. chevalier poissant,
 Et trestous les François ala araisonnant⁵;
 Ne sont que .xii.^m, que Breton que Normant :
 « Seigneur, ce dit Bertran, alez-moi escoutant :
 11695 Tenons-nous tout ensamble et n'alons départant.
 Avec ses Espaignolz ne vous alez boutant;
 Il ne sont mie gent où me voise fiant. »

¹ qui les va. — ² le fel.

³ Qui vous a orient. — ⁴ souldoiant.

⁵ 11692 - 11693 :

Et trestous les François qui là sont en estant :
 N'estoient que .vii.^m, que Breton que Normant.

Et cil ont respondu : « Vous alez bien parlant. »
 Seigneur, à icel jour jusqu'à prime sonnant
 11700 Furent tuit apresté chevalier et sergent.
 Adont vont à tous lez trompettes bondissant;
 Bertran du Guesclin ot sa trompette ¹ devant
 Qui moult hardiement s'ala devant boutant,
 Qui prist si à sonner et d'une voix si grant
 11705 Qu'il n'i avoit si sourt ne le voist escoutant;
 L'assemblée cornèrent ² haultement en oiant;
 Ainsi qu'à demie-lieue, selon mon essiant,
 Descendirent à pié li petit et li grant,
 Hors mis ceulx qui estoient par moult fier couvenant
 11710 Sur leurs chevaux montez couvers à lor commant.

A l'assemblée faite ³ de chascune partie
 Descendirent à pié, con l'istoire crie,
 Fors ceulz qui les chevaux ont couvers celle fie ⁴;
 Car li princes de Gales et sa bachelerie,
 11715 Ne roy Pietre ensement, cil ne descendent mie.
 Li archier vont devant, .v.^e à une fie,
 Ars et saiettes ont chascun une pongnie;
 Contre les Espaignolz traioient à une fie ⁵;
 Plus dru volent saiettes que ne fait noif négie ⁶.
 11720 Chascun la lance ou poing et la targe embracie,
 Les pennons en lor mains, la banière drécie,
 Viennent as Espaignolz par grande druerie ⁷;
 As Espaignolz à pié commença l'aremie ⁸.
 Là fu de toutes pars mainte enseigne huchie ⁹;
 11725 Onques puis que Jhésu ot sa char deplaie

¹ trompe. — ² coururent. — ³ faire.

⁵ traioient par mestrie.

⁴ 11713-11716 :

Fors le prince de Guelles et sa grant barounie
 Et dan Pietre li roys qui li unt compaignie.
 Ly archier vont devant, .v.^e à une fie.

⁶ que la noif qui est nigie.

⁷ félounie. — ⁸ l'aramie.

⁹ desploie.

Ne fu telle bataille en ce jour commencie.
 Là fist li rois Henris une tel envaie
 C'onques princes ne fist aventurant sa vie,
 Tellement qu'à ce jour monstra sa félonnie.

11730 Seigneur, par devant Nadres li estours commença¹;
 Descendirent à pié, con l'istoire cria.
 Je croi que tant de gent en .i. mont n'[am]assa
 D'Espaigne seulement que Henris amena :
 .lx. mil adont et plus on les nombra,
 11735 Tant à pié qu'à cheval; moult noble pueple ot là.
 Engloiz .xvii. m. furent, n'en doubtez jà,
 Voire tous combatans d'estofe on les nomma;
 Et .v. m., qu'archiers, qu'abalestriers y a.
 Ainsi chrestienté à ce jour se pena
 11740 De l'un l'autre essillier, en ce país de là :
 S'un telz pueples qui lors à ce jour assambla
 Fust passez oultre mer, sur les païens de là,
 Pour Sarrazins destruire, jà mes corps ne croira
 Que païen fust remès jusques en Archala,
 11745 Ne jusqu'en Babiloine que roy Abel fonda.
 Mais orgueil et péchié qui au monde régna
 Et règne tous les jours et encor régnera,
 Destourne à essaucier la loi que Dieux donna.
 Et entre les seigneurs tant de consaulx y a :
 11750 Se l'un loe le bien, l'autre le desloera;
 Es estas de ce monde tant de symonie a,
 D'envie, d'avarice, plus c'on ne vous dira;
 Et telz y prent deliz qui dampnez en sera;
 Mais de ces estas si li miens corps se taira,

11730-11755 :

Seigneurs, par devant Nadres li estours commença
 De pueple si très grant, je croy que des mil ans
 en ça
 Ne fu en un mont ne tant de gent n'assembia,

D'Espaigne seulement, que Henry amena :
 Soixante-dix milliers adont on les nombra;
 Vint mil couvers de fer y ot, n'en doubtez jà,
 Et .xx. m. genez bien tant on en compta,
 Et .xxx. m. à pié, où Henry se fia.

- 11753 Et dira de l'estour comment il en ala.
 Engloiz traioient fort, chascun moult se pena;
 La banière au castal fièrement s'aprocha,
 Et venoient à pié; nul cheval n'i mena
 Hors mis chevaux couvers, si que dit on vous a,
 11760 Qui à .i. lez se tindrent regardant c'on fera;
 Car les chevaux armez qu'ainsi estoient là
 Estoient ordené, jà telle ne sera,
 Pour percer la bataille, quant tamps il en sera,
 Des nobles Espaignolz que Henris amena.
 11765 De la gent au castal le mien corps vous dira :
 Chascun tenoit la lance et l'escu embrça,
 Et viennent pié à pié¹ à celx de par deçà.
 Et quant li rois Henris percut et avisa
 Que l'ost du castal ainsi les aprocha,
 11770 Il sist sur le cheval que fièrement brocha,
 Tint la lance en sa main fièrement la baissa,
 A coite d'esperon, que riens ne redoubta :
 La première bataille² le castal mena,
 Vint Henris assaillir et dedens se lança.
 11775 Le premier de sa lance tellement asséna
 Qu'à terre l'abati et le cuer li perça;
 Le secont après li à terre souvina³,
 Et le tiers et le quart et quanqu'il encontra :
 .x. en ot abatus quant la lance brisa⁴;
 11780 Puis a traite l'espée c'uns Sarrazins forga :
 Tant dedens la bataille à tous lez en frapa⁵
 Qu'à force de cheval tout oultre trespasa
 La bataille au castal; Espaigne! haut cria
 En disant : « Male gent! mal ait qui vous porta!
 11785 J'emploierai ma mort en très que je suis çà⁶. »

¹ paz pour paz.² que. — ³ s'enclina.⁴ 11779 :
Il abati dix douz sa lance brisa.⁵ 11781 :
Tout dedens la bataille de tous lez se frappa.⁶ 11785 :
« J'emploieray ma mort puis que je suis par deçà. »

Quant Bertran du Guesclin roi Henry avisa,
 Au Besgues de Vilaines a dit : « Or y parra ¹.
 Secourons nostre roy, je croi qu'il y morra. »
 Lors se sont esméu, que nulz n'i arresta.
 11790 Là commença bataille qui durement cousta,
 Ne se donnèrent garde quant Henris retourna.

Moult fu li rois Henris hardis et redoubtez,
 De la voie qu'il fist fu forment eschaufez;
 Mais Bertran du Guesclin en est à lui alez :
 11795 « Ail, sire! dit-il, estes-vous assotez,
 Qui volez ci morir? .i. petit vous souffrez. »
 Et dit li rois Henris : « J'en sui tous avisez;
 J'ain trop mieulx à morir que estre emprisonnez;
 Bien sai que je sui mors, se je sui attrapez;
 11800 Mais je me vengerai : telle est ma volentez. »
 Grande fu la bataille esprise ² à tous costez;
 Huon de Cavrelay s'i fu moult bien portez,
 Si fist Gautier Huet, cilz en occit assez.
 Pardevant l'estandart fu li princes remès,
 11805 Pardelez le roi Pietre et des autres assez.
 As Espaignolz ce jour fu Chando arrestez;
 Traire les fait Chando, moult les a fort versés.
 A tant et vous Bertran, qui tant fu naturez,
 A .vii.^e combatans où il s'estoit fiez,
 11810 Vers le duc de Lencloistre c'est tellement merlez
 Que des plus souffisans ont à terre versez.
 Quant les lances faillirent, aux espois afilez ³;
 Et fièrent tellement, ce dit l'auctoritez,
 C'on lor laisse le champ comme lyon cretez.
 11815 En .i. conroy estoit tellement acoutez ⁴
 Qu'en eulx ne puet entrer nulz homs de mère nez.

¹ perra. — ² espasse.

³ Et à bonnes espèces dont il y ot assez.

⁴ acoutrez.

Le castal les vit et les congout assez;
 Il a dit à sa gent : « A ceulx-là assemblez ¹ !
 A Cocherel les vi où je fu attrapez. »

- 11820 Bertran et sa compaigne se tiennent ² fièrement;
 Le Besgue de Vilaines ot moult de hardement,
 De l'espée féri bien et hardiement;
 Et Arnoul d'Odreban s'i porta vaillamment,
 Et Guillaume Boistel et li autre ensement :
 11825 Chascun à celui jour fièrement se défent;
 Et Jehan de Chando, au fier contement,
 Entre les Espaignolz se bouta vaillamment;
 Li mareschaux d'Espagne y vint moult richement,
 Devant Chando féri Arnoul de Madalent ³ :
 11830 D'un bon espoir de guerre qui trenchoit roidement
 Le consieut sur l'escu, sur le pis justement;
 Oultre le corps li fist passer légèrement;
 Mort l'abati à terre, puis ne fist parlement.
 Dieux! Jehan de Chando en ot le cuer dolant;
 11835 Il fist le mareschal assallir fièrement :
 A lances et à dars fu lanciez tellement
 Qu'à la terre chéi, voire par tel couvent
 Qu'il eüst esté mors à dueil et à tourment,
 Quant Henris roys d'Espagne y vint iréement;
 11840 Li chevaux qu'il avoit à ce jour proprement
 Valoit pour la bataille plus que fin or n'argent.
 La place dérompi et le mareschal prent,
 Amont le releva et li dit haultement :
 « A, gentilz mareschaux! con tu as hardement! »
 11845 Là fist aler Chando bien ensus plain arpent

¹ 11818-11819:

Il a dit à sa gent : « Jà ceulx-là n'assaillez :
 A Cocherel les vy, bien a .viii. ans passez. »

² preuvent.

³ 11829-11830:

Devant Jehan de Chando Ernoul de Maldalent,
 .i. gentil escuier qui fu son chambellent;
 D'un espieu le fery qui trenchoit roidement.
 L'aconsut sur l'escu, sur le pis droitement.

Et sa bataille fist reculer ensement.
 Se li autre Espagnol avironnéement ¹
 Eussent le sien cuer et le sien bon talent,
 Jà li princes de Gales ne trestuit si parent
 11850 N'eussent de Bordeaux véu le chasement,
 Ne s'en péust vanter en jour de son vivant
 Qu'il éust le roy Pietre remis ou chasement.
 Et li princes venoit moult efforcement;
 Trompes et chalemies sonnoient haultement ²
 11855 Et faisoient mestier par itel couvenant
 C'on n'i oïst tonner tonnoirre qui descent.
 Sa banière faisoit porter moult noblement
 De France et d'Engleterre painte joliment;
 La banière d'Espagne y estoit en présent.
 11860 Là où li princes voit le grant tournoiement
 Fait aprochier les siens, en disant haultement :
 « Jà sans moi ne sera finez icilz tourment ³,
 Et ne remettrai en Espagne noient
 Roy Pietre qui en est chassiez villainnement
 11865 Que je n'aie féru d'espée aucunement. »
 Il a dit à ses hommes : « Menez-moi droitement
 En la plus grande presse, là où a plus de gent,
 Contre ceulx à cheval qui là sont en présent,
 Qui se tiennent tout quoi et si serréement;
 11870 A eulx je me voldrai combattre vraiment :
 La place me lairont, se la mort ne me prent. »

 Ensement dit li princes qui tant ot le cuer fier.
 Devers la gent d'Espagne qui furent mai[n]t millier ⁴
 Sur les chevaux couvers jusques ou sablonnier

¹ 11847 :

Se li autre Espagnol envîé durement.

² 11854-11855 :Trompetes, chalemies et grans trompes d'argent
Venoient devant lui par itel couvenant.³ 11862 :

« Jà sans moi ne sera failis yce content. »

⁴ qui firent assembler.

- 11875 Se fist adont li princes mener et convoier
 Aveques le roy Pietres, qu'il ama et tint chier,
 Et li quens d'Ermignac d'Aleuret le guerrier,
 Percigot ¹ de Labret n'i doit-on oublier,
 Et le fier seneschal qui estoit de Poitiers,
 11880 Et celui de Bordeaux qui fist à ressongnier,
 Celui de Mucident, .i. hardi chevalier,
 Et le conte de l'Ile y vint sur le destrier;
 Celui de Partenay, qui le prince avoit chier,
 Et le seigneur de Pons, d'Auberoce ², Garnier,
 11885 Celui de la Riote et de Blaives ³ Richier;
 Bien .vi.^m hommes d'armes qui tuit orent courcier ⁴
 S'en vont vers Espaignolz à force desrangier
 Qui estoient .x.^m, selon le mien cuidier,
 Tout ausi bien armé pour la bataille aidier
 11890 C'onques n'ot telle gent Alixandre Dalier ⁵;
 Et d'autre part avoit au costé senestrier ⁶
 .x.^m de leur gens armés au senestrier;
 Mais quant virent Engloiz devers eulx aprochier,
 Ilz laissèrent l'estour, si s'alèrent noier.
- 11895 En tant que la bataille estoit toute asssemblée,
 Et que li uns à l'autre avoit force esprovée
 Et d'occirre l'un l'autre volenté et pensée,
 Vint li princes de Gales à toute son armée
 Assaillir Espaignolz, la gent plus redoubtée.
- 11900 Roys Pietre, qui les vit demener grant ponée ⁷,
 Comme preu et hardi, à chière redoubtée,
 En vint au prince droit criant à la volée:
 « Gentilz princes, dist-il, homs de grant renommée,

¹ Bertucat. — ² d'Emberoce. — ³ de Blèves.

Pour yceulx secourir, quant en aront mestier:

⁴ qui firent à prisier. — ⁵ Dahier.

Mais l'un l'autre faillirent adont besoing premier.

⁶ 11891-11893:

Et d'autre part .x.^m qu'il orent fait rengier,

⁷ 11900:

Et quant roy Pietre vit celle gent ordonnée.

Je vous pri, si vous plaist, que sans faire arrestée
 11905 Que je puisse premier commencer la merlée
 Encontre ceste gent qui sont de ma contrée :
 A leur banière voi ceste gent défaée ¹,
 De Sébile en y a qui ma ville ont livrée ²,
 Et de Toulette aussi et de Burs la murée;
 11910 Volentiers en verroie la place délivrée.
 Or m'i laissez aler de bonne randonnée,
 La volenté que j'ai leur sera délivrée ³. »
 Et le prince respont : « Ce me plaît et agréé. »
 Adont a li rois Pietres sa banière levée
 11915 Plus haultement que nulle qui là soit démontrée,
 A coite de cheval et à lance avalée
 Se féri dedens eulx con beste forsenée
 En disant haultement : « Filz à putain prouvée !
 Pour .i. bastart m'avez ma terre destournée;
 11920 Vous en morrez trestuit de mort envenimée,
 Et li bastars ara sa teste jus copée,
 Et s'en sera pendus dessus une ramée ⁴. »
 Un chevalier d'Espagne féri à la volée;
 Quant celui ot du roy la manière avisée,
 11925 Pas ne l'atendesist pour l'or d'une contrée ⁵ :
 Es Espaignolz se mist, s'a la fuite trouvée ⁶,
 Et dit as Espaignolz : « Fole gent desraée,
 Voi-ci nostre seigneur de loial espousée,
 Qui s'i combatera la chièrre a bien dervée ⁷ :
 11930 Je lo que sans ongnons façons une brouée. »

Quant li Espaignol virent lor seigneur aprochier,
 Ceulx qui furent devant monstroient le derrier ⁸,

¹ desraée. — ² gastée.

³ démontrée. — ⁴ rouée.

⁵ 11925 :
Il ne l'atendist pas pour tout l'or d'Aquilée.

⁶ à la fuite s'est tournée.

⁷ 11929-11930 :
« Qui se combat à lui, il a folle pensée. »

⁸ se monstrèrent derrier.

A la fuite sont mis li Espagnol lanier;
 Et li princes de Gales les fist si aprochier ¹
 11935 A coite d'esperon, à lances convoier,
 Que jusqu'à la rivière les menèrent baignier;
 Là entroient dedens con poisson en vivier:
 Qui l'eaue ne puet boire, il le couvient noier.
 L'eaue fist leurs chevaux ² jusqu'à fons trébuchier,
 11940 Et tant en y noia sans venir au gravier
 Que par dessus les mors pooit-on chevauchier.
 De .x. m. qui furent à celle eaue aprochier
 Et des autres .x. m. au costé senestrier,
 A droit port de salut n'en revint .i. millier:
 11945 Ensement les fist-on dedens l'eaue baignier ³.
 Là fut Gautier Huet, .i. gentil chevalier;
 D'une lance qu'il ot les aloit estiquier ⁴.
 .xxx. m. en ont [fait] ce jour dedens noier,
 De coi on ne véoit jambe ne hanepier.
 11950 « Alez-vous-en, dist-il, filz à putain lanier!
 Vous ne valez trestous la monte d'un denier. »

Li bers Gautier Huet fist forment à doubter,
 O lui Jehan d'Evreues, c'on ne doit oublier,
 Hue de Cavrelay le gentil et le ber:
 11955 Cilz ont fait Espaignolz dedens l'eaue afondrer.
 Ceulx qui de la rivière se porent eschaper
 S'en fuient roidement pour leur vie sauver:
 A Toullette s'en vont sans point de l'arrester.
 Et li bons rois Henri, qui tant fait à loer,
 11960 Estoit en la bataille: n'ot soing de reculer.

¹ enchacier. — ² les chevaliers.

³ 11945:
 Et les autres .x. m. qui les devoient aidier
 S'alèrent retraiant jusqu'au lonc du gravier
 Et vont à sauté aucuns ou bois plénier;
 Ainsi se vourrent li Espagnol deslonquier.

⁴ 11947-11950:
 D'une lance qu'il ot il aloit estoquier
 Les Espagnol qui vit dedens l'eau baignier;
 En l'eau en fist mourir et dévier
 De quoy on ne vit onc puis jambe ne hanepier.

- Et Bertran de Guesclin a tout oy compter :
 Comment li Espaignol ne savoient nagier ¹ ;
 Comment il sont fui quant on les volt tuer.
 Se Bertran fu dolans, ne l' devez demander ;
 11965 Au Besgue de Vilaines a dit sans demorer :
 « A, chevalier ! dit-il, or poez demander ²
 Comment li Espaignol se sont volu porter :
 Il s'en sont tuit fui, Dieux les puist craventer !
 La plus grande bataille qui plus fist à doubter
 11970 S'en sont alé fuiant, plus n'osent contrestre. »
 Et lors a dit li Besgues, quant il oy compter :
 « Au déable, dit-il, en puissent-il aler !
 Par eulx nous covendra grande honte porter.
 Faites le roy Henry de la bataille aler,
 11975 Et se mette à garant pour sa vie sauver ;
 Car se Pietre le tient il ne puet échaper,
 Ne le face morir ou au fourches mener.
 Et si nous défendons jusqu'à membres copier ;
 Par coi on ne nous puist nullement reprouver
 11980 Que faucement veillons la bataille laisser ³.
 Ainçois que je me rende le ferai comparer. »
 Et dit li bers Guesclin : « Ce fait à créanter. »
- Quant Bertran du Guesclin le chevalier oy,
 Tantost isnellement la presse dérompi ;
 11985 A l'espée d'acier tellement y féri
 Que la presse aux Engloiz qui sont lor anemi
 Dérompi tellement qui vit le roy Henry
 Avec le mareschal qui fu avec lui :
 La reane du cheval par force li toli
 11990 Et hors de la bataille le mena sans détri.
 Haultement li a dit : « Frans rois, pour Dieu merci !

¹ nouer. — ² esgarder.

³ 11980 :

« C'on ne nous puist ensement à la rois atraper. »

- Mettez-vous à garant, vos gens vous ont traï :
- .lx. m. ¹ Espaignol armez et ferveſti
Sont dedens la rivière tellement enfui ²
- 11995 Que trestuit sont noié et en eaue enfoui,
Et li autres .x.^m ordené et bati
Au costé senestrier pour esmouvoir estri
Ne valent mie mieulx la monte d'un espi :
La bataille est perdue, je le vous certefi;
12000 Et li faulx contes d'Aisne vous a fait ce fet-ci;
Car qui m'eüst créu, il ne fust pas ainsi.
A, gentilz noble rois! je vous prie merci;
Mettez-vous à garant, pour Dieu! je vous em pri ³,
Ou tost vous verrez pris par le vostre anemi;
12005 Et sachiez s'il vous tient ⁴ il dira de vous fi,
Traïner vous fera à la queue d'un roucin ⁵
Et pendre laidement con traître failli.
Or tost alez-vous-en, et en faites ainsi ⁶. »
— « A, Bertran! dit li rois, que ferai-je de ti ⁷?
12010 Hé, chevalier! tu m'as si loialment servi,
Et puis je te fauldrai : je t'ai amené ci. »
— « Sire, ce dit Bertran, ne pensez point à mi.
J'ai déservi la mort, se Dieux l'a consenti;
Mais vous ne l'avez pas tellement déservi :
12015 Car pour vostre héritage que Pietre vous toli
Avez perdu honnour, se Dieux n'en a merci. »
Et dit li rois Henris : « Par Dieu qui ne menti!
Puis qu'aler m'en coïent et que tuit m'ont failli,
Je m'irai maintenant vengier à ses gens-ci. »
- 12020 Quant li rois a oy parler le bon Bertran,

¹ Ly .xx.^m

² 11994 - 11998 :

« Orains en deux batailles s'estoient bel parti :
La moitié s'en est fouie dedens le bois fueilli,
Et en la grant rivière s'ont li autre fouy. »

³ je vous conseille ainsi.

⁴ Et s'il vous tient prison.

⁵ roucy.

⁶ n'arrestez plus icy.

⁷ de cy.

Il tint traite l'espée qui d'or va flamboiant,
 Entre Engloiz se bouta par ennoi si très grant
 Que la presse départ et les va défouquant;
 A destre et à senestre va Engloiz trébuchant,
 12025 Ainsi que tous dervez va les rens départant ¹.
 Et Bertran du Guesclin l'attendoit ² au devant,
 Au Besgue de Vilaines a dit tout en oiant :
 « A, sire! dit Bertran, voici roy souffisant;
 Bien est dignes d'avoir .i. roiaulme vaillant. »
 12030 Et li rois Henris va arrière repairant;
 .i. chevalier engloiz qui Henry va suiant,
 Roy Henry l'ehardi au béaume luisant ³,
 Du chief li arracha et li dit en ostant.
 Venus est à Bertran et li dit maintenant :
 12035 « Prenez ce prisonnier et faites vo commant.
 Je ne puis arrester pour faire plus avant. »
 — « Alez, ce dit Bertran, frans noble rois sachant,
 Pour le plus hardi roy de ce siècle vivant.
 Je pri à Jhésu-Crist le père tout poissant
 12040 Que partir vous puissiez au jour d'ui à garant,
 Par coi ycilz rois Pietres qui de cuer vous het tant
 Ne vous *puist* encontrer ne derrier ne devant. »
 Ainsi s'en va Henri sur le cheval brochant;
 O .iii. chevaliers où il s'aloit fiant,
 12045 S'en départi Henri la champaigne ⁴ fuiant.

Va s'en le roy Henry; la champaigne ⁵ a guerpie
 A .iii. chevaliers en qui forment se fie;
 S'est mis lors à chemin à chièr couroucie :
 « Aie, Dieux! dit-il, douce Vierge Marie!

¹ despeçant. — ² le gardoit.

³ 12032-12036 :

Aherdi roy Henry par le beaume luisant,
 Du chief lui arracha et le prist à ytant.
 Venus est à Bertran Henry dont je vous chant.

Et quant il vit Bertran si li dist maintenant :

« Prenez ce prisonnier (je ne puis plus avant
 Arrester) pour en faire trestout vo commant. »

⁴ compagnie. — ⁵ la bataille.

12050 Que m'est-il avvenu en icelle partie?
 Or est toute perdue la terre qu'ai gaignie. »
 A .i. chevalier dit : « Chevauchiez, je vous prie,
 Chevauchiez serréement toute nuit anuitie;
 A Toulette en irez, pour Dieu, je vous supplie :
 12055 Dittes à ma moulier qui laiens est logie
 Qu'à Tristemare voist qui est de ma partie
 Et se mette à garant elle et sa partie ¹. »
 Et cilz a respondu : « Je ne vous fauldrai mie. »
 Or lairai de Henri jusqu'à .i. autre fie,
 12060 Et dirai de sa gent comment fu desconfie.
 Si tost que la bataille première fu fuie ²,
 Li Genevoix qui furent en bataille rengie
 Ne tindrent nul conroy, je le vous certefie,
 Ne plus que fait la beste quant elle ³ bien chassie.

12065 Devant les plains de Nadres par devant la rivière
 Fu grande l'envaie et la bataille fière;
 Mais adont Espagnol se tindrent tout derrière,
 Et si s'en vont fuiant con brebis sur guaschière
 Quant li lous les assaut devant et sur costière.
 12070 Mais li bon chevalier de France droiturière
 Tenoient devant eulx fièrement lor banière;
 Audrehan! vont criant de voix haulte et légrière;
 Et Bertran se combat, n'a celui qui n'i fière.
 Chando y est venus de volenté entière :
 12075 Quant il choisi nos gens ausi drois ⁴ c'une osière,
 Aux armes recongnust nos gens en la gasquière ⁵;
 Leur lances sont brisées gisant sur la quarrière ⁶;
 Haultement lor a dit : « En l'onneur de S. Pierre!
 Au prince vous rendez ou vous avez hachière ⁷. »

¹ compaignie. — ² fu première fenie.

³ est. — ⁴ joings.

⁵ nostre gent engendrée.

⁶ 12077 :

Lors sont bessies qui sont en la carrière.

⁷ bastière.

12080 Et Bertran qui l'oy raficha sa visièr¹,
 Et féri .i. Angloiz par itelle manière
 Qu'à terre l'abati en mi une fouchière.
 Li Besgues de Vilaines sur celle gent archière
 I féri tellement que maint en mist en bière.
 12085 Li gentilz mareschaux à la hardie chièr
 Abati devant lui une noble banière,
 Et cilz qui la portoit abati sur l'erbière;
 Mais Espaignol s'en vont, la male mort les fière!
 Ceulx qui les vont suiant les tuent par derrière :
 12090 Onques ras ne fu pris si bien à la ratière
 Que furent Espaignol, celle gent losengière.

Seigneur, bien prez de Nadres, vers la Maladerie,
 Fu la desconfiture dessus la praerie
 Tellement c'onques gent ne fu mieulx desconfie,
 12095 Et par les Espaignolz et par lor couardie.
 Rois Pietres lor disoit : « Fausse gent renoie,
 Mal avez contre moi la banière drécie² :
 Vous en serez occiz à dueil et à hachie. »
 Li princes des Galois à belle chevauchie,
 12100 Et roy Pietres o lui et toute sa maisnie,
 Chando et le castal que proesce maistrie,
 Hue de Cavrelay y fu, je vous afie,
 Et li ducs de Lencloistre banière desplote,
 Li contes d'Armignac à la barbe florie,
 12105 Si fu Jehan d'Evreues qui siet en Normendie
 Avec Gautier Huet qui l'espée ot sachie;
 Tuit cil s'en sont venu commencer l'envaie
 A Bertran du Guesclin qui Jhésu bénèie,
 Au Besgue de Vilaines, au chastelain de Trie
 12110 Et au bon mareschal qui tant ot seignorie.
 Li princes vint à eulx, haultement lor escrie :

¹ rafirma sa banière.² « Mal avez contre moy la bataille guerpie. »

- « Rendez-vous, rendez-vous, je le vous seignefie!
 Se vous ne vous rendez, vous ferez grant folie. »
 Mais li Besgues lançoit par si grant félounie
 12115 D'une lance qu'il ot receut à celle fie;
 En l'estour se féri, con l'histoire crie,
 Avecques une gent qui fu de leur partie
 Et fu mis à garant si que pris ne fu mie ¹,
 Non mie si très tost; mais ains qui fust complie
 12120 Fu au prince livrez qui en ot chièrre lie.
- Li princes va criant : « Frans mareschaux gentilz,
 Et vous Bertran ausi, pour Dieu de paradis!
 Car vous rendez o moi, ce sera vo proufis. »
 Et dit Pietres li rois : « Voici me[s] anemis,
 12125 Par qui j'ai tout perdu mon roiaulme de pris;
 A eulx me veil vengier. » Dont c'est au devant mis;
 Mais Bertran du Guesclin en est avant saillis :
 De l'espée li a sur son escu assis
 Que du cop qu'il receut en est li feux ² saillis ³,
 12130 Et li dit : « Rendez-vous, vous y avez trop mis. »
 Bertran voit tout entour ses gens pris et occis;
 Quant ses hommes perçoit matez et desconfis,
 A tant c'est escriez li chevaliers esliz :
 « Au bon prince me ren; car c'est li plus gentilz. »
- 12135 Ainsi fu pris Bertran qui le cuer ot dolant,
 Et le bon mareschal, des autres ne sai quans.
 Li rois Pietres s'en vint au prince souffisant
 Et li dit : « Noble prince, pour Dieu je vous demant
 Le mareschal de France et le vassal Bertran ⁴. »
 12140 Dit li princes de Gales : « Il n'est appartenant
 Que je les vous délivre, je n'en ferai noient.

¹ 12118-12120 :

Et fu mis à garant si qu'il n'y péry mie.

² li sans.

³ Dont vint .i. chevalier qui au col lui est saillis.

⁴ Pour en faire tout mon vouloir et mon comant.

Le Bègue de Villaines ausi je vous demant,

C'on m'a dit c'on a pris et qu'il est en vo comant. -

- A moi se sont rendu sain et sauf et vivant;
 Se sont mi prisonnier et par bon couvenant :
 J'en sarai ordener très bien à mon commant. »
- 12145 — « Par foy ! dit li rois Pietres, qui le cuer ot ¹ joiant,
 Je donrai de Bertran d'argent tout son pesant,
 Et ne déust avoir en Espaigne la grant
 Calice sur autel jamais en mon vivant. »
 Dit li princes de Gales : « N'en parlez plus avant. »
- 12150 Le castal appela et li dit en riant :
 « Sire castal, dit-il, cousin, venez avant :
 Gardez-moi bien Guesclin ², car je le vous commant. »
 Lors dit le castal : « N'en parlez plus avant :
 Il sera bien gardez, je le vous acréant. »
- 12155 Venus est à Bertran, si li dit à ytant :
 « Sire Bertran, dit-il, or va le tamps chengent :
 Par devant Cocherel me tenistes dolant ;
 Or vous tien si endroit du tout à mon commant. »
 Et quant Bertran l'oy, si respont en oiant :
- 12160 « Vous ne m'avez pas pris à l'espée trenchant ;
 Mais je vous conquestai : s'ai .i. point plus avant. »

- Ausi tost que Bertran et li sien furent pris,
 Fu tous li remanans vaincus et desconfis ;
 Espaignolz vont fuiant, s'en y ot moult d'occiz
 12165 Et de noiez, ausi s'en eschappa de vifs.
 Dont demanda dam Pietres : « Où est li faulx Henris ?
 Je serai moult dolant se de ci c'est partis. »
 Tracier ³ a fait les champs, les vaux et les larris ;
 Mais li plus si s'en vont qui les cuers ont fainis ⁴ :
 12170 En Nadres sont entrez li grans et li petis.
 Il ont trouvé les biens ⁵ et les chappons rostis,

¹ j'en ay le cuer.² Gardez-moi ce Claquin.³ Cerchier.⁴ 12169 :

Mais li plusieurs s'en vont qui les cuers ont marris.

⁵ vins.

Char salée, bon pain; au dîner sont assis.
 Mais li princes de Gales si c'est sur les champs mis,
 Et fist mettre les tables assez prez des occis ¹;
 12175 Li mengiers et li boires li fu illuec tramis.
 Grant joie demenèrent sur les champs dont je dis,
 Et le castal de Buef ², qui tant estoit hardis,
 En appela Bertran, à raison l'en a mis ³,
 Et li a dit : « Beau sire! vous estes mes amis;
 12180 Car vous estes des nos, j'en sui certain et fis.
 Or me jurez l'onnour que vous avez promis
 Et la foi qu'avez fait la noble fleur de lis,
 Que vous ne partirez, s'arez vo congié pris
 Au prince souffisant où vous estes assis,
 12185 Et qu'avec nous vendrez avec ses mercis ⁴,
 Et vous ne serez jà en autre prison mis. »
 — « Sire, ce dit Bertran, par Dieu de paradis!
 Que j'aimeroie mieulx estre mors et fenis ⁵,
 Que de ce serement je me fusse mespris,
 12190 Ne li bons mareschaux qui tant est agentis. »
 — « Par foi! bien vous en croi, dit li castal soultiz;
 Delez moi en ma chambre sera fais vostre lis. »

La bataille de Nadres fu ainsi achevée.
 Toute nuit demoura li princes sur la prée,
 12195 Et furent bien servi en icelle vesprée,
 Et landemain ausi c'est li os reposée;
 Pour eulx à deslogier n'i vint personne née.
 Li rois Pietres parla, à qui la chose agréée :
 « Ail, sire! dit-il, m'onnour avez sauvée;
 12200 Mais que vous me menez à Burs qui est fermée,
 La cité vous fera ⁶ en mon non délivrée,

¹ hostis. — ² Buech.

⁴ marris. — ⁵ bruis.

³ 12178 :

En appella Bertran par beaux mor et jolis.

⁶ sera.

Et Toulette ensemment ne sera refusée,
 Et Brenesques ausi vous sera deffermée ¹;
 N'i a ville ne soit contre vous deffermée,
 12205 Et Sébile ausi ne vous ert devée.
 Et quant ceste besongne sera bien achevée,
 Hommage vous ferai tout à vo désirée ². »
 Et li princes respont : « Telle est ma pensée ³.
 En vo possession revendrez ceste année
 12210 Du royaulme d'Espaigne, ainçois ma retournée. »

Apréz ceste bataille dont je vous vois comptant,
 Se départi li princes et si homme vaillant,
 Et chevauchent vers Burs et en aux devisant;
 Du Besgue de Vilaines s'en vont li plus parlant
 12215 Et du bon mareschal d'Espaigne là devant
 Qui par force s'alèrent de l'estour départant;
 Mais il orent enfin encontre moult pesant
 De coi ilz furent pris, si con dit le rommant,
 Et amené au prince qui en ot joye grant,
 12220 Ainsi qu'assez briefment je vous irai comptant.
 Or chevauche li princes à tout son ber bobant;
 Vers Burs vont chevauchant, où on fust moult dolant :
 Par la ville ploroient homme, fame et enfant,
 Bourjoises et bourgeois, chevalier et sergent.
 12225 Li uns à l'autre dit : « Veez-ci le tirant,
 Dam Pietre le félon, le hardi mescréant,
 Qui onques ne fist bien en jour de son vivant.
 Trestous nous destruira, jà n'i arons garant;
 Perdu avons Henry, le noble roy vaillant,
 12230 Le large, le courtois, le doulz et le plaisant ⁴.
 Ay! princes de Gales, d'Engleterre la grant,
 Vous avez fait péchié, ains ne féistes tant,

¹ 12203 :

- Et Brenesque qui est bien près de cy leuée. -

² devisée. — ³ soit à vostre désirée.⁴ - Qui tant courtoisement nous aloit appellant. -

Qui nous avez destruit roy Henry le poissant
Et ramené celui qui ne vault tant ne quant. »

- 12235 En la cité de Burs a grande marrison
Quant sorent la venue de Pietre le félon
Et du prince de Gales, chevauchant le roion ¹
Avec ses grans os ² et le fort roy Pieron.
Ainsi qui chevauchoit, et o lui si baron,
12240 Li furent amené .ii. moult noble prison :
Li mareschaux ³ d'Espaigne fu li .i., ce dit-on;
Le Besgue de Vilaines, qui cuer ot de lyon;
Et orent esté pris bien prez de S. Fagon.
Li chevaliers du prince qui tant ot de renon
12245 Avoient pris ces .ii. et mis à raençon;
Au prince les rendirent en sa délivroison.
Quant le Besgue choisi, si le mist à rençon ⁴ :
« Estes-vous là? dist-il. Trop bien vous congnoit-on;
J'estoie moult dolant en ma condicion
12250 Quant eschappez estiez de la grant chapplison.
Vous m'avez fait des maulz assez et à foison,
Et mon père ensement du ⁵ service Charlon.
Mais, foi que doi à Dieu qui souffri passion!
Entre vous et Bertran arez forte prison ⁶;
12255 Ne m'eschapperez pas ainsi que le couloun
Qui ist du columbier et va sur le boisson.
J'ai pain et vin et char assez et à foison
De coi vous mengerez une longue saison. »
— « Sire, ce dit li Besgues, à Dieu bénéïçon!
12260 Mieulx vault estre en prison que mors, c'est bien raison ⁷ :
On y est bien .vii. ans que depuis en ist-on;
Mais l'omme qui est mors, jamais n'avera-on. »

¹ rion.

—

² Avec ses sergens.³ amiraux.

—

⁴ raison.⁵ ou.

—

⁶ maison.⁷ 12260 - 12262 :

« Mieulx vault prison que mort; adès en yst-on :

Mès li hoins qui est mors jamais ne revoist-on. »

- Li rois Pietres parla, n'i fist arrestison :
 « Sire princes, dit-il, donnez-moi ce larron ;
 12265 S'est l'amirail d'Espaigne le traître félon
 Qui encontre nous a aidé le faulx coistron. »
 Et li princes li dit : « Je le vous donne en don. »
 Puis le fist-il morir à grant destruction,
 A Sébile la grant, ainsi con vous diron.
- 12270 Si con li princes va o son efforcement
 Pour aler envers Burs la ville droitement,
 S'en va li rois Henris qui le cuer ot dolant :
 Son dommage regrette et la françoise gent :
 « Ay, Bertran¹ dit-il, homs de grant essient,
 12275 Vous me disiez très bien ce grant encombrement ;
 Car se je ne me fusse combatus nullement,
 Jà li princes de Gales ne li sien ensement
 N'en fussent eschappé, je le sai vraiment² ;
 Ains fussent de famine mors dolereusement.
- 12280 Or n'ai en tout le monde ne ami ne parent :
 Hier estoie nommé roy bien et haultement² ;
 Hier estoie servís à mon commandement,
 Au jour d'ui ne tient-on nez que d'un chien pullent ;
 Hier avoie à dîner et bien et largement,
- 12285 Au jour d'ui n'ai de coi puisse mettre à mon dent³.
 Fortune merveilleuse, le corps Dieu te cravent !
 Tournée es contre moi infortunément.
 Ay, très douce dame ! Dieux vous gart de torment !
 Hier estiez-vous roynne, hui n'avez-vous noient ;
- 12290 Hier aviez-vous royaulme en vo gouvernement,
 Hui ne tenez de terre qui vaille .i. seul arpent.
 Certes, j'ai plus pour vous le cuer mat et dolent

¹ 12278 :

- Ne fussent eschappé ainsi ne autrement. -

² 12281 :

- Hier estoie nommez roys et plus que régent. -

³ en ma dent.

Que je n'aie ¹ pour moi, se Jhésu-Crist m'ament;
 Car adez puet .i. homme avoir recouvrement
 12295 Par la force de.... ou d'aucun bon parent;
 Mais en fame n'i a nès .i. recouvrement. »
 Ainsi disoit Henri au fier contenement;
 Et quant il ot ce dit, il a dit autrement :
 « Or ai-je dit que folz, par le mien serement,
 12300 Quant ainsi m'esbahis; car li sages m'apprent
 Que pour grande richesse, liesce ne s'apent ²,
 Ne pour grant poureté esbahir nullement;
 Car li mondes est grans pour gouverner sa gent,
 Et s'ai de bons amis plenté et largement :
 12305 Encores est li rois de France vraiment
 Et li bons ducs d'Anjou au fier contenement;
 Bertran n'est mie mors qui m'aime loialement;
 S'il pooit eschaper par or ne par gent ³,
 Tost m'aroit recovré en cestui chasement,
 12310 Mais que li princes ait fait son achèvement
 Et qu'il soit repairez à son efforcéement,
 Tost aroie rescous ma perte vraiment. »
 Ainsi disoit Henris, qui s'en va seulement.
 Or nous dit la matière qu'il ala tellement
 12315 Qu'à Tristemare vint, l'onnour qui lui apent.
 Là trouva sa moulier la roynne au corps gent;
 Quant la dame choisi adont si simplement,
 Adont ne pot parler, ainsi se tint ⁴ coiemment;
 Quant la dame le vit, si congru son talent.

 12320 Quant la franche roynne a son seigneur choisi,
 Tost et isnelement s'aprocha delez lui
 Et li dit : « Mon sire, dittes-moi, qu'est-ce ci?
 Par foi! or voi-je bien, le cuer avez fali,

¹ Que j'en die.² l'entee ne despent.³ pour or ne pour argent.⁴ se tint.

- Que vous voi maintenant entrer en ce soussi.
 12325 Laissiez ester, beau sire, pour Dieu je vous en pri;
 Se vous avez perdu, n'aiez le cuer marri:
 Une autre fois venra qu'il n'ira mie ainsi.
 Dieux vous veult esprouver se vous estes à lui;
 Or vous reconfortez pour Dieu, sire, merci,
 12330 Vous avez temprement vostre cuer esjoï;
 Car Dieux vous aidera, là où du tout m'afi:
 Li Engloiz ne sont pas tous jours en .i. parti.
 Si tost que li Engloiz seront de ci parti,
 Vous verrez comment vous recoverrez ami ¹. »
 12335 L'esvêque ² de Toulette hors d'une chambre ci ³,
 .i. trop vaillant prélat qui moult ama Henry,
 Bien le reconforta et moult bien le servi ⁴.

- L'évesque de Toulette, qui estoit venus là,
 Le roy et la roynne doucement conforta;
 12340 Et lor prioit de cuer que bien lor aidera:
 De ce ne failli pas, ainsi c'on vous dira.
 Je croy meilleur prélat ains messe ne chanta;
 Onques vers le bon roy folie ne pensa,
 Ne envers sa moulier, qu'à garder li bailla;
 12345 Mais ainsi que sa suer l'onnora et garda,
 Puis des amis conquist et maint bel don donna
 Pour Henri secourir, quant mestier en ara.

¹ seront bien vostre ami.

² Pêvesque. — ³ issy.

⁴ 12337-12351:

Bien le reconforta et bien le resjouy.
 Onques de tel prélat nuls homs parler n'oy,
 Car des armes estoit preux, appert et hardy,
 Et s'ama loyallyment son seigneur roy Henry.
 Son honneur lui garda et soir et main et aery:
 Car sa femme garda li prélas puis ce dy,
 Et en fu gardiens du tout à son oitry,
 Pour faire son vouloir s'il y eüst plaisir,

Et de jour et de nuit chevaucha avec lui;
 Mais onques n'y fu seen ny apperceu aussi,
 Qu'il pensast que bien à la dame gentil.
 Son honneur lui garda et combati pour lui,
 De cy jusqu'à la mort onques ne li failli,
 Et tant qu'il vist Henry comme roy establi.
 Si fais prélas doit-on amer com fu cestui,
 Non pas les fauls couars, de mal conseil gurny,
 Dont maint prince ont esté desert et honny.

L'évesque de Tollete si estoit venus là;
 Et la franche roynne grant honneur lui porta

Depuis mist-il le siège à Toulette de là,
 Entrex que roy Henris par de sà repaire
 12350 Au noble duc d'Anjou qui bien recueilli l'a,
 Ainsi con vous orrez quant li poins en sera.
 Or en lairons .i. tant que poins en venra,
 Du prince vous dirai que devers Burs s'en va :
 Quant il vint pardevant, à la cité manda
 12355 C'on li rende les clefs et il les sauvera ;
 Et l'évesque de Burs par sauf-conduit ala
 Vers le prince de Gales qui devant se loga ;
 Quant li princes le vit, moult bien le festia
 Et a dit à l'évesque : « Or ne me celez jà :
 12360 Celle cité de Burs, dittes, qu'elle fera ? »
 Li évesques respont : « Elle s'acordera
 A vostre volenté, ainsi qu'il vous plaira.
 Mai voi ci le roy Pietre; si tost qu'il y sera
 Une telle vengeance des bourgeois il fera,
 12365 L'un fera décoler, l'autre pendre fera.
 Si vous prions pour Dieu qui le monde créa,
 Veilliez-nous conseilher ou trop mal nous ira.
 Chascun à vostre gré du tout obéira;
 La cité est à vous et tout quan qu'il y a :
 12370 Bourjoises et bourgeois, chascun vous servira;
 Chascun de son trésor assez vous partira.
 Mais soiez-nous garant et on vous amera. »
 Quant li princes l'oy, adont s'umilia :
 « Par ma foi ! dit li princes, puis ce di qu'ainsi va,
 12375 Puis qu'elle obéist à moi, jà mal n'ara¹,
 Ne jà li rois d'Espaigne dedens ne enterra
 De ci jusques à tant que juré avera
 Si sollempnellement qu'à chascun souffira,

Et ausi fist Henry; car loyamment l'ama.
 L'évesque gentils Henry bien conforta.
 Or en lairay un pou tant que lieus en sera.

12375-12376:
 Qu'elle obéist au roy, jà mal n'y avendra.
 Ne jà li rois d'Espaigne le pié n'y mettra.

Qu'à petit ni à grant riens ne demandera,
 12380 Et tout ce qui est fait tout pardonné sera. »
 — « Sire, ce dit l'évesque qui sagement parla,
 En confession di¹ que nulz ne le sara,
 S'il en avoit juré tout quanque Dieux fait a,
 Et Marie sa mère qui .ix. mois le porta,
 12385 Et la piteuse mort que Jhésu² endura
 Ens ou mont de Cauvaire³ où on le traveilla,
 Et sur les saintes Pasques où il résuscita,
 Et sur l'Asencion quant es cieulx il monta,
 Sa mère et les apostres quant les enlumina⁴,
 12390 Et par la Trinité qui tous jours durera :
 Sur tous les seremens ses corps se parjurra ;
 Mais s'il jure Mahon, pour riens n'en mentira. »

Quant li princes oy si l'évesque parler,
 A rire commença, il ne s'en pot cesser :
 12395 « Li déables, dit-il, m'ont fait de lui merler ;
 Jà bien ne m'en venra, je croi, au retourner. »
 Certes il se dit voir, c'est légier à prouver ;
 Car de fain et de soif⁵ qui li couvint porter
 Lui prist si mauvais mal qui l'en couvint finer ;
 12400 Car celle maladie le fist si fort enfler,
 Ains depuis par santé ne pot pain avaler,
 Ne grant plenté des autres qu'o lui volt amener ;
 Et on ne doit tel gent plaindre ne dolouser,
 Quant ilz vont sans raison les pources gens gaster,
 12405 Et la fain et la soif et le froit endurer,
 Et il prennent le ma[l], si les laissent ester⁶,
 Par fole convoitise qui moult fait à blasmer.

¹ En confesse vous dy.² pour nous. — ³ Calvaire.⁴ 12389 :

- Et sur la Pentecouste, où il reconforta

Sa mère et ses apostres qu'en clarté aluma. »

⁵ froit.⁶ 12406 :

Il prennent le mal et laissent le bien aler.

On ne les deveroit aidier ne visiter
 Non plus que Sarrazins qui sont oultre la mer;
 12410 Et je croi que telz gens veille Dieux oublier ¹.
 Le prince des Galois va dam Pietre appeler :
 « Roy d'Espaigne, dit-il, je veil à vous parler.
 Par ma foi! j'oi de vous Espaigne poi loer :
 Je sui ici venus pour vous reconforter,
 12415 Et vous devez vers moi ce fait-ci amender.
 Ma gent devez paier et toute délivrer
 Soudées et bons dons acomplir et donner,
 Et doi après vo mort d'Espaigne possesser
 Ou mes hoirs qui vendroit, s'on le pooit trouver,
 12420 Et le m'avez volu de vo fois créanter,
 Les lettres faire escripre, de vos séaulx seler.
 J'ai fait pour vostre honnour ma gent aventurer,
 La bataille vaincue et faitte reculer,
 Et Bertran du Guesclin en prison enfermer
 12425 Et le bon mareschal qui tant a le cuer ber,
 Le Besgue de Vilaines, c'on ne doit oublier,
 Les meilleurs chevaliers qui sont jusqu'à la mer ²,
 Sans les autres prisons que j'ai à gouverner.
 Pour vous m'a convenu travailler et lasser,
 12430 Ma gent avoir destresse ³, laidement affamer.
 Il est en ma poissance de vous trestout r'oster ⁴,
 Que dès ⁵ que vous voldriez vostre foy parjurer
 Et de tenir covent sans point de l'arrester,
 Et de faire vos gens envers vous racorder,
 12435 En icelle manière que voldrai deviser.
 Car je vous jur sur Dieu, qui se laissa pener
 Sur le mont de Cauvaire pour le pueple sauver,
 Et par le S. sépulcre où volt résusciter,

¹ Et laisser paradis pour les âmes dampner.

² qui fussent de çà mer.

³ Ma gent adestruire.

⁴ de vous tout restorer.

⁵ Gardez.

Que se je puis savoir, et c'on me die au cler
 12440 Que vous vieilliez en riens par dessus moi errer,
 Et je fusse à Bordeaux que j'ai à gouverner,
 Ou dedens Engolesme où bel se fait jouer ¹,
 Où la princesse est que je doi bien amer,
 Et mes filz qu'en son corps ai volu engendrer ²,
 12445 Si revendroie ça, coi qu'il *me* déüst couster,
 Et feroie avec moi vitaille amener
 Pour vivre largement sans y riens acheter ³;
 Et vous suiroie ainçois jusquez oultre la mer
 Que je ne vous féisse de male mort finer. »
 12450 — « Sire, dit li rois Pietres, ne vous en fault doubter :
 Encore plus ferai, se volez commander. »
 — « Je veil, ce dit li princes, en ceste ville entrer,
 Et trestous les bourgeois y donrons ⁴ à disner,
 Au bourgeois ausi qui moult font à loer,
 12455 Par manière de paix envers vous acorder
 Et à ma volenté vous en voldrez jurer. »
 Et dam Pietre respont : « A el ne veil penser. »
 Puis a dit coïement, c'on ne l' pot escouter :
 « Foi que je doi à Dieu ! j'en pense ci user ⁵
 12460 Que jà vous ne autrui ne s'en porra loer.
 Pléust à Dieu que je teinsse *présent* à ce souper
 Ma table à l'escharboucle qui reluit ainsi cler,
 Jamais ne la verriez en vo sale verser. »

Li princes fist mander en la cité jolie
 12465 C'on le laisse ⁶ dedens avec sa compaignie,
 Qu'amener y voldra tout à sa commandie;
 Et cilz le font ainsi, que nulz ne le détrie.
 Li princes y entra à belle compaignie,

¹ 12442 :

« Ou dedens Angoulesme où bel fait séjourner. »

² 12447 :

« Pour vivre longuement tout sans riens arrester. »

³ 12444 :

« Ou à Londres tout droit pour moy reposer. »

⁴ donray. — ⁵ viser. — ⁶ entrer.

- Et dam Pietre aussi, où tant ot félonnie.
 12470 De bourjoies ¹ adont fu piteuse la vie :
 Chascune à .ii. genoulz estoit sur la *chaussie*,
 Jointes mains en priant; chascune au roi supplie
 Qui veille avoir pitié de la soie maisnie;
 L'une ploroit moult fort et li autre lermie,
 12475 Et quant Pietres les vit, de mal talent rougie.
 Li princes les mena, que point ne s'en détrie,
 Au moustier droitement de la Vierge Marie ².
 Par dessus .i. autel où messe fu oïe,
 Là furent aportez par la digne clergie
 12480 Les reliques de Dieu, qui de mort vint à vie;
 De S. Jaques y ot une digne partie
 Que Charles y laissa quant Espagne ot gaignie.
 Mainte relique y fu aportée et choisie;
 Et là jura li rois, voiant la baronnie,
 12485 Qu'à homme ne à fame de la cité jolie
 Il ne demandera valissant .i. ortie,
 Mais que jamais il n'aient vers lui lor foi mentie.
 Et ainsi demora ceste pais parfournie.
 Li rois Pietres d'Espagne en haute seignorie
 12490 Fist le prince dîner et sa chevalerie;
 Ens ou palais à Burs noblement les festie,
 Et là furent .viii. jours en bonne amour fournie ³
 Au samblant qu'il faisoit en coi il s'umilie;
 Mais faulx samblant avoit couvert de ⁴ tricherie.
- 12495 Or fu Pietres à Burs en consolacion;
 Et en ce tamps de coi je vous fai mencion
 S'en vint rendre Sébile en grant affliction,
 Et Toulette ensement et des autres foison

¹ Des bourgois.

Là où l'en souroit de la Vierge Marie.

² 12477 :

Au moustier droitement de vieille ancesserie,

³ nourrie. — ⁴ soulz.

- Li aportent les clefs d'entour et d'environ :
- 12500 Pour le prince de Gales les clefs li aport'on.
 Adont li rois d'Espaigne c'on appeloit Pieron
 Dit au prince de Gales, qui cuer ot de lyon,
 Par devant son conseil, où il ot maint baron :
 « Sire, ce dit li rois, oez m'entencion :
- 12505 La merci Jhésu-Crist qui souffri passion
 Et la merci de vous, aprez droit et raison,
 Vous m'avez fait secours de vostre nacion ¹,
 Et si m'avez aidié à force et à bandon
 Tant qu'au dessus je sui de mon noble royon.
- 12510 Or ne vous puis paier ne acomplir mon don,
 Se je n'ai de l'argent à ma division;
 Querre me fault finance, et il y a raison.
 Et vous estes yci et de gent grant foison,
 Où vous ne trouverez vivres ne garnison ² :
- 12515 Li païs est mengiez et pilliez environ.
 Mais se vous voliez faire toute m'entencion,
 Vous feriez vostre gent sans nulle arrestison
 Espandre ³ et départir à droit et à raison,
 Et vous vous demorriez où vous sambleroit bon.
- 12520 Et g'iroie pourchacier à force et à bandon
 Le trésor dont j'ai fait à vous promission,
 Et je pourchasserai par telle entencion
 Que ne vous en fauldra la monte d'un bouton,
 Et demorons tous jours ami et compaignon. »
- 12525 Quant le prince l'oy, si drece le menton,
 Cuidast qui lui déist sans nulle mesprison ⁴;
 Si li a respondu par bonne entencion,
 Dist li princes de Gales à la clère façon :
 « Je prendrai mon conseil sans nulle arrestison. »

¹ moult vaillant et bon.² garnison. — ³ espandre.⁴ 12526 - 12527 :Cuida qu'il lui déüst faire aucune traison :
 Si respondi au roy par bonne opinion.

12530 Li princes appela sans nulle demourée
 Son frère de Lenclastre qui tant ot renommée,
 Le conte d'Ermignac à la barbe mellée,
 Et Jehan de Chando d'Engleterre la lée,
 Et le castel de Buef qui bien fiert de l'espée,
 12535 Hue de Cavrelay à la chièr senée,
 Celui de Mucident ¹ n'i a fait demorée,
 Li quens de Pennebrot, une bonne contrée,
 Et lor a dit : « Seigneurs, or oez ma pensée :
 Nous sommes en Espagne, une terre afamée,
 12540 Et li rois Pietres a sa besongne ordenée.
 Il n'a si fort chastel ne ville bien fermée
 Qui tantost ne se soit devers lui retournée.
 Congié nous veult donner par telle destinée
 Que vers Navarre irons, où la terre est pueplée :
 12545 A Tudelle et ailleurs irons, s'il vous agrée;
 Des biens y trouverons et de bonne vinée,
 Et Pietres y vendra à certaine journée,
 Et nous fera donner en monnoie dorée
 L'avoir qu'il a promis pour certaine ² soudée.
 12550 Or me donnez conseil, s'en dittes vo pensée. »
 Et cil ont respondu sans nulle demourée :
 « La vostre volenté en doit estre acordée,
 Ne sa que la tençon vous en fust demorée ³. »
 Chascun s'i acorda, c'est vérité prouvée;
 12555 Car il desirent moult d'aler en la contrée ⁴ :
 L'un desire sa mère ⁵, l'autre son espousée;
 Chascun vosist véoir sa chambre bien parée,
 Car de fain et de froit, de soif et de gelée,
 Avoit chascun la char traveillie et penée.

¹ de Muedon. — ² chascune.

³ 12555 :

⁴ 12553 :

Car il desiroient moult d'aler en leur contrée.

« Ne say que vous en fust la chançon demenée. »

⁵ s'amie.

- 12560 Li princes des Galois et trestous ses princiers
 De dam Pietre le roy vont la chose otroier :
 Ilz ont fait les harnois trouser et bien chargier ;
 Lor biens et lor harnois et ce qu'il ont mestier
 Sur chars et sur charrettes ont mis pour charrier,
 12565 Et la vitaille aussi y ont mis pour mengier.
 A Bertran du Guesclin ont baillié bon destrier
 Et au bon mareschal d'Odrehan le guerrier ;
 Le Besgue de Vilaines ne voldrent pas laissier,
 Chevaliers, escuiers que nommer je ne quier.
 12570 Bien furent ordené trestuit li prisonnier,
 Et bien gardez de prez, ce volt-on tesmoignier ¹.
 Onques hons ne li vit son visage changier,
 En buvant ne mengent ne volt point varier.
 Souvent li oist-on Jhésu-Crist gracier
 12575 Et prier Jhésu-Crist le père droiturier ²
 Qui veille roy Henry à bon port adrecier
 Et que par son plaisir il lui doint recovrier ;
 Mais il ne sot ³ parler ne au prince prier
 Qu'à finance fust mis pour prison eslongier ;
 12580 Car li princes avoit contre lui le cuer fier.
 Huon de Cavrelay, qui Bertran avoit chier,
 Dit au prince de Gales, pour le baron aidier :
 « Sire, Bertran tenez, .i. loial chevalier ;
 N'est mie riches hons pour grant argent paier,
 12585 D'avoir légière fin aroit très bien mestier. »
 Dit li princes de Gales : « Or le veilliez laisser :
 N'ai que faire du sien prendre ne convoitier ;
 Sa vie li ferai mal gré lui eslongier :
 S'il estoit délivrez il aroit desirier
 12590 D'estre adez en bataille et tousjours guerroier ;

¹ * Mès Bertran de Claquin n'ot talent d'esmaier.

² 12575-12577 :

Et prier Jhésu-Crist qu'il se puisse vengier.

³ Mès il n'osoit.

- Départir ¹ li ferai et vivre sans tencier :
 Je li donrai assez à boire et à mengier. »
 Et quant Hue l'oy, n'i ot que couroucier,
 Et le dit à Bertran .i. jour après mengier ² ;
 12595 La responce du prince li dit sans atargier.
 « Certe, sire, dit-il, je ne puis aprochier
 La vostre délivrance pour issir de dangier. »
 — « Sire, ce dit Bertran, or le veilliez laisser ;
 J'en lairai couvenir Dieu qui est droiturier ³. »
- 12600 Ainsi con vous dit c'est li princes départis ;
 Vers Navarre en ala, qui est noble pais ;
 A Tudelle se vint et ou noble pourpris ⁴.
 Mais les vivres trouva partout si fort cueillis
 Que de famine fu li pueples desconfis ;
 12605 Il meismes si est de poureté malmis,
 En attendant le roy où lonc tamps avoit mis ⁵.
 Mais je vous ay couvent que li princes gentilz
 Ne pot onques avoir .i. tout seul parisis,
 Ains li fu li couvens du roy Pietre faillis ;
 12610 Et quant li princes vit qu'ainsi estoit traïs,
 Ses barons appela et trestous ses amis :
 « Seigneur, ce dit li princes, or oez de mes dis ;
 Li rois Pietre d'Espaigne, qui tant est maléis,
 M'a failli de couvent ; de Dieu soit-il maudis !
 12615 De ce que fait li ai doi bien estre repris ⁶ ;
 Car il est traïteur et en fais et en dis.
 Or ai fait grant péchié, si m'en sui repentis ;
 Il me fault retourner en ycellui pais :
 De lui me vengerai ains que soie partis.

¹ départir. — ² couchier.

³ 12599 :

« J'en leray couvenir Dieu qui est bon ouvrier. »

⁴ 12602 :

A Tudelle s'en vint où ot noble pourpris.

⁵ 12606 :

En attendant roy Pietre, qui .i. jour avoit pris
 D'aporter finance qu'au prince avoit promis.

⁶ 12615 :

« Du bien que fait lui ay doy bien estre le pris. »

- 12620 Par icelui Seigneur qui en la crois fu mis!
 Se je le puis tenir, il puet estre tous fis,
 La teste li taurai, jà n'en ara respis ¹. »
 Et quant li haut baron ont les parlers ois,
 De retourner arrier ne fu pas lor avis:
- 12625 « Ay, prince! font-il, par le corps saint Denis!
 S'ensement retournez, vo pueples est honnis
 Et mis à poureté, afamé et pèris;
 Mais r'alons à Bordeaux, s'aions les pors garnis
 Et faisons garnisons pour .v. mois ou pour .vi.,
- 12630 Et puis retournerez o vos gens bien garnis:
 D'Espagne chasserons roy Pietre et roy Henri
 Et serez couronnez tout à vostre devis.
- « Sire, font li baron, pour Dieu le tout puissant,
 Ne faites vostre gent retorner tant ne quant;
- 12635 Car tuit muerent de fain li petit et li grant:
 Attendons la saison et le tamps profitant. »
 Dit li princes de Gales: « Bien vous vois percevant;
 Vous doubtés fain et froit, ne m'en vois merveillant;
 Mais, foi que doi à Dieu que je tien à garant!
- 12640 Se je ne muir de mort et ne me voist hastant ²,
 A male fin meteray roy Pietre le soudant. »
 Ainsi con je vous vois ci endroit recordant,
 S'en retourna li princes qui le cuer ot dolant,
 Et s'en vint à Bordeaux sur Gironde séant,
- 12645 Et si homme s'en vont en lor lieux repairant.
 Et en celle saison dont je vous vois comptant
 S'esmurent compaignies et se vont assamblant
 De bastars, de pillars et de gent non sachant ³,

¹ 12622 :

- La teste lui toudray, jà n'en seray repris. -

A male fin menray Pietre le soudoiant. -

² 12640-12641 :

- Si je ne muir de mort, qu'elle me voit hastant,

³ 12648 :

De bastars et de telz gens du peuple y ot gramment.

Qui par le monde aloient les gens moult traveillant.

- 12650 Mais de ce me voldrai ci endroit taire à tant,
 Et de Pietre le roy vous irai recordant,
 Qui à Burs en Espagne fu .x. poi séjornant,
 Et assambla sa gent qui tost vindrent avant;
 A Toulette en ala, une cité vaillant.
- 12655 L'arcevesque ce fu partis ou tamps devant
 Avec la roynne, qui le corps ot plaisant,
 A Bourges en Espagne qui estoit à Bertran.
 Là se tenoit Henry, qui le cuer ot dolant,
 Et sa moulier ausi qui le cuer ot pensant.
- 12660 Li rois Pietres s'en vint à Toulette la grant,
 Et manda aux bourgeois c'on li voist délivrant.
 Et quant li bons bourgeois en ont oy le vent ¹,
 Li plus en sont d'acort ², li autre refusant;
 Mais en la fin se sont d'eulx rendre consentant,
- 12665 Car li rois Pietres fu ce meffait pardonnant;
 Mais depuis en prist-il vengeance si très grant
 Que li plus si en furent, puis ce di, repentant ³.

- Apréz ce que Toulette, cette ville fermée,
 Fu livrée au roy Pietre et toute racordée,
 12670 A Sébile en ala, une cité loée ⁴.
 Là endroit fu la gent forment desconfortée;
 Car trop doubtent le roy et sa fole pensée.
 Mais contre sa venue fu grande ordenée ⁵,
 Fu contre sa venue mainte galie menée,
- 12675 A or et argent noblement painturée,
 Qui dessus roes vont par dessus la chaussée.
 Plaines sont les galées dont je fais devisée

¹ mant.

² Li plusieurs sont d'absens.

³ 12667 :
 Que ceulx qui se rendirent en furent repentant.

⁴ Cité fort et puissant et de grant renommée.

⁵ 12673-12684 :
 Mès contre sa venue fu grande feste menée;
 Et fu mainte galie dessus terre arrestée
 Alant sur la chauceie, sur la rue lée,

D'angels, d'instrumens, aussi de maintes fées,
 Qui font esbatement par telle destinée
 11680 C'onques telle noblesce ne fu mais regardée.
 Vivier, poissons noans y ot grande marée,
 Et seraines chantans par manière ordenée.
 Et toute la noblesce qui pot estre trouvée
 Fu encontre le roy à ce jour ordenée.
 11685 Les bourjoies crioient à très haulte alenée :
 « Merci au roy d'Espagne ! » à icelle journée.
 Onques telle pitié si ne fu regardée.
 Là fu receu le roi en la cité loée ;
 Juifs et Sarrazins et la gent chrestienée
 11690 Alèrent contre lui li faire enclinée ;
 Mais puis ce di en fu mainte teste copée.

Seigneur, que vous iroie alongent la chançon ?
 Li chevalier d'Espagne et li noble baron
 Se furent raliez au riche roy Pieron,
 11695 Au lez devers Galice entour et environ.
 Le roy manda Ferrant de Castre le félon ;
 Et cilz le vint servir et fist affliction.
 Or vous lairai .i. poi de ceste achoison ¹,
 Du roi Henri dirai, qui cuer ot de lyon,
 11700 Qui fu avec sa fame alé à garison.
 Quant vit que Pietres fu en sa régnacion,
 L'arcevesque appela sans nulle arrestison
 Et li dit doucement et par belle raison :
 « Sire, vous garderez en ceste région ;
 11705 Car je m'en veil aler par devers Avignon
 Et au bon duc d'Anjou qui cuer a de lyon
 Et prierai secours, j'en ai dévotion ;

Sur roes dont chascune estoit bien aournée,
 Et li menestrez estans en la contrée,
 Et toute la noblesce qui pot estre trouvée,

Fu au venir du roy à ce jour devisée.
¹ oroison.

Et je croi que li ducs, le frère au roy Charlon,
 Ne me fauldra néent, c'est bien m'entencion;
 12710 Se je rescrips ¹ à vous, si faites à mon bon. »
 Et dit li arcevesques : « N'en aiez souspeçon;
 Car, foi que doi à Dieu qui souffri passion!
 Jamais encontre vous n'aray oppinion.
 Sachiez de vérité et n'aiez marrisson,
 12715 Se vous avez secours et qu'il soit de raison,
 Tuit cil qui maintenant sont avecques Pieron
 Revendront avec vous à force et à bandon;
 Car Pietres met à mort de gent grande foison:
 Par tout se fait haïr par sa derrision ²;
 12720 Et cilz qui est haïz de ses hommes de non
 Ne doit estre par droit sires de son roion. »

Quant Henris prist congié, la roynne plora.
 Or oez de Henry comment s'appareilla:
 A loy de pélerin se vesti et chaussa,
 12725 Lui .iii.^e sans plus, le roy s'achemina.
 De male traïson rois Henris se doubta:
 Le roy Pietre redoubte qui de riens ne l'ama;
 Il avoit bien raison, de ce ne doubtez jà.
 Par devers Arragon li rois Henris s'en va
 12730 Et vint à Perpegant, là où le roy trouva,
 Mais ne fist nul samblant, ne point ne s'amonstra ³.
 Et .i. Arragonnois à Henry s'avança;
 Si tost qui l'a véu, pélerin l'appela:
 « Or me dittes, amis, pour Dieu qui tout créa,
 12735 Venez-vous de S. Jaque le baron par delà? »
 — « Oïl, sire, dist-il, mes corps esté y a. »

¹ Et se j'envoie.

Détruire ceulx qui vueulent venir à plain pardon.

² 12719-12721:

Par trop fort justicier sans vraie occasion

« Et on treuve en escript ou livre Salémon

Fu enchacier Barro en hors de sa région. »

Qu'uns princes ne doit mie, ne puet par raison,

³ ne point ne s'i arresta.

Dit li Arragonnois : « Pélerins, comment va ?
Où est li rois Henris et comment lui esta ? »

Dit li Arragonnois, qui fu bon chevalier :

12740 « Où est li rois Henris ? dites-le-moy, paumier ¹. »

— « Par ma foi, dit Henry, j'en oy noncier

Qu'il est à Tristemare avec sa moulier.

Il a trestout perdu d'Espaigne l'éritier ;

Trestuit li ont failli si homme et si guerrier. »

12745 Dit li Arragonnois : « Ne valent .i. denier :

Faussement ont failli le bon roy droiturier,

De coi il a perdu maint loial chevalier.

Hé ! Bertran du Guesclin, Jhésu te veille aidier !

Et bon Besgue ausi de Vilaines au cuer fier ²,

12750 Et le bon mareschal d'Odrehan au corps chier,

Et l'amirail d'Espaigne, et maint bon chevalier

Que li princes de Gales tient comme prisonnier !

Or me dittes, paumier, ne me veillés noier,

Savez de la gent dont vous m'oez noncier

12755 Se il sont à Bordeaux, aussi con prisonnier ? »

— « Oil, ce dit Henris, je le sai sans cuidier. »

Dit li Arragonnois : « Je vous veil acointier

Que li princes de Gales et si ami plus chier

Sont maintenant dolant qu'ilz sont venus aidier

12760 Le roy Pietre d'Espaigne pour Henry guerroier. »

— « Par ma foi ! dit Henris, j'ai bien oy traitier

Qu'il n'a receu du roy ne maille ne denier. »

Dit li Arragonnois : « Se vous volez mengier,

Je vous irai lassus ou palais convoier,

12765 Et vos .ii. compaignons ne vous fauldra laisser,

Et si vous ferai boire du meilleur du célier

¹ dites-le-moy par amitier.

² 12749-12755 :

• Et le bon roy Henry vueille ausi conseiller,

Et le bon mareschal d'Andrehan ravoyer,

Le Bègue de Vilaines. Sont-il tuit prisonnier ? »

En l'onneur de S. Jaques et de Dieu tout premier,
Et que Dieux veille aussi recouvrance envoyer
Au noble roy Henri qui tant fait à prisier. »

12770 — « Sire, ce dit Henri, ce fait à mercier,
Et nous le prendrons de bon cuer et entier. »

Li Arragonnois fist le roy Henri aler
Là dessus ou palais et l'assit au disner
Là où le roy dînoit, c'on le véist bien cler,

12775 Qui son plat et son mès lui fist lors présenter;
Et furent bien servi, de ce n'estoit doubter¹.

Et après le mengier que li rois volt lever,
L'ala li rois Henris véoir et saluer;

Et li rois d'Arragon lui a dit haut et cler :

12780 « Pélerins, dit li rois, où volez-vous aler? »

— « Sire, droit à Paris sans point de séjourner;
De la court du roy sui pour sa masse porter. »

Dit li rois : « Veilliez-nous à lui recommander. »

Et dit li rois Henris : « J'ai à vous à parler,

12785 Mais que on n'i péüst que vous et moi trouver. »

Et li rois respondi : « Ce fait à créanter. »

Dessus une fenestre sont alez ahurter²,

Et dit li rois Henris qui se volt encliner :

« A, noble roy ! dit-il, plus ne me quier celer :

12790 Je sui le roy Henry que tant soliez amer ;

Je sui li poures rois qui n'a riens à garder. »

Et quant li rois l'oy, si le va relever :

« Ay, bon rois ! dit-il, par le corps S. Omer !

Pour coi ne l'avez dit .i. poi avant dîner ? »

12795 — « A, sire ! vraiment je fais bien à celer,

Bien y a achoison, légier est à prouver.

Je m'en vois par delà au S. Père parler,

Et au bon duc d'Anjou le secours demander,

¹ de ce n'estuet à doubter.

² acouster.

Pour tant que bonne amour m'avez fait démonstrer ¹. »

- 12800 Dit li rois d'Arragon : « Dittes-moi sans fausser,
Et où est la roynne au beau viaire cler? »
— « Sire, elle est à Bourges dont je doi posséder
Avec l'arcevesque qui tant fait à loer,
Et si mande des gens, qu'elle voudra poser
12805 Siège devant Toulette et soudoiers mener;
Et je vois au secours, se je le puis trouver. »
Dit li rois d'Arragon : « Il ne vous fault doubter
Que tous dis ne puissiez bien à moi recouvrer ²
De .ii. m. hommes d'arme sans demourer
12810 .iii. mois tous acomplis sans le vostre alouer. »
Et dit li rois Henris : « Ce fait à mercier. »

- Liez fu rois Henris quant oy la raison.
En tel point que je di se parti d'Arragon;
De Perpegant issi lui et si compaignon
12815 A loi de pélerin de corps et de façon :
L'escharpe avoit au col, en la main le bordon,
Dolant et couroucié et plain de marrison;
Et jura Jhésu-Crist qui souffri passion,
Qu'à Bordeaux s'en ira sans nulle arrestison
12820 Pour savoir se Bertran est mis à raençon,
Et le bon mareschal qui Ernoul ot à non,
Le Besgue de Vilaines qu'il ama de euer bon :
« Sire, dient si homme qui oent sa raison,
Se n'est mie bon sens ne bonne avision ³ :
12825 Se vous estes congnez par nésune achoison,
Vostre vie ne vault la monte d'un bouton;

¹ 12799 :
« Pour tant que vostre honneur vous fait mon corps
amer,
Me suy cy destournez pour le mien nom nommer. »

² 12808 - 12811 :
« Que vous ne puissiez bien à vostre retourner

De .iii. m. hommes d'armes devers moy recouvrer,
Trois mois tous acomplis sans le vostre alouer. »
Et dit li rois Henris : « Ce fait à créanter.
Qui a .i. tel ami ne le doit pas troubler. »

³ 12824 :
« Pour Dieu avison-nous et pour sa passion. »

Car li princes de Gales, qui cuer a de lyon,
 Est fel et orgueilleux et plain de desraison.
 Pour Dieu, n'i alez pas; car ce n'est mie bon. »
 12830 — « Si ferai, dit li rois, j'en ai dévotion.
 Or m'en aide Dieux qui fist Longis pardon! »
 Ainsi le fit Henris, le roy de grant regnon¹;
 A Bordeaux prist sa voie, veulent sa gent ou non;
 En la cité entra à une Ascension,
 12835 Et si c'est hostelez chiez Lorent de Mascon
 Qui tenoit bon hostel et très riche maison.
 La nuit soupa li rois à sa division;
 La nuit² se reposa en très grant souspeçon
 Comment venir porroit à son entencion.
 12840 Cil qui furent o lui en ycelle saison
 Vosissent estre adonc tout droit en Avignon.

Or fu li rois Henris à Bordeaux la cité:
 Au matin se leva, n'a pas son corps paré,
 Pas ne vosist avoir .i. drap d'or bien ouvré.
 12845 Au moustier Nostre-Dame sont tout ensamble alé;
 La messe oy li rois de bonne volenté,
 Et aprez le service a par tout regardé;
 Et vit des chevaliers venir très grant plenté
 Et d'escuiers ausi qui moult l'ont regardé,
 12850 Et de ceulx qui avoient avec Bertran esté³
 Véoient roy Henry qu'il ont moult salué:
 « A, pélerin! font-il, vous venez du régné
 Où nous avons esté pourement salué. »
 — « Par ma foi! dit Henris, j'ai en la place esté
 12855 Où la besongne avint dont vous avez parlé. »
 Il vit .i. escuier qu'il a bien ravisé;
 Avec Bertran le vit plus d'une fois armé,
 Il le tira à part, si l'a arraisonné:

¹ rebom. — ² et puis.³ En la grande bataille de Nadres sur la prée.

« A, gentilz homs! dit-il, dittes-moi vérité
 12860 De Bertran du Guesclin et de l'autre régné ¹ :
 Sont-il mis à finance? aront-il point finé? »
 Et dit li escuiers : « Par sainte Trinité!
 Le gentil mareschal a des amis plenté :
 Je voi qu'il finera; car on en a parlé;
 12865 Ausi fera li Besgues, où tant a loialté.
 Chevaliers, escuiers qui furent eschapé ²
 Iront querir finance ³ à pié ou mal monté;
 Mais Bertran demoura, ainsi c'on m'a compté :
 On n'ose dire au prince ne avoir demandé
 12870 Que Bertran pour argent puist estre délivré. »
 Et quant Henry l'oy, s'en ot le cuer iré :
 « A, gentilz escuier! dit li rois naturez,
 Porroit-on par nul tour avoir à lui parlé?
 — « Qui estes-vous, dit cilz, qui l'avez demandé?
 12875 Estes-vous de Bretaigne, celle noble duché? »
 Dont l'a li rois Henris à .i. autel mené,
 Là se sont entr'eulx deulx pour parler encliné.

Li rois et l'escuier furent en parlement :
 « Amis, ce dit li rois, je vous ai en couvent
 12880 Que je vous ai véu avec Bertran souvent ⁴;
 Mais je vous pri pour Dieu, dont on fait sacrement,
 Ma vie me sauvez s'il vous vient à talent;
 Car destresse de cuer, anoy et maltalent
 M'ont amené ici si forcenéement
 12885 Que je n'ai à mon cuer avis ne sentement.
 Je sui Henry d'Espaigne, celer n'i vaul ⁵ néent. »
 Oit le li escuier, si li dit bellement :
 « Sire, dit l'escuier, pour Dieu, venez-vous-ent
 Tout droit à mon hostel, sans point d'arrestement.

¹ barné. — ² attrapé.

³ Yront querir leur fin.

⁴ 12880 :

« Que j'ai béu avec Bertran bien souvent. »

⁵ vault.

- 11890 Si parlerai à vous trop plus privéement
 Et buverons du vin assez et largement. »
 Et li rois respondi : « Il me plaît vraiment. »
 Lors sieui l'escuier, qui bien la voie prent;
 Le roy Henry mena à l'ostel droitement,
 11895 A sa table¹ le mist et les siens ensement;
 A son hostesse dit : « Dame, certainement,
 Voi-ci des pélerins qui sont moult bonne gent;
 Ilz sont de mon país, je vous ai en couvent.
 Faites sachier du vin du meilleur vistement. »
 11900 Et li hostesse dit : « A vo commandement. »
 A table sont assis tost et hastivement;
 Lors dit li rois Henris : « Or, avisons comment
 Je porrai de Bertran acomplir mon talent. »
 Et dit li escuiers : « Vous le sarez briefment;
 11905 G'irai parler à lui, se je puis nullement;
 Il est en une chambre avec son chambellent :
 Se je puis exploitier, je sarai son talent. »
 Adont s'en départi tost et incontinant.

 Li escuiers s'en part, ne se volt arrester;
 11910 En la chambre est venus, le portier va trouver :
 « Sire, dit l'escuier, veilliez-moi escouter :
 Je sui .i. escuier c'on a laissé finer;
 A finance sui mis, si m'en couvient aler
 Querre ma raençon, se je puis en finer².
 11915 Or voldroie moult bien, s'il vous plaisoit, parler
 A Bertran monseigneur qu'avez à gouverner,
 Pour savoir s'il veult riens en Bretagne mander. »
 — « Oil, dit li portiers, bien y poez entrer,
 Mais que vous me veillés bonnes chausses donner,
 11920 Il ne vous covient el fors à Bertran parler :
 C'est .i. hons qui ne scet nulle riens refuser.

¹ En sa chambre.² se Dieu le veult gréer.

- Pléust à Jhésu-Crist, qui fist et ciel et mer,
 C'on ne le laissât plus en son païs aler
 Et que je le péusse en tout mon tamps garder! »
 12925 — « Sire, dit l'escuier, se Dieux me puist sauver,
 Cilz ne le voldroit pas ¹ qu'il déust demourer.
 Or me laissez laiens, et g'irai empietrer
 Tant que gré m'en porrez savoir au retourner ². »
 — « Alez, dit le portier, et si veilliez penser. »
- 12930 Li escuiers gentilz dedens la chambre *entra*;
 Quant il fu venus là et Bertran regarda,
 Il est venus à lui, doucement l'enclina,
 Et quant Bertran le vit doucement l'appela.
 Et li dit : « Mon ami, et que faites-vous ça?
 12935 Bien sai que vous querrez, mais point d'argent n'i a.
 Mais se je puis issir, et quant à Dieu plaira,
 Je vous conforterai et quanqu'il en y a,
 Et si vous remenrai à ceulx ³ de par delà
 Et troverrons la place qui nous recoverra. »
 12940 — « Sire, dit l'escuier qui sagement parla,
 Pour .i. autre besongne sui venus à vous ça :
 Li rois Henris est ci, à vous envoié m'a ;
 A loi de pélerin se vesti et chaussa,
 Pour vous venir véoir ainsi s'apareilla ;
 12945 Trestout droit au S. Père en Avignon s'en va ⁴
 Et vers le duc d'Anjou ; car il le trouvera. »
 Et quant Bertran l'oy, la chièrre hault leva,
 Et dit à l'escuier : « Grant folie pensa :
 Se li princes le scet, voir il le destruira ;
 12950 Ne je ne sai comment à moi parler porra. »

¹ Chascun ne voudroit pas.

Car se biau don et bel ne me voulez donner,
 Séans ne vous léray une autre fois entrer. »

² 12928-12929 :

³ au lez.

« Tant que gré m'en saray sans faille retourner. »

⁴ 12945 :

— « Alez, dist le portier, et s'en vueillez pener ;

En guise de paumeours en Avignon s'en va.

Et dit li escuiers : « Je sai bien qu'il donra
 Au portier tant d'argent qu'entrer il le laira. »
 — « Par ma foi ! dit Bertran, céens point d'argent n'a ;
 Mais il a .i. Lombart en la ville de là
 12955 Qui me fait ma finance ; on le lui envoiera :
 Se je puis esplotier, rois Henris me verra. »
 A icelle parole li portiers appela,
 Et il y est venus ; car forment desira
 A faire son plaisir pour tant que bien donna.
 12960 Pour ce dit-on, je l'ay oy dire piéça :
 Cilz qui n'a point d'argent point de vallet si n'a.

Quant Bertran a véu devant lui le portier :
 « Amis, ce dit Bertran, j'ai de vous grant mestier :
 Il a .i. pélerin que j'ai merveille chier ¹ ;
 12965 Il est de mon país, mon bourgeois héritier,
 De S. Jaques revient le bon baron prier.
 Volentiers li donroie si dedens à mengier,
 Et si n'ai point d'argent pour lui à festier ;
 J'ai .i. riche Lombart qui fait bien à prisier
 12970 Qui ne me faudra point, si que j'ai desirier
 Que vous aiez vers lui sans point de l'atargier.
 Dites-lui que vers lui vous envoie prier,
 A très bonnes enseignes vous porrez avancier,
 Que .iii. florins vous veille tost baillier,
 12975 Et vous en avez .c. à vostre repairier,
 Pour tant que je vous truis loial sans varier. »
 Et li portiers respont : « Ce fait à gaingnier ²,
 J'avoie grant besoing d'avoir tel prisonnier. »

Li portiers fist issir l'escuier après lui,
 12980 Pour le bon pélerin dont vous avez oy.
 Tant a fait li portiers et si très bien furni

¹ « En ceste ville-cy, jà celer ne le vous quier. »

² ottrier.

- Qu'il trouva le Lombart, qui l'argent li offri,
 Et revint à Bertran, les florins li tendi;
 Il en retint ¹ .i. cent : Bertran le volt ainsi.
- 12985 Li diners fu tout ² prest ordené pour Henry,
 Et vint dedens la chambre à heure de midi :
 Le dîner trouva prest. Quant Bertran le choisi,
 Doucement l'acola et bien le conjoy,
 Son estat demanda et il le li géhi :
- 12990 « Sire, ce dit Bertran, quant partirez de ci,
 Vous me saluerez, et de ce vous suppli,
 Le S. Père de Romme et le bon duc ausi;
 Et lor direz ausi que, pour Dieu, je lor pri ³
 Vous veillent conforter, et dire de par mi
- 12995 Que nulz hons ne m'envoie vaillant .i. parisi,
 Ne nulz ne soit priant ⁴ au prince signori;
 C'est li plus orgueilleux qu'ains de mère nacquî,
 Car onques pour prière son cuer ne s'amoli.
 Mais j'espere que n'aray vers lui .i. bon ami :
- 13000 Si tost que vous porrez, vous partirez de ci. »
 A icelle saison ⁵ li hostesse sailli,
 Une très vaillant fame, bonne et loial ausi;
 Elle vint à Bertran, que point ne s'alenti,
 Et li dit : « Monseigneur, trestout c'est acompli :
- 13005 Venez-vous-en séoir, vous sereiz bien servi. »
 Lors sont alé séoir en ou lieu dont je di.

- En la chambre Bertran sont assis li baron,
 Et furent bien servi à leur division
 De pain, de char, de rost, de bonne venoïson.
- 13010 Li portiers appela sa fame par son non :
 « Dame, dit li portiers, j'ai grande souspeçon

¹ reçut. — ² tost.

Vous veuillez conforter et dictez de par my. »

³ 12993-12994 :

⁴ Ne nulz n'en est priant.

« Et leur dirés ausi qu'au duc d'Anjou hardi

⁵ raison.

- Que cilz pélerins-ci ne face traison.
 Foi que je doi à Dieu! j'ai en entencion
 D'aler devers le prince compter ceste façon.
 13015 Il y envoiera pour savoir le coron ¹:
 On prent bien tel argent qui fait confusion. »
 Quant la dame l'oy, si ne dit o ne non;
 Elle vint à Bertran, qui cuer ot de lyon;
 Coiement li a dit par moult simple raison:
 13020 « Beaux sire! gardez-vous qui n'i ait souspeçon ².
 En ceste gent ici, ne mauvaise façon
 De coi avoir puissiez nulle occasion ³;
 Car li portiers ira sans point d'arrestison
 Aux chevaliers du prince compter ceste façon. »
 13025 Et quant Bertran l'oy, si flexi ⁴ le menton;
 Venus est au portier et a pris .i. baston:
 Tel cop lui a donné par dessus le crépon
 Que devant lui le fist chéoir à genoillon;
 Et puis si li osta les clefs de la prison.
- 13030 Quant Bertran ot batu le portier tellement,
 Il a dit à Henry: « Beau sire, alez-vous-ent.
 Saluez-moi mes gens et ma fame ensement. »
 Lors se leva Henry et puis son bourdon prent,
 Avec l'escuier s'en parti vistement,
 13035 Et Bertran clost la porte tost et hastivement:
 Le portier eüst mort ne fust son chambellent.
 « Traïteur, dit Bertran, le corps Dieu vous cravent!
 Cilz pélerins ici si estoit mon parent,
 A boire li donnoie de mon vin liement;
 13040 Pour lui à festier avez pris mon argent,
 Et puis si le volez traïr vilainement:
 S'on l'eüst ravisé, je sai certainement
 Destresse de prison eüst eu fermement

¹ l'achoiron.² mesprison.³ nulle accusation.⁴ il fronça.

Et s'en fust ¹ arrière de son département. »
 13045 Lor a mis le portier à son commandement,
 Par dedens une chambre fermée fermement;
 Tellement le bati d'un baston fièrement
 Qu'il ne fu en .viii. jours levez certainement.
 Ainsi ot par fame ce mauvais paiement:
 13050 Encor lui ennoia qu'il n'ala autrement;
 Car li portiers l'avoit batue moult souvent.
 Li rois Henris s'en va, s'osta son vestement ²,
 Et prist .i. autre abit, de celui n'ot talent;
 A Dieu se commanda, à qui li mons apent:
 13055 « Sire, dient si homme, avez fait vo talent;
 Vous nous avez prez mis à grant triboulement:
 Qui bon conseil ne croit, il folie souvent. »

Ainsi con je vous dis, rois Henris eschappa;
 De Bordeaux est issus et son habit changa.
 13060 Dedens la Languedoc rois Henris s'en entra,
 A Bediers est venus, et illeuques trouva
 .i. gentil chevalier, à qui il se montra;
 Frères estoit au Besgue et illeuc demoura.
 Et quant li rois Henris oy et escouta
 13065 Que li frères du Besgue estoit demourez là,
 Il est venus à lui, de Dieu le salua.
 Et quant li chevaliers le vit et regarda,
 En l'eure le congnut et bien le ravisa;
 Et puis isnellement et tost il l'enclina.
 13070 Et li rois vistement son estat li compta,
 Comment il avoit fait et comment il ouvra.
 Adonc li chevaliers le sien li presenta,
 Son corps et son avoir, et dit qui le menra
 Par dedens Avignon au pape par delà,
 13075 Et au bon duc d'Anjou qui noblement régna.

¹ Et si en fust.² parement.

Adont à son pooir roy Henry ordena;
 Il issi de Bediers, gaires n'i demoura :
 Jusques en Avignon li rois ne s'aresta ,
 A Villenove vint, et illeuques trouva
 13080 Le noble duc d'Anjou qui estoit alez là;
 En sa chappelle fu où la messe escouta.
 .i. chevaliers lui dit que Henris estoit là,
 Dedens son oratoire le roy Henri manda;
 Le service de Dieu chascun d'eulx escouta,
 13085 Et après le service que li prestres chanta
 Issirent main à main, li ducs moult l'onnoura
 Le riche roy Henri qui loialment ama.

Li nobles duc d'Anjou n'i fist arrestement;
 En sa chambre mena roy Henri vistement :
 13090 Sur .i. lit sont assis qui fu de parement.
 Là li compta li rois tout son demainement,
 Le meschief et l'anoi, le dueil et le tourment
 Qu'il avoit recéu si dolereusement
 Par le prince de Gales et son avancement.
 13095 « Par ma foi! dit li ducs, nous savons vraiment
 Que li princes de Gales ne nous aime noient,
 Et son père nous a guerroié longuement
 A tort et sans raison, on le scet vraiment.
 Moult a traveillié France et grevé longuement¹;
 13100 Mais fortune et eur ont fait avancement
 Qui a duré à nous si fortunément
 Que ceulx qui en déussent avoir fait vengeance
 Nous ont tourné le dos, et ne savons comment,
 Fors que par traison qui moult de gent sousprent.
 13105 Or fist li rois Jehans, qui ait son sauvement,
 La paix à Edouart qui Engleterre apent;
 Mais ce sera la paix qui faudra temprement;

¹ et grevé poure gent.

Car c'est paix sans amour, nourrie en maltalent,
 En orgueil couvoiteux qui moult de gent sousprent,
 13110 Et croi que ceste paix ira¹ petitement;
 Car li princes de Gales en grant orgueil s'estent,
 Et si nous a porté assez de maltalent
 De ce de coi vers nous il a empris la dent²
 De nostre bon vouloir à vo bon essiant,
 13115 Et pour tant qu'avec vous avez eu no gent,
 Bertran du Guesclin, qui tant a hardement,
 Et le bon mareschal et des autres granment.
 Or vous est venu .i. grant encombrement,
 Dont nous avons esté et sommes bien dolent.
 13120 Mais si plaît à Jhésu, à qui le mont apent,
 Encor y porra bien avoir amendement;
 Et se nous y poons mettre confortement,
 Nous vous ferons secours assez prochainement. »
 Et quant li rois l'oy, grant graces li en rent.
 13125 Lors alèrent disner en sale³ richement;
 Et fist adonc li ducs tel appareillement
 Que se li rois y fust ses frères proprement :
 Si fu beaux li disners et servis noblement
 De riches vaisseaux d'or et d'argent seulement
 13130 Que tuit s'en esbahirent avironnéement,
 Et meismes li rois s'en esbahi forment,
 Dont tel avoir venoit si efforcement.
 Et furent bien servi et seignoriement,
 Et aprez le diner, je vous ai en couvent
 13135 Ainçois le déservir, sachiez certainement,
 Dit lors li ducs d'Anjou à Henri vistement :
 « Noble rois, dit li ducs, or oez mon talent :
 A vostre bien-venue tout de commencement,
 Je vous doin⁴ les vaisseaux qui sont d'or et d'argent

¹ durra.

De vostre bon vouloir à no bon essient. -

² 13113-13114 :³ ensemble. — ⁴ doins.

- De ce que devers nous avons eu la dent

13140 Dont nous avons esté servis ci à présent. »

Henry li rois d'Espaigne fu liez et joians
 Quant il vit le présent qui li fu donnez grans;
 Li ducs d'Anjou en fu malement meschéans ¹.
 Puis alèrent monter tantost qu'il en fust tamps
 13145 Vers le palais du pape, qui fu bel et luisans.
 Ou palais sont venus, où li papes poullans ²
 Fu en consistoire avec ses clers sachans.
 Encontre la venue des .ii. seigneurs plaisans,
 Vous véissiez venir d'armes pluseurs sergens ³,
 13150 Evesques et prélas : bien fu apartenans.
 En la chambre du pape, ce nous dit li rommans,
 Fu li ducs amenez et Henri li sachans
 Et vindrent main à main, en monstrant bel samblant.
 Li papes vint à eulx, qu'il n'i fu arrestans,
 13155 Et a dit doucement : « Bien viengnent mes enfans. »

En la chambre du pape dont vous oy avez
 Vint roy Henris d'Espaigne et li ducs honnerez;
 Le pape saluèrent qui bien fu ordenez ⁴,
 Et le pape les a bénéis et sacrez.
 13160 De ce que là fu dit, par moi plus ne sarez;
 Mais li rois Henris fu très bien reconfortez,
 Tant qu'il en fu à cuer fermement asseurez.
 O le duc demoura li bons rois couronnez;
 Et en celle saison dont vous oy avez
 13165 Le Besgue de Vilaines fu du prince mandez ⁵.
 Là avoit chevaliers et escuiers assez :
 Chando y fu venus, .i. chevalier doubtez;

¹ 13143 :

Le duc d'Anjou va grandement merchant.

³ servans. — ⁴ doctrinez.

² 13146-13147 :

Venus sont au palais où li pappes poissans
 Estoit en consistoire avec les clers sachans.

⁵ Par les amis qu'il ot dont il fu bien amez.
 Le prince le manda, qu'il n'y fu arreztez,
 Et le Bègue y vint qui tost fu enclinez.

Huon de Cavrelay n'i fu mie oubliez;
 Li sires de Labret qui fu preuz et senez;
 13170 Olivier de Cliçon y fu adont alez,
 Qui en ce tamps estoit du fort prince privez,
 Et d'autres chevaliers corageux et membrez.
 Li princes vit le Besgue, si li dit : « Sà, venez.
 Estes-vous dont cilz Besgues qui tant grevé avez
 13175 Le bon roy d'Engleterre dont je fu engenrez ¹ ? »
 Et li Besgues respont que très bien avisez :
 « Monseigneur, dit li Besgues, vostre voloir direz.
 Poures chevaliers sui, et vous bien le savez;
 J'ai servi monseigneur qui rois est appelez,
 13180 Et est mon droit seigneur et mes drois avouez.
 De mon petit pooir, tel que savoir poez,
 Ai esté maintes fois ² à mon pooir armez :
 Ma force est petite, poi en estes grevez;
 Mais je vous jur sur Dieu, qui en crois fu penez,
 13185 Que je sui à mon cuer courouciez et irez
 De ce que sans raison de moi vous vous plaigniez ³;
 Et vous ⁴, se je puisse ou tamps qui est passez,
 J'éusse volentiers vos estas empirez
 Et l'estat monseigneur essaucie à tous lez;
 13190 Ce doit faire preudons, se il est ordenez ⁵. »
 — « Beaux sire, dit li princes, moult sagement parlez.
 Se li bons rois Philippe qui du siècle est finez
 Et li bons rois Jehan qui fu loial assez ⁶
 Eussent éu en lor tamps telz chevaliers assez
 13195 Où il n'éust éu nès plus de faussetez
 Qu'en ses .iii. que je tien en prison enfermez,
 Jà li rois Edouars ne de là la mer passez ⁷

¹ « J'ay maint jour maudit l'eure c'onques fustes nez. »

² Ay esté o ses gens.

³ plaignez. — ⁴ Et voir.

⁵ qu'à ce est ordonnez.

⁶ qui loiaux fu trouvez.

⁷ 13197 :

« Jà li roys Edouart ne fust la mer passez. »

Ne venu si avant qu'il a estez d'assez,
Ainçois en fust venue une telle amistez

13200 Dont li païs de France en fu plus amendez ¹. »

Ainsi disoit li princes au fier contenment,
Et je croi qu'il disoit vérité loialment;
Car s'il eüst en France eu autelle gent
Que Bertran du Guesclin au fier contenment,
13205 Et li bons mareschaux d'Odrahan proprement,
Le Besgue de Vilaines et des autres granment,
Le gentil mareschal de Sansoirre ensement,
Avec Jehan d'Evreues, des autres grandement,
Jà la chose ne fust alée tellement.

13210 Li princes des Galois n'i fist arrestement :
Au Besgue de Vilaines dont j'ai fait parlement
Mist à finance lors pour or et pour argent,
Et le bon mareschal d'Odrehan ensement;
Et Bertran demoura en prison tellement ² :

13215 Mais de lui me taira ³; si vous dirai comment
Li Besgues s'en revint aprez son finement ⁴
Tout droit en Avignon où le Rône s'estent ⁵;
Le duc d'Anjou trouva, ou l'istoire ment ⁶,
Qui li fist grant honnour et donna bel présent.

13220 Et adont fu tenus .i. certain parlement
Pour r'aler en Espaigne à grant efforcement;
Et prist li ducs d'Anjou soudoiers pour argent,
Et fist Henri finance et manda bonne gent,
Et les mist en Espaigne bien et hardiement.

13225 A l'entrée d'Espaigne, trestout premièrement
S'en vint à Salmanque ⁷ qui forte est durement,

¹ eust esté augmentez.

² seulement. — ³ tairay.

⁴ paiement.

⁵ 13217 :

Tout droit à Advignon qui sur le Rosne estent.

⁶ se l'istoire ne ment. — ⁷ Salamanque.

Et mist le siège entour et assailli forment,
Et fist tant que la ville se rendi plainement.

Or est li rois Henris en Espaigne rentrez;
13230 Il mande ses amis environ de tous lez.
A Bourges en Espaigne est li vassaulz alez,
De par le roy Henry qui tant fu naturez;
A la roynne vint où grant est la beautez:
De Dieu la salua qui fait croistre les blez:
13235 « Dame, dit li messages, ces lettres-ci lirez,
De par le roy Henri qui est vos avouez¹. »
Quant la dame l'oy, li sans li est muez;
L'arcevesque appela, si li dit : « Sà venez;
Si lironz qu'il a si, si vous plect vous l'orrez². »
13240 Et l'arcevesque dit : « Dieux en soit aourez ! »
Dont virent la teneur, comment il est entrez³
Ens ou país d'Espaigne, qui tant est renommez,
Et à bonnes gens d'armes, à tentes et à trez,
S'avoit pris Salmanque, qui estoit fort assez,
13245 Et venoit à Mandric qui est .i. poi dalez⁴,
Et que droit à Toulette, qui est fort à tous lez,
Voloit mettre le siège : c'estoit sa volentez.
Quant la roynne l'oit, li cuers li est levez :
« Ay, beaux sire Dieux ! vous en soiez loez,
13250 Et vous franc duc d'Anjou, qui nous reconfortez !
Je pri à celui Dieu qui fu de Vierge nez
Et qui fu en la croix de la lance enferrez
Et ou sépulcre mis et puis ressucitez,
Que rendre le vous veille quant besoïn en arez ! »

¹ espouser.

Etoit rois Henris noblement aprestez.

² 13239 :

- Si ocrés qu'il a cy, sire, se vous voulez. -

⁴ 13245 - 13246 :

Et venoit à Madoc qui siet .i. pou dalez,
Et que droit à Tolete qui est longue citez...

³ 13241 - 13242 :

Dont virent la teneur, comme adont entrez

- 13155 La roynne d'Espaigne fu au cuer resjoye
 Quant elle oy du roy ainsi ¹ li signifie
 Qu'en Espaigne venoit banière desploie
 Et Salmanque estoit à lui toute ottroie.
 Adont manda la dame tous ceulx de sa partie
 13160 Et ordena .i. ost qui li fu en aye ²,
 L'arcevesque y vint, qui pas ne s'i détrie ³;
 A Toulette ont mandé en lettre bien ploie
 Qu'elle soit à Henri et à son ost baillie,
 Rendue et délivrée; et se nulz lui détrie,
 13165 Il en sera pendus à dueil et à hachie.
 Mais .i. chastelain ot en la cité garnie,
 De par Pietre le roy, qui le chastel maistrie;
 Le chastel fu pourveux et la tour bien garnie,
 Et jura Jhésu-Crist, le filz sainte Marie,
 13170 Que s'il y a bourgeois qui à Henry s'alie,
 Ne qui donne conseil ne de riens s'umilie,
 Qu'aux créneaux de la tour voiant sa baronnie
 Les fera encroer comme beste enragie.
 Adont fu de Tolette la chose [f]ian[c]ie ⁴
 13175 De petis et de grans, trestous par compaignie,
 Qu'il ne se renderont ne pour mort ne pour vie;
 Se sera des chevaux la propre char mengée ⁵.
 Je le vous di pour vrai, qu'il ne mentirent mie,
 Tant se tindrent laiens sentens paine et hachie,
 13180 Fain et soif y souffrirent, poureté enhaye,
 Conques telle pitié, je croi, ne fu oye.
 Pour meschief qu'il eussent ne pour fort assaillie,
 Au roy Henry ne voldrent obéir .i. aillie,
 Tant qu'il sorent de vrai que Pietres perdi vie,

¹ ce c'on.² qui bien fu appointie.³ à banière drécie.⁴ 13174 :

Adont fu la chose en Tolète fiancie.

⁵ 13177-13185 :

Ains sera des chevaux l'aspre char mengie.

13285 Ainsi con vous orrez en l'istoire dire.

Par dedens la cité de Toulette la lée
 Fu faite l'aliance et de foi créantée
 Qu'il ne se renderont pour nésune riens née
 Au riche roy Henry d'Espaigne l'onourée ¹,
 13290 S'aroient des [chevaux] mengié la char salée.
 Li chastelains qui fu en la tour bien quarrée
 Pourvéoit son chastel de vitaille ordenée:
 Assez y envoia farine buletée.
 Au roy Henry en fu la vérité prouvée ²,
 13295 Comment Toulette fu contre lui rebellée;
 Et Henry en jura de sa foy créantée
 Qu'il y seront aux champs ³ logiez toute l'année
 Que par force ne fust gaignie et affamée.
 Seigneur, il y fu tant par noif et par gelée,
 13300 Et par froit et par chaut, et par mainte journée
 Que Toulette affama, comme gent esgarée,
 Ainsi con vous orrez, s'il vous plait et agréée.
 Seigneur, or escoutez, par la Vierge honnorée ⁴,
 Si orrez ystoire qui doit estre escoutée,
 13305 Faite de vérité sans bourde massonnée ⁵.

Seigneur, or faites paix, pour Dieu qui tout forma!
 Depuis que rois Henris en Espaigne entra,
 S'en vint à Salmanque et ⁶ à lui s'accorda,
 Et puis vint à Mandrie, qu'à lui se présenta.
 13310 Les gens du plat pais avec lui assambla;
 Li Besgues de Vilaines l'avangarde mena.
 Adont ot en conseil qu'à Toulette en ira;

¹ 13289-13290:

Au riche roy d'Espaigne Henry brace quarrée,
 S'aront de leurs chevaux mengié la char salée.

² comptée. — ³ ainçois.

⁴ pour Dieu qui fist rosée.

⁵ 13305:

Faite de vérité et de chose approuvée.

⁶ qui.

Vint à toute sa gent, la cité demanda.
 Li chastelains, qui fu d'Espaigne par delà,
 13315 Manda au roi Henry que jamais ne l'ara.
 Dont puis li rois Henris grant siège y leva ¹,
 Se roy Pietres n'i vient, et quant il y vendra,
 Se il n'est desconfis, devant il demoura.
 Par delà la rivière li Besgues s'avisa ²,
 13320 A eulx devers Cordonne ³ le siège édifia.
 Là furent les forès; mais il y en trencha ⁴
 Et les mist ès chemins et son ost enferma,
 Fors les chemins sans plus où vitaille vendra.
 Et li bastars de Baines ⁵ avec lui séjorna,
 13325 Regnaul de Limosin ⁶ en cui bien se fia,
 Et y fu Thomas Pierres ⁷ qui bonne gent mena;
 Et au lez de sà l'eau, rois Henris s'enferma
 La cité de Toulette que moult bien il ⁸ garda.
 Pietre Ferrant o lui qui moult bien se garda ⁹,
 13330 Celui de Quarrior ¹⁰ que conte on appela,
 Et le conte d'Aussoirre ¹¹ que point ne s'oublia;
 Frères estoit Henry et .i. rois l'engendra.
 Le conte d'Au ¹² son frère y fu, n'en doubtez jà;
 Si fu Pietre Gonssale qui Pietre renoia,
 13335 Et Pietre de Sarmante ¹³, qui moult bien se porta.
 Li maistres de S. Jaque avec lui ala,
 Et li contes de l'Isle, de Gascongne de là ¹⁴;
 Et si fu l'arcevesque qui Toulette laissa
 Pour l'amour de Henry que loialment ama.

¹ 13316 :

Adont le roy Henry si grant siège jura,
 Et jura Jhésu-Crist qui sa mort pardonna
 Que jamais de Tolleite ne se départira.

² s'en ala. — ³ Au lez par devers Cordes.

⁴ 13321 - 13322 :

mais il fist c'on trencha
 Les arbres des chemins et son ost afferma.

⁵ Bierno. — ⁶ Regnaut le Lymosin.

⁷ Pinel. — ⁸ se.

⁹ qui moult bien lui aida.

¹⁰ Carcon. — ¹¹ d'Aucerre.

¹² d'Aut. — ¹³ Sarmence.

¹⁴ Ou milieu de ce siège la royne loga.

13340 En ce tamps fu Toulette assise ensement là ¹,
 Mainte aventure y ot de coi on se taira.
 Tant furent afamé que la char on menga
 Des chevaux de la ville, et ce on y trouva.
 Juifs et Sarrazins, qui lors demourient là,
 13345 Plus de .xxx. millers de fain en enraga.
 Ainsi li chastelains la ville mestria.

Seigneur, grant fu le siège à Toulette la grant,
 A paines que la mère ne menga son enfant;
 Car cil de la cité orent en convenant ²
 13350 Au roy Pietre d'Espaigne, qui de mal a fait tant,
 Qu'il assamblât secours pour eulx faire garant;
 Et Pietre lor manda, quant il oy le mant,
 Qu'il gardassent la ville comme gent souffisant,
 Et qui les secourroit d'un secours si poissant
 13355 Que Henry et li sien seroient recréant,
 Et que pour eulx aidier il aloit exploitant,
 Et iroit en Grenade à nef et à chalent,
 Et dedens Bel-Marine aliance faisant;
 Ne l'avoit Sarrazin ou pais habitant
 13360 Qu'il n'amenast o lui de ça la mer bruiant.
 Ainsi manda dam Pietres con je vous vois comptant.
 Or vous voldrai laissier de lui et de Bertran;
 Vous dirai vérité, selon mon essiant,
 Comment délivré fu du prince combatant,
 13365 Et comment il r'ala en Espaigne la grant,
 Où il desconfit Pietres, qui ne valoit noiant.

¹ Du siège merveilleux qui longuement dura.

² 13349-13350 :

Quant ceulx de la cité virent le convenant,
 Au roy Pietre d'Espaigne alerent envoiant.



1000





DC 3 C6a no.5 C.1
Chronique de Bertrand Du Guesc
Stanford University Libraries



3 6105 033 561 494

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

--	--

